CC

LE FILS D'ANTONY

PAR ALEXIS BOUVIER

Jules ROUFF, Éditeur, 14, Cloître Saint-Honoré. — PARIS

LE FILS D'ANTONY

PREMIÈRE PARTIE

LES SUITES D'UNE FAUTE

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

« ELLE ME RÉSISTAIT, JE L'AI ASSASSINÉE. »

Entre cinq et six heures du matin, il faisait à peine jour, par ce ciel gris, par ce temps humide et triste qui fait le pavé gras et la nature sombre ; tout grelottant sous la brume qui, traversant leurs vêtements, allait glacer leurs moelles, des curieux étaient groupés devant la porte cochère d'un petit hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Claquant des dents, battant des pieds, soufflant dans leurs doigts, ils s'interrogeaient sur les cris qu'on venait d'entendre à l'intérieur de l'hôtel d'Hervey.

Les uns racontaient qu'un crime avait été commis, d'autres assuraient que le fait était moins grave et se bornait à une correction sévère infligée par un époux outragé, à sa femme et à son complice.

On avait vu entrer une chaise de poste couverte de boue, les chevaux jusqu'au poitrail, la voiture jusqu'aux essieux. Le colonel d'Hervey, la tête à la portière, criait au postillon de se hâter. Ne voulant pas attendre le temps nécessaire à l'ouverture de la porte cochère, le colonel, sautant de la voiture, était entré dans l'hôtel et s'était précipité vers les appartements, stupéfiant et le concierge et sa femme hâtivement habillés en entendant la voix du maître.

La chaise de poste entrait dans la cour, la porte se refermait, lorsque les cris :

— Au secours ! à l'assassin ! retentissaient dans les appartements, et aussitôt les domestiques, à peine vêtus, le visage bouleversé, étaient sortis de l'hôtel, l'un allant chez le commissaire, l'autre courant au poste des Champs-

Élysées pour chercher la garde, un autre se précipitant pour trouver un docteur.

Les curieux friands de scandale ne quittaient plus la porte, interrogeant vainement le concierge chaque fois que celui-ci paraissait une minute pour regarder si ceux qui étaient sortis ne revenaient pas avec les gens qu'ils étaient allés chercher.

La curiosité s'augmentait du mystère ; la bise froide des matins d'hiver pouvait les glacer, les badauds ne quitteraient pas la place.

L'assassin était là et on voulait le voir. Un crime avait été commis, on voulait le connaître ; c'était un spectacle qu'aucun ne voulait perdre ; s'ils avaient osé, ils auraient enfoncé la porte pour assister à l'agonie de la victime.

L'histoire que nous racontons se passait à la fin de l'année 1831. Les badauds de cette époque étaient les mêmes curieux cruels que ceux d'aujourd'hui. Ils attendaient patiemment, sans raison, — car la porte était fermée, les volets clos ; — ils ne pouvaient rien voir, rien entendre. Le petit hôtel gardait son secret, mais les badauds attendaient.

La demeure du colonel d'Hervey était un petit hôtel élégamment simple à l'extérieur, mais aux appartements somptueux. La façade du faubourg Saint-Honoré montrait deux corps de bâtiment peu élevés, encadrant une vaste porte cochère et terminés à l'italienne par une terrasse à balustres Louis XVI. La cour était juste assez large pour permettre la circulation d'une voiture, qui, suivant une chaussée formant la raquette, s'arrêtait devant un péristyle élevé de trois marches. D'épaisses tapisseries protégeaient le vestibule contre le vent d'hiver. Un des corps de bâtiment bordant la cour était occupé par le concierge et sa femme, la cuisinière et les domestiques ; l'autre, en face, servait d'écurie et de remise.

Au fond, se trouvaient les grands bâtiments, dont les derrières donnaient sur un immense jardin qui permettait de sortir par les Champs-Elysées. Dans ce bâtiment, se trouvaient les appartements de M. d'Hervey. En y pénétrant, on devinait que le colonel y résidait peu ; c'était bien là la demeure d'une femme, demeure à laquelle on ascendait par le grand escalier en foulant un tapis moelleux et en respirant les délicieux parfums que la belle Mme d'Hervey répandait autour d'elle. A chaque pas, dans les meubles, les tentures, dans les bibelots, le goût et le choix de la belle mondaine se révélaient.

Le colonel d'Hervey n'habitant guère le petit hôtel du faubourg Saint-Honoré, obligé par son service à vivre loin de Paris, la baronne d'Hervey résidait seule dans l'hôtel.

Le colonel d'Hervey n'aimait pas Paris ; il préférait la caserne à son hôtel. Il s'était marié par raison, pour avoir un fils qui fût militaire, comme lui. Le colonel aimait sa femme sans passion, il la voyait deux fois l'an, en congé, et comme il s'ennuyait chez lui, qu'il avait horreur du monde, il n'épuisait jamais entièrement son temps de permission.

Il en voulait à sa femme de lui avoir donné une fille.

En épousant Adèle d'Hervey, il avait amené chez lui une petite pensionnaire qui s'ennuyait profondément, et son affection pour elle était toute paternelle.

Le colonel d'Hervey avait environ cinquante ans, et il paraissait son âge. C'était un grand gaillard, ayant bel air dans son costume de hussard, quoique le torse parût un peu lourd sur ses longues jambes maigres, mais nerveuses; le visage était crâne, l'air bon; dans l'ensemble des traits on lisait la douceur, la timidité et le courage. Sur le front fuyant les cheveux un peu grisonnants, coupés à la Titus, formaient l'étoile. Les pommettes des joues étaient rouges et légèrement givelées; la moustache douce était frisée; le nez ferme de dessin, un peu foncé en couleur, avec les joues chaudes de ton, indiquait une affection sérieuse pour la dive bouteille.

L'œil, bleu clair, était enfoncé sous l'arcade sourcilière; la lèvre était gourmande d'aspect.

Le colonel d'Hervey était venu à Paris en costume de pékin, — déguisé, comme il disait ; — il avait le cou serré dans un col de crin qui l'obligeait à se tourner tout d'une pièce; il était vêtu d'une redingote noire collante sur les épaules et sur les bras, qui, s'échancrant sur les manchettes plissées, faisait paraître les mains énormes, et ficelé dans un gilet attaché du col au ventre par cinquante boutons de métal. Il marchait droit, haut la tête, se coiffant sur le côté d'un chapeau à vastes bords outrageusement cambrés; ses longues jambes se perdaient dans un pantalon à la hussarde, énorme aux hanches, étroit aux chevilles. Il marchait toujours à grands pas, en se dandinant un peu, gêné comme un cavalier à pied, la main gauche prise par le pouce dans la poche, la main droite brandissant sa canne qu'il tenait comme un sabre. C'est ainsi qu'il avait traversé la cour et s'était précipité sous le péristyle, devançant le concierge qui courait pour lui ouvrir les portes, et lui commandant sèchement :

— Va à ta loge... et qu'on ne bronche pas ici !

Il était suivi à quatre pas par son brosseur, en petite tenue de hussard, qui, sans dire un mot, exécutant l'ordre du colonel, avait pris le portier par la ceinture et l'avait jeté brutalement dans les bras de sa femme stupéfaite.

A l'heure où notre histoire commence, la chaise de poste, couverte de boue, stationnait devant le péristyle. Les chevaux, fumants, piaffaient. Le postillon, en entendant des cris, en voyant les gens courir, était venu chez le concierge; celui-ci, qui s'était précipité dans la maison au premier appel, en était redescendu épouvanté. Il racontait ce qu'il avait vu et sa femme l'écoutait en gémissant et en levant les mains en l'air — ce qui, chez elle, indiquait l'effroi.

Ce que disait le malheureux concierge nous mettra rapidement au courant de ce qui s'était passé.

— Et il l'a tué? demandait le postillon.

— Raide, d'un coup ! notre pauvre chère dame.

— On connaît l'assassin?

— Mais oui, et c'est incroyable, c'est un ami de la maison, que madame voyait tous les jours dans le monde.

— Il restait donc ici ?

— Mais non, madame reste seule et ne reçoit jamais quand monsieur n'est pas à Paris.

— Comment est-il venu à l'hôtel à cette heure-ci ?

— C'est ce que je ne m'explique pas.

— Il n'est pas entré par ici, il doit s'être introduit dans la maison en escaladant le mur du jardin; il sera entré par la petite porte des Champs-Elysées, dit la femme du concierge.

— Assurément il ne peut être venu que par là, car ce qui m'a éveillée, c'est lorsque monsieur a frappé à coups redoublés à la porte.

— On aurait dit qu'il se doutait de quelque chose.

— Je sais, pour mon compte, qu'il a sacré comme un charretier tout le long de la route pour me faire enlever mes chevaux; je croyais qu'il était attendu, fit le postillon.

— Tu as vu la façon dont il est entré !

— Oui, c'est drôle.

— Mais enfin ce n'est pas un voleur?

— Pardié ! non, et je me doute de la chose. Voilà longtemps qu'il rôde autour de madame et quelqu'un aura prévenu monsieur.

— Il a bien choisi son temps, celui-là...

— Qu'est-ce que tu crois donc? demanda la femme.

— Voilà qu'il est bientôt sept heures.. il y a trois heures environ que madame est rentrée ; elle revenait de la soirée de la vicomtesse de Lancy. Le cocher a dételé, soigné ses chevaux et ça a duré au moins une heure ; il s'est couché et il n'a rien vu, rien entendu dans la maison ; il y avait encore de la lumière chez madame. — Eh bien, je crois que le gredin sera entré par le jardin quand tout le monde dormait ici. Comme il connaît la maison, qu'on ne ferme jamais la porte des appartements sur le jardin — ça, c'est la faute de madame, c'est elle qui l'a voulu — il sera rentré par là ; on ne l'a pas entendu monter, il aura surpris madame au moment où elle se préparait à se coucher. — Nous disions tous ici qu'il en était amoureux fou, et il aura voulu la surprendre par la force, parce qu'elle ne voulait pas répondre à ses avances

— C'est une infamie !

— Vous savez, on ne peut pas juger ça, fit le postillon simplement.

— Comment ! un misérable qui prend une femme malgré elle...

— Enfin, vous devinez ce qui se sera passé : madame, effrayée de voir un homme chez elle, l'aura repoussé en criant : Au secours ! elle se sera débattue ; c'était juste au moment où monsieur frappait à la porte; croyant que l'on accourait à l'appel de madame, il aura voulu l'empêcher de crier et il l'a tuée. Il espérait se sauver par où il était venu et c'est juste à ce moment que le colonel est entré dans la chambre et s'est jeté sur lui.

— Oh ! c'est épouvantable ; mais je le disais, quand je l'ai vu : cet homme-là a un regard effrayant.

— C'est un jeune homme du monde ? riche ? noble ?

— Du monde, oui ; riche, oui ; mais noble, on ne sait pas ; il vit en dandy, il est hautain, insolent, superbe comme un noble, et il se nomme Antony tout court.

Le postillon hochait la tête ; après une pose d'une grande minute, la concierge demanda à son mari :

— Et monsieur, que fait-il ?

— Le colonel ? il est anéanti, agenouillé devant le lit ; il pleure comme un enfant ; vrai ! ça fend le cœur de voir un brave soldat, un bon homme, dans cet état-là.

— Et la pauvre chère madame, si douce, si bonne, mourir comme ça...

— Et l'assassin, demanda le postillon, où est-il ?

— Oh ! il est bien gardé. C'est le brosseur qui le tient.

— Ah ! le brosseur ! oh ! c'est un gaillard, celui-là.

— Vous pouvez le croire, il est brutal comme le diable, et si le grelin faisait un geste pour se sauver, Vernet l'étranglerait comme un lapin... C'est bien grâce à monsieur si ça n'est pas déjà fait. Quand Vernet a entenpu son colonel crier au secours, il s'est précipité dans la chambre et il a pris mon Antony au cou, il l'a terrassé ; nous avons eu toutes les peines du monde à le lui arracher des mains... il râlait déjà.

— Et lui ?

— Qui lui ?

— L'assassin ! que fait-il maintenant ?

— M. Antony ? il a l'air calme et tranquille comme s'il avait fait la chose la plus simple du monde.

— Qu'a-t-il dit au colonel, quand il a été pris ?

— Il ne veut répondre à rien, il n'a dit qu'une phrase qu'il croit suffisante pour tout expliquer, et qu'un mot qu'il pense devoir le justifier. Il a dit :

« Elle me résistait, je l'ai assassinée. »

— Oh ! le misérable ! Quel cynisme ! exclamait la femme. A son regard on voyait bien qu'il était capable de ça.

— Puis, continua le concierge, à chaque reproche, à chaque question, il répond : Je l'aimais.

— C'est un lapin tout de même, un mâle, fit le postillon.

— Voulez-vous pas dire ça ! protesta la concierge outrée, c'est une abomination, c'est le dernier des coquins.

— Je sais bien, reprit le postillon, que c'est une drôle de façon de prouver son amour... Enfin.

— C'est un fou.

— Ça ? c'est peut-être pas vrai...

— Qui est-ce qui vient là ? fit la concierge, entendant du bruit à la porte

cochère. Elle courut ouvrir. C'étaient quelques hommes de garde qui venaient pour s'emparer du coupable. On écarta les curieux et un soldat fut placé en faction devant la porte cochère, avec mission de ne pas laisser stationner les badauds qui, toujours patients, passèrent de l'autre côté de la rue.

Quelques minutes après, le commissaire de police arrivait et procédait à l'arrestation. Introduit dans la chambre du crime, il constata rapidement l'état des lieux, n'osant troubler la douleur navrante du colonel, agenouillé près du lit sur lequel était étendue la victime.

Il voulut interroger l'assassin, mais, au premier mot, celui-ci lui dit :

— Je n'ai rien à vous dire ici, je me nomme Antony, c'est moi qui ai assassiné Mme d'Hervey ; je me livre. Emparez-vous de moi et emmenez-moi hors de ces lieux, où ma présence ne fait qu'augmenter le mal que j'ai fait. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne chercherai pas à m'enfuir.

— Monsieur le commissaire, je vous demande de l'accompagner jusqu'à la prison, et j'en réponds, fit d'un ton menaçant un grand gaillard en petite tenue de hussard. Si le coquin bouge...

Antony haussa légèrement les épaules.

Sur un ordre du commissaire de police, les soldats s'emparèrent du jeune homme. Antony ayant demandé à être conduit en voiture, le magistrat en envoya chercher une, et, quelques minutes après, il allait monter dans le fiacre qu'il avait fait entrer dans la cour, lorsqu'il vit paraître un jeune homme, le docteur Olivier Delaunay, qui lui demanda :

— Est-ce vrai, ce que l'on m'a dit? Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

— C'est vrai ! Elle est morte !... fit Antony. Vos soins seront inutiles. Elle est morte ! je l'aimais trop pour qu'elle appartînt à un autre !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! les malheureux ! exclama le docteur Olivier Delaunay, en se précipitant sous le péristyle, pendant qu'Antony, montant dans le fiacre, s'asseyait et baissait la tête, courbé sous le poids de ses pensées, ne s'occupant pas du brosseur du colonel, qui, de sa propre autorité, se plaçait devant lui, pendant que le commissaire de police s'asseyait à ses côtés.

La grande porte s'ouvrit, et, au désappointement des curieux, la voiture partit rapidement dans la direction de la préfecture de police.

Le commissaire de police avait pu juger ce qu'était le coupable, ce n'était pas là un criminel vulgaire, il ne s'abandonnait pas ; il se livrait. C'est lui qui allait au-devant de l'accusation. Il y avait dans cette affaire un caractère mystérieux qui rendait le commissaire très réservé, et, nous devons l'observer, malgré la gravité du crime, le coupable semblait sympathique. C'est pour cela qu'arrivé à la préfecture, après les formalités de l'écrou, sur sa demande, Antony fut conduit dans une chambre à part faisant partie des dépendances de la Conciergerie et nommée la pistole. Il avait déposé au greffe l'argent qu'il avait sur lui. Il suivait les gardiens qui le conduisaient dans sa prison, lorsque le commissaire lui demanda s'il n'avait pas l'intention de prévenir sa famille de son arrestation.

Un peu stupéfait il l'ouvrit et la lut. (Page 11.)

— Je n'ai ni famille, ni amis... Je n'ai qu'un désir, c'est qu'on en finisse vite avec moi. J'ai tué, je dois mourir... L'instruction de mon affaire est simple ; ce que j'ai fait, je ne le regrette pas. Je l'ai prémédité aussi, et exécuté après mûre réflexion. — Je mérite la mort, qu'on me tue au plus tôt.

Le commissaire avait tressailli en entendant parler ainsi celui qu'il venait d'arrêter, et sa sympathie pour le misérable s'était augmentée de pitié : il devinait dans tout cela un drame qui atténuait le crime.

Au contraire, Vernet, le brosseur du colonel d'Hervey, enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains, et, grinçant des dents, disait :

— Gredin, va ! si on m'avait laissé, tu aurais déjà ton affaire...

Sur un regard du commissaire, il s'était tu, et celui-ci avait repris :

— Vous n'avez rien à me dire sur le mobile du crime?

— Rien que ce que j'ai dit déjà. Qu'on m'épargne les longs interrogatoires. J'aimais cette femme, je voulais la posséder, fût-ce au prix d'un crime, elle m'a résisté, je l'ai assassinée.

— C'est tout ce que vous voulez dire.

Antony, qui se disposait à sortir du greffe pour suivre ses gardiens, se retourna, et, le sourcil froncé pendant une grande minute, il plongea son regard dans l'œil du commissaire, cherchant à comprendre l'intention mise dans la phrase. Le magistrat soutint le regard, et Antony, se domptant, faisant un effort pour parler avec calme, répondit :

— Je n'ai rien à dire que la vérité. J'aime depuis cinq ans Adèle d'Hervey. Je l'aimais jeune fille ; j'aurais voulu l'épouser ; mais je n'avais pas de nom à lui donner. Je l'aimais, et j'ai cherché dans l'éloignement l'oubli de cet amour, qu'elle repoussait. J'aurais peut-être toujours respecté la jeune fille ; mais, apprenant à mon retour qu'elle était à un autre, mon amour s'est augmenté par la jalousie. Je la respectais chaste, vierge ; ma passion, mes désirs devinrent plus vifs quand j'appris qu'elle était femme...

— Elle était mère...

— Et que m'importe ? je l'aimais. Je suis resté chez elle, décidé à ne reculer devant rien...

— Oh ! le gredin... mais je vais t'étrangler ! rugit Vernet.

— Taisez-vous ! fit le commissaire.

— Elle devait me céder ou mourir... et j'avais apporté un stylet en me rendant chez elle. Je ne regrette rien. Je l'aime mieux morte ainsi. Elle avait été une jeune fille pure, elle est morte encore honnête... Je suis un misérable, je le sais. Je vivais pour mon amour, je dois en mourir !... Demandez qu'on me condamne vite, monsieur.

— Vous m'épouvantez !... fit le commissaire.

Antony haussa les épaules et suivit les gardiens.

Vernet était furieux et il exclama :

— Il n'y a pas besoin de le juger, donnez-le moi ce coquin-là et je vais l'exécuter.

Le commissaire restait pensif, regardant s'éloigner celui qu'il venait d'amener. Ce n'était pas là un criminel ordinaire, ce grand et beau garçon, qui faisait si légèrement le sacrifice de sa vie, qui s'abandonnait à l'accusation, refusant de se disculper, et presque fier de sa tentative de viol, qui avait abouti au meurtre. Cependant, le commissaire trouvait bien étrange ce calme, il assemblait difficilement cet amour farouche, cet homme qui aimait et qui

tuait l'objet aimé. Il y avait dans tout cela un mystère qui l'intéressait, et qu'il aurait voulu découvrir.

Après avoir signé le livre d'écrou, il se retira pensif, et répondit au greffier qui lui demandait le motif de sa préoccupation :

— Je voudrais être chargé de l'instruction de cette affaire.

— Bah! je vous vois, monsieur Lardin, vous intéresser à cet homme qui n'est peut-être que le plus vulgaire coquin. Ça n'a pas de nom. Ça aime, ou ça paraît aimer des gens au-dessus de sa position. Vous croyez à un roman d'amour, et ça n'est peut-être qu'une bonne affaire, menée par un bel intrigant.

— Peut-être avez-vous raison.

— Mais certainement qu'il a raison, cria le hussard. — Bon sang de bon Dieu! parce que ce pékin-là vous a un pantalon à sous-pieds et une chemise à jabot, vous le traitez comme un ministre! Vous devriez me flanquer ça avec les coquins de son espèce. Et pas du tout, vous lui fichez une chambre à part... Il n'y a donc pas de justice?... C'est un assassin, il a tué la femme de mon colonel, et vous devriez me fourrer ça dans un cachot...

— Il a raison, fit le guichetier, approuvant le brosseur, qui, exaspéré, frappait de grands coups de poing sur la table pour appuyer son raisonnement... Qu'est-ce que c'est que ça?... Excusez moi, monsieur Lardin.

Le guichetier sortit. Une estafette, un garde municipal, venait d'entrer dans la cour, il descendait de cheval, lorsque le guichetier vint lui demander ce qu'il voulait. Le garde montra une grande lettre, adressée du ministère directement à lui. Un peu stupéfait, il l'ouvrit et la lut.

Tout bouleversé, il rentra au greffe et dit au commissaire :

— Vous avez peut-être raison... ça n'est pas une affaire ordinaire.

Le commissaire Lardin s'avança carrément aussitôt pour demander :

— Qu'y a-t-il ?

Le hussard Vernet fronçait ses énormes sourcils, et interrogeait.

— Nom de Dieu! qu'est-ce qu'il y a encore?

A mi-voix, le guichetier dit :

— Je reçois des instructions relatives à l'homme que vous venez d'amener. Je dois avoir pour lui les plus grands égards, ne pas le traiter comme le coupable qu'il paraît être, satisfaire à ses désirs, et lui donner le grand logement de la Conciergerie.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Vernet envoyait des coups de poing dans le vide, il rageait. Ah! comme il regrettait à cette heure de n'en avoir pas fini d'un coup avec le gredin, lorsqu'il le tenait par le col, dans la chambre de sa victime.

— Vous aviez raison, fit le guichetier, ce n'est pas une affaire ordinaire.

Hussard, nous allons retourner à l'hôtel d'Hervey, — je dois être là lorsque l'on va venir pour procéder aux constatations. — Et plus bas il dit au guichetier : Je reviendrai vous voir.

— Vous savez, monsieur La Police, fit le hussard, s'adressant au guichetier, tous les hommes sont des hommes, et ce n'est pas parce que celui-là est mieux mis, qu'il est protégé par n'importe qui, qu'il faudrait lui ouvrir la porte... Nom d'un tonnerre ! je veillerai, moi ; ayez l'œil !

— Vous vous trompez, hussard, on demande pour lui des égards. On l'autorise à avoir un logement confortable, mais on recommande surtout de le veiller attentivement, de le guetter sans cesse, et de lui retirer tous moyens de suicide.

— Alors, on vous dit d'avoir l'œil.

— C'est un ordre.

— Très bien !...

Vernet, assuré qu'on gardait le prisonnier, devint plus calme et suivit le commissaire. Ils montèrent en fiacre et se firent conduire à l'hôtel d'Hervey, pendant que le guichetier, obéissant aux ordres qu'il venait de recevoir, allait chercher Antony dans la chambre de la pistole et l'installait dans le petit appartement de la Conciergerie.

Le jeune homme, étonné de ce transfert immédiat, en demandait le motif ; lorsque le guichetier lui dit qu'il venait de recevoir des ordres particuliers à son sujet, il eut un mouvement nerveux. Puis, accablé, il s'assit et, cachant son visage dans ses mains, il pleura.

Le guichetier et les geôliers se retirèrent discrètement. Le verrou se fermait lorsque Antony dit :

— Déjà l'on sait le crime commis et l'on me protège... Mais qui suis-je donc ?...

Pendant ce temps, à l'hôtel d'Hervey, une scène pénible se passait. Le colonel d'Hervey, nous l'avons dit, aimait sa femme, bien plus comme un père que comme un époux : il l'avait épousée presque enfant. Le vieux soldat était chaste, il n'avait pris une épouse que pour avoir un fils, auquel il laisserait son nom, — il ajoutait : « et mon épée ». Sa femme ne lui avait donné qu'une fille, et il avait renoncé à une nouvelle épreuve, car Mme d'Hervey avait failli mourir en mettant sa fille au monde.

Vivant loin de chez lui, il avait pour sa femme l'affection qu'un père a pour sa fille en pension ; aucun désir ne brûlait ses chairs ; au contraire, en se retrouvant près de sa femme, lors des deux congés réglementaires qu'il prenait par an, il se trouvait gêné, la disproportion de leur âge l'embarrassait. Sa rudesse militaire faisait tache près de la distinction de la jeune femme ; l'affection qu'il ressentait pour Adèle n'avait pas de désirs concupiscents, et leurs relations lui paraissaient incestueuses. On juge facilement la vie triste que pouvait mener une femme jeune, bien élevée, peut-être dévorée de désirs, enchaînée à cet homme ; comme une pensionnaire docile, elle obéissait à ses caprices, elle exagérait ses craintes.

Le colonel d'Hervey n'avait pas de désirs, il aimait la gloire. Il chantait cela les jours où il était gai.

« Ma maîtresse... c'est la gloire. »

Cet amour-là lui suffisait et ne le fatiguait pas. Et, cependant, il était jaloux de sa femme, il la jugeait chaste comme lui. On comprend facilement le bouleversement de son cerveau, lorsqu'il avait reçu à Strasbourg, où il était en garnison, une lettre lui révélant qu'un homme poursuivait sa femme, à ce point que le monde l'avait remarqué et disait déjà que cet homme, qui l'avait connue jeune fille, était à cette heure son amant. La lettre n'était pas signée, naturellement. Le colonel avait bondi en la lisant; il avait crié :

— Vernet... vite à la poste aux chevaux !... nous partons tout de suite.

— Où allons-nous, mon colonel ?

— Eh ! tonnerre de Dieu ! voilà une heure que je te le dis : à Paris... Je vais tuer ce polichinelle-là, et vais ficher l'autre dans un couvent. Nous emmènerons la petite... Je l'élèverai.

Et le colonel avait l'œil flamboyant, le nez écarlate. Vernet savait ce que cela signifiait, il n'y avait pas à répliquer.

Pendant une grande demi-heure, le colonel d'Hervey avait sacré et juré — oh ! les épouvantables blasphèmes ! — il avait fouillé tous les tiroirs pour trouver des vêtements de pékin — il s'était sanglé dans son large pantalon, en jurant toujours, ne s'arrêtant que pour aller boire, à même la bouteille, une gorgée de vieux cognac, et il reprenait aussitôt :

— J'en ferai une purée... vingt noms de Dieu ! si je les trouve ensemble. Cette saleté !... ah ! tu vas jouer avec le nom que tu portes... je lui f... le fouet devant la porte d'hôtel et l'autre je lui coupe les oreilles, tonnerre de Dieu ! si c'est vrai.

Et le colonel, rouge comme une guigne prête à éclater, saisissait son sabre et faisait des moulinets dans la chambre. Il était en bras de chemise, son cou débordait de son col de crin, les bretelles bridaient sur ses épaules, faisant jaillir le jabot chiffonné ; la main presque couverte par la manchette plissée tenait le grand sabre qui sabrait l'air. Il criait :

— Je lui couperai le nez et les oreilles, tonnerre de Dieu !

Lorsque Vernet, son brosseur, entra dans la chambre, il recula effrayé :

— Colonel !...

— Ah ! te voilà !... Et le colonel d'Hervey suffoquait. Il accrocha son sabre et prit dans une petite armoire son flacon de cognac, il but une gorgée, et, ayant toussé, il put dire :

— Et la poste ?

— Mon colonel, dans une demi-heure la voiture vient vous prendre.

— Bougre d'imbécile, voilà une heure que je t'attends... pour m'habiller...

— Colonel, vous m'avez envoyé...

— Je ne te demande rien, assez; serre la boucle de mon gilet, boutonne ma redingote. Tu vas mettre des armes dans la valise. Je lui brûlerai la cervelle !

Le brosseur n'osait plus parler, jamais il n'avait vu le colonel en cet état. Il l'habilla hâtivement, puis il emplit la valise ; il la bouclait — et le colonel,

sacrant et jurant, relisait la lettre, lorsque les grelots des chevaux se firent entendre.

— Allons vite, en route, Vernet ! fit le colonel, se précipitant.

En montant dans la chaise de poste, il dit au postillon :

— Va vite, nom de Dieu ! je paye doubles guides.

Le colonel s'était enfoncé dans un coin. Le brosseur, malgré l'offre qui lui était faite de se placer dans le coupé, grimpa sur le siège et le postillon enleva ses chevaux.

Deux jours et deux nuits la chaise de poste avait roulé, et il paraissait au hussard que l'état d'irritation du colonel s'augmentait. Pelotonné dans un coin, il froissait la lettre, puis la relisait pour la chiffonner encore. Il avait fini par la déchirer.

Tout le long de la route, il n'avait fait qu'un repas ; mais il buvait sans cesse. Vernet était furieux : A chaque relai le colonel pressait les postillons, et c'est toujours la bouche pleine et le reste de son repas à la main qu'il reprenait sa place...

En arrivant à Paris, le colonel était persuadé qu'il était... trompé, et, lorsque la voiture fut arrêtée à la barrière pour la visite de l'octroi, il tira ses armes de sa valise, examina ses pistolets et les plaça près de lui, sur la banquette, en murmurant :

— J'en finis d'un coup... pan !... pan !... si je les trouve ensemble.

Et, comme à mesure qu'il avançait, il avait hâte d'être arrivé, il se penchait à la portière et criait à Vernet :

— Mais dis donc au postillon de marcher... Nous n'arriverons jamais.

Et Vernet criait :

— Hue ! hue donc !

Il faisait petit jour lorsque la voiture déboucha dans le faubourg Saint-Honoré ; le colonel se pencha encore à la portière. Tout était tranquille dans la rue. En voyant son hôtel les volets clos, la porte fermée, il fut pris de rage ; il se dit que, dans la chambre de sa femme, il allait trouver les deux misérables couchés, endormis, et c'est alors qu'il fit arrêter la chaise de poste, qu'il se précipita, oubliant ses armes, qu'il frappa... Il paraissait fou, et Vernet, épouvanté, sauta aussitôt du siège et, chien fidèle prêt à mordre, se lança sur lespas de son maître.

La porte ouverte, nous l'avons vu entrer suivi du hussard qui le débarrassa de l'indiscrétion du portier. Le colonel courait, les poings menaçants, l'injure aux lèvres, s'attendant à la honte qu'on lui avait révélée et résolu à en tirer une vengeance immédiate... Le calme, le sommeil de l'hôtel augmentaient sa rage, il grimpa l'escalier... il entra dans les appartements de sa femme ; toujours ce calme lourd... Ah ! cela l'exaspérait, car à ce moment il était bien convaincu que sa femme était endormie là, dans les bras de son amant. Il voulut ouvrir la porte du boudoir de sa femme, elle était fermée.

Cela cependant était simple. Mais il ne discernait pas. Il jeta un cri de rage ;

c'était déjà la preuve du crime. Il secoua la porte. Alors il entendit parler, il cria :

— Vernet, ils sont là, aide-moi à enfoncer la porte.

Le hussard, obéissant, se recula de quelques pas, et faisant de son épaule un bélier, il retomba sur la porte qui s'enfonça sous le heurt. Le colonel se précipita...

Un homme était dans le boudoir; il allait le saisir et l'étrangler, lorsque sur un fauteuil il vit le corps de sa femme, la tête penchée, les bras pendants, le corsage ensanglanté...

Adèle d'Hervey était assassinée. Il recula, épouvanté, tout son être était bouleversé, il balbutia :

— Infâme!... que vois-je!... Adèle... morte !

Il allait défaillir, c'est Vernet qui le soutint, et Antony, se redressant, superbe, jetant à ses pieds son poignard sanglant, lui dit :

— Oui ! morte ! Elle me résistait, je l'ai assassinée.

CHAPITRE II

CE QUI SE PASSAIT DANS L'HOTEL D'HERVEY

Le grand bâtiment dans lequel habitait Mme d'Hervey était très luxueux ; le rez-de-chaussée se composait d'un petit fumoir, d'une salle à manger et d'une vaste pièce très richement meublée : le grand salon de réception, — on n'y recevait guère que la poussière, — le salon ne servait jamais; aussi son mobilier était-il enseveli dans des housses de percale. — Au rez-de-chaussée se trouvaient encore l'office et la cuisine. L'escalier qui ascendait au premier étage était vaste et large, les marches de pierre étaient couvertes par un moelleux tapis oriental. — Elles étaient bordées par une rampe de fer forgé, une vieille rampe flamande pure de style. — Il aboutissait à un large palier sur lequel s'ouvraient trois portes : l'une sur les appartements de monsieur. — De ces chambres-là il ne fallait pas parler ; comme luxe, comme confortable, ça n'existait pas ; les chambres du colonel d'Hervey étaient un peu plus mal meublées que celles d'un hôtel garni. Une autre porte donnait sur un escalier conduisant au deuxième étage, où se trouvaient la lingerie et la demeure de la femme de chambre. — La troisième porte ouvrait sur les appartements de Mme la baronne d'Hervey. Dès l'entrée, la femme se révélait par son goût, par sa recherche du style, du beau, du simple.

En entrant, on se trouvait dans un petit salon-antichambre indien, c'est-à-dire tout tendu de bourre de soie aux tons criards et garni de meubles étranges.

Le parquet était couvert de peaux de bêtes fauves; en soulevant la portière de soie, on découvrait une porte qui paraissait faite de bambou — c'est cette porte qu'avait enfoncée le colonel — et l'on entrait dans un petit boudoir Pompadour. Les murs étaient capitonnés de satin blanc semé de petites fleurs, les meubles étaient de bois de rose, garnis de bronzes dorés, de Boule; le lustre était de porcelaine de Saxe ; le tapis une merveille, et, en même temps que le luxe charmait les yeux quand on entrait dans ce lieu, un enivrant parfum troublait le cerveau.

C'est dans cette pièce que Mme la baronne d'Hervey avait été frappée ; c'est là que son mari avait surpris le misérable — et aussitôt la victime avait été transportée par les domestiques dans la chambre à dormir.

La chambre ouvrait sur le boudoir par une porte à deux battants. C'était une chambre vaste, tapissée en bleu ciel; la haute cheminée de marbre blanc sculpté emplissait presque un panneau entier; trois glaces de Venise étaient placées de façon à refléter le lit, un lit immense qui occupait tout le milieu de la pièce, un lit capitonné de la même étoffe qui tapissait les murs, et qui n'avait qu'une marche couverte d'une peau d'ours blanc ; au plafond, également couvert d'étoffe, pendait un petit lustre flamand. Les fenêtres étaient garnies d'épais rideaux qui, soulevés, montraient les vitraux au travers desquels se tamisaient les rayons du soleil.

D'un côté du lit était une porte qui donnait sur un cabinet de toilette tout en marbre blanc. Ce cabinet servait également de salle de bain et, au fond, se trouvait une autre porte ouvrant sur un escalier dérobé qui descendait au jardin dans la serre, c'est par là que l'on montait l'eau du bain chauffée au calorifère des sous-sols. C'est par là, vraisemblablement, que, traversant le jardin, Antony s'était introduit dans les appartements de Mme d'Hervey à cinq heures du matin.

A l'heure où nous entrons dans l'appartement de la victime, le colonel pleurant comme un enfant est agenouillé près du lit.

Les femmes ont déjà envahi la chambre, leur maîtresse est morte, elles prient. Et c'était un étrange tableau, ce grand lit vaste, sur lequel le corps de la belle Mme d'Hervey était étendu. Les serviteurs étaient des gens pieux qui déjà avaient fait de la chambre une chapelle. Déjà des cierges brûlaient, les rideaux soulevés laissaient pénétrer à travers les vitraux de couleur un jour fantasque qui éclairait singulièrement, en se confondant avec la lumière des cierges, le corps de la malheureuse femme. Le colonel d'Hervey était transformé ; il avait la conviction que sa femme était restée sa digne compagne; elle s'était défendue contre le misérable, elle avait préféré la mort au déshonneur, et il était désespéré, mais fier d'elle.

Il pleurait, le pauvre homme, il tenait sa main froide, et il la mouillait de ses larmes.

Tout à coup, un homme entra : c'était le docteur Olivier Delaunay, qui se précipita vers le lit. Le colonel avait à peine levé la tête, il l'avait reconnu, il

J'en ferais une purée. (Page 13.)

avait vu son mouvement et il avait hoché la tête en signe de désespérance. Mais le jeune docteur s'était penché sur le corps, il avait soulevé une paupière, et aussitôt, en même temps, dans un sanglot, le colonel avait dit :

— Pauvre Adèle ! elle est morte.

Il s'était écrié :

— Vite, vite, aidez-moi.

Et le colonel s'était redressé comme mû par un ressort. Le jeune docteur avait arraché le corsage, dechiré la chemise, mis à nu le torse de l'adorable femme.

Il avait aussitôt lavé la plaie; puis il avait appliqué sa tête au-dessous du sein et il s'était redressé radieux en s'écriant :

— Mais non, non, elle n'est pas morte, elle vivra.

On avait alors chassé tout le monde de la chambre. Les femmes seules, dirigées par le docteur, avaient déshabillé leur maîtresse, l'avaient couchée, et avaient aidé à appliquer un appareil sur la plaie.

Le colonel était comme hébété ; il n'avait eu qu'un moment d'énergie, puis il était retombé dans un fauteuil, et, les yeux mouillés, le regard éteint, il regardait ce qui se passait, ayant toujours des mouvements de désespoir, paraissant se refuser à croire à ce qu'il voyait.

Et cela était lugubre, il faut le dire ; le corps, sans soutien, s'abandonnait à chaque mouvement, la tête, les bras retombaient lorsqu'on le soulevait, et pour le colonel, quoi qu'en dît le jeune docteur, il était persuadé qu'il n'avait plus qu'un cadavre devant les yeux.

Enfin quand la victime fut étendue sur le lit et soigneusement pansée, le docteur ne s'occupa plus que de lui faire reprendre connaissance. Penché sur elle il voyait la vie revenir lentement. Il se tourna alors vers ceux qui l'entouraient, et dit :

— Eloignez-vous, pas de bruit surtout...

Le colonel s'était redressé et tout tremblant il balbutiait :

— Elle revient.

— Elle vit...

— Oh ! Adèle !... Adèle !...

Et il s'était jeté au pied du lit.

— Chut ! fit le docteur ; pas un mot... il ne faut pas qu'elle parle.

Le colonel se tut, effrayé, plaçant ses doigts devant sa bouche, comme les enfants qui ne veulent plus parler.

La jeune femme ouvrait les yeux ; elle regardait autour d'elle. Lorsqu'elle vit son mari agenouillé, les mains tendues, elle eut comme un frisson, et le docteur, qui l'observait, qui lui disait :

« Reposez-vous ; ne parlez pas ! » la vit essayer d'arracher l'appareil qui couvrait sa plaie...

Il s'était penché sur elle et lui disait à mi-voix :

— Je vous en prie, madame, ne parlez pas !

Et il entendit :

— Je veux mourir !... laissez-moi mourir !

Le colonel était absolument étourdi et n'entendait rien.

La blessée tenait la main du docteur. Celui-ci avait compris que la présence de son mari augmentait ses souffrances. Il dit au colonel qu'il était nécessaire qu'on laissât la jeune femme absolument seule. Le colonel embrassa la malade, et, d'une voix émue, fit :

— Docteur, vous la sauverez, n'est-ce pas ?... Pauvre sainte victime de l'honneur.

Et, sur un geste affirmatif du docteur, M. d'Hervey, essuyant ses yeux, ga-

gnait la porte. La blessée qui, nous l'avons dit, paraissait avoir voulu arracher l'appareil qui couvrait sa blessure, qui avait dit à voix basse qu'elle voulait mourir, avait suivi d'un regard étonné le malheureux colonel d'Hervey. Quand il fut parti, quand la porte fut fermée et que la tapisserie retomba, Adèle d'Hervey demanda au docteur :

— Que dit-il ?...

— Ne parlez pas, je vous en supplie ; il me demande de vous sauver, et cela, je le puis promettre, si vous m'écoutez... Vous avez une fille, madame d'Hervey, et vous ne devez pas mourir.

Il sembla au docteur que la malade n'avait plus la même idée. Elle laissa docilement replacer ses bras, son regard était moins inquiet depuis qu'elle avait entendu son mari, et comme elle ouvrait la bouche pour parler encore, en souriant il lui mit un doigt sur les lèvres, et il dit :

— Je vous comprends, ne parlez pas ; vous voulez savoir ce qui s'est passé depuis le moment où vous êtes tombée.

Son regard, son sourire triste, dirent :

— Oui !

Le docteur continua :

— Antony s'était introduit dans l'hôtel, dont il connaissait les êtres, il est venu jusqu'à vous, vous a surprise ; et le malheureux vous aimait tant que, ne pouvant vous posséder, il a voulu que vous ne fussiez plus à un autre, et vous a frappée. C'est alors que le colonel arrivait. Antony, jetant à ses pieds l'arme sanglante, lui a audacieusement déclaré la vérité. Ne pouvant se rendre maître de vous, il a tenté de vous assassiner.

Le regard de la jeune femme était singulier, elle écoutait et paraissait anxieuse. Malgré les conseils du docteur elle voulut parler et elle demanda d'une voix éteinte :

— Vous avez vu Antony... vous l'avez vu ?...

— Oui ; mais, je vous en prie, ne parlez pas... ne...

— Tant pis si j'en dois mourir... il faut que vous me répondiez.

— Que voulez-vous savoir ?... Demandez-le, d'un mot.

— Que dit Antony ?... Qu'est-il devenu ? Que...

— Chut !... écoutez-moi... je vais vous dire tout ce que je sais...

Malgré les supplications du docteur, elle ajouta :

— Et que pense, que dit mon mari ?...

— Ne parlez pas ! ne parlez pas... écoutez-moi. Le colonel a fait arrêter Antony, et il voudra qu'il soit puni d'avoir osé lever les yeux sur vous. Il était anéanti, en vous voyant inerte, en vous croyant morte. Et cependant il était fier de vous qui, pour défendre votre honneur, aviez perdu la vie. C'est sa phrase que je répète.

— Et Antony, qu'a-t-il dit ? demanda la jeune femme dont le visage se transformait à mesure qu'elle apprenait ce qui s'était passé pendant son évanouissement.

— Antony, pauvre malheureux ! Il vous aimait, et vous lui pardonnerez son crime : il était fou, fou d'amour. En le rencontrant en bas, au pied de l'escalier, lorsque, terrifié par ce que je venais d'apprendre en le voyant conduit par le commissaire et entouré de soldats, je lui demandai : Est-ce vrai, ce que l'on m'a dit? — C'est vrai, fit-il, avec un mouvement nerveux. J'exclamai : « Malheureux ! qu'avez-vous fait ? » Et je me précipitai pour venir à votre secours. Il me dit : « Elle est morte, vos soins seront inutiles. Je l'aimais trop pour qu'elle appartînt à un autre. »

Le docteur regarda sa malade. Celle-ci avait fermé les yeux, elle écoutait, et deux grosses larmes glissaient sur ses joues. Le docteur reprit :

— Madame d'Hervey, il était fou, il faut lui pardonner, il vous aimait tant, et la justice sera sévère pour lui.

Adèle d'Hervey ouvrit les yeux, ses yeux eurent un éclair, et elle demanda vivement :

— On le jugera?

— Hélas! ce sera court, il reconnaît tout, il déclare être venu ici avec l'intention de devenir votre amant ou de vous tuer.

La malade exhala un long soupir et ferma les yeux ; ses lèvres remuèrent. Si le docteur s'était penché sur elle, il aurait entendu ces seuls mots balbutiés :

— Oh! mon pauvre Antony!

Le docteur, croyant qu'il avait suffisamment renseigné sa malade, lui disait :

— Maintenant, madame, ne vous tourmentez pas, ne pensez plus à cela, vous êtes sauvée..., mais il faut reposer. Déjà cette nuit vous vous êtes fatiguée au bal de M. de Lancy..., il faut dormir.

Adèle d'Hervey ne répondit pas, elle avait les yeux fermés et paraissait chercher à s'endormir. Le docteur était penché sur elle et l'obervait, se félicitant du calme survenu dans sa situation, car, depuis le moment où il lui avait raconté la scène qui avait suivi son évanouissement, sa malade s'était transformée, elle n'avait plus ces soubresauts nerveux, ces regards effrayants qui fouillaient la chambre, ces frissons qui secouaient son corps, elle paraissait tranquille et rassurée sur son état. Le docteur Olivier Delaunay constatait avec joie le changement survenu dans l'état de sa malade, lorsque celle-ci ouvrit tout à coup les yeux et demanda d'une voix plus forte :

— Docteur, quelle sera la condamnation d'Antony?

Le docteur était stupéfait, surpris ; il ne savait que répondre. Il dit :

— Je ne sais pas, madame.

— Croyez-vous que je pourrai le faire acquitter ?

Son regard rencontra celui du docteur. Elle y vit un éclair qui l'embarrassa, et comme le jeune homme répondit :

— Cela dépend des aveux que vous auriez à faire,

Elle referma vivement les yeux, le rouge couvrit son front et ses joues et

elle se tut; elle crut que le docteur avait deviné ce qui s'était passé, et elle tremblait craignant qu'à son tour il ne l'interrogeât.

La malheureuse femme était dévorée d'inquiétude en entendant aller et venir dans l'hôtel et elle n'osait en demander le motif. Or, pour satisfaire le médecin et pour échapper à sa curiosité, elle feignait de dormir. Elle entendit qu'on grattait à la porte. Le docteur alla ouvrir. Elle entendit le colonel qui demandait :

— Comment va-t-elle maintenant?

— Très bien, colonel.

— Ah! tant mieux, vous avez de l'espoir?

— Je crois pouvoir vous répondre que je la sauverai...

— Ah ! merci.

Elle entendit un bruit de baisers. C'était le colonel qui, sautant au cou du docteur, l'embrassait en pleurant.

— Ah ! ma pauvre chère enfant, si bonne, si pure, si honnête. Ah ! docteur, merci ! Voici la chose, ils reviennent de la préfecture de police, le coquin est sous clef et le commissaire est là avec un juge d'instruction qui voudrait interroger ma femme.

En entendant ces mots, Adèle d'Hervey eut un frisson et tressaillit, elle pencha la tête pour tendre l'oreille, et exhala un soupir de soulagement en entendant le docteur répondre avec vivacité à voix basse :

— Oh! c'est impossible aujourd'hui. Il faut la laisser tranquille, elle dort, et je ne réponds d'elle qu'à la condition qu'on la laisse reposer.

— C'est bien, docteur, n'ayez crainte, je vais les envoyer au tonnerre de Dieu... ils reviendront demain.

— Oui, demain, et le plus tard possible... et nous verrons.

— Entendu, fit le colonel, qui ferma doucement la porte après avoir serré affectueusement la main du docteur. Celui-ci retourna vers la malade et se pencha sur elle pour voir si elle dormait.

Adèle d'Hervey avait les yeux grands ouverts et elle lui sourit.

— Mais il faut dormir !

— Oui, docteur, à une condition...

— Mais, taisez-vous donc ! ne parlez pas !

— A la condition que vous irez voir aujourd'hui Antony, que vous lui direz mon état et que vous me rapporterez le récit fidèle de ce qu'il a déclaré au commissaire qui était là...

— Ma chère madame d'Hervey, voulez-vous ne plus penser à tout cela, ne plus vous tourmenter, vous reposer enfin?

— Oui, je reposerai tranquille, si vous avez fait ce que je vous demande et si vous m'apportez une lettre d'Antony avant que ces hommes viennent m'interroger... Me le promettez-vous?

— Je vous le promets.

— Docteur, merci et au revoir. A ce soir, je vais dormir.

— A la bonne heure.

Elle lui sourit en lui pressant la main, et Olivier Delaunay sortit de la chambre en disant :

— Avant deux heures je l'aurai vu. Reposez-vous.

Elle sourit de nouveau pour le remercier. En sortant de la chambre, le docteur se trouva en présence du colonel très inquiet.

— Eh bien, docteur ?

— Mon cher colonel, je réponds d'elle, mais il faut qu'une consigne absolue éloigne tout le monde, vous-même ; il faut que personne, hors sa femme de chambre, n'approche près d'elle, et encore faut-il que celle-ci aille et vienne le plus silencieusement possible ; tout bruit, tout tracas qui l'occuperait, qui l'obligerait à parler, peut amener une hémorragie interne qui détruirait en quelques minutes ce que j'ai fait... et je ne pourrais répondre d'elle.

— Oh ! docteur, ne craignez rien.

Et de la même voix qu'il aurait commandé à ses officiers, il dit :

— Aline, vous allez vous poster dans la chambre de Madame. Vous ne bougerez. Défense d'entrer ou de sortir : vous la veillerez, la soignerez, et vous éviterez de la faire parler.

— Bien, monsieur. Et la femme de chambre, toute bouleversée, entra dans la chambre.

— Vernet, cria le colonel au hussard, qui entrait suivant le commissaire, tu vas te placer sur le palier, là, et tu ne laisseras entrer personne. C'est compris ?

— C'est compris, mon colonel... Et madame est...

— Madame est sauvée si on la laisse tranquille, dit le docteur.

— Mon colonel, je vous réponds que personne n'entrera pour la tourmenter.

— Maintenant, mon cher docteur, que je suis à peu près rassuré sur la situation d'Adèle, voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec moi. Voilà deux jours que je suis en route, que je n'ai pas mangé, je suis brisé de fatigue... Mais nom de Dieu ! je crève de faim...

— Je vous remercie infiniment, colonel, mais cela ne m'est pas possible.

— Vous refusez ; quand vous seriez là, tout près de votre malade si elle a besoin de vous... nous causerons, vous me conterez tout ce qui se passe...

— Merci, colonel, excusez-moi... je vais revenir bientôt, mais je me dois à mes malades, et c'est l'heure de ma visite.

Le jeune docteur redoutait surtout d'être interrogé par le colonel, puis il était pressé de causer à Antony. Il avait parfaitement compris ce que voulait la jeune femme : avant de répondre à personne, assurée que son mari ne doutait pas d'elle, elle voulait savoir ce qu'Antony avait déclaré, ce qu'il voulait faire. Le docteur Olivier Delaunay, en insistant sur le danger qu'il y avait à faire parler la malade, obéissait à son désir de garder la plus grande réserve sur les évé-

nements mystérieux qui s'étaient passés dans ses appartements. De plus, il avait hâte de revoir Antony, il n'était pas bien assuré d'obtenir la permission d'entrer à la préfecture de police, il se demandait s'il ne devait pas s'adresser au commissaire de police en inventant une fable, en disant qu'il était le docteur ordinaire du jeune homme, que le crime étrange qu'il venait de commettre lui faisait croire que le malheureux n'avait plus sa raison, qu'il désirait enfin s'assurer de son état. Il se dit que, sortant de la chambre de la victime, peut-être il donnerait ainsi l'éveil au commissaire, et il s'en remit à lui seul pour voir le jeune homme.

Il serra la main du colonel d'Hervey, lui promettant qu'il reviendrait dans la soirée.

— Si tard ! fit le colonel.

— Mme d'Hervey revenait d'un bal lorsque le crime a été commis ; elle était lasse, elle avait dansé.

— Vous étiez à ce bal ?

— Mais j'ai dansé avec elle, chez Mme la vicomtesse de Lancy.

— Pauvre cher ange.

— Vous comprenez qu'elle a besoin de repos ; l'appareil est posé, je lui ai fait prendre un calmant, la fièvre ne la tourmentera pas avant cette nuit — elle va donc dormir — et il faut absolument que toute cette journée, on la laisse tranquille.

— Vous avez raison, docteur, fit le colonel, en lui serrant affectueusement les mains, vous avez raison ; à ce soir. Je m'en remets à vous, vous viendrez dîner avec moi.

— Peut-être.

— Maintenant que je suis tranquille, que le coquin est en sûreté, — nous en parlerons ce soir, — que je suis certain que la vie de la pauvre enfant n'est pas en danger, je me sens bien, je vais déjeuner ; après je ferai un somme et ce soir je compte sur vous...

— C'est probable.

Olivier Delaunay allait se retirer, lorsque le commissaire, portant la parole pour le magistrat instructeur, lui demanda :

— Ainsi, monsieur le docteur, vous jugez qu'il serait imprudent d'interroger Mme d'Hervey ?

— Oh ! absolument ; je déclare qu'un interrogatoire, si court qu'il fût, peut avoir des résultats mortels.

— Mais, nom d'un tonnerre de Dieu, monsieur, je ne veux pas qu'on l'interroge.

— Monsieur le colonel, nous obéirons à M. le docteur, ne craignez rien. Monsieur le docteur, quand pensez-vous que Mme d'Hervey pourra nous entendre ?

— Messieurs, aujourd'hui, peut-être ce soir, elle pourrait vous entendre,

mais non vous comprendre; si vous voulez être assez aimables pour vous ranger à mon avis...

— C'est ce que nous voulons, monsieur le docteur.

— Je vous prierai, monsieur, de le faire demain. Je serai là et je pense, sans toutefois vous l'affirmer, que Mme d'Hervey pourra vous écouter.

— Ne vous tourmentez pas, monsieur, l'instruction peut se faire lentement; le coupable étant entre nos mains, la vie de la victime assurée, rien ne nous presse.

— Mais certainement, pardi! Vous avez le temps que vous voulez. Vous pourriez même, au besoin, remettre à huitaine.

— Nous ferons ce que vous voudrez, monsieur le colonel. Dans cette douloureuse circonstance nous ne voulons pas encore augmenter vos ennuis

Il fut décidé que Mme d'Hervey ne serait interrogée que le surlendemain, afin qu'elle eût le temps de se remettre tout à fait. Les magistrats se retirèrent, le docteur sauta en voiture, et le colonel, en disant au domestique de le suivre, cria au concierge :

— Flanque tout le monde à la porte, prends les cartes et dis que tu ne sais rien, absolument rien — que Mme d'Hervey est malade et garde le lit... Au lieu de venir sonner ici, ces pékins-là feraient mieux de s'occuper de leurs affaires... et je ne veux voir personne, moi, entends-tu ?

Le colonel entra dans la salle à manger. Les curieux qui stationnaient devant l'hôtel avaient vu partir les soldats, puis le commissaire, puis le médecin; n'entendant plus rien, ils se retirèrent peu à peu, et l'hôtel reprit sa triste physionomie des jours ordinaires.

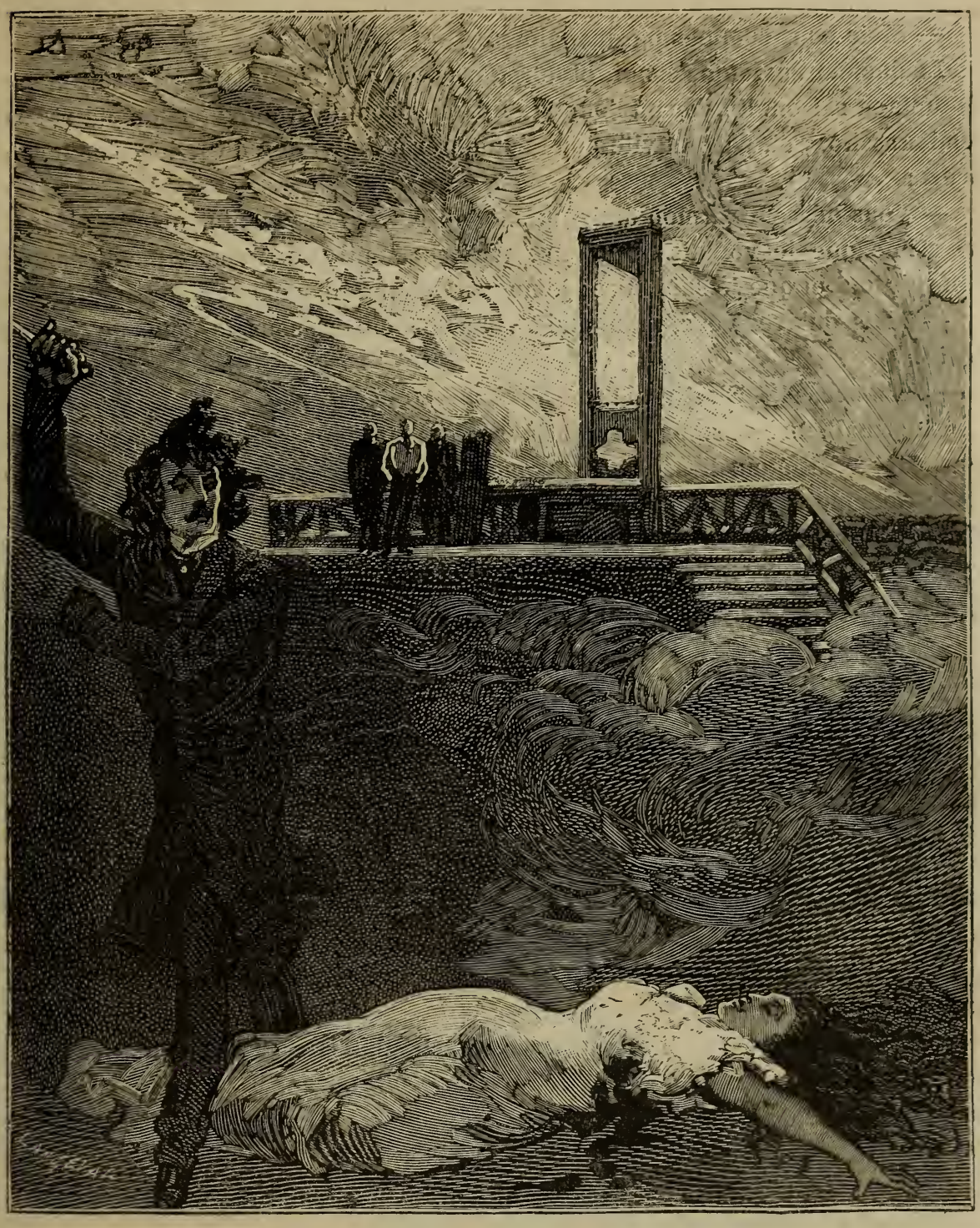
Le docteur Olivier Delaunay était un ami d'Antony. Seul dans sa voiture, pensant à la mission dont il était chargé, il se demandait s'il allait pouvoir parvenir facilement auprès du jeune homme. Assuré que le coupable devait être au secret absolu, et sa qualité de médecin étant insuffisante pour qu'on lui permît d'avoir un entretien avec Antony, il cherchait dans son cerveau quelle recommandation pourrait lui faire ouvrir les portes de la prison; il cherchait vainement. La voiture s'arrêta dans la cour de la préfecture, il n'avait rien trouvé. Ennuyé, il descendit et s'adressa au greffe. On le conduisit aussitôt dans le bureau du secrétaire du préfet de police. Il exposa sa demande, sa qualité, et aussitôt, avec les plus grands égards, on le fit conduire aux appartements de la Conciergerie, dans lesquels Antony avait été immédiatement transféré.

Cela s'était fait si facilement, si rapidement, que le jeune docteur était encore stupéfait, lorsqu'il se trouva en présence de son ami...

— Vous! exclama Antony, en prenant les mains d'Olivier, lorsque la porte fut refermée. Comment avez-vous pu venir jusqu'à moi ?

— J'en suis encore étourdi. Rien qu'en disant votre nom, tout le monde ici s'est mis à mon service.

— Ah! fit le jeune homme; puis, sombre, il ajouta :



... Et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud! (Page 31.)

— Vous avez vu Mme d'Hervey?

— Elle vit...

— Seigneur! que me dites-vous là... Adèle est vivante!

Il y avait, dans cette exclamation, un cri de bonheur, un soulagement, et le docteur Olivier Delaunay crut rassurer encore plus son ami, répondre à son désir en ajoutant :

— Elle vit et elle vivra, je puis l'affirmer.

Tout à coup, Antony cacha son visage dans ses mains et s'écria :

— Mais nous sommes perdus, alors!

Le docteur sursauta, ébahi, et le regarda, se demandant s'il jouissait bien de toute sa raison. En voyant l'effet qu'il avait produit, Antony se dompta et se remit aussitôt ; et, parlant vite pour échapper à l'attention d'Olivier Delaunay il dit :

— Vous m'assurez, mon ami, que Mme d'Hervey est vivante, qu'elle vivra. Le crime que je voulais commettre n'a pas abouti. Vous venez me dire que l'on sait tout et que je suis libre; je ne veux de ma liberté que pour mourir.

— Mais qu'avez-vous, mon ami? Vous êtes encore sous le coup de votre accès.

— Mon accès!... C'est vrai!...

Et le malheureux se promenait fiévreusement dans sa chambre. Le docteur, tout à fait étourdi par son langage, son allure, ses manières, l'observait et se demandait si la folie qu'il voulait inventer n'était pas une réalité, si son ami n'était pas fou.

Après quelques minutes, Antony se plaça devant son ami et, les bras croisés sur la poitrine, il lui dit nettement, devinant ses pensées :

— Non, je ne suis pas fou! Non! non, Olivier, répondez-moi, comme un vieil ami. Que venez-vous faire ici? qui vous envoie? et comment avez-vous pu, lorsque je dois être au secret, arriver jusqu'à moi?

— Mon ami, parlons doucement, avec calme. Votre exaltation me fait peur. D'abord, à votre dernière question je répondrai que je suis plus surpris que vous de la facilité avec laquelle j'ai pu être introduit près de vous. Des ordres, paraît-il, ont été donnés pour que vous soyez traité d'une façon toute spéciale. Il m'a suffi de dire mon nom, d'assurer que j'étais un ami, que je venais près de vous comme docteur et comme consolateur, pour qu'aussitôt toutes les portes s'ouvrissent... J'en suis à me demander... qui donc êtes-vous?

— Antony!... fit le malheureux avec amertume... Cette mystérieuse protection me poursuit partout... Protection étrange qui ne veut ni me guider ni me diriger, ni m'aider avant... pour me soutenir après... Enfin... que me voulez-vous?

— C'est Mme d'Hervey qui m'envoie...

Antony eut un mouvement et une exclamation.

— Elle!... oh! mon Dieu! que vous a-t-elle dit?...

— Écoutez-moi avec calme; je vous assure que l'état dans lequel vous êtes m'effraye.

— Ne craignez rien, Olivier...

Il alla voir si la porte était bien fermée, il prit deux sièges qu'il plaça dans l'embrasure d'une fenêtre; malgré la température hivernale il ouvrit la croisée afin que la voix ne pût être entendue aux portes de la chambre, et il fit signe à Olivier de s'asseoir sur un des sièges ; il avança l'autre tout près et s'y assit en demandant anxieusement :

— Que vous a-t-elle dit?

Le docteur Olivier était très embarrassé et surpris par la précipitation de l'entretien. Il voulait parler avec calme, exposer prolixement ce qu'il devait dire et il appuya d'abord amicalement sa main sur celle d'Antony en disant :

— Mon cher ami, écoutez-moi avec attention; la mission que j'ai acceptée est grave. Je suis médecin, et par conséquent discret. Vous n'avez rien à craindre, puisque ma qualité d'ami s'ajoute à mon devoir professionnel.

Antony avait des mouvements d'impatience.

Le docteur, se méprenant sans doute, dit pour le calmer :

— Je vous ai dit que Mme d'Hervey était sauvée; elle vivra :

— Et c'est justement à cause de cela que j'ai hâte de vous entendre.

— Laissez-moi vous raconter d'abord ce qui s'est passé.

— Je vous écoute.

Et, assis devant son ami, les bras croisés sur la poitrine, d'une main tenant un de ses coudes, de l'autre tenant son menton, les sourcils froncés, le regard ardemment fixé sur celui du docteur Delaunay, Antony écouta.

— Je suis envoyé vers vous par Mme d'Hervey, — c'est ma réponse à votre deuxième question.

— C'est Adèle... c'est Mme d'Hervey qui vous envoie — reprit sourdement Antony.

— Je viens en son nom vous raconter ce qui s'est passé chez elle, et j'ai promis de lui rapporter une lettre de vous.

Antony eut un mouvement, puis il dit d'une voix calme :

— Mon cher ami, merci, racontez-moi ce qui est arrivé après mon départ, ce que l'on pense, ce que l'on dit..., ce que dit le colonel d'Hervey et... la cause de son retour inattendu.

Était-ce pour écouter avec recueillement? Etait-ce pour cacher le rouge qui couvrait son visage en balbutiant la dernière phrase? Antony couvrit sa figure de sa main et écouta.

Le docteur dit doucement :

— Lorsque je vous quittai, au bas de l'escalier, je trouvai Mme d'Hervey étendue sur son lit, le colonel à genoux, désespéré. Je crus d'abord qu'ainsi que vous me l'aviez déclaré, la pauvre femme était morte. Au premier examen je constatai avec joie que la lame, pénétrant au-dessus du sein, avait dévié sur la troisième côte... En somme, Mme d'Hervey était gravement, mais non mortellement blessée. Je pouvais répondre d'elle.

— Tant pis! ragea Antony.

— Que dites-vous là!... exclama Olivier Delaunay.

— Mon cher Olivier... excusez-moi... Ne cherchez pas l'explication de ce cri farouche... Je l'eusse voulue morte, car j'étais décidé à me tuer...

— Ce n'est pas de l'amour; cela, c'est de la folie... l'amour est dans la vie.

— Ne cherchez pas à me comprendre... dites-moi ce que dit le colonel.

— Le colonel? Eh! le malheureux, vous savez bien qu'il n'en dit guère plus qu'il n'en pense — et c'est peu.

— Je ne plaisante pas, mon ami... Cela est grave... Que pense-t-il?... Que dit-il... d'elle... de moi ?

— De vous? il vous excuse, et, si vous sortez d'ici, vous aurez là l'homme qui vous proposera assurément ce que vous recherchez : la mort. Il vous provoquera.

— Et pourquoi? demanda anxieusement Antony.

— Comment! pourquoi? exclama Olivier; mais parce que vous avez osé lever les yeux sur sa femme, parce que vous avez tenté hier, par un crime, d'en faire votre maîtresse.

— Ah! fit Antony avec un soupir de soulagement, pour cela... seulement?

Le docteur le regardait avec étonnement. Antony s'empressa de dire :

— Vous ne me comprenez pas, mon cher Olivier. — J'aimais, j'aime, j'aimerai toujours Mme d'Hervey. — Je pouvais la tuer et me tuer après. Je faisais à mon amour de grandes funérailles... Je l'entraînais dans la tombe avec son passé de femme honnête, de femme qui avait préféré la mort à la honte... Ce vieux soldat pouvait croire que sa femme avait fauté et cette idée... cette idée que j'aurais été la cause du malheur et de la honte d'Adèle me bouleversait... Vous me dites que le colonel est convaincu de la pureté de sa femme... Vous m'assurez qu'il a pour la pauvre sainte que j'ai voulu tuer le même respect, la même estime... C'est la cause de mon exclamation. Mais, qu'importe ce que je deviendrai ; je suis un fou, un malheureux, un déclassé, un bâtard, qu'un crime monstrueux vient de souiller. Je veux mourir.

— Vous dites des folies... un moment de délire, de folie, ne peut vous faire condamner...

— Je vous en supplie, ne causons pas de moi, mais d'elle... Que dit-on dans le monde?...

— Je n'ai vu personne... Je suis sorti de l'hôtel pour venir ici — mais ce que pense, ce que dit le colonel — ce que vous m'avez déclaré, voilà ce qu'on dira... On plaindra la pauvre femme, on l'estimera davantage; quant à vous, tous ceux qui ont un cœur vous pardonneront...

— Merci, mon ami — mais la vie depuis longtemps me pèse trop pour que l'avenir puisse m'inquiéter...

— Ne parlez pas ainsi. D'autant que ce que je dis est sans intérêt. Parlons de cette affaire. Que se passe-t-il encore? — Une instruction va-t-elle être commencée?

— Oui. Vu la faiblesse de la malade, j'ai refusé de la laisser interroger, et il m'a paru qu'elle désirait avoir... des nouvelles de vous, avant de répondre aux juges instructeurs.

Antony regarda fixement le docteur qui soutint le regard en souriant. Il baissa les yeux et il dit :

— C'est vrai?...

— Mme d'Hervey voudrait une lettre de vous...

Antony se tournait pour cacher la rougeur qui couvrait son front ; le docteur continua le plus simplement du monde :

— J'ai bien compris le sentiment qui dirige la noble femme, elle voudrait ne pas vous charger, aider par sa déclaration à vous sauver si cela est possible, et appuyer vos moyens de défense... Cela ne doit pas vous étonner, puisque vous connaissez la femme.

Antony encore une fois regarda le docteur pour s'assurer que ce dernier ne mentait pas... Il le crut, car il dit :

— Oui, c'est une noble et sainte femme..., et nous allons nous hâter, puisque d'un moment à l'autre, on pourrait me mettre au secret. Avant d'écrire, voulez-vous, docteur, me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Demandez.

— En revenant à elle, qu'a-t-elle dit ?

— Je ne vous comprends pas.

— Lorsque Mme d'Hervey a repris connaissance, quels sont les premiers mots qu'elle a prononcés ?

— Oh ! cela m'a effrayé... elle a jeté un long regard autour d'elle et elle a dit : « Je veux mourir ! »

Antony eut un tressaillement et un sourire heureux, et il répéta :

— Elle voulait mourir !... Mais, vous l'avez dissuadée, vous l'avez consolée ?...

— La pauvre femme avait vu son mari près d'elle, elle croyait, puisque l'on vous avait surpris avec elle, qu'on l'accuserait, et elle préférait la mort à cette honte. Mais, en entendant son mari, et en constatant que ce qui s'était passé était connu, en apprenant que vous aviez nettement déclaré devant tous avoir tenté de l'assassiner parce qu'elle résistait à votre passion, qu'elle avait mieux aimé mourir que de succomber, elle voulut vivre.

— Ah ! fit Antony, elle consent !... Il se reprit aussitôt : Elle désire vivre maintenant, la pauvre chère âme !

Ces derniers mots étaient dits avec tant d'émotion que le docteur le regarda.

— Elle est jeune, elle est belle, elle est adorée, elle a vu la mort de si près qu'elle peut désirer la vie.

— C'est vrai !... Docteur, je vais écrire ce qui s'est passé... ou, du moins,— ce que je la supplie, je la supplie, vous entendez, de déclarer pour... me sauver, fit-il avec une voix et un sourire singuliers.

Et le jeune homme se disposait à se mettre devant sa table pour écrire. — Mais, quoique enfermé dans un des petits logements de la Conciergerie, qui servaient alors aux prisonniers de quelque importance personnelle, il trouva bien la table, mais non ce qu'au théâtre on qualifie : tout ce qu'il faut pour écrire.

Ce simple détail suffit à changer son idée. A quoi bon écrire ? Tout ce qui

se passe dans une prison est vu et su; il suffit de parler, de charger quelqu'un de porter sa parole; la lettre n'est utile que lorsqu'il est impossible de correspondre avec le dehors par un intermédiaire quelconque. Le premier mouvement d'Antony avait été de fouiller dans sa poche, pour chercher dans son carnet et du papier et un crayon. Mais, bien qu'on eût été fort respectueux envers lui, il avait été fouillé au greffe; on lui avait pris sa bourse et son portefeuille. Il n'avait même pas sur lui de carnet. Il était en tenue de soirée, en frac. Antony sortait de la soirée de la vicomtesse de Lancy lorsqu'il s'était introduit chez Mme d'Hervey.

Semblant prendre un parti, il dit au jeune docteur :

— Mon cher Olivier, vous êtes mon meilleur ami, vous êtes un ami commun à Mme d'Hervey et à moi. Vous m'avez toujours témoigné la plus affectueuse sympathie, malgré mon mystérieux état civil. — Vous n'avez pas dédaigné le bâtard...

— Oh ! mon cher Antony, fit le docteur, lui prenant les mains, j'étais fier d'être votre ami.

— Vous étiez... dit Antony, relevant le mot avec amertume.

Mais Olivier, tout rougissant, lui saisit plus affectueusement les mains, protesta :

— Je suis fier d'être votre ami.., et la preuve est ma présence ici...

— C'est vrai... c'est vrai, excusez-moi... je suis injuste ! Ah ! je souffre tant !

Il y eut un grand silence, deux minutes, au bout duquel Antony reprit :

— Je vais, mon cher ami, vous dire ce que je dirai au juge d'instruction qui m'interrogera ; vous le répéterez à Mme d'Hervey. Ce que je vais vous dire est la vérité, je ne veux pas qu'elle supplie pour moi. Fier de mon crime..., je veux en subir le châtiment... peut-être le devancerai-je...

— Que me dites-vous là ?...

— Ne parlons pas de moi, écoutez : lorsqu'on m'interrogera sur le mobile de mon crime, je dirai que j'aimais Mme d'Hervey, que je l'avais connue jeune fille, que j'avais rêvé de l'épouser; jeune, n'écoutant que mon amour, ma passion, j'avais cru qu'il était possible qu'une famille donnât son enfant à un homme sans nom, du moment où elle pouvait s'assurer que cet homme était un honnête homme.

— Vous avez aimé Mme d'Hervey autrefois?

— Oui, nous nous sommes connus presque enfants; je l'aimai, je crus qu'elle m'aimait, et lorsque je pensai à l'épouser, — « un homme se présenta « qui me fit souvenir de ce que j'étais; qui lui offrit un rang, un nom dans le « monde, et qui me rappela à moi que je n'avais ni nom, ni rang à offrir à « celle à qui j'aurais offert mon sang... A ses parents, il fallait un nom. Et « quelle probabilité qu'ils préférassent à l'honorable baron d'Hervey, le pauvre « Antony. — Alors je demandai à Adèle quelques jours : un dernier espoir me « restait. Il existe un homme chargé, je ne sais par qui, de me jeter tous les

« ans de quoi vivre un an. Je courus le trouver; je me jetai à ses pieds, des « cris à la bouche, des larmes dans les yeux; je l'adjurai, par tout ce qu'il « avait de plus sacré, Dieu, son âme, sa mère... il avait une mère, lui! — de « me dire ce qu'étaient mes parents... ce que je pouvais attendre ou espérer « d'eux... Je n'en pus rien tirer. Je partis comme un fou, comme un désespéré, « prêt à demander à chaque femme : N'êtes-vous pas ma mère?... Les autres « hommes ont un frère, un père, une mère... des bras qui s'ouvrent pour qu'ils « viennent y gémir... Moi, je n'ai pas même la pierre d'un tombeau où je « puisse lire un nom et pleurer. »

Et le malheureux sanglotait, désespéré, écrasé par cet abandon, qui avait été le malheur de sa vie. Vivement ému, Olivier lui dit :

— Antony, calmez-vous, vous m'effrayez, il vous faut toute votre raison, pour vous sauver.

— Et qui vous parle de me sauver, moi?... J'ai assez vécu... et ne désire que racheter le mal que j'ai fait en sauvant celle que ma folie a compromise...

— Pour Dieu, soyez calme!

— Je continue, je dirai au juge : « C'est alors que le colonel d'Hervey « demanda sa main. Si vous saviez combien le malheur rend méchant, com- « bien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon « poignard... et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud! »

— Taisez-vous, taisez-vous, malheureux!

— « Je partis, je revins... il y a trois ans entre ces deux mots... ces trois « ans se sont passés je ne sais où ni comment; je ne serais pas même sûr de « les avoir vécus, si je n'avais le souvenir d'une douleur vague et continue ; « je ne craignais plus ni les injures, ni les injustices des hommes... je ne « sentais plus qu'au cœur, et il était tout entier à elle. Je me disais : Je la re- « verrai, il est impossible qu'elle m'ait oublié, je lui avouerai mon secret... »

— Pauvre ami! — dit le docteur avec émotion.

Antony avait déchiré son col, déchiré son jabot; sa main sur sa poitrine nue déchirait ses chairs ; il semblait qu'il voulût écraser son cœur.

D'une voix sourde, il reprit :

— Je revins, je la revis, je lui parlai. Elle appartenait à un autre. Oh! quelle haine j'ai pour celui-là. Que mon sang coule sous ma main ou sous celle du bourreau, peu m'importe! il ne rejaillira sur personne et ne tachera que le pavé. Cette femme m'avait dit qu'elle pouvait m'aimer et tout était perdu. C'était impossible. J'ai voulu la revoir; j'ai appris qu'elle avait une fille.. oh! rage! mais son mari la voyait à peine et vivait loin d'elle. Elle était abandonnée. Cet homme ne l'aimait pas, ou du moins l'aimait paternellement, et ces relations de cet homme déjà âgé avec cette enfant me répugnaient et me semblaient incestueuses.

Mais Adèle était presque libre, et, plus amoureux que jamais, je résolus de reprendre cette âme que l'on m'avait volée. Je voulais Adèle, fût-ce au prix

d'un crime. De ce jour je n'eus plus ma raison. Quand la jeune et honnête femme s'aperçut des poursuites dont elle était l'objet, qu'elle me devina décidé à tout, peut-être se sentant faiblir, elle voulut fuir, elle voulut aller retrouver son mari à Strasbourg. Je la suivis, je la rejoignis à Ettenheim, et là je me traînai à ses pieds...

— Ah ! vous l'avez retrouvée ?

Antony passa deux fois ses mains sur son front, puis, après une pause, il dit lentement :

— Vous faites allusion aux médisances du monde... Oui, j'ai retrouvé Mme d'Hervey ; je lui ai dit que si elle consentait à revenir à Paris — car, c'est absurde, mais je suis jaloux de M. d'Hervey et je souffre moins, parce que je sais qu'il vit loin de sa femme et n'est presque qu'un père pour elle — je m'engageais à ne plus la tourmenter, j'éviterais de la voir, elle ne me rencontrerait jamais. Autant de mensonges auxquels je croyais. Elle vint à Paris...

Antony s'arrêta quelques secondes, puis reprit avec intention :

— Elle revint à Paris seule... vous entendez ?..... J'arrivai quelques jours après. Nous vivons dans le monde; nous nous rencontrâmes forcément, et, malgré mes promesses, mon amour fut plus fort que ma raison... Je la poursuivis de nouveau. Quand je la vis, il y a quelques jours, je la suppliai de m'écouter.

— Il y a quelques jours... où ?

Antony rougit et balbutia en tournant la tête :

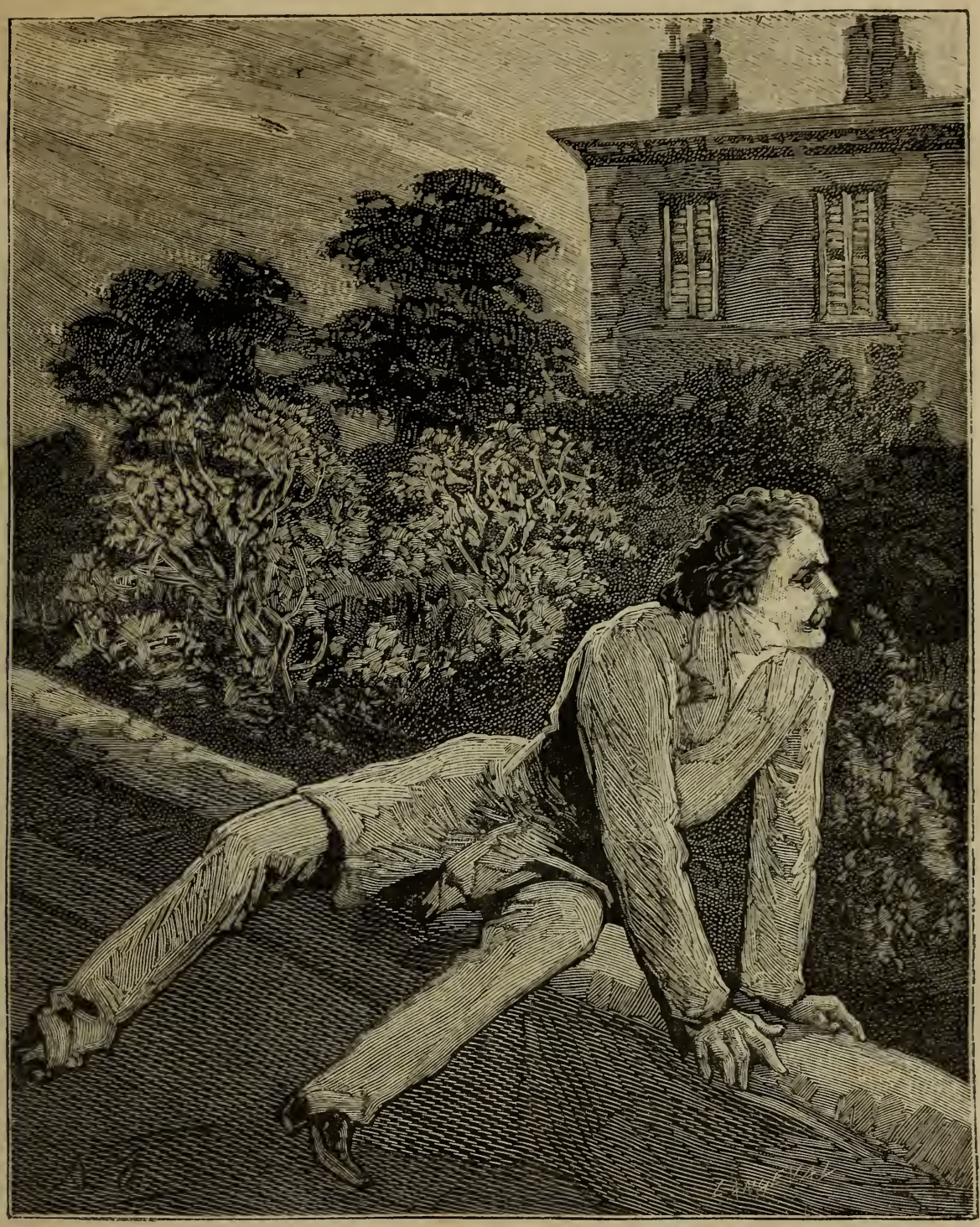
— Oui quelques jours... où... je ne sais plus... elle refusa. Alors, je lui écrivis ; j'aimais, je voulais qu'elle répondît à mon amour... et je la priai de me donner une réponse catégorique... le soir, chez Mme de Lancy... Vous y étiez... La femme ne se souvint plus de la jeune fille... elle m'éconduisit sèchement, me disant même... qu'elle avait informé son mari de mes poursuites... et qu'il devait revenir le lendemain.

— Que me dites-vous là ?...

— La vérité... et vous savez le reste. Je résolus à tout prix d'avoir avec Adèle un dernier entretien avant le retour du colonel, décidé, si elle me repoussait, à la tuer et à me tuer après. J'étais fou en sortant de chez Mme de Lancy ; longtemps j'errai dans le faubourg Saint-Honoré, me demandant ce que je devais faire. D'abord, je pensai à aller au-devant du colonel d'Hervey, provoquer une rencontre. Mais, si je tuais le colonel, elle ne consentirait pas à me revoir ; et, si j'étais tué, elle était toujours à lui... à lui ! Oh ! si vous vous doutiez de ce que je souffre à cette seule pensée qu'un autre peut la prendre entre ses bras, poser ses lèvres sur ses lèvres... Oh !...

Et Antony passa la main sur son front, comme s'il voulait échapper à cette cruelle vision.

— Enfin, un matin, je me décidai à entrer, convaincu que des ordres étaient donnés pour m'éconduire, si je me présentais, et assuré que, demandant à cette



Je suis entré dans le jardin. (Page 34.)

heure à voir Mme d'Hervey, on me considérait comme un fou, cependant absolument décidé à en finir avant le retour du colonel...

— Qu'entendez-vous par « en finir »? interrompit le docteur.

— En finir, c'est-à-dire mettre en demeure Adèle d'abandonner tout, de me suivre, ou la tuer pour me tuer après. Je n'admets pas que je pouvais être l'amant d'une femme, de laquelle j'essuierais sur ses lèvres les baisers de son mari. A moi tout entière... Je reviens au fait. Je suis entré chez Mme d'Hervey par les jardins de l'hôtel qui donnent sur les Champs-Élysées.

— Vous aviez donc une clef?...

Antony fut tout décontenancé, et il parut fâché de la question, à ce point que le docteur dit aussitôt :

— Mon ami, vous me faites le récit que vous devez faire au magistrat qui vous interrogera... Cette question vous sera faite...

— Oui... oui, je le sais... et avec un embarras visible, il continua : Mon Dieu, j'ai fait ce que font les filous, je me suis servi d'un crochet... acheté à un serrurier et que j'ai jeté après. Je suis entré dans le jardin, la porte de la serre était toujours ouverte, — il se reprit bien vite — était probablement toujours ouverte la nuit; je gagnai par la serre l'escalier dérobé des appartements de Mme d'Hervey. J'arrivai...

A ce moment Antony sembla se recueillir, comme s'il voulait bien reconstituer la scène. Au bout d'une longue minute, il reprit :

— Mme d'Hervey était dans son cabinet de toilette, achevant de se devêtir. Surprise, effrayée, elle jeta un cri, je lui répondis par mon nom. Elle se sauva, elle voulait probablement appeler, car elle traversa sa chambre et arriva à son boudoir. C'est là que je la rejoignis. Elle allait ouvrir la porte pour appeler dans l'antichambre. Je me plaçai devant cette porte. Je la suppliai, je me traînai à ses genoux; elle me dit que j'étais un misérable, qu'elle attendait son mari. Elle me dit qu'elle me haïssait; que sais-je? elle m'exaspéra, je devins fou, elle criait, je me jetai sur elle, et j'étouffai ses cris. En la sentant dans mes bras, presque nue, mes sens s'enflammaient; j'étais fou, j'étais fou... cela est atroce à dire, je ne regrette rien!... Elle se débattait, elle criait, je la traînai vers sa chambre... Elle s'évanouit. C'est alors que j'entendis les portes s'ouvrir, puis la voix du colonel... Quelques minutes de plus, Adèle était à moi... On enfonçait la porte... le mari voulait m'arracher sa femme... fou de rage et de passion, ne voulant pas, puisqu'elle ne pouvait être à moi, qu'elle appartînt à personne, je tirai mon poignard et je la frappai. Elle tomba. C'est alors que le colonel parut... J'allais me faire justice lorsqu'on se précipita brutalement sur moi.

Pâle, tremblant, au moins autant qu'Antony, le jeune docteur regardait son ami, atterré par ce qu'il venait d'entendre, et il dit :

— Oh! malheureux, qu'avez-vous fait?

Antony se dirigea vers la fenêtre. Il plaça son front brûlant contre les vitres glacées, il mordillait ses lèvres, ses doigts s'agitaient fiévreusement, il semblait en proie à une crise nerveuse, et paraissait éviter de rencontrer le regard de son ami. On eût pu croire qu'il redoutait de nouvelles questions.

Le docteur Delaunay était comme accablé sur sa chaise, il hochait la tête avec désespoir.

Il y eut un long silence, qui fut troublé par l'arrivée du guichetier, venant chercher le docteur Delaunay. L'heure réglementaire était passée, la visite ne pouvait se prolonger. Le docteur se leva, il alla prendre la main de

son ami, en exhalant un long soupir. Antony, semblant se dompter, lui dit à voix basse, de façon à n'être pas entendu du guichetier :

— Vous la verrez ce soir?

— Oui, je vous le promets.

— Vous lui raconterez fidèlement ce que je vous ai dit?

— Je vous l'assure... N'avez-vous rien à ajouter?

— Rien... Vous êtes un honnête homme... Vous êtes mon ami; je n'ai pas de recommandation de discrétion à vous faire pour le monde.

— Ne craignez rien; à elle seule je parlerai.

— Si cela est possible, venez me voir demain.

— Je vous jure que je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

Ils se serrèrent encore la main. Antony l'attira plus près de lui et lui dit très bas :

— Une grâce, mon ami, pour elle, pour moi, il ne faut pas que je passe en cour d'assises... Demain apportez-moi une arme.

— Malheureux!...

— Pensez-y toute cette nuit... Consultez Adèle et vous ferez ce que je vous demande...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit le jeune docteur, se sauvant...

Le guichetier ferma la porte... Lorsque Antony n'entendit plus rien... il hocha la tête, se laissa tomber sur son lit, et pleurant il dit avec amertume :

— Elle a pensé à elle... d'abord! Moi, je suis le sacrifié... et pour elle, la première fois de ma vie, j'ai menti... Oh! que cela est épouvantable de construire un mensonge... et, que la mort vaut mieux que la vie au milieu de ce monde!

CHAPITRE III

OU CE QUI EST VRAI DEVIENT INVRAISEMBLABLE

Tout bouleversé par ce qu'il avait entendu, le docteur Olivier remonta dans sa voiture. ordonnant au cocher de le conduire à l'hôtel d'Hervey. Pendant le trajet de la Conciergerie au faubourg Saint-Honoré, il réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre, se demandant si c'était bien là la vérité. — Depuis longtemps il connaissait Antony — c'est-à-dire depuis sept ou huit ans; il l'avait connu presque enfant au quartier Latin. Le docteur avait environ trente ans. Antony n'avait pas vingt-cinq ans. Il avait donc environ dix-sept à dix-huit ans lorsqu'il l'avait connu. Il avait été pris de sympathie, lui gai, joyeux, pour ce jeune homme sombre, fatal, blasphémateur, paradoxant sans cesse.

Antony lui avait souvent raconté son histoire, ou plutôt son mystère. Il avait toujours été entouré d'étrangers avant d'entrer au collège, et il n'en était sorti que pour suivre les cours et mener la vie indépendante du quartier Latin. Il ignorait d'où lui venaient son prénom et la pension assez large de laquelle il vivait; il ne connaissait, comme il le lui avait répété, que l'homme d'affaires, sorte d'intendant, qui lui servait cette pension.

Ils s'étaient souvent rencontrés depuis dans le monde. C'est là qu'Antony était devenu passionnément amoureux de la belle Adèle de Chambly, une adorable jeune fille sortant depuis quelques mois du couvent. Ç'avait été un amour farouche, qui d'abord avait effrayé la jeune Adèle, puis l'avait charmée parce qu'il n'avait pas la banalité des autres. Au milieu du monde où il paraissait étrange, elle avait trouvé cet homme supérieur; elle l'avait remarqué parce que son regard ne s'adoucissait que lorsqu'il se fixait sur elle; elle le distinguait de le voir triste et sévère au milieu des autres, élégants et nuls. Il ne parlait pas comme eux pour redire une banalité, sa galanterie avait d'autres expressions que celles qu'on répétait sans cesse autour d'elle. Elle l'aimait enfin : amour d'enfant bien profond et bien pur.

Le docteur Delaunay avait assisté à tous les prodromes de la passion qui devait conduire Antony jusqu'au crime et, à cette heure, seul dans sa voiture, vivement impressionné par l'entretien qu'il venait d'avoir, il se rappelait tout cela.

Son ami lui avait-il bien dit toute la vérité ? Dans le monde, on racontait tout bas que depuis quatre mois Antony était l'amant de Mme d'Hervey, le docteur l'avait cru : la chose lui paraissait si naturelle ! Adèle vivait presque abandonnée, livrée à elle-même à l'âge où le cerveau pense, où la chair brûle. Avec son mari, elle n'avait connu de l'amour que ses brutalités. On s'expliquait aisément que, s'étant retrouvée en cet état devant celui qu'elle avait aimé, que le romanesque de sa vie et l'absence de trois années avaient poétisé, elle eût succombé — et encore on avait raconté sur cette faute tout un roman, auquel Antony, quelques minutes auparavant, avait fait allusion.

Résistant à Antony, voulant échapper à ses poursuites, seule près de lui, redoutant de ne pouvoir se défendre, elle avait voulu aller retrouver son mari, et elle était partie pour Strasbourg, — un long voyage à cette époque. Antony l'avait poursuivie, l'avait rejointe. Cette partie de l'histoire qu'on racontait était vraie, puisque le jeune homme venait d'en faire le récit à son tour. Mais où l'aventure différait de ce que disait le monde, c'était justement à cet endroit. — A la soirée de Mme de Lancy, à la grande confusion d'Adèle et à la rage d'Antony — que tous avaient remarqué — une femme à langue de vipère, très redoutée à cause de ses médisances, Mme de Camps avait dit :

« Il y a encore des amours profondes, qu'une absence de trois ans ne peut « éteindre, des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leur « pensée, des femmes vertueuses qui fuient leur amant, et comme le mélange

« du naturel et du sublime est à la mode... des scènes qui n'en sont que plus « dramatiques pour s'être passées dans une chambre d'auberge. »

Et cette allusion, la vipère l'avait préparée en racontant quelques minutes avant l'arrivée d'Adèle chez Mme de Lancy :

« Mme d'Hervey rentre dans le monde, qu'elle a quitté, sous prétexte de « mauvaise santé, depuis trois mois, depuis son départ... son aventure dans « une auberge, que sais-je, moi?... Comment! vous recevez cette femme! »

Olivier Delaunay se souvenait de la scène. Etait-ce vrai? Antony, rejoignant Mme d'Hervey à Ittenheim, avait-il passé la nuit avec elle dans cette auberge? De ce jour, c'est-à-dire depuis près de quatre mois, était-il son amant? Il avait affirmé le contraire, et, à cette heure, il avait tout intérêt à déclarer qu'il était l'amant de Mme d'Hervey. Ce pouvait être une circonstance atténuante; il échappait ainsi à l'accusation qui allait être visée, précédant celle d'homicide, de tentative de viol.

Non, le monde se trompait, les médisants calomniaient. Antony aimait follement Mme d'Hervey, celle-ci avait pu être coquette avec lui, mais le malheureux disait la vérité, — le docteur en était convaincu, — il n'était pas son amant. Se trouvant chez sa maîtresse, il aurait fui, il se serait caché, il ne l'aurait pas tuée, le mari n'était pas un rival redoutable. Non, cela était fou! La vérité était bien plus terrible, il était forcé de s'y rendre. C'est parce que l'honnête et noble femme lui résistait; c'est parce qu'elle ne voulait pas céder à sa passion, parce qu'elle appelait au secours, que tout le monde allait savoir l'odieuse tentative dont il s'était rendu coupable ; c'est parce qu'il avait compris en une minute qu'il était à jamais perdu aux yeux de tous, qu'il serait condamné, haï et méprisé, qu'il avait voulu tuer celle qu'il aimait et se tuer après.

— Cela est absolument logique, — concluait le docteur, et il n'y a qu'un moyen de le tirer de là, si Mme d'Hervey, ainsi qu'elle semble le désirer, la noble et sainte femme, nous aide — il faut plaider un accès de folie, très facile au reste avec son passé, ses façons, ses allures, son caractère fantasque... Et je ne ferai pas acte d'ami en l'affirmant ; je dirai ma pensée, car il faut que l'outrage de cette harpie de Mme de Camps lui ait bouleversé le cerveau. Ne pouvant se venger sur personne, se sentant pris dans cette calomnie, il a eu un accès de folie ; pour s'être introduit, ainsi qu'il le dit, chez Mme d'Hervey, il fallait avoir perdu la raison.

Le jeune docteur, malgré les invraisemblances du récit d'Antony, était convaincu cependant que Mme d'Hervey n'avait jamais succombé, et il était prêt, si cette question était soulevée, à défendre la noble victime. Il arriva rapidement à l'hôtel, et se rendit dans la salle à manger où le colonel, après son repas, s'était endormi dans un fauteuil. Il s'éveilla en l'entendant ouvrir la porte :

— Ah ! c'est vous, docteur. Eh bien! comment va ma pauvre Adèle?

— J'arrive à l'instant, colonel, ainsi que je vous l'avais promis, et je vais monter la voir.

— Allons vite. Excusez-moi, j'étais harassé et je me suis endormi. Mais j'avais donné des ordres et l'on veillait.

Ils sortirent et se dirigèrent vers le péristyle. En montant l'escalier, le colonel prit le docteur par le bras, et, l'arrêtant, il lui dit en penchant la tête pour écouter :

— Qu'est-ce que c'est que ça... entendez-vous?

— Je ne sais ; montons, nous allons voir.

— Qu'est-ce que ce roulement-là? fit le colonel se précipitant.

Ils arrivaient au premier étage : le colonel allait ouvrir la porte, quand le docteur dit en riant :

— C'est quelqu'un qui ronfle.

Le colonel entra et il sacra aussitôt :

— Tonnerre de Dieu ! hussard !... qu'est-ce que c'est que ça ?...

Le docteur avait de la peine à s'empêcher de rire.

Vernet, le brosseur du colonel, avait placé la banquette de l'antichambre en travers de la porte du boudoir et s'était étendu dessus, assuré qu'ainsi on ne pourrait entrer chez sa *colonelle* pendant son sommeil.

Le brave hussard adorait le colonel d'Hervey, c'était le chien fidèle, craintif et dévoué. — Le baron d'Hervey le trouvant endormi, l'avait pris par le bras et jeté à terre. Le hussard s'était aussitôt redressé, menaçant, se plaçant sur la défensive. En reconnaissant son chef, son maître, ses paupières s'étaient abaissées sur son regard chargé d'éclairs, ses bras qui étaient menaçants étaient retombés le long de son corps, ses poings s'étaient ouverts ; il se tenait droit devant son chef et il tremblait; il était rouge jusqu'aux oreilles.

Oh ! c'est que le colonel, pendant une grande minute, le secoua comme un tapis ; c'est que, pendant cette minute, il dut entendre tous les sacrements et toutes les injures. — Aux questions du colonel il répondait niaisement en essayant de sourire :

— Je me suis endormi, mon colonel...

— Fainéant, goinfre, salop, traître !...

— En travers de la porte, à cause de la consigne...

— Misérable ! quand avec le bruit que tu fais en ronflant tu empêchais Mme d'Hervey de reposer.

— Pardon, mon colonel...

Ce fut le docteur qui intervint ; le soldat enleva la banquette et la porte en s'ouvrant laissa voir le minois effrayé de la femme de chambre ; elle accourait au bruit et venait réclamer le silence. Aussi le colonel menaçant son hussard qui ne disait mot s'écria-t-il :

— Tu vois, idiot, ce que tu fais... Madame est plus malade... à cause du bruit, n'est-ce pas ?... tu entends, imbécile ! Oh ! mais tu payeras ça...

Le docteur entraîna le colonel en le suppliant d'être calme...

— Nom de Dieu ! je suis calme, vous le voyez bien, répliqua le colonel, j'aurais dû le ficher par la fenêtre... cette brute...

— Colonel ! chut !

On ouvrit la porte de la chambre, et aussitôt le colonel, obéissant, se redressa et serra les lèvres, comme s'il redoutait que sa colère n'allât au delà de sa volonté. Dirigés par la femme de chambre, ils entrèrent à petits pas dans la chambre, malgré le tapis, marchant sur la pointe des pieds.

Le malheureux Vernet restait toujours droit, au salut, dans l'angle de l'antichambre, comme stupéfié de ce qui venait de se passer. Le pauvre gars avait vingt ans à peine ; il s'était engagé à seize ans, à cette époque où les neuf dixièmes des Français ne savaient ni lire ni écrire. Il ne faisait pas exception à la règle ; sans métier, sans moyens d'existence, il s'était engagé, préférant le bel uniforme et les bottes éperonnées à son bourgeron et à ses sabots. N'ayant jamais rien eu à aimer dans sa vie, il s'était pris d'affection pour celui qui était le maître, son colonel, celui qui commandait à tous. Pour le baron d'Hervey, il se serait fait tuer. Fort, robuste, d'un mouvement il aurait écrasé le vieux militaire, et cependant le colonel bousculait le hussard sans que celui-ci opposât la moindre résistance. Quand le colonel frappait, le hussard tombait, et le brave colonel était convaincu de sa force ; il disait le plus simplement du monde :

— J'ai rossé cette brute de Vernet, hier.

Ou encore, en s'adressant à lui avec une assurance imperturbable :

— Vernet, tu sens le battu ; il va falloir encore que je te flanque une volée.

Et Vernet avait des airs de vouloir échapper aux coups qui le menaçaient, et il se sauvait en baissant le dos. On pouvait croire que la supériorité morale du chef suffisait à dompter la supériorité physique du soldat. Ou, et cela devait être, le bon soldat aurait craint de fâcher son chef en se montrant plus fort que lui en quoi que ce fût.

Le pauvre gars, à cette heure, était absolument désolé, désespéré presque, il avait manqué à la consigne, et cependant le malheureux brave avait passé presque quarante-huit heures accroupi sur le siège de la chaise de poste, tout fiévreux de l'inconnu où le menait son colonel, qu'il n'avait jamais vu de si étrange humeur. Il était arrivé harassé de fatigue, et une catastrophe épouvantable l'avait bouleversé. Alors, on lui avait donné un poste de confiance : empêcher quiconque, visiteurs, serviteurs mâles ou femelles, d'entrer dans les appartements de sa colonelle. D'abord, il s'était mis en faction sur le palier, et comme on lui avait également recommandé d'empêcher qu'on fît du bruit, chaque fois qu'un domestique passait, il se précipitait l'air furieux, le poing levé, pour le chasser.

Si bien que, moins d'une demi-heure après, les gens de la maison se disaient que Vernet était enragé et faisaient un long circuit pour éviter de passer près de lui. Ne voyant plus personne, n'étant plus occupé par sa garde, le hussard s'ennuya, il s'accota le long de la fenêtre, frappant avec ses doigts des sonneries sur les vitres ; il commença à bâiller, il se plaça dans un coin, — il sentit

que le sommeil allait le prendre, — rien ne bougeait plus dans l'hôtel. Mais si pendant qu'il dormirait quelqu'un forçait la consigne! Et cependant il avait beau se raidir, sa tête se penchait, ses yeux se fermaient.

C'est alors qu'il eut cette idée qu'il crut lumineuse.

— Si je me couchais en travers de la porte, je pourrais dormir et garder l'entrée. Mais on peut passer par-dessus moi. Ah! sans faire de bruit, je place devant la porte la banquette de l'antichambre, je m'étends dessus, la tête sur un des coussins du divan et appuyée juste à la serrure. Au moindre mouvement je suis debout, et je pige le pékin au col. Et ça vaut mieux ainsi ; avec ces grosses bottes on m'entend aller, venir, remuer. Je suis sûr que ma pauvre colonelle ne peut pas dormir, — tandis que, dormant comme tout le monde, car tout le monde dort ici, — je ne fais pas le moindre bruit... C'est cela.

Et satisfait de cette idée, le hussard plaça avec les plus grandes précautions la banquette devant la porte du boudoir et il s'étendit dessus. Il ne fut pas long à s'endormir, car aussitôt un ronflement épouvantable se fit entendre... mais un ronflement effrayant... quelque chose comme un feu de peloton.

Pauvre Vernet, brave hussard ! il était bien convaincu que tout était silencieux. La baronne d'Hervey, effrayée, avait envoyé sa femme de chambre s'informer de ce qu'était ce bruit étonnant et persistant. La femme de chambre avait été ouvrir la porte du boudoir, qui, s'ouvrant en dedans, — Vernet n'avait pas pensé à cela, — lui montrait le hussard endormi et de la bouche ouverte duquel s'échappait, comme du pavillon d'un trombone, l'effroyable cacophonie. — Elle vint le dire à sa maîtresse, qui, malgré son état, sourit et lui dit de ne pas éveiller le pauvre diable, mais de bien assembler les tapisseries.

Et Vernet faisait de beaux rêves. Son colonel le récompensait, parce qu'il venait d'étrangler Antony : sa colonelle, rayonnante de santé, lui disait :

— Vous m'avez vengée, vous êtes brave, et elle l'embrassait.

Ah ! dans quel état il était, le bon Vernet ! Il était ruisselant de sueur. C'est alors que le colonel d'Hervey l'avait brutalement tiré et jeté sur le tapis et, en tombant, il s'était éveillé dans son rêve, croyant que c'était Antony qui se redressait; il avait eu un mouvement de colère... qui s'était apaisé dès qu'il avait reconnu et entendu son colonel.

Il restait toujours atterré devant la porte.

Le colonel et le docteur étaient entrés dans la chambre. Le baron d'Hervey sur le seuil, le docteur interrogeait bas la femme de chambre et semblait surpris de ce qu'elle lui disait. Il s'avança vers le lit, se pencha sur la malade, la regarda quelques instants, et fronça les sourcils. Si faible qu'eût été ce mouvement, le colonel l'avait vu, car, s'avançant avec inquiétude, il demanda d'une voix sourde :

— Qu'y a-t-il, docteur, qu'y a-t-il ?

— Chut ! fit Olivier Delaunay, en mettant rapidement un doigt sur sa bou-

La femme de chambre était effrayée de son état. (Page 44.)

che et en courant vers le colonel. Puis, l'entraînant vers la porte il le poussa doucement au dehors. Dans le boudoir il lui dit :

— Colonel, retirez-vous. Laissez-moi avec la femme de chambre.

— Ah ! bon Dieu ! qu'y a-t-il, docteur ?.. Cela ne va pas bien?

— Je vous dois la vérité ! Non... non ! elle va très mal...

— Ah ! mon Dieu !...

— Chut ! taisez-vous !... Sortons, qu'elle ne nous entende pas... en grâce, colonel, vous risqueriez de la perdre.

— Oh ! bon sang de bon Dieu Seigneur ! exclama le vieux soldat, couvrant son visage de ses mains, et sanglotant comme un enfant, puis affolé, se sauvant sans savoir où il allait, s'éloignant pour pouvoir gémir et pleurer sans être entendu, il murmura... « Mon Dieu ! elle est perdue. J'aurais dû veiller près d'elle !... »

Et il passa ainsi devant Vernet sans le voir.

Vernet, terrifié surtout de la phrase qu'il venait d'entendre, croyait que son colonel disait que, s'il avait veillé, il aurait empêché son soldat de s'endormir. S'attribuant naïvement ce qui arrivait, il suivit aussitôt son chef, fondant en larmes et gémissant :

— Grâce ! mon colonel... grâce !... ne pleurez pas, tuez-moi !...

Le docteur était vivement revenu près de la blessée.

Mme d'Hervey était tout à fait transformée, et Olivier ne pouvait s'expliquer le changement survenu dans son état. Il l'avait laissée, quelques heures auparavant, bien calme, soigneusement pansée, il espérait un rétablissement rapide, et, tout à coup, il retrouvait une femme dans un état désespéré. — Adèle avait le délire, elle s'agitait convulsivement sur son lit.

A la suite de l'entretien rapide qu'il avait eu avec la femme de chambre, il avait entraîné le colonel au dehors. Revenu près de la malade, il dit à voix basse

— Vous croyez qu'elle a essayé d'arracher l'appareil ?

— Oh ! monsieur, j'en suis presque certaine. Et lorsque je voulais m'approcher d'elle, elle me repoussait et me disait de la laisser tranquille. Mais cela est arrivé tout d'un coup. Elle était calme, elle dormait, ou du moins elle sommeillait, puis, s'éveillant en sursaut, elle me cria :

— Vous souvenez-vous de l'époque du départ du colonel ?

— Vous jugez, monsieur le docteur, combien j'étais surprise de cette demande insignifiante. Je ne savais que répondre. Elle insista avec violence, grossièrement, je puis dire, et madame est la douceur même. Je lui répondis vite :

— Monsieur le colonel est parti de Paris il y a six mois. Alors, je l'entendis dire :

— Je suis perdue.

J'étais effrayée, je me demandais ce que madame pouvait avoir. Je m'avançai près d'elle, elle me commanda de la laisser tranquille, de la laisser seule,

je l'agaçai, je la tourmentai. Oh ! mais en vous disant cela, monsieur le docteur, je souffre, j'ai les larmes aux yeux, car jamais madame ne m'a traitée ainsi, et je n'y comprends rien. Je pleurai et j'insistai pour rester près d'elle, elle me commanda de sortir. Je dus obéir et c'est ainsi que je l'ai retrouvée.

Pendant que la femme de chambre parlait, le docteur avait arraché des mains de la malade la couverture. Adèle d'Hervey n'avait plus sa raison, elle divaguait et repoussait à la fois et sa femme de chambre et le docteur qu'elle paraissait ne pas reconnaître. Olivier Delaunay commanda à la jeune fille de l'aider ; celle-ci, obéissant à l'ordre du docteur, tint sa maîtresse qui se débattait, ne voulant pas être soignée. Le jeune docteur eut une exclamation désespérée en voyant la chemise de la malade et le lit inondés de sang : la malheureuse, poursuivant son idée, avait arraché l'appareil qui couvrait sa blessure. De cette lutte rapide que nécessita cette consultation forcée, il résulta que la blessée retomba sans force sur sa couche et perdit connaissance.

— Vite, vite, dit le docteur, aidez-moi, je vais la panser. Il lava la plaie, replaça l'appareil. La jeune femme était encore sans connaissance, que tout était terminé. La femme de chambre était effrayée de son état, mais le docteur la rassura en lui disant que cela valait mieux ainsi pour elle, il fallait la laisser revenir doucement comme d'un sommeil ; elle ne penserait peut-être plus à ce qu'elle avait fait et croirait avoir rêvé. Seulement il fallait la surveiller attentivement. Or, Mme d'Hervey paraissant endormie, était étendue dans son lit. Le docteur, n'ayant plus à s'occuper d'elle et ne voulant plus la quitter jusqu'au moment où elle reprendrait ses sens, jusqu'au moment surtout où elle pourrait l'entendre, — il l'avait promis à Antony, — attira la femme de chambre dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur le jardin, et, parlant à voix basse de façon à n'être pas entendu d'Adèle, au cas où elle s'éveillerait, il la questionna sur l'état ordinaire de sa maîtresse, recherchant si la crise qui venait de se produire n'avait pas une cause particulière.

Aux premiers mots de la femme de chambre, dans lesquels elle parut remarquer une intention, il crut avoir deviné. Mais ne voulant rien laisser voir, il interrogea d'un ton banal :

— Ainsi, elle vous a demandé si M. d'Hervey était depuis longtemps éloigné d'elle ? Assurément c'était le délire, le commencement de la fièvre, car cela ne pouvait rien signifier : la pauvre femme savait bien que, depuis six mois, son mari était à Strasbourg. Six mois, vous m'avez dit ?

— Oui, monsieur, six mois.

— Depuis ce temps Mme d'Hervey vit chez elle, de la vie la plus calme du monde, s'ennuyant profondément ; à cause de cela, malade ; et justement c'est cette vie d'intérieur, ce manque d'exercice qui a amené ce trouble dans sa santé. Le mal aujourd'hui s'est logiquement aggravé de cet état anormal. Je m'explique maintenant la crise. — Vous avez bien fait de me renseigner. Je puis utilement et sûrement agir.

Et le docteur parla longuement et banalement à la femme de chambre ; il voulait assurément détruire le jugement qu'elle avait porté. Il termina en la chargeant d'aller renseigner son maître, M. d'Hervey, sur l'état de sa femme, disant :

— Mme d'Hervey vient d'avoir un accès de fièvre ; mais elle ne court aucun danger ; elle va mieux.

La femme de chambre sortit. A peine avait-elle disparu que le docteur eut un mouvement de désespoir et dit, en prenant sa tête dans ses mains :

— Pauvre brave, il voulait la sauver ! et il m'a menti. Oh ! les malheureux ! les malheureux ! à tout prix, il faut les sauver.

Il revint vers le lit, et soignant Mme d'Hervey, au bout de quelques minutes il lui fit reprendre connaissance. En ouvrant les yeux, la pauvre femme jeta un long regard autour d'elle et elle murmura la phrase qu'elle avait déjà dite :

— Ah ! je ne peux donc pas mourir !

Alors le docteur se pencha vers elle et lui dit :

— Madame d'Hervey, il faut vivre — il le faut, entendez-vous.

Elle ouvrit les yeux et regarda Olivier avec étonnement. Il continua :

— Il le faut, car il faut sauver Antony.

Prise d'un tremblement convulsif, les yeux hagards, la malade répondit :

— C'est impossible ! je veux mourir, vous ne savez rien, vous...

Le docteur Olivier Delaunay se baissa alors sur le lit et lui dit :

— Il faut que vous viviez... Je sais tout... vous n'avez pas le droit de mourir... Vous êtes enceinte des œuvres d'Antony.

La jeune femme jeta un petit cri et perdit de nouveau connaissance.

C'était vrai, Antony lui avait menti, et tout s'expliquait logiquement. Le jeune homme se sacrifiait, mais il voulait sauver celle qui s'était livrée à lui. Il rétablissait ainsi la catastrophe du matin : Antony était venu retrouver sa maîtresse chez elle en sortant de la soirée de Mme de Lancy où il avait convenu de ce rendez-vous. Il était entré par la porte du jardin des Champs-Élysées, porte dont il avait la clef, et par laquelle il s'introduisait quand il le voulait chez sa maîtresse, car Mme d'Hervey était la maîtresse d'Antony depuis le voyage à Ittenheim, qui remontait à plus de quatre mois — et depuis ce temps ils affectaient de ne pas se connaître dans le monde — excès de prudence qui les faisait remarquer.

Il était près de sa maîtresse le matin, celle-ci se déshabillait et allait se mettre au lit ; lui, devait partir avant le jour. Ils causaient de ce qui s'était passé la nuit même chez Mme de Lancy, ils venaient d'apprendre que leurs relations, qu'ils croyaient si bien cachées, n'étaient un mystère pour personne, et ils cherchaient ensemble la conduite qu'ils devaient tenir. On en parlait dans le monde, bientôt le mari serait informé. Ils étaient un peu affolés. — C'est alors que le colonel arriva. — Il était de toute évidence que si le baron d'Hervey revenait ainsi la nuit, s'il avait voyagé nuit et jour, sans avoir

annoncé son arrivée, il avait appris quelque chose, il venait surprendre les amants.

Constatant le fait, ils perdirent la tête. C'est alors qu'Antony conçut le plan romanesque d'assassiner sa maîtresse en déclarant qu'il l'avait tuée parce qu'elle ne voulait pas lui céder. Et, en commettant ce crime, il sauvait l'honneur de la femme, il se sacrifiait ; mais sa faute à lui ne pouvait compromettre personne ; il était seul au monde. Que lui importait la honte d'un crime qui ne pouvait rejaillir que sur lui? — Que lui importait le châtiment? Il était bien certain de s'y soustraire. Assurément il ne monterait pas sur l'échafaud, ou ne porterait jamais la marque et la casaque du forçat ; il avait l'intention de se tuer, puisque la seule affection qu'il avait en ce monde était anéantie.

Tout avait réussi, on croyait à l'innocence de la femme, à l'infamie du misérable, mais tout à coup tout se transformait. Adèle devait vivre, Antony devait reprendre courage, car de leur amour adultérin un enfant allait naître. Il n'y avait plus à reculer devant le scandale ; depuis six mois, le colonel était loin de sa femme, et celle-ci était enceinte de près de quatre mois et venait de sentir son enfant remuer dans ses entrailles. C'est alors qu'Adèle d'Hervey avait voulu mourir ; c'est alors que, la fièvre de sa blessure aidant, elle était devenue presque folle ; elle avait éloigné sa femme de chambre et, restée seule, elle avait arraché le pansement de sa blessure, croyant s'éteindre à la suite de l'hémorragie. Le docteur était arrivé à temps pour la sauver.

Tout cela, le docteur l'avait appris dans les questions faites à la femme de chambre ; mais celle-ci, en parlant de l'état de sa maîtresse, le faisait remonter à l'époque du départ du mari, — ce que la seule vue de la malade démentait — et le docteur s'était tout de suite expliqué que la malheureuse, qui avait douté jusqu'à ce jour de son état, en avait été convaincue en sentant remuer ses entrailles. C'est alors qu'elle avait fait cette question, qui avait paru baroque à la femme de chambre :

— Depuis combien de temps M. d'Hervey a-t-il quitté Paris pour se rendre à son poste ?

— Plus de six mois, madame.

La blessée avait été atterrée. Le doute n'était plus possible, elle était perdue, tôt ou tard son mari saurait la vérité, et elle n'avait même pas la ressource d'un crime accompli sur elle, puisque ce crime était nié, puisqu'elle avait préféré la mort à l'outrage. Alors, elle avait voulu la mort plutôt que la honte. La mort, c'était le secret emporté dans la tombe.

Tout en prodiguant ses soins à la jeune femme afin de la ranimer, le docteur se demandait ce qu'il allait faire. Il avait pensé d'abord à un plan qui sauvait tout : la déclaration de la vérité ; c'est-à-dire, Antony étant sans parents, sans famille, n'était pas plus attaché à la France qu'à n'importe quelle autre nation ; Mme d'Hervey n'aimait pas son mari et exécrait le monde par lequel la veille elle avait été insultée. L'aveu de la vérité, c'était la mise en liberté d'Antony. Elle se sauvait et allait vivre avec son amant, celui qu'elle

aimait, et elle élèverait son fils. Sa fille était confiée aux soins de son mari. C'était un scandale de quelques jours, qu'elle ne subirait pas. — Eh! quoi, le mari, c'est la loi commune, était ridicule, et les deux coupables étaient enviés. C'est honteux, mais c'est ainsi — le docteur ne jugeait pas, il constatait.

Cependant, ce plan lui semblait si odieux dans sa simplicité, que, lorsque Adèle rouvrit les yeux, lorsque son beau regard suppliant se fixa sur lui, il n'y pensa plus.

— Cela va mieux — n'est-ce pas? — ne vous tourmentez pas, je vous sauverai.

— Vous savez tout. — Vous comprenez bien que je dois mourir.

— Ne dites pas cela... il faut vivre, au contraire.

— C'est lui qui vous a dit cela. Il le redoutait, il vous en a parlé.

Le docteur ne savait s'il devait répondre : oui, car alors il s'était servi des déclarations d'Antony pour se faire écouter — mais ce moyen lui répugnait — et il dit froidement :

— Non, madame, je l'ai vu à votre état — et j'ai tout compris. — Mon Dieu! vous savez, madame, que j'ai l'honneur d'être l'ami d'Antony. J'espère que vous me considérez comme tel. Ce secret restera entre nous trois.

—Mais, comment voulez-vous que je fasse quand mon mari saura la vérité ?

— Ce que nous ferons, je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je trouverai bien moyen de vous tirer de là. Ne vous tourmentez pas. Vivez pour votre enfant, le colonel ne saura rien — et aidez-moi à sauver Antony, — car maintenant il faut que vous viviez tous les deux.

Mme d'Hervey regardait le docteur avec stupeur. Il semblait qu'elle ne comprenait pas ce qu'elle entendait ; c'est elle qui se demandait si le docteur avait son bon sens, ou si elle n'était pas en proie au délire — car ce qu'il lui déclarait si simplement était inexplicable. Elle voulut parler, il l'arrêta en disant :

— Sur mon honneur... vous m'entendez bien, madame? je m'engage à tout arranger. Il faut vivre, et pour cela il faut être raisonnable, ne plus vous tourmenter; il ne faut pas partir, il faut vous dire: tout se réparera, et vous reposer sur cette idée. J'ai beaucoup à vous parler d'Antony. Et, en raison de votre état, je ne puis rien vous dire aujourd'hui. Mais vous allez me jurer, il le faut, — Antony serait perdu, — vous allez me jurer que vous ne renouvellerez pas la folle tentative que vous venez de faire, que vous voulez vivre... que vous avez confiance en moi. Si je savais que vous vous releviez de ce lit pour que tout le monde vous considérât comme une malhonnête femme ; si je savais qu'un doute pût planer sur votre conduite, je vous le jure, madame d'Hervey, j'aiderais à votre mort.

Adèle prit la main du docteur, et l'attirant vers elle, elle dit :

— Vous me jurez, docteur, que si une catastrophe survenait, vous me donneriez de quoi mourir?

— Je vous e jure... Mais, n'ayez crainte, je vous sauverai tous les deux...

Et il ajouta en souriant :

— Tous les trois...

— Merci... Et Antony?

— N'en parlons pas aujourd'hui; tout va bien de ce côté; ne vous en préoccupez pas.

Et l'ayant soigneusement recouverte, afin qu'elle s'endormît, le docteur s'éloigna, après avoir recommandé à la femme de chambre de ne pas la quitter, quoi qu'elle fît ou dît, et de le prévenir aux premiers mouvements. Il s'installait dans l'hôtel.

CHAPITRE IV

DES ÉTONNEMENTS DU COLONEL D'HERVEY

Le colonel d'Hervey attendait désespéré que le docteur sortît de chez sa femme; lorsqu'il le vit, il courut au-devant de lui, et demanda avec inquiétude :

— Eh bien! docteur, cela va-t-il mieux?

— Oui, colonel, rassurez-vous, la crise est passée. Elle a été plus forte que je ne la prévoyais, mais maintenant vous pouvez être tranquille, je réponds d'elle.

— Ah! docteur, merci!

Et, prenant le colonel à part, le docteur lui dit :

— La vérité, colonel, c'est que la blessure est peu dangereuse. Mme d'Hervey a bien plus été touchée par la peur, par l'agression, que par l'arme.

— Pauvre chère amie, je comprends cela. Mais, docteur, songez que ma femme est devenue mère, sans cesser d'être encore une enfant. Je l'ai épousée au sortir du couvent. Elle était si timide, si modeste, que je me sentais embarrassé près d'elle, moi brutal, grossier... Nous sommes les natures les plus opposées. Depuis trois ans que je suis marié, c'est à peine si j'ai passé trois mois près d'elle. Mariée, elle est presque restée jeune fille, elle ne voyait guère que des dames, des amies du couvent, elle allait peu dans le monde. Vous jugez si la petite sauvage a dû être effrayée en voyant tout à coup un homme pénétrer chez elle, la nuit...

— C'est effrayant. Je crois que le malheureux était fou.

— Nom de Dieu! fou ou non— c'est un abominable gredin— qui payera ça.

— Colonel, ne vous mettez pas en colère. Il faut que tout soit calme dans la maison.

— Je vous obéis. Vous restez avec moi.

— Oui, colonel, je passerai la nuit chez vous...

— As-tu fini de pleurer?.., Est-il laid cette brute-là. (Page 50.)

— Vous avez peur de complications nouvelles.

— Non pas, colonel, je vous en donne ma parole. Je veux, au milieu de la nuit, si nous n'avons pas de fièvre, changer le pansement. Il faut que demain elle puisse répondre au juge d'instruction... et je redoute ça.

— Vous le redoutez? interrogea le colonel.

— Oui... avec la nature impressionnable de Mme d'Hervey...

— Mais, tonnerre de Dieu! il fallait me dire ça. Est-ce que j'ai besoin de

toute cette police-là chez moi?... Est-ce que mes affaires regardent tous ces gens-là? Est-ce que je leur demande quelque chose?

— La justice est saisie.

— La justice est saisie... Est-ce que je l'ai demandée, moi? Est-ce que j'ai besoin de ces gens-là pour faire mon affaire? — Que cet Antony soit fou ou non, c'est affaire entre nous... Je ne veux pas qu'on interroge ma femme.

— Colonel, ne vous emportez pas, nous avons d'ici à demain tout le temps nécessaire pour aviser à cela...

— Vous avez raison, docteur; mais vous m'assurez que cette chère Adèle ne court aucun danger.

— Je vous le jure.

— Le colonel eut un gros soupir de soulagement, et en riant comme s'il étouffait de garder si longtemps ses jurons habituels, il sacra :

— Tonnerre de Dieu! Bon sang! Cent dieux! — Ça va mieux maintenant, je respire à mon aise...

Puis, au bout d'une minute :

— Docteur, depuis ce matin, vous n'avez rien pris, moi j'ai atrocement déjeuné; vous allez me faire le plaisir de dîner avec moi. Nom de Dieu! vous m'avez assez tourmenté depuis ce matin, vous n'allez pas me refuser ça.

— Non, colonel, j'accepte et avec plaisir.

Le colonel appela Vernet. Quand celui-ci parut, il reprit son ton sévère et lui dit :

— Te voilà, brute, n'est-ce pas que c'est lui qui est la cause de tout? Ayez donc confiance en ça maintenant! Savoir qu'une malheureuse femme est mourante, et faire un bruit pareil... un orgue de cathédrale!...

Vernet, l'œil suppliant, essaya de dire :

— Grâce! mon colonel, je dormais.

— Tu dormais, tonnerre de Dieu de misérable! je le sais bien et cela montre ton cœur; elle se mourait et tu dormais, toi... tu ronflais.

Le hussard fit une épouvantable grimace et, fondant en larmes, il gémit :

— Oui, mon colonel, je suis un misérable, faites-moi grâce.

— As-tu fini de pleurer?... Est-il laid, cette brute-là?

— Grâce! mon colonel!...

— Colonel, pardonnez-lui; le pauvre diable avait passé deux jours et deux nuits.

— Eh bien! et moi donc!

Le docteur n'osa pas dire que le colonel, enfermé dans la chaise, avait pu dormir à son aise, tandis que le malheureux, accroupi sur le siège, n'avait eu que son manteau pour échapper aux morsures de la bise des nuits d'hiver; mais, connaissant le fond de la nature du vieux soldat, il dit simplement :

— Ah! c'est que vous, colonel, vous êtes un autre homme que tous ces gaillards.

Le colonel eut un petit mouvement de tête et un sourire modeste en répondant :

— C'est vrai ! Allons, va à la cuisine, et dis qu'on nous fasse dîner le plus tôt possible... et tâche d'être plus adroit et plus humain, une autre fois, nom de Dieu !

Et comme le colonel lui avait familièrement frappé sur l'épaule pour le pousser dehors, comme il lui avait souri, le visage du hussard s'épanouit, et, la voix tremblante d'émotion, il sortit en disant :

— Je rattraperai ça, mon colonel...

Resté seul avec le vieux soldat, le docteur était fort gêné. Il poursuivait un but, il voulait parler et il était embarrassé pour aborder le sujet. Il était satisfait déjà de ce point : c'est que le colonel, si cela se pouvait, ne demanderait pas mieux, pour échapper à un scandale public, que d'éviter une instruction et une enquête, et de réduire l'affaire aux proportions d'un accident ou d'une catastrophe intime. Mais ce n'était pas tout, et après quelques minutes d'entretien sur l'état de la blessée, le docteur dit le plus naïvement du monde :

— Quel heureux hasard a fait que justement vous arriviez à Paris ce jour !... Si vous n'aviez pas été là !...

Le colonel fronça aussitôt les sourcils et dit :

— Ce n'est pas le hasard, docteur, et vous me faites remarquer une chose à laquelle je ne pensais pas... J'ai reçu une lettre...

Le docteur se mordit les lèvres, regrettant sa question pour les doutes qu'elle éveillait.

Le vieux soldat, la figure assombrie, croisant ses bras sur la poitrine, vint se placer devant Olivier Delaunay, un peu gêné de cette attitude.

— J'ai reçu une lettre là-bas, me disant que si je tenais à l'honneur de mon nom, si je redoutais le ridicule, je devais me hâter de revenir ; peut-être, ajoutait-on, serait-il trop tard.

— Oh! mais c'est une infamie...

— Je le crois, docteur... Mais...écoutez-moi, vous êtes mon ami... un véritable ami, n'est-ce pas ?

— Ah ! mon cher colonel, en pouvez-vous douter ?

Et il serrait affectueusement les mains du baron d'Hervey.

— Non, je vous crois, bon Dieu, et c'est pour cela que je vous adresse cette question : Est-ce que la conduite – je ne dis pas l'inconduite — mais la légèreté, l'enfantillage de ma femme pouvait donner lieu à pareilles médisances ?

— Non colonel, non ! non ! je l'affirme !

— Est-ce que cet Antony, qui la poursuivait, la compromettait par...

— Colonel, je vous interromps ; écoutez-moi. Jamais Mme d'Hervey n'allait dans le monde ; jamais on n'a pu remarquer qu'Antony la poursuivait, car jamais on ne les a vus ensemble. Antony, vous le savez, avait manqué — on le croyait — épouser avant vous Mlle Adèle de Chambly. Lorsque vous dûtes vous marier,

se voyant évincé, il disparut. Il est revenu à Paris il y a quelques mois. Des misérables ont abusé de ce retour et de votre absence pour inventer ces calomnies Est-ce qu'Antony n'avait pas un grand amour secret pour celle à laquelle il avait dû renoncer ? Je le crois, mais il cherchait à l'oublier ; il l'avait oubliée. Je le voyais souvent ; il n'en parlait jamais. Il allait dans le monde ; Mme d'Hervey n'y paraissait pas ; les domestiques, qui l'ont connu autrefois, vous affirmeront qu'il n'a jamais franchi le seuil de l'hôtel en votre absence.

— Avouez que ceux qui m'écrivaient étaient bien renseignés, puisqu'en arrivant un homme s'était introduit chez moi.

La remarque était spécieuse et fit rougir le docteur, mais il se remit aussitôt, et répondit impudemment :

— C'est à croire que les misérables qui vous ont écrit ont organisé ce piège. — Je n'attribue la présence d'Antony chez Mme d'Hervey et son odieuse tentative sur elle qu'à un moment de folie, et j'en cherche la cause dans la rencontre inattendue qu'il fit de Mme d'Hervey, pour la première fois depuis son mariage, à la soirée de Mme de Lancy. — Il a vu Mme la baronne, il a voulu lui parler ; elle l'aura éconduit ; puis, ne voulant pas se trouver sans son mari dans un salon en présence de celui qui avait dû l'épouser, voulant éviter les médisances (car il cherchait à lui parler), Mme d'Hervey est partie, — Antony, fou de rage, aura eu cette odieuse et absurde pensée.

— Vous avez peut-être raison... Mais, ne parlons plus de cela, fit le colonel en passant deux fois la main sur son front, comme s'il voulait chasser le trouble que le doute amenait dans ses pensées...

On vint annoncer que le dîner était servi. Le colonel, prenant le bras du docteur, l'entraîna dans la salle à manger. Vernet ne quittait jamais son colonel ; pendant que le valet de pied allait prévenir le baron d'Hervey, il attendait dans la salle à manger, soigneusement astiqué, ciré, brossé, en petite tenue et tout à fait à son aise, un tablier blanc devant lui, une serviette sur le bras. C'est Vernet, qui, connaissant les goûts du colonel, le servait selon ses désirs, lui versait les vins qu'il aimait, devinait enfin ce dont il avait besoin. Un juron indiquait à Vernet qu'il devait enlever l'assiette ; un sacrement, qu'il devait changer de vin, et, muet, il obéissait, sans jamais se tromper. Le chef se contentait d'apporter les plats ; c'était Vernet qui s'occupait du service.

Dès qu'ils furent attablés, le docteur essaya de faire parler le colonel ; il voulait savoir surtout, si Antony n'avait pas un ennemi qui cherchât à les perdre tous les deux ; il venait d'apprendre que le colonel avait été prévenu par une lettre des relations du jeune homme ; la délation n'affirmait pas, mais mettait en éveil, laissait deviner quel pouvait être l'auteur de cette infamie.

Se souvenant de la scène qui s'était passée la veille, à la soirée de Mme de

Lancy, il se refusait à accuser la bavarde Mme de Camps. Cette femme pouvait être médisante, mais non infâme à ce point ; elle n'avait aucun motif de haïr Adèle ou Antony ; elle pouvait, dans le monde, faire du mal en bavardant sur l'un et sur l'autre, mais cela était inconscient ; elle pouvait, dans son désir de tout savoir, aller au delà de la vérité — ou plutôt dire la vérité — car ce qu'elle avait dit était vrai ; mais entre les rencontars de femmes — les commérages, disait-on à cette époque — et la dénonciation au mari, il y avait une grande différence. C'était une mauvaise et haineuse action de laquelle le docteur Olivier Delaunay croyait Mme de Camps incapable.

Une vengeance de femme ? Mais Mme de Camps n'avait aucun motif de se venger d'Adèle ou d'Antony. C'était la première fois depuis fort longtemps qu'elle les retrouvait dans le monde. C'était la première fois du moins pour Mme la baronne d'Hervey, avec laquelle jusqu'alors ses relations avaient toujours été des plus aimables. La méchanceté de la veille était unique, et même le docteur en cherchait la raison. Cela avait amené une scène terrible : Antony s'était penché sur elle, lui avait parlé bas, puis à haute voix il lui avait rendu le mal qu'elle venait de faire en disant :

« Je mettrais en opposition avec cette femme honnête, méconnue, une de « ces femmes dont toute la moralité serait l'adresse, qui ne fuirait pas le dan- « ger, parce qu'elle s'est depuis longtemps familiarisée avec lui, qui abuserait « de sa faiblesse de femme pour tuer lâchement une réputation de femme, « comme un spadassin abuse de sa force pour tuer une existence d'homme ; « je prouverais enfin que la première des deux qui sera compromise sera la « femme honnête, et cela non point à défaut de vertu..., mais d'habitude. Puis, « à la face de la société, je demanderais justice entre elles ici-bas, en attendant « que Dieu la leur rendît là-haut. »

Ces paroles avaient sifflé dans le salon comme des coups de cravache, et Mme de Camps était partie, le regard plein de haine, la bouche menaçante. C'était là une ennemie irréconciliable, mais cette ennemie datait de la veille, et elle n'avait pu, le soir même, envoyer une lettre au colonel, à Strasbourg. Le colonel était informé depuis trois jours. Depuis plusieurs jours donc, une lettre était partie de Paris. Qui avait écrit cette lettre ? Voilà ce que le docteur aurait voulu savoir, car c'était là qu'était le danger pour tout le monde.

En entreprenant de les sauver — Antony, du crime, Adèle, de la faute, le colonel, à son insu, du ridicule... et de la douleur surtout, il fallait, dans la longue comédie qu'il allait essayer de jouer, que personne ne vînt déranger ses plans. Il ne pouvait réussir qu'à la condition, s'il n'était pas aidé, de n'être pas combattu.

Il était très réservé avec le colonel, il avait vu l'effet produit par le souvenir de la lettre. Le baron d'Hervey était moins confiant, il croyait toujours en sa femme, mais il avait un peu dans le cerveau de ce proverbe niais — démenti par toutes les catastrophes : pas de feu sans fumée.

Le colonel, c'était visible, se demandait depuis vingt minutes ce qui, dans la conduite de sa femme, avait pu motiver la délation. Aussi le docteur s'y prit-il par tous les moyens pour chasser ce nuage. Le colonel aimait la table, bonne chère et bon vin, et il y réussit vite. A mesure que le dîner s'avançait, le colonel devenait plus gai, et sans l'entendre, on l'eût pu voir à son visage, dans lequel le nez, comme un thermomètre, était envahi par le rouge, aussitôt qu'il faisait plus beau dans le cerveau du vieux soldat.

Le docteur la voyant tout à fait bien lui donna quelques conseils, dont nous comprendrons, bien mieux que le colonel, et le but et l'importance, — il disait, résumant l'entretien, après avoir trinqué :

— Colonel, je puis vous affirmer qu'avant dix jours la blessée sera debout, sans traces apparentes de la catastrophe. Ne pouvez-vous pas emmener Mme d'Hervey à Strasbourg?

— Non, je peux l'y emmener quelques jours en retournant, mais je ne puis la garder là-bas... Si je n'avais mes amis, le café et le service, j'y mourrais d'ennui. La pauvre belle n'y tiendrait pas un mois à ce régime-là.

— Je suis de votre avis. Voici ce que je vous conseille : Vous l'emmenez quelques jours avec vous, puis elle revient ici, au cœur de l'hiver, ce qui n'est pas très gai lorsqu'on ne va pas dans le monde. Mme d'Hervey a besoin de distractions pour oublier tout ça, — surtout si ce procès a lieu...

— Sacredié! je crois bien, je ne pensais plus à ça.

— Paris lui sera insupportable, constamment elle entendra parler de nouveau de cette malheureuse affaire.

— Il faut l'éviter, — nom de nom! — je ne le veux pas, — on va bien nous ficher la paix.

— C'est justement pour cela : il faudrait que Mme d'Hervey, sur mon ordonnance et pour raison de santé, allât passer la fin de la froide saison en Italie, à Nice, avec sa fille, sa sœur...

— Mais c'est une idée ça...

— Elle partirait dans un mois — reviendrait dans quatre ou cinq. Elle ne court aucun danger, je vous le répète, mais elle sera longue à se remettre tout à fait... Il faut qu'elle se soigne pendant ce temps au moins... et surtout, sous un beau ciel, dans le calme, loin du monde.

— Mais, sacredié! — vous avez trouvé... Voilà ce qu'il faut qu'elle fasse. Eh bien! docteur, il faut la décider. C'est vous que cela regarde.

— Vous êtes de mon avis?

— Mais absolument... Elle échappe ainsi à toutes ces langues de vipère et met fin à toutes les calomnies.

Le dîner se termina en arrêtant le plan du voyage. — Disons-le, si le colonel paraissait heureux et assuré, le docteur Olivier Delaunay était radieux.

Le docteur Olivier voyait bien que la confiance du vieux soldat était entamée ; la lettre anonyme qu'il avait reçue à Strasbourg, qui l'avait fait

venir rapidement à Paris, en lui dénonçant la conduite de sa femme, — la cause, au reste, de tout ce qui était arrivé, — restait comme un point noir dans son cerveau. Qu'allait-il advenir d'Antony, lorsqu'il aurait rejoint son régiment? Si celui-ci sortait de prison, n'allait-il pas, en apprenant que sa victime était sauvée, tenter de nouvelles entreprises sur elle, et n'était-il pas de son devoir de veiller? C'est à cause de cela que le plan du docteur plaisait au colonel.

Mme d'Hervey, pour raison de santé, quittait Paris, accompagnée de sa sœur; elle se rendait dans les environs de Nice; elle y passait la mauvaise saison, elle se trouvait ainsi à l'abri de celui que le colonel appelait un abominable gredin, — et par cela le vieux soldat se trouvait rassuré sur sa santé et sur l'existence de celle qui portait son nom.

Le docteur pouvait ainsi remplir une partie de son plan; la sœur de Mme d'Hervey, Clara, était son amie dévouée, sa confidente. Elle avait toute confiance en elle; elle ne lui cachait rien. Or, ce serait pour le mystérieux accouchement une aide utile. Adèle d'Hervey, dans cinq mois, mettrait au monde un enfant, sans que personne le sût, et, cruelle coïncidence, comme son père, le malheureux naîtrait sans nom, sans famille, condamné dès le jour de sa naissance à être abandonné et renié par sa mère.

Mais le docteur ne s'arrêta pas à cela, le but principal était atteint, le plus naturellement du monde et, sans que l'ombre d'un doute planât, le colonel consentait à s'éloigner de sa femme. Adèle d'Hervey, par cela, était absolument sauvée. Olivier se réservait d'exagérer désormais les suites de la blessure, afin de pouvoir justifier de l'état maladif dans lequel le commencement de grossesse allait faire entrer la jeune femme. Puis ce serait, au retour, l'explication toute naturelle de sa faiblesse et de sa pâleur.

Adèle d'Hervey était sauvée, on n'avait plus rien à redouter du colonel, complice aveugle de son malheur. Un seul point tourmentait le docteur, une menace devant laquelle il fallait se hâter, un ennemi qui devait veiller : l'auteur de la lettre anonyme.

Il fallait au plus tôt éloigner le colonel de Paris, il fallait que sa femme l'accompagnât pendant quelques jours, afin qu'elle pût veiller autour de lui pour éviter une nouvelle lettre qui était à redouter.

Le docteur reprit l'entretien sur ce sujet en disant :

— Puisque nous en sommes sur ce point, mon cher colonel, il faut le régler, car il y a urgence; le voyage ferait du bien à notre malade.

— Je le crois, mais, sacredié! docteur, elle est couchée; vous la trouviez, il y a quatre heures, dans un état désespéré, et maintenant vous en parlez comme s'il n'y avait qu'à commander : Attention! En avant, marche!

— C'est que, monsieur d'Hervey, je crois que la nouvelle de son départ rapide de Paris, l'assurance qu'elle échappera aux indiscrétions des gens de justice, feront autant que le meilleur pansement, et j'estime que dans quatre ou cinq

jours, en choisissant une bonne chaise de poste, vous pourrez vous mettre en route.

— Comment! avec moi! Comment arrangez-vous ça? Vous parliez de l'Italie, de Nice.

— Oui, après, — mais vous partez tous ensemble.

— Qui, tous?

— Mme d'Hervey, sa fille, sa sœur...

— Clara... oui, elle est gaie. Mais ils crèveront d'ennui à Strasbourg, ce n'est pas là qu'elle guérira, au contraire.

— Elles n'y séjourneront pas longtemps. Elles passeront quelques jours avec vous, le temps de visiter la ville, les environs...

— Ah! bien, je leur fais voir la cathédrale, les casernes, le Broglie, et je les mène un jour à Baden-Baden.

— C'est ça même.

Il était tout heureux, le colonel, des plaisirs calmes qu'il allait donner à sa famille. Le docteur continua :

— Ces dames passent quelques jours près de vous, puis, par la Suisse et la haute Italie, un voyage admirable, elles gagnent Nice, — évitant la traversée des Alpes en cette saison.

— Sacredié, vous auriez fait un bon marqueur d'étapes, vous.

— Cela vous semble-t-il bien, colonel?

— Mais c'est parfait! Réglez tout cela avec ma femme; on fera prévenir sa sœur. Je suis prêt... Mais vous savez, il ne faut pas que ça traîne, je suis venu ici sans permission régulière.

— Demain, nous fixerons l'heure du départ.

— Mais, j'y pense... il faut qu'elle soit soignée, et si elle quitte son docteur?

Olivier attendait l'observation, il sourit en disant :

— Mon cher colonel, si j'ai conseillé Nice à notre malade, c'est parce que je m'y rends dans une quinzaine, et si je vous prie de l'emmener une dizaine de jours à Strasbourg, c'est parce que nous nous retrouverons ainsi à son arrivée à Nice — et qu'à Strasbourg je la recommanderai pendant son court séjour à un de mes amis, professeur à la faculté de médecine là-bas.

— Ah! vous pensez à tout... Allons, docteur, un verre... Vernet, va dire à Jean d'aller nous chercher dans sa cave une bouteille de chambertin de 1811 — de la comète, docteur, il a vingt ans de bouteille. Cet imbécile-là dit qu'il va se gâter et qu'on doit se hâter de le boire, nous allons juger ça... au rétablissement de ma pauvre Adèle.

Le hussard s'était précipité, il revint presque aussitôt précédant Jean, qui n'avait pas voulu lui confier la vénérable bouteille. Jean portait ça comme un saint sacrement; Vernet, rien qu'en regardant la bouteille, avait des éclairs dans les yeux et il passait sa langue sur ses lèvres. Assurément sa pensée était :

— Tais-toi! C'est moi, Antony! (Page 61.)

— S'ils pouvaient en laisser un verre au fond de la bouteille !

Le colonel suivait d'un regard attentif tous les mouvements de Jean qui débouchait la vieille bouteille. L'opération faite, il prit lui-même la fiole pour la verser, ce qu'il fit avec une religion qui dénotait un sérieux amateur. Ayant empli les verres, il prit le sien, le caressa doucement dans ses mains, le tiédissant de la chaleur de sa chair afin d'en dégager le bouquet, puis le soulevant un peu en l'air, il cligna de l'œil pour mirer son rubis diaphane. puis le secouant légèrement, il le redescendit sous son nez dont les narines

aspirèrent bruyamment le parfum aimé ; après quoi il y mouilla tout doucement ses lèvres, et la tête penchée en arrière, le regard vague, lentement, il dégusta le vin fameux...

Oh! qu'il était heureux de boire, le colonel, et avec quelle joie il dit à Jean :

— Imbécile! il est exquis! encore meilleur que l'an passé. Qu'en dites-vous, docteur? Voilà un bon médicament pour les malades.

— Pour ceux qui sont atteints de trop de santé... Maintenant, colonel, il se fait tard, vous devez vous reposer; moi, je vais aller voir ma malade.

— Très bien, docteur. Vernet va vous conduire, et il viendra me donner des nouvelles.

— C'est cela.

Quelques minutes après, le docteur était au chevet d'Adèle.

Celle-ci reposait profondément. Le docteur l'étudia quelques minutes : sa respiration était calme. Ayant doucement pris sa main qui pendait hors du lit, il tâta son pouls et le trouva régulier, le visage était souriant pendant le sommeil, un songe heureux faisait tout oublier pour quelques heures. Cela valait mieux que tous les médicaments du monde; le docteur se renseigna près de la femme de chambre sur ce qui s'était passé pendant son absence, et, bien tranquille sur l'état de sa malade, il approcha un fauteuil devant la cheminée, et, s'y étendant, il posa les pieds sur les chenets, se préparant à s'indemniser à son tour de sa laborieuse journée; il dit à la femme de chambre qu'elle pouvait se reposer également, mais sur le canapé du boudoir, afin de l'avoir tout de suite s'il avait besoin d'elle.

Est-ce que le docteur redoutait une nouvelle crise? Non, il était calme sur l'état, sur la situation et sur les idées de sa malade; mais comme, dès le matin, les magistrats pouvaient revenir, et, n'écoutant pas le colonel, immédiatement procéder à l'interrogatoire de la victime, il préférait ne pas s'éloigner, afin, dès qu'Adèle s'éveillerait, de lui raconter ce qu'Antony lui avait confié.

Rassuré sur le sort de ceux auxquels il se dévouait, Olivier Delaunay s'endormit comme un juste. Il faisait petit jour, lorsqu'il s'éveilla en sursaut, croyant entendre son nom. Il ne s'était pas trompé. Après avoir appelé deux fois M. Delaunay, Adèle appelait à mi-voix, pour ne pas éveiller sa femme de chambre.

— Docteur!

Celui-ci se leva aussitôt et courut auprès de la malade, lui demandant avec inquiétude :

— Qu'avez-vous, madame, qu'avez-vous?

— Rien, rassurez-vous, docteur, je suis très bien, au contraire, c'est à peine si je sens que j'ai été blessée.

Le docteur tâta son pouls, l'interrogea sur son état et, tranquille, après

avoir fermé les verrous des portes, il revint s'asseoir à son chevet. Adèle dit alors :

— Eh bien! docteur, vous l'avez vu?

— Oui, madame, ne parlez pas, écoutez-moi, et, d'abord, sachez bien ceci, — le devoir de ma profession est de garder les secrets que son exercice me fait connaître, mais il n'est pas besoin de cela. Je suis votre ami, votre frère, un confesseur, qui ne demande pas pour savoir, mais afin que ce que vous lui direz puisse lui servir à vous sauver...

— Je le sais, monsieur Delaunay, vous êtes un ami de ma famille, et je vois qu'en cette circonstance vous me considérez comme une sœur. — Oh! je vous le jure, je ne suis pas coupable, j'ai lutté, j'ai... je ne veux, je ne dois pas l'accuser, puisque je l'aimais... Mais, je fus victime... et maintenant, plus que lui, je suis perdue...

— Taisez-vous, taisez-vous, madame, je vous en prie. Ecoutez-moi, — je dois avoir un nouvel entretien avec Antony, entretien pendant lequel je lui parlerai tout autrement que je ne l'ai pu faire d'abord. J'ai feint de croire ce qu'il me disait.

— Il vous a menti.

— Oh ! non, madame, mais je n'allais lui demander que ce qu'il répondrait aux juges, afin que vous puissiez fortifier par votre déposition ce qu'il dirait. Le brave garçon se sacrifie pour vous sauver.

— A quoi bon, fit Adèle avec amertume, puisque maintenant je ne puis plus cacher la faute?

— Madame d'Hervey, je vous répète ce que je vous ai dit; je vous sauverai.

— Mais le colonel... Et puis, la vie déshonorée... Non! non! docteur.

— Encore une fois, madame, je vous prie, espérez.

— Vos consolations sont d'un ami... Mais qui me connaît, qui m'aime, devrait préférer me voir mourir...

— Et puisque je vous ai promis de vous y aider... si vous le jugiez nécessaire... Laissez-moi agir...

Puis, en souriant, il ajouta :

— Tuer les gens, c'est notre métier.

Toute à ses sombres pensées, Mme d'Hervey leva sur lui un regard ardent et l'interrogea :

— Mais vous n'avez pas la pensée d'odieuses manœuvres... de me sauver par un nouveau crime.

— Oh! madame d'Hervey! Oh! en raison de votre état, j'excuse une semblable pensée sur moi... mais c'est bien affreux.

— Excusez moi, docteur. Ah! je suis si malheureuse!

Et, fondant en larmes, sans qu'il pût la consoler :

— Je suis bien misérable! Un honnête homme, qui m'avait donné son nom, qui m'avait confié son honneur... Devenir une femme indigne, et être mère!... Oh! c'est affreux!... et j'ai tant lutté! Que ne m'a-t-il tuée, mon Dieu!...

— Madame d'Hervey, je vous en prie, du courage... Voyons, essuyez vos beaux yeux, ne pleurez plus, écoutez-moi... et vous allez voir que si vous avez encore quelques ennuis à éprouver, l'avenir est moins noir que vous ne le voyez.

Adèle sembla faire un effort, puis essuyant ses yeux, passant la main sur son front, après avoir replacé plus coquettement les bandeaux de ses cheveux, — la femme est toujours femme, — elle dit, changeant de ton :

— Et que vous a dit Antony, docteur?

— Ce que vous devez répondre.

Et, dans les plus minutieux détails, le docteur raconta l'entretien auquel nous avons assisté, n'omettant rien, appuyant sur les points qu'il croyait utile d'établir plus clairement devant les magistrats enquêteurs.

— Ah! le brave et honnête homme, comme il se sacrifie, mais à quoi bon, maintenant? Que ne m'a-t-il tuée!

— Mais ne répétez donc pas cela, madame, ah! si le malheureux vous avait tuée, il devrait payer ce crime par l'échafaud.

— Oh! mon Dieu! fit Adèle, frissonnant.

— S'il était libre, seulement, vous pourriez fuir avec lui, emmenant votre fille, vous iriez loin de France, vivre ensemble, sous un autre nom, vous élèveriez vos enfants...

— Que me dites-vous là? fit aussitôt Adèle, regardant le docteur et se reprenant à espérer.

Femme, elle oubliait tout. Que lui importait de quitter le monde qui la méprisait, d'abandonner cet époux qu'elle voyait à peine un mois l'an..., elle pouvait retrouver un monde qui la respecterait, la croyant la femme de l'homme avec lequel elle serait. Cet homme, Antony, c'était celui qu'elle aimait, qui l'aimait, et qu'elle aurait sans cesse près d'elle; elle aurait près d'elle sa fille, qui croirait toujours qu'Antony était son père, et elle élèverait cet autre enfant qui remuait déjà dans ses entrailles... Oh! femmes, que de fragilités dans vos pensées! et, dès que l'amour dirige, que la vie devien belle, que l'honneur ou la honte tiennent peu de place, si vous avez le semblant de l'un et si vous seule savez que vous méritez l'autre!

Adèle demanda au docteur :

— C'est cet avenir dont vous me parliez.

— Pour que nous puissions l'atteindre, il faudrait qu'Antony fût libre.

— Que me voulez-vous dire, alors?

— Je veux vous dire qu'il faut penser à délivrer Antony.

Adèle redevint sombre, elle réfléchissait. Le docteur cherchait à lire sur son visage ce qu'elle pensait, il voulait la juger entièrement avant de lui parler de ce qu'il avait convenu avec le colonel d'Hervey. Tout à coup, comme prenant une décision, Adèle releva la tête, et rougissante, d'une voix nerveuse, elle dit :

— Docteur, voici la vérité. — Je fuyais Antony, je l'aimais, j'avais peur de

lui, peur de son amour, peur de moi, car je craignais de ne pas lui résister. Sur le conseil de ma sœur, je partis rejoindre mon mari à Strasbourg. Antony, apprenant mon départ, me suivit, il me rejoignit au relais d'Ittenheim, à deux lieues de Strasbourg, la nuit. — Arrivé avant moi (il m'a tout dit depuis), il retint les seules chambres libres de l'hôtel, il loua et acheta chevaux et voitures. — Quand j'arrivai, je ne pus continuer ma route, je dus attendre jusqu'au lendemain matin le retour des chevaux. J'étais tranquille et Antony était loin de mes pensées. — Je demandai une chambre, on dut aller prier un voyageur de vouloir bien m'en céder une; le voyageur accepta. C'était Antony, vous le devinez; il avait dévissé le verrou qui fermait la porte entre les deux chambres. J'allais me mettre au lit lorsqu'un homme se précipita chez moi. Folle, épouvantée, je criai au secours; il se jeta sur moi et m'emporta dans ses bras, en me disant :

— Tais-toi! C'est moi, Antony. Voici la vérité! Je fus coupable.

— Oh! le malheureux, fit le docteur.

Adèle fondant en larmes, cachant sa tête dans ses mains, acheva :

— Et maintenant, docteur, je l'aime! je l'aime et j'ai horreur de mon mari.

En disant ces mots, la malheureuse femme tressaillait et frissonnait, sa pensée envisageait l'avenir; elle se voyait sans cesse attachée à son mari devant lequel le souvenir de la faute reviendrait toujours; elle devait vivre heureuse, respectée, et l'autre, celui qu'elle aimait, serait, à cause d'elle, emprisonné, et son nom ne serait qu'un objet de honte et de mépris. Cet homme, qu'à cause d'elle on allait juger et condamner comme s'étant introduit la nuit dans une maison habitée, ayant prémédité le viol de la femme qu'il avait assassinée, cet homme était son amant! C'est elle qui lui avait dit, en sortant de chez Mme de Lancy, lorsque rouge et confuse des médisances de Mme du Camp, elle venait de s'apercevoir que le monde n'ignorait rien de ses relations avec lui; c'est elle qui lui avait commandé de venir chez elle, et elle lui avait donné la clef de la porte du jardin, et elle était descendue ouvrir la porte de la serre, elle avait éloigné sa femme de chambre qui voulait la déshabiller. Elle avait commandé à son amant de venir parce que, affolée par la révélation, elle ne savait que faire; elle rêvait à ce que le docteur venait de dire quelques minutes auparavant : fuir avec sa fille et Antony, aller vivre avec lui à l'étranger sous un nom de fantaisie... Elle perdait la tête, elle avait peur, elle avait conscience de sa faute et elle voulait échapper au châtiment qui commençait par le mépris du monde. C'était elle, enfin, qui était la cause de tout; si Antony était un assassin, c'est qu'elle avait voulu qu'il la tuât, et Antony, qui était sa victime à elle, était à cette heure le coupable.

La malheureuse femme était navrante à voir, elle pleurait, elle sanglotait, elle souffrait cruellement.

Le docteur l'observa longuement, il voulait la juger, il voulait savoir si son intérêt à elle passait avant celui d'Antony. Ce qu'il voulait faire ne pouvait être entrepris qu'à la condition de satisfaire à leur désir à tous deux. En voyant cette

douleur, cette désolation, le docteur n'hésita plus, il comprit qu'il avait la suprême consolation, puisqu'il sauvait l'honneur de la femme, permettait à l'enfant de vivre, et que, pour sauver Antony, il ne s'agissait plus que de travestir la vérité. Il dit :

— Je vous en prie, madame d'Hervey, ne pleurez plus, écoutez-moi. Ce soir, j'ai dîné avec le colonel, et voici ce que nous avons convenu :

La jeune femme se redressa aussitôt. Sous ses larmes, son regard curieux brilla, ses traits se détendirent et elle demanda vite :

— Qu'avez-vous convenu avec mon mari?

— Vous allez essayer de vous épargner l'enquête et les interrogatoires. Dès que cela vous sera possible, vous quitterez Paris, — c'est-à-dire dans un ou deux jours, avec votre fille, votre sœur Clara, vous allez à Strasbourg.

— Avec le colonel, vivre avec mon mari? Et la jeune femme devint toute rouge, et sa chair était si brûlante que les larmes étaient séchées. Elle était comme étourdie, lorsqu'elle dit :

— Mais vous n'y pensez pas... Mais, docteur, le colonel m'a quittée il y a plus de six mois, lorsque, dans quelques mois, il s'apercevra de ma grossesse... Mais...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comme vous allez vite au-devant du malheur que je veux éviter ! Vous partez tout de suite de Paris, parce qu'ainsi vous échappez à tous les propos malveillants. Vous allez avec votre mari, parce que ceux qui l'ont prévenu de vos relations avec Antony ne vont pas manquer de continuer leurs délations, et que, près du colonel, vous veillerez et éviterez qu'une nouvelle lettre lui arrive, et votre sœur Clara, au besoin, se chargera de ce soin.

— Oh ! mon Dieu ! vous craignez semblable chose?...

— Il faut tout prévoir. J'espère bien que cela n'arrivera pas, dit aussitôt le docteur en voyant l'effroi qui se peignait sur le visage de la jeune femme ; mais vous ne restez avec le colonel que quelques jours, le temps que tout cela soit oublié ici, et vous savez comme tout s'oublie vite à Paris.

— Mais, après?...

— Vous passez quelques jours là-bas ; puis, vous partez en Italie, du côté de Nice ou de Menton.

— En Italie.

— Je partirai de Paris le lendemain du jour où vous partirez pour Strasbourg, j'irai chercher la petite maison où vous descendrez, dans un village perdu sur le bord de la mer. Là, vous passerez les quelques mois utiles, vous n'aurez près de vous que votre sœur. Votre blessure justifiera au retour votre état de faiblesse.

— Et tout le monde ignorera.

— Tout le monde ignorera que Mme d'Hervey a mis au monde un enfant...

— Mais le malheureux, qu'en ferez-vous ?

— Le docteur, souriant ne put s'empêcher de répondre à cette interrogation bien humaine, où la femme et la mère se révélaient à la fois.

— Ah! c'est bien cela, madame... vous l'aimez. Eh bien! ne vous inquiétez pas de lui. Si vous consentez, je vais m'occuper de la délivrance d'Antony, et, pour le sauver, il suffit de déclarer ce que je vous dirai... Antony, libre, se trouvera au village où vous laisserez votre enfant le lendemain de votre départ.

— Oh! c'est vrai! c'est vrai! ce que vous me dites là...

— C'est vrai! Vous voyez que vous pouvez être calme... Vous n'avez rien à redouter.

La jeune femme restait le regard fixe, et, sans avoir conscience qu'elle parlait haut, elle répétait :

— Mon enfant... le fils d'Antony... le fils d'Antony.

On frappa doucement à la porte de la chambre.

— Chut! fit le docteur en allant ouvrir.

CHAPITRE V

LES INQUIÉTUDES DU COLONEL D'HERVEY

C'était le colonel d'Hervey qui venait savoir des nouvelles de sa femme. Mais il fallait avoir la conscience de la situation, l'habitude de modérer ses impressions pour ne pas éclater de rire, en voyant le brave homme.

Le colonel d'Hervey avait passé une nuit épouvantable, pleine de cauchemars, sa marmotte était sur le côté et les coins du foulard se dressaient sur son front comme deux cornes; ses moustaches, qu'il teignait, avaient perdu le brun sous la sueur. Le regard était effaré, hagard, le visage était fatigué, la face pâle, seul le nez restait criard de ton, il était d'un rouge insolent.

Quels songes épouvantables avaient hanté le cerveau du colonel? lui seul pouvait le dire. Le matin, tout mouillé de sueur, il s'était dressé sur son lit, et il avait crié :

— Je le tuerai, je le tuerai.

Puis, deux fois, il avait passé la main sur son front, et enfin, après avoir regardé autour de lui, il avait ajouté :

— Ce n'est pas possible, j'ai rêvé... Non! ce n'est pas possible — sacré nom de nom! — et il s'était jeté en bas du lit, il avait sonné son brosseur, mais Vernet dormait à poings fermés, il n'avait répondu que par un ronflement formidable. Vivement impressionné par les cauchemars de la nuit. le colonel ne s'était pas emporté, ne voyant pas son domestique venir, il s'était habillé tout seul... Mais comment?... Il avait enfilé sa vaste culotte, chaussé ses pantouffes et il s'était précipité vers la chambre de sa femme.

Nous avons dit que les appartements du colonel communiquaient par le

boudoir avec les appartements de la baronne d'Hervey. Il avait gratté à la porte, et le docteur lui avait ouvert. Alors, le colonel, d'une voix tremblante, lui avait demandé :

— Ah ! docteur, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

— Mais, rien, colonel ; la baronne va très bien ; elle dort.

— Merci ! merci !

Et le vieux soldat, soupirant bruyamment, passait la main sur son front, essuyant la sueur qui perlait à la racine de ses cheveux.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ah ! tonnerre de Dieu ! j'ai passé une épouvantable nuit, — et, prenant le bras du docteur, il l'attira dans le boudoir, fermant la porte derrière lui, et alors modérant sa voix, il dit :

— Oh ! mon cher docteur, si vous saviez ce que ce seul mot : Il n'y a rien de nouveau, m'a fait de bien. Ah ? nom de Dieu ! je respire maintenant. Ecoutez ! toute la nuit j'ai eu un épouvantable cauchemar, à la suite des événements d'hier. Vous savez, eh bien, ma pauvre Adèle était là, sur le lit, et je la voyais mourant... mourant comme je vous le dis, en mettant au monde un enfant qui n'était pas le mien.

Le docteur devint livide ; il balbutia.

— Ah ! colonel, que dites-vous là ?...

— C'est une folie, sacredié, je le sais bien, et la preuve c'est que je viens, tout de suite... la chose qui m'avait le plus frappé, c'est que je voyais la pauvre femme étendue, inanimée, morte sur le lit... Oh ! bon sang de bon Dieu ! ce tableau, je l'ai encore devant les yeux en vous parlant. Ah ! mon cher ami, si vous saviez ce que vos paroles m'ont fait de bien.

— Je vous réponds de Mme d'Hervey, maintenant.

— Ah ! merci ! Dites donc, est-ce que je pourrais la voir, la pauvre chère belle, l'embrasser... oh ! cela me ferait du bien.

— Attendez une seconde, colonel, je vais voir si elle dort, fit le docteur tout bouleversé par ce que le vieux soldat venait de lui dire, et heureux de pouvoir le quitter quelques minutes...

C'est pour la forme seulement qu'il se dirigeait vers le lit. Aussitôt il fut effrayé en voyant le visage de Mme d'Hervey.

— Oh ! mon Dieu ! qu'avez-vous ?

— J'ai tout entendu... Il sait, nous sommes perdus, il sait...

Le docteur se pencha vivement vers elle, et, à voix basse, il lui dit vite :

— Taisez-vous... taisez-vous... Il ne sait rien, mais il faut qu'il vous voit... feignez de dormir... oh ! je vous en prie, madame, laissez-moi vous diriger... il va venir, il se penchera vers vous, il vous embrassera, dormez.

— Oh ! non ! non ! Je ne veux pas le voir.

— Dormez... mais dormez donc, il se penche à la porte et regarde.

— C'était vrai, le colonel impatient passait la tête, et regardait dans la chambre, pour s'expliquer le motif de son attente. Le docteur, heureusement,

M. le ministre voudrait qu'il ne se fît pas de bruit, ni de scandale. (Page 71.)

veillait sur la porte, et c'est en obligeant Mme d'Hervey à ne pas bouger, c'est en feignant d'observer son état qu'il lui commandait de dormir. Mais le dernier commandement était un ordre, — et Adèle avait compris. — Sa tête était retombée sur l'oreiller, les yeux s'etaient fermés.

Le docteur s'était tourné alors et avait dit à mi-voix au colonel :

— Elle dort; venez, monsieur d'Hervey, mais, chut! pas de bruit.

Et le colonel s'était avancé snr la pointe des pieds. — Oh; le vieux

soldat, qu'il était grotesque dans son costume de nuit, et qu'il était heureux que sa jeune femme eût les yeux fermés et ne pût le voir; malgré la gravité de la situation, le docteur faisait les plus grands efforts pour garder son sérieux. Que sa marmotte était drôlement placée, que sa moustache avait une bizarre façon, et qu'il était singulièrement vêtu !...

Pauvre brave ! quelle horrible nuit il avait passé : dans cette nuit il avait tout perdu : l'honneur, l'affection, tout... Et comme il était heureux de son réveil. On aurait ri de lui qu'il eût peut-être trouvé cela très gai. Il était si heureux ! C'était un rêve, sa femme vivait, sa femme était toujours sa digne compagne, celle qui avait préféré sacrifier sa vie à son honneur.

Le grotesque, duquel un moment le docteur avait craint de rire lui fit couler les larmes des yeux, lorsqu'il le vit se traînant sur le tapis, à petits pas, pour ne pas éveiller sa femme, s'avancer près du lit, se mettre à genoux, et tendre doucement ses grosses lèvres pour embrasser Adèle.

Ce baiser, sur le front d'Adèle, fit l'effet d'un choc électrique, la jeune femme tressaillit, le docteur prit aussitôt le colonel par le bras, le releva vite en disant :

— Oh ! colonel, que faites-vous? Vous allez l'éveiller.

Et il entraînait au dehors le vieux soldat, qui se laissait conduire comme un enfant. Avant de passer la porte, il se retourna, et, les yeux mouillés, baisant le bout de ses doigts, il lui envoya un baiser en disant d'une voix émue :

— Oh ! la chère enfant, si vous saviez comme je l'aime, maintenant !

Le docteur le poussa dehors juste au moment où, toute frissonnante, Adèle se redressait, et avec le drap essuyait la place où la bouche du colonel s'était posée, en disant :

— Son baiser m'a brûlé la peau !,..

Et le brave soldat, ému, serrait la main du docteur, ne pouvant articuler un mot pour lui dire merci d'avoir sauvé celle qu'il aimait. Il avait eu trop peur la nuit, dans son rêve ; il était trop heureux maintenant, et tout ce qu'il put dire ce fut :

— Ah ! nom de Dieu ! docteur, eh bien, merci, là !...

Et, pour cacher son émotion, il retira vivement sa main de celle d'Olivier Delaunay, il passa sa manche sur ses yeux, et, se retournant, raide, droit, il rentra dans ses appartements ; il se heurta au hussard Vernet qui, une main au front, l'autre sur la couture de la culotte, lui dit :

— Colonel, un pékin qui vous demande.

— Eh ! sacré bougre d'imbécile... je ne reçois personne à cette heure.

— C'est ce que j'ai dit, mais le particulier a insisté, il a dit qu'il était chargé d'une grave mission pour le colonel.

— Est-ce que c'est un des individus qui sont venus hier ?

— Je ne sais pas, mon colonel, mais il a une figure aussi désagréable ; ça m'a encore l'air d'être un homme de police.

— Tu vas me ficher ça à la porte? Tu lui diras qu'il se mêle de ses affaires et qu'il me laisse tranquille.

— Le ficher à la porte! répéta le hussard Vernet, paraissant content de l'ordre, j'y vais, mon colonel.

Et il partit pendant que le baron d'Hervey regagnait sa chambre.

Quelques minutes après, le hussard revenait, l'air ahuri.

— Qu'y a-t-il encore?

— Ah! mon colonel, il m'a dit qu'il fallait absolument que vous l'écoutiez. Il vient de la part du ministre de la guerre.

— Du ministre de la guerre! répéta le colonel, pâlissant... Allons, vite, Vernet, viens m'habiller.

— Ah! oui, vous ne pouvez pas le recevoir déguisé en pékin.

Le colonel était très intrigué par cette visite matinale, il avait hâte de se trouver en présence de l'homme que lui envoyait le ministre.

Le ministre de la guerre! qu'est-ce que cela voulait dire? Il était très inquiet, le colonel, et il criait ses plus épouvantables jurons, en pressant son brosseur de l'habiller. Quand il fut prêt, après s'être regardé dans la grande psyché du cabinet de toilette, et avoir constaté qu'il ne manquait rien à sa petite tenue, ayant lissé ses moustaches, ramené ses cheveux sur les tempes sous le bonnet de police, il dit à Vernet :

— Comment se nomme ce particulier-là?

— Je ne le lui ai pas demandé, mon colonel.

— Comment! imbécile, tu me déranges, tu me fais perdre une heure à m'habiller, et tu ne sais pas seulement le nom de la personne?

— J'y vais, mon colonel.

Et le hussard se précipita au dehors pour revenir presque aussitôt. Le valet de pied, en le voyant prendre la carte du visiteur, lui avait tendu le petit plateau d'argent qui servait d'ordinaire pour présenter les cartes et les lettres aux maîtres; — mais le hussard, ne connaissant pas l'usage, avait pris le plateau d'une main, la carte de l'autre, et il entra ainsi, offrant la carte à son colonel. Pendant que celui-ci lisait le nom du visiteur, Vernet, vivement embarrassé, se demandait à quel usage pouvait bien servir le plat d'argent qu'on lui avait donné; il le glissait sous son bras, puis essayait de le dissimuler derrière lui, redoutant que son colonel en relevant la tête ne le vît avec un plateau à la main. Pourquoi diable Jean lui avait-il mis ça dans les doigts?

Le colonel d'Hervey, ayant lu la carte, dit tout haut :

— Séjournet, ancien notaire... Je ne connais pas ça, fais-le entrer.

Vernet sortit, jeta le plateau au domestique en lui disant :

— Tu ne peux pas garder ta vaisselle, toi... Si vous voulez me suivre, le colonel vous attend. — Et pendant que M. Séjournet le précédait, il disait à Jean :

— Oh! je te repincerai, toi, à faire tes blagues.

A peine entré dans le salon, le colonel fit un signe au hussard, qui avança des

sièges près de la cheminée, puis, lui ayant montré la porte, Vernet, se retirant aussitôt, il dit au nouveau venu :

— Monsieur Séjournet, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Puis-je savoir ce qui me vaut l'avantage de votre visite?

— Monsieur, ma mission près de vous est très grave. Je viens pour la cruelle affaire survenue hier matin chez vous.

— Ah! très bien. Je comprends. Il m'a dit ministre de la guerre; c'est ministre de la justice qu'il voulait dire.

— Pardon, colonel, je dois vous expliquer...

Le colonel interrompit très vivement.

— Je sais, je devine, mon Dieu! monsieur, je suis le maître chez moi, je juge qu'il n'est pas nécessaire de tourmenter ma femme, déjà victime de ce gredin. Je sais tout et suis en état de satisfaire la justice.

— Vous vous méprenez, monsieur, je ne suis pas ce que vous croyez.

— Vous venez pour avoir des renseignements sur la tentative criminelle, vous venez pour procéder à un interrogatoire... des constatations... un tas de machines, enfin, auxquelles je veux m'opposer.

— Ce n'est pas cela du tout, colonel... Mais, ce que vous venez de me dire en me déclarant que vous désirez éviter le scandale, des interrogatoires, des constatations, une instruction enfin, me fait espérer que ma mission sera facile.

— Ah çà! qu'est-ce que vous me dites? — fit le colonel en fronçant ses gros sourcils. Je ne vous comprends pas; je ne vous connais pas. Vous venez, dites-vous, me parler de ce qui est arrivé ici hier : à quel titre? Que me voulez-vous? Qui vous envoie?

— Je ne puis vous donner pour ce que vous me demandez aucune explication.

— Ah çà! mais qu'est-ce que vous me fichez, vous? — fit le colonel, furieux de s'être dérangé, de s'être hâté pour rien. — Vous n'êtes pas chargé d'instruire l'affaire. — Vous n'êtes pas de la police, ni un magistrat, et vous vous introduisez chez les gens en parlant de ministre!...

L'homme était tout décontenancé par l'allure et le ton du colonel; vainement il essayait de parler, sans pouvoir être écouté.

— Monsieur le colonel, veuillez, je vous prie...

— En voilà une histoire! mais ne vous gênez pas, vous venez chez les gens, prendre des nouvelles de leurs affaires... Ah ça! petit vieux, pour qui me prenez-vous?...

Le colonel était menaçant et M. Séjournet, ancien notaire semblait très inquiet des suites de sa visite; après les jurons, le colonel arrivait aux injures, bientôt il allait passer aux menaces. Le visiteur tira alors de sa poche une large lettre portant le cachet ministériel et, la tendant, il se reculait.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— La lettre de M. le ministre.

— Quel ministre ?

— Le ministre de la guerre.

Le colonel se calma aussitôt et se redressant comme un officier devant un supérieur :

— Du ministre de la guerre... et vous ne le disiez pas ?

— Vous ne m'écoutez pas...

— Excusez-moi, fit le colonel tout rouge. J'ai le verbe un peu haut, permettez.

Et il prit la lettre et la lut avec la plus grande stupéfaction. Il avait lu :

(CONFIDENTIELLE).

« Le colonel d'Hervey rejoindra son poste dans les vingt-quatre heures, » emmenant avec lui sa femme. Il écoutera les avis et conseils qui lui seront » donnés par le porteur, afin d'éviter le scandale autour de son nom, au sujet » du douloureux accident survenu chez lui.

» Pour le ministre,

» (*Illisible*) »

Le visage du vieux soldat était tout bouleversé lorsqu'il leva les yeux sur le porteur de l'ordre étrange qu'il recevait.

— Monsieur, je ne m'explique pas en quoi mes affaires privées regardent M. le ministre... Veuillez vous asseoir. Vous avez, paraît-il, des conseils à me donner.

En disant ces mots, le colonel d'Hervey n'était plus le même, il s'était soudainement transformé, il avait grand air ; son regard ardent restait fixé sur M. Séjournet ; son front plissé révélait ses craintes, son inquiétude ; il y avait dans l'ordre laconique qu'il recevait une obscurité menaçante. De quel droit le ministre intervenait-il dans sa vie privée, à quel titre envoyait-il un homme qui devait lui donner des conseils, ce qu'il traduisait plus justement par « des ordres verbaux. »

Il était irrégulièrement parti de Strasbourg, il risquait d'être puni, puisque ce départ, qu'il croyait ignoré, était connu de ses supérieurs. On ne parlait pas de ça. On disait seulement que le colonel avait vingt-quatre heures pour se mettre en route, et il devait partir avec Mme d'Hervey. On était bien renseigné, au ministère, puisque l'on savait l'état de la blessée. Et cependant, depuis son arrivée, la veille au matin, il avait fait refuser sa porte à tout le monde, les magistrats seuls avaient pénétré dans l'hôtel.

Très inquiet, le colonel, ayant placé son siège devant M. Séjournet, s'assit à son tour et reprit :

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

M. Séjournet, qui avait suivi avec attention sur la face du vieux soldat l'effet produit par la lecture de la lettre, qui avait avec satisfactiou constaté le changement survenu dans son ton et dans sa manière, commença doucement à lui dire :

— Monsieur le colonel, vous êtes entouré de la sympathie de tous, vous êtes aimé de tous ceux qui vous connaissent ; lorsque le douloureux événement arrivé hier a été connu en haut lieu...

— En haut lieu ? répéta le colonel surpris.

— On s'était vivement préoccupé de l'importance de l'affaire. L'honorabilité de M. d'Hervey ne pouvait être mise en doute. Cependant, votre arrivée à Paris était étrange...

— Ah ça ! je ne vous comprends pas, que voulez-vous dire ?

— On a pensé que vous étiez la victime d'une intrigue.

— D'une intrigue ?

— Oui, colonel ; une enquête rapidement faite nous a démontré qu'on ne s'était pas trompé. On voulait, en compromettant Mme d'Hervey, vous rendre ridicule ; des gens qui vous en veulent... paraît-il...

Le colonel, écoutant, ressemblait assez à un homme recevant, sans s'y attendre, une douche d'eau froide. Il ouvrait la bouche, écarquillait les yeux... Lui, on lui en voulait, il était la victime d'une intrigue !...

Me Séjournet, ancien notaire, continuait avec le plus grand calme :

— Vous ne me comprenez pas ?

— Pas du tout ! fit le colonel avec un gros soupir.

— Voici, vous avez reçu une lettre anonyme à Strasbourg, vous disant que, pour sauver votre honneur, vous deviez vous hâter de venir.

— C'est vrai, et je suis parti une heure après. Le général était couché et je n'ai pu demander la permission. Puis, comme on risquait de me la refuser, je m'en suis dispensé. Mais comment savez-vous cela ?

— La lettre ! les magistrats instructeurs et le commissaire de police, en faisant les constatations hier matin, l'ont trouvée, dans la chaise de poste, très chiffonnée. Or, des interrogatoires d'Antony il ressort ceci que, depuis trois ans, il n'avait jamais revu Mme d'Hervey, qu'il avait connue comme une sœur, qu'il espérait épouser . Mais, apprenant qu'elle devait se marier, il avait quitté la France pour l'oublier ; il est revenu il y a quelque mois.

— Je savais tout cela, fit le colonel en rongeant sa moustache et en fronçant ses gros sourcils...

Me Séjournet dit incidemment :

— A cette heure, la politique envahit tout. Sitôt que l'on sait qu'un officier est aimé, dès qu'on croit qu'on doit compter sur lui, vous ne pouvez vous imaginer les odieuses manœuvres employées pour le perdre aux yeux de ses chefs.

Le colonel s'était tout à coup redressé.

— Moi, moi on voulait me perdre !

— Le prince vous aime particulièrement, il vous a en haute estime et cela suffit pour qu'on cherche à vous perdre.

— Ah ! vous disiez qu'en haut lieu on s'était préoccupé.,. C'est de cela... Monseigneur le duc mon compagnon d'armes...

— Justement, reprit Me Séjournet ; c'est lui qui a voulu l'enquête, sachant bien que Mme d'Hervey était la plus pure des femmes... Eh bien ! je reviens aux lettres. Antony, interrogé, a déclaré que la seule fois qu'il a vu Mme la baronne d'Hervey, c'est avant-hier soir, à la soirée de Mme la vicomtesse le Lancy. Au sortir de cette soirée, une lettre lui a été remise. Cette lettre disait qu'il était attendu la nuit même chez Mme d'Hervey.

— Qu'est-ce qui avait écrit ça ? fit le colonel, bondissant.

— C'est ce que nous cherchons ; ce que nous avons constaté, c'est que la lettre est de la même écriture que celle que vous avez reçue à Strasbourg.

— Tonnerre de Dieu !... éclata le vieux soldat.

— Colonel, voici la vérité. — Ne pouvant vous attaquer dans votre courage, dans votre loyauté, dans votre intelligence, — vous êtes un de ces officiers sur lesquels le gouvernement compte, à juste raison, — on essaye de vous perdre par le scandale pour vous rendre impossible dans la mission que le prince désire vous confier.

— Ils n'y réussiront pas, fit le colonel en se redressant, et du même ton qu'il aurait dit : Je fais sauter tout le monde plutôt que de me rendre.

— Colonel, voici ce que je suis prié de vous conseiller : Laissez-nous le soin de rechercher l'auteur ou les auteurs de cette infamie. Nous le ferons secrètement, évitant avec soin le scandale. Pour cela, il faut que vous sembliez n'attacher aucune importance à ce qui s'est passé, que votre voyage pour Paris ait pour motif d'emmener Mme la baronne et votre fille avec vous à Strasbourg.

— C'est bien ça... mais le gredin?

— Antony ? Oh ! monsieur le baron, ce malheureux garçon a cru lui-même être tombé dans un guet-apens ou on voulait le faire prendre par le mari chez sa femme.

— Mais c'est un roman que vous me contez là.

— C'est ce roman que des misérables avaient comploté : Antony entrant chez votre femme, l'entendant appeler au secours, vous voyant surgir tout à coup avec des défenseurs, n'a plus eu qu'une pensée, tuer ceux qui l'avaient attiré dans un piège, il a frappé la femme, il vous eût frappé vous, si l'on ne s'était emparé de lui et la phrase qu'il a dite était la juste réponse au guet-apens dans lequel il croyait être tombé.

— Cet... Antony a cru que j'étais capable...

— Il croit tout, c'est un maniaque, un fou, dans le monde on dit original ; la vérité, c'est qu'il est irresponsable.

— On enferme ces gens là alors... surtout lorsque comme celui-là, ils n'ont pas de famille : on est certain de ne faire de la peine à personne.

Après une pause de quelques secondes, Me Séjournet reprit :

— M. Le ministre voudrait qu'il ne se fit pas de bruit, de scandale autour du nom d'un officier de votre valeur, qu'il réserve à de hautes destinées.

Le colonel était rouge comme une guigne, il tournait la tête dans son col

de crins, en toussant ; jamais il n'en avait reçu autant en plein visage. — Me Séjournet le vit, il pouvait tout demander ; aussi acheva-t-il :

— Il vous conseille par ma voix de ne faire aucune plainte, de vous désintéresser, de déclarer qu'il n'y a eu qu'une rixe, suite d'une méprise, que Mme la baronne d'Hervey a été légèrement blessée — en tombant ; — qu'enfin il n'y a pas lieu à poursuivre.

— Tout cela, monsieur, est très bien, je ne demande pas mieux, mais, ou ce monsieur... Antony sera alors enfermé dans une maison de fous...

— Mais ne vous occupez pas de ça. Antony n'a pas d'importance, on peut le relâcher, le garder, personne ne s'occupe de cet homme, tout le monde s'occupe de vous.

— Ah !

Le colonel toussait plus fort.

— Puis-je, monsieur le baron, aller dire au ministre, qu'acceptant ses conseils, vous allez écrire au procureur du roi, dans le sens que je viens de vous indiquer, et que vous partez demain avec Mme d'Hervey pour Strasbourg.

— Pardon, si Mme d'Hervey est en état de voyager.

— Cela est entendu...

— Et puis, qu'est-ce que vous voulez que j'écrive au procureur du roi ?

— Oh ! c'est bien simple, et si cela vous gêne, je puis vous faire un brouillon ; je suis habitué à ces sortes d'affaires.

— Ah ! fit le colonel, qui réfléchit une grande minute, pendant laquelle, tout en le regardant en dessous, Séjournet cherchait dans ses papiers. Le colonel grognait tout bas :

— Cela est plus raisonnable, et puis il y va de ma situation. — Antony ; je le ferai veiller, et une fois ma femme là-bas, en Italie, c'est moi qui le jugerai... Oui, cela vaut mieux.

Il reprit haut :

— Monsieur, veuillez être assez bon pour me rédiger ça et je signerai. Je m'entends mieux à faire un ordre du jour qu'à ce genre de supplique, en faveur d'un manan qui...

— Je vais vous copier ça.

— M. Séjournet, je vous prie de bien considérer ceci : Je ne veux pas que vous parliez au profit de cet Antony : celui-là, qu'on fasse de lui ce qu'on voudra. Je désire que l'on me laisse tranquille, je prie la justice de ne pas se mêler de mes affaires, je ne me trouve pas outragé par ce qui s'est passé chez moi. — Je ne demande qu'une chose, qu'on abandonne cette affaire. — Mais, je ne réclame rien, ma femme et moi, nous refusons de déposer... seulement je me réserve pour plus tard le soin de finir directement la chose avec Antony.

— Que voulez-vous dire ? fit Me Séjournet inquiet.

— Ne vous occupez pas de ça, écrivez votre papier et je le signerai. Pen-

Ce misérable... (Page 79.)

dant que vous écrirez, je vous demande la permission de prendre des nouvelles.

— Faites, monsieur, faites.

Le colonel sortit et Me Séjournet ne fut pas long à faire la copie de la lettre ; il se contenta de fouiller dans la serviette qu'il portait sous son bras, il y prit une feuille de papier sur laquelle la lettre était entièrement écrite, n'attendant que la signature et il se disait :

— Ils seront contents, cela a été beaucoup plus facile que je ne l'espérais.

Le colonel d'Hervey s'était dirigé vers les appartements de sa femme, il avait retrouvé le docteur et il lui avait demandé :

— Comment va-t-elle ?

— Très bien.

— Ecoutez, docteur, je reçois à l'instant un ordre raide. — Il faut que je parte ce soir ou demain matin au plus tard, avec Mme d'Hervey.

— Il le faut, c'est un ordre ? demanda Olivier Delaunay d'un air satisfait.

— Absolument... (et lui parlant bas) Il y a autour de cette affaire une monstrueuse machination. Heureusement nous avons vu clair, et c'est pour éviter de nouvelles complications qu'il faut ce soir même, demain au plus tard, que nous ayons quitté Paris.

Le docteur, un peu étonné, se demanda si le colonel ne devenait pas fou : le ton confidentiel, l'air important avec lequel il racontait cela, l'inquiétaient sur le bon sens du vieux militaire.

— Ah ! vous êtes victimes de machinations ?

— Un véritable complot, des jaloux.... Heureusement, j'ai des amis en « haut lieu » !

— Ah ! et on vous commande de partir vite ?

— Il le faut ; ainsi nous éviterons les enquêtes, les interrogatoires... Mais est-il possible de la faire voyager ?

— Dès ce soir vous pouvez partir, colonel, je réponds d'elle, il faut choisir une chaise de poste spéciale ; mais ceci est mon affaire. Si vous voulez partir ce soir, je trouverai cela.

— Eh bien ! docteur, c'est entendu, occupez-vous-en immédiatement, et nous partons ce soir. Vous allez la prévenir.

— Oui, colonel, comptez sur moi ; une chaise avec deux coupés, l'un ayant un lit et l'autre pour vous.

— Oh ! moi, au besoin, j'irai sur le siège et Vernet montera en postillon.

— Non, je connais des voitures confortables pour malade, vous serez tous parfaitement.

— Enfin, je m'en rapporte à vous, docteur.

— Comptez sur moi, et à ce soir.

— Ah ! bon sang de bon Dieu ! j'ai hâte de me retrouver là-bas, vivant de ma vie tranquille. — A ce soir.

Le colonel monta dans ses appartements pendant que le docteur allait avertir sa malade de ce qui venait d'être décidé. — Adèle d'Hervey en parut heureuse, elle demanda :

— Et vous vous occuperez d'Antony ?

— Madame d'Hervey, en jugeant par la tournure que prennent les choses, Antony sera libre dans quelques jours, je puis vous l'assurer. Dans quinze jours au plus tard, je vous reverrai et vous donnerai de ses nouvelles.

— Je ne veux avoir qu'une nouvelle, docteur: sa liberté. Libre, je ne dois et ne veux pas le revoir. C'est à cette condition que j'accepte vos soins. Antony libre est mort pour moi. Je veux racheter par ma conduite la faute commise.

— Vous l'aimiez?

— Oh! ne dites-pas ce mot, fit-elle en pleurant, docteur, je vous en prie, aidez-moi à me sauver, ne me faites pas perdre courage. Au nom de ma fille, je ne consens à vivre que parce que vous m'avez dit qu'il recueillerait son enfant... Moi, j'ai le mien, le seul que j'aie le droit d'aimer.

Le docteur eut un imperceptible mouvement d'épaules, il savait bien ce que valaient ces paroles-là. La malheureuse adorait Antony et devait adorer son enfant. Il lui demanda :

— Ainsi, vous vous sentez assez forte pour partir ce soir?

— Mais, docteur, je vous l'ai dit, hier, seulement, j'étais faible, et cela bien plus à cause des événements de la nuit et de la journée que de ma blessure. A cette heure, je ne souffre pas, et, n'étaient vos prescriptions, je me lèverais et marcherais.

— N'en faites rien! Si vous êtes aussi bien, tant mieux; mais il est nécessaire qu'aux yeux de tous vous soyez toujours grièvement atteinte, ne l'oubliez pas: c'est de cette situation que dépend la quiétude de l'avenir.

— Je vous obéirai en tout...

— Au revoir!

— Où allez-vous!

— M'occuper d'avoir la voiture nécessaire à votre départ... et voir Antony.

— Ah! Elle lui avait tendu la main, il la prenait pour lui dire : Au revoir! A ce mot, elle la serra plus fort et ne la quitta pas. Le docteur demanda, bas :

— Avez-vous quelque chose à lui dire :

Elle ne répondit pas, mais elle fondit en larmes, et Olivier Delaunay la consolait:

— Voyons, madame d'Hervey, il faut du courage... Parlez...

Alors, faisant un effort, elle fit:

— Dites-lui que je l'ai bien aimé... et qu'il faut qu'il m'oublie.

— C'est tout?...

— Oui! oui! fit-elle vivement; allez! allez! laissez-moi!

Et elle sanglota.

Le docteur la regarda avec compassion quelques minutes, et il sortit en murmurant :

— Ah! la pauvre femme!

Fortement ému par ce qu'il venait de voir, sachant bien les souffrances que voulait cacher la malheureuse femme, le docteur sortait de l'hôtel, lorsqu'il se trouva côte à côte avec un petit homme portant une serviette d'avocat, qui

en sortait également. Le petit homme s'arrêta sur le seuil de la porte cochère et lui demanda :

— N'est-ce pas à monsieur le docteur Olivier Delaunay que j'ai l'honneur de parler ?

— Mais si, monsieur, que me voulez-vous ?

— Pardon, monsieur, je vous dirais mon nom qu'il ne vous renseignerait pas, j'aime mieux vous dire que je m'intéresse à M. Antony votre ami, et que c'est à son sujet que je voudrais vous parler.

— Monsieur, je suis très pressé ; mais, si vous le voulez, je vous offre une place dans ma voiture, et tout en faisant nos affaires, vous pourrez me parler, — fit Olivier Delaunay soupçonneux.

— J'en suis très honoré, monsieur et j'accepte.

Sur un signe d'Olivier, le portier avait fait avancer la voiture, dans laquelle le docteur fit monter le petit homme, puis monta ensuite. Dès que la voiture fut en marche, le docteur Delaunay demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler, d'abord ?

— M. Séjournet, monsieur, le vieil ami de M. Antony.

— Vous êtes l'ami d'Antony ?

— Oui, monsieur, je sais que vous même êtes un de ses meilleurs amis. Je sais que vous êtes le seul qu'il ait reçu dans sa prison.

— Ah ! vous savez cela.

— Oui, monsieur, je sais que vous vous y rendez en ce moment, et comme à cause de cela nous n'avons pas de temps à perdre, je vais vous parler franchement. C'est moi qui sers d'intermédiaire entre la famille mystérieuse d'Antony et lui.

— Vous ! fit le docteur, vivement surpris.

— Et je viens vous prier de lui dire : « On sait ce qui s'est passé, on empêchera que l'affaire prenne une certaine gravité. Des ordres obligent le colonel d'Hervey à partir dès ce soir avec sa femme, de ce côté, enquête et instruction vont cesser, mais pour obtenir une ordonnance de non-lieu, sans être obligé d'agir près des magistrats, il faut que dans le seul interrogatoire qu'il subira demain, il déclare ce que nous avons déclaré...

— Ainsi, monsieur, c'est une mission dont vous êtes chargé près d'Antony, et dont le but est sa délivrance.

— Absolument, monsieur ; en parlant à Antony, vous lui raconterez notre entretien, vous lui direz que c'est son vieil ami Séjournet, — il me connait — fit le petit homme en souriant, c'est moi qui me suis occupé de lui depuis qu'on l'a mis en pension, et, je dirai plus, c'est moi qui allais chez sa nourrice prendre de ses nouvelles et payer les mois. — Vous verrez qu'il écoutera ce que vous lui direz.

— Du moment où il s'agit de sauver Antony, je suis tout à vous ; achevez ce que je dois lui dire.

— Il doit déclarer qu'en sortant de chez Mme la vicomtesse de Lancy, un

domestique vint lui remettre une lettre urgente, qu'il lut aussitôt, cette lettre le priait de se rendre le matin même chez Mme d'Hervey; on avait, à cet effet, ouvert la porte du jardin. — Mme d'Hervey voulait avoir un dernier entretien avec lui.

— Mais que me dites-vous là... Mais c'est faux — il ne voudra pas compromettre Mme d'Hervey.

— Eh ! il est bien question de compromettre quelqu'un. — En deux mots, voici ce que nous inventons et que croit à cette heure le colonel d'Hervey que je quitte. Le même misérable qui lui a écrit une lettre à Strasbourg, lui disant de revenir en toute hâte, qu'il surprendrait sa femme avec son amant, a écrit également à Antony, qui n'avait jamais revu Adèle depuis son départ; ce misérable l'attirait dans un guet-apens; en voulant le faire surprendre par le mari. — Antony, voyant le piège, a voulu sortir; il a menacé et la femme et le mari, et c'est peut-être en tombant que Mme d'Hervey s'est légèrement blessée. Tout cela est absurde, mais c'est suffisant... Puisque ni M. ni Mme d'Hervey ne déposent de plainte, nous obtiendrons facilement une ordonnance de non-lieu.

Le docteur hochait la tête; il connaissait son ami, et il savait que ce que Me Séjournet demandait serait bien difficile, sinon impossible, et cependant c'était le salut. Il lui répondit :

— Monsieur, je crains bien de ne pas réussir, Antony ne consentira pas à mentir à ce point, c'est une nature entière, droite, qui ne transige pas...

— Je le sais. Eh bien ! dites-lui que c'est notre système; si on le lui dit, qu'il ne le démente pas, et à toute interrogation qu'il refuse de répondre.

— Ah ! peut-être obtiendrai-je ça.

— Monsieur le docteur, je compte sur vous... je vais rassurer... ceux qui s'intéressent à Antony. Voulez-vous faire arrêter la voiture ? je vous quitte là. Si vous le permettez, docteur, j'irai ce soir chez vous.

— J'allais vous en prier.

La voiture s'arrêta, le petit homme sauta prestement à terre en disant: Au revoir ! Et, quelques minutes après, le docteur Delaunay rentrait à la Conciergerie et le guichetier le conduisait aussitôt près d'Antony.

CHAPITRE VI

CE QUI CHANGEA TOUT A FAIT LES IDÉES D'ANTONY

L'égalité devant la loi n'existait pas plus à l'époque où se passe notre récit, qu'elle ne reçoit aujourd'hui une application régulière, et cette vieille formule, inscrite en tête des codes français, n'avait d'autre valeur que celle attachée à toute pièce rare.

Considéré en cet état, il semblait que cet axiome législatif, mais hors de portée, ne pût être compris de tous. C'est ce qu'il fallait, et vraiment les gouvernants d'alors, aussi bien que ceux d'aujourd'hui, eussent été contrariés étrangement de voir effectuer l'application de ce principe tel qu'il est indiqué.

Ces choses, fort belles du reste, font bien en tête d'une réglementation générale à laquelle elles donnent un excellent vernis de justice. Faire précéder tous articles des lois de celui-ci :

« Tous les Français sont égaux devant la loi » constitue une rare intelligence de la règlementation. Comment, en effet, susciter les observations ou les récriminations de ceux qui ne voudraient pas accepter ; l'un telle loi, l'autre tel article, puisque tous sont égaux et doivent se soumettre à l'ensemble du code.

Personne n'a songé à se plaindre des lois en elles-mêmes, lois parfaites, et fort bien écrites. Une loi paraît toujours fort juste, à la lecture. Mais, si les lois, faites pour être appliquées, semblent dès l'abord réunir en elles tous les éléments nécessaires à leur justification, il s'opère dans leur application une transformation dont l'observateur peut facilement étudier toutes les phases.

Tous les français sont égaux devant la loi. Le code dit cela, mais le code a une vertu non prévue de ceux qui l'ont constitué, il peut être commenté.

Le résultat de ces commentaires est toujours approprié à la valeur morale, financière, sociale et... amicale de celui qui est l'objet d'une application de la loi.

Il nous semblerait toutefois bien difficile de commenter cette phrase bien nette, très claire, où chaque mot à sa valeur réelle ; « Tous les français sont égaux devant la loi. » La casuistique, cependant, ne perd pas ses droits, et cet article si bien défini a ses commentateurs quotidiens.

Est-ce à dire que l'on supposât un seul instant qu'il ne fallût pas condamner tous les coupables et acquitter tous les innocents ? Erreur, la justice est instituée pour l'application de la loi. Elle remplit son mandat, mais avec des nuances quotidiennement variables.

Pour Antony l'application de la loi avait des douceurs extrêmes, il était riche, mais cela n'était pas tout, il était protégé, et on devait le considérer autrement que les autres. Quelle était cette protection si puissante ? Nous le saurons plus tard.

Mais est-ce là une raison et peut-on, en vertu des considérations spéciales qui s'attachent à la valeur de l'incriminé, ne pas adopter le système des considérations personnelles ? Il y a des degrés dans le crime, dit la loi, et ses commentateurs, gens très juridiques, affirme-t-on, s'écrient : « Il y a des degrés dans les personnalités. »

— Mais, dira-t-on, le crime est le même !

— Mais, répondra-t-on, l'auteur est tel homme !

Ah ! quelles manières différentes de considérer l'auteur d'un crime incriminé !

Ce misérable, va-nu-pieds, au paletot en loques, au pantalon effiloqué, suant la misère par tous les pores, à la figure hâve, décharnée, au front creusé, mourant de faim, sans asile et sans foyer, voleur.

Quel que soit le motif qui l'a poussé à commettre un tel acte, cet homme coupable, doit être condamné.

Il l'est, et dans des proportions qui établissent surabondamment l'horreur du délit commis par ce misérable.

Qu'une infraction similaire à la loi soit commise par cet autre, au nom bien sonore, appartenant à ce qu'on est convenu d'appeler le monde, et possédant tout ce qui manque au premier : dans l'esprit des justiciers sera-t-il considéré comme coupable au même chef que le va-nu-pieds précédemment condamné ?

En vertu de la distinction dans les personnalités, on peut affirmer que l'homme du monde bénéficiera de cette distinction et que le fait imputé à crime au vagabond perdra de sa gravité dès qu'il sera appliqué à cet homme du monde.

Et cette inégalité dans l'application de la loi pointe toujours ; on la retrouve dans toutes les circonstances où sont mêlées les deux individualités contraires que nous venons d'indiquer.

La règlementation pénitentiaire, *égale* pour tous, est habilement circonvenue dans son application, au profit ou au détriment des intéressés. Sous la vareuse du prisonnier, les conditions sociales extérieures ne disparaissent pas. Le vagabond, au dehors, est toujours le vagabond en prison ; l'homme du monde, le favorisé de la fortune, avant son incarcération, jouit des mêmes avantages dans sa cellule.

Antony avait été transféré à la Conciergerie. Il y avait été conduit dans des conditions spéciales, il y était entré sous le couvert de ménagements peu usités, et on lui avait assigné une cellule différente, par le confortable, de la plupart de celles affectées aux autres prisonniers.

La cellule 31, appelée la *Pistole*, domicile provisoire d'Antony, avait été précédemment occupée par différents personnages, célèbres par leur position, leur fortune ou leur caractère politique. Elle était assez spacieuse, bien aérée et éclairée par une large fenêtre garnie de barreaux absolument dérisoires, scellés dans la pierre par pure formalité et pour ne pas changer la couleur locale de l'etablissement.

Son ameublement était simple mais confortable. Il consistait en un lit en fer, luxe tout spécial, à cette époque, dans les prisons de l'État, en divers sièges simples mais commodes, une table et une toilette.

Le prisonnier avait obtenu l'autorisation de se faire envoyer tous les objets nécessaires à son entretien. De plus, la cellule 32, adjacente à la sienne, lui avait été réservée comme logement de son domestique, au cas où il aurait

exprimé le désir d'être servi de la sorte. En attendant, il employait un geôlier ordinaire à ses soins particuliers.

Antony était prisonnier, il est vrai, mais il jouissait d'avantages soigneusement interdits à ses compagnons. La porte de sortie de la Conciergérie lui était seule défendue, et, sauf la liberté extérieure, il avait la faculté de se promener à son aise dans les diverses parties de la prison affectées aux détenus et aux services ordinaires.

Il avait de plus la faculté de recevoir les visites qu'il lui plaisait et de vivre à son entière fantaisie.

L'égalité réglementaire n'existait pas pour lui.

Sans qu'il sût pourquoi, pour Antony les règlements n'avaient plus de sévérité ; il pouvait, dans sa prison, faire ce qu'il voulait, il y était plutôt consigné qu'enfermé. Les employés le servaient et le guichetier en chef lui avait demandé s'il voulait faire venir son domestique, lui déclarant que les prisonniers qu'on traitait comme lui avaient droit à cette faveur.

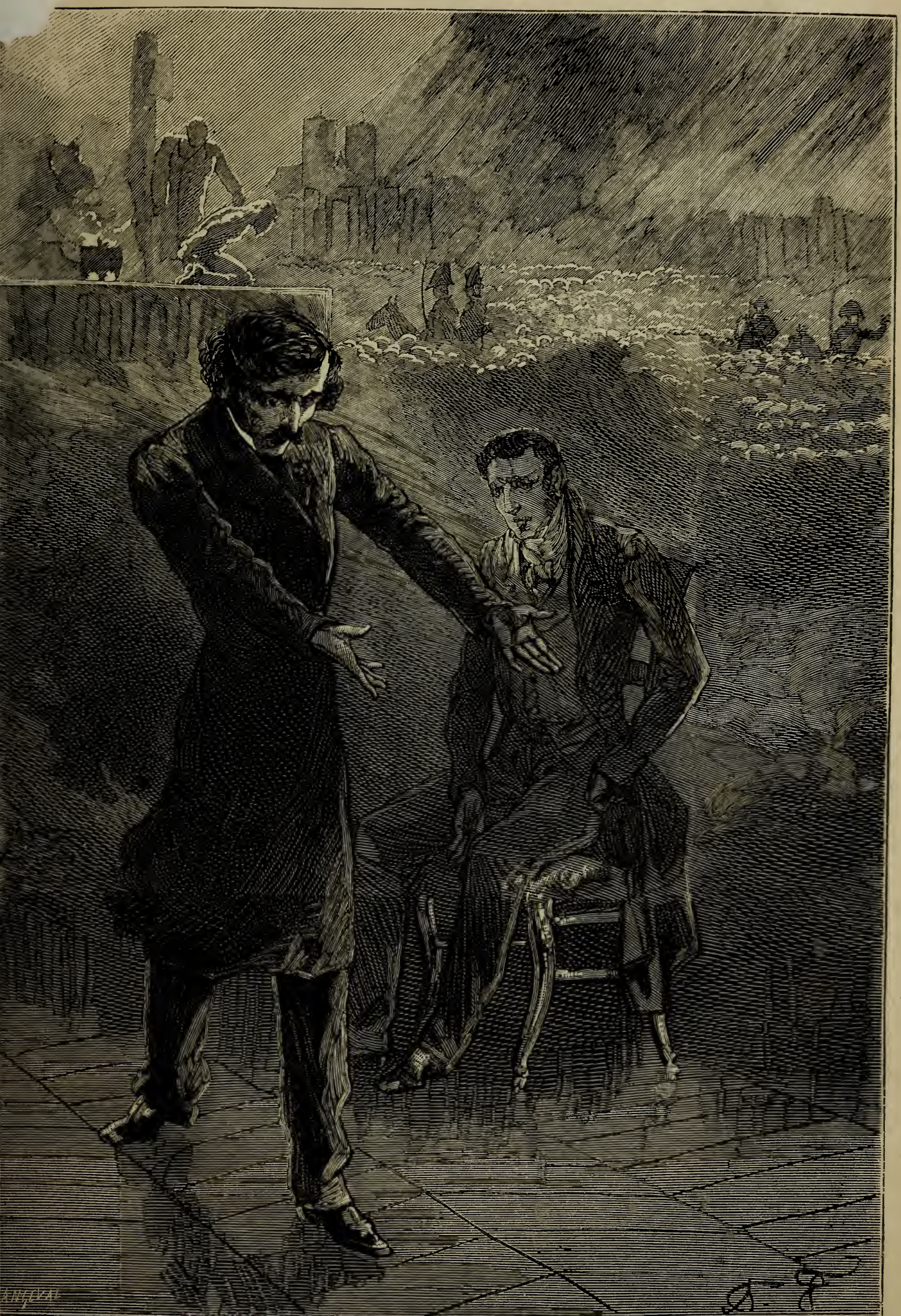
Antony n'avait pas voulu abuser de cette faveur, il y avait à cela une cause que nous devons raconter, car elle éclairera un coin sombre de notre histoire que les aveux d'Adèle d'Hervey au docteur ont déjà mis au jour, sur ses relations avec Antony.

Lorqu'après trois ans d'absence, Antony se retrouva en présence de celle qu'il avait aimée, et cela dans une dramatique circonstance, l'amour éteint s'était rallumé plus vif que jamais. Adèle était devenue mère, elle aimait peu son mari, mais elle respectait le père de son enfant, celui dont elle portait le nom. Elle sentit le danger, une entrevue exigée par Antony ne lui laissait aucun doute sur ce qui la menaçait, elle était forte encore, elle pouvait résister, elle pouvait agir, surtout conseillée et soutenue par sa sœur Clara, son amie, sa confidente. C'est Clara qui lui dit qu'elle ne trouverait son salut que dans la fuite, la force que près de son mari, le courage d'oublier que dans la pensée de sa fille qu'une faute de sa mère pouvait souiller dans l'avenir.

Pour tromper Antony, elle lui fixa le rendez-vous qu'il exigeait, et le matin même elle partait en chaise de poste rejoindre son mari à Strasbourg. Antony, nous le savons, se mit à sa poursuite, il était accompagné de son valet de chambre Louis. En arrivant à Ittenheim, il acheta les chevaux et les voitures qui se trouvaient au relais, et il fit partir son domestique par le relais qui attendait pour Strasbourg, lui donnant l'ordre de demeurer à Strasbourg, d'y surveiller le colonel d'Hervey et de s'informer si le colonel quittait son poste.

La nuit, à la soirée de la comtesse de Lancy, après l'épouvantable scène faite par Mme du Camp, Antony avait compris qu'il y avait du danger dans l'air. A peine Mme d'Hervey avait-elle quitté les salons pour rentrer chez elle, que le domestique d'Antony le faisait demander ; il avait fait la route à franc-étrier, il arrivait de Strasbourg et il venait dire à Antony que le colonel avait subitement quitté son poste sans rien dire ; qu'il le devançait de quelques

LE FILS D'ANTONY



heures. C'est alors que le jeune homme, comprenant le danger, s'était aussitôt rendu chez sa maîtresse par la porte du jardin, dont il avait la clef et par laquelle il entrait chaque nuit. Il avait trouvé Adèle pleurant, encore sous le coup des délations de Mme du Camp; il lui avait dit la vérité. Assurément, le colonel savait tout, il revenait; il n'y avait plus de salut pour eux que dans la fuite ou dans la mort. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient, ils ne voulaient pas mourir. — Antony cherchait à décider Adèle à fuir en emmenant son enfant; elle acceptait, lorsque tout à coup le colonel était apparu.

C'est alors que, sur sa demande et pour sauver l'honneur de sa maîtresse, pour que l'enfant pût vivre sans qu'on lui jetât à la face la souillure de sa mère, il l'avait frappée de son poignard, expliquant son crime, en déclarant que s'il l'avait assassinée, c'est qu'elle n'avait pas voulu céder à sa passion; il avait tenté de l'outrager et, n'y pouvant parvenir, surpris dans son odieuse tentative, il l'avait tuée.

Telle était la vérité. Or, s'il avait fait venir son domestique dans la prison, les juges instructeurs auraient pu songer à l'interroger, et, d'un mot, il aurait détruit la fable qui sauvait l'honneur de sa maîtresse. Il aurait raconté le voyage à Ittenheim, puis son séjour de plus de trois mois à Strasbourg, son active surveillance sur le colonel et enfin son retour à Paris, lorsqu'il avait vu ce dernier quitter hâtivement Strasbourg, son arrivée à l'hôtel de Lancy, où l'on confirmerait sa venue étrange à trois heures du matin.

A cause de cela, Antony avait préféré se priver des services de Louis. Il se trouvait fort à l'aise dans sa prison; il n'avait qu'un seul désir, c'était d'avoir des nouvelles d'Adèle, il redoutait surtout qu'on ne vînt procéder à son interrogatoire, avant d'avoir revu son ami Olivier Delaunay. Au fond, il pensait bien que le docteur l'avait complaisamment écouté, qu'il n'était pas dupe de son récit. Il avait pu juger par ce qui s'était passé chez Mme de Lancy, pour savoir ce qu'on pensait dans le monde de ses relations avec Mme Adèle d'Hervey.

Quand le guichetier lui amena le docteur, il était sur la galerie. Il se précipita au-devant de lui en disant :

— Enfin, vous voilà, mon cher ami; avez-vous de bonnes nouvelles?

— Oui... oui...

— Venez, venez vite, fit-il en l'entraînant dans sa chambre, dont il ferma soigneusement la porte. Eh bien! comment va-t-elle?

— Bien, très bien. Elle est sauvée, et, dans quelques jours, elle ne se ressentira pas de sa blessure.

— Qu'elle vive donc heureuse et respectée; c'est la dernière chose que je lui ai donnée : l'honneur! Docteur, parlons de moi.

— Oui, cela est nécessaire.

Antony était agité, fiévreux, il y avait de l'amertume dans sa voix. Le docteur l'observait avec attention, et il constatait que le malheureux eût préféré que sa victime ne survécût pas à son crime. Il souffrait à la pensée

qu'elle allait vivre avec son mari, que la tentative dont elle avait été victime allait encore augmenter ou faire renaître l'amour de celui-ci. Ce coup de poignard avait tué la médisance, la calomnie. Adèle revenait dans le monde plus pure, plus honorable que jamais, et ces charmes nouveaux étaient pour un autre. Il souffrait, le malheureux, et son égoïsme cruel lui faisait maudire sa maladresse. Tout cela, Olivier le lisait presque sur son visage.

Antony reprit d'un ton saccadé, et répondant à ses pensées :

— Je ne veux pas assister à cette apothéose que j'ai involontairement préparée.

— Que voulez-vous dire, mon ami ?

— J'ai réfléchi à ce que je vous avais demandé d'abord — cela sera inutile, sa défense est des plus simples, elle m'accusera, mais je ne veux rien dire, je veux échapper à tout cela. Adèle morte, — la loi est inflexible : j'avais tué, on me tuait. Mais j'attendais le jugement pour bien affirmer l'innocence de ma victime. Adèle vivante saura se défendre et n'a plus besoin de moi. Je compte, mon cher Olivier, sur votre vraie amitié pour m'épargner toutes les hontes de l'enquête des interrogatoires et du jugement. — Ma condamnation serait ignoble, je ne suis qu'un hideux assassin, coupable de tentative de crime ; — on me condamnera à une peine infamante ; vous m'épargnerez ces ignominies.

— Mais que dites-vous là ? Que voulez-vous de moi ? demanda le docteur inquiet.

— Olivier, je n'ai pas de famille, je suis seul ; le seul être que j'aimais ne doit plus avoir pour moi que haine et mépris. Olivier, je veux mourir, et vous m'avez promis que vous me feriez parvenir une arme, c'est cette arme que je réclame. — Olivier, je veux mourir, entendez-vous.

— Antony, écoutez-moi. — Je suis votre ami. — Parlons franchement, sincèrement, je sais tout. — Mme d'Hervey, plus confiante que vous, m'a dit toute la vérité.

— Eh bien ! alors, si vous êtes mon ami, puisque vous savez, vous devez comprendre que je dois mourir. Je ne peux vivre avec la casaque d'un forçat, l'épaule marquée quand elle vivra près d'un autre, belle, adorée, aimée.... aimée par un autre. — Non, non, cela est impossible... Adèle à moi ou la mort. — Olivier, épargnez-moi les hontes, le supplice...

— Antony, c'est en pleurant qu'elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous aimait toujours. C'est en pleurant qu'elle m'a dit qu'il fallait que vous consentissiez à vivre, — qu'il vous fallait du courage, — qu'il fallait lutter pour sortir d'ici...

Antony se redressa presque en souriant, superbe d'anxiété.

— A-t-elle dit que, si je sortais d'ici, je la retrouverais, que nous fuirions sans souci du monde, pour vivre ensemble ; a-t-elle dit cela ? Je consens à vivre alors.

Olivier répondit gravement :

— Non, voici ses paroles : Dites-lui que je l'aime, qu'il faut qu'il m'oublie, que je ne le reverrai jamais.

— Ah ! ah ! rit sardoniquement Antony. — Elle a dit cela, et vous voulez que je vive, que je cherche à reconquérir ma liberté ! — Mais, si je sortais d'ici, ne fût-ce qu'une heure, ce serait pour aller recommencer l'œuvre que j'avais tentée... Olivier — il me faut cette arme aujourd'hui, il faut que demain il ne reste de moi que le souvenir.

— Ah ! mon pauvre ami. Écoutez-moi, vous allez comprendre que votre vie n'est pas à vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Remettez-vous un peu ; quand vous serez plus calme, vous viendrez là, vous asseoir près de moi, et je vous parlerai.

Antony haussa les épaules, il marcha quelques minutes dans la chambre, puis venant prendre place près du docteur, il lui dit :

— Voyons, Olivier, parlez.

— Mon ami, voici ce qui se passe : un vieux serviteur, un brave homme qui, paraît-il, vous a vu naître...

— Séjournet ?

— Oui.

— Vous avez vu Séjournet ?

— Je l'ai rencontré à l'hôtel d'Hervey en sortant tout à l'heure.

— Chez le colonel, Séjournet ? Que me dites-vous là ?

— Le brave homme était désolé. Il est venu me demander, sachant que je vous voyais, de vous dire que l'on s'occupait de vous, qu'on vous suppliait de déclarer qu'en allant chez Mme d'Hervey vous aviez reçu une lettre, que vous croyiez d'elle, qui vous priait de venir lui parler chez elle. Cette lettre serait l'œuvre de la même personne inconnue qui a averti le colonel de ce qui se passait à Paris.

— Quel conte me faites-vous là ? fit Antony, stupéfait et blessé.

— Je vous répète ce qu'il m'a chargé de vous dire. C'est la fable inventée pour rassurer le colonel d'Hervey et pour obtenir de lui qu'il ne dépose pas de plainte, en même temps que cela lui permet de partir immédiatement avec Mme d'Hervey, et de s'arracher au monde de fâcheux et de curieux qui encombrent l'hôtel, et aux ennuis d'une instruction.

— Mais il est fou.

— Pas du tout ; son plan a parfaitement réussi, le colonel se croit la victime d'envieux et de jaloux, qui veulent le perdre par le scandale dans l'estime de ses supérieurs. Il paraît que ce M. Séjournet avait même un ordre du ministre. Et le colonel obéissant, part ce soir avec sa fille, Mme d'Hervey et sa sœur.

— Ah ! fit Antony rageant, elle est déjà rétablie, elle peut supporter le voyage.

— Elle pourra peut-être supporter le voyage. N'ayez pas cet air en parlant d'elle ; si vous saviez ce que souffre la malheureuse.

— Et que m'importe à moi, à la fin ? Est-ce que je ne souffre pas, moi ? Elle prend vite son parti de la situation pour laquelle, il y a vingt-quatre heures, elle voulait mourir... Qu'est-ce qu'Antony, après tout ? un caprice passé maintenant, qui lui a donné toutes les joies, les voluptés de la faute, du crime, de la peur... Elle avait tant résisté ! L'indifférence venait, il ne devait plus rester de cette passion morte que la honte. Au contraire, elle recouvre tout à coup sa liberté entière et le relèvement de son honneur compromis; elle a bu à la coupe, elle a eu l'ivresse... et, pour tous, elle est aussi pure qu'autrefois. Elle va vivre heureuse, adorée de son mari, aimée de sa fille, de sa sœur, vivre de la vie de famille, jouissant du respect de tous. Elle oubliera Antony, le malheureux bâtard que son amour a jeté dans le crime. Oh ! l'ingrate... Peut-être, de loin, aura-t-elle plaisir à lire mon jugement, ma condamnation ; elle savourera l'appréciation des niais qui diront : La noble et sainte femme ! lui, quel misérable ! Il me semble que mon amour devient du dégoût, de la haine. Et que ces gens sont bien dignes du ridicule qui les couvre, qu'ils sont bien les dignes acteurs de la comédie qu'on leur fait jouer !

— Mon ami, vous m'effrayez, vous m'épouvantez, — je me demande si c'est bien là l'homme de cœur que je veux servir ?

— En ont-ils, du cœur, eux ?... Et puis, est-ce que je demande rien, moi ? Je veux les laisser agir à leur guise. Je veux les débarrasser de moi. Mon sang bout, se révolte, en voyant comme ils rapetissent les grands sacrifices. Docteur, aidez-moi à mourir, et ne m'obligez pas à jouer un rôle qui me répugne dans cette basse comédie. — Mais, je n'ai pas menti et ne veux pas mentir. — Je l'ai tuée parce qu'elle me résistait. — C'est vrai, elle résistait à ma volonté qui était de l'arracher à son mari, et je ne dirai pas autre chose ; elle me résistait, j'ai essayé de la tuer.

— Mon ami, je vous en prie, votre exaltation m'effraie; dans un cas si grave, si pressant, il faut du calme, de la raison.

— Je n'ai plus de raison. — Qu'est-ce que Séjournet vient faire en cette affaire, n'est-ce pas assez que ces gens m'aient jeté sans nom sur cette terre, faut-il encore que, lorsque je veux agir, ils s'occupent de moi ! Ils m'ont abandonné, qu'ils m'oublient... Je ne veux être protégé par personne. Je suis las de la vie — de cette vie de solitaire au milieu du monde. J'aimais, j'étais aimé, j'aurai vécu. Cet amour meurt, je veux mourir avec lui.

Le docteur, douloureusement impressionné, regardait Antony qui marchait à grands pas dans la chambre, passait la main sur son front, ou secouait d'un mouvement de tête léonin ses beaux cheveux bruns bouclés. Il avait des crispations, des mouvements de menace, de rage ; comme un fauve, il marchait dans sa cage, il aurait voulu trouver quelqu'un à combattre. Olivier n'osait parler : chaque fois qu'il avait voulu l'apaiser, il avait augmenté sa rage ; chacune de ses paroles attisait le feu qui le dévorait.

— Mais que veut-on ? Et il marcha pour venir se placer devant le docteur, et les bras croisés sur sa poitrine, plus calme d'apparence, il lui dit :

— Vous êtes mon ami, Olivier. Je ne veux pas, je ne sais pas mentir. En disant ce que vous savez, Mme d'Hervey est à l'abri de tout soupçon ; moi seul suis perdu. C'est ce que je veux. — Il n'y a, dans le sort qui m'attend, que la honte qui me répugne. Adèle morte, c'était l'échafaud. Elle survit, — c'est le bagne. — C'est la flétrissure, la marque devant la foule sur la place du Palais. — C'est la honte horrible enfin. — Par des mensonges, je puis échapper à tout cela. Le mensonge est indigne de moi. Au fait je suis coupable, j'ai entraîné, perdu une femme... Eh ! mon Dieu ! à Ittenheim ç'a été un combat, et je l'ai violée ; je le reconnais, elle m'aimait, je le savais, mais elle était honnête et me résistait, c'est par la force que je l'ai vaincue. — Coupable, elle m'approuvait par la faute et par l'amour. — Moi, je suis donc véritablement le criminel, je mérite donc le châtiment, et je ne veux pas y échapper, je l'augmente : je me condamne à mort... Êtes-vous assez mon ami pour m'aider à éviter les hontes et les flétrissures? Tout est là. — Voulez-vous me donner de quoi mourir ?

Le docteur Olivier se leva et, calme, lui répondit :

— Non, Antony, je refuse d'aider à cette lâchete.

Antony se redressa le regard plein d'éclairs.

— Cette lâcheté, monsieur Delaunay ! Que dites-vous là ?

— Je dis cette lâcheté, parce que vous n'avez pas le droit de mourir.

— Pardon ! fit avec hauteur Antony, je vous somme d'expliquer vos paroles.

— Je regrette d'avoir été contraint à le dire...

— Ce regret n'explique rien.

— Non ! vous n'avez pas le droit de mourir. Ce serait une mauvaise action.

— Ce n'est pas le lieu d'ergoter sur les mots. Expliquez-moi ce que vous voulez dire.

— Antony, le colonel d'Hervey est depuis plus de sept mois à Strasbourg, loin de sa femme... Vous avez ramené Mme d'Hervey depuis quatre mois d'Ittenheim ; depuis quatre mois Mme d'Hervey est votre maîtresse... dans cinq mois elle sera mère.

Antony, comme étourdi, regardait le jeune docteur, il fut une grande minute à comprendre, puis d'une voix étranglée par l'émotion, il demanda :

— Adèle est enceinte?... depuis... notre retour d'Ittenheim ?

— Oui.

Il s'opéra aussitôt dans l'allure, dans le ton d'Antony un brusque changement : il était ordinairement pâle, il devint livide, son regard brillant se voila, il lui sembla, pendant quelques secondes, que son sang se figeait dans ses veines, qu'un froid mortel venait glacer ses moelles ; il crut qu'il allait tomber, ses jambes faiblissaient, il dut s'appuyer au dossier d'une chaise pour ne pas défaillir. — Il voulait parler et sa voix sortait sourde comme un râle ; il disait :

— Un enfant ! un enfant ! moi !

Le docteur, qui l'observait attentivement, allait s'élancer sur lui pour le retenir, ce fut Antony qui, se jetant dans ses bras et fondant en larmes, demanda :

— Oh : la pauvre femme, ma pauvre Adèle, c'est vrai, elle est enceinte ?

Le docteur lui disait doucement :

— Vous me comprenez maintenant, Antony vous comprenez que vous devez vivre.

Antony ne comprenait, ne discernait plus. Il était moralement écrasé par ce qu'il venait d'apprendre ; il était sans force pour répondre, sa surexcitation se calmait à mesure qu'il pleurait. Olivier Delaunay, embarrassé par ce silence, vivement ému de voir ce grand garçon beau et fort tout d'un coup anéanti et pleurant comme un enfant, lui dit :

— Vous ne vous appartenez plus désormais, vous le savez maintenant. Vous devez écouter ceux qui vous conseillent...

— Mais que faire ?

— Soyez fort, Antony, redevenez l'homme courageux que vous êtes, essuyez vos yeux et causons !

— Oh ! mon cher ami, je suis anéanti... je vous écoute ; vous me pardonnez, n'est-ce pas ? j'étais si loin de penser à ce nouveau malheur ?

— Ce n'est pas un malheur, si vous voulez faire ce que vous devez faire.

Antony leva ses regards vers le docteur, le front plissé, il interrogeait, espérant encore. Peut-être par cette phrase le docteur voulait-il dire qu'il avait le devoir d'enlever la femme pour sauver l'enfant, et si c'était ce qu'on lui conseillait, il était prêt à faire tous les sacrifices pour se sauver, et, retrouvant Adèle, l'enlever pour vivre avec elle et... son enfant !... son enfant ! Ce mot, il l'avait sur les lèvres et n'osait le prononcer. Pour être immédiatement fixé sur le conseil du docteur, il attaqua le côté brutal de la question :

— Ainsi, le colonel d'Hervey vit loin de sa femme depuis sept mois, et il est évident que lorsqu'il apprendra l'état d'Adèle, un procès aura lieu.

Le docteur comprit la conclusion qu'allait en tirer le malheureux, il trancha nettement la question :

— Mon ami, je me dévoue au but que vous avez cherché, en devenant criminel. Mme d'Hervey ne doit pas être soupçonnée. Il faut qu'elle sorte, de cette situation terrible, honorée et respectée.

Antony, nous l'avons dit, était sans énergie ; c'est doucement, tristement, qu'il demanda :

— Mais, est-ce possible ?

— C'est possible, si vous voulez faire ce que nous vous demandons, si vous voulez raconter la fable que nous avons forgée.

— Mentir !

— Il le faut !

Comme le jeune homme hochait négativement la tête, le docteur résolut de le décider d'un coup, si cela était possible, ou d'en finir. Après tout, si

Mademoiselle Louise, vous qui connaissez depuis longtemps Madame. (Page 96.)

Antony se suicidait, qu'adviendrait-il ? Mme d'Hervey restait justifiée : le plan qu'il avait arrêté s'exécutait, et l'enfant seul était abandonné. C'était pour ce dernier qu'il agissait.

— Antony, vous savez combien la vie a été cruelle pour vous ; vous êtes riche, jeune, beau et vous avez souffert de tout, parce que vous n'avez ni père, ni mère, qui vous aient donné leur nom. Antony, il faut que votre enfant naisse mystérieusement, il faut aussi que sa mère l'abandonne...

— Oh ! la misérable !

— Taisez-vous, malheureux ! Si elle avouait cet enfant adultérin, elle sacrifierait sa fille légitime, elle se perdrait en compromettant l'avenir de ses enfants... Songez-vous à cela ? Elle ne peut, elle ne doit pas reconnaître son enfant... Eh ! mon Dieu ! peut-être est-ce là le mystère de votre naissance, et parce que vous avez tant accusé ceux auxquels vous devez le jour, le destin vous place-t-il dans la situation de ceux que vous condamnez, pour voir si vous ferez mieux qu'eux.

— Olivier, que me dites-vous là ?

— Il faut que Mme d'Hervey accouche mystérieusement, et j'ai déjà arrêté tout cela. Sa blessure sera guérie dans cinq ou six jours ; mais, pour tous, au contraire, la gravité du mal s'augmentera et l'obligera d'aller chercher sous un ciel plus clément un peu de force et de santé. Elle quittera la France pour quelques mois.

— Mais son mari ?...

— Son mari ? Ce soir, je dois revoir ce M. Séjournet, et puisqu'il avait un ordre du ministre, qui commandait au colonel de retourner à son poste, peut-être obtiendra-t-il un ordre nouveau qui l'enverra pendant quelques mois en Afrique.

Antony n'était plus le même. En écoutant le docteur, ses idées se modifiaient... Déjà sur ses lèvres un sourire revenait et parfois il répétait :

— Mon enfant !...

Le docteur Delaunay continua :

— Loin du monde, en Italie, dans les environs de Nice, dans quatre ou cinq mois, la baronne d'Hervey sera rétablie. Pendant ce temps, elle aura mis au monde son enfant. Le jour de sa naissance, il faut que je sache où trouver son père, il faut que celui-ci prenne l'enfant : il faut qu'il le reconnaisse, il faut qu'il l'élève, il faut qu'il rachète sa faute... et si son crime mérite un châtiment, il faut que ce châtiment soit ce sacrifice.

— Un châtiment ! protesta Antony... un châtiment... Reconnaître, élever, aimer mon enfant... mais c'est le bonheur.

— Allons donc ! fit joyeusement le docteur en lui prenant les mains, je vous retrouve donc. Vous avez souffert de l'abandon, et c'est par l'exemple, par votre conduite, celle d'un homme de cœur que vous protestez.

Une grande minute Antony resta la tête baissée, pensant à ce qu'il venait d'apprendre, et, à mesure, sa physionomie sombre s'éclairait. Le sourire revenait sur ses lèvres ; quand il releva la tête, il dit :

— Oui, maintenant je veux vivre, vivre pour être utile, pour aimer quel qu'un... mon enfant !...

Puis changeant de ton :

— Docteur, il faut à tout prix que le colonel ignore cette naissance, je ne veux pas qu'au nom de la loi on puisse lui infliger cet enfant, il est le mien... je le veux... et déjà je l'aime...

— Je savais bien qu'il en serait ainsi. Vous en avez la preuve puisque tout est arrêté : ce soir Mme d'Hervey part à Strasbourg, dans dix jours elle part pour l'Italie où je la rejoins. Et il est convenu qu'au moment de sa délivrance, je vous écrirai ; vous viendrez aussitôt.

— Elle consent à tout cela ? dit-il oppressé.

— C'est avec elle que nous avons arrêté ce plan. C'est lorsque j'ai répondu de vous qu'elle m'a dit : Dites-lui que je l'aime toujours, mais qu'il faut qu'il m'oublie.

Antony passa la main sur son front.

— Enfin... ne parlons plus que de ce que je dois faire.

— Voulez-vous raconter ce que je vous ai dit ?

— Non, mais je puis refuser de répondre.

— Dites seulement que vous croyez être tombé dans un guet-apens.

— Je ne sais pas mentir.

— Mais ce n'est pas un mensonge, cela. Est-ce que la lettre adressée au mari n'est pas un guet-apens qui vous était tendu ?...

— Oui... oui... enfin, je dirai cela...

— Bien, Antony, avant deux jours, vous serez libre.

Et le docteur lui serra affectueusement les mains.

— Vous me quittez déjà ?

— Oui, vous avez besoin de repos — après les émotions que vous venez d'éprouver... et il faut que je voie M. Séjournet.

— Vous reverrai-je bientôt ?

— Demain !...

Le docteur allait partir, il le retint et lui dit bas :

— Vous allez la voir ?

— Oui.

— Dites-lui... dites-lui... que je souffre bien... Car je l'aime ; et il se sauva dans le coin de sa chambre, en fondant en larmes.

Le docteur, ému, sortit en disant :

— Pauvre ami...

Le résultat désiré était obtenu ; Antony consentait, sinon à mentir, au moins à se taire, et à laisser se produire les mensonges qui devaient le sauver. Le docteur n'avait plus à s'occuper que du départ du colonel et de Mme d'Hervey, c'était là le point le plus important. Ainsi qu'il l'avait promis, il se rendit dans le quartier de l'Arsenal, où se trouvait un fabricant de voitures ; il fit l'acquisition d'une chaise de poste de famille, ayant deux compartiments et une banquette de siège, dans laquelle pouvaient tenir sur le devant le colonel et son brosseur ; à l'intérieur, Mme d'Hervey, sa sœur Clara, et la fille d'Adèle qui entrait dans sa troisième année. On avait convenu de n'emmener aucun domestique, on devait les prendre dans la localité où Mme d'Hervey fixerait sa résidence.

Ayant fait l'acquisition, le jeune docteur se rendit à la poste pour retenir

les chevaux, prenant double relais. Tout cela terminé, arrêté, Olivier Delaunay se fit conduire chez M. Séjournet. En le voyant, l'ancien notaire lui dit simplement :

— Je vous attendais, M. le docteur, eh bien, l'avez-vous décidé ?

— Oui, monsieur, il est convenu qu'il refusera de répondre aux juges qui voudront l'interroger.

— C'est tout ce qu'il nous faut, avant cinq ou six jours nous aurons obtenu une ordonnance de non-lieu.

— Je puis absolument vous croire, monsieur, demanda Olivier.

— Monsieur le docteur, j'en réponds..

— Je veux vous demander une chose très utile pour l'avenir.

Parlez, monsieur le docteur.

— Antony va sortir de sa prison animé de sentiments que vous pouvez comprendre. Je redoute sa faiblesse, je crains qu'une fois libre, il ne recherche celle que désormais il ne doit plus revoir.

— Oh ! il le faut à tout prix, car le danger que nous conjurons aujourd'hui, le scandale que nous évitons, reviendraient plus terribles. Il faut qu'il oublie absolument cette femme.

— Je suis entièrement de votre avis, mais il faut en outre que, pendant quelques mois au moins, il ne lui soit pas possible de se trouver en présence du colonel d'Hervey. Sous une apparence de calme, celui-ci cache une haine féroce pour celui qui a osé jeter les yeux sur sa femme... Celui-là, malgré ses promesses d'oubli, désirera toujours revoir celle qu'il ne cesse pas d'aimer, et peut-être, une fois libre, cherchera-t-il à se retrouver près d'Adèle ; peut-être ira-t-il jusqu'à Strasbourg, au risque de se trouver face à face avec le mari, avec lequel il serait ravi d'avoir une affaire.

— Oh ! monsieur le docteur, que me dites-vous là ? exclama Séjournet. Mais ce serait pis que ce qui est arrivé, et là... ceux qui s'intéressent à lui au moins en seraient désolés... Il ne faut pas que ce malheureux se batte...

— Mais, je suis toujours de votre avis, M. Séjournet, et comme vous pouvez obtenir certaines choses du ministre...

— Des choses de peu d'importance... fit Séjournet, un peu embarrassé.

— Oh ! cela n'a pas grande importance. Mme d'Hervey va partir avec son mari, emmenant sa fille et sa sœur, pour les besoins de sa santé ; je lui ai ordonné d'aller passer quelques mois en Italie. Son mari y consent, pour son repos, afin de hâter son rétablissement, car elle est gravement atteinte.

— Ainsi, c'est vrai, elle a été gravement blessée ?

— Presque mortellement... pour un repos, dis-je ; nous avons convenu avec le colonel que le lieu de sa retraite ne serait connu que de lui. Or, ce mystère ne va pas manquer d'intriguer Antony, qui voudra s'éclairer, et qui assurément fera le voyage de Strasbourg pour se renseigner, je ne dis pas dans dix jours, mais dans un mois, ou deux mois.

— Cela est impossible... il faudrait que vous veillassiez sur lui, afin de déconseiller ce dangereux voyage.

— Vous devez connaître assez Antony pour savoir à quoi serviront mes conseils; ils ne satisferont pas ses idées... puis, je dois vous dire que Mme d'Hervey a besoin de soins attentifs et que, me rendant moi-même en Italie, je compte la veiller. Or, si Antony se rend à Strasbourg, s'il y rencontre le colonel, vous pouvez juger de ce qui peut arriver.

— Vous avez raison. Une fois libre, seul, désolé, gêné par le bruit qui s'est fait autour de cette affaire, il ne demandera qu'à voyager et il ne voyagera que de ce côté... C'est absurde, mais c'est justement pour cela qu'il le fera. Et comment éviter cela. Vous me parliez du ministère... que peut-on demander?

— Mon Dieu, je crois que lorsque Mme d'Hervey, dans dix ou quinze jours, quittera son mari pour se rendre en Italie, si le colonel recevait un ordre de se rendre à Alger, si on lui donnait un commandement il serait le plus heureux des hommes, il quitterait la France, ferait campagne pendant que sa femme se rétablirait, et c'est vainement qu'Antony chercherait ou l'un ou l'autre.

— Oh! mais vous avez absolument raison, monsieur le docteur. Ainsi, tous les acteurs de ce petit drame disparaissent pendant quelques mois, tout s'éteint, s'oublie, et nous sommes assurés qu'Antony ne fera pas quelque nouveau coup de tête...

— Cela serait possible...

— Je le crois, fit en souriant malicieusement Séjournet. Dans combien de temps faudrait-il qu'il reçût cet ordre?

— D'ici dix jours... Qu'ils partent ensemble de Strasbourg, l'un pour l'Italie, l'autre pour l'Afrique.

— Très-bien; mais vous faites le bonheur du colonel; c'est comme si vous réclamiez pour lui de l'avancement.

Permettez, monsieur Séjournet; ce n'est pas tant pour atteindre tout à fait notre but, c'est-à-dire pour mettre le colonel à l'abri de nouvelles infamies semblables à la délation qui a amené la catastrophe; pour qu'Antony ne pût la trouver, il faudrait qu'il partît en mission secrète, que l'ordre lui commandât de soigneusement cacher le lieu où il se rendrait.

— Vous avez parfaitement raison... et cela sera fait.

Ainsi, vous m'assurez qu'Antony sera libre dans quelques jours?

— Oui, monsieur le docteur.

— Si vous le voulez bien, monsieur Séjournet, nous nous reverrons à ce moment.

— Monsieur le docteur, je voulais vous demander une minute d'audience après-demain matin, chez vous, et je vous renseignerai.

— Parfaitement...

Après avoir remercié Séjournet, tout à fait tranquille sur l'avenir, le docteur sortit. Il se fit conduire à l'hôtel d'Hervey où Adèle l'attendait avec impatience.

Il lui raconta tout ce qu'il pouvait dire de ce qui s'était passé. Elle n'avait plus d'inquiétude à avoir ; il fallait ne penser qu'à guérir au plus tôt. Adèle lui dit qu'elle se sentait forte ; elle était convaincue qu'elle ferait le voyage sans danger. Du moment où elle était rassurée sur le sort d'Antony, elle avait hâte de quitter Paris.

Elle questionna beaucoup le docteur sur l'impression que la nouvelle avait faite à Antony ; elle pleura en apprenant que c'était seulement à cause de cela qu'il consentait à vivre, Antony adorerait son enfant. Le docteur allait se retirer, disant qu'il reviendrait le soir à l'heure du départ. Adèle le retint et lui dit :

Nous ne nous retrouverons plus seuls que là-bas, et vous verrez Antony dans quelques jours.

— Oui, monsieur, dans deux jours probablement.

Elle fouilla sous son oreiller et en tira un petit médaillon qu'elle tendit au docteur.

— Tenez, monsieur Delaunay, vous lui remettrez ce souvenir de moi, mon portrait et une boucle de mes cheveux... Qu'il le garde, et plus tard, si le ciel permet que notre enfant vive, quand je serai vieille, il montrera à son enfant le portrait de sa mère.

La malheureuse femme sanglota.

Le docteur Delaunay serra précieusement le médaillon, et ayant promis de le remettre le premier jour qu'il verrait Antony, il se retira.

CHAPITRE VII

LA VENGEANCE D'UNE FEMME

De la terrible catastrophe, il ne restait plus rien. — Adèle était sauvée — et son mari, le colonel d'Hervey, était plus que jamais convaincu que celle qui portait son nom était la plus pure des femmes. Il ne restait de l'aventure qu'une aversion méprisante du vieux soldat pour le jeune dandy — qui avait osé lever les yeux sur Mme la baronne d'Hervey. — Ce sentiment il le gardait en lui, réservant pour l'avenir l'occasion de châtier le jeune imprudent, s'il le rencontrait un jour.

C'est calme et tranquille qu'il veilla le soir au chargement des bagages. L'ordre du ministre qui lui enjoignait de rejoindre son corps et auquel il se conformait, l'assurait qu'il n'avait rien à redouter de son incartade, c'est-à-dire de son voyage à Paris sans permission. — Avec des coussins et des oreillers, on avait préparé un lit dans le grand compartiment de la chaise de poste : on y porta Mme d'Hervey, sa sœur Clara, puis la petite fille et ils mon-

tèrent près d'elle, dans le compartiment du devant où se trouvait une simple banquette. Le colonel monta et fit placer Vernet à côté de lui — au grand désespoir de ce dernier, qui aurait préféré être libre à son aise, au milieu des bagages, sous la bâche.

Le docteur Olivier était là, il fit ses adieux à la famille, et en serrant les mains de Mme d'Hervey, il lui dit tout bas :

— A bientôt. Avant huit jours j'adresserai à votre sœur Clara une lettre qui vous renseignera sur ce qui sera survenu de nouveau ici.

Il faisait tout à fait nuit lorsque la voiture se mit en route. Le docteur sortit de l'hôtel sans remarquer que tous les domestiques se réunissaient dans la loge du portier.

Les maîtres partaient, assurés que tout était terminé, convaincus que personne ne savait ce qui s'était passé dans l'hôtel, ou tout au moins qu'on n'y attachait pas d'importance, et tous les gens de la maison établissaient la légende qu'ils allaient répandre, c'est-à-dire la déclaration d'Antony. Un jeune homme qui autrefois devait épouser la baronne, avant son mariage, M. Antony, s'était introduit dans l'hôtel en fracturant les portes, en escaladant les murs ; il était arrivé ainsi jusque dans les appartements de Mme la baronne, il avait voulu obtenir les faveurs de celle qu'il aimait, il avait tenté de la violer, — elle s'était énergiquement défendue, avait crié au secours, et comme on était venu, ne pouvant l'avoir, il avait tenté de l'assassiner.

— Seulement, concluait la femme de chambre, comme c'est un homme du monde, qui a des protections, on éteint l'affaire....

— Ah ! disait le valet de pied, si c'était un pauvre diable... si c'était moi, qui eusse essayé çà sur madame... c'était l'échafaud, ni plus, ni moins ! Et la femme de chambre, tout naturellement, disait :

— Oh ! vous ! vous !... Mais, M. Antony est joli... il est très beau, et je sais bien que plutôt que de faire un scandale semblable, à la place de madame !...

La concierge semblait être de cet avis, car elle dit simplement :

— Vous savez, il faut faire la part de la peur... elle a eu peur cette femme ! Voyons mademoiselle Louise — tout à coup dans la nuit, un homme qui surgit dans votre chambre...

La femme de chambre ne parut pas redouter une pareille aventure.

— Elle savait bien que ce n'était pas pour la tuer...

Le portier conclut :

— Vraiment, il faut qu'un homme soit bien bête de risquer sa situation pour une femme...

Le valet de pied, s'adressant à la femme de chambre, demanda :

— Franchement, croyez-vous qu'il l'aurait tuée, si on n'était pas venu ?...

— Pardi ! croyez-vous que c'est pour la caresser qu'il lui a donné un coup de poignard ?

— Ce n'est pas ça que je veux dire... Mais, cet homme, on dit qu'il est un peu fou, c'est un exalté... Pour faire ce qu'il a fait, il ne devait pas avoir sa

raison... Eh bien ! croyez-vous que madame aurait été blessée, si on n'était pas arrivé dans la chambre ?...

— Ah ! bien, dites donc, vous, en voilà de drôles de questions que vous me faites !...

— Mademoiselle Louise, vous qui connaissez depuis longtemps madame, est-ce vrai qu'il devait l'épouser avant le colonel ?...

— Je vais vous conter ça.

— Ah ! c'est ça.

Aussitôt les gens de la maison entourèrent la table, les maîtres étaient absents, on était libre ; — et la cave était ouverte. Mlle Louise raconta son histoire. Pendant ce temps, Olivier Delaunay, rassuré désormais sur les suites de la terrible affaire, ne pensait plus qu'à en détruire l'effet. Il se rendit chez la vicomtesse de Lancy, où deux fois par semaine on recevait les intimes après dîner. Il savait devoir y rencontrer Mme du Camp, celle qui, par ses médisances avait été la cause du crime.

On l'annonça, et au silence qui se fit aussitôt, il comprit qu'on parlait de l'aventure. La jeune veuve, Mme de Lancy, vint au-devant de lui et, souriante, elle dit :

— Ah ! mon cher docteur, voilà qui est gracieux, vos visites sont si rares !

Il s'inclina et, souriant également, il dit tout bas avec intention :

— A qui la faute ? Puis haut : Vous êtes trop aimable, madame, et votre accueil me rend tout honteux.

Mais la vicomtesse se tournait vers les personnes groupées dans le salon et disait :

— Mesdames, nous allons enfin savoir ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte, car le docteur Delaunay est la seule personne qui ait été reçue depuis hier à l'hôtel d'Hervey.

Olivier tourna ses regards de tous les côtés, comme étonné de ce qu'on disait. Mme du Camp avait baissé la tête, cherchant à éviter son regard ; le jeune docteur demanda :

— Mais que raconte-t-on ?

— Oh ! vous devez le savoir, fit en riant Mme de Lancy.

— Je vous assure, madame, que je ne comprends pas.

— Voyons ! madame du Camp, que nous disiez-vous ?

Visiblement ennuyée, Mme du Camp dit d'un ton sec :

— Je dis ce qu'un magistrat chargé de l'instruction m'a conté... M. Antony n'est-il pas à la Force ?

— Je ne sais pas, madame, où est M. Antony, j'ignore s'il est enfermé à la Force, mais je ne vois pas le rapport qu'il y a entre M. Antony et l'hôtel d'Hervey.

— Monsieur le docteur, c'est un devoir de votre profession d'être discret, et je regrette que Mme de Lancy vous ait si légèrement parlé de notre causerie sans importance... entre femmes.

Oh! mais il y a bien du nouveau depuis. (Page 101.)

— Sans importance ! madame du Camp fit follement, mais guidée par un bon sentiment ! Mme de Lancy; sans importance! Vous dites que Mme d'Hervey a été surprise dans sa chambre avec M. Antony, par son mari, et qu'il l'a assassinée.

— Oh ! madame, qu'avez-vous dit là ?...

— Docteur, Mme d'Hervey est mon amie, et...

— Je ne le savais pas...

— Mme d'Hervey est mon amie, et j'ai dit que M. Antony l'avait frappée parce qu'elle lui résistait... je respecte et honore.

Le docteur Delaunay était très pâle ; ses mains, crispées, déchiraient ses gants ; il se contenait à peine. L'ennemie de ceux qu'il aimait était devant lui ; quand il croyait les avoir sauvés, il voyait la calomnie se redresser, plus épouvantable encore, alléguant des faits précis. Il aurait voulu écraser la vipère ; mais en montrant son trouble, il compromettait ses amis. C'est en riant, en plaisantant, en le prenant pour des cancans absurdes, qu'il devait entendre le récit de ce qu'il ne savait que trop bien. Il fit un effort et l'interrompit en riant :

— Vous l'aimez et l'honorez comme les femmes s'aiment et s'honorent entre elles.

— Allez-vous dire que je suis méchante ?... Je suis sévère, peut-être, et c'est pour moi une preuve d'affection.

— Une preuve d'affection ?

— Évidemment ; je veux savoir ce que sont mes amies, pour pouvoir les défendre.

— Mais vous les attaquez.

— Comment cela !... Mais tout le faubourg Saint-Honoré sait que Mme d'Hervey a été blessée presque mortellement, que son mari au désespoir est près d'elle, que M. Antony est en prison.

— Chère madame du Camp, vous portez trop d'intérêt à Mme d'Hervey, à son époux... même à M. Antony, pour que je ne m'empresse pas, malgré le devoir, de manquer au secret professionnel.

— Dites, fit en souriant méchamment Mme du Camp.

Tous les invités penchaient curieusement la tête.

— Je viens de faire mes adieux à M. d'Hervey et à Mme d'Hervey, qui partaient avec leur jeune fille pour l'Italie. Le colonel avait demandé un congé de trois mois à cet effet, et il arrivait avant-hier matin pour chercher sa femme, sa fille et la sœur de sa femme. Ils sont en route depuis deux heures, tous fort bien portants, je vous l'assure. Maintenant, chère madame du Camp, si vous venez après-demain à la soirée de notre aimable hôtesse, Antony m'a prié ce matin de l'y accompagner.

— Ah ! mon cher docteur, que ce que vous dites là me fait plaisir ! fit joyeusement la comtesse de Lancy, en prenant affectueusement les mains d'Olivier. Ainsi, tout cela n'était que calomnies et mensonges ?

— Tout, madame. A la suite de la scène regrettable qui s'était passée chez vous, je dus calmer Antony qui voulait absolument faire demander à Mme du Camp où elle avait entendu ce qu'elle avait raconté.

— Je n'ai rien à dire à ce M... Antony... je ne connais pas ces gens... et m'étonne qu'on les reçoive si légèrement.

— Je ne me permettrais pas de défendre vis-à-vis de vous mon ami Antony, il m'a dit que vous n'étiez pas sincèrement son ennemie, cela n'est chez

vous qu'un motif à spirituelles boutades... Antony m'a dit même que vous lui aviez donné, il y a quelque temps, des preuves de votre sympathie et de votre affection...

Mme du Champ avait saisi l'intention du ton et de la phrase, elle avait levé la tête et, rencontrant le regard d'Olivier, elle avait baissé les yeux en rougissant :

— J'ai pu, fit-elle, témoigner ma sympathie à un jeune homme charmant, alors que ceux qui étaient de ses amis étaient les miens ; mais lorsque j'ai su qui il était...

Toujours souriant, le docteur se pencha sur le fauteuil où était assise Mme du Camp et, du même ton sec dont il avait parlé, il reprit, l'interrompant :

— Oui, Antony m'a dit cela; il vous a raconté, un jour, chez lui, où vous l'étiez venue consoler, le secret de sa vie... il vous a dit qu'il ne savait pas aimer. Je crois même qu'il vous a dit qu'il ne savait pas aimer banalement...

Dans les salons les invités écoutaient, échangeant entre eux des regards satisfaits. Ils semblaient heureux de voir la confusion de Mme du Camp. Celle-ci avait peine à se contenir, tandis que le docteur restait calme et souriant...

— Monsieur le docteur, je ne veux pas chercher à deviner l'intention que vous mettez dans vos paroles. Si, une fois, j'ai été chez M. Antony, c'est que je le croyais un homme de notre monde, et que ma mission de dame de charité m'oblige à aller chez les amis chez lesquels j'ai le droit d'espérer un bon accueil.

— Mais, madame, je n'ai pas mis de mauvaises intentions dans mes paroles. Je ne voulais dire que ce que vous déclarez, c'est que vous saviez Antony digne de toute sympathie ; c'est que, faisant une bonne action, vous étiez sûre de trouver chez lui un bon accueil. Je ne voulais pas dire autre chose.

La situation était gênante pour tout le monde. Le docteur affectait d'être calme et souriant ; Mme du Camp, au contraire maugréant à mi-voix, laissait entendre à ceux qui se trouvaient autour d'elle :

— Le malotru, ce sont les dignes amis.

La vicomtesse de Lancy dit gaiement :

— Enfin tout cela n'est pas vrai ; cette chère Adèle, n'a pas manqué d'être assassinée ?...

— Non, madame, la baronne d'Hervey, s'est légèrement blessée avant-hier soir, en rentrant. Elle n'a pas voulu réveiller sa femme de chambre; mais cela est sans importance. Vous savez que depuis quelques mois elle était maladive, j'avais depuis longtemps conseillé un voyage en Italie. Tout à coup, le colonel s'est décidé. — Vous savez combien il est original, — arrivé le matin, il voulait qu'on se mît en route le soir. — J'ai eu toutes les peines du monde à faire retarder le voyage d'un jour. Mme d'Hervey voulait rendre quelques visites, il s'est fâché rouge, il a fait fermer les portes de l'hôtel et a dé-

fendu de parler du départ. — De là sans doute, avec la blessure de la baronne, l'étrange histoire qu'on a racontée.

— Il y a de si curieuses coïncidences ! fit méchamment Mme du Camp.

— Vous parlez de l'arrivée du colonnel.

C'est vrai, madame, justement la même nuit des propos étranges sont tenus presque publiquement sur le compte de la baronne d'Hervey et, le matin même, son mari arrive. Vous avez raison, c'est à croire que quelque misérable lui avait écrit de venir au plus tôt surveiller sa femme... et précisement à peine est-il arrivé qu'il veut l'emmener avec lui... Vous avez raison, il y a de singulières coïncidences.

Mme du Camp était comme stupéfiée en regardant le jeune docteur. Sentant tous les regards dirigés sur elle, elle baissa la tête.

— C'est seulement votre observation, madame, qui me fait remarquer cette coïncidence. Mais, assurément, cela est singulier, et je suis prêt à croire, comme vous, qu'une créature misérable, une femme qui n'aura pu obtenir d'Antony ce qu'elle voulait de lui, une femme jalouse enfin, voulant se venger de lui, aura inventé cette fable odieuse.

Cette rapide conversation avait donné un étrange aspect à la soirée : les gens se regardaient, gênés, embarrassés, n'osant approuver ni l'un ni l'autre. Cependant, un courant sympathique se manifestait pour le docteur, et cela augmentait la rage de Mme du Camp, qui, se levant tout à coup, alla tendre la main à Olivier, et de son sourire le plus aimable lui dit :

— Docteur, je voudrais vous avoir pour ami ; mais, si j'ai pu vous faire de la peine, je regrette bien ce que j'ai dit. Ne croyez pas que j'en veuille à l'un ou à l'autre de vos amis. J'ai la plus grande amitié pour cette chère Adèle, et je suis très heureux de savoir par vous que ce qu'on m'avait raconté est absolument faux... Pour M. Antony, il ne faut pas m'en vouloir ; il a été si méchant avec moi l'autre soir, que, femme, je pouvais bien chercher une petite vengeance... Mais c'est fini et je veux, avant de me retirer, que vous m'assuriez que nous sommes toujours bons amis.

— Il n'en a jamais été autrement, madame, fit Olivier en baisant le bout de ses doigts...

— Oh! comment, dit Mme de Lancy, vous vous retirez déjà, ma chère belle ?

— Vous le savez, ma chère amie, en arrivant je vous l'ai dit, je suis mal portante ; j'étais venue surtout pour causer avec vous de l'épouvantable catastrophe, et je suis bien heureuse que M. le docteur nous ait tout à fait rassurés sur cette chère Adèle.

— Vous êtes une vilaine de partir si tôt.

— Excusez-moi... Au revoir, Monsieur Delaunay, vous ne m'en voulez pas ?

— Au contraire, madame... Ma sympathie pour vous s'augmente chaque jour.

Quand la vicomtesse de Lancy revint de reconduire Mme du Camp, elle se

dirigea vers le docteur, et ayant regardé autour d'elle, certaine de n'être pas entendue, elle lui demanda :

— Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela, Olivier ?

— Ma chère amie, la moitié. Le colonel a surpris Antony chez Adèle.

— Oh! les malheureux!...

— Adèle a été frappée par Antony, tout cela est vrai. Mais heureusement le colonel ne se doute de rien. Tout cela se réduit à un accident. M. d'Hervey les a emmenées ce soir.

— Ah ! et Antony ?.

— Il a été arrêté.

— C'est vrai ?

— Oui, il est à la Conciergerie. Mais on ne peut plus relever une seule charge contre lui, et il sortira demain...

— Oh ! vous l'amènerez aussitôt..., il faut qu'on le voie, pour détruire le mal que fait cette vipère...

— Elle est sortie d'ici plus redoutable qu'auparavant; heureusement ils sont loin et n'ont rien à craindre... Elle se venge, — Antony n'a pas voulu l'aimer.

— On nous regarde. Venez et ne parlons plus de cela.

Et, souriante, la belle vicomtesse prit le bras du jeune homme pour le ramener vers le groupe qui se plaçait autour du piano.

Mme du Camp, en sortant de chez la vicomtesse de Lancy, dit à son cocher de la conduire à l'hôtel d'Hervey.

La voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Le cocher était sauté de son siège pour ouvrir la portière. Mme du Camp lui dit:

— Entrez à l'hôtel, vous donnerez ma carte et demanderez si Mme d'Hervey est visible. Si elle était absente, vous diriez à sa femme de chambre de venir me parler.

Le cocher obéit. Pendant qu'il faisait sa commission, Mme du Camp fouillait dans sa bourse et en tirait deux louis. Moins d'une minute après, la soubrette Louise, amenée par le cocher, passait sa tête par le châssis de la portière.

— Ah ! vous voilà, Louise. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Madame sait tout ce qui s'est passé.

— Je sais ce que vous m'avez fait dire.

— Oh ! mais il y a bien du nouveau depuis.

— Dites vite

Et, en parlant, Mme du Camp mettait les deux louis dans la main de la femme de chambre. Celle-ci dit joyeusement:

— M. le colonel est reparti avec madame, sa fille et la sœur de madame, il y a trois ou quatre heures, et il ne se doute absolument de rien.

— Mme d'Hervey n'est donc pas grièvement blessée ?

— Ce n'est presque plus rien. Le docteur se cachait de moi, quand il lui

parlait, mais j'étais derrière une tapisserie et j'entendais tout; elle sera guérie en quatre ou cinq jours.

— Et Antony ?

— M. Antony a tout arrangé ; il est peut-être sorti de prison ou il en sortira demain. Je crois qu'il en est sorti, car M. Olivier Delaunay a passé une partie de la journée avec lui et madame l'a chargé d'une commission pour lui.

— Très bien ! tout s'explique.

— Que dit madame ?

— Rien... Et c'est tout ?...

La femme de chambre regardait si on n'était pas sorti de l'hôtel pour voir ce qu'elle faisait ; la porte s'était refermée sur elle. Alors, plus tranquille, elle se pencha un peu plus dans la voiture et dit :

— Si, madame, il y a quelque chose de grave, de bien grave.

— Ah ! et quoi ?

— Oh ! je ne dois pas dire cela, c'est un secret... et qui pourrait faire trop de mal...

— Mais, qu'est-ce donc ? dites-le...

— Non, madame, non, je ne puis dire ça...

Mme du Camp avait plongé les doigts dans sa bourse, elle en tirait trois louis, et les glissant dans la main de la fidèle Louise, elle dit :

— Dites ce que c'est.

— Madame ne dira jamais ce que je vais lui dire. Madame le promet ?

— Avez-vous déjà eu le moindre désagrément pour ce que vous m'avez dit ?

— Non, madame, et puis, madame m'a assuré, que si je perdais ma place à cause d'elle, elle me replacerait.

— Vous n'aurez toujours qu'à vous louer de moi, si vous êtes franche.

— Eh bien ! voici, madame, commença Louise, après avoir englouti dans la poche les cinq louis qu'elle venait de gagner si honnêtement.

Quand M. le docteur est venu pour la seconde fois, j'ai cru que madame était perdue. Dans un accès de délire, je pense, elle avait arraché son pansement ; il en était advenu une hémorragie qui est la cause de sa faiblese aujourd'hui, et qui lui donnait à tort l'aspect d'une morte... Le docteur parut épouvanté, il la soigna, replaça l'appareil immédiatement ; je l'aidai. — Puis, lorsque madame fut un peu plus calme, il m'ordonna de sortir et resta près de Mme d'Hervey ; j'étais très effrayée, et je voulais savoir. Je me cachai derrière la tapisserie de l'armoire ; je vis le docteur bien fermer les portes, puis venir s'asseoir au chevet de la malade ; il l'interrogea avec une certaine inquiétude et, enfin, j'entendis qu elle lui disait qu'elle était enceinte.

— Ah ! mon Dieu ! exclama Mme du Camp, que me dites-vous là ?

— Oui, madame, oui, elle est enceinte. C'est alors que je me souvins qu'avant l'arrivée du docteur, lorsqu'elle semblait aller assez bien, elle m'avait

demandé depuis combien de temps le colonel n'était pas venu à Paris. « Depuis plus de six mois », lui dis-je. Et quelques minutes après, elle avait arraché son pansement. Assurément, elle voulait mourir ; elle avait compté les mois, et elle avait constaté l'impossibilité de tromper le colonel sur sa paternité. Le docteur lui a dit qu'elle était enceinte de près de quatre mois.

— Depuis le voyage d'Ittenheim.

— Oui, madame.

— Oh ! mais cela est très grave. Et que compte-t-elle faire?

— C'est ce que je ne sais pas. Il se manigance quelque chose ; je sais que M. Antony y est mêlé, mais je n'ai pu entendre, il parlait très bas. Je sais seulement que c'est le docteur qui dirige tout : c'est lui qui a persuadé au colonel d'emmener toute la famille.

— A Strasbourg?

— Ils vont d'abord à Strasbourg, mais immédiatement après ils partiront pour je ne sais où...

— Un long voyage.

— Naturellement, je crois que le docteur veut que madame accouche bien loin.

— Ainsi vous avez entendu Mme d'Hervey raconter au docteur qu'elle était enceinte des œuvres d'Antony ; vous les avez entendus convenir que l'on cacherait cette situation au colonel d'Hervey?

— Oh ! je n'ai pas entendu tout cela, je crois que le voyage n'a que ce but ; je sais que ces dames ne doivent pas séjourner à Strasbourg, elles doivent se rendre en Italie.

— Elle va cacher sa grossesse au colonel, et va à l'étranger faire ses couches ; là, elle abandonnera l'enfant.

— Oh ! madame, ce n'est pas moi qui dis cela.

Mme du Camp semblait heureuse de ce qu'elle apprenait. — Un sourire méchant montrait ses dents admirables, la haine faisait briller son regard, sa voix avait des accents joyeux en demandant :

— Vous croyez que la blessure faite par Antony à sa maîtresse — elle appuyait avec satisfaction sur le mot, — est sans importance? Je m'en doutais, c'était là une comédie pour sauver Mme d'Hervey. Mais avec un imbécile comme le colonel, la peine était bien inutile.

— Mais, je crois que le colonel n'accuse pas madame ; il accuse M. Antony. S'il ne le poursuit pas, c'est pour éviter un scandale. Vernet, son domestique, nous a dit que certainement, un jour ou l'autre, M. d'Hervey réglerait l'affaire avec le bâtard.

— Très bien ! Le colonel n'est pas absolument rassuré alors ?

— Oh ! non, madame, et sa hâte à partir, croyons-nous, vient justement de ce qu'il redoute des incidents désagréables. Il avait absolument fait défendre sa porte ; quand la police, les juges sont venus, c'est à peine si on les a reçus

et il a refusé de répondre. Il est parti avec sa famille, à Strasbourg, nous le croyons tous, pour éviter cela.

— On n'a emmené personne de la maison, chargé d'adresser la correspondance?

Oh! non, madame, on ne nous a même pas dit l'endroit où l'on se rendait; c'est M. le docteur qui doit venir chercher les lettres et les faire parvenir.

— Mais, d'ordinaire, en voyage on emmenait tout le monde.

— Pas tout le monde; mais madame m'emmenait toujours avec Jean le valet de pied. C'est la première fois qu'on nous laisse à la maison.

— Vous n'accompagniez pas cependant Mme d'Hervey, il y a environ quatre mois.

— Lorsque madame nous dit qu'elle partait rejoindre monsieur, parce qu'on s'était décidé tard, madame partait seule. Mais nous devions partir quatre jours après avec la sœur de madame qui devait lui mener sa fille. On se préparait au départ, lorsque madame est revenue tout à coup, juste la veille du jour où nous allions partir.

— Ainsi, vous n'avez pas d'ordre.

— Non, madame, je dois préparer les malles et les mettre aux messageries, mais je dois pour cela attendre une lettre de monsieur ou de madame.

— Bien! Vous avez toute la facilité de sortir?...

— Oh! oui, madame, nous n'avons plus rien à faire.

— Eh bien! ma bonne Louise, venez me voir demain. J'ai un petit cadeau à vous faire

— Oh! madame est trop bonne.

— Nous causerons plus longuement, j'ai bien des choses à vous demander. Vous n'avez rien à risquer maintenant. Mme d'Hervey ne vous a pas emmenée avec elle, et, assurément, son premier soin en arrivant à Paris, sera de renouveler sa maison.

— C'est ce que je crains madame. Aussi vais-je prendre mes précautions.

— Non pas; vous n'avez pas à vous inquiéter de cela, restez dans la maison le plus que vous pourrez, ne vous tourmentez pas de ce qui peut arriver. — Je suis là, et je vous ai déclaré que vous pouviez compter sur moi.

— Que madame est bonne!...

— Demain, Louise, n'oubliez pas de venir me voir. — Vous allez tout mettre en ordre dans l'appartement que l'on vient de quitter. Louise, voyez donc si vous ne trouvez pas de lettres... apportez-moi donc les ordonnances du docteur... Cherchez cela... Ainsi vous viendrez demain, n'est-ce pas. Ne manquez pas ma chère enfant, je vous l'ai dit, j'ai un cadeau à vous faire.

— Je remercie bien madame, d'avance.

— Rentrez vite, l'on pourrait venir voir pourquoi vous restez si longtemps dehors.

Ce n'était pas l'heure de la diligence. (Page 112.)

— Oh ! cela m'embarrasserait peu, il est tout naturel, après ce qui s'est passé ici, qu'une amie de madame vienne prendre de ses nouvelles et se renseigne sur tout ce qui est arrivé.

— Vous avez raison. — Au revoir Louise...

— Au revoir, madame.

La voiture s'éloignait pendant que la femme de chambre, rentrant dans l'hôtel, disait :

— Je ne t'ai dit que la moitié de ce que tu voudrais savoir, et il faudra qu'il soit bien joli, ton cadeau, pour avoir ce que tu désires. Ils cherchent déjà comment on a su ce qui se passait ici, ils le sauront bientôt et je me trouverais niaisement sur le pavé pour t'avoir servie! Madame du Camp, il faudra y mettre le prix, si vous voulez avoir la lettre... Car, enfin, en m'entendant avec quelqu'un, je pourrais la faire vendre au mari... C'est lui qui la paierait cher...

Mlle Louise avait frappé à la porte, on avait ouvert, elle rentrait; dans la loge du portier on dressait le couvert, on allait dîner là, entre amis, fêter le départ des maîtres, l'heure de la liberté, et Mlle Louise rentrait le sourire aux lèvres, gaie, toute fière de son adresse, ayant l'âme calme d'une conscience pure.

— Ah! mes enfants, j'ai faim et soif. Si vous saviez le bruit que ça fait, le départ des bourgeois! C'est pour cela qu'on me faisait demander. On refuse d'y croire, on dit qu'il y a là-dessous quelque chose de louche; une affaire si grave ne finit pas si tranquillement que ça.

— Voulez-vous que je vous dise comment tout ça se terminera? fit d'un air railleur le valet de pied.

— Oui, je voudrais bien savoir ça, demanda aussitôt Mlle Louise; je vous dirai si vous avez deviné juste.

— Eh bien! mes petits pères, avant quinze jours, madame sera revenue et M. Antony viendra le soir lui tenir compagnie.

L'insolent pronostic de M. Jean fut accueilli par des rires approbatifs.

— Eh bien! est-ce vrai? fit-il, s'adressant à Mlle Louise, en lui prenant la taille, mouvement auquel la femme de chambre se prêta gaiement. Mlle Louise se pencha en arrière, avança son provocant museau, et dit en hochant la tête:

— Jean, vous êtes en retard, mon petit... C'est bien plus beau que ça.

— Est-ce qu'ils vont revenir tout de suite? demanda avec inquiétude le portier, tremblant à l'idée d'être surpris offrant chez lui un festin aux gens de la maison.

— Non, au contraire. Mes enfants, reprit Mlle Louise, mettons-nous à table! Tout le monde se plaça. Elle resta debout, et, les deux mains sur la table comme sur une tribune, elle dit:

— Mes enfants, nous sommes ici chez nous, mais entendez bien, absolument chez nous, tout est à nous pour six mois, vous entendez, six mois!

Les domestiques se regardaient stupéfaits, mais contents.

— Pendant six mois, continua la soubrette, nous serons payés, logés et nourris à ne rien faire. Libres dans la maisons nous y trouverons bien de quoi nous entretenir. Nous n'avons que dix jours encore de servitude.

— Comment cela?

— Oui, pendant une dizaine de jours, le docteur Olivier doit venir prendre des nouvelles ici, afin d'en informer monsieur dans ses lettres, et dans dix jours il les rejoint. Alors, nous serons chez nous. Et pour commencer, ce soir,

je prends la chambre de madame.

— On s'en souviendra, fit Jean en riant.

— Allons, à table !

Et le joyeux festin commença.

CHAPITRE VIII

ADESSO E SEMPRE

Le colonel, à moitié étendu sur la banquette, fumait en pensant aux événements qui s'étaient succédé depuis son arrivée à Paris. Il y était venu furieux, plein de haine, de colère, prêt à châtier ceux qui triomphaient. Sa rage s'était éteinte à la vue du crime qui venait d'être commis chez lui. A la colère avaient succédé l'inquiétude, les tourments, la douleur. On l'avait trompé !

Sa femme était restée la digne compagne qu'il avait choisie. Mais, cependant, un misérable avait cru qu'il était possible de la détourner de ses devoirs ! Un misérable l'avait outragée, et, ne pouvant obtenir ce qu'il voulait, n'avait pas reculé devant le crime, pour se venger de celle qui lui résistait.

Tout danger passé, il se félicitait de ce qui venait de se passer. Sa femme était réellement digne de l'affection qu'il avait pour elle ; il pouvait désormais se reposer sur elle du soin de son honneur. Un jour ou l'autre, il retrouverait bien le gredin qui l'avait outragée, ne fût-ce qu'en pensant qu'elle pouvait manquer à ses devoirs. Et, bien heureux, le colonel, satisfait, remplissait le petit compartiment de la chaise de poste des nuages épais de son cigare.

Quand le colonel était dans cet état, c'est-à-dire quand il causait avec lui-même, à mesure que les phrases traversaient son cerveau, il les ponctuait par des sacrements et des jurons, et Vernet, qui s'appliquait à s'enfoncer dans un coin, pour prendre le moins de place, à mesure que le colonel, en s'étendant envahissait la banquette, n'entendait que des :

— Nom de Dieu ! sangdieu ! mille tonnerres !

Et, ne s'expliquant pas les motifs de ces exclamations singulières, craignant qu'elles ne s'adressassent à lui, il se faisait plus petit dans son coin.

Il était tout tremblant, le malheureux Vernet, et tout épouvanté de la longueur du trajet.

Trois jours et deux nuits, il allait être forcé de subir son colonel. Oh ! combien pluie, vent ou neige lui auraient semblé préférables à l'abri du compartiment dans lequel il était.

Le colonel, cependant, à mesure qu'il s'éloignait de Paris devenait plus

calme. Secoué par les cahots de la voiture, il avait laissé tomber son cigare éteint et le sommeil arrêta sur ses lèvres un dernier juron.

Alors, Vernet le couvrit de couvertures minutieusement, l'enveloppa avec soin, et connaissant ses habitudes, bien assuré par les ronflements que le sommeil qui commençait, ne finirait qu'au jour, il exhala un soupir de satisfaction et, tirant sa pipe, la bourra en disant :

— A mon tour, maintenant!

Dans l'autre compartiment de la voiture où était Adèle, étendue, Clara, sa sœur, la questionnait sur la catastrophe qui venait d'arriver et sur les raisons de ce départ précipité qu'elle n'avait appris qu'au moment de venir l'accompagner.

Clara, la sœur de Mme d'Hervey, était son amie, sa confidente. Elle savait tout, elle connaissait l'intimité enfantine d'Antony et d'Adèle, elle l'avait soutenue de ses conseils, elle l'avait protégée contre les tentatives d'Antony, et si Adèle avait succombé un jour, sa sœur avait fait tout ce qu'elle avait pu pour l'éviter.

Pour la clarté de notre récit, nous devons en quelques lignes résumer cette histoire.

Antony aimait Adèle. Sans famille, sans nom, jouissant d'une fortune que rien n'assurait dans l'avenir, il n'avait pas osé demander la main de celle qu'il aimait. Lorsque le colonel d'Hervey agréé par la famille, épousa Mlle Adèle de Chambly, Antony, désespéré, avait quitté la France. Trois années s'étaient écoulées sans qu'on entendît parler de lui. Un jour Mme d'Hervey étant chez elle causait avec sa sœur, lorsqu'un domestique vint lui remettre une lettre. En voyant le cachet, toute tremblante, elle froissa la lettre. Sa sœur lui dit :

— Tu es toute tremblante, de qui donc est cette lettre?

— C'est de lui ! fit-elle.

Clara ne comprenant pas, elle lui donna la lettre, en disant :

— Lis sa devise sur le cachet !

La jeune femme lut : *Adesso e sempre.*

— C'est d'Antony ! exclama-t-elle.

— Oui ! d'Antony, qui ose m'écrire !

Pour la rassurer elle lui dit :

— Mais, c'est à titre d'ancien ami, peut-être ?

— Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

— Mais, rappelle-toi, Adèle la manière dont il est parti tout à coup, lorsque le colonel d'Hervey t'a demandée en mariage. Jeune, paraissant riche..., aimé de toi — car tu l'aimais — il pouvait espérer obtenir la préférence... Mais, point du tout. Il part en demandant quinze jours seulement... Ce délai expiré... on n'entend plus parler de lui, et, trois ans se passent sans qu'on sache en quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et aventureux. Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

Et comme Adèle protestait, elle reprit :

— Après trois ans d'absence, je suis sûre que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué, bien sincère.

— Eh bien! ouvre donc cette lettre, car moi je ne l'ose pas.

Clara avait ouvert la lettre et avait lu :

« Madame sera-t-il permis à un ancien ami dont vous avez peut-être oublié jusqu'à la voix, de déposer à vos pieds ses hommages respectueux? De retour à Paris et devant repartir bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une ancienne connaissance, il se présente chez vous ce matin. »

« Daignez, etc. »

« ANTONY. »

C'était le matin ; d'un moment à l'autre, Antony pouvait venir. Les deux sœurs comprenaient bien qu'on ne pouvait le recevoir.

Sur les conseils de Clara, Adèle se disposa à sortir. Elle donna l'ordre d'atteler.

Elles avaient convenu que Clara recevrait Antony et lui expliquerait qu'à tout autre moment, Adèle se serait fait un plaisir de le recevoir ; mais, qu'en l'absence de son mari, elle s'y refusait absolument, pour elle et pour le monde ; qu'elle le suppliait de l'oublier, de partir. Et elle ajoutait :

— S'il reste, c'est moi qui partirait. Montre-lui ma fille, dis-lui que cet enfant est ma joie, mon bonheur, ma vie ; que je suis mère enfin ; qu'il faut qu'il m'oublie.

Fiévreuse, elle était descendue.

A peine la voiture qui l'emmenait sortait-elle de la porte de l'hôtel, que les chevaux s'emportaient. Le cocher criait, les passants se sauvaient épouvantés.

Un homme se précipita à la tête des chevaux, au péril de sa vie ; entraîné quelques minutes, il parvint à les arrêter et, au même moment, il tombait inanimé sur le pavé. On le relevait, on le menait dans l'hôtel sur l'ordre de celle qu'il venait de sauver.

Lorsqu'il fut étendu sur un canapé du salon, Adèle, venant remercier son sauveur, le reconnut.

C'était Antony !

Grièvement blessé, on ne pouvait le transporter chez lui. On dut le soigner dans l'hôtel ; c'est ainsi que l'amour presque éteint se ralluma.

Mais Clara veillait. Lorsqu'elle vit le danger, elle comprit qu'à la moindre tentative sa sœur succomberait ; et, lorsqu'Antony fut rétabli, c'est elle qui lui conseilla de quitter Paris pour aller rejoindre son mari.

Nous savons comment ce projet échoua. Antony se mit à la poursuite de celle qu'il aimait ; il la rejoignit à Ittenheim.

Nous savons ce qu'il en résulta.

Clara seule, avec sa sœur, lui demanda, après avoir entendu le récit de l'épouvantable scène dans laquelle Antony l'avait frappée, la raison pour

laquelle Antony étant arrêté et la disculpant de tout, le colonel assure qu'elle n'avait jamais eu la pensée de le tromper, elle quittait si précipitamment Paris, vers un but déterminé, puisqu'elle venait de lui déclarer qu'elles ne devaient passer que quelques jours à Strasbourg.

Alors, Adèle prit sa sœur dans ses bras, et, fondant en larmes, elle lui dit :

— Ce que je t'ai raconté est bien triste, Clara, et ce que j'ai à te dire est bien plus cruel encore.

Clara regarda sa sœur avec une affectueuse inquiétude ; tout ce qu'elle venait d'apprendre était effrayant, et Adèle disait simplement que cela était triste ; ce qu'elle devait lui raconter était plus grave encore ! Mais qu'était-ce donc ? Vivement émue par les larmes de la jeune femme, elle s'efforçait de la consoler ; mais Adèle, la tête sur le sein de sa sœur, avait des sanglots déchirants.

— Adèle, ma sœurette, voyons, ne pleure pas ainsi, sois raisonnable, peut-être t'exagères-tu le mal.... Adèle, je t'en prie, ne pleure pas ainsi... tu vas réveiller ton enfant.

A ce mot, Adèle releva la tête, contenant ses sanglots, la poitrine haletante. Elle fit un effort pour dire :

— Tu as raison, Clara... Je pourrais éveiller Camille. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Si tu savais le courage qu'il me faut pour vivre !

Mais enfin, qu'y a-t-il ?... Est-ce un secret que tu ne peux révéler ?

— Au contraire, il faut que tu saches tout, sans toi je serais perdue, et tu dois aider à me sauver.

Tu m'épouvantes... Mais qu'est-ce donc ?

Écoute, Clara, à mon retour d'Ittenheim je t'ai dit la vérité. — Antony était mon amant, tu sais par quelle circonstance fatale cela arriva. La lettre anonyme qui a prévenu mon mari pouvait amener une fin terrible....

Mais ne parle plus de ça, puisqu'il n'en reste rien ; vous avez été providentiellement sauvés, tous les deux — toi, pour le monde, tu te retrouves plus pure que jamais, ta réputation compromise par les médisances est rétablie plus solide ; Antony, qui pouvait être condamné, ne risque rien, tu en es assurée. Cependant, le scandale l'oblige désormais à s'éloigner de toi, c'était une liaison compromettante, dangereuse, difficile à rompre, cette rupture est faite, et toi seule, qui y risquais ta réputation, tu sors de l'aventure absolument indemne, ayant conquis la sympathie de tout le monde... Ne parle donc plus de ça... Antony, pour toi, ne doit plus exister.

Adèle prit les deux mains de sa sœur, et, le regard étrange, la voix pleine d'amertume, elle lui dit :

— Ah ! ma pauvre Clara, si tu savais ce que sont les suites d'une faute. Depuis la nuit terrible... et heureuse d'Ittenheim, je porte dans mes flancs l'œuvre d'Antony...

— Ah ! mon Dieu ! tu es enceinte ? exclama Clara effrayée.

— Oui, oui, je suis enceinte..., enceinte de quatre mois... et il y a plus de sept mois que mon mari m'a quittée pour regagner son poste... Comprends-tu... maintenant ?

— Oh ! mon Dieu !... mais c'est épouvantable...

— Tu le vois bien... fit Adèle, qui pleura plus fort...

— Voyons, voyons, Adèle, il faut du courage, les larmes ne servent de rien. Le colonel se doute-t-il de quelque chose ?

— Non.... S'il devait savoir, se douter seulement, je me tuerais...

— Tu dis des folies... Tu me disais que c'était la cause de ton voyage. — Que comptes-tu faire ?

— Une chose folle, bien romanesque, que le docteur a convenue avec Antony.

— Antony ! il sait ta position...

— Oui, le docteur lui a tout dit hier, c'est à cause de cela qu'il a consenti à se défendre, sinon il voulait, affirmant ce qu'il avait dit, c'est-à-dire qu'il avait tenté de m'assassiner parce que je lui résistais, — se faire condamner et se tuer dans sa prison.

— Oh! mon Dieu ! fitClara en frissonnant.

— Il a consenti à vivre pour son enfant, et nous avons convenu avec le docteur que dans quelques jours, à cause de mon état de santé, j'irai passer l'hiver en Italie. Le colonel, obligé par son service de rester en France, c'est toi qui m'accompagneras ; le docteur viendra me soigner. Au dernier moment, nous irons dans un village perdu où j'accoucherai. Dès que mon état le permettra, nous reviendrons au lieu de notre résidence, abandonnant l'enfant.

— Oh ! mon Dieu ! que dis-tu là ?

Adèle pleurait et c'est en sanglotant qu'elle continua :

— Oui, ma pauvre Clara, je serai forcé de l'abandonner, mais Antony viendra aussitôt que je serai partie, il recueillera l'enfant, il le reconnaîtra en le déclarant de mère inconnue...

L'émotion secouait la pauvre femme, qui vainement cherchait à contenir ses sanglots, et tombant dans les bras de sa sœur, accablée de douleur, elle gémit :

— Voilà, ma sœur, la douloureuse comédie que je vais jouer ; voilà l'œuvre pénible dans laquelle il faut que tu m'aides... car, si je consens à me séparer de mon enfant, c'est que je suis certaine qu'il sera élevé comme par moi.

Clara était visiblement très impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre, elle tenait sa sœur dans ses bras, appuyant sa tête sur sa poitrine, caressant ses cheveux de ses mains, et, les larmes aux yeux, la voix hoquetante de sanglots, elle lui dit :

— Adèle, Adèle, il faut du courage. Je suis avec toi et, au besoin, s'il le faut, moi qui n'ai rien à perdre, qui suis libre, je reconnaîtrai ton enfant...

— Ah ! ma sœur ! Et les deux jeunes femmes s'embrassèrent longuement.

Une grande partie de la nuit elles causèrent et arrêtèrent dans tous ses

détails le plan convenu, prévoyant les obstacles et cherchant les moyens de les combattre, se préparant à tout enfin : Adèle, guidée par ses craintes, Clara, conseillée par son cœur.

Au petit jour, le colonel s'éveilla. Vernet ronflait comme une toupie. Le pauvre gars s'éveilla sous le heurt d'un coup de poing et au bruit d'un épouvantable juron. Ainsi qu'un pantin mû par un ressort, il se dressa dans le compartiment, enfonçant le plafond de sa tête et retombant par la secousse presque sur son colonel.

— Nom de nom de Dieu de brute ! Mais, tu n'es donc bon à rien : dormir toute la nuit, tout le jour ! Est-ce que je dors, moi, vingt dieux !

— Que veut mon colonel ?

— Eh ! bon sang de bon Dieu ! va à l'auberge pendant qu'on relaie, demande ce qu'il y a pour déjeuner.

Le hussard avait ouvert la portière et sautait sur la route ; l'aube naissait à peine et l'auberge n'avait que ses portes d'écurie ouvertes ; ce n'était pas l'heure de la diligence, et c'est en vain que le malheureux Vernet s'efforçait de crier pour obtenir quelque chose.

Le colonel avait été voir dans le grand compartiment de la chaise de poste si sa femme et sa belle-sœur ne voulaient pas déjeuner. Il allait parler de cette voix formidable qui commandait l'escadron. Mais en voyant le délicieux tableau des deux femmes endormies dans les bras l'une de l'autre, ayant l'enfant couchée sur leurs genoux, il se tut en appuyant le bout de sa main sur sa bouche, comme s'il redoutait qu'elle ne fit du bruit malgré lui, et, ravi, il contempla quelques minutes celle qu'il aimait.

Vernet revenait furieux, proférant des sottises à l'adresse des auberg istes Le colonel ferma bien vite la portière, mais doucement, avec précaution et, fronçant les sourcils, le doigt sur les lèvres, il imposa silence à son soldat en commandant :

— Chut ! chut ! nom de...

Les chevaux étaient attelés, ils remontèrent en voiture, le colonel en disant :

— Nous déjeunerons au prochain relai.

— Vernet donne-moi la gourde.

Et, après avoir bu une large lampée de vieux cognac, le colonel se blottit dans un coin et ferma les yeux.

Il ne dormait jamais...

Pendant que la chaise de poste qui porte le colonel d'Hervey et sa famille se dirige sur Strasbourg, nous ramènerons le lecteur à Paris.

Le surlendemain, le docteur Olivier Delaunay recevait un mot de Me Séjournet, lui annonçant que le soir même il pourrait aller à la Conciergerie chercher son ami Antony. Le docteur, joyeux, arrivait à la préfecture de police vers quatre heures. Il fut immédiatement conduit près de son ami, et le gui-

Celui-ci la prit, la regarda. (Page 120.)

chetier, en voyant le prisonnier, comme s'il avait attendu la visite pour la faire, dit à Antony :

— Monsieur, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de recevoir l'ordre de vous mettre en liberté, une ordonnance de non-lieu vient d'être rendue.

Antony sauta au cou du docteur et, croyant que c'était à lui qu'il devait sa liberté, l'embrassa en disant :

— Merci, Olivier, merci.

Le docteur, un peu abasourdi, ne pensa pas à le dissuader, car ce pouvait lui être utile, en lui donnant plus d'autorité sur le jeune homme. Puis le vieux Séjournet lui avait recommandé le secret le plus absolu. Quelques minutes après, les deux amis étaient dehors, et Antony racontait au docteur que le matin même il avait été interrogé, qu'il s'étonnait de sa mise en liberté, parce que dans le procès-verbal qu'il avait signé, il avait déclaré positivement qu'adorant Mme d'Hervey, trompé par une lettre et se croyant aimé, il avait pénétré chez elle, il avait voulu posséder la femme ; celle-ci lui ayaut résisté, et croyant qu'il allait être surpris, il avait voulu l'assassiner.

Le docteur était étonné.

— Mais vous avez dit le contraire de ce que nous avions convenu.

— Je vous avoue que je croyais peu à votre promesse de liberté, et mon seul désir était de sauver Adèle de la moindre accusation. Les juges (ils étaient deux) ont paru surpris. L'un d'eux m'a demandé si j'étais entré chez Mme d'Hervey ayant l'idée de l'outrager ou de la tuer. — Non, répondis-je, je n'ai agi que perdant conscience dans un moment de folie. — Les deux juges hochèrent la tête, en disant ensemble :

— C'est bien cela — et au-dessous de ma signature ils écrivirent quelques mots dans lesquels je crus lire qu'ils déclaraient que j'avais agi sans avoir conscience de mes actes.

— Enfin, enfin, le principal c'est que vous êtes libre, libre sans jugement; qu'une ordonnance de non-lieu clôt toute l'affaire, que la famille du colonel n'est plus à Paris.

Le front d'Antony s'assombrit :

— Partie! déjà !

— Ne vous occupez plus de ça... Vous avez une ennemie que je dois vous signaler et devant laquelle il faut que vous vous trouviez ce soir.

— Qui donc?

— Mme du Camp.

— Oh ! la misérable, la vipère! C'est elle qui est la cause de tout et je...?

— Ne vous emportez pas, écoutez-moi, il faut qu'elle se taise, il faut surtout qu'elle n'ait rien à dire.

Alors le docteur raconta ce qui s'était passé l'avant-veille à la soirée intime de Mme de Lancry; la promesse qu'il avait faite d'y amener Antony le soir même. Celui-ci accepta avec joie, et il dit au docteur.

— Mon cher Olivier, nous allons nous rendre chez moi. J'ai besoin de changer de toilette, puis nous irons dîner tous les deux aux Frères-Provençaux ou au Rocher de Cancale, et de là nous irons chez Mme de Lancy.

— Parfaitement, mais à la condition que vous allez vous condamner à être gai quoi qu'il advienne; que pour tous vous serez l'homme calme, *tranquille*, qu'aucun souci ne préoccupe, qu'aucun chagrin ne tourmente.

— Soyez tranquille, si Mme du Camp cherche sur mon visage les preuves des infamies qu'elle raconte, elle sera déçue.

— A la bonne heure. Je veux vous revoir gai comme autrefois au vieux quartier.

— Je serai gai; si l'on danse, je danserai... et si l'on est méchant, je rirai.

— Très bien, nous avons encore huit jours à passer à Paris, il faut les passer gaiement. Vous deviendrez sérieux après.

Les deux jeunes gens se rendirent chez Antony. Louis, son domestique, fut joyeusement surpris. Il raconta à son maître que le domestique de Mme du Camp était venu plusieurs fois pour savoir de ses nouvelles; Louis avait répondu chaque fois que son maître était en voyage dans *sa famille.*

Le docteur regardait Antony qui riait frébilement. Olivier Delaunay était heureux, ses amis étaient sauvés, la famille d'Hervey était en route, Antony était libre; sa gaieté était calme, mais sincère. Antony, fiévreux, agité, s'efforçait de paraître joyeux; lui, toujours réservé, discret, il était bavard; lui toujours sombre, il riait bruyamment, et pour rien. Le docteur Delaunay le voyait et en était gêné. Antony, qui ne pouvait passer une minute sans parler d'Adèle, affectait de l'avoir oubliée, et le docteur n'osait lui en parler.

Après avoir dîné, les deux jeunes gens se rendirent chez Mme de Lancy. La belle vicomtesse le reçut affablement, l'accueil qui lui fut fait par tout le monde le ravit. Sa présence détruisait d'un coup tous les racontars qui couraient depuis quelques jours.

— Enfin, vous voici de retour.

— Oui, madame, j'ai fait un petit voyage, une visite que je fais tous les ans à de vieux parents.

La belle Mme du Camp — surprise de l'arrivée d'Antony, depuis une heure elle affirmait à tous qu'il ne pouvait venir, qu'elle était plus que jamais certaine de ce qu'elle avait dit, — avait réprimé un mouvement de déception, et, souriante, avait tendu la main au jeune homme, en lui disant :

— Est-ce que vous m'en voulez toujours, monsieur Antony?

— Et de quoi donc, madame? Est-il possible de vous en vouloir jamais, vous, la plus charmante, la plus gracieuse?... Est-ce parce que votre esprit pique quelquefois? Je suis trop heureux d'être de ceux dont il s'occupe, pour m'en plaindre jamais.

— Monsieur Antony, tout le monde remarquait votre absence; la médisance s'en mêlait, et je suis heureuse que votre présence efface tout cela.

— Mon Dieu! madame, je ne sais d'où ce bruit est né; je sais ce que vous voulez dire... et je ne veux même pas prononcer les noms respectés de ceux qu'on mêlait avec moi dans cette absurde histoire.

— Qui vous l'a conté? demanda Mme de Lancy.

— Le docteur, madame... et je vous avoue que nous avons bien ri...

— Au reste, fit gaiement Mme de Lancy, cette histoire est tombée d'elle-même. Les principaux acteurs qu'on disait fâchés sont parfaitement bien ensemble; celle qu'on disait cruellement blessée se porte assez bien pour entre-

prendre par ces temps glacés un voyage de quarante heures... Mon Dieu! invente-t-on des sottises!

— C'est vrai! Mais, ma chère amie, j'ai vu cette chère Adèle il y a quelques jours à peine, ajouta Mme du Camp d'un ton doux comme un chant, et il m'a semblé avoir deviné le motif de son départ de Paris.

— Ah! qu'est-ce donc? demanda indifférente Mme de Lancy, en versant le thé.

Antony et Olivier écoutaient.

— Je crois bien que Mme d'Hervey va habiter Strasbourg pour se trouver près de son mari lorsqu'elle lui donnera un nouvel héritier.

— Ah! ragea Antony, se mordant les lèvres et déchirant, de ses mains crispées sous son habit, les dentelles de son jabot.

Le docteur était devenu livide... Et, à l'exclamation de surprise des invités, il répondit, s'adressant à Mme du Camp, d'un ton sec:

— Vous vous trompez, madame, Mme d'Hervey est malade, et n'est point dans l'état où vous dites...

Antony s'était penché sur le fauteuil de Mme du Camp, et lui disait à voix basse:

— Misérable vipère, comme je vous hais!

— Que me dites-vous, monsieur? fit Mme du Camp, se relevant pâle et tremblante.

Antony s'inclina en lui prenant la main et, l'obligeant à se rasseoir, dit:

— Je vous assurais, madame des sentiments que j'ai pour vous pour votre bonté, votre franchise; je vous déclarais ce que j'éprouve.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur, dit Mme du Camp, l'œil ardent, les lèvres pincées.

Olivier Delaunay parlait aux invités, détournant leur attention. Antony continua:

— Si vous saviez, madame, combien mes sentiments sont sérieux.

— Je le sais, monsieur, j'ai vu un jour une lettre de vous.

— Ah!... eh bien, madame, ma haine est d'aussi longue durée; si vous avez vu une lettre de moi, sur mon cachet vous avez lu ma devise.

— Oui, monsieur, fit Mme du Camp souriant méchamment, j'ai lu: *Adesso e sempre.*

— Ma haine et mon mépris pour vous: *Maintenant* et *toujours.*

— Eh bien! je vous défie, prenez garde.

— Vipère!

Et Antony, toujours souriant, se dirigea vers le groupe des invités, pendant que Mme du Camp disait bas:

— J'irai jusqu'à Strasbourg, et c'est moi qui ferai lire tes lettres au colonel. Nous verrons après s'il doute encore.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

DEUXIÈME PARTIE

LE FILS ET LE PÈRE

CHAPITRE PREMIER

BONNES ŒUVRES D'UNE DAME DE BIEN

Si, vu du faubourg Saint-Honoré, l'hôtel du colonel baron d'Hervey paraissait abandonné, il n'en était pas de même à l'intérieur. Depuis le départ des maîtres, la vie était devenue au contraire plus bruyante, mais seulement sur le devant de l'hôtel c'est-à-dire dans les bâtiments qui précédaient la grande cour, et dans lesquels logeaient tous les domestiques. Maîtres de l'hôtel, ces dames et ces messieurs avaient abandonné l'office. On déjeunait le matin et l'on dînait le soir chez le portier, et depuis le départ, le menu fait ordinairement pour les maîtres n'avait pas été modifié ; la cuisinière avait dit que, n'ayant pas reçu d'ordre, elle continuerait à faire pour la maison le service de chaque jour.

Aussi, tout le monde était exact à l'heure des repas ; une seule personne, la femme de chambre, Mlle Louise, s'était absentée deux ou trois fois, et, comme chaque fois elle était revenue avec des emplettes, on n'avait pas manqué de trouver à ses absences un motif respectable.

Le docteur était venu trois fois ; la troisième fois, il avait annoncé à Mlle Louise qu'il espérait voir le colonel quelques jours après. Il lui demanda si on n'avait rien à faire dire à M. ou Mme d'Hervey.

Mlle Louise avait répondu négativement, et le soir même elle ne revint pas à l'heure du dîner.

Le soir. les gens de Mme d'Hervey recevaient les domestiques du voisinage, et chacun racontait ce qui se passait chez ses maîtres. L'hiver s'avançait ; beaucoup se trouvaient libres par le départ de leurs maîtres pour le Midi. Mlle Louise annonça un soir que Mme du Camp, qu'elle avait rencontré la veille,

quittait Paris sans dire où elle allait ; elle ajoutait même qu'elle avait été questionnée sur le lieu où sa maîtresse devait se rendre, Mme du Camp ayant dit qu'elle aurait eu du plaisir, si son amie se trouvait du côté de Nice, à lui rendre visite. Le portier raconta qu'il avait rencontré M. Antony. Cela était inexplicable et la conclusion de tous les gens fut :

— Décidément, le colonel a une bonne tête !

Antony n'avait pas séjourné longtemps à Paris. Accompagnant le docteur huit jours après sa libération, il était parti pour l'Italie, après avoir été rendre une visite à la vicomtesse de Lancy, à laquelle il avait dit dans un moment d'épanchement :

— Je suis le plus malheureux des hommes !

— Vous l'aimez toujours ?

— Oh ! oui, je l'aime et l'aimerai toujours. Je vais partir pour oublier ; d'un moment à l'autre elle peut revenir, je ne dois, je ne veux pas la revoir ; je pars.

— Où allez-vous ?..,

— Je l'ignore. Olivier va en Italie, je l'accompagne ; en route, je l'abandonnerai, car il ne veut pas passer Nice. Je vais encore essayer de l'absence pour oublier.

— Au revoir ! Antony, et courage... En vous éloignant, vous ne souffrirez pas des médisances de cette vipère...

— Cette femme est un peu cause de ma résolution. Quand je ne serai pas là, elle sera bien forcée de se taire... Un jour je la retrouverai...

— Vous vous vengez bien déjà en la méprisant... car elle vous aime, et le mal qu'elle vous fait n'est que du dépit et de la jalousie...

— Ne croyez pas cela, chère vicomtesse, cette femme est un monstre, née pour faire le mal ; comme l'abeille donne le miel, elle, elle donne le fiel... Mais, n'en parlons plus, je souhaite pour elle que l'oubli me fasse pardonner. — Ma chère madame de Lancy, je viens vous remercier des bontés que vous avez eues pour nous ; vous étiez, comme sa sœur, sa véritable amie, sa confidente... Vous la recevrez. — Moi, j'ai juré de ne la revoir jamais ; vous lui direz que son souvenir vivra éternellement en moi...

— Je le lui dirai..., et ne vous désespérez pas, l'avenir est toujours plein de mystère...

— Je comptais venir avec Olivier vous faire nos adieux.

La vicomtesse le regarda en souriant, malicieusement, et dit gaiement :

— Si je suis quelquefois la confidente, vous êtes le confident d'Olivier. Pourquoi me dites-vous cela ?...

— Vous étiez fâchés, fit en souriant Antony.

— Oui, oui, c'est bien, monsieur le discret. Si vous devez rester près d'Olivier, je vous dirai que peut-être nous nous reverrons là-bas..,

— Au revoir.

— Au revoir.

A deux heures, le même jour, Olivier Delaunay et Antony montaient dans le coupé de la diligence de Marseille.

Le soir du même jour, une femme voilée descendait à Strasbourg, à l'hôtel de la Nuée-Bleue, et demandait à la fille de l'auberge si la demeure du Colonel des hussards était éloignée de l'hôtel.

— Oh non ! madame, c'est tout près, au contraire. M. le baron d'Hervey reste sur le Broglie.

— Est-ce que Mme d'Hervey est toujours chez elle ?

— Mais, Mme d'Hervey était arrivée ici il y a une dizaine de jours, malade, oh ! mais très malade, elle était venue avec sa sœur et sa fille. — Mais elle était si malade que, sur l'ordre du médecin, elles sont parties pour l'Italie...

— Ah ! elles sont parties ! fit la dame avec satisfaction, puis aussitôt : — Ah ! que je regrette ce contretemps..., je ne séjournerai pas longtemps alors... Il y a longtemps qu'elles sont parties ?

— Non, madame, hier matin. — M. le colonel est allé les reconduire, et il ne doit revenir que ce soir... Mais il est plus probable qu'il ne reviendra que demain.

— Vous le connaissez bien ?

— C'est ici, madame, que M. le colonel prenait pension. — Mais depuis que sa famille était à Strasbourg, nous portions le dîner chez lui.

— Ah ! il vient ici ! fit la jeune femme avec un mouvement de surprise trop visible pour n'être pas feint. Demain, je le verrai ; comme sa sœur n'est pas ici, je repartirai aussitôt...

— Devrai-je prévenir M. le colonel, si nous le voyons avant que madame soit réveillée ?

— Oui, oui ; car je compte repartir dans l'après-dîner.

— Que devrai-je dire ?

— Attendez !

La dame fouilla dans un petit carnet et en tira une carte de visite qu'elle remit à la servante. Celle-ci glissa la carte dans la poche de son tablier ; puis, pendant que la voyageuse s'installait dans sa chambre et, fatiguée par le voyage, se hâtait de changer de toilette afin d'être à son aise, elle alluma le feu, prépara le lit, et dit :

— Madame va descendre sans doute pour dîner.

— Est-ce qu'il n'est pas possible de me faire servir à dîner dans ma chambre ?

— Mais, si madame le désire, on fera ce qu'elle voudra.

— Eh bien ! servez-moi bien vite, car j'ai hâte de me reposer.

La servante se hâta de dresser un couvert ; elle descendait à la cuisine pour chercher le dîner, lorsqu'elle trouva attablé le hussard Vernet qui, son maître n'étant pas là, dînait avec les gens de l'hôtel. La servante lui dit aussitôt :

— Dites donc, monsieur Vernet !

— La belle enfant ! fit galamment le militaire en pressant la taille de la servante, j'aime mieux que vous m'appeliez mon hussard... Que réclame votre beauté ?

— Que vous ne me touchiez pas d'abord. Il y a une dame qui arrive de Paris, exprès pour voir Mme d'Hervey.

— Allons, bon ! Qu'est-ce que vous dites-là... ?

Je lui ai dit que madame était partie et que M. le colonel reviendrait bientôt.

— Il revient ce soir...

— Elle veut lui parler... ils se connaissent de Paris.

— Ah ! qu'est-ce que c'est que celle-là ?

La servante prit la carte et la tendit au hussard. — Celui-ci la prit, la regarda, et dit avec calme en la lui rendant.

— Oui, oui, je vois ce que c'est... Vous lisez un peu, vous... Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

Vernet ne savait pas lire, il savait signer son nom, et la lettre qu'il écrivait le mieux, c'etait le *t* de la fin, parce qu'elle ressemblait à une croix, et qu'il avait commencé à ne signer que ça.

La servante s'approcha près du quinquet et lut :

— Baronne du Camp.

— Le camp !.. quel camp ?.., c'est l'adresse, ça.

— C'est son nom : la baronne Du Camp.

— Ah ! très bien. Je ne connais pas ça.

— Il ne faut pas oublier de dire au colonel que cette dame ne reste pas à Strasbourg ; elle part demain dans l'après-midi, et elle veut parler à M. le colonel ce matin...

— Bon, bon, c'est quelque maman d'officier qui vient recommander son fils.

Le soir même, après le dîner, le hussard Vernet se rendait à la demeure de son chef, pour savoir s'il était de retour. Au moment où il paraissait, il n'eut pas besoin de se renseigner, le colonel rentrait chez lui et l'apostrophait :

— Brute, idiot, fainéant ! tu parais enfin ! Depuis deux heures, l'on court après toi.

— Mais, mon colonel, j'étais à la Nuée-Bleue.

— Encore à te gaver ? Tu es comme un goret : toujours en train de manger.

— Vous m'aviez dit, mon colonel, de ne pas venir.

— Assez d'observations, tonnerre de Dieu !... j'ai dû aller seul à l'état-major... Allons vite ! grimpe là-haut boucler les mallles. Je vais à la poste commander une voiture... Nous partons dans deux heures.

Vernet restait comme abruti. Dans deux heures ! Il balbutia :

— Colonel, où allons-nous ?...

Oh ! l'horrible rêve. (Page 125.)

— Qu'est-ce que tu demandes? fit le colonel d'Hervey fronçant les sourcils.

Le hussard s'empressa d'ajouter :

— C'est qu'il y a une personne qui veut vous parler absolument, et je lui dirai où nous allons...

— Si quelqu'un dans Strasbourg apprenait mon départ avant demain soir, si quelqu'un savait l'endroit où je me rends ; comme il n'y a qu'une seule personne ici qui pourrait l'avoir dit, que cette personne c'est toi..... tu serais fusillé...

Le hussard fut secoué par un tremblement.

— Oh ! mon Dieu ! je ne vous quitte pas, mon colonel.

— Où nous allons, tu vas le savoir.., Au feu — dans quinze jours, nous serons en campagne... Et maintenant, dis un mot.

— Je suis muet, mon colonel.

— Nous partirons dans deux heures, il faut (c'est l'ordre) que nous soyons rendus à mon poste sans qu'on sache ici que nous sommes partis. Arrange-toi à porter nos bagages sans qu'on te voie.

Le hussard, tout bouleversé, se hâta d'obéir pendant que le colonel allait commander à la poste une voiture qui devait le prendre à la porte de la ville. Il montra un ordre de réquisition.

Deux heures après, le colonel ronflait dans sa voiture, heureux d'entrer en campagne.

Un ordre arrivé le matin même ordonnait au colonel d'Hervey de se rendre à Marseille, pour s'embarquer immédiatement pour l'Algérie ; une lettre qui accompagnait l'ordre lui annonçait qu'en mettant le pied sur le sol africain, il trouverait sa nomination de général de brigade — un commandement lui était confié, et il devait se hâter, car les opérations allaient commencer.

De quelle joie il était plein, le colonel d'Hervey ! Il était nommé général, il allait aussitôt donner le baptême du feu à ses épaulettes. Que de changements dans sa vie en trois semaines, lorsqu'une première fois il était parti secrètement de Strasbourg, allant au-devant du malheur ! Au contraire, aujourd'hui, l'avenir était radieux, il allait à la gloire, bien tranquille, plein de confiance en ceux qu'il laissait et qu'il avait reconduits la veille. Sa femme, en quittant Strasbourg, lui avait paru mieux portante, sa guérison paraissait certaine, elle était accompagnée de sa sœur et de sa fille, et elle serait bien soignée ; de plus, elle devait retrouver à Nice le docteur Olivier. Ils avaient convenu en se quittant que Mme d'Hervey louerait une maison dans les environs de Cannes. C'est à ce pays qu'on adresserait les lettres, poste restante. Ainsi la correspondance serait plus prompte. Et en partant de Strasbourg, le colonel était très heureux de cette décision, car, comme l'armée avait sans cesse besoin de ravitaillements qui venaient de Toulon, il y avait pour Toulon un service de correspondance journalier avec la France, et d'Algérie il pourrait ainsi avoir

rapidement des nouvelles des siens. Enfin le colonel était satisfait. Vernet seul était lugubre.

Par ce temps triste, en hiver, il fallait être fou comme le colonel pour se mettre en voyage, pensait le malheureux soldat. Depuis quelques jours, il jouissait d'une vie si calme. Le colonel, en revenant à Strasbourg, avait ramené sa famille; on allait être obligé de monter une maison, et Vernet avait, lui aussi, bâti des châteaux en Alsace : madame devait avoir une femme de chambre, c'était nécessaire. Mais, ce qui l'était plus encore, ce qui était obligatoire, c'était une bonne d'enfant; or, c'est Vernet qui accompagnerait la bonne pour promener la petite-fille de son colonel. C'est Vernet qui la dirigerait... C'est Vernet qui... rêvait beaucoup de choses dans cet avenir. Et tout à coup, tout cela s'évanouirait! Où allait-on? Au feu, disait le colonel. Ce feu, c'était dans son cœur qu'il espérait l'allumer, le hussard Vernet, ne fût-ce que pour humilier la belle-fille de la Nuée-Bleue qui le repoussait sans cesse.

Et puis, il n'était pas sans inquiétude sur cette nouvelle équipée du colonel. Lorsque, moins d'un mois avant, il l'avait accompagné à Paris, il était arrivé dans une circonstance singulière, laquelle il ne s'était, au reste, jamais expliqué. Ce qui lui parut effrayant s'était tout d'un coup fait anodin; l'injure était devenue une plaisanterie, le crime un accident, et le colonel, d'abord furieux, était devenu doux comme un mouton.

Il y avait aussi le côté matériel, et celui-là tourmentait fort le malheureux hussard : le colonel avait dit qu'on serait rendu « au feu » en quinze jours. Quinze jours de voyage, c'était effrayant!

Le colonel s'éveilla à Mulhouse, il était gai; Vernet eut de l'espoir; il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et lorsque l'on vint demander au colonel s'il voulait se reposer quelques heures, il sourit une demi-minute. Son chef répondit :

— Point du tout, vite! servez-moi à déjeuner et qu'on se hâte de relayer; nous partirons aussitôt.

Le malheureux Vernet fut désespéré. Le pauvre diable eut cependant un soupir de soulagement lorsque le colonel lui dit :

— Il fait jour maintenant, tu te placeras sur la voiture, nous ne marchons que le jour, nous nous reposerons aux auberges la nuit.

Enfin, il allait être sous la bâche, mal à l'aise, mais libre. Ah! les bonnes pipes qu'il allait fumer, et les nuits on coucherait dans des lits... On se remit en route.

Le onzième jour, Vernet, tout étonné de la température, émerveillé d'une végétation qu'il ignorait, commençait à ne plus regretter Strasbourg.

Le colonel, en partant de Strasbourg, avait écrit à Mme d'Hervey. En arrivant à Marseille il trouva à la poste restante une lettre pour lui : Mme d'Hervey félicitait son époux de son entrée en campagne, elle lui recommandait d'être prudent, de penser qu'il avait une fille, et elle lui annonçait qu'elle comptait arriver quelques jours après à Nice, où elle séjournerait un mois environ, le

temps de trouver dans les villages environnants la résidence qu'elle cherchait; elle priait le colonel d'adresser, ainsi qu'il était convenu, ses lettres à Cannes, et de ne pas manquer chaque semaine de lui adresser un courrier.

Le colonel ne devait s'embarquer que le lendemain de son arrivée; il avait une journée pour visiter Marseille. Le hussard Vernet ne quittait pas son colonel depuis qu'on avait laissé la voiture; il craignait de se perdre. Le colonel loua une voiture; Vernet se plaça près du cocher, sur le siège, et l'on alla en ville. Au bout d'une heure de promenade, le colonel se plaignit de ce qu'on ne lui faisait voir que les casernes. Le cocher [illegible] mande de Vernet. Ce fut une explosion de jurons; puis le colonel dit au cocher de lui faire voir les monuments. Devant chaque église le cocher arrêtait, disait le nom et ajoutait :

— Si vous voulez la visiter...

— Non, non! répondait le colonel entre deux bouffées de tabac, faites le tour du bâtiment; à l'intérieur, c'est toujours la même chose.

Cette façon de visiter la cité phocéenne ne lui demanda pas plus de deux heures, et comme la voiture revenait toujours à la voie centrale, Vernet disait au cocher :

— Ah çà! dans tous les coins de la ville, il y a donc une Cannebière?

Le colonel et son soldat se couchèrent de bonne heure, et Dieu sait les rêves épouvantables qui troublèrent le sommeil de Vernet. Il avait pendant la journée longuement regardé les bateaux. Son colonel lui avait dit qu'il devait s'embarquer le lendemain pour l'Afrique, et, s'étant renseigné, le malheureux avait appris qu'on pouvait rester aussi bien cinq jours que quinze jours en mer. En mer, cette étendue infinie qu'il avait vu du haut du fort! Et rien que pour traverser le bassin en barque — un caprice du colonel — il avait eu mal au cœur.

Quinze jours en mer! Vernet n'osait plus y penser. Toute la nuit il rêva du naufrage de la *Méduse*, il était sur le radeau, on parlait de le manger. Oh! l'horrible rêve.

Le colonel avait bien recommandé au maître de l'hôtel des Antilles de les éveiller au petit jour. Vernet était déjà debout quand on vint pour l'éveiller. A huit heures ils étaient embarqués, à huit heures et demie Vernet, dans un coin de l'entrepont, était lamentable à voir.

Le maître de l'hôtel des Antilles fut très étonné lorsque le lendemain matin il vit descendre chez lui une dame très belle, qui lui demanda si le colonel d'Hervey était visible. Lorsque la dame apprit le départ du colonel, elle eut un accès de rage, bien inconvenant — pensa l'hôtelier — pour une dame qui paraissait si distinguée.

Elle demanda une chambre et, s'y étant installée, elle questionna le maître de l'hôtel des Antilles :

— Ainsi, vous me dites que le colonel s'est embarqué hier matin pour Alger?

— Oui, madame.

— Il doit y avoir un départ prochainement ?

— Oui, madame; il y a un départ également demain, mais ce n'est pas la même compagnie. Vous risquez de mettre un jour de plus. Vous gagnez toujours deux jours, si vous deviez attendre le même service de bateau qu'à pris le colonel d'Hervey.

— C'est bien, vous allez me retenir une place.

— Pour demain ?

— Oui, pour demain.

— Madame a des bagages ?

— Non, je n'ai qu'une malle qui doit être encore sur la voiture, et que je vous prie de faire monter immédiatement.

— Tout de suite, madame ; on va la monter, et je cours moi-même retenir la place de madame à bord du bateau.

— Allez.

L'hôtelier à peine sorti, la baronne du Camp — c'était elle — marcha fiévreusement dans la chambre :

— C'est une fatalité !... mais qu'importe ? je le poursuivrai, il faut que je le voie, il faut que je me venge... Ah ! Antony, c'est à genoux que tu viendras me demander grâce...

On apportait la malle, elle se tut.

La baronne du Camp, en apprenant, à son réveil, le départ singulier du colonel, crut à une machination de Mme d'Hervey, qui avait appris son arrivée à Strasbourg ; elle se rendit à l'état-major, convaincue que le colonel avait quitté Strasbourg sans permission, et venait le dénoncer. C'est là qu'elle apprit que le colonel était parti par ordre. Parti où ? C'est ce qu'elle ne put savoir malgré ses sourires. Mais Mme du Camp avait la qualité de ses vices ; en sortant de la demeure du général, elle prit une voiture, et alla s'informer à toutes les portes de la ville; cela sans résultat. C'est le soir seulement, revenant dépitée, qu'elle aperçut un postillon rentrant en ville avec ses chevaux : elle l'interrogea, et sut qu'il venait de conduire au premier relai le colonel et son hussard. Elle était sur la piste. Elle alla à la poste louer une voiture, et, de relai en relai, à trente-six heures de distance, elle suivit le colonel ; elle avait gagné douze heures en arrivant à Marseille, où elle espérait encore trouver le colonel.

Nous l'avons vue arriver juste vingt-quatre heures après son départ. La baronne du Camp en avait trop fait pour reculer. Loin d'être lassée, excitée par l'obstacle, elle était décidée à rejoindre le colonel, à poursuivre sa vengeance.

Pourquoi agissait-elle ainsi ? Avait-elle le désir de punir Antony ? Mais cette idée aurait été folle : Antony était libre et n'avait rien à redouter du vieux soldat qui se trouvait obligé de rester en Algérie. A quel sentiment obéissait-elle ? Eh ! mon Dieu ! elle-même, poussée par la jalousie, par le dépit, ne s'en

rendait pas compte. Malgré tout ce qu'Antony lui avait fait, lui avait dit, elle aimait Antony ; et si sa vengeance avait dû l'atteindre, peut-être aurait-elle hésité.

La baronne du Camp rêvait de voir celui qu'elle aimait à ses genoux demander grâce. Elle était belle, elle était blessée qu'Antony eût semblé ne pas l'avoir remarquée. Jusqu'alors, c'est elle qui avait commandé à ceux qui l'avaient aimée ; elle ne pouvait croire à cette revanche, souffrir à son tour les tourments qu'elle avait fait endurer aux autres.

Si Antony était rebelle, c'est qu'une femme qui n'avait le droit d'aimer personne — car elle était épouse et mère — le détournait d'elle, et c'est de cette femme surtout qu'elle voulait se venger ; c'est celle-là qu'elle voulait montrer aussi indigne qu'elle était ; c'est celle-là qu'elle voulait faire mépriser par celui qui l'aimait. Elle voulait que le mari répudiât sa femme ; qu'il la chassât de chez lui en gardant son enfant ; qu'il la mît au ban de la société, enfin.

Eh ! mon Dieu ! Mme du Camp jugeait humainement qu'une femme qui succombe, fût-ce même victime d'un crime, est perdue ; l'homme qui l'a perdue, au contraire, est plus remarqué, c'est un viveur, un homme auquel rien ne résiste, on le recherche. La femme tombe, l'homme s'élève. — Assurément, si la comtesse pouvait persuader à tout ce qu'elle savait, c'est-à-dire qu'Antony avait été l'amant de Mme d'Hervey, que celle-ci était enceinte de ses œuvres et s'était exilée en Italie pour accoucher clandestinement, toutes les femmes mépriseraient l'épouse coupable, la mère indigne — mais toutes les femmes rêveraient d'Antony et seraient attirées vers lui, voulant savoir par quel charme secret il avait pu séduire une femme si justement respectée.

Elle-même, la baronne du Camp, sentait son amour s'augmenter à la seule pensée des relations d'Antony et d'Adèle. Dans son cerveau il n'y avait plus qu'une pensée, revoir Antony, et, pour y arriver, elle voulait d'abord perdre la femme ; puis cet amour brisé, elle verrait. Comme la courtisane amoureuse, elle était prête à tout subir : injure, affront, n'importe ! elle était prête à tout risquer, faisant bon marché de sa pudeur au besoin. Elle rêvait ça les nuits où l'hystérie piquait ses chairs ; elle violerait Antony. — Cet amour était presque une maladie, c'était un caprice qu'elle voulait satisfaire, et, pour y arriver, elle ne reculerait pas devant un crime. Son idée fixe, tout d'abord, c'était de perdre à tout jamais Adèle ; il fallait écraser cette femme sous sa honte et, pour y réussir, elle aurait suivi le colonel jusqu'au bout du monde.

La baronne du Camp s'embarqua le lendemain matin ; il faisait beau temps, la traversée fut rapide. Le surlendemain au soir, elle débarquait à Alger ; en arrivant, elle se renseignait et apprenait que le lendemain le général d'Hervey — elle fut un peu surprise de cet avancement — passait la revue de ses troupes, et le soir ou, dans la nuit, il partait en expédition.

Le temps pressait, elle désirait loger dans l'hôtel où était descendu le général ; mais le général était à l'état-major général, elle descendit dans une auberge française récemment installée, en recommandant à l'aubergiste de l'éveiller à la première heure. Elle voulait voir le général avant la revue.

Le lendemain matin, un indigène portait au général d'Hervey une lettre de la baronne du Camp. Une demi-heure après il apportait la réponse.

Le général d'Hervéy priait Mme du Camp de vouloir bien l'attendre chez elle, lorsque les obligations de son service ne le retiendraient plus ; vers deux heures, il se rendrait près d'elle.

— Enfin ! fit Mme du Camp

Elle avait sa demi-journée à elle, elle prit un guide pour visiter la ville qui, à cette époque, était encombrée de soldats. Dans sa promenade, elle alla s'informer du jour de départ des paquebots pour la France. Le soir même, à huit heures, il y avait un départ pour Toulon, elle retint une place et fit partir aussitôt sa malle. Mme du Camp voulait partir immédiatement après son entretien avec le général d'Hervey.

CHAPITRE II

COMME ON FAIT DU MAL AU NOM DU BIEN

Le général d'Hervey était ruisselant de sueur, lorsqu'il rentra chez lui, jamais il n'avait tant joui du soleil. Oh ! le beau temps pour sa présentation à sa division ; oh ! le beau soleil qui faisait briller l'or de ses épaulettes et de ses broderies ! — Comme on l'avait acclamé ! Sa joue était encore brûlante du baiser de son cher prince, le duc d'Orléans. — Qu'il était heureux, le baron d'Hervey ; comme son arrivée en Afrique commençait bien ! — Quelle joyeuse entrée en campagne ! — Il était un peu embarrassé dans son costume neuf. Un symptôme de l'effet produit — qui inquiétait Vernet — le général n'avait pas une seule fois juré depuis le matin. — Vernet était plus heureux que son général, quittant la France par les temps froids d'hiver et retrouvant un soleil brûlant, il avait défini la situation d'un mot, le matin, en sellant les chevaux pour la revue :

— Eh bien ! avec une chaleur comme ça, celui qui ne sue pas... il peut en faire son deuil !

Son colonel fait général, cela avait ravi Vernet, mais ce qui l'avait stupéfié, c'est lorsqu'il avait appris qu'à Strasbourg, il avait été nommé brigadier. Il ignorait, et, en arrivant en Afrique, son général en faisait un maréchal des

— Vous pouvez coucher avec Antony, vous perpétuerez sa race de bâtard. (Page 135.)

logis... Ah! le pauvre gars, s'il avait su écrire, — quelle lettre il aurait envoyée à sa famille!

En rentrant de la revue, le général, couvert de poussière, voulait changer de costume. Vernet chercha à l'en dissuader; c'était une femme de Paris qu'il devait voir. Son général devait garder son costume. Le brave Vernet voyant les sourcils de son chef se froncer, les lèvres s'entr'ouvrir, — c'était un juron qui allait partir, — se tut aussitôt, et le baron d'Hervey revêtit sa petite tenue, et, le cœur léger, satisfait de sa matinée, se rendit au rendez-vous.

Mme du Camp, répétait-il, il me semble bien que je me souviens de ce nom-là, c'est une amie d'Adèle... Je crois me souvenir qu'on la dit un peu extravagante. Elle est de passage ici, apprenant ma nomination, elle veut me féliciter... Peut-être a-t-elle un parent qu'elle veut me recommander; pour venir jusqu'ici il faut avoir des raisons sérieuses... surtout une femme; oh! elle n'est pas seule!

Le général arriva à l'auberge. Vernet, qui l'avait accompagné, alla montrer au maître de la maison la carte qu'on venait de lui remettre. Celui-ci alla prévenir sa locataire et revint aussitôt dire au général :

— Mon général, Mme Du Camp vous prie de monter, elle vous attend.

Le baron d'Hervey venait de boutonner ses gants, il retint l'aubergiste par le bras et demanda :

— Cette dame est seule?

— Oui, mon général.

— Elle demeure ici depuis longtemps?

— Non, mon général, elle est arrivée hier soir par le paquebot de Marseille.

— Hier soir!... C'est une dame d'âge?

— Une dame d'âge! Oh! non, mais non, une toute jeune dame, excessivement jolie, d'allures et de manières très distinguées.

— Ah! sapredié! fit le général en s'ajustant dans sa petite tenue, puis, frisant sa moustache, il dit à l'aubergiste :

— Conduisez-moi, mon ami.

Arrivé au premier étage, le baron d'Hervey vit dans le clair d'une porte ouverte la silhouette d'une dame qui venait au-devant de lui.

— Ah! je vous attendais impatiemment, général...

— Excusez-moi, madame de vous avoir fait attendre, je ne suis pas mon maître, et dès que j'ai été libre, je me suis empressé de me rendre à votre invitation.

— Général, veuillez entrer.

Et Mme du Camp obligea le baron d'Hervey à passer devant elle.

La petite chambre dans laquelle entra le général d'Hervey précédait la chambre à coucher, elle était assez pauvrement meublée, quoique l'hôtelier la qualifiât de salon. A cause du grand soleil, les fenêtres ouvertes étaient partagées par des stores de jonc qui plongeaient la pièce dans une demi-obscurité. Le général d'Hervey était entré, Mme du Camp ferma la porte, et ayant désigné un siège à son visiteur, elle lui dit :

— Nous sommes seuls, je puis vous parler. Monsieurs, veuillez vous asseoir.

Très intrigué, gêné surtout par les façons de cette femme, le général obéissant, s'assit.

— Général, je suis parisienne, vous devez au moins me connaître de nom. Votre famille était très bien avec la mienne. Lorsque chez nous on voulait

donner l'exemple d'un type de loyauté, d'honneur, on citait le colonel d'Hervey.

— Madame, je suis confus, balbutia le général. En effet, j'ai connu la famille du Camp.

Le général, seul avec cette femme, et l'entendant commencer l'entretien de la sorte, était certainement bien plus gêné que si les éclaireurs de sa division étaient venus lui signaler l'ennemi. En présence de cette femme, sans qu'il s'expliquât pourquoi, il était oppressé, il souffrait... Se domptant, il dit brusquement :

— Vous aviez quelque chose à me dire, madame.

— J'ai quitté Paris pour avoir avec vous cet entretien, j'ai été à Strasbour, vous veniez de partir, je vous ai suivi. Jusqu'ici vous voyez que la chose est grave.

— Grave... madame, et dangereuse... car l'endroit où je me rendais devait être caché.

— Je n'ai rien consulté; le danger m'importe peu. Il s'agissait de votre honneur et de ma tranquillité.

— Que dites-vous là, madame? fit le général d'Hervey, se levant au mot d'honneur comme au clairon d'appel...

— Je répète, monsieur d'Hervey, qu'il s'agit de votre honneur; si, depuis près d'un mois je cours après vous, si je vous dis mon nom, c'est que ce que j'ai à vous dire est grave et que j'en prends toute la responsabilité.

— Parlez, madame.

— D'abord, je dois vous dire les motifs qui me dirigent; vous n'auriez pas confiance en moi, si je vous disais que c'est le seul souci de votre honneur qui me dirige... C'est mon amour et c'est ma haine.

Le colonel souffrait, c'était visible, il passait la main sur son front pour en chasser les noires pensées qui troublaient son cerveau. En présence de cette femme, il avait peur... peur de quoi? Il eût été embarrassé pour le dire. Et cependant, sa vue faite à l'obscurité de la chambre, lui permettait de voir celle qui lui parlait, dont le visage était loin d'inspirer de tristes idées.

Mme du Camp était fort belle, elle paraissait âgée de trente à trente-deux ans, grande, gracieusement élancée, la taille souple mais non mince, cette hideur des femmes sans goût, qui trouvent une beauté dans l'étroitesse de leur ceinture; la taille était souple, disons-nous, ronde et élégamment proportionnée à l'ampleur des hanches.

Elle était presque brune; les cheveux, noirs à la lumière, avaient des tons roux à l'éclat du jour. Les yeux brun-vert semblaient noirs sous les longs cils qui leur jetaient leur ombre, sa bouche, sévère en ce moment, avait d'ordinaire un malin — on disait aussi un méchant sourire — entre deux fossettes provocantes; le nez était fin, gai de ligne, les sourcils étaient bruns, les oreilles fines étaient roses, le cou blanc et gras laissait deviner une gorge admirable. Bien faite, élégante dans sa toilette de voyage, on sentait à son air, à sa mine, on devinait, à ses allures, une nature distinguée. Tout cela était charmant;

mais ce qui troublait l'harmonie de ce beau, c'était le bistre qu'avait amené l'insomnie autour des yeux, l'éclat faux du regard, le continuel mordillement des lèvres.

Elle était belle, on aurait dû l'adorer ; on la craignait.

Tout à coup, plaçant ses deux mains sur la table devant le général, comme si elle prenait le parti de brusquer tout pour en finir plus vite, coûte que coûte, elle dit :

— Monsieur d'Hervey, j'aime Antony...

— Et que venez-vous me raconter ?... fit le général, qui devint toute rouge. Il venait de comprendre pourquoi il s'agissait de son honneur : c'était le scandale qu'il avait fui à Paris qui venait le poursuivre là... Mais, comme surpris, il restait un peu suffoqué, bien vite, tout d'une haleine la baronne du Camp continua :

— J'aime Antony, qui est amoureux de votre femme. Mme d'Hervey n'a pas repoussé Antony, au contraire, et il y a six mois il était avec elle à Ittenheim. Je vous ai écrit tout cela.., oui, c'est moi qui vous écrivais.

— Madame, taisez-vous, taisez-vous ! suffoquait le général, si vous n'étiez une femme, je...

— Je défends votre honneur contre vous... on vous trompe... vous doutez... lisez d'abord et j'achèverai ensuite.

— Et elle jeta sur la table trois lettres... Le baron d'Hervey parut épouvanté devant ce mouvement, il regardait la femme et il n'osait prendre les lettres ; à cette heure, il avait véritablement peur...

— Mais lisez donc, général !...

Le vieux soldat prit une des lettres, il y jeta les yeux, il eut un cri sourd, puis un tremblement le secoua, il devint pâle, et il retomba sur son siège, écrasé anéanti, tenant toujours dans la main la lettre dans laquelle il venait de voir la preuve que sa femme le trompait ; il était lugubre, le pauvre vieux brave, et quiconque l'aurait vu ses yeux mouillés, la tête basse, le corps comme avachi, lui aurait porté secours. Mais la baronne du Camp voulait achever son œuvre, et elle n'avait pas espéré que cela irait si bien : elle avait redouté la colère, les cris... Au contraire, comme toutes les natures violentes, qu'un rien fait agir, et qu'un grand danger abat..., le général était écrasé, il ne trouvait que des larmes. La baronne continua :

— Vous me croirez maintenant. Eh ! bien monsieur d'Hervey, voici la vérité : c'est depuis six mois, lorsque je vous l'ai écrit, que Mme d'Hervey est la maîtresse d'Antony, et aujourd'hui l'on se moque de vous. La scène de Paris n'avait d'autre but que de relever la réputation de Mme d'Hervey compromise, la blessure n'était qu'une plaisanterie nécessaire à lui permettre d'aller jouer la malade en Italie : comédie tout cela, monsieur d'Hervey, comédie !

Le vieux soldat ne répondait rien, le visage dans ses mains il sanglotait.

— Voici ce que je viens vous dire, général : il y a près d'un an que vous n'aviez habité Paris avec Mme d'Hervey ; Et bien ! Mme d'Hervey est partie

avec sa sœur en Italie : là dans un village perdu, votre femme compte accoucher secrètement.

— Le général d'Hervey releva la tête; l'œil hagard, la bouche demi-ouverte, suffoquant il dit: Ah!... ah!...

On eût pu croire qu'il devenait fou. La baronne continuait:

— Mme d'Hervey est enceinte de six mois, général — depuis l'équipée du mariage, l'arrêt à Itteinheim... Voilà ce qu'à fait celle qui porte votre nom.

Le général était retombé, anéanti, ses deux coudes sur ses genoux, le visage dans ses mains. La baronne du Camp répétait ce qu'elle venait de dire, la phrase entière... en la ponctuant, comme on parle à un enfant qui comprend mal. Le vieux soldat ne bougeait pas, et elle observa qu'il ne pleurait plus.

La baronne pouvait parler, le vieux soldat n'entendait plus; serrant sa tête dans ses mains, on eût pu croire qu'il craignait qu'elle n'éclatât. Sous ce crâne la tempête grondait. Oh! les sombres pensées qui traversaient son cerveau! — Il avait la preuve qu'il était ridicule; lui, le vieux brave, l'homme du devoir, il était grotesque! Il était de petite noblesse, mais ses pères étaient des vaillants qui avaient, avec leur sang, donné de l'éclat à leur blason, toute une famille de gens d'épée; c'était au ministère de la guerre qu'il fallait aller chercher leurs actes de décès: ils étaient morts à l'ennemi! Ce nom respecté dans l'armée, honoré de tous, il faisait rire maintenant les jeunes dandys du boulevand de Gand..., et entre les doigts qui pressaient son front, on voyait perler la sueur. Lui ridicule!

Et cela, juste au moment ou il atteignait le rêve de sa vie : il venait d'être nommé général, et il était choisi par ses chefs pour mener sa division au feu... Et on riait de lui là-bas dans le faubourg Saint-Honoré! Antony était libre, il allait peut-être retrouver sa maîtresse en Italie... Oh! s'il lui avait suffi de sauter à cheval pour retrouver les misérables! Il aurait ouvert le ventre de l'une et brisé le crâne de l'autre... Mais qu'il était loin d'eux! Cela était impossible. Il fallait attendre. Mais on ne vit pas avec la honte, une honte qui s'augmente chaque jour. Il fallait à tout prix que de cette boue son nom sortit propre, respecté. Que faire?

Il cherchait, le malheureux baron d'Hervey et, à mesure, la tête s'enfonçait entre ses mains, et ses ongles, comme s'ils voulaient faire jaillir une idée de son cerveau, labouraient son crâne.

Dans le roman et au théâtre il est de convention de faire des caractères absolument tranchés : les uns terribles : les traitres; les autres gais : les comiques; les autres passionnés : les jeunes premiers et les premiers rôles; et pendant tout un drame les pantins passent sans jamais démentir l'étiquette du rôle qu'ils remplissent... Cela est faux, la vie modifie à chaque instant et la nature et les sentiments des hommes. Tel qui est bon deviendra assassin; tel autre, sans cœur, deviendra grand et généreux... Un lâche, insulté devant celle qu il aime, deviendra brave. On ne naît pas entier, on se transforme sous des influences, et le malheureux qui fit rire, un jour fait pleurer.

La baronne du Camp était très-gênée devant l'anéantissement du vieux soldat, cette douleur muette l'effrayait. Elle avait dit tout ce qu'elle voulait, elle avait fait tout le mal nécessaire, elle était certaine que le général allait agir, elle était donc vengée, et, redoutant un éclat lorsque le baron d'Hervey surmonterait l'anéantissement dans lequel ses revélations l'avaient plongé, elle se disposait à se retirer, elle prenait sur le fauteuil son écharpe, elle avait rattaché son chapeau, elle allait mettre ses gants et partir sur la pointe des pieds, laissant le général à ses pensées.

Lorsque tout à coup le vieux soldat releva la tête. Il était pâle, ses joues étaient mouillées; il les essuya d'un revers de main et lissa ses moustaches. D'un mouvement brusque il prit les lettres qu'avait apportées la baronne du Camp, il les chiffonna et les enfonça dans sa poche, — puis, d'une voix étrange, il dit:

— Madame, je vois que vous allez vous retirer; — permettez-moi, avant de vous remercier de l'intérêt que vous me portez, — de vous dire que votre affection pour ma famille vous a peut-être un peu égarée.

La baronne du Camp était restée toute décontenancée de surprise; elle le fut plus encore de ce qu'elle entendait et surtout du ton singulier avec lequel le général parlait.

Pour qui avait connu le général d'Hervey, ce n'était plus le même homme. Droit et hautain, un sourire méprisant sur les lèvres, le regard un peu voilé, il parlait lentement, pesant chaque mot:

— Je vous ai religieusement écoutée, madame; j'ai de grands ennemis que vous avez cru, — les mêmes qui m'ont obligé à aller chercher ma femme à Paris pour faire taire leurs médisances. M. Antony est un de nos bons amis, qui aime ma femme comme un frère. Ces lettres sont fausses! Je connais son écriture: elles ne sont pas de lui...

La baronne, bouleversée, allait parler. Le général lui dit sèchement.

— Je vous ai écouté... Madame. — Écoutez-moi. — Je suis certain de ce que je dis. Je connais cette infamie du voyage de Mme d'Hervey arrêtée à Ittenheim par M. Antony. — On m'a écrit. — Vous venez de me dire que c'était vous. — Je le regrette et vous pardonne. — Vous avez été trompée, je suis heureux de rétablir la vérité. — Mme d'Hervey ne s'est pas arrêtée à Ittenheim avec M. Antony, puisque c'est à Ittenheim que je l'attendais; à cause du manque de chevaux, nous avons passé la nuit ensemble à l'auberge. — Elle a passé quelques jours avec moi à Strasbourg et nous sommes revenus ensemble à Paris secrètement. Pour moi, c'était un ordre: j'allais établir au ministère le plan que je viens exécuter ici. Ma présence à Paris devait être ignorée de tous.

C'est sur ce système que les... médisants ont bâti les relations criminelles que vous venez me révéler... C'est de cette époque que Mme d'Hervey est enceinte, comblant mes vœux, car je voudrais avoir un fils... C'est sur mon conseil que Mme d'Hervey, accompagnée de sa sœur et de sa fille, est allée faire

ses couches en Italie. Moi, le service m'attache ici, mais le docteur Olivier doit la soigner et me tenir au courant de son état... Enfin, madame, je suis épouvanté de ce qu'on peut inventer dans ce monde de Paris sur une honnête femme. Je suis resté quelques minutes écrasé sous ces calomnies, et je suis charmé que votre bonté, votre affection désintéressée vous aient amenée à me faire ces confidences, car je puis ainsi rétablir la vérité, — et elle tient toute dans une phrase : Mme d'Hervey est enceinte, et je suis allé à Paris la chercher pour la reconduire vers l'Italie et lui faire mes adieux avant mon départ, — et pour convenir surtout du lieu qu'elle allait choisir pour faire ses couches.

La baronne s'était peu à peu remise et elle regardait le général avec stupéfaction, ne comprenant absolument rien à ce qu'il disait, se demandant s'il n'était pas subitement devenu fou, car il lui semblait impossible qu'un homme pût se tromper ou mentir ainsi. Elle objecta timidement :

— Mais, général, en vous parlant ainsi que je l'ai fait, je ne suis que l'écho... Vous vivez loin de Paris, vous n'entendez pas...

— Permettez, madame. Je viens de vous dire la vérité et je n'ai jamais permis à personne de douter de ma parole. Ceux qui en douteraient, je leur casserais la tête... Les hommes qui savent ce qu'est l'honneur se tairont, les femmes... les femmes, je les fouetterai... L'enfant de Mme d'Hervey, sachez-le bien, est le mien. Il n'y a dans notre famille que des gens d'honneur... Dites à ceux qui en doutent que je suis prêt à leur répondre. Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il allait se retirer ; se retournant, il ajouta :

— Vous pouvez coucher avec Antony — il n'est qu'à vous — vous perpétuerez sa race de bâtard ; — j'ai l'honneur de vous saluer.

Et, droit et raide, il sortit, laissant la baronne toute bouleversée, la face rouge de la dernière phrase qui l'avait souffletée comme un coup de cravache.

Le général descendit l'étroit escalier en s'appuyant au mur. Il lui semblait à chaque pas qu'il allait défaillir, il avait hâte de se trouver près de son hussard. Celui-ci, en voyant paraître son chef, parut surpris ; il le regardait étourdi, et, le voyant trébucher, il lui demanda :

— Ah ! mon Dieu ! général, qu'avez-vous ?

— Rien, mon ami, rien... une faiblesse. Laisse-moi m'appuyer sur ton épaule, et partons vite.

Vernet était tout décontenancé devant son général. Il l'appelait : « Mon ami ! » ; il ne jurait pas ; il était tout pâle ; il devait être bien malade. C'est très inquiet qu'il lui tendit l'épaule. Ils marchèrent vite. En arrivant, le maréchal des logis vit deux grosses larmes sur les joues du baron d'Hervey.

— Général, vous souffrez... vous...

— Assez, nom de Dieu !...

Vernet se tut.

Le général, lorsqu'il fut chez lui, chassa son fidèle serviteur, s'enferma, et, assuré qu'il était seul, se laissa tomber avec accablement sur le divan. Alors, s'abandonnant à sa douleur, n'étant plus obligé de mentir pour ceux qui pouvaient l'observer, il sanglota. Oh! le pauvre homme! il était navrant à voir. Ce qu'il se refusait à croire était vrai, sa femme le trompait... sa femme allait mettre au monde un enfant qui n'était pas de lui, cet enfant allait dans une même affection unir les deux misérables : la femme et l'amant... Non, cela était impossible... il allait désormais vivre avec le ridicule de passer pour un mari aveugle, complaisant peut-être; ah! cela était plus épouvantable... Non, non, il fallait qu'il trouvât un moyen de sauver son nom. Et lorsque les larmes se séchèrent sur ses joues, prenant son front dans ses mains, il semblait vouloir en faire jaillir une idée. Il resta toute la demi-journée à se tordre sur le grand divan. La seule chose qui aurait pu calmer sa rage et son désespoir : la vengeance, était impossible, il était condamné à subir; le châtiment des coupables serait trop tardif pour être utile. Il devait accepter la situation telle qu'elle était, la faire tourner au profit de son honneur et la faire servir à sa vengeance; pour cela, il fallait le sacrifice de sa vie. Il était prêt, le brave général, il ne pouvait vivre pour accepter la vie commune avec une femme qui l'avait trompé

Mon Dieu! qu'il avait souffert devant cette misérable femme, lui le vieux soldat, lorsque pour sauver l'honneur de son nom, il avait menti! C'est pour affirmer ce mensonge qu'il était résolu à mourir.

Quand il se releva, il se regarda dans une glace. Ses joues étaient pâles, ses yeux rouges, on voyait qu'il avait pleuré ; il prit de l'eau, qu'il se passa sur la figure, puis, avec un soin extrême, il lissa ses cheveux, ses moustaches; il était pâle,il se frotta les joues. Quand il crut avoir fait disparaître sur sur visage les traces des heures douloureuses qu'il venait de passer, il sonna Vernet. Celui-ci, en voyant son chef souriant et tout changé, manifesta la même surprise qu'il avait montrée quelques heures auparavant en le voyant tout bouleversé, et il dit :

— Ah! mon général, vous avez bien fait de vous reposer quelques heures, maintenant vous êtes tout à fait remis...

— J'étais fatigué, je ne suis pas encore habitué à ce singulier climat.

— C'est un pays où il fait bon... Vous savez que dans ce temps-ci on mange des fraises et des melons...

— Vernet!

— Général!

— Tu vas préparer là-haut tout ce qu'il faut pour écrire.

— Bien, mon général.

— Tu monteras au deuxième étage du palais en face, tu iras à la prévôté, tu demanderas à l'adjudant Collin un code français.

— Un coq français? fit Vernet.

L'expédition qui devait durer quinze jours mit un mois. (Page 110.)

— Un code, nom de Dieu d'imbécile!

— Ne vous fâchez pas, mon général, j'ai compris.

— Va !

Le général d'Hervey affectait de sourire; il se leva, jeta un manteau sur ses épaules. La nuit tombait, il sortit, se dirigeant vers la mer; il étouffait, le malheureux, il avait besoin du grand air! Vernet, dès qu'il fut sorti, hocha la tête en disant:

— Il y a quelque chose de peu naturel. C'est drôle comme les grades changent un homme; moi je suis toujours le même... tous ces gens-là sont des ambitieux, jamais satisfaits.

Le général, en se promenant devant le port, vit passer la baronne du Camp. Il pressa le pas et remonta son manteau, évitant d'être reconnu, et il grommela :

— C'est à ce démon que je dois le malheur.

Il se promena une grande partie de la nuit, s'abandonnant, parce qu'il savait qu'il n'était pas observé, ayant des accès de rage, puis des accablements qui s'augmentaient de sanglots désespérés. A un moment il s'arrêta pour dire :

— Si j'étais à Paris, je n'oserais sortir dans la rue que si je les avais tués tous les deux. Oh! mais je me vengerai, je me vengerai... Il faudra que l'enfant tue son père !... Oh ! n'espérez pas que vous vivrez heureux, vautrés dans votre honte ! A elle, l'éternelle condamnation, la honte, — ou toute une vie de repentir et de remords... A lui, le mépris et la haine de son enfant.

Et farouche, sombre, il rentra à l'état-major, où logeaient tous les officiers supérieurs.

Vernet attendait son maître; lorsqu'il entra, il lui montra le bureau et lui dit :

— Mon général, voici le Code français que vous m'avez demandé. L'adjudant a cru que je me trompais, il m'a donné l'Annuaire en même temps...

— C'est bien, va te coucher.

— Mais vous avez encore besoin de moi pour vous déshabiller; vous avez à travailler, j'attendrai.

Et le brave garçon paraissait bien décidé à rester près de son général. Vernet trouvait à son maître un air qu'il ne lui avait jamais vu; il était inquiet, et malgré l'ordre du général qui lui dit :

— Va te coucher, et demain de bonne heure...

— Le maréchal des logis Vernet se retira, frappa fortement des pieds après avoir fermé la porte pour prouver à son général qu'il obéissait; puis, aussitôt, se déchaussant, il revint sur la pointe du pied et il s'étendit devant la porte.

— Non, il a quelque chose, je ne le quitte pas, et au premier appel je suis à lui.

Vernet, avant de s'étendre, regarda par le trou de la serrure : il vit le général qui lisait attentivement le livre qu'il avait été chercher le Code. Alors le hussard se coucha plus tranquille, en pensant :

— Il est tourmenté à cause de l'entrée en campagne, cet homme; tout s'explique, il ne connaissait pas ça. Ce Code français doit être une théorie pour les généraux en expédition. Il va travailler, et il s'endormira. On peut être tranquille.

Et Vernet, plus calme, s'endormit.

Toute la nuit, le baron d'Hervey écrivit : un testament, une lettre à sa femme, une lettre très courte qu'il mit sous enveloppe et scella de trois

cachets à ses armes sur le chaton de sa bague; il glissa cette lettre dans l'enveloppe avec son testament; puis trois autres lettres encore. Cela fait, il s'étendit sur le divan. C'est vainement qu'il chercha le sommeil; si Vernet n'avait dormi, il aurait entendu son chef gémir et pleurer. Au matin, lorsque Vernet vint l'éveiller, il était déjà debout. Il prit les lettres écrites la nuit et se rendit à la poste; il chargea toutes ses lettres; puis, plus calme d'apparence, il revint chez lui.

A neuf heures du matin, la division du général d'Hervey se mettait en marche. A un ami intime qui était venu lui serrer la main, le baron d'Hervey avait dit :

Il faut que je t'embrasse, je crois que je n'en reviendrai pas... Mais ça se passera crânement.

CHAPITRE III

EN AVANT !

Le général d'Hervey dirigeait sa division sur Blidah; c'était plutôt une marche qu'une expédition, car à mesure que nos éclaireurs étaient signalés les Arabes fuyaient.

Alger avait été pris par les troupes françaises le 5 juillet 1830 — deux ans avant notre récit. — La régence barbaresque dont Alger avait été la capitale était formée, outre la province d'Alger, de trois beyliks : Titery au sud, Oran à l'ouest, Constantine à l'est. La force des choses voulait qu'Alger, restant en notre possession, notre domination s'étendît insensiblement pour remplacer celle des Turcs remplacée dans son centre. Le bey d'Oran se soumit de plein gré, immédiatement après l'occupation d'Alger, à la suite de la petite expédition de Titery; le bey se rendit au maréchal Clauzel — celui qui avait salué général le colonel d'Hervey.

« Cependant, maître de quelques-unes des villes les plus importantes, les Français n'eurent guère d'action sur les populations nomades des campagnes, qui, délivrés du joug des Turcs, s'abandonnèrent patriotiquement au sentiment de la nationalité, qu'un homme de cœur et de génie, Abd-el-Kader, sut exploiter contre nous dès 1831... C'est alors que fut décidée l'expédition de Blidah, où tous les rebelles s'étaient réfugiés. Le maréchal Clauzel dirigeait l'expédition, et le général d'Hervey allait trouver là, pour ses épaulettes, le baptême du feu. »

Nous demandons pardon aux lecteurs de ces quelques lignes d'histoire moderne, et nous rentrons dans notre action.

Blidah est situé au pied du petit Atlas, c'est un pays fertile. La route était rude, mais belle, surtout pour un étranger. Le général, cependant, écoutait à peine ses guides, il admirait peu cette flore inconnue pour lui; il suivait, sur son petit cheval arabe, la longue route poudreuse, sans remarquer les jardins, les champs plantés de caroubiers, de figuiers, de mimosas et d'orangers ; pas un regard pour les plantes étranges qui bordaient la route, pour ces bois de citronniers et d'orangers qu'il traversait. Le ciel était resplendissant, le soleil superbe, les cigales chantaient, les herbes se tordaient et craquaient sous le soleil, tout était gai dans la nature... Sur la route, marchaient un peu à l'abandon les soldats débraillés, gais, pleins d'entrain, encore tout chauds des derniers combats victorieux qu'ils avaient livrés ; ils chantaient... on était loin de l'ennemi. Pour arriver à Blidah, il fallait au moins dix jours, mais l'ordre de concentration en donnait quinze, prévoyant les combats d'escarmouches. Les soldats étaient donc tranquilles, l'expédition s'annonçait bien, et le général était triste.

Le deuxième jour de marche, le soir sous la tente, un colonel l'observa affectueusement; le général d'Hervey lui serra la main, et l'assura qu'il souffrait depuis quelques jours : il s'était rouillé dans l'inactivité de la garnison, à Strasbourg. Mais, ennuyé de l'observation, il se transforma.

S'il voulait arriver au but qu'il se proposait, il était nécessaire qu'on ne remarquât rien en lui d'anormal, il était condamné à être le même; il lui fallut la nuit pour en prendre son parti. Le lendemain, le général était radieux. Vernet en était étourdi; son maître jurait et sacrait comme un démon, mais toujours en riant.

A partir du quatrième jour, le général fut plus occupé. A chaque instant, des groupes d'Arabes nomades étaient signalés et des coups de feu étaient échangés. L'homme devait ne plus penser à lui et agir en soldat.

Trois divisions étaient en marche, qui devaient arriver en même temps à Blidah. A compter du cinquième jour, les colonnes devaient correspondre; et cela occupa le général et atténua un peu les pensées sinistres qui le tourmentaient Le maréchal Clauzel, qui dirigeait les colonnes du milieu, était un peu en arrière. On dut attendre un jour au campement. Ce jour, les officiers s'avisèrent d'organiser une fête, et le général d'Hervey dut, de force, se divertir.

A mesure qu'on avançait, les attaques devenaient plus fréquentes. Il était visible que les défenseurs de Blidah, prévenus de l'expédition dirigée contre eux, avaient placé entre la Petite Ville — Blidah en arabe — et Alger des nomades qui n'avaient d'autre mission que de se retirer à mesure que les Français s'avançaient en signalant leur marche.

L'expédition, qui devait durer quinze jours, mit un mois à arriver sous les murs de Blidah.

A mesure que le temps passait, le général était plus inquiet; seulement, à l'état-major on recevait des nouvelles de France, et le général n'avait reçu aucune réponse aux lettres qu'il avait envoyées en France. Ces réponses, il

ne fallait pas plus de quinze jours pour qu'elles arrivassent en Algérie. Un jour il pensa à envoyer Vernet à Alger. C'était une distance de quarante-huit kilomètres à franchir. Avec un cheval arabe, Vernet pouvait, partant le matin, être revenu le lendemain dans la journée. Il allait le faire lorsque, les divisions ayant fait leur jonction, le maréchal Clauzel fit appeler ses généraux.

Le baron d'Hervey se rendit à l'ordre ; un capitaine d'état-major lui dit :

— Général, nous avons reçu le courrier de France, il y a une grosse correspondance pour vous.

— Ah ! fit avec un soupir satisfait le général, merci, capitaine !

Et il envoya aussitôt Vernet chercher ses lettres.

Le maréchal offrait le café à ses officiers ; on resta tard ; il avait décidé que le lendemain, au jour, il ferait une excursion autour de Blidah, et que les chefs de corps recevraient les ordres dans la matinée.

— Messieurs, je compte sur vous, ajouta le maréchal; quelle que soit la difficulté, il faut vaincre.

— Maréchal, répondit simplement le général d'Hervey, je vous demande la faveur, pour le baptême de mes épaulettes, de choisir ma division pour l'assaut.

Le maréchal lui prit la main en disant :

— D'Hervey, c'est entendu.

— Merci...

A partir de ce moment, le baron sembla tout autre, et c'est léger, joyeux, que le soir, tenant dans ses mains crispées les lettres que Vernet venait de lui apporter, il regagna sa tente.

Lorsque Vernet se retira, il lui dit :

— Vernet, debout avant le jour, j'aurai besoin de toi.

Seul chez lui, sous la tente, le général dépouilla sa correspondance. Reconnaissant l'écriture de sa femme, il lut cette lettre d'abord : elle annonçait que, depuis quinze jours elle était arrivée à Nice ; elle occupait une villa sur le bord de la mer ; son état de faiblesse l'avait obligée à garder la chambre. Une autre lettre de sa sœur, écrite huit jours après, annonçait l'arrivée à Nice du docteur Olivier Delaunay. Sur son ordre, Mme d'Hervey, plus malade, avait été transportée dans un petit village, entre Nice et Cannes. La vie de plaisir de Nice, l'approche du carnaval, c'était le bruit, et il fallait à la blessée le calme.

Le colonel, furieux, froissa les lettres ; tout le monde s'entendait pour le tromper. Il exclama :

— Les misérables ! Heureusement, mes précautions sont prises.

Il continua à dépouiller sa correspondanne, sembla chercher une lettre à laquelle il attachait plus d'importance qu'aux autres.

Il était seul dans sa tente ; le silence n'était troublé que par le soldat de faction et les ronflements du planton, couché sur une natte devant l'entrée de

la tente ; au dehors, tout était calme, le camp dormait; toutes les heures on entendait le pas cadencé d'une ronde, toutes les minutes, le cri — s'éloignant et se rapprochant — Sentinelles, prenez garde à vous !

Le général lisait ses lettres — une petite lettre datée de Toulon le fit bondir de colère ; elle était nette et disait beaucoup de mal en deux lignes :

« Cher général,

« Suivant votre conseil, je vais essayer de... causer avec Antony ; je viens d'apprendre qu'il était aux environs de Cannes avec le docteur Delaunay. On m'a assuré que j'aurais la chance de rencontrer Mme d'Hervey.

« Je vous adresse mes meilleurs compliments.

« Votre amie. »

Le général eut un mouvement de rage.

— L'odieuse créature ! fit-il en jetant la lettre.

Une autre lettre, qu'il ouvrit, était de son notaire, lequel lui déclarait que bonne note était prise de ses ordres. Il allait aviser Mme d'Hervey qu'il désirait que l'enfant qui devait naître portât ses prénoms. Un testament du général devait (fille ou garçon) lui être remis lorsqu'il atteindrait sa dix-septième année. Tout cela devait être fait dans le cas où il arriverait un malheur au général. La lettre adressée à sa femme lui fut remise aussitôt. Ayant lu cette longue lettre que nous avons succinctement résumée, le général parut plus calme.

La dernière lettre qu'il ouvrit lui fit dire, dès qu'il eut jeté les yeux dessus :

— Enfin, maintenant, je suis tranquille.

La lettre était du notaire de Cannes. Elle assurait le général que ses ordres seraient exécutés. Et on y joignait les renseignements qu'il avait demandés; ils étaient concis et se résumaient ainsi : une dame, voyageant avec sa jeune fille et accompagnée de sa sœur, se faisant appeler Adèle de Chambly, était descendue dans une villa, sise sur le bord de la mer, à Cannes ; cette dame allait à la poste chercher des lettres adressées à Mme la baronne d'Hervey. C'était donc bien Mme d'Hervey ; la sœur se nommait, ainsi que l'avait demandé le général, Clara et l'enfant Camille : l'erreur n'était pas possible. Un docteur de Paris, M. Olivier Delaunay, habitait Nice et était venu la voir deux fois seul. Cette dame était enceinte, et ses couches semblaient proches. Ainsi que l'avait recommandé le général, on la veillait : le jour de l'accouchement, le notaire muni des procurations qu'il avait reçues dans la lettre mandataire du général, se présenterait, accompagné de l'officier de l'état civil, déjà prévenu, pour reconnaître l'enfant. Selon la volonté exprimée par le général baron d'Hervey, l'enfant resterait avec sa mère, qui devrait aussitôt retourner à Paris.

Le notaire ajoutait qu'ainsi que le recommandait le général, il préviendrait la mère ce jour seulement que le parrain choisi par le père était le duc d'Or-

léans, le jeune prince, lorsqu'il lui avait annoncé la situation de la baronne, lui ayant fait l'honneur d'accepter.

Cette longue lecture terminée, le général parut plus calme ; il s'étendit sur son lit de camp, et, vainement, essaya de dormir.

Le lendemain, au point du jour, le général recevait les ordres. Contrairement à ce qu'il avait espéré, on ne devait ce jour exécuter que des mouvements partiels, établir les corps dans les positions. L'attaque était encore éloignée ; pour engager le combat, le commandant en chef attendait des envois.

Le vieux soldat fut ennuyé de ce retard ; l'expédition, qu'il croyait devoir être rapide allait s'éterniser. Décidé à en finir vivement, il se trouvait obligé de patienter, et c'étaient autant de tourments de plus ; cela allait devenir une douleur aiguë, lente, la souffrance d'un désespéré. Et il devait se taire, il fallait qu'autour de lui on ne vît rien de ce qu'il endurait.

Les jours succédèrent aux jours, sans amener rien de nouveau. Les troupes se plaçaient lentement... Plus d'un grand mois se passa encore pendant lequel tous les dix jours, par le notaire de Cannes, le général reçut des nouvelles de sa femme.

Une nuit, le général lisait la lettre qu'il venait de recevoir. — On lui disait que le Docteur Delaunay était venu demeurer dans Cannes ; tous les jours il se rendait à la villa du bord de la mer. Assurément le moment était proche. Le général compta sur ses doigts : si on ne lui avait pas menti, sa femme était enceinte de huit mois, — à l'heure où il lisait sa lettre, peut-être était-elle dans les douleurs de l'enfantement. A cette pensée, une sueur froide couvrit son front, une pâleur livide s'étendit sur son visage ; mais, réagissant aussitôt, il dit se redressant :

— Allons ! allons !... il faut être fort jusqu'au bout... L'honneur de mon nom.

Il lui sembla qu'un mouvement se produisait dans le camp silencieux. Il entendit le qui-vive des sentinelles. Il se leva pour voir ce qui se passait. Un officier d'ordonnance lui apporta des ordres. Il les lut aussitôt, son visage s'éclaira, et il s'écria :

— Enfin !... C'est bien, capitaine... Assurez le maréchal que ses ordres seront exécutés.

On devait attaquer au point du jour. Le général se mit aussitôt à sa table et écrivit une lettre sur l'enveloppe de laquelle il écrivit :

A Madame la baronne d'Hervey,
Villa-Neptune,
à Cannes.

Il écrivait l'adresse pour la première fois. Il fit porter la lettre au courrier par un planton ; puis il s'occupa des ordres. Il avait fait appeler ses officiers.

Chacun ayant reçu l'ordre, partit à son poste. Il faisait encore nuit, mais de grandes lignes grises s'étendaient sur le ciel ; il appela Vernet, et quand celui-ci, déjà réveillé par le va-et-vient qu'il entendait, parut, il lui commanda gaiement :

— Vernet, il faut m'habiller, c'est aujourd'hui que nous marchons ; mon uniforme de grande tenue... vite...

— Et je ne vous quitte pas, général, car, pour baptiser vos épaulettes, je suis sûr que vous allez faire des imprudences.

— Tu marcheras près de moi... il faut que nous arrivions là-haut les premiers.

— On y sera, mon général, répondit joyeusement le hussard, s'empressant d'habiller son chef.

— Une demi-heure après, le général d'Hervey, superbe dans son uniforme brillant, les cheveux frisés, la moustache relevée, les mains finement gantées de blanc, se présentait en souriant au milieu de ses officiers en disant :

— Allons, messieurs, voici le jour, en avant !

CHAPITRE IV

LES TOURMENTS D'UNE MÈRE

Adèle d'Hervey, en suivant son mari, se sauvait. A Paris elle avait peur, peur de tout, du scandale qu'elle devinait autour d'elle, malgré les précautions prises, de ce qui pouvait résulter à chaque minute d'une révélation par un témoin, un valet, de l'interrogatoire des magistrats, de l'enquête de la police. En disant à son amant : « Tue-moi », elle espérait la mort et ne s'occupait pas de ce qui restait derrière elle; que lui importaient les preuves ! Elle mourait pour attester que la faute tentée n'avait pas été commise. Les enquêteurs pouvaient retrouver le chemin parcouru par Antony, c'était à lui d'expliquer les moyens employés pour le suivre.

Mais elle vivait, et c'était à elle que les policiers allaient venir demander des explications sur des portes si facilement ouvertes ; c'était elle qui allait se trouver obligée de défendre ce qui était faux. Elle avait peur et était heureuse de quitter Paris.

Ce qui l'épouvantait plus encore, c'était la possibilité de se retrouver avec Antony après ce qui s'était passé. Il fallait choisir : ou feindre le mépris, la haine même, et renoncer à le voir ou supporter l'accusation, c'est-à-dire affirmer la vérité.

Elles avaient été suivies par une femme. (Page 149.)

Assurément Adèle adorait Antony, mais l'heure de folie, d'ivresse était passée ; le bon sens, la raison reprenait le dessus ; l'enfant qu'elle portait dans ses flancs l'obligeait à vivre, et elle ne pouvait accepter la vie qu'honorée et respectée. Antony avait offert de se sacrifier pour la sauver, elle sacrifiait Antony et se sauvait. C'était égoïste. Mais, hélas ! l'égoïsme est humain. Disons la vérité : après avoir entendu le plan du docteur, qui, la faisant accoucher secrètement, abandonnait son enfant à Antony, elle chercha tout un jour si

elle ne pourrait persuader à son mari qu'il était le père de l'enfant ; le sentiment maternel dominait l'amour qui l'avait perdue. C'était impossible : il fallait accepter la situation telle qu'elle était, avec ses dangers et ses espérances.

Mais son affection pour Antony diminuait à mesure que l'amour de l'enfant grandissait. Pendant quelques mois, ne pensant qu'à Antony, ne vivant que pour lui, que par lui, toute sa vie s'était concentrée dans cet amant, et chaque jour leurs relations augmentaient cette passion ; l'hystérie de ces amours naissait de leur immoralité. Obligés de se cacher, ils s'aimaient plus ; abandonnés à leur caprice, cet amour se serait éteint ; mais le mystère qui l'entourait l'enveloppait de poésie. Ils ne pouvaient se voir qu'alors qu'ils s'étaient promis de se rencontrer, et chacun s'était coquettement apprêté à l'entretien. Ils se revoyaient sans cesse plus beaux, plus jeunes...

La nuit terrible du scandale avait tout détruit. L'héroïsme de l'amant l'avait vulgarisé à ses yeux ; la prison lui avait fait peur, mais ne l'avait pas émue.

Je n'ai pas à expliquer le cynisme de ces sentiments ; je peins la femme et constate ce qu'elle ressentait.

Adèle arrivant à Strasbourg pensait à peine à Antony ; elle lui en voulait presque de l'avoir mise dans l'état où elle se trouvait ; non qu'elle souffrît d'être mère, mais parce qu'elle sentait en elle l'amour de la créature qu'elle portait et que cet enfant était le fruit d'une faute, elle était obligée de le renier.

A Strasbourg elle avait hâte de se débarrasser du colonel. Une fois en route, pendant que le mari tranquille rentrait, heureux de trouver à Strasbourg un ordre de départ, Adèle, se souvenant d'une phrase de sa sœur, lui demandait si elle ne consentirait pas à s'occuper de l'enfant. Elle ne voulait plus le laisser prendre par Antony ; si sa sœur voulait accepter l'enfant, elle pourrait au besoin inventer une fable : un enfant pauvre qu'elle avait recueilli en Italie. Clara garderait l'enfant, l'éleverait ; sa mère passant pour sa tante le verrait chaque jour et pourrait s'intéresser à lui.

D'abord Clara refusa : la chose était grave, — Il s'agissait de reconnaître l'enfant. — Après, lorsque Adèle ne parla plus seulement que d'inventer une histoire d'enfant perdu, recueilli et adopté, elle dit qu'elle penserait à cela.

Chaque jour, Adèle revenait sur ce sujet. — Oh ! si Antony alors avait pu l'entendre, pendant les longues journées où, la chaise de poste longeant les Alpes, les deux jeunes sœurs étendues sur les coussins causaient de l'avenir.

Pour décider sa sœur, l'amant adoré était bien plus sacrifié qu'il ne s'était sacrifié lui-même. — Elle disait :

— Au fond, ma faute est le résultat d'un crime ; je te le jure, Clara, je ne voulais pas lui céder, c'est par la force que j'ai été vaincue. Je lui ai pardonné parce que je l'aimais, je ne le nie pas ; parce que j'avais été coquette avec lui, je le reconnais encore... Mais, à dater de ce jour, je ne puis me reconnaître moi-même : il me semble que j'étais folle... On m'aurait chaque jour fait boire

un breuvage pour enflammer mes sens qu'il n'en aurait pas été autrement. De sang-froid, aujourd'hui, je me juge et je juge la situation. Il m'a aimée, il a satisfait son amour ; mais une seule fois a-t-il pensé au sacrifice que je lui faisais ? A-t-il pensé que je me perdais, que je me déshonorais ? Non, et pour me sauver, il n'a rien trouvé : il ne me restait que la honte ou la mort... Aujourd'hui, j'ai providentiellement échappé à la fois à la mort et au déshonneur. Que fait-il ?

— Mais il ne peut agir.

— Il est libre...

— Que veux-tu qu'il fasse ? Il te perdrait.

Alors, le plus tranquillement du monde, à ce point que Clara en eut un frisson, elle dit ;

— S'il m'aimait ainsi qu'il le disait, c'est-à-dire s'il était prêt à tout sacrifier pour moi, est-ce que la raison devrait être écoutée ?

— Que dis-tu ? fit avec étonnement Clara.

— J'étais sa maîtresse, on venait me reprendre, j'allais lui donner un fils... et il abandonne cela...

— Que voulais-tu donc qu'il fît ?

— Est-ce que je sais, moi ?... Je n'aurais jamais dû revoir mon mari, j'étais à lui, il devait m'arracher à cet homme... il...

— Tais-toi, tais-toi... tu dis des monstruosités.

Adèle, sombre, se tut..., puis après une pause, pendant laquelle sa sœur l'observait, elle reprit :

— Enfin, je ne crois pas qu'il puisse jamais aimer son enfant, et je ne veux pas qu'il le prenne... entends-tu ? Clara, je ne veux pas qu'il le prenne...

— Mais, malheureuse, que veux-tu faire ?

— Je te l'ai dit, si tu refuses... advienne que pourra, je sacrifie tout, j'ai ma fille avec moi, je garderai mon autre enfant.

— Mais tu seras perdue.

— Alors, je verrai s'il a du cœur. — J'irai à lui et je lui dirai : Nous voici, veux-tu de nous ? C'est toi qui m'as perdue : sauve-moi !

— Tu es folle...

— Non, je ne suis pas folle, mais je sens que je ne pourrais pas abandonner mon enfant, je sens que j'aime mieux me sacrifier, que le sacrifier, lui...

— Pauvre Adèle ! Pauvre bonne mère !

La jeune femme, éclatant en sanglots, s'écria :

Tu n'es pas mère, toi, tu ne sais pas ce que c'est épouvantable à penser... Mais, s'il devait mourir, je voudrais que le ciel me prît en même temps que lui... Oh ! vois-tu, Clara, voilà le châtiment de ma faute...

— Sœurette, fit Clara en la pressant affectueusement dans ses bras, ne pleure plus, espère... Tu sais bien que j'ai dit quelquefois que j'aimerais bien recueillir un petit être abandonné.

— Oh ! ma sœur ! ma sœur ! je t'aime !

Et tout émue, pleurant plus fort, mais de joie, elle serra Clara dans ses bras, la couvrant de baisers.

Ainsi, déjà dans le cerveau de la jeune femme, elle allait rester avec un enfant, elle le verrait constamment soigné par sa sœur. — Clara était veuve, elle avait perdu son mari dans des circonstances terribles, elle avait juré, sur la dépouille mortelle de celui qu'elle perdait, juré de n'aimer jamais. — Son mari était mort pour elle, elle sacrifiait sa vie à sa mémoire. — Il était donc tout naturel que cette femme jeune, qui s'était condamnée à n'avoir jamais de famille, s'en créât une en accueillant un enfant perdu. Elle faisait une bonne action en même temps qu'elle comblait le vide de sa vie, qu'elle donnait une affection à son cœur altéré, sans pour cela manquer à son serment.

Au fond de son âme, Clara, qui n'aurait pas osé demander ce que lui proposait sa sœur, était heureuse de l'accepter. Sa nature un peu défiante ne l'aurait jamais entraînée à prendre pour elle un enfant trouvé, mais c'était l'enfant de sa sœur qu'elle allait recueillir, un enfant qu'elle aimait déjà avant qu'il fût au monde; c'était un membre de sa famille, elle en était heureuse et c'est avec joie qu'elle envisageait cette maternité de convention.

Les jeunes femmes arrivèrent à Nice ayant arrêté, décidé que l'enfant une fois né serait déclaré de parents inconnus, qu'une dame qui demandait à être sa marraine le recueillerait et l'élèverait. Clara prendrait une nourrice sur les lieux; la mère ainsi aurait toujours son enfant près d'elle.

Une fois arrivées à Nice, Mme d'Hervey et sa sœur attendaient impatiemment le docteur. Mme d'Hervey n'osait plus sortir, sa position devenait trop visible, et il fallait au plus tôt que le docteur Delaunay s'installât dans le coin de pays ignoré où elle devait être à l'abri des curieux. Clara avait hâte d'apprendre au docteur la décision prise, qu'elle trouvait simplifier tout.

Le docteur Delaunay était parti de Paris, nous l'avons vu, en emmenant Antony. Ce dernier s'était séparé de son ami à la frontière; continuant sa route, il était allé demeurer à Menton. où le docteur, lorsqu'il aurait besoin de lui, devait le prévenir.

A Paris, la légende s'étendait, confirmée par le départ de tous les acteurs du drame. On déclarait que, véritablement, Antony, amoureux fou de Mme d'Hervey, s'était introduit chez elle, avait tenté sur elle le plus odieux attentat, et ne pouvant faire céder la malheureuse femme, avait voulu l'assassiner. Seulement on avait étouffé l'affaire, car Antony le bâtard avait des protecteurs jusqu'au pied du trône. C'est la phrase qui courait le monde que nous transcrivons.

On plaignait le malheureux colonel de ce que le misérable échappait à sa juste punition, on le félicitait d'avoir emmené sa femme malgré son état désespéré, car pour tout le monde la noble Mme d'Hervey était mourante.

C'était désormais un fait acquis, Antony avait tenté de violer Mme d'Hervey, et, surpris dans sa criminelle tentative, il l'avait frappée d'un coup de poignard. C'était simplement épouvantable, et le gouvernement protégeait des

gens capables de pareilles infamies ! Cela passait les bornes. Car, par ordre, on avait obligé le colonel à partir, afin qu'il ne pût se venger de celui qui avait outragé sa femme, que l'on relâchait. On avait fait plus. Ce monsieur Antony risquait, un jour ou l'autre, de se trouver face à face avec le mari de la femme qu'il avait tenté d'assassiner. En protégeant toujours le misérable, on avait nommé le colonel général, et on l'avait envoyé en Afrique, pendant que sa malheureuse femme allait mourir lentement des suites de sa blessure.

Telle était la légende qui devait effacer pour toujours la vérité. Bien audacieux celui qui aurait essayé de contredire.

Le docteur Olivier, en arrivant à Nice, quittait Antony. Il allait parler de lui à Adèle, croyant que l'amante aurait du plaisir à savoir ce que pensait celui qu'elle aimait. Il allait raconter la joie d'Antony, lorsqu'il avait su que son amante adorée lui abandonnerait leur enfant; mais aux premiers mots, surpris de l'effet produit, il se tut, fronçant les sourcils.

Ce fut la sœur d'Adèle qui lui dit les modifications de son plan. Ce qu'on avait fait était si logique qu'il s'y rendit. Mais il resta troublé du changement survenu dans les sentiments de Mme d'Hervey à l'égard d'Antony.

Il se promit d'étudier la jeune femme. Le soir même, Clara qui était sortie avec Camille, revint toute bouleversée, disant qu'il fallait partir le soir même. — Au quartier des Anglais — sur le bord de la mer — (la promenade des Anglais aujourd'hui), elle avait éte suivie par une femme ; s'étant retournée, elle avait reconnu Mme du Camp.

Il fallait s'éloigner à tout prix. La situation de Mme d'Hervey ne pouvait plus se dissimuler. Le docteur dit aux dames de se préparer immédiatement. Il partit aussitôt, et le soir même, il revint avec la voiture les chercher. Le lendemain matin, Mme d'Hervey, sa sœur et sa fille étaient installées près de Cannes, dans une maison isolée sur le bord de la mer, connue sous le nom de la villa Neptune.

Le docteur Delaunay retournait à Nice, et, le soir, il se promenait au même endroit où Clara avait rencontré Mme du Camp. Il marchait depuis dix minutes lorsqu'il vit une femme qui, s'arrêtant devant lui, dit :

— Ah ! docteur, quel heureux hasard de vous rencontrer !

Le docteur était prêt à répondre :

— Vous me guettiez !

Mais, se remettant aussitôt et feignant la surprise, le docteur exclama :

— Madame du Camp, vous ici...

— Vous y êtes bien. Et qu'y faites-vous... ? Vos malades ?

— Mais c'est à cause d'eux que j'y suis.

— Vraiment, vous venez jusqu'en Italie.

— Madame du Camp, vous savez bien que Mme d'Hervey est malade... non pas ainsi que vous le prétendez...

— Oh ! ne parlons pas de ça... je regrette ce que j'ai dit... cette chère Adèle est ici ?

Le docteur était homme d'esprit ; il savait bien qu'en niant tout, on ne le croirait pas. Il répondit donc simplement, du ton le plus naturel :

— Madame du Camp, je ne puis vous engager à aller voir Mme d'Hervey, elle ne peut recevoir personne, et à cause de cela, elle est allée à la Condamine, un petit village à quelques lieues d'ici, dans la principauté de Monaco. J'ai défendu toute visite.

— Cette chère Adèle ! Et elle n'est pas encore rétablie ?...

— Elle va mieux, beaucoup mieux ; et vivant ainsi loin de tous, dans la solitude, oubliant les méchancetés du monde, elle ne tardera pas à aller assez bien pour pouvoir retourner à Paris à la fin de la saison.

— Docteur, vous faites allusion à ce que j'ai pu dire sur Mme d'Hervey. Je vous jure, monsieur Olivier, que j'étais de bonne foi. Vous m'avez fait comprendre mon erreur, et je l'ai assez regrettée pour n'avoir qu'un désir : revoir Mme d'Hervey et lui demander pardon d'avoir ajouté foi à ce qu'on disait d'elle.

— Mme d'Hervey l'ignore...

Le docteur allait s'éloigner. Mme du Camp le retint, et elle demanda :

— Et M. Antony ?...

— Antony? nous sommes partis ensemble, il m'a quitté à Marseille... il est parti en Egypte.

— Ah ! fit en souriant Mme du Camp.

Le docteur vit bien qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'il disait. Cependant, il avait réussi à la dépister. Il quitta fort galamment la jeune dame, et le soir même il retournait à Cannes rassurer sa malade.

Mme du Camp avait cru une partie de ce que le docteur lui avait dit. Elle croyait qu'Adèle et sa sœur résidaient à la Condamine, elle s'y rendit aussitôt, et commença ses recherches. Le surlendemain, elle était de retour à Nice, furieuse de s'être laissé tromper. Deux jours après, elle était à Cannes, et elle avait trouvé la demeure de Mme d'Hervey.

Se promenant un jour sur le bord de la mer, Adèle avait cru reconnaître sa persécutrice ; se croyant perdue, la malheureuse prit peur, et se hâta, courant imprudemment. Elle rentra chez elle, haletante, essoufflée, et pleurant elle dit à sa sœur :

— Je suis perdue, j'ai vu la du Camp, elle m'a reconnue, je me suis sauvée, mais elle connaît maintenant mon état et, dans quelques jours, tout Paris va savoir ma honte. Clara ! Clara ! je suis perdue... Que faire ?...

— Voyons, il ne faut pas perdre la tête, dans l'état où tu es, tu ne devrais pas sortir.

Et s'étant assise, la jeune femme allait perdre connaissance. Sa sœur l'aida à se coucher et envoya aussitôt chercher le docteur. Celui-ci eut un singulier mouvement en la voyant. Clara lui raconta ce qui s'était passé.

— Vous a-t-elle suivie ? demanda Olivier Delaunay.

— Je ne crois pas, j'étais folle ; j'ai couru si vite que je ne crois pas qu'elle ait pu me rejoindre.

— Voyons, rassurez-vous, c'est un bien pour un mal, la secousse, la course, ont précipité votre état. Vous serez bientôt délivrée ! D'ici là, vous éviterez de sortir. Votre sœur ne quittera pas votre chevet. Quand vous reparaîtrez, du diable si elle y voit quelque chose. Ainsi, ne vous tourmentez pas.

— Oh, j'ai peur, docteur, j'ai peur.

— Ne craignez rien, je reste là près de vous. Ce soir, à la nuit, je rentre chez moi pour envoyer chercher la nourrice, que j'ai retenue et qui est prête; elle viendra cette nuit. C'est une Piémontaise qui parle le patois. En la questionnant en Italien ou en Français, elle ne comprendra absolument rien ; d'elle, vous n'avez pas à redouter d'indiscrétions.

— C'est pour sitôt que cela ? demanda Clara.

— Assurément. Mme d'Hervey ne passera pas la nuit sans être délivrée.

— Dieu vous entende !

Le docteur monta sur la terrasse de la maison, pour regarder si dans le voisinage de la villa celle que l'on redoutait n'était pas postée. Il ne vit rien ; cette fois encore Mme du Camp était dépistée. Olivier Delaunay descendait lorsque Adèle l'appela ; elle ressentait les premières douleurs. Après l'avoir attentivement observée, le doctevr dit à Clara de rester près de sa sœur. La nuit était venue ; il ne lui fallait que quelques moments pour aller chercher la nourrice ; il s'y rendait ; la délivrance ne serait que pour le milieu de la nuit.

Tout se passa ainsi qu'il l'avait arrêté. Lorsque le jour vint, Adèle était délivrée : elle avait mis au monde un garçon.

La mère dormait. Le docteur était rentré chez lui pour se reposer, lorsqu'on frappa. Clara, inquiète, n'osait aller ouvrir ; on frappa de nouveau, elle s'y rendit. Ouvrant la porte, elle fut stupéfaite de voir trois individus qu'elle ne connaissait pas. Leur ayant demandé ce qu'ils désiraient, l'un d'eux qui semblait diriger les autres et qui avait les allures d'un magistrat, lui répondit :

— Nous voudrions parler à Mme la baronne d'Hervey.

Clara devint toute rouge et, n'osant pas mentir, répondit que sa sœur était malade et ne pouvait recevoir personne.

— Madame, reprit celui qui avait parlé, nous savons l'état de Mme d'Hervey. C'est au nom de son mari, M. le général d'Hervey, que nous nous présentons. Si vous voulez nous permettre d'entrer, je vous expliquerai le but de notre visite.

Tremblante, stupéfaite, ne sachant que penser, mais décidée à tout pour éviter de nouveaux tourments à sa sœur, Clara leur dit :

— Entrez, messieurs.

Et elle les dirigea vers le petit pavillon qu'elle occupait.

Lorsqu'ils furent entrés dans le petit salon, elle demanda :

— Que voulez-vous, messieurs ? Je suis la sœur de Mme d'Hervey, elle ne peut recevoir personne, si vous êtes envoyé par mon beau-frère, vous pouvez me parler.

— Madame, nous savons l'état de Mme d'Hervey, nous savons que cette nuit elle a mis au monde un enfant, et par cette lettre, M. le général d'Hervey me charge, dès que son enfant naîtra de le déclarer à la mairie de Cannes, afin d'éviter à Mme la baronne tous les tracas de cette formalité et aussitôt de l'en informer, ce que nous avons fait. Un courrier est allé à Toulon, d'où un bateau part ce soir...

Clara restait bouche béante devant ceux qui lui parlaient. Elle paraissait ne rien comprendre, elle refusait d'en croire ses oreilles ; elle finit enfin par balbutier :

— Mais, monsieur, que me dites-vous là ?..- Le général, mon beau-frère, qui vous a chargé de déclarer son fils... qui êtes-vous ?...

— Maître Cadet, notaire ; Monsieur est le maire, qui a bien voulu m'accompagner, et Monsieur, mon premier clerc...

— Vous avez une lettre, dites-vous ?

— Oui, madame, j'ai une lettre pour Mme la baronne d'Hervey...

Clara, absolument étourdie, répétait :

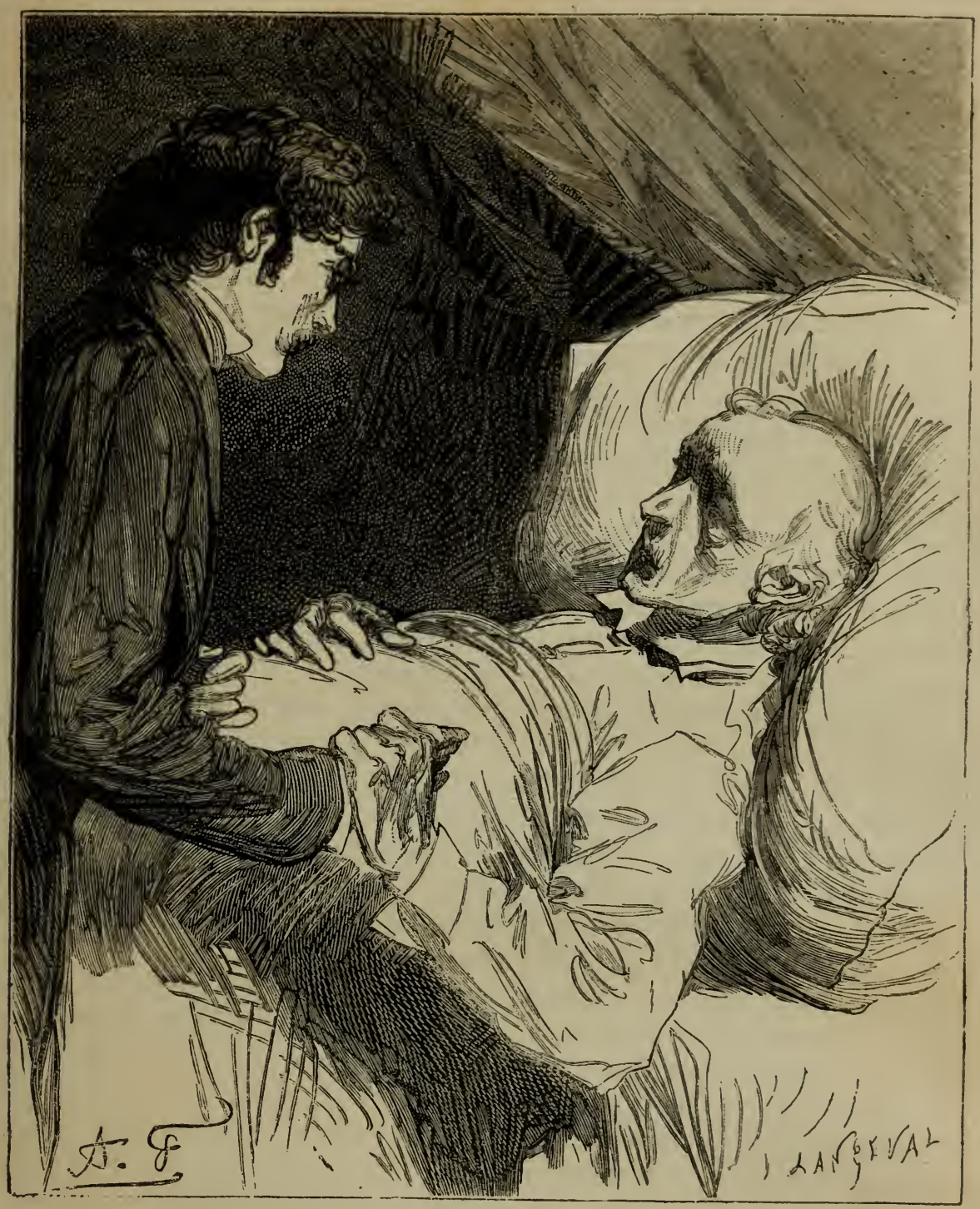
— M. d'Hervey sait... Vous lui avez envoyé la nouvelle de l'accouchement de sa femme... et depuis longtemps vous êtes chargé de procéder à la déclaration de l'enfant ?

— Mon Dieu ! madame, je croyais que M. le général baron d'Hervey avait informé Mme la baronne de la mission dont nous étions chargés. Le général nous recommandait d'agir avec discrétion, de ne paraître devant Mme d'Hervey que le jour même de la naissance de son enfant, afin de lui donner cette bonne nouvelle que Mgr le duc d'Orléans lui faisait l'honneur de tenir son enfant sur les fonts baptismaux.

Clara était comme affolée ; elle n'osait parler de crainte de compromettre sa sœur, elle ne savait ce que tout cela voulait dire. Mais à tout prix, nous l'avons dit, elle voulait épargner les tracas et les tourments à sa sœur. Ne pouvant rien faire par elle-même et ne voulant à aucun prix informer Adèle de l'étrange complication qui survenait, redoutant surtout que la lettre qu'apportait le notaire ne fût épouvantable pour celle à laquelle elle était adressée — la malheureuse femme ne savait que faire. Elle pensa à Olivier et aussitôt elle dit :

— Monsieur, le docteur m'a bien recommandé de ne pas éveiller ma sœur, — je ne puis répondre à ce que vous demandez. — M. Olivier Delaunay, le docteur placé près de nous par M. le baron d'Hervey, s'entendrait mieux avec vous et saurait ce qu'il doit dire à ma sœur... Je vais l'envoyer chercher.

— Mais, certainement, madame.



— Je t'attendais pour mourir. (Page 159.)

— Veuillez vous asseoir, messieurs. Je vais donner des ordres pour que l'on coure chercher le docteur, et je reviens aussitôt.

Les trois individus, de la façon la plus gracieuse du monde, s'inclinèrent. Assurément ces gens ignoraient l'étrangeté de leur mission.

Clara était comme folle ; elle avait hâte de voir Olivier Delaunay, et c'est elle qui courut chez lui. En quelques mots elle raconta ce qui venait d'arriver. On juge facilement de la stupéfaction du jeune homme. Le baron d'Hervey

savait tout, et jusqu'à ce jour il avait feint d'ignorer la situation de sa femme. Véritablement pouvait-il croire qu'il était le père de l'enfant ? Cela n'était pas possible. Il cherchait à rassurer Clara, qui pleurait, redoutant de révéler à sa sœur ces nouveaux incidents, surtout dans l'état où elle se trouvait. Le docteur lui dit, après avoir longuement réfléchi :

— Je vais aller trouver ces messieurs — il faut obéir au général — il n'y a plus de mystère à faire. Il n'est plus temps de lutter. Nous devons nous laisser entraîner. Il y a là dedans une intrigue de laquelle je chercherai plus tard l'explication. Ne pleurez pas, jugez froidement le fait : il n'est que rassurant en lui-même. Si le général sait, il reconnaît l'enfant, se soumettant à la loi qui ne reconnaît pas d'enfants illégitimes dans le mariage. Il est évident qu'il sait à quoi s'en tenir sur la paternité qu'il endosse. Il sauve son nom. Assurément il se séparera de sa femme. Eh ! mon Dieu ! est-ce une bien grande privation pour Mme d'Hervey ? — Le scandale était à redouter — mais il n'est pas à craindre désormais. Les relations de votre sœur sont rompues ; — depuis la catastrophe, pour le monde, elles n'ont jamais existé. Le général, homme d'honneur, soucieux de son nom, cherchera dans une cause futile le prétexte de la séparation — la mère gardera ses enfants — et ils vivront chacun de son côté — imposant le respect à tous.

— J'ai peur, je ne crois pas que tout cela soit aussi simple que vous le croyez.

— En tout cas, arrêtons ce qu'il faut faire. — Je vais aller trouver ces messieurs, il n'y a pas à lutter, il faut accepter la situation. — Le notaire doit être témoin, je serai le second témoin. Je verrai ce qu'ils feront... Jusqu'à nouvel ordre, Mme d'Hervey doit tout ignorer.

— Mais ce notaire apporte une lettre qu'il doit lui remettre en mains propres le matin même de la naissance de l'enfant.

— Cela, je m'y oppose. — Nous ne savons pas ce que dit cette lettre ; médecin, je veille sur ma malade, et ne veux pas qu'aucune émotion vienne retarder son rétablissement. C'est ce que je dirai.

— Mais il voudra remettre la lettre.

— Ma chère Clara, ne vous tourmentez pas de cela, je m'en charge. Vous allez veiller sur votre sœur. Que rien de ce qui va se passer autour d'elle ne transpire, il faut qu'elle ignore tout... qu'elle croie qu'obéissant à ses désirs nous avons déclaré l'enfant de père et mère inconnus, et que vous le recueillez. Son enfant reste avec elle, on ne le lui enlève pas,

— Oh ! merci.

— Soyez tranquille, je pars avec vous... Croyez-vous que ces gens connaissent la situation ?

— Non, ils semblent de très bonne foi, ils paraissent croire que mon beau-frère avait intérêt à ce que sa femme accouchât loin de Paris, mais ils paraissent assurés de ne faire que la chose la plus simple du monde. C'est-à-dire que e baron d'Hervey se trouvant à l'étranger, a voulu, en choisissant des

témoins ayant un caractère officiel, bien affirmer que sa femme mettait au monde un fils légitime ; un soin de soldat qui sait pouvoir succomber d'un jour à l'autre et qui veut, si un enfant venait après semblable catastrophe, qu'aucun doute ne planât sur sa légitimité.

— Tout cela est bien étrange.

— Oh ! oui, docteur, et j'ai très peur.

— Rassurez-vous et partons vite, laissez moi agir.

Le docteur Delaunay partit aussitôt avec la jeune femme. Clara lui pressa la main en le quittant pour retourner près de sa sœur, le suppliant encore de protéger Adèle.

— En se trouvant avec Me Cadet, le docteur constata avec plaisir que ces gens étaient assurés qu'ils faisaient la chose la plus logique du monde. Le notaire s'en expliqua ainsi :

— J'ai parfaitement compris que M. le général baron d'Hervey, subitement chargé d'un commandement, obligé de partir hâtivement en Afrique, était très malheureux de laisser sa jeune femme en France dans cet état. Il l'envoya à Cannes et, redoutant ce qui menace chaque soldat en campagne, — la mort au champ d'honneur, — voulant épargner à sa femme tous les tracas de démarches nécessaires en pareil cas, M. le baron d'Hervey m'avait chargé de toutes ces formalités. Dans ses lettres il me recommandait la plus grande discrétion, à l'égard de Mme la baronne, jusqu'à l'heure de sa délivrance, et cela est bien naturel et montre l'excellent cœur du général. La baronne en voyant toutes ces précautions, en aurait eu de plus grandes inquiétudes. Je devais, sans qu'elle le sût, veiller sur la délivrance de Mme d'Hervey. C'est votre servante, docteur, que j'avais priée de m'en informer.

Le docteur se mordit les lèvres.

— Monsieur le notaire, je suis un ami du général ; je serai avec vous témoin dans la déclaration ; mais je viens vous demander de vouloir bien ne pas remettre à Mme la baronne la lettre de son mari.

— Est-ce que Mme la baronne est bien malade ?

— Très malade ; son état ne permet aucune préoccupation. Vous garderez cette lettre, monsieur le notaire ; le jour où je la jugerai en état d'en prendre connaissance, je vous avertirai.

— Mais parfaitement, monsieur le docteur.

— Nous allons toujours procéder aux formalités ordinaires.

— Que je regrette ce matin, en écrivant au général, de ne lui avoir pas parlé de l'état de Mme la baronne !

— Cela vaut mieux. Vous l'inquiéteriez inutilement. Vous savez ce que sont les couches d'une femme ; l'état se modifie d'heure en heure, et j'espère que nous n'aurons rien à redouter dans quelques jours.

Le docteur accompagna le notaire et ses compagnons jusqu'à la mairie où l'enfant fut déclaré sous le nom indiqué par le général : Louis-Philippe d'Hervey.

Ces formalités accomplies, le docteur rentra chez lui, plus tranquille; il pensait que ce qui venait d'arriver, malgré les menaces suspendues, était préférable à tout ce qu'on avait combiné. Assurément, le retour du colonel serait le commencement d'une séparation. Mais, bah! cette séparation existait de fait depuis longtemps déjà.

Le docteur rentrait chez lui, lorsqu'il se trouva tout à coup en présence d'Antony.

— Toi ici! exclama-t-il stupéfait. Mais que veux-tn :

Je sais ce qui s'est passé cette nuit. Je viens chercher mon fils.

— Tais-toi, malheureux!

— Comment! que veux-tu dire?

— Va-t'en, va-t'en, ne reste pas une minute de plus ici.

— Oh! mon Dieu!... est-il arrivé un malheur?... Mon enfant?...

— Tu n'as pas d'enfant...

— Il est mort?...

—Mme d'Hervey est accouchée cette nuit du fils légitime du baron d'Hervey. Va-t'en.

— Tu deviens fou.

— Sur l'ordre du général d'Hervey, nous avons aujourd'hui déclaré l'enfant sous les noms de Louis-Philippe d'Hervey... Va-t'en, qu'on ne te voie pas chez moi... pas en ce pays...

Le malheureux restait anéanti.

CHAPITRE V

LA FIN D'UN MYSTÈRE

Le docteur Delaunay avait envoyé atteler une voiture pour reconduire Antony à Nice. Le mutisme de son ami l'inquiétait. Mais en le quittant à Nice, ce fut pis encore, lorsqu'Antony lui dit :

— Adieu, Olivier, je vous quitte, dégagé maintenant des promesses que je vous ai faites, je reprends ma liberté d'agir à ma guise.

— Que voulez-vous dire, mon ami?... Vous me faites peur.

— Je ne sais pas ce que je ferai. Mais je vous prie de ne plus vous occuper de moi. Dans quelques jours Adèle sera rétablie... C'est à elle que je m'adresserai.

— Vous ne ferez pas cela...

— Olivier, mon ami, lorsqu'il s'est agi de sa vie, de son honneur, vous m'avez vu agir... Vous n'avez rien à redouter, je ne veux qu'une chose, une explication avec elle, la dernière.

— Si vous tentiez pareille chose, en ce moment, vous pourriez la tuer...

— Je ne dis pas aujourd'hui ; je dis dans quelques jours...

— Soyez raisonnable, mon ami ; retournez à Menton ; de là faites un voyage en Italie. Dans quelque temps, vous reviendrez plus calme ; vous rencontrerez à Paris Mme d'Hervey, et vous aurez alors sans danger l'explication que vous sollicitez.

Antony sourit amèrement et ne répondit pas, pressa la main de son ami et se disposa à partir.

— Je ne veux pas vous quitter ainsi ; je veux votre promesse que vous n'agirez pas ainsi... Vous allez partir.

— Non : je veux rester à Nice quelques jours...

— Antony, je vous en prie ; je ne partirai pas, je ne vous quitterai qu'avec l'assurance que vous ne reviendrez pas à Cannes.

Antony hocha la tête, puis prenant le bras d'Olivier, il dit changeant de ton :

— Venez toujours avec moi ce soir à mon hôtel, nous dînerons ensemble, et je vous dirai ce que je souffre, ce que je rêvais... ce que je veux.

— J'y consens, je ne retournerai à Cannes que demain. — Je saurai bien vous prouver que votre devoir est maintenant d'oublier la baronne.

— Les deux amis se dirigèrent vers l'hôtel. — Ils entrèrent dans le salon, lorsqu'un garçon se précipita, tenant une carte, et vint dire à Antony que depuis trois heures un homme l'attendait. Antony lut le nom qui se trouvait sur la carte, et exclama en fronçant les sourcils :

— Séjournet ici, que me veut-il encore ?

— Séjournet, fit le docteur.

Le garçon dit :

— Ce monsieur est dans votre chambre, il vous attend, il a dit qu'il ne pouvait partir sans vous voir.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Olivier, vous connaissez Séjournet. Je n'ai pas de secret pour vous, montez avec moi.

— Volontiers.

Les jeunes gens montèrent rapidement l'escalier. Olivier espérait qu'un incident allait modifier les intentions de son ami. Dès qu'ils entrèrent dans la chambre, le vieux Séjournet salua rapidement et dit :

— Monsieur Antony, je viens vous chercher ; il faut absolument que vous veniez avec moi, tout de suite. C'est un heureux hasard qui fait que monsieur le docteur vous accompagne.

— Ah çà ! que voulez-vous dire ? fit Antony ennuyé, et comment êtes-vous ici ? Vous m'épiez donc ?

— Eh bien, oui, monsieur Antony, on vous épie depuis votre départ de Paris. On est parti derrière vous, on s'est installé à quelques pas d'où vous demeurez. vous étiez d'abord à Menton, nous y étions, vous êtes revenu à Monaco, nous y sommes revenus. C'est que, fit le vieux serviteur en pleurant

tout à coup, la catastrophe qu'on prévoyait était proche, et on voulait être près de vous.

— Mais que me dites-vous là... pourquoi pleurez-vous ?

— Monsieur Antony ! mais... comprenez donc, il m'est défendu de parler — quand je sais que d'un mot vous obéiriez... Je vous en prie, ne me demandez rien, — venez avec moi. Monsieur le docteur, aidez-moi à convaincre monsieur Antony et venez avec nous... Venez ! depuis si longtemps je vous attends et redoute d'arriver trop tard.

Antony avait regardé Séjournet, puis il était devenu très pâle et, d'une voix tremblante il lui avait demandé :

— Ou... c'est votre maître... ou c'est celui qui vous envoie...

— Oui, oui, ne me questionnez pas, venez...

— Mon ami, dit Olivier, obéissons-lui. Le docteur ne voyait qu'une chose, c'est qu'Antony, occupé de ce côté, ne pouvait pendant quelques jours s'occuper d'Adèle et il mettrait ce temps à profit pour faire partir la jeune femme.

Antony était fiévreux, il allait et venait dans la chambre, tout à coup il revint se placer devant le vieux serviteur et lui prenant les mains, il dit :

— Sé-ournet, celui qui t'envoie est...

Séjournet l'interrompit aussitôt en suppliant :

— Ne me demandez rien, rien, j'ai juré, je ne puis rien vous dire... Il faut nous hâter, tout dépend de l'état dans lequel nous allons le retrouver, et j'ai bien peur. — Oh! docteur, ne m'abandonnez pas, venez avec nous.

Olivier allait parler à Antony pour l'engager à partir, mais celui-ci, allant au devant de son désir, dit à mi-voix :

— Olivier, viens avec moi, je crois que le mystère de ma vie va s'éclaircir.

— Je vous accompagne, mon ami.

Puis haut :

— Monsieur Séjournet, nous allons partir avec vous, il faudrait commander une voiture.

— Oh! messieurs, tout cela est prêt, nous n'avons qu'à nous mettre en route, la voiture attend dans la cour de l'hôtel, j'avais juré de vous ramener, — mon Dieu ! faites que nous n'arrivions pas trop tard.

— Vite, vite, fit Antony, oubliant Adèle et tout entier à ce qu'il croyait deviner, Olivier le suivit accompagnant Séjournet et lui demandant bas :

— Où allons-nous, monsieur Séjournet, près d'un malade ?

— Oui, monsieur le docteur, nous allons à Monaco, où celui qui m'envoie malade depuis trois jours, n'était plus qu'un moribond lorsqu'il m'a fait partir, Depuis plusieurs jours, il sentait son état, il ne voulait voir M. Antony qu'à sa dernière heure. Chaque jour j'allais m'informer des agissements d'Antony pour le trouver lorsque cela serait nécessaire. Une crise épouvantable avait failli emporter M. le... mon maître — se reprit-il vivement — il m'a fait partir aussitôt. C'est une inconcevable fatalité, M. Antony, qui depuis que je l'épie

ne s'éloignait jamais, était parti dans la direction de Cannes. Heureusement, il avait dit qu'il ne resterait pas quelques jours en route... et je pus l'atteindre... quel malheur s'il n'était pas là...

— Que voulez-vous dire?

— Rien... rien, mais je suis bien content, docteur que vous nous accompagniez, monsieur mon maître peut avoir besoin de vos services... hélas ! pour lui donner la force de faire ce qu'il veut... si nous arrivons assez tôt... car c'est fini, il est perdu...

Et le vieux serviteur se mit à pleurer. Il fit monter les deux hommes dans la voiture et, malgré les instances d'Antony, il refusa de se placer à côté d'eux, il craignait d'être interrogé, et monta près du cocher. La voiture partit au grand galop, deux heures après, les chevaux fumant, s'arrêtaient devant un hôtel. Séjournet sauta du siège. A la première question qu'il adressa, on répondit :

— Hâtez-vous si vous voulez le revoir, il ne parle plus, il vous demandait sans cesse.

— Vite, vite, messieurs, fit Séjournet, en entraînant les deux hommes, qui descendaient de voiture. Ils montèrent au premier étage. Là, Séjournet prit Antony par la main, et l'entraîna dans une vaste chambre, au milieu de laquelle était un lit ; sur le lit, un vieillard qui semblait dormir.

Séjournet dit :

— Monsieur le duc... le voici... le voici !

Alors, le moribond ouvrit les yeux, il essaya de se dresser sur le lit. Antony et le docteur se précipitèrent, le docteur soutenant le vieillard ; celui-ci prit Antony dans ses bras et ébauchant un sourire, laissait tomber sa tête sur son épaule ; il dit d'une voix faible comme un râle :

— Mon fils... je te vois... pardon.

— Oh! mon Dieu! fit Antony, et comme la tête pesait plus lourde sur son épaule, il cria : Olivier... Olivier.., soutenez-le...

Le vieillard râla encore :

— Je t'attendais pour mourir.

C'était un saisissant tableau que celui de cette chambre d'hôtel, dont les deux hautes fenêtres donnaient sur la mer; l'hôtel était un vieux palais abandonné, il avait conservé son aspect luxueux, le temps l'avait rendu un peu sombre. Dans le grand lit à baldaquin, le vieillard se raidissait dans les dernières affres de la mort. Le vieillard, c'était le vieux duc de Gesvres. — Il avait un fils, capitaine de vaisseau, que ses extravagances avaient éloigné de lui. — En entendant le nom de celui qui l'appelait mon fils, Antony tressaillit ; il connaissait l'excentrique capitaine de vaisseau, dont la vie scandaleuse occupait souvent Paris ; il était le frère de cet homme !

Il ne pouvait rien demander au vieillard ; celui-ci ne vivait plus que par les yeux et son regard restait fixé sur Antony. — En se penchant, le jeune homme entendait dans son râle :

— Pardon... tu m'aurais aimé, toi... Mais la loi me défendait de te reconnaître, pardon.

Séjournet était près du moribond ; à un signe de ses yeux il comprit et fouilla sous l'oreiller ; il en tira une large enveloppe sur laquelle était écrit :

A ANTONY DE SANCY

Le vieillard fit un effort, prit les papiers et les tendit à Antony en disant d'une voix à peine perceptible :

— Antony, nous rachetons notre faute. Voici les titres... Mon fils, tu es noble, tu es riche... Sois bon !...

Le duc de Gesvres retomba lourdement dans les bras du jeune homme ; Antony jeta un cri ; on se précipita. — Olivier releva la tête du vieillard, et d'un signe de tête il affirma qu'il avait cessé de vivre.

Le vieux Séjournet fondit en larmes. Antony vivement ému, restait près du lit, tenant encore dans sa main la main du vieux duc, que le docteur étendait sur le lit.

Ainsi, toute sa vie Antony avait demandé à connaître son père, et il ne le retrouvait que pour le perdre aussitôt. Lorsque Olivier se fût assuré que la mort était certaine, il dit à Séjournet qu'il se mettait à sa disposition pour les démarches funéraires. Le vieux serviteur, tout en pleurant, raconta que, depuis plus d'un an déjà, le duc de Gesvres, sentant sa fin prochaine, avait tout arrêté. Le lendemain de sa mort, il devait être enseveli, mis en bière, et après une messe basse dite dans l'église de la ville ou du village où il mourrait, il devait être conduit par Séjournet jusqu'à Paris et inhumé au Père-Lachaise dans le caveau de la famille.

Le docteur pensait toujours à Adèle qui devait l'attendre anxieusement ; les incidents survenus depuis le matin le délivraient d'Antony. Il prit le jeune homme à part, il lui expliqu'a qu'à cause de sa malade il était obligé de retourner à Cannes. Antony, après ce qui s'était passé, devait rester à veiller celui qui l'avait appelé son fils. Antony lui dit aussitôt :

— Mon ami, j'y étais décidé. Vous allez partir, je reste. Je suis douloureusement ému par ce qui vient d'arriver, parce que j'apprends. Mais la voix du sang, je dois le reconnaître, est un mensonge, car je n'éprouve que le malaise banal que ressent tout homme qui en voit mourir un autre. Je n'ai pas de douleur. Je suis dévoré d'une curiosité qui, devant ce corps à peine froid, me semble un sacrilège et contre laquelle je veux réagir. Seulement, lorsque Séjournet partira, conduisant la dépouille mortelle de son maître à Paris, je veux connaître le contenu de cette lettre. Je redoute de n'en avoir pas la force. Olivier, vous allez partir ; prenez ces papiers, et venez après demain à Nice. Je vous attendrai et, devant vous, je les dépouillerai.

Mort du général baron d'Hervey. (Page 166.)

— Donnez, mon ami, il sera fait selon votre désir... A après demain, à Nice.

Le docteur quitta Antony et se hâta de retourner à Cannes. Quand il parut, la sœur de Mme d'Hervey, Clara, toute bouleversée, les yeux en larmes, courut au-devant de lui en criant.

— Venez, venez vite, monsieur Olivier.

— Qu'y a-t-il ?

— Oh ! un malheur... Mais venez voir ma sœur, depuis une heure elle est sans connaissance.

Le docteur se précipita — et ne s'occupa d'abord que des soins nécessaires pour faire revenir la jeune accouchée de son évanouissement. Lorsqu'elle commença à rouvrir les yeux, le docteur, plus tranquille, entraîna Clara dans l'embrasure d'une fenêtre et lui demanda ce qui s'était passé.

— Je l'ignore ; pendant que j'étais avec la nourrice : le notaire est venu, il a dit qu'une dame était venue le prier de la part de ma sœur de venir aussitôt lui faire les communications qu'il avait à lui faire.

— Et il est venu, elle l'a vu, et il lui a tout dit.

— Tout...

— Il lui a remis la lettre...

— Oui, j'ai vu une lettre qu'elle a cachée dans ses draps...

— C'est encore l'œuvre de cette misérable du Camp.

— Oh ! l'épouvantable femme ! Craignez-vous que cela n'amène une complication dans l'état de ma sœur ?

— Non... à quelque chose malheur est bon... elle sait tout, il faut que vous la décidiez à retourner au plus tôt à Paris.

— Maintenant.

— Dès que son état le permettra...

— Docteur, vous pouvez être certain qu'elle partira.

Adèle était tout à fait remise ; elle appela sa sœur ; en voyant le docteur, elle lui demanda :

— Sait-il ?

— Il sait tout...

— Eh bien ! docteur, vous savez le nouveau coup qui me frappe ? C'est le scandale... c'est...

— Ma chère malade, taisez-vous, ne vous tourmentez pas... C'est le bonheur de votre enfant d'abord... et vous, vous n'avez rien à redouter.

Cinq jours après, dans la même voiture qui avait amené la belle baronne d'Hervey de Paris à Strasbourg et de Strasbourg à Nice, les deux femmes, l'enfant et la nourrice montaient, se rendant à petites journées à Marseille, où le docteur, parti depuis le matin pour affaire, à Nice, devait les rejoindre.

Olivier Delaunay était allé au rendez-vous que lui avait donné Antony. Il lui remettait la lettre qu'il lui avait confiée. Dans cette lettre, Antony trouva son extrait de naissance — il était le fils de demoiselle Antonine comtesse de

Sancy et de père inconnu, l'acte de décès de sa mère, morte au couvent des Filles-de-Dieu, où elle portait le nom de sœur Ste-Madeleine.

Il y trouva une lettre de sa mère, qu'il baisa, puis en ayant lu les premiers mots, il se tut... et la serra soigneusement, se réservant de la lire seul avec recueillement : c'était une confession. Enfin, se trouvaient dans la lettre les indications nécessaires pour qu'il pût, guidé par Séjournet, entrer personnellement en possession de sa fortune.

Antony se trouva riche, très riche, il devenait possesseur d'un vaste domaine venant de sa mère, le château de Sancy ; et de son père et de sa mère, il se trouvait à la tête de quatre-vingt mille francs de rente.

Il resta bien un peu stupéfait et le docteur remarqua qu'il ne parlait plus du tout, du tout d'Adèle. Antony avait hâte d'être seul, il n'osait proposer au docteur de le reconduire, c'est celui-ci qui dit :

— Enfin, vous restez à Nice.

— Dame ! — vous le voulez — mais, au moins, expliquez-moi la cause du changement survenu dans le plan arrêté.

— Aujourd'hui, vous êtes calme. Je puis vous parler. Le baron d'Hervey savait la situation de sa femme, et il a fait déclarer son enfant...

— Son enfant !

— Il le croit..

— C'est qu'il a des raisons de le croire, fit Antony avec amertume... Je reste à Nice.

— Et nous nous reverrons à Paris.

Et le docteur partit.

CHAPITRE VI

LA PRISE DE BLIDAH

Le jour naissait, et déjà à l'Orient les nuages avaient des lueurs d'incendie, la journée s'annonçait brûlante, les herbes se vautraient dans la rosée qui les rendait d'un vert plus sombre. Avec le jour les milliers d'insectes s'éveillaient et bourdonnaient dans les herbes du maïs. Tout semblait désert autour de Blidah. Tout à coup, par tous les sentiers, par les chemins à travers la plaine de Métidjah, des Arabes surgissent, courant tous vers la Capoue musulmane, — car Blidah était la ville aimée des musulmans la *petite ville* où ils aimaient à venir s'amuser avec les belles juives ; à Blidah, ville de plaisir, tout était permis, et les vieux Arabes l'appelaient : Kabah-la-Courtisane.

C'était la ville aimée que les infidèles, les chiens de Français voulaient

prendre depuis quelques semaines, ils la menaçaient, et tous les enfants du prophète s'étaient armés pour la défendre. Cachés dans les champs, dans les bois, ils guettaient l'arrivée des Français. C'est parce que ce matin ils avaient vu un mouvement se produire qu'ils couraient au nid appeler leurs frères aux armes.

En effet, au loin, par tous les côtés de la plaine, on voyait dans les premiers rayons du soleil scintiller l'acier des baïonnettes, on voyait éclater l'écarlate des képis et des pantalons de nos pioupious.

Moins d'une heure après, au plein du soleil, la petite ville s'enflammait, vomissant le feu comme un volcan ; de tous ses angles les batteries se démasquaient et tonnaient ; en bas des champs, des bois, une fusillade nourrie retentissait, jetant vers le soleil des flocons de fumée blanche. Peu à peu le feu se rapprocha, puis pied à pied les Arabes cédèrent. Toute la journée on combattit. Le soir venait. Toutes les troupes s'ébranlèrent, montant sur Blidah par un seul point qui semblait le plus accessible, mais alors que de tous les côtés le combat s'engageait, de la plus grande partie de la division du général d'Hervey, seul le corps dont il s'était réservé le commandement restait l'arme au bras.

Les soldats grognaïent, le général ne cessait de sacrer et de jurer.

Le corps était si calme que le vaguemestre ayant reçu du courrier la correspondance de France, la distribua, Le général prit la lettre qu'on lui tendait, il la lut et devint pâle. Il resta quelques minutes comme suffoqué, puis, se domptant, il sourit et se tournant vers Vernet, il dit :

— Une bonne nouvelle, ma femme est délivrée.

Vernet le regardait d'un air abruti. Le général se tourna vers les officiers qui l'entouraient et dit :

— Messieurs, j'apprends qu'il vient de me naître un fils... il faut fêter ce jour par une action d'éclat.

Toutes les voix répondirent :

— Commandez-nous : en avant! général.

A ce moment, une estafette apportait un ordre au général d'Hervey, celui-ci prit le papier, le lut et exclama joyeusement :

— Enfin !... messieurs, c'est à nous, maintenant, préparez-vous... c'est à nous qu'est réservé l'honneur d'enlever le plateau et d'y planter notre drapeau.

— Vive le général ! crièrent officiers et soldats.

Le général d'Hervey dit à Vernet qui relevait les parements de sa manche et assurait à son poignet la martingale de son sabre.

— Vernet, si un malheur m'arrive...

— Ne craignez pas ça, je suis là...

— Je te défends de t'occuper de moi... va en avant !... si un malheur m'arrive en rentrant en France, tu resteras près de Mme d'Hervey, je veux que tu sois le serviteur de mon fils... quand il aura seize ans..... s'il t'en parle, tu lui raconteras ce qui s'est passé chez moi, lors de notre voyage à Paris, et je te

donne, à toi, mission de toujours protéger Mme d'Hervey contre ce misérable...

— M. Antony! Si vous m'aviez dit ça quand nous étions à Paris, il y a longtemps que son affaire serait faite à celui-là.

— Tu sais ton devoir — si je meurs, veille et sers la mère et l'enfant.

— Oui, mon général...

Puis calme, ayant boutonné ses gants, relevé ses moustaches, crânement campé son képi sur l'oreille, il dit, se mettant à la tête de ses troupes :

— A nous, messieurs... tranquillement au pas jusqu'à ce bouquet d'arbres. Là, faites sonner la charge au clairon. En avant, marche!

Quand les trois colonnes se mirent en marche au pas, de toute la crête de ce côté de Blidah la fusillade éclata sans qu'un seul homme bronchât. Vernet marchait à côté de son chef. Arrivé au bas de la côte, le général brandissant son sabre, se tourna vers ses hommes en criant :

— Allons, nom de Dieu! du sang, les enfants... C'est là-haut qu'il faut coucher, mort ou vivant... Clairons, sonnez!... En avant! en avant!

— En avant! répétèrent tous les soldats en se précipitant.

Ce fut plutôt une course qu'un combat, qui dura quelques minutes. Arrivé au sommet du plateau, le général s'élança le premier, criant :

— Vive la France!

Mais l'ennemi les attendait là. Les Arabes se ruèrent sur eux. Une épouvantable lutte s'engagea; on entendait les jurons du général qui, sentant nécessaire un dernier effort, cria :

— Allons, nom de Dieu! les entants, encore un coup sur ces singes-là... En avant!

Et il s'élança... Il brandissait son sabre. Tout à coup, Vernet le vit chanceler. Il s'écria en se précipitant à son secours :

— Au général!

Les soldats s'élancèrent furieux, et les Arabes reculèrent en déroute. Le plateau était enlevé.

Vernet soutenait dans ses bras son général. Le baron d'Hervey avait reçu une balle dans la gorge; il voulait parler, à peine avait-il pu dire en ressentant le coup :

— Vive la France!

Puis il râla en vomissant le sang :

— Vernet... toujours... mon fils... venger... elle, lui, Antony, venger.

Et il eut un spasme, battit l'air de ses bras, s'arrachant des bras de Vernet pour tomber raide.

Le brave Vernet éclata en sanglots, pleurant comme un soldat; il s'agenouilla devant son général et le baisa au front; puis étendant la main, il dit :

— Mon général, je vous jure que je donne ma vie à votre petit.

Les clairons sonnaient et l'état-major français entrait dans Blidah.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LE BATARD DU DUC DE GESVRES

CHAPITRE PREMIER

VINGT-CINQ ANS APRÈS

Par un matin de juin 1856, c'est-à-dire vingt ans après la mort glorieuse du général baron d'Hervey, à laquelle nous venons de faire assister le lecteur — un individu ayant l'aspect d'un clerc d'huissier— d'un de ces malheureux que les hnissiers emmènent avec eux pour signer les procès-verbaux de saisie, suivait la rue de Bourgogne, s'orientant, regardant en l'air, cherchant un numéro de maison, consultant sans cesse un petit carnet. Il était entré chez un marchand de vin et avait demandé :

L'hôtel du comte de Sancy...

C'est plus bas...

Et l'individu s'était dirigé vers l'endroit indiqué. Il s'arrêta devant un vieil hôtel fermé sur la rue par un mur assez élevé, terminé par une rampe à balustre Louis XVI ; on eût pu croire qu'il existait une terrasse, mais c'était Un simple chemin qui permettait de voir dans la rue sans ouvrir la porte. La porte de chêne, artistement sculptée, était toujours fermée. Entre le mur et l'hôtel était une cour immense ; entre les pavés, l'herbe poussait, et l'on voyait de la porte le sentier étroit par lequel les maîtres de l'hôtel et les voitures passaient pour se rendre au péristyle, élevé de cinq marches et abrité par une grande marquise. De hautes tapisseries de Beauvais protégeaient le vestibule sur lequel se trouvait l'escalier, contre le vent d'hiver.

L'hôtel de Chalus avait appartenu à la famille de Gesvres, qui ne l'occupait pas. On n'avait jamais su pour quelle raison il était devenu depuis vingt-cinq ans la propriété du comte de Sancy.

Quand l'hôtel avait changé de propriétaire, on avait cru qu'il allait être restauré, et il en avait besoin ; l'abandon plus que l'usage ruine une propriété. Mais les voisins avaient remarqué que le nouveau propriétaire, le comte de Sancy, ne faisait pas plus de folies, pour ses propriétés, que son

prédécesseur. Les contrevents étaient restés fermés pendant vingt-deux ans. Un homme venait, deux ou trois fois la semaine, une espèce d'intendant, pour parler au seul locataire de l'hôtel, le concierge qui vivait là, avec sa femme... L'hôtel était tombé dans un tel délabrement que les voisins, outrés de cette rapacité, ne qualifiaient l'avarice qu'en disant :

Il est chien comme le comte de Sancy.

Tout à coup, le comte de Sancy était venu, il avait visité l'hôtel et, deux jours après, les ouvriers l'avaient envahi ; pendant trois mois, jour et nuit, on avait travaillé. Et après vingt-deux années d'abandon, l'hôtel était redevenu vivant.

Le comte de Sancy avait monté sa maison sur un train princier. Le vieux concierge en était tout stupéfait, sa femme n'osait plus aller dans la cour, où du matin au soir des chevaux piaffaient ; dans l'hôtel c'était pis : un monde de gens, depuis le garçon d'office jusqu'au valet de chambre, l'avait envahi. Le concierge n'était plus maître chez lui : après vingt-deux années de calme, il se croyait le propriétaire, le pauvre homme ! il n'était plus rien.

Mais toute cette vie était superficielle. La maison était calme toujours. Le comte de Sancy ne sortait guère. Il vivait chez lui, on ne le voyait qu'à l'heure du Bois. Alors, il accompagnait sa nièce, une jeune fille d'allures étranges, admirablement belle, qu'il appelait Rachel, qui vivait avec lui, pour laquelle il avait une affection toute paternelle.

Rachel était la folle du logis, l'enfant aimée... Nous reviendrons plus tard sur l'intérieur du comte de Sancy, et nous allons suivre le singulier individu que nous avons signalé aux lecteurs.

Après avoir bien regardé l'hôtel, il frappa. On ouvrit. Il entra et dit au concierge :

— C'est ici que demeure monsieur le comte de Sancy.

— Oui, monsieur, mais il n'est pas visible.

— Oh ! monsieur, ce n'est pas à lui que je voudrais parler, c'est à vous.

— A moi?

— Si vous voulez le permettre, monsieur.

— Entrez ! dit le concierge surpris, pendant que sa femme clignait des yeux et, hochant la tête avec méfiance, s'avançait pour prendre part à l'entretien.

— Monsieur, pour une affaire des plus importantes... et tout à fait agréable à monsieur le comte... Je suis chargé de prendre quelques renseignements.

— Des renseignements...

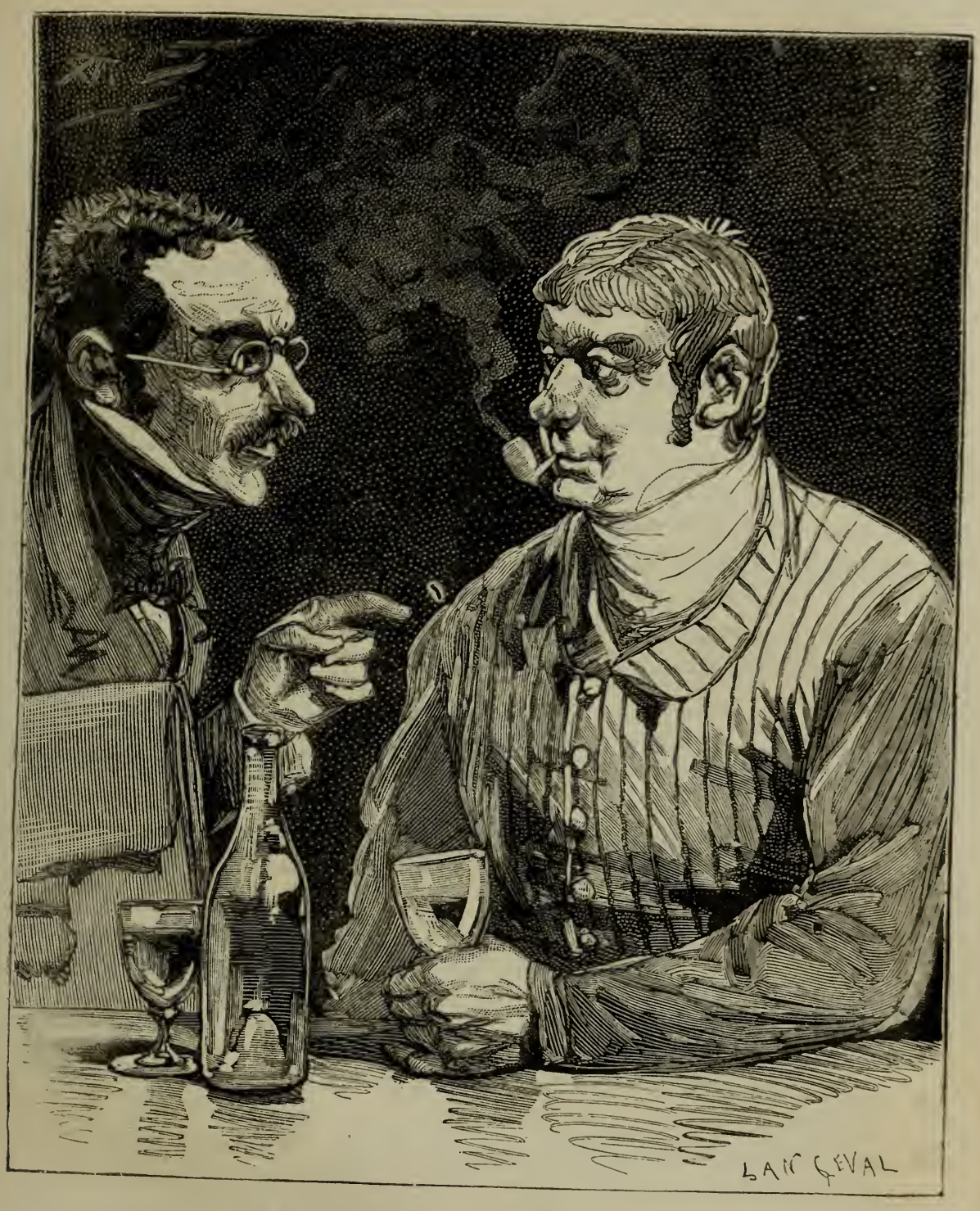
— Oui, sur lui, sur Mlle Rachel, sa nièce et sur leur parenté...

La femme du concierge interrompit en criant à son mari :

— Tu sais ce que monsieur le comte a dit... C'en est un...

— Oui, oui, je le vois bien...

— Que voyez-vous donc, monsieur?



— Avez-vous été longtemps au service du comte de Sancy? (Page 171.)

Le concierge s'emportant, dit aussitôt :

— Vous nous êtes signalé..., fichez-nous le camp, pas de mouchard ici...

— Mais, Monsieur...

— Voulez-vous que j'appelle le palefrenier... voulez-vous?...

— J'y vais, j'y vais, moi, fit la femme en se précipitant, il faut qu'on le connaisse...

En deux temps, l'individu avait rentré ses papiers dans sa serviette, il arrêtait la concierge, se précipitait au dehors en maugréant :

— En voilà des affaires pour rien!...

Lorsqu'il fut dans la rue, il consulta ses papiers et dit :

— Celui-là, paraît-il, a quelques renseignements et en donne.

Il regarda encore autour de lui, et, après s'être assuré qu'il n'était pas épié de l'hôtel, il se dirigea vers un petit caboulot qui se trouvait à une centaine de pas de l'hôtel.

C'était un endroit où venaient habituellement les cochers du voisinage, le soir, pour faire la partie de piquet. Il se fit servir une consommation et, appelant le maître de la maison, il lui demanda très nettement s'il ne pouvait lui donner des renseignements sur M. le comte de Sancy et sur sa nièce. C'était pour une grosse affaire, et on voulait savoir ce que valait le comte.

Le marchand de vin ne parut nullement surpris ; il dit que, pour son compte et malgré le mystère de la maison, il n'avait que du bien à en dire. Mais il y avait quelqu'un, un valet de pied, qui avait été renvoyé six mois auparavant, qui s'était replacé dans le voisinage et qui venait tous les jours vers dix heures, qui pourrait peut-être le renseigner.

L'individu remercia, en disant qu'il attendrait. — Effectivement, moins d'une heure après, un homme qu'à son allure on pouvait immédiatement reconnaître pour un valet de chambre, entra ; le marchand de vin l'arrêta et le conduisit à l'individu.

— Vous voulez me parler, monsieur.

— Monsieur, je voulais avoir des renseignements sur M. le comte de Sancy.

— Des renseignements! fit le domestique méfiant... pourquoi faire? Je suis parti de chez lui, pour pas grand chose, on m'a bien payé et je n'ai rien à en dire.

— Pardon, monsieur, fit l'individu. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter quelque chose, pour trinquer?... Je ne viens pas vous demander de dire du mal de M. le comte ou de sa nièce, je viens vous demander des renseignements d'affaires... On me paie pour ça... Naturellement, je fais mon métier, mais si vous m'aidez à le faire, je partage avec vous. J'ai vingt francs... Voulez-vous dix francs?...

Et l'individu avait mis les deux pièces dans la main du domestique.

— Qu'est-ce que vous voulez pour ça?... fit celui-ci en s'asseyant.

— Ce que vous savez... d'où vient le comte, quels sont les parents de sa nièce... — ce n'est pas un Français, paraît-il... — d'où il est... et ce que vous pensez de sa fortune...

— Ah! ce sont des renseignements pour les affaires.

— Oui...

— Ah! bien, je vais vous dire ça.

Le valet de pied se plaça en face de son interlocuteur, et, après avoir trinqué avec lui, il lui demanda :

— Qu'est-ce qui vous intéresse, qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Avez-vous été longtemps au service du comte de Sancy ?

— Non, mais j'en sais long tout de même. J'étais très ami avec le père Louis, un valet de chambre qui le connaît depuis son enfance. Voilà ce que je sais : jusqu'à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, il vivait très mal avec sa famille ; on ne voulait pas s'occuper de lui. Il paraît qu'à ce moment-là, il a fait des excentricités. Sa famille...

— Qu'était sa famille !

— Ah ! ça, je ne sais rien concernant les Sancy.

— Parfaitement ; mais avez-vous vu jamais ces gens-là venir chez lui ?

— Jamais. Un vieux bonhomme vient quelquefois, et il s'en cache.

— Ah ! qui est-ce ?

— L'intendant du duc de Gesvres, ce vieux coquin...

— C'est vrai ; on dit qu'ils sont alliés, les Gesvres et les Sancy ?

— Je ne sais pas s'ils sont parents, mais je sais qu'ils se méprisent mutuellement... et cependant on dit qu'ils sont frères.

— Ah ! ils sont frères, très bien.

Et l'individu prenait des notes.

— Je ne vous affirme pas, on le dit... Le comte de Sancy vit seul absolument.

— On m'a dit qu'il y avait chez lui des fêtes, des réceptions...

— Oui, mais vous pouvez y aller, du diable si vous comprenez un mot à la langue de ses invités, ce sont des étrangers. On ne voit à l'hôtel que des Orientaux et des personnages des ministères. Si jamais on vous a parlé dela gaieté de ces dîners-là...

— M. le comte de Sancy a beaucoup voyagé.

— Il n'a fait que ça, je suis justement rentré chez lui, lorsqu'il est venu se fixer en France. Il revenait de Syrie.

— Et la famille de sa nièce ?

— Mais Mlle Rachel, n'a pas d'autre famille que son oncle ; écoutez, autant l'autre, le comte, est triste, sérieux, autant la petite youte est gaie. C'est la joie de la maison, la petite juive, douce, bonne, rieuse ; aussi, il l'adore.

— Et cette jeune fille est... seulement sa nièce.

— Oh ! dites donc... je suis prêt à dire ce qu'on voudra sur lui, il est hautain, il est sévère avec les domestiques... mais, c'est un honnête homme, et Mlle Rachel c'est une vierge... sur ça, pas un mot. Il l'adore ; si on manquait à mademoiselle, bon sang ! il étranglerait celui-là ; il l'aime comme sa fille, elle est servie comme une reine, elle a deux femmes de chambre : La mère Louis qui la soigne comme son enfant, et sa fille Zizi, sa petite servante ; elle a seize ans, elle ne la quitte pas... Mlle Rachel, c'est un ange...

— C'est la fille de sa sœur ? de son frère ?

— Mais vous ne savez donc rien ?

— Sur cette parenté, non, et c'est cela qui est le plus intéressant dans mes recherches.

— Dites donc, ça n'est pas un reproche, mais vous me faites beaucoup parler, fit le valet de pied, et ça sèche joliment la gorge. Vous pourriez vous fendre d'une vieille bouteille.

— Mais certainement, commandez ; vous êtes connu, on vous servira mieux.

Le valet appela aussitôt le patron de la maison et se fit apporter une vieille bouteille d'un vin spécial à la clientèle.

— A votre santé. Maintenant que vous avez le gosier moins sec, je vous écoute.

— Voici ce que je sais ; le père Louis nous a conté ça bien des fois le soir, autour du feu... C'est par là qu'il a épousé aussi sa femme, la négresse, la mère Louis.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vous dis que le vieux valet de chambre de monsieur, le père Louis, qui est avec lui depuis son enfance, l'a suivi partout; il a épousé là-bas une négresse, pas tout à fait noire, mais un peu rissolée. — C'est cette femme, la Zouma, qui est la servante de Mlle Rachel avec sa fille Zizi-Zizi, qui n'est ni noire ni blanche : elle attend l'âge pour choisir.

— A la vôtre.

Ils trinquèrent, et l'individu demanda :

— Dans quel pays était allé le comte ?

— C'est ce que je veux vous dire, — voilà ce que Louis m'a raconté — à la suite d'affaires ennuyeuses ; j'ai vu là dedans, des affaires de femmes, et probablement poussé par sa famille, M. le comte et un de ses amis, un médecin nommé... Attendez, il y a un portrait chez nous, et puis c'est le nom de mademoiselle, que je suis bête... nommé Olivier Delaunay. Ils partirent en Orient, et ils s'y trouvèrent si bien que le docteur épousa la fille du banquier juif de par là. Aussitôt, M. le comte devint amoureux de la sœur de la femme de son ami et l'épousa. Alors, ils s'établirent par là en Syrie, vous savez, où l'on s'assassine toujours... Eux, se trouvaient heureux, comme tout. Si vous entendiez le père Louis parler de ça. C'était étourdissant, des palais, des jardins où il pousse de tout pendant toute l'année. C'est l'heure du déjeuner, on va cueillir sa nourriture à un arbre; et cependant, il paraît que la misère est épouvantable... Vous savez, il y a des gens qui ne se contentent de rien. — A la vôtre !

— A la vôtre, fit l'individu en trinquant; et ils sont restés longtemps par là ?

— Oh oui... très longtemps, une quinzaine d'années au moins, parce qu'ils avaient d'abord été plus loin. C'est au retour qu'ils s'étaient fixés là... Il paraît que c'était une toquade de M. le comte, il ne voulait pas revenir en France, il prétendait que les femmes y prenaient trop de place, il voulait la femme esclave, ça fait suer... Vous savez, maintenant, il en est revenu.

— Cette jeune fille, Mlle Rachel.

— Attendez donc — ç'a été très bien pendant un certain temps; là on était joyeux, on vivait bien... il paraît que le père des demoiselles était énormément riche; tous, on vivait en famille comme des patriarches... Tout à coup, il arrive des émeutes.— Vous savez ce que c'est quand il y a des émeutes en France, il y en a partout. Voilà le docteur Delaunay qui s'en mêle, il guérissait celui-ci, celui-là, les vieux de là-bas montent la tête à leurs compagnons, on le fait passer pour un sorcier.— Déjà le beau-père, le banquier juif... attendez donc, il se nommait... tenez, au fond du verre je vais trouver ça. — A la vôtre.

— A la vôtre.

L'homme trinquait, buvait, mais écrivait toujours plus vite à mesure que son compagnon devenait plus loquace.

— J'ai le nom sur le bout de la langue : Machin... machin...

— Le nom importe peu !

— Si, ça fait souvenir du reste... Mohi-Delha, c'est ça, Mohi-Delha... c'est écrit sur l'argenterie de Mlle Rachel. Je vous disais que le beau-père Mohi-Delha n'était pas aimé par les Musulmans... pour lors, un jour, non, une nuit de révolte, on a mis le feu à tous les coins de son habitation... il paraît qu'ils en faisaient autant dans toute la ville aux Juifs et aux Européens... Brûler la maison, c'était raide, mais ils attendaient aux portes pour tuer ceux qui étaient dedans... Il paraît que ç'a été effrayant, M. le comte, le docteur et le vieux banquier se sont battus comme des damnés. Ils ont été délivrés, le soir, mais le docteur était tué, le vieux banquier blessé, la femme du docteur avait une telle frayeur qu'elle en mourut. C'est alors que M. le comte adopta l'enfant de son beau-frère.

Le vieux banquier mourut quelques jours après. Après des secousses semblables, une femme peut tomber malade ; c'est ce qui arriva à la comtesse — qui mourut. Alors, le comte de Sancy régla ses affaires là-bas et revint en France. Donnez-moi donc à boire... Vous en savez assez, vous pouvez payer une autre bouteille.

— Parfaitement. Patron, une autre bouteille.

— Ainsi, la jeune fille qui vit avec son oncle, Mlle Rachel, est la fille du docteur Delaunay, elle n'a d'autres parents que son oncle, le comte de Sancy... et elle doit avoir une assez belle fortune en propriétés, venant de son grand-père et de son père.

— Dame ! on le dit.

— Merci... A la vôtre.

L'individu qui interrogeait le valet de chambre, nos lecteurs l'ont deviné, était un employé de ces agences singulières qui se chargent de vous donner tous les renseignements que vous désirez sur telle ou telle personne.

De la police, le métier de mouchard est passé dans nos mœurs.

Il désirait savoir ce qu'était ce mystérieux comte de Sancy qu'on entrevoyait à peine un mois, avec sa nièce, que tout le monde remarquait pour son

étrange beauté. Personne, dans la société parisienne ne connaissait le comte ; il n'avait de relations qu'avec la colonie étrangère. En été, l'hôtel se fermait, le comte et sa nièce disparaissaient sans qu'on sût jamais où ils allaient.

Le valet de chambre était docile ; il ne demandait qu'à parler. Plus il buvait, plus il avait soif, son compagnon ne voulait pas le laisser altéré. Aussi n'avait-il plus besoin de l'interroger pour savoir ce qu'il cherchait.

Le valet de pied, essuyant sa bouche, continua :

— Mais, vous savez... prévenez ceux qui s'informent, comme ça, du comte de Sancy : il a l'air froid, il a l'air calme, mais, au fond, il faut s'en méfier !

Le comte est une fine lame. Avant de faire son grand voyage en Orient, il a couru l'Europe, menant la vie la plus extravagante du monde, il parait, vous savez, comme quelqu'un qui veut oublier quelque chose, cherchant toujours des aventures nouvelles, se battant toutes les semaines. On dit qu'il n'a pas d'égal à l'épée. Du reste, chez lui, il y a une salle d'armes, et, tous les matins, pour se donner de l'appétit, il se met à ferrailler pendant deux heures, avec un professeur étranger. Mais il n'est pas seulement fort qu'à l'épée. Dans le jardin, des fois il s'amuse, sur le commandement de sa nièce, à tirer sur les arbres : elle désigne une branche, une feuille, elle dit : Feu! et la feuille tombe, toujours coupée à la tige. Eh bien ! vous savez, prévenez les particuliers qui s'occupent de lui.

— Mais, est-ce qu'il y a longtemps qu'il est veuf ?

— Il y a six ans. Eh! vous savez bien, ces affaires qu'il y a eu... ces massacres ?

— Oui, mais il y en a toujours !

— Je sais bien, puisque l'on parle d'une intervention là-bas. C'est à un moment où il y a eu de ces grosses affaires ; ils ont été tous tués.

— Mais, avant de partir pour ces longs voyages, saviez-vous où résidait le comte ?

— Non. Du reste, ça, c'est assez drôle. Je vous dirai que le père Louis est un capricieux, réservé sur ces détails-là. Il parle volontiers de leurs voyages en Orient ; il paraît qu'ils ont été à Jérusalem. Mais sitôt qu'on veut causer de Paris, il devient muet.

— Ah! il habitait Paris auparavant?

— Mais, oui ; je croyais qu'il vous avait dit ça.

— Non !

— Voilà ce que je crois qui est. Il a mené à Paris une vie de polichinelle, si bien que sa famille ne voulait plus le voir. On lui a dit : « Si vous voulez être raisonnable, on vous rendra ça et ça, seulement, il faut quitter Paris, alors, il est parti. » Versez-moi donc un petit peu à boire. Mais vous ne buvez pas, vous invitez les gens !

— Puisque je vous dis de commander vous-même ce que vous voulez.

— Le valet de pied emplit les verres et but, pour reprendre aussitôt :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir encore?

— Connaissez-vous à peu près l'état de sa fortune ?

— Non, mais on dit qu'il est immensément riche, et la nièce aussi, vous savez. Ce sera un bon parti pour celui qui l'obtiendra. Mais ça ne m'étonnerait pas qu'il voulût jamais la marier ici. On ne se figure pas l'aversion qu'il a pour la société, cet homme-là. Vous savez bien que, depuis qu'il est à Paris, on n'a pas manqué de tout faire pour l'inviter. Il refusa toute invitation et ne voit le monde que chez lui. Et, comme il épluche toutes les invitations! Quand on lui parle de lui amener quelqu'un, il refuse toujours.

— Mais cet homme ne vit pas seul?

— Comment, il ne vit pas seul?

— Oui, il doit avoir sa maîtresse?

— Ça! personne ne s'en aperçoit. Il n'y en a qu'un qui le sait, c'est le père Louis, et celui qui irait le lui demander serait, je crois, mal reçu.

— Vous n'avez jamais eu connaissance d'intrigues?

— Jamais! il mène une vie exemplaire, je vous dis, c'est un homme à part, il semble avoir peur du monde. Ainsi, quand il va à l'Opéra, mademoiselle est sur le devant de la loge, lui est toujours dans le fond. On croirait qu'il se cache, qu'il ne veut pas être vu.

— Mais enfin il est jeune encore, cet homme, il est élégant, savez-vous son âge ?

— Écoutez, moi, je sais à peu près son âge, mais on ne le lui donnerait pas.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Non.

— Il est très élégant ; c'est vraiment un bel homme et un beau garçon. Il ne paraît pas quarante ans, et je crois qu'il passe la cinquantaine ; mais je sais qu'il est aussi vif, aussi jeune, aussi alerte qu'un jeune homme de vingt-cinq ans.

— Eh bien ! je vous remercie. J'ai à peu près tous les renseignements qui me sont nécessaires, fit l'homme en consultant ses notes.

— Oh ! à votre service, fit le valet de pied, vous comprenez que tout ce que je vous ai dit là est très simple. Il n'y a pas une méchanceté, pas une médisance : il n'y a rien de mauvais. Je n'ai pas à dire du mal d'un homme qui ne m'a jamais rien fait. Si j'ai quitté la maison, ç'a été pour avoir manqué à mon service, je n'ai rien fait de mal, et cet homme a été convenable avec moi. Allez, voyez-vous, il ne manque pas de mauvais bougres qui seront prêts à vous dire du mal de ceux chez qui ils ont servi. Moi, je ne suis pas de ceux-là. A la maison, je fais mon service, mon devoir ; une fois dehors, je suis libre, et, voilà tout. A la vôtre !

— Merci ! fit l'individu.

Et, comme le valet de pied voulait absolument offrir une bouteille à son tour, il refusa.

Ayant soigneusement rangé ses notes, il serra la main de son compagnon et se retira, pendant que ce dernier lui disait :

— Vous savez, ne vous gênez pas; si vous avez besoin d'un renseignement, je suis là, à côté, Baptiste, vous demanderez Baptiste.

L'individu se retira. Au moment où il passait devant l'hôtel de Chalus, la porte s'ouvrait. Un équipage en sortait, dans lequel se trouvait le comte de Sancy, que nos lecteurs connaissent.

C'était Antony, sur lequel vingt-cinq années avaient passé sans altérer la beauté de son fier visage. Mais ce n'était plus le même homme ; on l'aurait difficilement reconnu. Sa beauté était toute différente. Ainsi que l'avait dit le valet de pied, il était loin de paraître son âge. C'est à peine si on lui eût donné de trente-cinq à quarante ans. A côté de lui était une admirable créature, sa nièce, la brune Rachel.

L'équipage tourna la rue et disparut. Il se dirigea vers les Champs-Élysées.

En se retirant, l'individu disait :

— J'ai tous mes renseignements, et, de plus, je pourrai en quelques lignes faire un portrait.

Deux jours après, le même individu se représentait au petit cabaret de la rue de Bourgogne, et il envoyait chercher son ami Baptiste. Lorsqu'il dit ce nom, le maître de la maison sourit, et, lui montrant le fond de la boutique où se trouvait une petite salle particulière qui prenait jour par un plafond vitré, il dit :

— Vous ne serez pas long à l'attendre, il est là.

L'individu commença à comprendre le motif qui lui avait fait perdre sa place chez le comte de Sancy, il avait vu deux jours avant la façon dont il se conduisait devant les bouteilles; il le trouvait, le soir, cette fois, à l'heure du service, attablé. C'était un valet de pied qu'on ne rencontrait guère chez son maître. Lorsqu'il vint se placer devant lui, Baptiste, qui était maussade, devint gai et dit aussitôt :

— Tiens, vous voilà, vous... est-ce que vous avez encore besoin de moi ?

— Oui, pour peu de chose.

— Ça tombe bien... j'ai justement perdu le dîner. Si vous me faites gagner un peu d'argent, ça me rattrapera.

— Je viens pour ça...

— Je suis votre homme. Et Baptiste se leva pour aller causer dans un coin avec l'homme. Les deux individus qui jouaient avec lui regardaient le nouveau venu avec étonnement.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Baptiste à voix basse.

— Les renseignements que vous m'avez donnés sont très précis, mais on voudrait probablement se trouver avec le comte de Sancy. et peut-être avec sa nièce, et on m'a chargé de savoir où il se rendait.

— Comment, où il se rendait ?

— Oui, il paraît que, contrairement à ce que vous m'avez dit, ils vont quelquefois dans le monde.

La baronne d'Hervey avait quarante-cinq ans, elle en paraissait dix de moins. (Page 184.)

— C'est vrai, on me l'a dit ce soir, — mais de mon temps il ne sortait pas... ils sortent plus souvent, ils vont à des fêtes officielles, dans les ambassades et les ministères.

— C'est cela, il faudrait que j'eusse connaissance d'une de ces invitations.

— Ça tombe merveilleusement — si vous êtes généreux — je suis justement là avec un des gens de chez eux qui aide le père Louis. Il aide pour le

service des appartements et il sert de valet de pied. C'est un curieux, mais c'est un défiant. Si vous voulez savoir, il faut me laisser faire, ne rien dire de ce que vous cherchez. Ce soir, ils ont congé. Le comte et sa nièce sont à l'Opéra. Et, vous le voyez, nous venons de jouer notre dîner. Je l'ai perdu.

— Et bien ! si vous le voulez, je l'offre...

— Tiens, c'est un moyen ça... Voilà ce que nous allons faire : je vais vous présenter comme mon homme d'affaires. Vous venez m'annoncer une bonne nouvelle Vous m'apportez de l'argent.

— Combien d'argent ?

— Vous marchandez déjà.

— Non !... Je ne peux pas dépasser ce qu'on me donne.

— Si ça dépasse, vous demanderez plus, ça vous regarde, c'est à prendre ou à laisser.

— Mais, je ne vous dis pas ça... Je vous demande le prix.

— Oh ! mon Dieu ! je suis bon bougre... le dîner, quoi...

— Ça me va... très bien.

— Vous comprenez, dînant ensemble vous me laissez faire ; je vous place comme un homme qui sait faire valoir les économies et je vous ai aussi confié les miennes, vous venez pour ça...

— Permettez. Vous savez que si pareille affaire était à faire, je suis cet homme-là... Je m'occupe très bien de ça, faire prêter de l'argent à des petites gens très solvables, et sur garantie et qui donnent de gros intérêts.

— Tiens... Vous voyez comme ça tombe, mais c'est toujours bon à savoir... Je reviens à notre affaire. Vous m'apportez des bénéfices. Moi, je fais le bon enfant et je les emploie à payer le dîner que je viens de perdre. En dînant, on cause des domestiques, du mal qu'on a à faire des économies, des maisons qui rapportent plus ou moins ; j'en arrive à parler du comte de Sancy, — de ce qui se passait chez lui, des privations qu'on y endurait, qu'on n'avait jamais de bénéfices, car il ne recevait personne, on n'allait nulle part... J'exagère. — J'attrape un peu la maison et fais valoir la mienne, l'autre prend la mouche et il raconte, que, maintenant, on est bien mieux. Je fais des comparaisons en disant : ainsi, chez nous, cette semaine, nous serons libres, tel jour et tel jour, parce que Monsieur va là et là... L'autre ne manquera pas de dire : Chez nous aussi, tel jour, ils sont invités ici et là.

— Très bien, je comprends... mais vous êtes très adroit, monsieur Baptiste.

— Vous trouvez ça... vous n'êtes pas difficile, mon petit père, il y a longtemps que je le sais... et je vous le prouverai.

— Les derniers mots firent un peu froncer le sourcil à l'homme.

— Voyons, c'est pas tout ça, ils nous regardent... Vous allez voir comme je vais jouer ça... Ah ! mais avant... comment vous nommez-vous ? Car enfin nous sommes censé nous connaître depuis longtemps.

— Je me nomme Leclaqué, ancien huissier.

— Très bien... et changeant de ton avec une bruyante gaieté, Baptiste s'écria :

— Ah ! bien, voilà une bonne affaire et qui tombe à pic... et je vous en prie, vous allez pour la peine dîner avec nous... Je viens de perdre le dîner... avec deux bons amis... Venez donc...

Et il entraînait l'homme un peu étonné de la rapidité avec laquelle maître Baptiste avait bâti un plan.

— Mes enfants, je vous présente M. Leclaqué, mon homme d'affaires, qui vient justement m'apporter un peu de sac... sur une petite affaire que j'avais en train... Il n'est pas de trop, n'est-ce pas... d'autant que je vous le recommande, c'est un malin. Si vous avez des petits placements à faire, il connaît des bons placements... ça rapporte le double...

— Qu'est-ce ces actions-là...

—Messieurs, M. Baptiste en dit trop ; voici ce que je lui disais. Il se reprit aussitôt... Voici ce que je fais pour lui et pour mes clients. Je connais des petits boutiquiers qui ont une certaine surface, des fruitiers, des charbonniers, des braves qui quelquefois, les jours d'échéance, sont un peu gênés...

— C'est ce que je voulais dire...

— Oui ; or ils viennent me trouver. Je les mets en rapport avec vous. Vous prêtez trois, quatre, cinq cents francs qu'ils rendent en deux mois par fractions... Eh bien ! je me fais fort pour deux cents francs pour deux mois d'avoir trente ou quarante francs.

— Eh ! eh ! c'est gentil... Asseyez-vous donc, monsieur Leclaqué, nous causerons de ça...

— On fit place au nouveau venu. On mit le couvert, et, dix minutes après, le dîner commençait. Les deux convives de Baptiste se montrèrent pleins de prévenances pour M. Leclaqué.

M. Leclaqué ne pouvait pas regretter son argent, car ce fut un dîner copieux, gai et bruyant. Bruyant par les discussions entre M. Baptiste et son collègue, discussions desquelles jaillirent tous les renseignements promis et des indiscrétions que M. Leclaqué n'avait pas espérées.

D'abord M. le comte de Sancy n'accompagnait pas toujours sa nièce ; il paraissait avoir pour le monde une grande aversion, sa vie se passait avec des étrangers, des gens qu'il avait connus dans ses voyages. Au fond, cela s'expliquait assez naturellement : le comte avait quitté Paris ayant vingt-cinq ans environ ; il pouvait avoir oublié ceux qu'il avait connus alors qu'il n'était qu'un jeune homme, tandis que, depuis vingt-cinq ans, il avait vu un monde nouveau, dans lequel il s'était créé des relations. — A Paris, le comte de Sancy était presque un étranger, il ne connaissait guère de gens que dans la maison du souverain, dans les ministères et dans les ambassades. — Il était donc difficile de rencontrer le comte dans le monde, ailleurs qu'aux Tuileries, aux bals du ministère des affaires étrangères et dans certaines familles nomades.

La jeune nièce du comte de Sancy, Mlle Rachel Delaunay, l'accompagnait

toujours dans ces fêtes, mais n'ayant que peu de distractions en dehors de ces fêtes assez rares, et n'ayant pas d'amies à Paris, elle allait souvent aux Italiens et à l'Opéra. Alors elle était toujours accompagnée des deux personnes qui la servaient et qu'elle considérait plutôt comme des compagnes que comme des servantes : la mère Zanna et sa sœur de lait Zizi...

Et ces deux servantes étranges, près de cette jeune fille d'une si singulière beauté, n'avaient pas peu contribué à la faire remarquer et signaler par toute la haute société. Ne sachant si elle était la fille ou la nièce du comte, on ne la connaissait que sous le nom de Mlle de Sancy.

M. Leclaqué apprit encore qu'il semblait y avoir, dans la vie du comte de Sancy, une mystérieuse intrigue; il n'était véritablement si réservé chez lui, assurait le valet de pied, que parce que sa nièce se trouvait chez lui. Au fond, le comte n'avait qu'un désir : marier sa nièce et revivre brillamment comme il semblait avoir vécu autrefois, ce qui était l'espoir de ses gens, au reste. On juge que, quelques minutes après, l'ami de M. Baptiste n'hésita pas à déclarer que la maison du comte était la plus lugubre du monde. Certainement, Mlle Rachel était rieuse; mais il n'y avait de gaieté que pour elle. On riait chez Mlle Rachel, mais c'était là une gaieté d'enfant qui ne rejaillissait pas sur la maison.

Interrogé si son maître n'était pas un ambitieux, caressant l'espoir d'une grande situation, le valet de chambre hésita un peu et finit par dire qu'une fois il avait surpris son maître disant :

Lorsque ma chère Rachel se mariant devra m'abandonner, je ne sais ce que je ferai. Une chose pourrait me faire rester à Paris, et m'y fixer définitivement. Si j'avais une désillusion de ce côté, je n'hésiterais pas, je repartirais et recommencerais mes voyages, mais comme j'avais l'intention de les faire lorsque nous nous mîmes en route avec ce pauvre Olivier : un voyage utile à la science et à mon pays.

M. Leclaqué ne manqua pas d'écrire la phrase entière sur son carnet.

Mais on n'était pas arrivé au renseignement précis que cherchait l'ancien huissier. Un clignement d'yeux l'avertit qu'il amènerait la conversation sur ce sujet. Baptiste était pratique, il allait droit au but, il dit donc :

— Messieurs, certainement que c'est moi qui vous offre le dîner.

Pardon, tu l'as perdu.

J'ai perdu un dîner, mais pas encore celui que je vous offre là.

— Nous n'avons pas à t'en savoir gré; c'est à cause de M. Leclaqué que tu fais proprement les choses...

— C'est vrai, et c'est justement ce que je veux dire... Or, nous avons fort bien dîné, vous devez avoir la reconnaissance de l'estomac pour nous offrir un dîner semblable ces jours-ci.

M. Leclaqué ne comprenait pas ; il ne voyait qu'un ajournement aux renseignements qu'il cherchait, et il fit la grimace; il ne comprit qu'après avoir entendu la réponse :

— Mais certainement — d'autant que j'aurai peut-être besoin de monsieur, pas pour de l'argent à placer, mais pour de l'argent à toucher, au contraire, et je ne peux pas arracher un sou...

— C'est tout à fait mon affaire, j'achète les créances, je...

— Mais, mon vieux Leclaqué, vous faites tout... Revenons à notre affaire. Nous dînerons ces jours-ci.

— Parfaitement, ça va.

— Il faudrait fixer un jour... où nous soyons libres comme aujourd'hui.

D'un coup d'œil échangé avec Baptiste, M. Leclaqué, souriant, fit voir qu'il avait compris. Baptiste reprit :

— Chez nous, il n'y a qu'un jour de la semaine où nous serons occupés, un jour ou deux. Mercredi on reçoit après le dîner. Vendredi nous allons à une soirée... Tous les autres jours je suis libre à compter de six heures jusqu'à dix. Quel jour es-tu libre, toi?

— Moi, voyons; lundi, pris; mardi, c'est le jour où *monsieur* part après le dîner et, selon le spectacle, il emmène Mlle Rachel; mercredi, pris; jeudi, je suis libre... eh! non, ça dépend, c'est le grand tralala du ministère de la guerre. Si monsieur reste, on nous fait rentrer et on nous dit l'heure de revenir les chercher. Mais, d'autres fois, ils ne font qu'entrer et sortir, alors nous attendons jusqu'à une heure...

— Avec tout ça, tu ne fixes rien.

— Mais, demanda M. Leclaqué, ce jour-là serait un bon jour, si vous êtes certain que M. de Sancy et sa fille iront à la fête du ministère de la guerre... Il faut que ce soit sûr.

— C'est certain— ils y vont, je le sais bien, depuis dix jours, on ne s'occupe que de la toilette de mademoiselle; mais ce que je ne sais pas, c'est s'ils resteront une partie de la nuit ou s'ils ne feront qu'acte de présence...

— Il n'y a que ce jour-là où ils sont invités?...

— Oui.

— Eh bien! à tout hasard choisissons-le — fit M. Leclaqué revenant encore sur ce point : si vous êtes bien certain que M. le comte de Sancy et sa nièce iront à cette fête.

— Oui! oui! oh! ils ne manqueront pas; mademoiselle a trop le désir d'y aller, elle ne parle que de ça..., songez qu'il n'y a qu'à ces fêtes qu'ils risquent de rencontrer des amis...

— Eh bien! c'est entendu, à jeudi...

— Messieurs, vous m'excuserez, n'est-ce pas — je suis obligé de partir. Au revoir, à jeudi — et si vous avez des petites affaires litigieuses à me confier, préparez-les, je suis votre homme.

— C'est cela, à jeudi.

Baptiste le reconduisit jusqu'à la porte.

— Êtes-vous content de moi?

— Très bien, et c'est sérieux, je viens jeudi. Mais, cette fois, pour les pe-

tites affaires dont nous avons parlé, et si vous m'en procurez, vous savez, vous en aurez votre part.

Me Leclaqué se hâta de rentrer chez lui, rue Pagevin. Installé devant son bureau, il prit un petit papier sur lequel était imprimé :

Noms :
Adresse :
Age :
Célibataire :
Moralité :
Solvabilité :
Renseignements divers.

L'agence ne donne ces renseignements que sous toutes réserves et en décline la responsabilité.

Il biffa les premières lignes et écrivit :

— Complétant les renseignements donnés. Le comte de Sancy et sa nièce se rendront jeudi soir à la fête du ministère des affaires étrangères.

Ayant glissé la fiche sous l'enveloppe, après avoir écrit l'adresse, il la porta à la poste.

CHAPITRE II

OÙ NOUS RETROUVONS NOTRE HÉROS

Ce soir-là, il y avait une grande fête de nuit au ministère de la place Beauveau.

Les grilles dorées scintillaient sous la lumière des becs de gaz, la porte d'honneur, entourée d'une guirlande de feu, avait un aspect féerique. A l'intérieur, dans la cour, dont le milieu était orné d'un parterre semé de fleurs, les couleurs multicolores des massifs resplendissaient sous la lumière des globes.

Le perron, auquel on parvenait par deux allées carrossières, couvertes de sable fin, était abrité par une grande marquise, garnie de rideaux de velours à franges et à glands d'or.

De chaque côté du perron, des lampadaires admirablement ciselés projetaient leurs lumières sur les ors des tentures.

A l'intérieur, tout était illuminé, et les curieux arrêtés sur la place Beauveau regardaient curieusement les fenêtres d'où se projetait la lumière

éblouissante des salons. L'hôtel était comme entouré d'une auréole produite par les illuminations.

La soirée s'annonçait brillante; le ministre n'avait reculé devant aucun sacrifice pour donner à ses salons un aspect féerique. Peu d'instants avant l'heure fixée pour l'ouverture de la soirée, les tapissiers donnaient encore leurs derniers coups de marteau, et les jardiniers arrangeaient leurs dernières fleurs.

Les salons, par un raffinement de luxe, avaient été décorés de telle manière que les styles des dernières époques, y étaient représentés par des spécimens authentiques, remarquables par leur beauté et leur haute valeur.

Dans l'une des pièces, les regards étaient attirés par une pendule représentant une nymphe gracieuse, dont les oreilles étaient ornées de deux pendeloques d'or. Il suffisait de les tirer à soi, pour voir l'heure se reproduire dans les yeux de la statue, en même temps qu'une sonnerie agréable charmait les oreilles

Dans le grand salon, le meuble était en tapisseries des Gobelins. Les scènes pastorales de Boucher ornaient les sièges dont les bois, tout dorés, s'harmonisaient parfaitement avec les tapisseries.

Plus loin, de vieilles encoignures en laque du Coromandel, style Louis XV, supportaient des bronzes artistement ciselés; d'autre part, d'énormes cloisonnés chinois, véritables merveilles, laissaient échapper de leur col des fleurs choisies parmi les plus rares.

Les lustres, en cristal de roche, ajoutaient, par les feux de leurs prismes, au chatoiement joyeux des couleurs et donnaient un ton admirable à l'ensemble du tableau.

Plus loin, sur une cheminée en marbre bleu turquie, ornée de pampres, de vignes en festons et de têtes diverses, un groupe splendide, dû au ciseau d'un sculpteur célèbre du dix-huitième siècle, s'harmoniait parfaitement avec l'ameublement du salon.

Vers onze heures, les équipages commencèrent à affluer sur la place. Chacun d'eux, pénétrant par la porte d'honneur et tournant autour d'un massif, venait s'arrêter devant le perron, où deux rangées de valets de pied, en bas de soie, assistaient gravement à l'entrée des invités.

Chaque voiture, après avoir déposé un couple, retournait par l'autre allée, et venait prendre place à la file, déjà longue, installée au dehors de l'hôtel.

Les salons se remplissaient rapidement. Ce fut bientôt une véritable cohue; sur les toilettes brillantes, sur les épaules nues des femmes, tout étincelantes de bijoux, tranchaient les habits noirs des hommes. Dans ces vastes pièces, tous se coudoyaient; cependant, autour de certaines beautés, il s'était formé des groupes de nombreux admirateurs.

C'est dans le petit salon mauresque, ou du moins tapissé pour la circonstance à la façon mauresque, — et qui précédait le salon où se tenaient les

hommes qui voulaient éviter la cohue, — que M. le ministre et sa femme recevaient les invités, que l'huissier annonçait.

Lorsque la voix de l'huissier dit :

— M. le comte de Sancy!

Il y eut un mouvement dans le petit salon. Les amphitryons allaient avec empressement au devant du nouveau venu, le ministre lui serrait affectueusement les mains, pendant que la femme du ministre allait au devant de la charmante jeune fille qui l'accompagnait, et la remerciait d'être venue, tout en lui reprochant doucement de ne pas répondre plus souvent aux invitations intimes qu'elle lui adressait.

Quand le comte de Sancy dirigea sa nièce Rachel vers le grand salon, tout le monde s'écarta respectueusement devant eux, et ce fut un murmure d'admiration : de la part des hommes, pour l'étrange beauté de la jeune fille; des femmes, pour la noble et belle allure du comte.

Le comte, quittant le bras de sa nièce qui restait à côté de dames de ses amies, revenait vers le petit salon, lorsque tout à coup il eut un tressaillement. Il s'arrêta, se plaça un peu sur le côté, semblant d'éviter d'être vu, mais regardant ceux qui allaient entrer.

Le domestique venait d'annoncer :

— Madame la baronne d'Hervey. Monsieur Philippe d'Hervey.

La baronne, s'appuyant sur le bras de son fils, entrait dans le grand salon.

Le comte, à demi caché derrière la tapisserie, les regardait, l'œil fixe, cherchant vainement à dominer le tremblement qui l'agitait.

La baronne et son fils s'avançaient : ils allaient s'asseoir près de lui. Il se recula encore, se cachant tout à fait derrière la tapisserie, et là, plaçant la main sur son cœur, comme s'il craignait qu'il n'éclatât, il dit :

— O mon Dieu : quelle étrange sensation j'éprouve! Un jour ou l'autre, je devais m'y attendre, cependant. Allons! allons! il faut que je domine cette émotion.

Et, se raidissant, se domptant, le comte rentra dans le salon.

Après vingt-cinq années, il revoyait celle qu'il avait aimée, celle pour laquelle il avait failli perdre la vie; elle était fort bien encore, et un observateur attentif n'aurait jamais pu lui donner son âge. Adèle d'Hervey avait presque quarante-cinq ans, elle en paraissait dix de moins, on se figurait difficilement que le grand et beau garçon qui lui donnait le bras était son fils.

La baronne était fort jolie. C'était une adorable femme, de taille ordinaire, assez forte et cependant fine de ligne, souple et élégante d'attaches; le corsage superbe s'attachait bien à ses épaules opulentes, la gorge forte seyait à sa taille un peu longue, le col gracieux avait la souplesse du cygne et portait bien la tête, il avait ce pli charmant qu'on nomme le collier de Vénus: sous la peau blanche et diaphane, fraîche et douce au toucher comme le velours, on devinait le sang sain à la clarté du teint.

Le nez pur de profil, droit et fin, avait des narines roses qui se dilataient

— Allons, mon vieux Vernet, prends mon pardessus, vite. (Page 192.)

aux impressions diverses que la charmante femme ressentait. La bouche fraîche, appétissante, aux lèvres un peu lourdes, laissait voir dans le sourire provoquant qui lui était habituel des gencives roses enchâssant deux rangées de dents petites comme des perles, d'un blanc nacré; les yeux étaient admirables, d'un bleu qui rendait le regard doux et bon. Les cils étaient bruns, les sourcils châtains, ce qui adoucissait le visage et donnait un air riant au front; les oreilles étaient toutes petites et d'un rose transparent; l'ovale du visage

était admirable, encadré par une chevelure blonde et soyeuse, qui seyait à la clarté du teint. L'ensemble du visage était fort beau, et comme la baronne était admirablement bien faite, c'était bien la plus charmante femme que l'on pût voir.

Le comte était étonné et ravi ; c'était cette femme qu'il avait aimée jeune fille, élégante et svelte ! La fleur s'était épanouie, elle était encore une adorable femme. Quelle émotion singulière il ressentait : est-ce que l'amour ancien se rallumait? Non, cela eût été fou. Ce qui l'agitait ainsi, c'était de penser que cette femme était la mère de son enfant... que cet enfant c'était un grand beau garçon qu'il voyait à son bras, et Philippe d'Hervey ayant conduit sa mère vers un groupe de dames de ses amies, en se retirant se tournant vers lui, il sembla à Antony qu'il se revoyait à l'époque où il avait quitté Paris. Cet homme était son portrait vivant.

Le jeune homme traversa le salon ; en passant près de lui et à son approche, il fut pris d'un tremblement. Il crut un instant que le jeune homme se dirigeait vers lui ; il avait l'air embarrassé, il baissait les yeux. Au contraire, le jeune homme, comme s'il avait été froissé de l'attention qu'il lui avait porté d'abord, le regardait fixement, et, d'un air provoquant... il passa.

Et le comte de Sancy, qui avait senti le rouge lui monter au visage, se disait :

Mon Dieu ! quelle impression singuliere lui ai-je faite, qu'il me fixait de ce regard méchant... Quelle étrange sensation j'ai éprouvée. Mon fils ! mon fils ! oh ! que cela est singulier !

Et il allait vers les angles du salon, essuyant son front, que la sueur mouillait.

— Je devais m'attendre un jour ou l'autre à les voir tous deux, pensait-il, en se laissant tomber sur un divan, Étrange destinée ! Elle est libre, et je n'ai pu l'avoir. Nous aurions vécu heureux — ce fils serait le mien. — Pourquoi s'est-elle cachée après la mort du baron ? pourquoi m'a-t-elle fui lorsqu'elle était libre, car c'était moi qu'elle fuyait. Olivier me l'a dit. Elle ne voulait plus me revoir ; elle n'avait plus pour moi qu'une haine égale à l'amour qu'elle avait eu. Quel est ce mystère ? Je sais qu'elle a souffert — elle a perdu sa fille Camille, l'enfant qu'elle avait de lui ; il ne lui reste que ce beau garçon.. mon fils...

Il resta un instant rêveur, puis il dit, après quelques minutes :

— Elle est libre... Je suis libre... et cet enfant est le nôtre...

Puis, comme si ce mot était doux à prononcer, comme s'il répondait à un de ses rêves, il répéta encore :

— Mon fils ! mon fils !

Il se leva et se dirigea vers le salon Louis XV, où avaient été dressées des tables de jeu. C'est de ce côté qu'il avait vu le baron d'Hervey se rendre. Des groupes de joueurs étaient autour des tables. Il se plaça devant celle où se trouvait Philippe d'Hervey. S'il avait osé, il aurait parié pour lui. Le jeune

homme semblait fiévreusement agité, il perdait sans cesse et, mauvais joueur, il le laissait voir. A chaque coup de déveine, il cherchait à sourire, en relevant la tête, pour consoler ceux qui pariaient pour lui. Tout à coup, il rencontra le visage du comte de Sancy; celui-ci lui souriait. Il en fut agacé; c'était ce même homme dont le regard l'avait blessé lorsqu'il avait quitté sa mère. Qu'était-ce que cet individu? Est-ce qu'il allait le poursuivre ainsi? C'était cet homme au regard singulier qui lui portait la guigne. Il acheva le coup, et, ne cherchant pas à dissimuler sa mauvaise humeur, il passa la main et se leva en grognant :

— Qu'est-ce que cet individu-là? — C'est un jettatore... si nous n'étions en ce lieu, j'irais lui demander la raison de cette poursuite. Au fait, voyons donc.

Et il se dirigea vers le groupe avec l'idée bien arrêtée de demander absurdement au comte pourquoi il l'avait regardé, et ce qu'il lui voulait. Le comte n'était plus là; il regarda les joueurs, et constata avec rage que depuis qu'il avait passé la main cette main gagnait; et comme les joueurs, il conclut;

— Ce n'est pas étonnant, il n'est plus là.

Il retourna près de sa mère et lui offrit son bras pour faire le tour des salons; celle-ci accepta souriante. Ils se promenèrent quelques minutes, ils revenaient du buffet, causant sur la splendeur de la fête. La baronne lui demanda :

— Et cette charmante personne que tu espérais revoir ici?

— Chère mère, je ne l'ai pas encore aperçue... Mais je suis assuré qu'elle viendra.

— Sais-tu qui elle est?

— Non.. je sais qu'elle est étrangère, d'une famille fort honorable; on doit me dire tout cela...

— Tu ne la connais pas... tu l'as vue seulement, et déjà te voilà préparant ton avenir. Mon pauvre Philippe, comme tu es léger.

Mais point du tout, dis-moi : As-tu besoin de connaître, pour aimer? Il suffit pour cela de voir. Je l'ai vue, elle est admirablement belle, le monde au milieu duquel je l'ai vue m'assure de ce qu'elle peut être... Je l'ai vue avec des amies à toi, chère mère.

— Eh bien! tu ne sais pas son nom?

— Point encore... Je sais son petit nom : Rachel.

— Une juive?

— Je l'ignore... Mais tu ne vas pas voir un obstacle en cela...

La baronne d'Hervey se tut, et le jeune homme, qui s'aperçut de la fâcheuse impression, reprit vite :

— Je ne crois pas cependant qu'elle soit juive; je sais qu'elle est de famille chrétienne. Mais, chère maman, tu dois m'assurer que sa religion ne serait pas un obstacle. Au fond, est-ce que nous avons une religion, nous?

— Veux-tu te taire.

— Nous faisons le bien quand nous pouvons... Qu'est-ce que tu as donc?

Le jeune homme venait de sentir sa mère lui pincer fortement le bras; il la regarda : elle était toute pâle...

— Mais qu'as-tu donc?

— Rien, rien... Viens, Philippe; viens, mon enfant; viens vite.

Elle cherchait à l'entraîner, pendant que le jeune homme cherchait autour de lui le motif de l'émotion de sa mère. Apercevant le comte de Sancy, qui dardait sur eux un regard de flamme, il s'exclama :

— Encore cet homme... Oh! je veux en finir avec lui.

— Oh! malheureux, fit la baronne, viens, viens, ne parle pas à cet homme.

Mme d'Hervey voulut marcher, mais elle vacilla et tomba dans les bras de son fils; elle était évanouie.

Si la situation de sa mère ne l'avait inquiété et obligé de rester près d'elle, Philippe se serait élancé sur cet homme qui, depuis qu'il l'avait aperçu, semblait apporter le malheur dans ses pas; mais le pauvre garçon, bouleversé par l'indisposition subite de la baronne, ne s'occupait que d'elle, ne s'expliquait rien; par cela même, redoutant tout, il eut peur un instant d'une catastrophe. Tout le monde s'était vivement approché d'elle, chacun voulait porter secours à la baronne d'Hervey. Philippe avait eu une minute d'épouvante, mais il s'était remis aussitôt, et écartant ceux qui l'entouraient, prenant sa mère dans ses bras, il la porta dans un petit salon duquel les huissiers éloignaient le monde. Plusieurs docteurs présents à la fête avaient suivi le groupe.

La baronne était assise sur un large fauteuil, près d'une fenêtre ouverte; son fils troublé, inquiet, était à ses genoux, les regards fixés sur son visage, tenant les mains de sa mère, attentif à la voir reprendre connaissance. Deux médecins s'empressaient autour d'elle.

Cela avait produit dans les salons un brouhaha général; tout le monde se pressait sur la porte du petit salon, on s'exagérait la situation de la malade, on voulait la voir, et, obligé de dégrafer le corsage de dessous la robe de sa mère, Philippe souffrait de cette indécente curiosité; il supplia qu'on fermât la porte, Cela était impossible. Les portes, pour aider à la circulation dans les salons, avaient été retirées, mais de lourdes tapisseries les remplaçaient, on les laissa retomber. On put alors soigner plus librement Mme d'Hervey. Quelques-uns de ses intimes amis seulement étaient en train de demander au fils l'explication de ce malaise subit.

Philippe répondait qu'il ne pouvait se l'expliquer, et, en lui, il cherchait à comprendre ce qu'il avait vu. Le doute n'était pas possible. En voyant cet homme étrange, sa mère avait tremblé; elle s'était cramponnée à lui comme si un danger la menaçait; elle avait voulu réagir, et la vue de cet homme l'avait terrifiée. Lorsque son fils s'en était aperçu, sa question l'avait troublée, la peur l'avait reprise, et c'est d'une voix dont l'intonation le secouait encore qu'elle l'avait supplié de « ne pas parler à cet homme. »

Quel homme était-ce donc?

La belle robe de la baronne d'Hervey avait été massacrée par les ciseaux ; mais les seins libres se soulevaient, la respiration revenait ; à la pâleur qui avait couvert le visage succédait un teint plus rosé, la bouche souriante s'entr'ouvrait, les yeux restaient clos, pendant que sa main répondait à la pression de celle de Philippe, et que ses lèvres prononçaient :

— Mon fils... mon Philippe !

Lorsque ses yeux s'ouvrirent, son regard fouilla tout le petit salon, se fixant obstinément sur chacun de ceux qui étaient là. Quand elle eut ainsi bien envisagé tout le monde, elle fit un effort, leva ses deux bras, qu'elle laissa retomber sur l'épaule et sur la tête de son enfant, et lui souriant, caressant ses cheveux de ses doigts, elle dit d'une voix indéfinissable :

— Oh ! mon enfant...

— Mère, mère, qu'as-tu donc ?... Tu souffres ?

— Non, je n'ai plus rien, je te revois, je suis heureuse.

Et se tournant vers ses amis qui la regardaient avec intérêt :

— Ce n'est rien, un malaise, que je ne m'explique pas... mais, dans ces quelques moments, pendant lesquels j'ai perdu connaissance, d'affreuses idées ont traversé mon cerveau, et c'est pour cela que je suis heureuse de voir mon fils.

— O ma chère mère, fit le jeune homme, ému jusqu'aux larmes en se soulevant pour embrasser la baronne. Lorsqu'elle le tint dans ses bras, lorsque leurs lèvres se touchèrent, Philippe sentit qu'un frisson secouait le corps de sa mère, et il l'entendit répéter encore :

— O mon fils, mon fils, ne me quitte pas.

— Mais y penses-tu, maman ? Quel idée as-tu donc, ma chère mère ? Mais je parle de mariage en fou, rien n'est encore arrêté dans ma pensée... Et la preuve, c'est que j'y renonce ; nous n'en parlerons plus.

Adèle d'Hervey eut un sourire triste, elle mit ses doigts sur les lèvres de son fils et lui dit bas :

— Tais-toi... il n'est pas question de ton mariage !

— Cela va mieux, mère... tu ne souffres plus ?...

— Non, mon enfant.

Et s'adressant au médecin :

— Monsieur, que je vous remercie de vos soins ; je suis toute honteuse de cette faiblesse.

— Et pourquoi, chère amie ? fit une des dames. On étouffait dans les salons. C'est véritablement ridicule de prodiguer ainsi les invitations ; ce n'est plus une fête, c'est une cohue.

— Et puis, je vais si peu dans le monde maintenant, je suis si peu habituée à ce bruit, à cette chaleur...

— Ma pauvre bonne chère maman, c'est moi qui suis cause de cela, c'est moi qui ai exigé que tu vinsses, et pour une folie... je m'en veux.

— Ne parle plus de ça, mon Philippe... nous la reverrons...

On se bousculait à la porte, on soulevait la tapisserie, on voulait avoir des nouvelles, car l'incident allait grossissant; d'abord on avait parlé d'un évanouissement, puis d'une femme étouffée, écrasée, enfin d'une attaque d'apoplexie, à la suite de laquelle la baronne avait succombé.

C'est un des docteurs qui dut dire :

— Messieurs, c'était un évanouissement, Mme d'Hervey est maintenant revenue à elle, mais elle a besoin de repos... et je vous prie en grâce de vous éloigner.

Cela fut long à obtenir, mais enfin, les huissiers aidant, le monde retourna vers le grand salon, surtout lorsque les amis de Mme d'Hervey sortirent.

Plus tranquille, Adèle envoya chercher son manteau et pria son fils de la ramener chez elle. Philippe s'empressa; il avait eu bien peur et il se trouvait bien heureux de revoir sa mère ainsi. Lorsqu'il lui demanda, se disposant à partir :

— Mais qui t'a fait cette impression à la suite de laquelle tu t'es évanouie?

Sa mère ne répondit pas et demanda :

— Que t'ai-je dit en sentant que j'allais perdre connaissance?

— Tu m'as dit : ne parle jamais à cet homme... Que voulais-tu dire ?

Philippe vit le rouge couvrir le front de sa mère, il vit son embarras, il regrettait sa question, lorsqu'elle lui dit :

— Je ne me souviens pas, j'avais la tête un peu perdue, car je suis si peu habituée au monde maintenant, que je me suis sentie mal à l'aise, je ne me souviens pas.,. peut-être ai-je cru que tu allais chercher querelle à quelqu'un...

Philippe lui mettait son manteau sur les épaules. Sans savoir pourquoi, il était ennuyé de ce qu'elle lui disait; pour la première il devina que sa mère mentait : il y avait dans tout cela un secret qu'elle lui cachait.

Il lui offrit son bras, après avoir demandé à un valet de pied de les diriger afin qu'ils sortissent sans passer par les salons, lorsque sa mère lui demanda d'un ton abandonné :

— Est-ce que tu ne me parlais pas de quelque chose ou de quelqu'un, lorsque je me suis évanouie?...

— Mais non, mère...

— Je n'ai pu dire cette phrase sans motif.

Depuis le commencement de la soirée, j'avais remarqué un homme qui ne cessait de me dévisager...

— Ah!

Et Philippe sentit sur son bras le tressaillement de sa mère.

— Cet homme, sans cesse devant moi, m'agaçait; le revoyant encore, je crus que son regard te gênait, et je dis : Encore cet homme, il faut en finir... c'est alors que tu t'es évanouie en disant :

— Oui, oui, je me souviens... c'est bien cela... Je ne connais pas l'homme dont tu parles... J'ai craint une querelle et c'est pour cela que je voulais t'entraîner... en te disant : Ne parle pas à cet homme.

— Ah! fit Philippe, qui ne crut pas un mot de ce que venait de raconter sa mère

Ils étaient sous le péristyle ; le valet de pied, les voyant, courut dans le jardin de l'hôtel d'Orsay criant :

— Baron d'Hervey!... Baron d'Hervey !

L'équipage vint promptement se placer devant le péristyle. Philippe aidant sa mère à monter en voiture, lui demandait :

— Tu vas bien, maintenant... tout à fait bien?

— Pourquoi ! tu veux me quitter... rentrer à ce bal... Et la baronne était toute bouleversée à cette idée... Non! non! je ne sais comment je vais me trouver en arrivant. Philippe, je t'en supplie, mon enfant, rentre avec moi... je t'en prie. Le jeune homme fronça les sourcils, très étonné de ce qu'il constatait ; il se contint et souriant il dit :

— Tu n'as pas besoin de me prier, mère, tu es indisposée, je rentre avec toi...

Il monta près d'elle... elle lui prit la main et dit :

— Merci ! et elle couvrit son visage de son mouchoir...

— Mais tu pleures...

— Mais non... je suis exigeante avec toi et tu es si bon... Ce n'est rien... c'est de joie... et c'est nerveux.

C'est très inquiet que Philippe rentra avec sa mère à l'hôtel d'Hervey.

CHAPITRE III

DES TOURMENTS ET DES INQUIÉTUDES DE VERNET

La baronne était fort embarrassée avec son fils, elle voulait éviter de parler de l'accident à la suite duquel elle s'était évanouie, et cependant elle sentait que son fils n'était pas sa dupe et ne croyait pas ce qu'elle avait dit. Elle voulut parler à Philippe de la jeune fille qu'il devait lui montrer, de ses projets de mariage, mais elle avait des phrases maladroites — et le jeune homme tarit ce sujet d'un coup, en disant :

— Ma chère mère, je suis aujourd'hui fort embarrassé, je vois que tu as attaché une grande importance à un projet en l'air. J'avais vu trois fois une fille adorable, Mme de Sirvan m'avait, en plaisantant, dit que cette jeune fille était à marier, qu'elle était orpheline, la fille d'un savant massacré lors des derniers troubles en Syrie — je m'étais intéressé à elle, sa beauté m'avait frappé et ravi... C'est en riant que j'avais dit que je serais heureux d'être le mari d'une si jolie et si intéressante personne. — Vous avez pris ça au sé-

rieux — et je voulais te la montrer... Mais cela n'est pas arrêté comme tu parais le croire. J'ignore son nom, j'ignore sa situation... enfin, je vais plus loin, momentanément je n'y veux plus penser.

La baronne n'osa pas demander à son fils la cause de ce changement ; elle redoutait qu'il ne lui répondît :

— Parce qu'il s'est passé ce soir quelque chose qui me préoccupe au plus haut point. Un homme que je ne connais pas, en te regardant, t'a fait pâlir — en se dirigeant vers toi, cet homme t'a fait une peur telle que tu t'es évanouie dans mes bras.

Elle se borna à répondre :

— C'est ma faute, c'est parce que tu m'as vue souffrante que tu ne penses plus à cette jeune fille...

— Non, mère... je ne dis pas que je n'y penserai plus... je dis que je ne veux pas que vous croyiez la chose aussi avancée...

— Mais c'est le contraire de ce que tu me disais en arrivant à ce bal...

Philippe se mordit les lèvres.

— C'est vrai !... mère, excuse-moi... je ne sais ce que je dis, j'ai souffert de te voir en cet état... j'ai eu peur et j'en suis resté nerveux, agacé.

Adèle d'Hervey souffrait, elle sentait bien ce qu'il y avait dans tout cela ; son fils pensait toujours à Antony... Après vingt-cinq ans, la faute reparaissait. Est-ce que la mère allait avoir à rougir devant son enfant? Pour parler elle dit :

— Tu vas bien dormir, Philippe, bien te reposer pour oublier tout cela, et demain nous causerons...

— Nous causerons de quoi? demanda tendrement le jeune homme.

Cette question bouleversa Adèle, qui balbutia :

— Nous causerons de Mlle Rachel... de ton mariage...

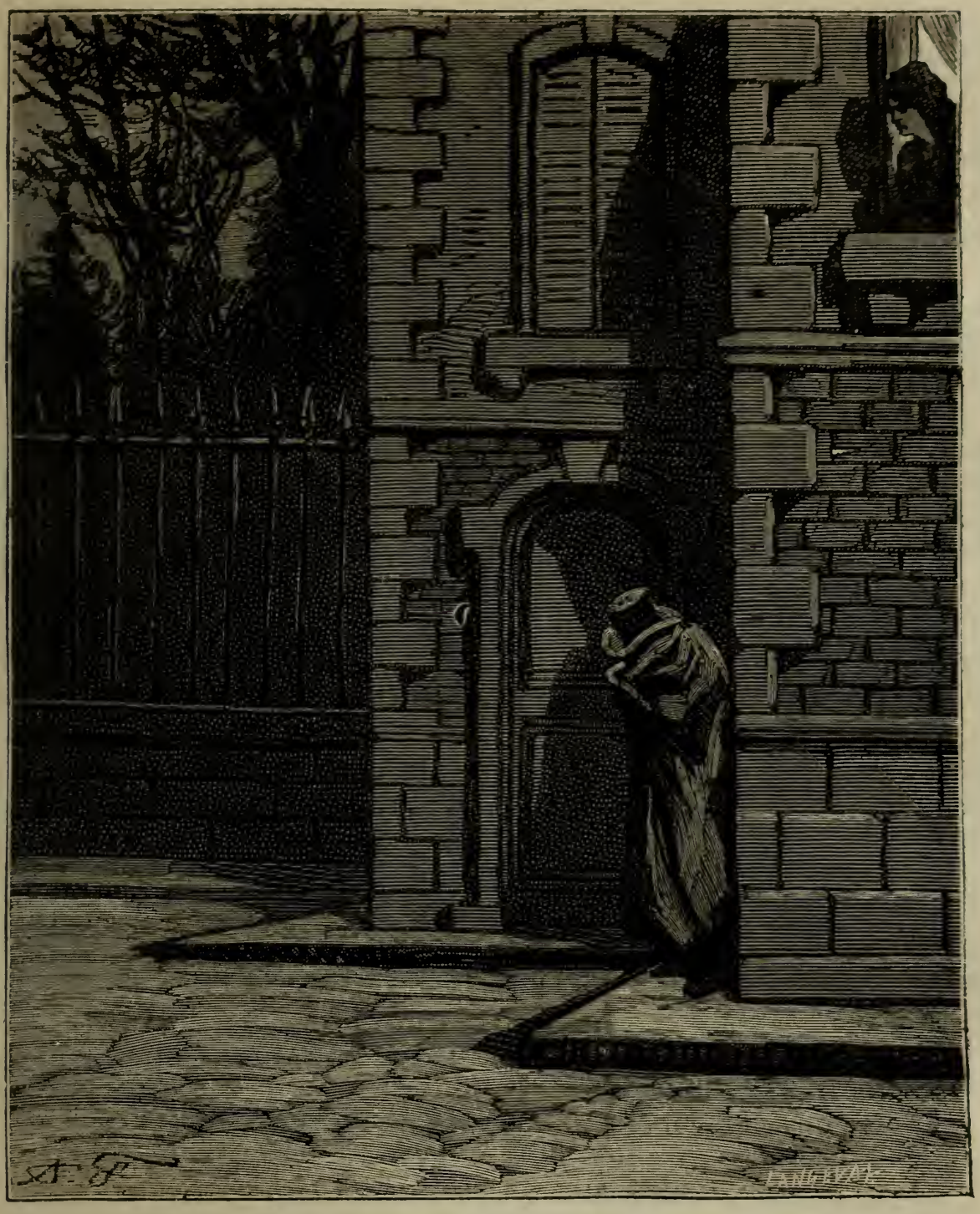
— Encore !... fit Philippe...

— Méchant, fit sa mère en l'embrassant. La femme de chambre entrait pour aider la baronne à se dévêtir. Philippe embrassa sa mère et se retira.

Nos lecteurs connaissent l'hôtel d'Hervey. Les communications entre l'appartement de la baronne et celui du général avaient été fermées, l'appartement de la baronne grandi, et ceux du général étaient devenus un logis fort coquet et bien indépendant, qu'habitait Philippe. Sortant de chez sa mère, il devait descendre le grand escalier et traverser la cour. C'est ce qu'il fit.

En entrant chez lui, il trouva, devant la porte de l'antichambre, son valet de chambre étendu sur une banquette et ronflant comme un sourd. En entendant la porte s'ouvrir et se fermer, le valet se leva rapidement et vint se placer devant son maître, droit comme un I, et, saluant militairement, il avait l'air tout piteux d'être surpris, et il s'attendait à une semonce ; son visage s'éclaira d'un sourire lorsqu'il entendit :

— Allons, mon vieux Vernet, prends mon pardessus, vite, les clefs du



— Bon! pigé, faut-il que je sois maladroit? (Page 195.)

jardin pour sortir par les Champs-Elysées. Ne fais pas de bruit, afin que ma mère n'entende pas. Tu vas m'accompagner.

— Je suis prêt, monsieur Philippe...

Dix minutes après, Vernet, enveloppé dans un grand manteau, traversait le jardin, précédant Philippe d'Hervey ; ils sortaient tous les deux par la porte des Champs-Elysées. Le jeune homme, suivi de son valet de chambre, traversa les Champs-Elysées, la place de la Concorde, longea le Palais-Bourbon et

entra de nouveau au ministère des af[illegible]gères ; la nuit s'avançait et c'était l'heure où nombre d'invités so[illegible] du bal.

Philippe dit quelques mots à Verr[illegible] lla l'attendre avec les autres domestiques. Le jeune baron d'Hervey r[illegible] les salons ; mais, ne se préoccupant pas de ce qui s'y passait, ne s[illegible] ni au jeu ni à la danse, cherchant partout, Philippe voulait retrouver l'homme devant lequel sa mère avait pâli et baissé les yeux.

Il chercha dans tous les salons, ce fut en vain; il allait quitter le petit salon, où étaient dressées les tables de jeu, lorsqu'un de ses amis l'arrêta, celui qui avait repris la main lorsqu'il avait cessé de jouer. Le jeune homme lui dit gaiement :

— Ah ! Philippe, que je te remercie... tu m'as cédé une jolie main..., j'ai gagné six cents louis. C'est bien le moins que je t'en montre ma reconnaissance ; nous allons avec Verset et de Laubat souper, tu en es, c'est moi qui l'offre...

— Merci ! je suis fatigué... agacé... furieux.

— Après moi..., à cause de ça...

— A cause de ça, peut-être, mais, pas après toi !... après celui qui me portait la guigne !

— Ah bah ! qui est-ce donc... je le connais ?

— Je ne sais... il était en face de moi lorsque je jouais... un grand, assez bien... bien même... un homme de trente-cinq ans environ... l'air distingué, hautain, un brun, les cheveux un peu bouclés.

— Qui était juste en face de toi ?...

— Oui, tu le connais ?

— Je sais son nom, je l'ai vu deux ou trois fois au cercle et aux courses, c'est le comte de Sancy. On le dit très riche : au reste, il est beau joueur, et il a une gaillarde qui lui mange pas mal d'argent.

— Ah ! qui donc ?

— Martingale...

— Alice, de la rue Byron...

— Oui, justement... il l'entretient superbement, ou du moins il est un de ceux-là...

— Ah ! très bien, tu dis qu'il se nomme le comte de Sancy...

— Oui, et autant que j'ai pu en juger pendant le peu de temps que je l'ai vu, c'est un charmant homme...

— Connais-tu un de ses amis?

— Pourquoi me demandes-tu cela... que veux-tu faire?...

— Rassure-toi, mon cher, je voulais savoir si c est un Parisien.

— Mais non, il n'y a que quelques ann[illegible] qu'il est fixé à Paris, il y a résidé une vingtaine d'années auparavant... il y [illegible]it étant enfant...

— Oui ! — Et le jeune homme pensa [illegible] tranquille : Il ne peut connaître ma mère. Je suis des vôtres, allons souper.

Les deux jeunes gens se prirent le bras pour se rendre au vestiaire, prenant, en traversant le grand salon, les deux amis qui devaient les accompagner.

Philippe appela Vernet; il fut étonné de voir son serviteur le visage bouleversé, la face pâle, les membres agités par un tremblement.

— Eh bien! qu'est-ce que tu as, toi?

— Moi, monsieur Philippe, rien, rien. Je vous assure que je n'ai rien... j'ai eu froid!...

— Je ne rentre pas, retourne à l'hôtel et couche-toi... Prends un verre de vin chaud... tu entends, Vernet... tu auras attrapé froid... tu as la figure tout à l'envers.

— Oui, monsieur Philippe, oh! vous êtes trop bon...

Les jeunes gens montèrent en voiture et Vernet, courant du côté de l'hôtel, disait :

— C'est lui! ce gredin-là... Je l'ai reconnu... Qu'est-ce que je dois faire?... C'est cet Antony, j'en suis certain... En voilà un coup...

Comme si ce seul nom l'eût bouleversé, le domestique courait, courait à travers les Champs-Élysées. Ce grand gaillard, d'allure militaire, dans le court trajet qu'il fit, cracha bien tous les jurons et tous les sacrements du monde, mais pour répéter sans cesse :

— Antony, Antony... Voilà vingt-cinq ans que le général est mort, il a l'air aussi jeune qu'autrefois. — Que faire? — Dois-je obéir au général? Il n'y a pas, son commandement était formel. Bien sûr que je ne puis pas en parler à madame... Je le croyais mort. Après la mort du général, on s'attendait à le revoir, et rien, — et tout d'un coup le voir là... Le mieux est d'aller voir le notaire qui a les papiers.

Il était arrivé à l'hôtel d'Hervey, il y entra, par la petite porte, sans bruit, traversa le jardin — il faisait bien tout ce qu'il pouvait pour n'être pas entendu. Il ouvrait la porte des appartements de son maître, lorsqu'il entendit une fenêtre s'ouvrir, il se blottit dans l'embrasure de la porte; mais il était trop tard. Le vieux serviteur exclama :

— Bon! pigé, faut-il que je sois maladroit?

La baronne venait d'ouvrir sa fenêtre et disait :

— C'est vous, Vernet... vous rentrez? Montez un peu, j'ai à vous parler.

— Bon! qu'est-ce qu'il y a? grogna le vieux soldat... Et haut : présent, madame, je vais à l'ordre.

Il traversa le jardin et monta chez Mme d'Hervey. La baronne avait l'air bien sévère et Vernet en fut un peu effrayé... Elle demanda aussitôt :

Vernet, d'où venez-vous?

Avec un accent de franchise superbe, Vernet, qui était transi, répondit :

Madame la baronne, je ne pouvais pas fermer l'œil, un mauvais sommeil; alors, je me suis dit : Vernet, tu devrais te promener, et je me suis promené. Je jure à madame la baronne que ce n'était pas autre chose.

— Vous n'êtes pas sorti seul.

— Moi, madame, seul comme un planton.

— Allons! ne mentez pas, Vernet; je suis rentrée avec Philippe et aussitôt il a été vous prendre; vous êtes partis ensemble.

— Madame la baronne, c'est monsieur qui ne pouvait dormir...

— Ne mentez pas, où avez-vous été?

Le malheureux Vernet ne voulait pas désobéir à sa maîtresse, mais en même temps il ne voulait pas trahir son jeune maître et comme en sortant celui-ci lui avait dit :

— Faisons attention pour ne pas réveiller ma mère...

— C'est qu'il désirait que sa promenade du soir ne fût pas connue. Il répondit donc de ce même ton plein de franchise :

— Madame la baronne, vous savez, je sors peu, et je ne connais guère Paris... dans ces quartiers là-bas... avec ça la nuit, je ne m'y reconnais plus du tout... Je ne sais pas...

— Vernet, ce n'est pas bien de mentir... Vous avez été au ministère des affaires étrangères.

— Ah! madame, ça c'est possible, je n'ai jamais dit le contraire; je vous ai dit que je ne connaissais pas du tout la ville de ces côtés, ça peut bien être le ministère que vous dites, je ne dis pas non.

— Vous avez été au ministère, il y avait fête, mon fils est rentré!

— S'il est rentré.., Oh! à peine, madame...

— Il ne s'est rien passé...

A son tour ce fut Vernet qui s'arrêta... Que voulait donc demander sa maîtresse? Savait-elle donc que celui qui avait tenté de l'assassiner et bien autre chose était à Paris et à ce bal? Qu'est-ce que ça voulait dire? En tout cas, cela changeait la face des choses, la baronne savait qu'il venait du ministère, qu'il y accompagnait son fils, il n'avait donc rien à cacher. Il répondit :

— Non, madame, non; M. le baron a trouvé là des camarades, et il m'a dit qu'il partait souper avec eux.

La figure d'Adèle se rasséréna, et elle demanda :

— Vous ne me mentez pas, Vernet?

— Oh, madame!

— C'est bien vrai, Philippe est retourné là-bas pour y retrouver des amis avec lesquels vous l'avez vu partir pour souper.

— Madame, je vous en donne ma parole d'honneur. Ils étaient quatre lorsqu'ils sont sortis, et ils avaient l'air très gai. Monsieur m'a dit de rentrer, parce qu'il allait souper.

— Et rien d'extraordinaire ne s'était passé dans les salons. Ne me mentez pas, Vernet.

— Je vous jure que non, madame; monsieur n'est pas resté dix minutes, j'en suis certain; car si je ne craignais d'effrayer madame, je lui dirais ;

— Quoi encore?... Parlez, fit Adèle poliment.

— J'attendais monsieur, lorsque tout à coup un monsieur qui aidait des dames à monter en voiture est revenu et a envoyé un des domestiques du ministère chercher une voiture. Madame, je viens pour vous dire qui était cet homme qui, lui aussi, sortait de ce bal...

Adèle fit un effort pour dire :

— Qui était-ce, Vernet, un de nos amis?

— De vos amis, madame! Ah! le misérable!... On reçoit du bien drôle de monde, dans ce ministère-là... C'était ce coquin qui, une fois, ici, dans cette chambre...

— Ah! oui, oui... je sais...

— Que madame m'excuse de lui rappeler ce souvenir, mais ça m'a donné un tel coup, j'avais envie de l'étrangler.

— Êtes-vous fou, Vernet?... Mais revenons à mon fils. Quand vous avez vu cet homme, Philippe était parti?

— Non, madame. M. Philippe est entré dans les salons quand ce coquin-là était dehors, il s'occupait de ses dames — ça a des dames. — Moi! j'étais si surpris que j'ai pu ne pas trouver le temps long, et je ne sais pas absolument combien de minutes il est resté.

Adèle ne cherchait qu'une chose, elle voulait savoir si Philippe s'était retrouvé en présence d'Antony, s'ils s'étaient parlé... elle demanda :

— Philippe est sorti du bal lorsque vous regardiez cet homme, vous lui avez dit que c'était lui qui avait tenté de m'assassiner.

— Oh! non, non, madame. Oh! je n'ai pas parlé de ça à M. Philippe, Du reste, quand mon maître est descendu, j'étais tout seul; cet Antony...

A ce nom, Adèle ne put réprimer un tressaillement.

— Cet Antony était parti, et c'est alors que monsieur m'a dit de rentrer. Madame la baronne, il ne faut pas lui en vouloir. Vous savez, c'est de son âge, ça, à M. Philippe, de s'amuser un peu.

— Vous avez raison, Vernet... A l'avenir, mon ami, ne me mentez pas, vous savez bien que je ne tourmente jamais Philippe, je lui laisse faire tout ce qui lui plaît et, si je vous interroge, c'est moins par curiosité que par intérêt. Si Philippe se trouvait ennuyé, s'il perdait au jeu, je veux le savoir; je lui ferais avoir ce dont il aurait besoin. Je l'ai vu jouer ce soir, je sais qu'il a perdu, et je craignais que ce ne fût pour cela qu'il retournait au bal du ministère.

— Oh! je ne crois pas, madame. Mais, si ça était, je le saurais et, s'il était embarrassé, je le dirais à madame.

— C'est cela, Vernet, allez vous coucher, mon ami et, surtout, ne dites pas un mot à mon fils de ce que je vous ai demandé ce soir.

— Oh! pas de danger, madame; si monsieur savait que j'ai été assez bête pour me faire pincer par madame la baronne, j'en recevrais une...

— Bonsoir, Vernet.

— Bonsoir, madame la baronne.

Vernet sortit très préoccupé, et, se grattant l'oreille, il grommelait tout seul :

— Il y a quelque chose là-dessous. Ça m'ennuie, d'avoir retrouvé cet homme-là et demain j'irai voir le notaire du général : c'est l'ordre.

Vernet se tournait et se retournait sans cesse dans sa couche, sans pouvoir trouver le sommeil. Qu'allait-il faire ?

L'ordre du général, au fond, il savait bien ce que cela signifiait, il savait bien que les papiers qu'il avait laissés étaient menaçants. Jusqu'à ce jour, il avait vécu tranquille, et l'orage qu'il voyait poindre l'épouvantait. Et puis, il faut tout dire. Lorsque le général d'Hervey avait été tué glorieusement à la prise de Blidah, son fidèle soldat avait ramené pieusement en France sa dépouille mortelle.

Comme c'était lui qui avait, au milieu de la mêlée, enlevé le corps de son général, qui, sur la brèche, l'avait tenu debout, Vernet, cité à l'ordre du jour, avait été décoré.

C'est la consolation qu'il retrouva en mettant le pied sur la terre de France, mais il n'avait pas été peu étonné de trouver, à sa descente du bateau, la baronne d'Hervey et sa sœur.

Il avait raconté les derniers moments du général et, sans s'en apercevoir, il avait rassuré la baronne d'Hervey qui avait été épouvantée depuis le jour où elle avait reçu la lettre étrange où on lui apprenait que le colonel d'Hervey reconnaissait pour son fils celui qu'il savait être né des œuvres d'Antony.

C'est que Vernet ne savait pas que le colonel avait écrit directement à son notaire; il ne pouvait donc pas éclairer la baronne à ce sujet, et celle-ci, après les renseignements que Vernet lui avait donnés, était assurée que les agissements du général s'étaient bornés à la lettre qu'elle avait reçue.

Vernet, seul, pleura véritablement le chef de la maison d'Hervey. Nous devons reconnaître que ses regrets furent de courte durée.

Obéissant aux dernières volontés de son chef, il se consacra tout entier au jeune Philippe d'Hervey. Ce fut véritablement lui qui l'éleva, car dès qu'il put se tenir sur ses petites jambes, le soldat ne cessa de le prendre avec lui.

Vernet aimait Philippe comme son enfant. Lorsque le jeune homme fut en âge de faire ses études, la mère ne voulant pas se séparer de son fils, car elle venait de perdre sa fille Camille, on prit des professeurs, ce qui ravit Vernet. Ainsi, il ne quittait plus son jeune maître.

A dix ans, il en avait fait un écuyer, à seize ans, un tireur d'escrime de premier ordre. Vernet était en même temps comme les valets des vieilles comédies, un domestique et un confident. Vernet était fier de son élève; il n'y avait pas un homme au monde qui fût son égal. C'était l'unique affection du vieux soldat.

Le général lui avait bien dit que si jamais il retrouvait, à Paris, l'homme qui avait outragé la baronne d'Hervey, il devait aller immédiatement chez le

notaire prévenir celui-ci qu'il eût à remettre aussitôt les papiers destinés à son fils.

Vernet, depuis longtemps, croyait avoir deviné tout ce qui s'était passé. Il était convaincu que, par ordre supérieur, on avait contraint son général à ne pas se venger d'Antony.

Son général obéissait d'abord, mais réservait l'avenir. Brave de sa nature, sachant qu'à chaque attaque, il risquait sa vie, ne voulant pas, cependant, que celui qui avait outragé sa femme restât impuni, il avait pris ses précautions s'il venait à mourir, pour que son fils, s'il devenait un homme, prît le soin de le venger.

Pour Vernet, les papiers déposés chez le notaire parlaient de cela.

Or, toute la nuit, le vieux soldat se demanda si, après vingt-cinq ans, le serment qu'il avait fait à son général avait encore de la valeur, et s'il n'était pas plus humain de laisser tout en l'état.

Au fond, que pouvait-il arriver? Des tourments, des ennuis, des tracas, pour son jeune maître! C'était le moins. Ne valait-il pas mieux se taire? Depuis vingt-cinq ans, c'était la première fois qu'il voyait Antony. Peut-être cet homme allait-il de nouveau disparaître. A quoi bon remuer tout ce passé? Puis, de quelle façon la baronne jugerait-elle la chose? Elle lui avait paru, le soir même, peu disposée à ce qu'on revînt sur cette triste affaire.

Et puis encore, n'était-ce pas bien cruel d'aller apprendre au fils cette vieille aventure arrivée à sa mère?

Lorsque Vernet s'endormait, il était à peu près résolu à ne point donner de suite à l'affaire. Enfonçant son nez dans l'oreiller, il disait :

— Eh ! bon sang de bon Dieu ! après vingt-cinq ans, un serment, ça ne tient plus. Et puis, à quoi ça sert-il tout cela ? La mémoire des gens, est-ce que ça existe, ça ? De deux choses l'une : si on se survit, s'il reste quelque chose de nous, que le général me le fasse dire ! On rêve des bêtises, eh bien ! la nuit porte conseil, nous allons voir si je rêverai des choses sérieuses.

Le hussard s'endormit.

CHAPITRE IV

LE PETIT-JEUNE

Les jeunes gens, en sortant du bal du ministère des affaires étrangères, se firent conduire au café Riche. Les salons étaient pleins.

Le jeune vicomte de Laubat, qui était monté, dit :

— Tout est plein et c'est vide. Pas d'amis, pas de femmes !

De Sercet, remontant dans la voiture, dit :

— Oh! pas de femmes ; donc, pas de souper.

Au même moment, une voiture s'arrêta au coin du boulevard.

Un homme enveloppé de fourrures en descendait, laissant dans la voiture trois femmes qui semblaient entassées.

Les jeunes gens ne l'auraient pas remarqué, si, au moment où il descendait, ils n'eussent entendu des éclats de rire.

Laubat, voyant l'homme, dit gaiement :

— Tiens, c'est le Petit-Jeune.

Il alla lui serrer la main, et reprit :

— Où diable vas-tu? et qu'est-ce que c'est que ce chargement que tu as?

— Ah ! mon cher bon, ne m'en parle pas; tu devrais m'accompagner. Je viens du concert Musard : nous étions six, ils sont tous partis, on me laisse seul, et j'ai trois femmes sur les bras.

Aussitôt, de la voiture des jeunes gens, on entendit :

— C'est l'affaire, venez avec nous.

— Qui est là? demanda celui qu'on appelait Petit-Jeune.

Le jeune Laubat nomma tous ses amis.

— C'est entendu, reprit l'autre, montons.

— Ah! impossible, pas un salon de libre.

— Eh bien! dit le Petit-Jaune, remontons en voiture, nous irons chez Vachette.

— Peuh! fit Laubat, la maison est perdue!

— Mais, pas du tout, mon cher, la maison est changée, c'est Brébant qui a repris, il a quitté la rue Neuve-Saint-Eustache, la maison est remontée; c'est épatant; un galbe ! tu verras ça!

— Allons-y !

Les jeunes gens remontèrent en voiture, le Petit-Jeune en fit autant, et ils se firent conduire boulevard Poissonnière.

Les établissements parisiens se sont tellement multipliés, depuis une trentaine d'années, que nous demandons la permission de dire quelques mots sur les grands établissements diurnes et nocturnes de Paris.

Jadis, nos pères s'extasiaient devant les cafés de la Rotonde du Palais-Royal, du café de Foy, du café de la Régence, de Tortoni. Aujourd'hui, les cafés les plus simples sont des modèles de luxe à côté de ces établissements.

Les restaurants d'alors étaient le café Anglais, Tortoni, Philippe, le Rocher de Cancale, les Frères Provençaux, les Vendanges de Bourgogne. Aujourd'hui, les restaurants à peine classés dépassent de beaucoup et le luxe de ces établissements et la variété de leur cuisine.

Il a disparu, le cabaret joyeux de nos pères, où l'on passait, pour gagner les cabinets et les salons, par la grande cuisine, toute meublée de crédences, de bahuts chargés de faïences, de porcelaines et de cristaux, — où les coins étaient couverts par une panoplie de lardoirs, de broches et de coutelas, où

Les deux jeunes gens allumèrent un cigare et remontèrent les boulevards dans la direction des Champs-Elysées. (Page 208.)

les murs étaient chargés de casseroles étincelantes. O la joyeuse salle! éclairée à l'autre bout, de fourneaux encombrés de casseroles, par les brassées de bois qui flambaient dans les cheminées grandes comme des portes cochères. Le goût. en entrant, se développait, l'appétit naissait rien qu'aux parfums qui s'échappaient des marmites; c'est en reniflant qu'on discutait sa carte, — et sur le seuil, dans sa niche de bourriches, l'écaillère appétissante vous demandait :

— Faut-il aussi monter des huîtres?

Dans un coin de la grande salle, d'un trou sombre comme l'entrée de l'enfer, le sommelier, rouge comme Bacchus, guettait un client. — On sortait de la grande salle pour monter dans les cabinets particuliers, les salons de société — ou l'on descendait dans le grand jardin, tout entouré de tonnelles discrètes.

Aujourd'hui, la cuisine est un mystère — elle est cachée comme un laboratoire, le jardin n'existe plus, les cabinets particuliers paraissent, tant ils sont étroits, être personnels — les salons de société sont communs. A l'aisance, au confort a succédé le luxe; le divan est étroit, mais il est de soie; les tables sont petites, mais on y mange peu; les murs sont tendus de tapisseries; les meubles sont superbes... tout étonne les yeux. C'est que, dans les restaurants modernes, ce n'est pas pour manger qu'on vient souper — le souper est un repas dans lequel l'appétit n'a rien à faire.

Le Petit-Jeune, en descendant de sa voiture, dit aux jeunes gens qui étaient dans l'autre :

— Messieurs, veuillez offrir vos bras à ces dames, je vais commander le souper.

Et il courut, monta l'escalier et appela.

— Philippe!...

Celui-ci parut.

— Donne-nous le cabinet du coin de la rue, nous sommes huit. Paul est-il là? Qu'il nous fasse un menu, — quelque chose de chic!

Dix minutes après, le couvert était dressé, tout le monde était à table. Les dames amenées par le Petit-Jeune avaient dit :

— Ah! tant mieux, je n'avais peur que d'une chose, c'était de souper avec lui... Maintenant, on pourra s'amuser.

Chacun de ces messieurs avait une dame près de lui. Seul, Philippe, préoccupé, y portait peu d'attention; on plaisantait, on riait, il restait pensif, assis près de Laubat. Il essayait en causant avec lui de ramener la conversation sur le bal du ministère ou plutôt sur le comte de Sancy.

Mais ce fut en vain. Obligé de ne parler qu'indirectement, afin que son ami Jules de Choissy ne se doutât pas de l'importance qu'il attachait aux renseignements qu'il demandait, le jeune homme ne parlait plus du comte de Sancy, très occupé, du reste, de faire les honneurs du souper qu'il offrait.

Philippe ne renonçait pas à ce qu'il voulait, et il demanda bas à son ami :

— Qui est-ce donc que celui que vous appelez le Petit-Jeune?

— Tu ne le connais pas?

— Pas du tout.

— C'est le duc de Gesvres...

— Ah! ce vieux satyre! fit Philippe avec un mouvement de dégoût, c'est cet homme, coiffé et fardé comme une fille.

— Mon cher, c'est le plus charmant convive du monde; comme homme, je ne le défends pas, mais nous vivons peu chez lui; dans son intimité, c'est un viveur et un gai. Il a du ridicule, mais il le sait, il est le premier à en rire.

— C'est cet homme que vous appelez le Petit-Jeune!

— Eh oui, justement; il ne veut pas vieillir, il est fort, robuste encore, quoiqu'il ait mené la vie la plus épouvantable du monde. S'il n'était bien en cour, il aurait fini au bagne ou sur l'échafaud; il n'a aucun scrupule, il ne juge la vie que pour en jouir; sa théorie est de dire : Courte et bonne, on ne sait pas ce qu'il y a après.

— Mais il est veuf et père de famille.

— Oh! si peu, il a une fille, c'est vrai, qui est élevée dans un couvent; personne ne la connaît, ne l'a vue, lui pas plus que personne.

— Cela me gêne de vivre de cette vie, en compagnie de ce vieillard.

— Mais, pardon, ne dis pas cela du Petit Jeune, si tu l'appelais vieux, il se fâcherait et te chercherait une affaire... Et, tu sais, sur le terrain, il est moins jeune, — je t'assure qu'il est étourdissant; à table, il nous enterre tous; c'est la plus belle fourchette que je connaisse; il boit le champagne comme les grands buveurs du pays, il vide la flûte d'une gorgée, il est toujours altéré... Jamais tu ne le verras sans femme, il en a toujours une ou deux avec lui.

Philippe était étourdi, il regardait cet homme singulier, ayant plus du double de son âge et voulant se persuader qu'il était plus jeune que lui; il luttait contre la nature, il était envahi par la graisse; il se sanglait, il n'avait plus que de rares cheveux et il couvrait son crâne d'une perruque blonde et frisée; l'âge labourait son visage, et il comblait chaque jour les rides par des pâtes, il se teignait, il se fardait; il savait que tout cela était visible, sa jeunesse de maquillage ne trompait personne, mais elle le trompait, lui, et cela lui suffisait. Il était myope et, dans sa glace, ne se voyait que d'ensemble : il se trouvait fort bien ainsi, les femmes faciles desquelles il s'entourait achevaient le reste en lui affirmant qu'il était le plus aimable et le plus galant. Malgré lui, Philippe se sentait pour cet homme la plus vive répulsion. Son ami Jules achevait:

— Je t'avoue que c'est un ami curieux. Tu ne te figures pas ce qu'il sait : une mémoire étourdissante, en causant avec lui tu lis l'histoire mondaine des dernières années de l'Empire et de la Restauration; pas une femme à la mode de cette époque dont tu ne parles sans qu'il te réponde en clignant de l'œil :

« Je l'ai connue... très belle..., très piquante..., etc. »

Mais tu vas pouvoir en juger toi-même, il est très étonnant, nous le ferons causer... D'abord, j'oubliais une chose, il faut au moins que vous vous connaissiez.

— Oh ! je n'y tiens pas.

— Il le faut...

Et tout haut :

— Dites donc, le Jeune, vous ne connaissez pas nos amis?

— Pardon... j'ai le plaisir de connaître Laubat et de Versel.

— Mon cher duc, je vous présente mon ami, le baron d'Hervey. — Mon cher Philippe, M. le duc de Gesvres.

Le vieux duc tendit la main au jeune homme en lui disant :

— Ah! cher monsieur d'Hervey, je suis enchanté de faire votre connaissance. — Mais votre père était un peu de mes amis. Il était dans l'infanterie, moi dans la marine. Un brave soldat, d'Hervey — tué à Blidah — n'est-ce pas?... Mais j'ai eu le plaisir de me trouver quelquefois avec votre charmante mère. Ah ! nous sommes presque de vieux amis... Je suis bien content de me trouver avec vous.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, fit Philippe, gêné.

— Mon cher Jeune, laissez-moi vous dire d'abord la raison de ce souper...

On écouta.

— Mesdames, mon cher duc, c'est moi qui offre le souper, et je tiens à ce qu'on fasse grandement les choses. — Ces dames commanderont...

— On soupera mal, mais ce sera cher, fit le duc de Gesvres...

— C'est ce que je veux... Je dois mon gain à mon ami d'Hervey, c'est sa main qu'il m'a repassée ; il avait la guigne, et moi j'ai eu la veine... C'eût été de la cruauté d'empocher cet argent-là.

— Où étiez-vous donc?

— Au bal du ministère des affaires étrangères...

— On s'y est amusé ?

— On y crevait de chaleur et d'ennui... surtout Philippe, il avait là son guignard. Tiens, vous le connaissez peut-être ?

Philippe prêta aussitôt l'oreille.

— Qui donc?

— Le comte de Sancy.

Le duc eut un mouvement, et, après avoir regardé les deux jeunes gens, il demanda :

— Est-ce que c'est sérieusement que vous me demandez cela?

— Mais certainement, mon cher, qu'y a-t-il donc ?

— Je croyais que vous me faisiez une plaisanterie.

— Et pourquoi donc, monsieur le duc? demanda Philippe, vivement intrigué.

— Ah! vous ne savez pas cela... Mais il est un peu mon frère...

— Votre frère...

— C'est-à-dire que c'est là une erreur de jeunesse de mon père...

— Ah ! tu voulais des renseignements ? en voilà de précis...

— Je voulais seulement savoir s'il n'avait pas eu de relations avec ma

famille. Monsieur le duc, voici la chose en deux mots : A ce bal, je remarque un homme dont les regards étaient sans cesse fixés sur moi, vous savez ce que cela a d'agaçant, ça m'a taquiné, énervé... puis enfin je l'oubliais, et en cherchant l'explication je me demande si le comte, ayant connu mon père autrefois, ne me regardait pas curieusement ainsi lorsqu'on lui avait dit mon nom.

— Mais certainement qu'il vous connaît... Mais il a eu des histoires avec votre famille...

— Ah! mais tout s'explique ! fit de Croissy.

Philippe avait froncé les sourcils.

— Vous connaissez cet homme, cette histoire? Voulez-vous me conter cela, monsieur le duc?...

— Si vous voulez ; l'aventure est à la louange de Mme d'Hervey, au reste... Mais, bah !... avez-vous besoin de savoir cela?... Vous avez déjà des préventions contre cet homme... et moi, mon Dieu ! je serais désespéré de lui nuire le moins du monde. Je sais que mon père lui a donné la plus grande partie de sa fortune, mais je ne le connais pas. Je l'ai vu une fois : nous ne nous sommes jamais parlé... et je désire en rester là de nos relations, vous le comprenez!

Philippe bouillait d'impatience, il voulait savoir ce qu'était cet homme et à quelle aventure sa mère avait été mêlée, il ne voulait point faire voir par quelle agitation il était secoué, il souriait, s'efforçait d'être calme et affectait de n'avoir pour l'histoire qu'il demandait qu'une curiosité banale, qu'avait provoquée seulement le nom de sa mère. Le souper se continua, on ne parla du comte de Sancy qu'incidemment. Le souper finissait, le champagne coulait dans les coupes, les dames chantaient. Le duc, fatigué, s'était étendu sur le divan pour fumer un cigare, Philippe vint s'asseoir près de lui et lui dit :

— Monsieur le duc, vous m'avez très intrigué tout à l'heure en me parlant du comte de Sancy, d'une affaire de famille à laquelle il a été mêlé ; vous seriez l'homme le plus gracieux du monde si vous vouliez me conter ça.

— Oh! mais parfaitement. Nous pourrons causer pendant qu'ils crieront: tout à l'heure, ils vont valser...

— Ils s'amusent!... Ainsi le comte de Sancy est le bâtard de M. le duc de Gesvres.

— Oui, mon cher ami, — du moins, c'est la jeune comtesse Antonine de Sancy qui l'assura à mon père... fit le Petit-Jeune en riant cyniquement.

— Il se nomme véritablement le comte de Sancy?

— Oui, jusqu'à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, il n'était connu dans le monde que sous le nom d'Antony. — C'est seulement à cette époque qu'il apprit qu'il avait été reconnu par sa mère, Mlle Antonine, comtesse de Sancy qui, après ses couches, entra au couvent des Filles-de-Dieu. Son amant, mon père, surpris avec elle par le père de la comtesse, avait été obligé de se battre avec celui-ci. Le comte de Sancy avait été tué — et sa fille, une fois mère, s'était retirée dans un couvent, où elle est morte sous le nom

de sœur Madeleine, laissant à son fils son nom et ses biens. — Mon père, paraît-il, ajouta quelques biens à cette fortune.

— Très bien, je sais ce qu'est l'homme ; mais cette aventure.

— Elle est un peu embarrassante à conter... quoique, je vous le répète, toute honorable pour Mme la baronne d'Hervey.

Philippe était devenu tout rouge, il avait cette douleur qu'un fils éprouve toujours à entendre parler de sa mère dans une histoire où d'autres hommes que le père pourraient être mêlés. Il insista, cependant, et le duc dit :

— Mme la baronne était fort belle, alors, c'était une beauté très remarquée dans les salons parisiens, citée pour son honnêteté, sa bonté. Un homme devint éperdument amoureux d'elle.

— Le comte de Sancy ?...

— Oui... il se nommait alors Antony. Mme d'Hervey vivait dans le même hôtel que vous habitez aujourd'hui, seule avec sa sœur. Le baron d'Hervey, alors colonel, était en garnison à Strasbourg. Or, il arriva ceci : que ce M. Antony, tourmentant sans cesse votre mère, toujours repoussé, voyant qu'il ne pouvait réussir près d'elle, essaya d'obtenir par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par la faiblesse.

— Oh ! mon Dieu ! le misérable... Cet homme.

— Voyez, j'ai eu tort... de vous raconter ça...

— Monsieur le duc, je vous en supplie au contraire, songez qu'il est nécessaire que je connaisse cette histoire ; une allusion pourrait être faite devant moi, sans que j'y comprisse rien, et comment qualifierait-on ma conduite si je ne pouvais relever une calomnie ?

— Mon cher ami, je ne demande qu'à vous être agréable. Cette histoire est à la louange de votre mère, et le rôle de M. de Sancy est déplorable ; cela m'importe peu, je ne me soucie guère de ce frère... de canapé.

— Vous disiez que, repoussé par la baronne d'Hervey ?...

— Une nuit, il s'introduisit chez elle... Votre mère, épouvantée, appela au secours... On accourut. Le misérable, dites-vous, moi, je dis le fou, perdant tout à fait la raison, voulut obtenir par la force ce qu'elle refusait. Votre mère se défendit et il la frappa d'un stylet...

— Mais c'est un monstre, une brute... Oh ! oh !

Et le malheureux garçon, écrasé par la stupide révélation du duc, prenait sa tête entre les mains comme s'il craignait qu'elle n'éclatât... Les mots sortaient de sa bouche incohérents, il disait :

— Ma mère... outragée... cet homme vit... Oh ! oh !

Et, étouffant, il jeta un cri et essaya d'arracher sa cravate ; il tomba en arrière. Le duc s'écria :

— Mais voyez donc, mes bons... il s'évanouit comme une jeune fille... Mesdames...

Tout le monde se précipita au secours de Philippe, qui venait de perdre connaissance.

Mais sa défaillance ne fut pas de longue durée, et en se retrouvant débraillé, étendu sur le divan, entouré de femmes qui s'empressaient autour de lui; en voyant ses amis qui le regardaient avec inquiétude, il cherchait vainement à s'expliquer ce qui venait de se passer. Ce n'est qu'en apercevant le duc de Gesvres, qui, accoté sur l'appui de la fenêtre ouverte, fumait un cigare, qu'il se souvint de ce qu'il venait d'apprendre.

Il était tout honteux de sa faiblesse; un autre homme, au contraire, aurait bondi; lui, il n'avait eu qu'une défaillance. C'est que Philippe, élevé par les femmes, par sa mère et sa tante, avait un peu de leur tempérament; nous l'avons vu, sans raison, nerveux et surexcité; au bal, nous l'avons vu s'emportant sans motif, et là, ayant une syncope à la seule idée de la tentative commise contre sa mère.

C'était là le premier mouvement de sa nature qui tenait tant à son éducation féminine, mais aussitôt son caractère reprenait le dessus, il était calme, brave et résolu.

Nous disons qu'il avait honte de sa faiblesse, aussi ne s'occupa-t-il, en reprenant connaissance, que de lui trouver une explication raisonnable.

— Mesdames, messieurs, excusez-moi, j'ai été indisposé toute la journée; tu as vu, de Croissy, l'état dans lequel j'étais à ce bal, la chaleur, le bruit, tout cela a aidé à hâter la crise...Excusez-moi,monsieur le duc, je vous en prie.

— Mais, monsieur d'Hervey, vous n'avez pas besoin de vous excuser, j'avoue que j'étais un peu surpris, et j'ai craint que mon histoire ne fût cause de votre indisposition...

— Oh! pas du tout, dit le jeune homme tremblant de colère... non, la chaleur de ce petit salon, la fatigue...

— Etes-vous sujet souvent à ces crises?...

— Oui, monsieur le duc..., à la suite de tourments, de contrariété... Mais, je vous en prie, ne pensons plus à cela... Mesdames, à table.

— Oui, oui, il fait soif.

On monta du champagne et le souper recommença.

Le jour naissait lorsque le Petit-Jeune emmena une des dames. Les deux autres prirent pour cavaliers de Versel et de Laubat.

De Croissy dit à Philippe :

— Partons-nous à pied ? Nous demeurons dans le même quartier.

— Je veux bien te reconduire, mais je ne rentre pas chez moi.

— Ah bah!... tu vas tout à fait bien...

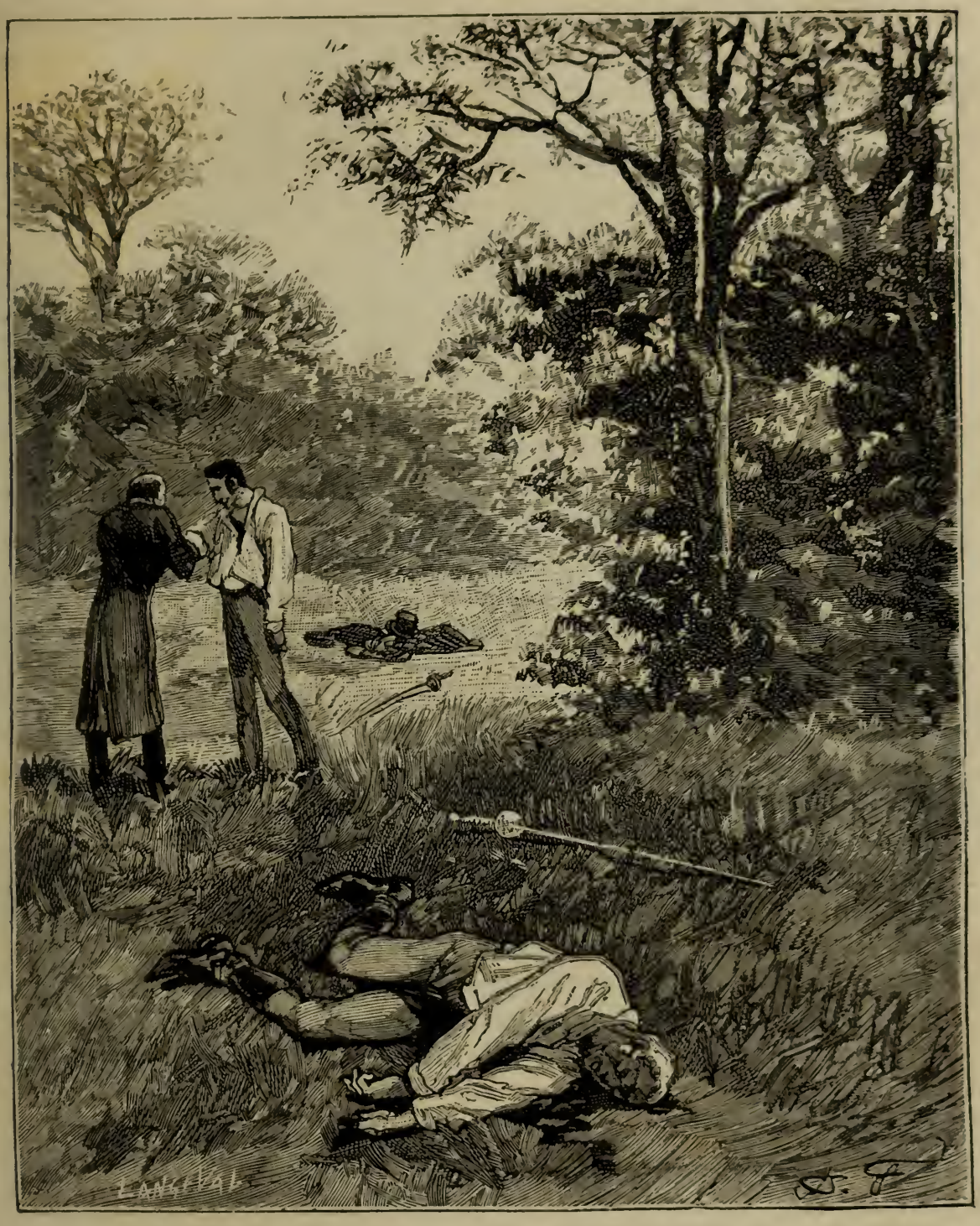
— Conduis-moi toujours, c'est près de chez toi... Je vais rue Byron...

— Rue Byron!... Comment, te voilà repris par Martingale.

— Peut-être... Elle m'amuse toujours, Alice, et je vais chez elle lorsque je suis triste...

— Eh bien! partons.

Les deux jeunes gens allumèrent un cigare et remontèrent les boulevards dans la direction des Champs-Elysées.



Duel fatal au comte de Sancy. (Page 212.)

CHAPITRE V

LA MANIE DE Mme DE SIRVAN

Mme la vicomtesse de Sirvan demeurait rue de la Chaussée-d'Antin, elle occupait tout le premier étage d'un hôtel qui se trouvait au fond d'une cour. La vicomtesse de Sirvan recevait une fois par semaine; ses invitations étaient très recherchées par les mamans ayant des demoiselles à marier, par les céli-

bataires désireux de faire un beau mariage. La vicomtesse de Sirvan était discrète comme l'obélisque. On lisait difficilement sur son visage. Elle parlait toujours et le plus souvent pour ne rien dire. Cela était une grande qualité qui entraînait à lui faire des confidences. Elle avait la manie de faire des mariages. Elle trouvait des héritières, et sans s'adresser à la famille, avant qu'on fît la demande, elle avait renseigné le demandeur sur la situation, la position, la moralité et la fortune de celle qu'on convoitait.

On disait qu'elle ne s'occupait de cela que pour ses amis; il faut dire que, recevant une fois par semaine, elle avait de nouveaux amis presque toutes les semaines.

La vicomtesse de Sirvan menait grand train de maison; on ne lui connaissait pas de fortune, cependant. Aussi, les méchantes langues disaient que la manie de la vicomtesse était très lucrative. Pourtant, pas un de *ses amis* mariés n'avait eu à payer la vicomtesse, c'était même avec difficulté qu'on parvenait à lui faire accepter un bijou, un objet d'art.

Il est bien évident que lorsque la vicomtesse de Sirvan préparait un mariage, elle ne pouvait pas se déranger pour prendre des renseignements, pour s'assurer de la solvabilité de ceux qui promettaient une grosse dot; du reste, elle disait :

— Elle aimait unir deux cœurs... et non des sacs d'écus; la question d'argent lui répugnait. Mais, elle connaissait un homme d'affaires dans lequel on pouvait avoir toute confiance, un brave homme, serviable, discret et dévoué et qui, pour ses dérangements, prenait très peu de chose, selon l'importance de la dot.

Or, la vicomtesse ne vous proposait un mariage que lorsqu'elle était très renseignée sur l'honorabilité des gens. L'alliance proposée, c'est-à-dire les *cœurs s'entendant*, elle donnait aux futurs époux l'adresse de maître Leclaqué — ancien huissier — elle disait ancien notaire. — Et, à compter de ce jour, elle ne s'occupait plus que de faire faire ses toilettes, pour assister à l'union des « deux cœurs » qu'elle avait devinés, faits l'un pour l'autre, « battant à l'unisson. »

Le matin du jour où nous conduisons le lecteur chez la vicomtesse de Sirvan, M. Leclaqué, introduit par la femme de chambre, l'attendait dans le petit salon. — La vicomtesse achevait sa toilette.

Lorsque la vicomtesse parut, Me Leclaqué salua respectueusement et attendit :

— Dites-moi, Leclaqué, avez-vous fait les comptes de M. de Cerval ?

— Oui, madame la vicomtesse, j'ai eu l'honneur de les remettre à madame la vicomtesse il y a deux mois.

— Justement, et je vous ai fait observer que vous aviez encore à me donner trois mille francs.

— Oh! madame la vicomtesse n'a pas attentivement regardé le compte. Je me souviens de la réclamation, j'ai vérifie et mon compte était exact. J'ai reçu

quinze mille francs, j'en ai remis quatorze à madame la vicomtesse — ne gardant que les mille francs convenus pour moi... L'erreur vient de ce que madame croyait que j'avais reçu dix-huit mille francs, — mais M. de Cerval ne m'en a donné que quinze mille, prétendant que le tant pour cent n'était imputable que sur la dot en espèces et non sur les propriétés qui étaient grevées.

— Il a marchandé, mais vous avez touché plus que ça.

— C'est un autre compte — sur lequel j'ai remis la part à madame. M. de Cerval m'avait chargé de racheter ses dettes.

— Oui, je me souviens. Il faudra que nous revoyions ça ensemble. Avez-vous du nouveau sur M. de Sancy?

— Oh, madame, j'ai maintenant tous les renseignements utiles... et je les apporte. Madame la vicomtesse a dû recevoir avant-hier la lettre dans laquelle je lui disais que le comte et sa nièce...

— Ah! c'est sa nièce, décidément?

— Oui, madame..., allaient hier soir au ministère.

— Oui, oui, on a dû y aller hier, le jeune homme devait y mener sa mère pour lui montrer Mlle Rachel — et je l'attends aujourd'hui. — C'est pour cela qu'il me faut tous les renseignements.

— C'est, je crois, une chose faite. Je vous les adresserai bientôt..., et, soyez adroit, les d'Hervey sont très riches.

— La jeune fille a une fortune colossale.

— Donnez-moi tous ces renseignements.

— Je suis aux ordres de madame la vicomtesse.

— Qu'est-ce que le comte de Sancy? Car les nombreuses personnes auxquelles j'en ai incidemment parlé ne le connaissent pas du tout.

— Oui, madame, c'est justement ce qui a rendu mes recherches si difficiles. Le comte de Sancy n'est connu de personne dans le monde. C'est avec une peine infinie qu'à la fin, j'ai pu savoir au ministère des affaires étrangères qu'un comte de Sancy résidait à Paris.

— C'est un étranger? demanda la vicomtesse.

— Non, madame; c'est, au contraire, un vieux Parisien. La difficulté à avoir des renseignements sur son passé vient de ce qu'il était alors sans nom, et peu reçu dans le monde.

— Que me dites-vous là? Sans nom?

— Le comte de Sancy s'appelait alors Antony, il y a de cela vingt-cinq ou trente ans. On le qualifiait dédaigneument d'Antony le bâtard. D'une éducation bizarre, singulière, il vivait presque isolé.

— Il n'avait pas de fortune?

— Une rente relativement considérable lui était servie, paraît-il, sans qu'il en connût la source. Cette situation singulière lui nuisait dans le monde.

— Mais comment a-t-il gagné l'immense fortune que l'on prétend qu'il possède.

— Oh! par un héritage régulier qui, en lui apportant de l'argent, lui a donné un nom.

— Je ne vous comprends pas.

— Si Mme de Sirvan veut me prêter quelques secondes d'attention, je vais, avec mes notes, expliquer plus clairement ce qu'est le comte de Sancy. Le comte de Sancy est le fils d'une demoiselle Antonine de Sancy, laquelle était la maîtresse du duc de Gesvres.

— Du duc de Gesvres que je connais?

— Oh! non, madame, son père. Mais il y a vingt-cinq ans, le duc de Gesvres était marié. Amoureux fou de Mlle de Sancy, une amie de sa femme, il l'enleva et l'emmena dans un château, en Touraine. Mlle de Sancy était enceinte des œuvres du duc, lorsque le comte de Sancy, qui n'avait que cette enfant, apprit que son vieil ami le duc de Gesvres, avait emmené sa fille. Il se mit à la recherche des deux amants et parvint à les retrouver. Il se passa même une scène terrible. Le comte de Sancy, arrivant dès le matin dans la localité où se trouvait le château habité par sa fille et le duc de Gesvres, envoya l'ami qui l'accompagnait vers le duc, lui disant que le comte de Sancy l'attendait et lui demandait une réparation par les armes, pour l'acte infâme qu'il avait commis en lui enlevant sa fille.

Le duc, effrayé en apprenant que le père de sa maîtresse les avait découverts, cacha cette circonstance à la belle Antonine et vint se mettre aussitôt à la disposition du comte de Sancy. Quelques heures après, le comte et le duc, avec leurs témoins, se trouvaient dans un bois voisin du château. Un duel à l'épée avait lieu entre les deux hommes, duel fatal au comte de Sancy qui, dans un coup fourré, eut la poitrine percée, pendant que son épée traversait le bras de son adversaire. Les témoins ignoraient que la maîtresse du duc fût dans le pays.

Ils firent transporter au château le blessé, qui avait perdu connaissance, en même temps que les domestiques, appelés en toute hâte, avaient enlevé le corps du comte de Sancy, et le portaient au château, le déposant sur un billard, dans un des salons du rez-de-chaussée. Depuis le matin, la jeune châtelaine avec remarqué avec inquiétude les agissements du duc. Son état de grossesse était fort avancé, et elle redoutait toujours que sa délivrance n'arrivât pendant l'absence du duc.

Ce matin, prise de sombres pressentissements, elle attendait anxieuse, guettant avec inquiétude le retour du duc, absent depuis plus de deux heures. Entendant du bruit au rez-de-chaussée, à la salle de billard, et croyant que son amant était de retour, qu'il revenait de la chasse, car, en partant, il avait dit au domestique qu'il allait chasser avec quelques amis, elle descendit, entra dans la grande salle que les paysans venaient de quitter. En voyant sur le billard une forme humaine couverte d'un linceul, terrifiée, se précipitant, elle souleva le drap, toute tremblante, redoutant de voir celui qu'elle cherchait.

En reconnaissant son père, elle jeta un cri terrible et tomba raide sur le parquet.

— Oh! mais c'est épouvantable, fit la vicomtesse en frissonnant.

— J'en avais averti madame. Quelques heures après cette catastrophe, Mlle Antonine de Sancy, qui avait voulu qu'on la montât dans la chambre où était son amant blessé, mettait au monde un fils. C'était Antony, aujourd'hui le comte de Sancy.

— Et qu'est devenue cette femme?

— Ne pouvant consentir à vivre avec le meurtrier de son père, la comtesse de Sancy reconnut son fils et lui laissa une rente considérable. Puis, elle se retira dans le couvent des Filles de Dieu, où elle mourut sous le nom de sœur Madeleine.

— Sans avoir jamais reçu son enfant?

— Je l'ignore. Je sais que l'enfant fut élevé dans le voisinage du château, et confié à la surveillance d'un vieil intendant, du nom de Séjourné, qui occupe encore, je crois, cette situation chez le duc de Gesvres actuel. C'est cet homme qui plaça l'enfant au lycée et lui fit faire ses études. C'est lui qui, chaque mois, lui payait sa pension.

— Mais, comment se fait-il que, reconnu par sa mère, il se faisait appeler Antony?

— La reconnaissance de cet enfant resta mystérieuse. Telle était la volonté de ce duc de Gesvres qui ne voulait pas que l'enfant, connaissant le nom de sa mère, recherchât sa paternité, et vînt jeter le trouble dans son ménage.

Antony avait de vingt-deux à vingt-cinq ans, lorsque le duc de Gesvres mourut. A sa dernière heure, le vieux duc le fit appeler, lui révéla le mystère de sa naissance, et de la main à la main, il lui donna la plus grande partie de sa fortune, afin d'éviter une réclamation de son fils légitime.

— Tout cela est bien singulier.

— Ce n'est pas tout, madame. Il paraît qu'à l'âge où Antony connut son père, il venait de profiter de sa protection. J'ai appris, sans pouvoir en savoir la cause, qu'Antony, pour une affaire fort scandaleuse, avait été arrêté. Grâce à des protections, il avait été relâché. Une ordonnance de non-lieu avait été rendue, et on l'avait obligé de quitter pour quelque temps la France. C'est alors qu'il était parti pour faire un voyage d'exploration avec un jeune médecin de ses amis, le docteur Olivier Delaunay. De ce voyage, ni l'un ni l'autre n'étaient revenus. Les deux amis étaient devenus les deux beaux-frères, ils avaient épousé les deux sœurs. De toute cette famille, le comte de Sancy est le seul qui survit. Son amie, sa femme, sa belle-sœur, leur père avaient été massacrés. C'est alors que le comte de Sancy revint seul, avec sa nièce, la fille du docteur Olivier Delaunay. Il y a cinq ans qu'il est revenu, mais il y a trois ans seulement qu'ils sont tout à fait fixés ici.

— Et cette demoiselle Rachel, la nièce du comte de Sancy, est la fille du

docteur Olivier Delaunay? Elle est orpheline, et, par cela, elle a la fortune de ses parents? Le comte étant sans enfants, c'est son unique héritière?

— Oui, madame.

— Mais c'est un très beau parti, et il y a là une sérieuse affaire pour nous, Leclaqué, si vous savez bien vous y prendre quand je vous les adresserai.

— Ah! quel intéressant roman je vais raconter à tous ces gens-là, avec l'émouvante histoire que vous m'avez contée... Ils vont être enthousiasmés. Vous recevrez bientôt la visite du Petit-Jeune Philippe, ce sera à vous de bien mener l'affaire.

— Quand madame le voudra, je viendrai prendre ses ordres.

— Il faudrait, Leclaqué, qu'en même temps que je vous adresserai, moi, la famille d'Hervey, vous voyiez qu'il n'y a rien à faire avec M. de Sancy. Dans ce que vous m'avez dit, je remarque que le comte de Sancy, en revenant à Paris, aspire à vivre à son aise, librement, enfin qu'il serait content de marier sa nièce.

— Je le crois, madame, et j'y ai pensé.

— Savez-vous quel monde le comte de Sancy fréquente?

— A Paris, personne, madame; il ne rend guère de visites et n'en reçoit que d'étrangers nomades qui ne viennent à Paris que pour passer une sai son. Au contraire, il semble même éviter le monde.

— Mais, cet homme, m'avez-vous dit, paraît jeune et est beau.

— Oui, madame.

— Il ne vit pas enfermé chez lui, comme un moine en un cloître.

— Je ne croyais pas devoir renseigner madame la vicomtesse sur la vie privée du comte.

— Mais vous avez tort, Leclaqué, cela est de la dernière importance.

— Le comte de Sancy va quelquefois dans un cercle, où il joue, mais peu; en dehors de cela, presque tous les soirs, excepté lorsqu'il accompagne sa mère au théâtre, il se rend chez une femme à la mode depuis quelque temps.

— Une femme à la mode?

— Oh! madame la vicomtesse ne peut la connaître, c'est une cocotte, fit Me Leclaqué, presque rougissant pour prononcer le mot; une femme qui demeure rue Byron, et qui mène grand train.

— Mais il risque de se nuire, avec cette fille?

— Oh! non, madame, je crois le comte très ordonné, du moins vis-à-vis d'elle. Il y va régulièrement le soir, ne l'accompagne au bois que très rarement et le plus souvent à la nuit; il passe là sa soirée pour rentrer chez lui entre minuit et une heure de matin.

— Et cette femme se nomme?

— Martingale, ou la belle Alice.

— Vous aviez tort de ne point me parler de ça. — Jugez que, parlant du comte de Sancy, quelqu'un connaissant ses relations pouvait le dire; et de là

une mauvaise impression, si je n'avais pu raconter ce que vous venez de m'expliquer — c'est-à-dire que ce n'était là qu'un caprice passager, qui ne pouvait aucunement porter ombrage à l'héritière du comte.

— Cette Martingale garde peu ses amants.

— Ses amants?

— Oui, madame; lorsque pour mon enquête j'ai porté mes investigations de ce côté, j'ai appris que Mlle Martingale avait une femme de chambre qui s'occupait surtout d'éviter que les adorateurs de sa maîtresse se rencontrassent chez elle... et ce n'est pas une sinécure, ajouta Me Leclaqué souriant.

— Me Leclaqué, ce matin, avant midi, M. d'Hervey doit venir, et j'ai promis de lui donner sur la famille de la belle Rachel tous les renseignements nécessaires, vous vous trouverez avec lui dans ce salon, vous l'observerez — je lui dirai que vous êtes mon ancien notaire, que vous vous occupez de mes affaires, et lorsque l'heure sera venue, je vous l'adresserai; alors vous le connaîtrez.

— Bien, madame. Si, en attendant, vous le vouliez, madame, je vous montrerais les comptes que j'ai apportés dans mon portefeuille — et il montrait une épaisse serviette — j'ai là toutes les factures de nos dernières affaires.

— Pour le compte de M. de Cerval?

— Non, non, madame. Je veux parler des remises des fournisseurs que nous avions procurés aux jeunes époux...

— Est-ce que tout cela est liquidé?...

— A peu près, mais il y a encore quelques comptes en souffrance, et si madame voulait les vérifier, je les ferais toucher et pourrais lui en remettre les fonds.

— Mais d'ordinaire, c'est vous qui faites cela. Vous savez que je ne veux, que je ne peux intervenir en quoi que ce soit...

— Ce n'est pas une chose ordinaire, — pour les meubles, les trousseaux, je me suis entendu avec les maisons. Mais c'est pour le bijoutier, et je ne sais comment m'entendre avec le joaillier de madame, car j'ignore, à quelles conditions elle a traité.

— Vous savez bien que lorsque je traite moi-même, je n'accepte pas d'argent, je compromettrais ainsi ce que nous faisons... J'ai dit au bijoutier qu'il me donne une parure, il m'a comprise...

La vicomtesse de Sirvan vérifia tous les papiers que lui soumettait son agent; elle était très occupée sur une addition lorsque la femme de chambre ayant légèrement heurté à la porte entra, apportant une lettre sur un plateau d'argent.

La vicomtesse la prit, la tourna, étonnée de ne pas voir le timbre de la poste, et demanda :

— On vient d'apporter cette lettre?

— Oui, madame.

— On attend la réponse?

— Non, madame.

— Qui l'a apportée?...

— Un homme ayant l'allure d'un ancien militaire, que je vois pour la première fois.

— Bien. La femme de chambre sortit et la vicomtesse déchira l'enveloppe. Ayant tout de suite regardé la signature, elle dit :

— Ah ! c'est de Philippe d'Hervey.

Elle lut à mi-voix :

« Chère Madame,

« Veuillez m'excuser de ne pouvoir me rendre près de vous ce matin. Je dois momentanément renoncer au beau rêve que vous aviez été assez bonne de vouloir réaliser.

« Je ne puis penser à me marier maintenant.

« Des affaires de la plus haute importance me réclament tout entier. Je vous écris ce mot à la hâte, me trouvant dans l'impossibilité de me rendre chez vous ce matin. Vous m'excuserez, madame, et m'accorderez quelques jours pour avoir le plaisir d'aller vous voir et vous expliquer ce fâcheux contretemps. Un peu plus tard, je viendrai vous supplier de me protéger de nouveau.

« Je suis, chère vicomtesse, votre bien reconnaisant et dévoué ami,

« Philippe d'Hervey. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'y a-t-il, madame ?

— M. d'Hervey ne vient pas... il renonce momentanément à son projet... Vous pouvez vous retirer, Leclaqué.

— Bien, madame.

— Je vous écrirai si j'ai besoin de vous. Gardez toutes les notes de cette affaire.

— Madame la vicomtesse peut en être assurée. Je vous salue, madame, et vous adresse tous mes compliments.

Et maître Leclaqué, sa serviette sous le bras, tenant par les bords son chapeau sur sa poitrine, se retirait à reculons en faisant la révérence.

Seule, la vicomtesse de Sirvan se disait :

— Des affaires de la plus haute importance... le fâcheux contre-temps. — J'irai rendre une visite à la baronne d'Hervey; il faut que j'éclaircisse tout ça, et je ne veux pas manquer l'affaire.

Tout à coup, ce fut Mlle Martingale qui parut. (Page 218.)

CHAPITRE VI

DES ÉTRANGES AMOURS DE PHI-PHI

Philippe d'Hervey quitta son compagnon au coin des Champs-Elysées et de la rue Byron, il alla sonner à la porte d'un petit hôtel qui se trouvait presque au milieu de la rue. Il était tard et l'on fut long à répondre, le concierge vint lui-même ouvrir. Il connaissait assurément Philippe, car il parut moins

étonné que mécontent, mais celui-ci, lui ayant glissé deux louis dans la main, le concierge lui ouvrit la porte toute grande, la referma derrière le visiteur, puis se précipita devant lui pour lui ouvrir le péristyle. Philippe demanda :

— Mme Alice est-elle seule?

— Je le crois, monsieur. Madame est rentrée il y a deux heures environ, elle était seule... si monsieur le baron le veut, j'irai par la porte de l'escalier de service et j'éveillerai Mlle Lise... ainsi, vous seriez reçu tout de suite et renseigné... sinon, M. le baron risquerait de rester longtemps à la porte sans qu'on vînt lui ouvrir.

— Oui, c'est cela, allez prévenir Lise. Vous savez mon nom.

— La générosité de monsieur m'a permis de le remarquer, M. le baron d'Hervey.

Pendant que Philippe montait le grand escalier, le concierge traversait la cour et disparaissait dans une petite porte. Arrivé à l'entresol, Philippe attendit accoudé sur la rampe. Son attente ne fut pas de longue durée, une petite soubrette accorte et gracieuse, mais fort peu vêtue, entrebâilla la porte, et, reconnaissant Philippe, lui dit :

— Mais, monsieur le baron, madame dort, et je ne sais pas si elle serait aise d'être réveillée...

— Elle est seule?

— Sans cela je ne vous aurais pas répondu.

La porte s'était tout à fait ouverte, Philippe avait encore, en pressant la main de Mlle Lucie, glissé quelques louis dedans. — Or, comme Mlle Louise, pour tendre cette main, avait dû lâcher la chemise qu'elle relevait sur ses seins — le jeune homme put voir le plus joli tableau du monde, si bien qu'il crut devoir prendre la jeune soubrette par la taille, pour embrasser les admirables épaules qu'on lui laissait voir. — A quoi Mlle Lise, se dégageant et rougissante ma foi, dit effrontément :

— Voulez-vous me laisser? Monsieur me prend pour madame.

Et, se sauvant, elle disparut dans l'appartement, laissant toutefois les portes des pièces par lesquelles elle passait toutes grandes ouvertes.

Philippe la suivit jusqu'au boudoir.

Tout à coup, ce fut Mlle Martingale qui parut dans le cadre des tapisseries qui cachaient l'entrée de sa chambre. Elle éclatait de rire, et, moins pudique que sa soubrette, elle se montrait seulement vêtue d'une chemise si diaphane qu'on eût pu la croire tissée par des araignées.

— C'est toi... à cette heure-ci... Mais tu t'es trompé, tu m'as pris pour une sage-femme. Il faudrait mettre une sonnette de nuit, bientôt...

— Je voulais te surprendre.

— Ah! tu as réussi... on ne te voit pas souvent, car quand tu viens, on peut s'en souvenir... Et qu'est-ce qui t'arrive ce matin?

— Je venais te dire que je t'aime.

Et, en disant cela, il la pressait dans ses bras comme un enfant et la portait jusque sur son lit dans sa chambre.

Puis, le plus négligemment du monde, pendant que la belle Martingale, accoudée sur un oreiller, le regardait en souriant, il alluma un cigare.

— Dis-moi, Philippe, ce qui t'amène si matin?

— Ma chère Martingale, je te l'ai dit, l'amour.

— Voyons, ne fais pas tes blagues, tu dois avoir une raison, dis-la...; je sais bien que tu ne me feras pas l'impolitesse de me dire cela et de t'en aller; d'abord, tu me ferais de la peine, tu sais que tu es peut-être le seul homme que j'ai vraiment aimé et que je suis la plus heureuse des femmes, lorsque je te vois..., je sais bien que tu as de moi à satiété.

— Mais, chère Alice, tu te trompes absolument, j'ai pour toi le même caprice que j'ai eu la première fois que je t'ai vue, tu sais bien que je n'ai jamais eu de maîtresse... et je n'en veux pas...

— Oui, l'amour d'un jour.

— C'est cela même, je t'ai aimée lorsque je t'ai vue. Quand je t'ai quittée...

— Tu ne m'aimais plus...

— Mais si... seulement moins, et chaque fois que je te revois, c'est comme au premier jour...

— Ainsi, aujourd'hui, tu m'aimes...

— Et la preuve, la voilà, c'est qu'à cinq heures du matin, je viens te voir.

— C'est curieux... il me semble que la première tu fumais moins...

— Méchante... fit en riant Philippe, qui jeta son cigare et vint près du lit pour l'embrasser... Je n'avais qu'une peur, ne pas te trouver...

— A cette heure-là?... Mais dis-moi ce qui t'arrive.

— Alice, je te jure que je te l'ai dit... et en voici la preuve, en disant cela il retirait son habit. Il continua : tu veux la vérité, la voici : Nous avons été à un bal au ministère...

— Ah! tu y étais!

— Pourquoi?

— J'y avais des amis.

— Or, en sortant de là, nous avons été souper. On a parlé de toi, et aussitôt je me suis dit : Oh! cette chère Alice, qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue ! Et me voici...

— Comme ça... Enfin, ça ne fait rien, tu sais que tu es toujours le bienvenu.

Tout à coup le jeune homme se plaça devant elle et lui dit :

— Ce n'est plus cela qu'il faut me dire.

— Et quoi donc?

— Alice, je t'ai dit que je n'avais jamais voulu avoir de maîtresse en titre; aujourd'hui, j'ai changé... Comprends cela, explique cela. Je plaisantais en te parlant du souper de ce soir. Ce n'est pas là que ton nom a été prononcé... Depuis six jours, je lutte contre ce que je te dis...

— Moi, depuis dix minutes, car je n'y comprends pas un seul mot.

— Ecoute-moi, et en disant cela, comme il avait retiré son habit, son gilet, qu'il restait en bras de chemise, il s'assit sur le lit, attira la jeune femme dans ses bras et il reprit :

— Alice, tu es plus belle que tu n'as jamais été. Alice, je t'ai rencontrée deux fois au bois, et toi que j'ai aimée, toi qui m'as appartenu, je ne sais de quel désir fou je me suis trouvé repris, mais non plus comme avant d'un caprice d'un jour ; d'un amour vrai, jaloux... J'ai lutté contre moi, parce que j'ai senti que j'allais souffrir, je n'ai pu résister... Voici ce que je veux te dire : Alice, veux-tu de moi ?

— Mais, mon petit Phi, ce n'est pas sérieux ce que tu me dis là.

— C'est absolument sérieux.

— Tu deviens fou.

— Oh ! ça, je n'y contredis pas, oui... fou de toi... Il y a de la folie dans ce que je veux... je veux que tu sois à moi, que tu sois ma maîtresse, je veux que tu m'aimes, enfin, comme je t'aime aujourd'hui.

— C'est sérieux.

— Absolument.

— Mais, voyons, tu as déjà vu ça dans les comédies. Une femme comme moi, c'est la ruine d'abord, c'est la douleur après. Il faut m'aimer comme tu m'aimes ; mais ton arrivée de cette nuit, je trouve ça drôle comme tout — tu tombes ici comme une bombe, tu veux me voir... C'est très bien. C'eût été ennuyeux, si je n'avais pas été seule...

— Celui qui aurait été près de toi, je l'aurais fait sortir.

— Ça, ça n'était plus drôle... Aime-moi donc, le jour où tu penseras à moi, viens alors m'embrasser — toujours je te recevrai, tu seras libre, tu seras heureux, et quand tu parleras de moi, du diras : c'est une bonne fille. Au contraire, si tu t'attaches à moi, avant un mois, nous nous battrons.

— Non, dans un mois, nous nous adorerons.

— C'était si drôle ça, ton entrée... Lui m'a dit que tu lui avais fait des blagues...

Philippe rougit ; la rouée avait bien besoin de dire ça...

— Dès que j'ai su que c'était toi, j'ai eu un cri de joie, et vois, la première chose que j'ai faite, ç'a été de te préparer ton oreiller... Va, Phi-Phi, c'est ce qu'il faut faire... Déshabille-toi, il est tard ; demain, nous irons à la campagne, nous déjeunerons ensemble, et, le soir, nous nous embrasserons bien en nous disant : A une autre fois !

— Non, Alice ; de ce jour, je reste ici, non à demeure, mais de ce jour je suis ton amant, le seul que tu devras recevoir... Ecoute, tu aimes le luxe, tu auras tout ce que tu voudras ; mais, dès demain, entends-tu ? je veux qu'il n'existe pour toi qu'un homme : moi.

Martingale regardait attentivement le jeune homme, se demandant s'il n'était pas bien ridicule de discuter ainsi avec lui. Il lui avait dit qu'il avait

soupé, il avait le cerveau bouleversé par quelques bouteilles de champagne, tout cela était un rêve d'ivrogne, assurément en soupant on avait parlé d'elle, de sa beauté, de son luxe, et il s'était dit :

— J'aurai cette femme à moi. Le mieux était de paraître accepter ses propositions, après un bon somme, le lendemain il n'y penserait plus. Elle lui dit :

— Ainsi, mon Phi-Phi, tu me veux tout entière, tu veux que je sois ta petite, la seule qui t'aimera..., il faudra que je brise avec tous ceux que je connais...

— Oui, il faudra que cette porte soit fermée à tous, et cela avec éclat.

— Comment avec éclat! fit-elle en riant, tu vas mettre ça dans les journaux.

— Non, je parle sérieusement, nous en causerons et je me charge de ce soin.

— Oui, jeune Phi-Phi, tu feras ce que tu voudras. Je t'aime d'abord, tu me veux, je suis à toi... Viens vite te coucher... il est tard et j'ai froid...

— Tu ne réponds pas sérieusement.

— Je vais, mon petit chien-chien, te parler sérieusement. Tout ce que tu voudras, je l'accepte, — demain, nous terminerons tout cela. Nous serons ensemble, je ne vivrai que par toi et pour toi. Mais sois gentil ce matin, ce n'est pas l'heure de régler cette affaire-là. Viens vite.

Philippe lui obéit.

C'est que c'était une splendide créature que la jeune femme qui était voluptueusement étendue sur le lit somptueux de la chambre de la rue Byron, une réputation de la galanterie parisienne, la belle Martingale.

Elle avait de vingt à vingt-deux ans, grande, admirablement faite. La santé courait sous sa peau blanche et diaphane. Le maquillage ne salissait pas sa franche beauté. L'éclat de ses yeux n'était pas dû au contraste de cils épaissis par le mastic... La peau était fraîche et veloutée. Le teint était clair, les yeux, bleu foncé, étaient bordés de longs cils noirs et encadrés d'un cercle de bistre qui faisait ressortir leur blancheur nacrée; le nez fin, aux narines roses, relevait à peine au bout. La bouche était un peu grande, mais pleine de sourires et de raillerie, les dents fines étaient presque transparentes. Les sourcils épais étaient châtains et les cheveux blond doré, mais d'une nuance franche, indiquant que la teinture n'était pour rien dans leur éclat... Les épaules étaient superbes, la gorge forte seyait à la taille un peu longue, mais admirablement faite... Il était impossible de voir cette femme sans l'admirer, tant sa beauté était remarquable.

Et c'était un ravissant tableau dans ce grand lit que l'admirable femme pour laquelle les dentelles semblaient avoir été créées, tant elles s'harmonisaient au teint superbe de sa chair.

Alice avait cru que Philippe d'Hervey, en venant si singulièrement chez elle, n'avait agi que sous l'influence d'un souper copieux. Elle l'avait écouté d'abord avec étonnement, puis patiemment, se disant :

— Demain, à son réveil, il ne restera plus rien de ce qu'il m'a dit.

Le jeune homme, très indépendant, n'avait, c'était vrai, jamais eu de relations suivies, et toujours on l'avait vu près des femmes les plus remarquées de la galanterie parisienne. Aussi, les propositions étranges qu'il avait faites à la jeune femme lui avaient-elles inspiré peu de confiance...

Au tantôt, l'étonnement de Martingale fut sans bornes, lorsque, se préparant tous les deux, il lui avait demandé de venir déjeuner au pavillon d'Armenonville. Il lui dit :

— En déjeunant, nous causerons et nous réglerons tout cela.

— Que veux-tu dire?...

— Ce que je t'ai dit hier.

— Mais c'est donc sérieux...

— Très sérieux... Tu n'as pas, je pense, d'affection profonde que tu ne veuilles briser... Tu n'aimes personne ?

— Je te l'ai dit hier, je n'aime que toi...

— Eh bien!...

—Eh bien, puisque tu y reviens ce matin, que je n'ai pas de motifs pour croire que tu ne parles pas sérieusement... je vais te parler franchement, mon petit Phi-phi... Je t'aime bien, et c'est pour cela que je refuse.

— Tu refuses!

— Absolument; quand tu voudras, tu viendras, tu seras toujours le bienvenu, tu seras toujours bien reçu... au besoin, j'en abandonnerai cent pour venir près de toi... Mais vivre avec toi, jamais... je ne veux pas te ruiner...

— Ceci est presque une sottise.

— Mais non... Sois donc raisonnable. Puis, enfin, quel est ton but?

— Je veux que personne n'ait le droit de se promener à ton bras...

— D'abord, cela n'arrive guère, et en quoi cela t'offusque-t-il, puisque, lorsque tu le veux, tu peux être celui-là?

— Ce n'est pas cela... Alice, je veux être le seul qui te fasse vivre, je veux être ton amant... je veux que tu renonces à celui avec lequel tu es...

— C'est impossible.

— Et pourquoi ?

— En voilà des bêtises! Pourquoi, pourquoi penser que je veux rester avec lui...

— Tu l'aimes, alors ?

— Oh! mais tu as une drôle de façon de me demander cela, tu serais jaloux par-dessus le marché... Je l'aime et je ne l'aime pas. Pas comme toi, toujours, il n'est ni aussi jeune, ni aussi brave.

— Mais il est très riche et tu crains de perdre au change.

— Je ne crains rien... je ne puis et ne veux pas faire ce que tu me demandes.

— Et moi, je le veux.

— Ah! voilà qui est fort, par exemple...

— Mais, oui, ma chère, tu as été ma maîtresse, tu m'as appartenu, tu m'as fait hier des serments qu'il faut tenir aujourd'hui, je le veux.

— Mon petit Phiphi, sois raisonnable, tu me fais peur.

— Enfin, écoute bien, tu vas venir avec moi, nous allons déjeuner ensemble.

— C'est entendu... toute ma journée est à toi.

— Ce soir, nous reviendrons ensemble...

— Ça ne se peut pas...

— Je le veux, dit Philippe d'un ton autoritaire.

Martingale le regarda étonnée, ne s'expliquant pas ces façons, mais voulant toujours croire à une plaisanterie, et elle répondit :

— Tu veux que je te donne la soirée entière, eh bien! soit, et ce sera fait... dépêchons-nous, j'ai faim...

Elle sonna, sa camériste vint aussitôt.

— Donne-moi du papier à lettres et de l'encre.

— Que vas-tu faire?

— Je vais écrire afin d'avoir ma journée pour qu'on ne vienne pas nous déranger ce soir...

— Je ne veux pas que tu écrives...

— Oh! mais mon cher bon... en voilà assez... ça pouvait être drôle dix minutes, mais c'est fini. On ne me parle pas comme ça... Veux-tu venir déjeuner? allons-y. — Veux-tu ce soir que nous soupions ensemble, je veux bien, mais j'écris... sinon...

— Je veux que tu fasses ce que je te demande.

— Eh bien, mon petit Phi-Phi — alors prends ton chapeau et bonsoir... Voici mon dernier mot, je ne veux rien changer à ma vie... Mon cœur est trop grand, ajouta-t-elle en riant, pour n'avoir qu'un seul amour... Je veux bien du tien, mais j'ai besoin de l'autre.

— Et c'est justement cet autre-là que je veux te défendre.

— Finissons cette plaisanterie-là...

— Pourquoi ne veux-tu pas faire ce que je te demande ?

— Tu connais mon amant ?

— Oui, je le connais.

— Et c'est par jalousie que tu veux lui enlever sa maîtresse?

— Oui, c'est cela...

— Mais il est très jaloux.

— J'y compte...

Martingale réfléchit quelques minutes, puis elle dit :

— Tu ne raisonnes plus, ne discutons pas... Viens déjeuner ; je ferai ce que tu voudras. — Je reste avec toi ce soir... es-tu content?

— A la bonne heure!

Et il l'embrassa. Martingale se disait :

— Il est fou !

Elle appela Lise, qui attacha son chapeau, mit la dernière main à sa toilette. La voiture attendait dans la cour. Ils y montèrent et se firent conduire au pavillon d'Armenonville.

Alice avait dit à Lise à part:

— Fais prévenir le comte que je dîne à la campagne ce soir, que j'y couche.

CHAPITRE VII

LA LETTRE DU GÉNÉRAL D'HERVEY

Le matin de ce même jour, Vernet, en sautant de son lit, avait hâtivement procédé à sa toilette, en quelques minutes il avait brossé, astiqué et lavé. Il avait conservé ses habitudes de soldat, jamais on ne surprenait Vernet en négligé. Lorsqu'il sortait de sa chambre, il était toujours tiré à quatre épingles. Mon Dieu, Vernet n'était pas absolument beau, on le prétendait même laid, mais il avait l'air bon. Dans sa physionomie un peu commune on lisait le dévouement, et nous pouvons au reste le peindre en deux lignes.

Vernet avait la tête presque ronde, le nez en trompette, l'œil bleu-gris, à fleur de tête, signe de bonté, dit-on; la bouche grande, à grosses lèvres bien rouges, indiquait une gourmandise de laquelle, du reste, l'ancien hussard était fier; les cheveux d'une nuance sans nom étaient toujours coupés à la Titus; les oreilles, immenses et plates, lui servaient de baromètre. Quand l'extrémité en était rouge, le temps était à la pluie.

Vernet était un grand garçon, ses épaules étaient larges, les mains étaient dignes des épaules. Il se tenait toujours solidement campé sur des pieds immenses. Toujours vêtu d'une culotte collante, guêtré jusqu'aux genoux, il portait une veste boutonnée par un nombre infini de petits boutons. Le cou nerveux était emboîté dans un col de crin duquel ne sortait jamais de linge. Il avait supplié son maître pour qu'on le laissât toujours porter un bonnet de police; il ne le remplaçait par une casquette anglaise que pour sortir.

Vernet, en sortant de sa chambre, était allé s'assurer que son maître n'était pas rentré. Tranquille sur ce point, il sortit et traversa presque tout Paris pour se rendre dans le quartier de l'Arsenal.

Il faisait un épais brouillard... Arrivé rue des Lions-Saint-Paul, il se promena deux fois dans toute la longueur de la rue, regardant toutes les maisons sans pouvoir reconnaître celle qu'il cherchait. Ayant enfin vu briller sur l'angle d'une porte deux panonceaux, il s'arrêta et frappa. Aucun bruit n'ayant répondu à son appel, il frappa de nouveau en maugréant :

Mais aussitôt un vigoureux soufflet calma son ardeur. (Page 2.6.)

Est-ce que ce gratte-papier n'est pas encore levé? Est-ce qu'ils vont me laisser là longtemps à gober ce brouillard qui étouffe? Il ne veut peut-être pas m'ouvrir? Attends un peu! Et aïe donc, là!

Cette fois, la porte gémit sous les deux vigoureux coups de poing qui l'ébranlèrent. On entendit un bruit de pas et une voix qui criait:

— Eh! bon Dieu! on va défoncer la porte! Ne tapez pas si fort, on y va.

La porte s'ouvrit, et une grosse commère parut en demandant:

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je désire parler à Me Leguais, fit Vernet se redressant aussitôt et portant la main à son front pour saluer.

Le hussard entra et la femme lui dit :

— Attendez une minute.

Il se blottit dans l'angle de la porte.

Quelques instants après elle redescendait et lui demandait :

— Qui êtes-vous ?

— Vernet, qui vient pour affaire de succession.

— Montez alors.

La grosse commère montant devant, Vernet la suivit derrière. Charmé probablement par le tableau qu'elle étalait devant lui, Vernet prit sa taille et tenta quelques caresses ; mais, aussitôt, un vigoureux soufflet calma son ardeur, et la voix du notaire, qui s'était mépris sans doute à ce bruit, criait :

— Entrez !

C'est sous une pluie d'injures sourdes de la grosse femme qui ouvrait la porte, c'est en se frottant la joue que Vernet fit son entrée dans le cabinet de Me Leguais.

— Vous frappez trop fort, dit Me Leguais à celui qui entrait.

— Oui, fit Vernet, en se frottant de plus belle, oui, monsieur le notaire, c'est trop fort.

— Que désirez-vous ?

Vernet roulait sa casquette dans ses mains, assez embarrassé pour commencer. Enfin, il dit :

— Monsieur, je ne me trompe pas, c'est bien ici l'ancienne étude de Me Duhamel ?

— Oui, mais l'étude du notaire n'est plus ici, je ne suis que le représentant des intéressés de feu Duhamel. Mais, qui êtes-vous, vous-même ?

— Voilà, monsieur, moi, je suis Vernet. J'étais brosseur et serviteur fidèle de mon brave maître, le général d'Hervey.

— Ah ! j'y suis... oui, oui ! je ne vous aurais pas reconnu, mais il me souvient. C'est vous qui êtes venu apporter à M. Duhamel les dernières instructions du général, il y a vingt et quelques années ?

— C'est cela même.

— Oui, vous apportiez une lettre qui vous recommandait. — Le général avait en vous toute confiance.

— Et je n'y ai pas failli, monsieur.

— Je le crois, mon ami. Asseyez-vous. Je suis très au courant de cette affaire, j'étais le premier clerc de M. Duhamel, c'est moi qui ai fait toute cette liquidation, vous pouvez donc me parler. Vous avez dit que vous veniez pour affaire de succession ; est-ce de succession ?

— Non, monsieur, j'ai dit succession, c'est un mot. Je viens pour une clause

particulière de la lettre que je vous ai apportée, relativement à des papiers qui vous avaient été remis directement par le général.

— J'ai une vague idée de ce que vous me dites là, mais il faut que je voie. Attendez une seconde.

Me Leguais se leva et se dirigea vers un cartonnier placé dans l'angle de la chambre. En passant devant Vernet, il parut surpris, et se pencha pour le regarder.

Vernet fut tout décontenancé, quand il lui dit :

— Vous êtes près de la fenêtre, vous attrapez froid ; vous avez la joue toute rouge.

— Non ! non ! c'est pas le froid, faites pas attention, dit Vernet, qui rougit jusqu'au front.

Me Leguais apporta un volumineux dossier, le compulsa quelques minutes, prit une lettre et dit :

— Oui, voici la lettre que vous avez apportée. J'y vois :

« Cette lettre devra être remise à mon fils, si une des circonstances, notées plus haut, se présentait ; dans tous les cas, dès qu'il aura atteint l'âge de vingt-cinq ans, on devra la lui faire parvenir. Lorsque mon fils aura dépassé l'âge de vingt ans, si mon serviteur Vernet venait demander l'exécution de cette remise elle devrait être faite immédiatement à mon fils en mains propres. »

Me Leguais leva la tête et dit :

— Cette lettre a dû être écrite furtivement, car tout cela est peu précis.

— Pour vous, monsieur, mais pas pour moi. Du reste, il n'y a pas de cause à vous garder le secret. Puisque mon maître me l'a confié, je puis bien vous le confier, et puis, ce n'est pas si grave que cela. Du reste, je ne l'ai jamais bien compris : voici la chose. Pendant les dernières heures qu'il a vécu à l'ambulance, le général m'a fait ses recommandations au sujet de ses papiers ; il m'a dit : « Lorsque mon fils aura atteint vingt ans, si tu revois, dans le monde qu'il fréquentera, telle personne — vous comprenez, monsieur, le nom c'est un secret, je ne dois pas le dire — tu iras chez Me Duhamel ; tu lui diras de faire appeler mon fils et de lui remettre immédiatement la lettre que je lui ai confiée. Il a des instructions à cet effet, et il te répondra. »

— Et c'est ce que vous venez faire ?

— Justement, monsieur. Au reste, bientôt vous aurez à la lui remettre quand même, car monsieur aura avant peu vingt-cinq ans !

— Mais, il vaut mieux, fit en souriant Me Leguais, que vous soyez venu, car autrement, je n'aurais jamais pensé à cette affaire. Eh bien ! monsieur Vernet, il sera fait ainsi que vous le désirez, je vais dès aujourd'hui étudier ce dossier, relire les lettres, et demain je ferai demander un entretien à M. le baron d'Hervey et je lui remettrai la lettre de son père.

— C'est ça, monsieur ; maintenant, je dois vous demander une autre chose :

vous comprenez, j'aime bien mon maître, je l'ai vu élever, je l'ai même élevé et je ne voudrais pas, le pauvre enfant, qu'il m'accusât de lui avoir fait de la peine. Je ne sais pas ce que contient cette lettre. Mais, 'quoi qu'il arrive, vous comprenez, je dois exécuter la volonté de mon général.

— Mais, mon ami, en agissant ainsi, vous agissez comme un homme loyal et honnête que vous êtes.

— Oui, monsieur, je sais bien, mais je voudrais que cet enfant ne sût pas que ça vient de moi. Je vous le dis, il a presque vingt-cinq ans : en raison de cela, vous le mettez en possession de la lettre du général.

— Très bien, mon ami, il en sera fait ainsi que vous le désirez.

— Eh bien ! au revoir, monsieur.

Il allait se retirer, lorsque, se ravisant, il revint pour demander encore :

— Monsieur, c'est très pressé, vous savez. Moi, j'aurais voulu même que ce fût fait tout de suite.

— Vous êtes juge de l'importance de votre démarche ; je vais immédiatement écrire à M. d'Hervey et l'aviser que j'irai chez lui...

— Oh ! demain, seulement demain, parce que quand je suis parti de l'hôtel M. le baron n'était pas là, et je ne sais pas s'il rentrera aujourd'hui.

— J'irai demain. Au revoir, mon ami.

Vernet se retira en faisant la révérence.

Me Leguais avait sonné pour qu'on vînt le reconduire ; en se reculant, fermant la porte, il se heurta à la grosse servante qui l'avait amené.

— Encore, fit celle-ci. Ah ! brigand !

Et elle levait la main.

— Ah ! non, fit Vernet, je défends l'autre.

Il descendit vivement, la servante lui ouvrit la porte, en lui lançant des yeux farouches. Vernet lui prit les deux bras, l'embrassa sur les deux joues, en disant :

— Plus fraîche qu'en bas, celle-là !

Et il se sauva en éclatant de rire, pendant que la grosse femme, qui montrait le poing, le poursuivait de ses injures.

Vernet, content de lui, le cœur léger, regagnant le faubourg Saint-Honoré, se disait :

— Maintenant, je suis tranquille, mon général peut être content de moi !

En arrivant à l'hôtel, Vernet fut tout bouleversé lorsque le concierge lui dit que son maître l'avait appelé deux fois. Il courut à l'appartement du baron. Le valet de pied, qu'il trouva dans le cabinet de toilette, lui répondit, lorsqu'il demanda où était le baron :

— Monsieur est revenu tout à l'heure, il est furieux de ne pas t'avoir trouvé, tu vas être secoué. Il m'a dit de préparer vivement ses effets. Et il est monté prendre des nouvelles de madame.

Vernet, tout sens dessus dessous, se mit à préparer les vêtements, trem-

blant et craintif, embarrassé surtout de ce qu'il dirait pour justifier son absence pendant toute la matinée.

Il aggravait surtout l'importance de sa démarche et redoutait que son maître ne découvrît ce qu'il avait fait. Il avait besoin de tout son sang-froid, de tout son calme pour s'avouer qu'il n'avait pas mal agi. Le pauvre diable, en faisant le bien, craignait d'avoir fait une mauvaise action. C'est tout tremblant qu'il demanda :

— Est-ce qu'il est en colère, monsieur? avait-il l'air de mauvaise humeur?

— Ah! certainement, il n'avait pas l'air d'être content. Il a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi, dès qu'il n'était pas là, tu avais toujours affaire au dehors.

— Avait-il l'air de se douter de quelque chose? demanda le hussard avec inquiétude.

— Se douter de quoi?

— C'est vrai, tu ne comprends pas, fit Vernet embarrassé. Puisque je suis là, va à ton service maintenant, je vais préparer ses affaires.

Le valet de pied obéit. Vernet, qui se doutait bien qu'il allait être secoué d'importance, préférait être seul pour recevoir les reproches.

Lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre de son maître, il s'acharna à brosser un chapeau, feignant de ne rien voir, de ne rien entendre, et regardant en dessous.

Son maître entra, Vernet trembla. Son jeune maître s'arrêta devant lui. Il n'osa lever les yeux et brossa plus fort. Il se figurait qu'il allait entendre cette question : « D'où viens-tu ce matin? de chez le notaire, je parie; il faut que tu te mêles de mes affaires! »

Au lieu de cela, c'est avec stupéfaction qu'il entendit Philippe lui dire d'une voix émue :

— Ah! ah! te voilà, coureur. Ah çà! tu as donc des intrigues dans le quartier. Quelle femme tourmentes-tu par ici?

Vernet devint tout rouge, mais il exhala un soupir de soulagement. Son maître n'était pas fâché après lui. Il se hâta de balbutier :

— J'ai été faire des courses chez le cordonnier, et pour des raccommodages chez un tailleur à moi. J'en demande bien pardon à M. le baron, je croyais revenir plus tôt.

— Voyons, c'est bien. Personne n'est venu me demander?

— Non, monsieur le baron.

— Hâte-toi de m'habiller.

— Oui, monsieur le baron.

Et, pendant que Vernet l'aidait à sa toilette, le jeune homme reprit :

— Lorsque je t'ai renvoyé hier soir, tu es rentré aussitôt?

— Oui, monsieur Philippe.

— Personne ne s'est aperçu ici de notre sortie et de ta rentrée?

— Encore une fois, le front de l'ancien hussard devint tout rouge. Il était gêné pour mentir, et il fit un effort pour répondre :

— Non, monsieur le baron, personne n'a rien vu ; je suis rentré... je me suis couché.

— Et, ce matin, ma mère n'est pas venue, n'a pas envoyé prendre de mes nouvelles?

— Oh! non, monsieur Philippe, non ; ce matin, j'étais levé de bonne heure, on n'est pas venu.

— Si l'on te faisait demander de chez ma mère si je suis rentré, tu dirais que je me suis levé pour aller chez elle ; qu'aussitôt après, je suis parti à un rendez-vous que j'avais avec mes amis.

— Bien, monsieur le baron.

— Si ma mère me faisait demander pour le dîner... ou plutôt, tu iras auparavant. Tu diras que, ce soir, je dîne en ville, qu'on prévienne ma mère. il est plus que probable que je ne rentrerai pas ce soir.

— Bien, monsieur Philippe, fit Vernet le regardant avec inquiétude. Mais, monsieur le baron sera ici demain?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— A cette question toute naturelle, et dite fort simplement, Vernet resta tout décontenancé, ne sachant que répondre. Il fit un effort pour dire :

— Si des amis de monsieur le baron venaient dans la journée pour le voir, ne le trouvant pas, ils me demanderaient assurément s'ils pourraient le trouver demain.

— C'est vrai.

Vernet s'informait ainsi, se souvenant que le jour même une lettre de M. Leguais devait avertir Philippe qu'il lui rendrait visite le lendemain, afin de lui remettre les papiers ainsi qu'il l'avait promis. Aussi Vernet, se reprenant de courage, demanda-t-il encore :

— S'il arrivait une lettre pressée pour M. le baron, devrais-je la lui porter ?

— Non, non, je la trouverai demain. Aujourd'hui, je vais à la campagne.

— Mais, monsieur sera ici demain?

— Je l'espère.

Sa toilette était terminée, et le jeune homme qui avait quitté quelques minutes Martingale pour rentrer chez lui, se hâta d'aller la rejoindre au bois de Boulogne, autour du lac.

Il l'avait quittée dans les Champs-Élysées, en lui disant :

— Va faire un tour au bois, dans une demi-heure, je te rejoins au pavillon d'Armenonville.

Et, en effet, il la retrouva qui l'attendait.

Il y avait environ une heure et demie qu'il l'avait quittée. Martingale s'était probablement impatientée, car elle paraissait de fort mauvaise humeur.

Le jeune homme remarqua avec étonnement que Lise, sa soubrette, sortait du jardin, juste au moment où il y pénétrait.

— Lise t'a donc suivie? dit Philippe.

— Mais, non. J'avais oublié ma fourrure. Lise s'en est aperçue. Craignant que nous ne revenions tard et sachant que nous déjeunions ici, elle est venue me l'apporter.

— Ah! c'est cela, dit Philippe; c'est que tu parais toute maussade.

— Moi! c'est d'impatience; tu me dis que nous nous trouverions ici dans une demi heure. Je la passe dans le bois : je reviens ici, et voilà une heure que je t'attends.

— Excuse-moi, ma chère Alice, j'ai été retenu, plus que je ne le pensais, par ma chère mère. Tu ne m'en veux pas?

— Non.

— Allons, viens vite et mettons-nous à table.

Et ils se dirigèrent dans le cabinet où le couvert avait été dressé.

CHAPITRE VIII

L'ORDRE POSTHUME

Pendant tout le temps que dura le déjeuner, Philippe remarqua que, contrairement à ce qui s'était passé la veille et le matin même, Alice semblait accepter avec joie la proposition qu'il lui avait faite. Elle l'assurait de son amour et de sa fidélité. Elle était bien heureuse de rompre avec le passé, enfin elle allait pouvoir écouter son cœur, se consacrer entièrement à celui qu'elle aimait.

Philippe était un peu étonné de ce changement; il lui en demanda adroitement la cause.

Martingale, se souvenant qu'il lui avait défendu, le matin, d'écrire au comte, lui répondit le plus simplement du monde :

— En t'attendant, me promenant autour du lac, seule dans ma voiture, j'ai réfléchi à ce que tu m'avais proposé et je me suis dit que je devais t'écouter. Est-ce que j'aime ceux que je vois? Non ! Ai-je pour toi une véritable affection? Oui ! je te l'ai dit souvent. Tu sais bien que dans nos relations l'intérêt ne m'a jamais guidée. Je suis franche, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis, si je devais modifier la vie que je mène, je ne sais pas ce que je ferais; je suis habituée à ce luxe, je suis habituée à satisfaire à peu près tous mes désirs. Mais ce que je n'aurais pas osé te demander, tu me l'as offert. Mais, avant, je t'ai prévenu, je te préviens encore, je suis ruineuse.

— Ne parlons pas de cela...

— Eh bien! de ce jour, je suis à toi...

Philippe regardait Martingale et semblait deviner que ce qu'elle lui disait n'était pas la vérité absolue. Elle était trop abandonnée et cédait trop facilement à ce qu'elle avait défendu le matin même. Il y avait là-dessous quelque chose qu'il voulait savoir. Mais il était trop adroit pour insister sur ce point. lorsque Martingale était sur la défensive.

Il sembla accepter de bonne foi tout ce qu'elle lui disait, et ce fut un prétexte pour l'exciter à de joyeuses libations.

Alice s'abandonnait de plus en plus.

Déjà elle affirmait par sa tenue qu'elle était tout entière à Philippe. Elle lui disait qu'il viendrait tous les soirs chez elle. Elle faisait les plans de joyeuses parties, une vie nouvelle enfin que Philippe allait mener.

On avait déjeuné copieusement. Martingale avait surtout avidement bu. Elle était plus tendre et plus bavarde. C'est alors que Philippe répéta :

— Ainsi, c'est bien entendu, nous ne nous quittons plus pendant quelques jours; je suis allé ce matin chez moi pour prévenir. Nous allons enfin commencer ensemble la vie que je rêve, et pour cela, je veux être toujours près de toi. Je suis jaloux et ne veux plus personne autour de toi; moi, et c'est tout!

Alice se pencha sur lui, et, la tête sur son épaule, elle lui dit :

— Il n'y aura que toi, mon Fifi; et d'abord, il n'y a que toi que j'aime!

Et ses yeux, qu'un commencement d'ivresse animait, avaient des lueurs étranges qui ne troublaient point le jeune homme, tout entier à ce qu'il voulait savoir.

— Tu rompras avec tout le monde?

— Mais, c'est fait? mon Fifi!

— Comment, c'est fait? fit celui-ci, l'interrogeant du regard...

— Oui.

— Quand as-tu écrit?

— Je n'ai pas écrit. Tu vois, il t'a suffi d'exprimer un désir pour qu'il fût exécuté.

Philippe, étonné, la regardait toujours.

— Ainsi, tu as écrit ce matin à cet homme, à ce comte, avec lequel on te voyait sans cesse?

Et il tremblait, devenait rouge en parlant!

— Ah! le comte! Pauvre Fifi! c'est de lui que tu étais jaloux? Veux-tu que je te parle franchement?

Et, avec le cynisme de la femme ivre, elle dit, croyant faire rire Philippe:

— Le comte! mais c'était bien plus mon banquier que mon amant.

— Et tu lui as écrit? répéta Philippe.

— Tu veux la vérité? Je suis bonne fille, je suis franche, je vais te la dire. C'est le comte qui m'a écrit, et c'est à cause de toi.

Mlle Rachel était admirablement belle. (Page 235.)

— A cause de moi? répéta le jeune homme.

— Mais, oui, à cause de toi. C'est cette lettre que m'a apportée Lise, que tu as vue en arrivant.

— Tu as cette lettre?

— Oh! non. Je l'aurais, d'abord, je ne te la montrerais pas, pas plus que je ne montrerais les tiennes à un autre.

Et Martingale disait tout cela sans voir le dégoût sur les lèvres de Philippe. Elle continua :

— Lise a gardé la lettre, je n'ai pas de poches.

— Que disait-il dans cette lettre ?

— Tu t'en doutes bien ? Il dit que t'ayant reçu ce matin même...

— Il savait cela !...

— ... Il me priait de l'oublier pour me consacrer à mes amours nouvelles. La lettre est gentille, je puis te la dire entière. Et puis, il s'est conduit en gentilhomme.

— Ah ! parce que tu me connais, il t'abandonne !

— Ah ! tiens ! il avait peut-être les mêmes idées que toi ! Il voulait m'avoir seule.

La physionomie du jeune homme n'était plus la même ; Alice le remarqua, et lui dit :

— Mais qu'est-ce que tu as, tu es tout changé ?

— Moi ! je n'ai rien. Hâtons-nous !

— Comment ! hâtons-nous ! nous avons le temps, mon Fifi, on est bien ici. Il faut commencer gaiement la vie que nous allons mener.

— Ma chère Alice, j'avais oublié une course très importante, nous allons partir, je vais te ramener chez toi, je te verrai ce soir, mais il faut que je parte !

— Ah ! fit Alice, qui le regarda quelques secondes, cherchant à lire sur son visage. Ah ! c'est comme cela, déjà ! qu'est-ce qu'il y a ?

Nous avons dit qu'elle était plus que grise. Elle ajouta, avec un mouvement d'épaules :

— Tu sais, ça peut être fini aussi vite que ça a commencé.

— Tu dis des folies ! Prépare-toi, nous allons vite retourner chez toi ; ce soir, nous causerons.

— Va donc faire tes affaires, fit Alice, et laisse-moi ici. Je suis fatiguée, d'abord, je vais me reposer un peu, tu viendras chez moi ce soir, si tu veux. Ne te gêne pas, ne te gêne pas, mon petit.

— Allons ! voyons ! viens donc.

— Non, je ne veux pas ! je m'en irai seule !

— Eh bien, à ce soir, alors, dit Philippe qui, après avoir réglé l'addition, sauta vivement en voiture et se fit conduire chez lui.

Philippe n'avait rien voulu laisser voir de l'impression qu'il avait ressentie, en apprenant que le comte de Sancy abandonnait Martingale.

En revenant chez Alice, en l'assurant qu'il l'adorait, il ne suivait que l'idée irraisonnable qui lui avait traversé le cerveau, le matin, à la fin du souper. Il voulait à tout prix se rencontrer avec le comte de Sancy. Il n'avait rien trouvé de mieux que de l'aller chercher chez Alice, sa maîtresse. Là, il voulait une rencontre, laquelle entraînerait un scandale qui obligerait à une affaire.

Tout cela était niais, enfantin, et ne pouvait avoir germé que dans un cerveau surexcité par les incidents de la nuit et les libations du souper. Ce plan

de collégien se trouvait tout à coup détruit; le comte de Sancy, apprenant que Martingale recevait une autre personne que lui chez elle, rompait aussitôt et l'abandonnait. Mais alors, c'était Philippe qui était ridicule : il restait avec une femme à laquelle il tenait peu, et qui ne manquerait pas de raconter à tous son extravagante conduite. Il se sauvait d'elle sans réflexion, n'écoutant que ses nerfs, aussi légèrement qu'il était venu frapper à sa porte le matin.

Peu préoccupé de la grossièreté de son départ, il ne pensait plus à Martingale; il n'avait qu'une idée : le comte. Il était étourdi que celui duquel il voulait faire son rival sût déjà le soir ce qu'il avait fait le matin. On le suivait donc ! Peut-être était-ce simplement un homme lassé qui, cherchant une occasion de rompre, faisait suivre sa maîtresse, et, apprenant qu'elle avait reçu le matin même le jeune baron, s'empressait de lui donner congé.

Tout cela augmentait sa rage, sa colère contre l'homme dont la seule vue avait fait évanouir sa mère.

Agacé, nerveux, fébrile, il s'agitait dans la voiture, cherchant le moyen de se trouver face à face avec M. de Sancy. C'est vainement qu'il cherchait, il ne trouvait rien. Tout à coup, ayant relevé la tête, sa physionomie s'éclaira. Il sourit.

Une voiture allait croiser la sienne, une splendide victoria, dans laquelle était étendue une jeune fille admirablement belle, ayant à ses côtés une mulâtresse.

La jeune fille sourit et salua du regard.

Philippe s'inclina, semblant ravi. C'est que celle qu'il venait de voir était adorable; c'était cette jeune fille un peu mystérieuse, qu'il ne connaissait que sous le nom de Rachel. Elle méritait bien le mouvement d'admiration qu'il avait eu en l'apercevant.

Nonchalamment étendue sur des coussins, elle se laissait aller au dodelinement de la voiture. Elle paraissait dix-sept à dix-huit ans. Le front était superbe, le nez charmant; les yeux immenses et extrêmement noirs avaient des regards félins, dont le charme s'augmentait du cercle de bistre ou de l'ombre des longs cils d'où ils s'échappaient. La bouche, d'un dessin admirable, était un peu épaisse; toujours souriante, elle laissait voir des dents magnifiques. Cet adorable visage était encadré dans une épaisse chevelure dont les anneaux bruns et soyeux retombaient gracieusement sur ses épaules. Elle était singulièrement coiffée; une coiffure orientale arrangée par des mains parisiennes.

Mlle Rachel était admirablement belle : des épaules robustes d'où naissait un cou souple, une gorge de jeune fille dont les contours élégants n'alourdissaient pas la taille. Les hanches étaient voluptueuses et la veulerie de ses mouvements donnait à sa personne un charme tout oriental. Ses pieds étaient fins et mignons.

La belle créature ! Quels yeux noirs ! Quelle bouche fraîche, tranchant sur ce teint mat des Orientaux.

Elle était très élégamment vêtue d'étoffes singulières, aux couleurs étranges et de forme un peu bizarre. Quel était ce costume ? De quel pays était-elle ? On n'aurait pu le dire. Tout cela était fait à la parisienne.

Mais, on était forcé de reconnaître que la belle jeune fille avait bien grand air sous ce costume étrange.

Elle passa, et, comme ranimé par ce rayonnement, longtemps Philippe resta souriant en pensant toujours à sa belle vision.

Sa voiture descendait les Champs-Élysées, lorsque, se secouant, il dit :

— Il ne faut plus penser à cela ! Occupons-nous d'affaires sérieuses. D'abord, je ne veux plus retourner chez Martingale, j'enverrai Vernet lui porter une lettre. Il faut que maintenant je retrouve absolument cet homme, ou au moins que je le rencontre dans un endroit où nous puissions avoir une explication, je vais rentrer à la maison, j'irai chez de Croissy après. Il m'a dit qu'il fréquentait un cercle, il m'y mènera. Oh ! que de haine ! que de haine j'ai pour cet homme, qui a osé lever les yeux sur ma mère !

En arrivant à l'hôtel, Vernet, qui vint au-devant de lui, lui remit une lettre. Il la lut et dit tout haut d'un ton étonné :

— Une lettre de mon père ! Demain ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Enfin, nous verrons

Puis, il demanda à Vernet :

— A-t-on prévenu ma mère ?

— Pas encore, monsieur.

— Bien ! je dînerai ici.

Et il pensa :

— Je causerai avec ma mère. Si elle me parlait de cet homme, j'essayerais...

— Monsieur ne sort plus ce soir? demanda Vernet.

— Non.

Et, se souvenant aussitôt de Martingale, il lui dit :

— Attends, tu vas porter une lettre rue Byron.

— Ah ! je sais, fit Vernet, chez Mme Alice.

— C'est cela.

Philippe écrivit quelques mots qu'il glissa dans une enveloppe avec une liasse de billets de mille francs. Puis, ayant écrit l'adresse, il dit à Vernet :

— Va porter cela. Je vais écrire un mot que tu trouveras sur ma table, si j'étais monté chez ma mère, et qu'à ton retour, tu porteras chez M. de Croissy. Tu attendras la réponse.

— Bien, monsieur, fit Vernet, en faisant le salut militaire.

Et, prenant la lettre, il partit, grommelant tout bas :

— Voilà bien des affaires. Il va se jouer quelque chose. Je crois qu'il était temps que j'aille voir Me Leguais.

Philippe se rendit chez sa mère. La femme de chambre lui dit que la baronne d'Hervey était avec une de ses amies; toute la matinée Mme d'Hervey avait été indisposée, elle n'avait voulu recevoir personne, cela était tout naturel, à la suite de l'indisposition de la veille, la baronne avait eu besoin de repos : le jeune homme en fut cependant contrarié, tous ces incidents s'enchaînaient, et la cause en était toujours le comte de Sancy.

Que serait-il advenu si le jeune homme avait entendu la conversation de la baronne d'Hervey avec une amie — disons vite que cette amie mondaine était la vicomtesse de Sirvan — assises toutes deux sur une causeuse dans le boudoir. Adèle en toilette du matin, la baronne de Sirvan, très élégante, rendant ses visites.

— Oui, ma chère baronne, j'ai appris votre indisposition, votre évanouissement à la fête du ministère des affaires étrangères, et j'ai voulu savoir si cela n'avait pas de suite. Heureusement, je vous retrouve plus fraîche et plus belle. Il paraît qu'il y avait un monde fou; il y a eu des scènes au vestiaire; la fin a été grotesque, mais de qui l'on parle surtout, c'est de vous, ma chère.

— Est-ce vrai? a-t-on remarqué cette faiblesse ?

— Oh non, pas à cause de cela, mais vous ne vous prodiguez pas dans le monde, on ne vous voit guère, et votre présence à cette fête a été pour la plupart une révélation; on connaît le beau Philippe d'Hervey — et tout le monde parlant de sa maman, se figurait une vieille douairière. — Jugez de la surprise, on voit une beauté : Vous avez quarante-deux ans, je vous crois, vous en paraissez trente. Coquette, vous savez bien le contraire — on ne parlait que de vous — vous avez été l'étoile.

— Ma chère vicomtesse, vous êtes bien gracieuse, bien aimable. Mais, savez-vous ce que m'a révélé la fête d'hier, où j'ai paru si brillamment? J'ai dû reconnaître que ces plaisirs n'étaient plus de mon âge, et il a fallu l'insistance de Philippe pour que je consentisse à y paraître. Ce n'est qu'extérieurement que je suis jeune, le corps a bien son âge, et la preuve, c'est que je me suis trouvée malade un instant.

— C'est justement parce que vous n'êtes pas raisonnable, vous vivez en cloître, toujours seule..., à peine vous voit-on au bois, jamais aux bals, aux fêtes.

— Que voulez-vous, je ne trouve là aucun plaisir et, je vous l'assure, sans la raison que vous savez, le conseil que vous m'avez donné, je n'y serais pas allée.

— Ah! c'est vrai, fit Mme de Sirvan, c'est vrai; j'oubliais cela, que je suis folle! Vous alliez pour vous trouver avec cette adorable jeune fille, que votre fils a rencontrée au bal du duc de X..., cette belle Rachel que je vous conseillais de voir, sous l'inspiration de ce cher Philippe qui n'osait vous le demander... Eh bien, ma chère Adèle, l'avez-vous vue... la trouvez-vous belle, lui avez-vous parlé?

— Mais, non, à peine entrée dans les salons, je me suis trouvée indisposée et je n'ai vu personne.

— Ah ! que cela est regrettable !

— Oui, ma chère vicomtesse, — car je vais vous parler sincèrement, — après l'expérience que j'ai faite hier soir, je vois bien que je dois renoncer au monde, je n'y trouve aucun plaisir, au contraire, je souffre et j'y serais ridicule si je voulais lutter. — Je désire que mon cher Philippe soit marié. Lorsqu'il aura une famille, qu'il ne sera plus seul, j'irai vivre dans le petit château que nous avons dans le Loiret, et là, j'élèverai mes petits-enfants... Je ne veux plus aller dans le monde.

La baronne disait cela d'un tel ton que Mme de Sirvan l'observa longuement, cherchant à deviner le motif de cette résolution ; mais la conversation se replaçant sur le terrain sur lequel elle la dirigeait, elle reprit aussitôt :

— Vous avez tort de songer à vous exiler, vous n'en avez pas le droit à votre âge... mais vous avez raison de désirer le mariage de votre fils. Vous êtes trop jeune pour vous condamner à vivre en maman près d'un fils de cet âge.

— J'ai tant souffert, madame, en perdant successivement et mon mari et ma fille !... Ah ! si mon visage est resté jeune, comme l'âme est vieille !

— Ne dites pas cela... un fils de vingt-cinq ans gêne une femme qui paraît votre âge ; lorsqu'il sera marié, vous serez seule, libre, et l'on dira : la jeune et belle veuve...

— Ne me dites donc pas cela, vous me fâchez. Je ne désire marier Philippe que parce que je veux vivre loin de Paris, parce que je voudrais avoir des petits-enfants à aimer.

— Eh bien ! alors, parlons de ce mariage. Je me suis informée près du duc très discrètement, vous le pensez, et je sais qu'elle est de famille noble, très riche. Elle est orpheline, c'est la fille du comte de Launay, un savant. C'est son oncle qui remplace son père ; il est de vieille noblesse, le comte de Launay, allié aux Gesvres, une fortune colossale et l'honnêteté même...

La baronne d'Hervey souriait, presque étonnée de ce que lui disait la vicomtesse ; elle s'amusait de son étrange manie de vouloir toujours faire des mariages, elle se plaisait à l'entendre, à remarquer ses airs de conviction lorsqu'elle assurait et l'origine et la fortune d'une famille.

— Ma chère Adèle, si vous le voulez, c'est là un superbe mariage pour votre fils.

— Ma chère amie, Philippe est très réservé avec moi ; cette union me plaît, faites tout le possible pour cela. Je compte sur votre dévouement et vous laisse agir.

— A la bonne heure. Il me paraissait que ce cher Philippe, si enthousiaste d'abord, avait tout à coup changé d'avis et que c'était à cause de vous.

— Pas du tout... au contraire, et je vous en prie, accusez-vous de cela.

— Alors si Philippe semblait vouloir reculer cette union...

— Non, non, insistez, il l'aime, je le sais, vous avez des renseignements précis. Je vous le répète, ma chère amie, Paris me pèse, je voudrais le fuir, je voudrais me retirer à la campagne, et je ne puis et ne veux partir que lorsque Philippe sera marié.

— Eh bien, comptez sur moi.

A ce moment la femme de chambre rentra et parla bas à sa maîtresse.

La baronne d'Hervey dit aussitôt :

— C'est Philippe... qu'il entre...

Puis tout bas, à la vicomtesse :

— Ne dites pas un mot de cela devant moi; vous lui en parlerez directement.

— Oui, oui ! soyez tranquille.

Philippe entrait.

En entrant, le jeune homme devina qu'on venait de parler de lui, et il en fut gêné, embarrassé. La manie de mariage de la vicomtesse de Sirvan était connue de tous, il avait trouvé fort naturel qu'ayant remarqué à un bal où ils se trouvaient ensemble la belle Rachel, celle-ci l'ayant entendu parler avec admiration de son étrange beauté, de sa nature originale, elle vînt lui conseiller un mariage; il en avait ri d'abord, puis s'était laissé entraîner ensuite, insensiblement, et peu à peu il en était arrivé à accepter ce projet. L'incident de la fête du ministre des affaires étrangères, la révélation du Petit-Jeune dans le cabinet de chez Brébant, avaient tout à coup modifié ses intentions. Il ne renonçait pas au mariage, mais il le reculait à une époque où il serait plus calme. Il voulait se trouver libre et sans préoccupation dans l'affaire qu'il cherchait.

Et devinant que la vicomtesse n'était venue parler à sa mère qu'à cause de ce mariage, il en était très ennuyé. Cependant, il s'efforça de n'en rien laisser paraître.

On causa naturellement de la fête de la veille, et la vicomtesse en raconta plusieurs incidents. Philippe s'attendait à l'entendre parler de la jeune fille, elle n'en dit pas un mot, il lui sut gré de cette discrétion. Et lorsque, se disposant à prendre congé, elle eut dit au revoir à la baronne d'Hervey, Philippe, la reconduisant, elle lui dit discrètement :

— Mon cher ami, vous savez que je vous attends, je ne fais aucun cas de votre lettre, il faut que je vous parle...

— Croyez, madame, que j'aurai bientôt le plaisir de vous rendre visite, mais de graves affaires...

— Oh ! il n'est pas de si grave affaire que celle qui m'occupe, et vous aurez beau dire, je n'accepte aucune excuse. Mais, mon cher Philippe, vous ne vous figurez pas ce que j'ai fait de pas et de démarches pour vous renseigner, et vous croyez que tout cela serait perdu. Non pas, je veux que vous veniez, je vous raconterai tout cela, le cœur est pris. C'est l'imagination qui va être sens

dessus dessous. Vous serez étourdi... et charmé de ce que je vous raconterai sur cette admirable enfant... Venez demain.

— Demain, madame la vicomtesse, c'est impossible, je vous rends grâce de votre bonté pour moi, votre insistance est d'une véritable amie, et je vous en remercie bien. — Accordez-moi quelques jours... ce que je dis, ce n'est pas que je renonce à cette union. C'est que j'ai de graves intérêts qui m'occupent en ce moment, qu'il faut que ces affaires soient terminées pour que je puisse sérieusement m'entendre sur une chose aussi importante...

— Qu'un mariage, vous avez raison... Ce que vous venez de me dire me rassure, j'avais mal compris votre lettre, dans laquelle je croyais deviner la recherche d'un prétexte pour abandonner cela.

— Oh ! nullement, madame... et à cette heure où nous parlons, je suis encore sous le charme de sa vision.

— Vous l'avez vue ?

— Je l'ai rencontrée, en revenant du Bois, tout à l'heure...

— Vous savez qu'elle vous connaît très bien. Il serait mal de dire qu'elle pense à vous... mais une jeune fille n'oublie pas facilement un valseur comme vous.

— Ne me dites pas cela...

— Je vous dis ce que, femme, je crois avoir deviné... Enfin, mon cher ami, nous causerons longuement de tout cela quand vous viendrez me rendre visite. Mais, quand cela ?

— Madame de Sirvan, je vous demande de m'accorder une semaine, ce n'est pas trop.

— Non, certainement... Ainsi, cette semaine, je ne vous verrai pas ; mais je vous verrai dans les premiers jours de l'autre.

— J'en prends l'engagement.

— Au revoir... et rêvez d'elle...

Et, riant, la vicomtesse, après lui avoir serré la main, se retira.

Philippe revint près de sa mère, qui lui dit en s'efforçant de sourire :

— Elle vient de te parler de ce mariage ?

— Oui, mère, assurément ce serait la vieille tante de cette jeune fille qu'elle ne lui porterait pas plus d'intérêt.

— C'est une manie chez elle ; elle ne peut voir deux jeunes gens valser ensemble sans rêver aussitôt de les marier.

— Mais elle est veuve, elle ?

— Elle dit qu'elle est veuve. J'ai entendu dire qu'elle était séparée.

— Et c'est pour cela qu'ayant souffert dans son ménage, elle veut condamner les autres aux tourments qu'elle a endurés ! dit Philippe gaiement.

— Oh ! je crois que c'est le désir d'être agréable et de faire des heureux qui la guide... je ne lui crois pas l'âme si noire.

Philippe s'assit près de sa mère, et voulant qu'elle ne s'aperçût pas de ses préoccupations, il lui dit en souriant :

Outragé dans sa pudeur, par ce qu'il avait vu dans les loges. (Page 245.)

— Ainsi, ma chère maman, tu aimerais à me voir marier... tu accepterais que j'aimasse une autre femme que toi...

— Je sais, mon Philippe, que tu ne m'en aimerais pas moins, et je voudrais te voir heureux, je voudrais voir la gaieté, la vie renaître autour de nous, je veux avoir des petits enfants à aimer.

— Chère mère ! Et je n'ai pu te montrer celle dont nous parlions tant.

— Tu l'aimes et cela suffit ; si tu l'as choisie, c'est que tu l'auras jugée honnête et bonne...

Philippe embrassa sa mère en lui disant :

— Bientôt, ma chère mère, tu iras demander la main de celle qui sera ta fille.

Philippe avait réussi, la baronne était heureuse, elle était convaincue que son fils avait oublié l'incident de la veille. La pauvre femme ne savait pas que la preuve que rien n'était oublié, c'est que Philippe ne faisait pas la moindre allusion aux événements de la veille, il était d'une réserve extrême et elle prenait pour de l'oubli ce qui n'était que de la discrétion... Elle était bien rassurée... le jeune homme avait oublié celui qu'elle avait rencontré la veille, il était d'une réserve extrême et elle prenait pour de l'oubli ce qui n'était que de la discrétion... Elle était bien rassurée... le jeune homme avait oublié celui qu'elle avait rencontré la veille, il n'attachait pas à cette rencontre l'importance qu'elle redoutait, il ne savait pas, enfin, il n'avait rien deviné, et elle espérait qu'occupé par son mariage il oublierait cela. Son fils marié, elle se retirait dans ses châteaux, ce qui ne l'exposait plus à se rencontrer dans le monde avec celui qu'elle avait aimé, mais qu'une menace épouvantable du général d'Hervey mourant l'avait condamnée à ne jamais revoir. Ce fut une bonne soirée pour la baronne qu'elle passa près de son fils ; ils devisèrent ensemble et causèrent ensemble l'un et l'autre du mariage projeté, visant tous les deux le même but, c'est-à-dire que Philippe parlait de la belle Rachel pour que sa mère ne vît pas les tracas qui l'agitaient, et la baronne encourageait son fils et ne parlait que de son projet que pour qu'il ne lui rappelât pas les incidents de la veille.

Philippe passa une bonne nuit, il était las, et de la journée et de la nuit, et il dormit comme un juste. Il fut réveillé par Vernet, qui, tout bouleversé, vint lui annoncer la visite de Me Leguais, successeur de feu Me Duhamel. Philippe sauta vivement du lit en disant :

— Allons, Vernet, vite, vite, habille-moi... pourquoi ne m'as-tu pas réveillé plus tôt ?

— Ah ! monsieur était si bien, il dormait d'un si bon sommeil, il riait, il parlait en dormant... Je vous demande s'il y a du bon sens à un notaire de venir chez le monde à cette heure-ci... j'avais envie de le renvoyer.

Et en disant cela, il ne mentait pas, l'ancien hussard ; maintenant il était effrayé de ce qu'il avait fait la veille, il avait peur de ce qu'il allait arriver, et s'il l'avait osé, il aurait dit à Me Leguais :

— Vous pouvez repartir, on n'a plus besoin de vous.

Philippe reçut Me Leguais, en lui disant :

— Veuillez vous asseoir, monsieur, j'ai été fort intrigué par la lettre que j'ai reçue de vous hier, et j'attendais avec la plus grande impatience d'en avoir l'explication.

— Je vais, monsieur le baron, vous la donner en deux mots. J'étais premier clerc de Me Duhamel. Lorsqu'il mourut, différentes affaires qui ne regardaient pas absolument l'étude furent confiées à mes soins. C'est ainsi, qu'ayant été chargé de la liquidation des comptes de la succession du général baron d'Hervey, je me trouve avoir aujourd'hui en main la lettre que je vous apporte et qui termine cette affaire.

— Une lettre de mon père, dites-vous ?

— Une lettre du général, oui, monsieur le baron, une lettre d'Algérie, adressée quelques jours avant sa mort. La voici ; vous verrez la raison qui me fait vous l'apporter aujourd'hui, elle est écrite de sa main, sur l'enveloppe :

Un peu étonné, le jeune homme lut :

« Pour remettre à mon fils, lorsqu'il aura atteint l'âge de vingt-cinq ans. »

Philippe tenait la lettre d'une main tremblante ; il ne voulait pas l'ouvrir.

Il attendit que Me Leguais fût parti. Alors il ouvrit la lettre ; l'ayant lue, elle lui échappa des mains.

Il était livide — et Vernet, épouvanté, l'entendit dire :

— Il faut que je tue cet homme.

Puis, comme s'il parlait au portrait de son père accroché dans sa chambre, il étendit la main :

— Mon père, je vous le jure, je vous obéirai...

— Allons, Vernet ! debout, viens avec moi.

Et il se rendit chez son ami de Croissy.

CHAPITRE IX

LES RECHERCHES DE PHILIPPE

Dans la journée, Philippe eut une entrevue avec son ami de Croissy. Il voulait que celui-ci l'emmenât au cercle où se rendait habituellement, le soir, le comte de Sancy. Mais il apprit que depuis quelques jours le comte ne venait pas au cercle ; il était tous les soirs dans les coulisses d'un théâtre, où une dame du corps de ballet recherchait sa société.

Le soir même, Philippe, accompagné par Vernet, se rendit au théâtre, le

directeur était de ses amis, de ses obligés même, il se rendit au foyer, et passa sa soirée près de la danseuse peu rebelle qu'il savait avoir été distinguée par le comte. Elle avait tout promis. Philippe devait l'emmener souper le soir. — Et le comte, qu'on avait signalé dans la salle, ne venait pas. A la sortie il serait là, sans doute, et Philippe attendait.

Vernet, depuis l'instant où il était entré dans le théâtre, s'y était perdu, il avait été jusqu'au cintre, puis était redescendu dans les dessous, sans jamais pouvoir retrouver son maître, bousculé par celui-ci, par celui-là, manquant traverser la scène lorsque le rideau était levé. Outragé dans sa pudeur, par ce qu'il avait vu en ouvrant les loges, se trompant de porte, jamais il n'avait tant vu de femmes si court vêtues. Il en rougissait jusqu'au bout du nez. Enfin, épuisé, il s'était assis près du pompier, abruti, ahuri, n'osant bouger.

Pauvre gars ! il avait rêvé les coulisses autrement qu'il les voyait. Les coulisses ! Qui ne s'est fait un monde de ce mot ?

Il nous souvient, à nous, de l'impression ressentie lorsque nous y entrâmes pour la première fois, alors que nous étions presque un enfant. Quelle déception !...

Qui ne s'est dit : — Oh ! que je voudrais voir les coulisses !

Lorsque l'œil est vif, que la joue est rose, que le menton est lisse ; lorsque l'on croit à tout, que le frou-frou d'une robe fait rêver et que ce rêve empêche de dormir ;

Lorsque le drame fait pleurer, qu'on sort du théâtre aimant la jeune première, estimant le jeune premier et haïssant le traître ; lorsqu'on a quinze ans, enfin, qui ne s'est dit :

— Si je pouvais entrer dans les coulisses !

Un soir, après avoir acheté sur le comptoir d'un marchand de vin la protection d'un machiniste, je me glissais sur ses pas dans ce couloir sombre de ce monde mystérieux : le théâtre.

Rampant sur les dalles boueuses du corridor pour éviter le guichet du concierge, je gagnai l'escalier et m'élançai dans le cintre.

Ma cervelle bouillait, le sang battait mes tempes, mes nerfs fouettaient ma peau, je tremblais.

Caché dans les trucs, j'attendais anxieux le commencement du spectacle. Les trois coups frappés, je descendis timidement un étage.

C'étaient là qu'étaient les figurantes.

Pauvres filles, elles grelottaient dans leurs maillots de coton. Leurs figures plâtrées se refusaient au sourire qui gerce le maquillage et ride le front.

Leurs costumes, qui du parterre semblaient si riches, si frais, si beaux, étaient pauvres, sales et fanés ; de leurs bouches, que le carmin faisait si jeunes, des mots grossiers tombaient.

Naïf, je leur souriais.

Elles rirent, je me sauvais et descendis un étage.

C'est là que se tenaient les choristes.

Leurs costumes étaient plus riches, leurs maillots étaient de soie, leurs broderies de galons dorés... Tout cela était bien encore un peu fané; mais enfin, l'ensemble était gracieux.

Je m'avançai, souriant.

Leurs yeux estompés, leurs figures peintes, leurs sourires dessinés sur leurs joues me firent peur. Je me sauvai.

L'étage au-dessous était occupé par les danseuses.

Le ballet venait de finir.

C'étaient elles... elles, les almées voluptueuses qui m'avaient brûlé l'âme de leurs regards de feu et de leurs poses nonchalantes !

Mon cœur battait ma poitrine, un brouillard voilait mes yeux... C'étaient elles ! .. elles !...

J'appuyais mes mains sur mon cœur, l'écrasant comme en une tenaille. Une minute se passa ainsi, la force me vint et je m'avançai vers elles.

Oh ! les belles !

Horreur ! la sueur ruisselait sur leur front que je rêvais si pur, le blanc, le rouge et le noir tatouaient les visages que j'avais vus si beaux.

Ces bouches que j'avais rêvées des nids à sourires, des cassolettes à parfums; ces bouches contractées avaient peine à laisser échapper leur haleine poussive.

Je me cramponnais à la rampe pour ne pas tomber.

Elles me regardèrent, surprises d'abord... puis, entre deux oppressements, elles dirent en riant :

— Qu'est-ce qui a apporté ça?

Honteux, confus, je descendis rapidement les deux étages qui restaient. J'étais sur la scène.

Enfin, j'étais donc dans le monde artiste, ce que je désirais tant voir, près de ceux qui m'avaient fait rire et pleurer, près de ceux avec lesquels j'aurais voulu vivre.

Je la vis alors, la jeune première : Qu'elle était belle ! Oh ! comme elle méritait bien les larmes que j'avais versées. Ses cheveux blonds, tordus en nattes lourdes, encadraient son visage jeune et rose, ses cils étaient longs et bruns, ses yeux brillaient noirs et humides, sa bouche fraîche était le digne écrin de ses dents d'une éclatante blancheur.

Et puis, comme il était bien digne d'elle, son costume ! La soie emprisonnait son buste. Le satin jouait sur ses hanches souples, la dentelle couvrait ses bras fins et les diamants scintillaient sur son col superbe.

Elle entra en scène, je me précipitai sur un décor, et par un trou pratiqué par les machinistes, je l'admirai.

Lorsqu'elle sortit pour changer de costume, près d'un portant, indiscret, je cherchais à la revoir encore Qu'elle était belle !

Elle devait, dans un travesti, rentrer vite en scène. Elle se hâtait donc.

D'abord, elle retira quelques épingles et ses cheveux, et ses beaux che-

veux blonds tombèrent. Elle passa l'éponge sur son visage, et la peau devint rude!...

Quand elle eut changé de costume, elle était maigre, elle était vieille...

Je me sauvai.

Mêlé aux oisifs et aux enthousiastes qui attendaient à la porte la sortie des acteurs, j'attendis.

Oh! si vous saviez ce que tous ces gens-là disaient d'elles!

Puis elles passèrent une à une.

Presque toutes maigres, chétives, pauvrement vêtues... ensevelies dans des tartans affreux.

Elles passèrent insoucieuses... les laides emportant toutes nos illusions.

Elle!... elle surtout, la jeune première à laquelle je n'osais parler... tant je la trouvai respectable.

Et je restai là, seul, seul!

Cette histoire a vingt ans.

Aujourd'hui, je regarde autour de moi, je regarde ceux avec lesquels j'ai vécu, avec lesquels je vis, et je regrette... mes désillusions d'autrefois.

Au théâtre, chaque fois, le blanc, le rouge et le costume tombent, le roi ou le laquais redeviennent des homme.

Dans la vie, masque éternel, costume et fard, il faut que le ver le ronge dans le tombeau pour qu'ils nous quittent.

La vie vaut bien plus que le théâtre.

Heureux le sage qui peut sous l'aile sacrée de la famille, vivre, sans chercher dans un monde facile la réalisation d'un songe creux! Et, ma foi! heureux le monde, puisqu'on ne peut comme au théâtre, la comédie finie, arracher aux acteurs leurs masques et leurs costumes! Ah! sans cela quel mépris nous aurions pour l'humanité! Vernet avait subi cette impression à rebours, il n'osait bouger, prenant le pompier pour confident.

Il entendit son maître qui l'appelait et se précipita vers lui.

Philippe appelait Vernet afin qu'il allât chercher une voiture. — Quand celui-ci revint, le jeune baron descendait, accompagnant la jeune ballerine, Philippe passait la petite porte, offrant sa main à la jeune femme... Mais celle-ci prit la main se reculant aussitôt dans le corridor en y entraînant le jeune homme — et elle lui dit:

— Je ne puis partir avec vous, je croyais être libre ce soir et l'on vient me chercher.

Philippe lui prit le bras presque de force en disant:

— Mais justement, ma belle, et j'ai la prétention que personne n'osera vous parler, vous voyant à mon bras.

— Non, cela ferait une scène...

— Et justement... Ne vous préoccupez pas de cela...

— Non, non. Demain, vous viendrez me voir.

Et la jeune ballerine refusait obstinément de sortir. A la porte du théâtre

stationnait un élégant coupé de maître; devant la portière ouverte le comte de Sancy attendait. Il avait vu apparaître la jeune femme, il avait vu un homme qui paraissait la diriger, lui tendre la main; — il avait froncé le sourcil et s'était avancé d'un pas. — C'est alors que la jeune femme avait entraîné Philippe, et le comte l'ayant reconnu avait eu un soubresaut. Vernet rentrait; en voyant le comte, il restait stupéfait devant la porte, tout bouleversé de cette nouvelle rencontre.

Le comte de Sancy s'était reculé et était monté dans son coupé en disant à son cocher :

— A l'Hôtel!

Sur la banquette, pendant que la voiture partait, nerveux, impatient, il arrachait ses gants, disant :

— Qu'est-ce que cela signifie?... Lui, lui, l'amant de cette fille, encore... mais cela est absurbe. Je le fuis et le retrouve sans cesse. Il semble que le destin nous pousse l'un contre l'autre... Une querelle avec lui... oh! ce serait abominable...

Pendant que le coupé s'éloignait, Philippe, insistant, disait :

— Nelly, je vous en prie, en me quittant là vous me rendez ridicule et n'éviterez rien de ce qui peut arriver, car, je ne permettrai pas à un autre de prendre le bras que vous me refusez.

— Je ne vous refuse pas... sortez seul... je vous jure de vous rejoindre...

— Non pas... et qu'avez-vous à redouter?

— Vous le voulez, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera, vous comprenez qu'au moindre scandale je vous quitte le bras et pars seule.

C'était simplement ce que demandait Philippe, il lui offrit son bras et se redressant il l'emmena. Vernet paraissait tout pâle et il balbutia :

— Monsieur le baron, la voiture est là.

— Viens! lui répondit le baron d'un ton sec.

Vernet se plaça aussitôt près de son maître; au ton il avait compris que la situation était grave; il commençait à débrouiller dans son cerveau que si Philippe l'avait emmené dans ce lieu singulier, c'est qu'il avait un but, et qu'il savait devoir rencontrer Antony. C'était bien des émotions après tous les tracas qu'il avait eus dans la soirée, mais ces émotions-là lui plaisaient; autour de son jeune maître, tout sentait la poudre.

Philippe était devenu sérieux en sortant, sa compagne un peu effrayée, tournait la tête de tous les côtés; ne trouvant plus le comte, ne voyant plus le coupé, elle éclata de rire. Philippe restait tout décontenancé. Il regarda autour de lui, personne. Alors il tendit la main à sa compagne rieuse, pour la faire monter dans la voiture, et se tournant vers Vernet, il dit :

— Cet homme est un lâche, il me fuit. Il n'est brave que devant les femmes... Tu le connais toi, tu l'as dû voir... dès ce matin j'ai appris que tu savais... mon père t'a donné une mission pour moi.

— Et je suis prêt à la remplir, monsieur Philippe...

— Je me suis mis à courir aussitôt (Page 253.)

— Tu le connais... c'était lui qui était là.

— Oui, monsieur Philippe... C'est Antony... c'est lui, et j'ai cru d'abord qu'il vous attendait; mais je veillais...

— C'est bien. Il me fuit, je le trouverai. Rentre à l'hôtel et, dès demain, tu te mettras en route pour trouver la demeure de cet homme.

La jeune femme penchait la tête; elle regardait, surprise. Philippe se hâta de lui dire:

— Des reproches que je fais à mon domestique; nous partons, ma chère.

Il monta en voiture, et assis près de la jeune danseuse :

Ma chère belle, excusez-moi. A l'idée que vous m'abandonniez ainsi... pour un autre, j'ai été un peu vif... bien grossier...

— Mais non, je ne vous en veux pas... cela prouve que vous teniez à moi... Mais j'ai eu bien peur... Vous me dites pour un autre, mais vous savez qu'il n'a pas plus de droit que vous sur moi...

— Je sais bien qu'on n'a jamais que des faveurs.

— Ce n'est pas cela que je veux dire... Je connais à peine le comte de Sancy...

— Cependant, il venait vous chercher, et Croissy m'a dit que vous étiez hier avec lui.

— Ah ! c'est le petit Croissy qui vous a dit cela... Il m'a vu hier avec le comte, c'est vrai, et c'était hier la première foi que je le voyais, il m'a mené à souper, et m'a conduite chez moi... me demandant la permission de venir me chercher ce soir. Nos relations, vous le voyez, ne sont pas bien étendues. Et c'est pour cela que j'aurais été désespérée qu'à cause de moi, il arrivât une querelle... Vous me faissiez peur, vous paraissiez la chercher...

— Oh ! non, le dépit me rendait un peu vif.

— Le comte a agi en galant homme.

— Vous dites en galant homme, fit sardoniquement Philippe, parce qu'il s'est sauvé en laissant sa maîtresse au bras d'un autre.

— Mais je vous demande pardon, je ne suis pas la maîtresse du comte, et justement il s'est discrètement retiré, croyant que puisque je sortais avec vous, c'est vous qui étiez mon amant.

— Vous ne m'en voulez pas ?...

— Non, puisque tout s'est bien passé.

— Eh bien! je serai franc, j'aurais voulu justement avoir une affaire par vous.

— Voulez-vous vous taire ?... Mais, je veux bien que vous m'aimiez, je vous aimerai... très bien, mais cela pour nous aimer, et non pour vous faire tuer.

— Je vous aime, fit-il en l'embrassant, — la phrase bête de ceux qui n'ont rien à dire. On arrivait heureusement devant le restaurant.

Philippe voulait être gai. Mais ses efforts étaient vains, il était galant. Il parlait banalement, ne voulant pas paraître embarrassé près d'une femme, mais sans pouvoir mettre une idée dans ce qu'il disait, ne trouvant que des lieux communs, le répertoire éternel du monsieur qui fait sa cour à une femme qu'il n'aime pas, qui promet tout, bien convaincu qu'il ne sera jamais obligé de tenir ses promesses.

Le jeune homme, renseigné par son ami de Croissy, s'était rendu le soir, au théâtre, assuré qu'il y rencontrerait le comte de Sancy, que l'on avait vu la veille avec la jeune Nelly. Il v[illegible]se trouver près de la ballerine lorsque le comte viendrait; d'un mot il ferait naître une querelle.

C'était donc, préoccupé de cette seule affaire, qu'il avait parlé à Mlle Nelly. Il ne cherchait pas des relations. Il ne voulait se trouver avec elle que le temps nécessaire à exécuter son plan. Or, dans ces conditions, il était gêné pour lui parler et ne trouvait que des banalités.

Plusieurs fois il avait rougi en remarquant que la jeune femme contenait son rire, après l'avoir écouté. Il disait des bêtises, enfin ; il fallait bien parler, et sa pensée était si loin du genre de phrases qu'il fallait trouver

En arrivant au restaurant, ce fut pis. Il se sentait un peu ridicule; rien ne l'attirait vers la jeune femme, et cependant il ne pouvait brusquement la quitter. Combien il avait le désir d'être seul, de penser à la mission dangereuse qu'il s'était donnée. Et il fallait rire ; il fallait se montrer empressé, galant ! Quelle piteuse mine il faisait !

Attablés dans le cabinet particulier où on les avait servis, Mlle Nelly babillait joyeusement, cherchant à donner un peu de gaieté à son compagnon, de plus en plus lugubre. A la fin, lasse de ses efforts impuissants, elle finit par lui dire :

— Ah çà ! est-ce que vous êtes malade?

— Ma chère enfant, je ne puis vous le cacher, je suis indisposé; des étourdissements, un mal de tête à ne pas voir clair.

Mlle Nelly. qui ne voulait pas qu'une catastrophe arrêtât le jeune homme dans le chemin fleuri où elle comptait le mener, dit aussitôt :

— Si vous êtes malade, mon cher ami, il faut être raisonnable, ne pas rester tard à souper. Moi aussi, je suis très lasse, et la petite scène de la sortie m'a un peu bouleversée. Vous viendrez me reconduire, vous rentrerez chez vous, et demain vous viendrez me voir.

C'était aller au devant des désirs du jeune homme. Aussi Philippe répondit-il tristement :

— Ma chère Nelly, vous avez raison; puisque vous le permettez, je vous conduirai jusque chez vous, et demain je vous rendrai visite.

— C'est cela !

Dans ces conditions, on le pense, le souper ne dura pas longtemps. Le garçon apporta les manteaux. Mlle Nelly s'enveloppa de ses fourrures.

Philippe, de plus en plus sombre, lui offrit son bras, la mena à la voiture, y monta avec elle, et la reconduisit.

Philippe ayant sonné à sa porte l'embrassa, en lui disant :

— Excusez-moi, j'ai un mal de tête qui me rendrait fou. A demain !

— Oui ! oui ! fit-elle.

Elle entra et poussa la porte. Elle montait chez elle en disant :

— Oh ! je t'ai assez vu ce soir, toi, tu peux venir demain, c'est ma femme de chambre qui te recevra. Ah ! non, j'aime mieux le comte, alors.

En ce moment, Philippe, ayant donné à son cocher l'adresse de sa demeure, remontait dans la voiture, et se jetait dans un coin, en se disant :

— Enfin, j'en suis débarrassé !

Quand Philippe arriva chez lui, il trouva, dans l'antichambre de son appartement, Vernet, vêtu seulement d'uu pantalon et d'un gilet de flanelle. Les fenêtres du jardin étaient ouvertes.

Surpris par l'entrée de son maître, le soldat se redressa et fit le salut militaire.

— Ah çà ! que fais-tu là, dans ce déshabillé ? demanda Philippe.

Tout honteux, Vernet répondit :

— Excusez-moi, monsieur le baron, je me fraîchis; j'ai tant couru ce soir que j'en suis tout humide, je me donnais de l'air, à cause de la sueur. Je ne ne pensais pas que monsieur rentrerait ce soir.

Philippe entra dans son salon pendant que l'ancien hussard se hâtait de revêtir sa veste pour le suivre.

Se retournant derrière lui le baron lui demanda :

— Pourquoi rentres-tu si tard? Qu'as-tu à faire à Paris à cette heure, pour te mettre dans cet état ?

Vernet le regarda tout décontenancé.

— Quand tu me regarderas comme un imbécile? Je t'avais dit de rentrer au plus tôt, afin que tu puisses te reposer, car j'aurai besoin de toi demain.

— Faites excuse, monsieur Philippe, j'avais pas compris çà.

Et le malheureux avait l'air si contrit que Philippe reprit aussitôt :

— Dans la lettre de mon père qui m'a été remise ce matin, il me dit que je puis m'adresser à toi pour connaître un homme que je dois poursuivre partout, un homme dont tu sais le crime.

Vernet s'était redressé aussitôt que le jeune homme avait parlé de son père. D'un ton grave, il lui répondit :

— Oui, monsieur le baron, mon général m'a fait jurer, quand vous auriez vingt-cinq ans, de vous montrer, si nous le rencontrions jamais, l'homme qui a tenté d'assassiner madame la baronne.

— Et cet homme est bien celui que tu as vu ce soir?

— Oui, monsieur Philippe. Tenez ! moi, — il ne faut pas mentir, — je vais vous dire la vérité ; si le notaire est venu vous apporter cette lettre ce matin, c'est parce que j'ai été le voir hier.

— Toi ! fit Philippe surpris.

— Oui, monsieur Philippe. En allant avec vous l'autre nuit, j'ai vu cet Antony qui sortait du bal du ministère. Alors, je me suis rappelé l'ordre de mon général. Ne sachant comment vous raconter ce qui s'était passé, j'ai été trouver le notaire pour lui rappeler qu'à l'âge de vingt-cinq ans une lettre devait vous être remise. Voilà la vérité. Mon général voulait se battre avec cet homme-là à son retour d'Afrique. Puisqu'il n'y a plus de justice en France, qu'on l'avait libéré, il voulait se faire justice lui-même. Il est mort là-bas et vous a laissé ce soin, je ne sais pas pourquoi. J'avais voulu m'en charger, il a refusé. Il m'a fait jurer que je serai toujours avec vous jusqu'à cette époque. Me voilà prêt, monsieur le baron.

— Tu es un brave garçon, Vernet, de ce jour tu ne me quitteras pas. Il va falloir s'occuper dès demain, de savoir l'adresse de cet homme, qui se nomme aujourd'hui le comte de Sancy.

— Comte de Sancy! oh! là! là! Croyez pas ça, monsieur Philippe! il se nomme Antony tout court, c'est un bâtard, ça n'a ni père ni mère, et ça vient dans les familles tuer les femmes des autres!

— Je sais cela, mais on le connaît sous le nom de comte de Sancy, et il faut que demain tu m'aies trouvé son adresse.

— Mais c'est fait, monsieur? Mais, c'est à cause de cela que je me suis mouillé.

— Qu'est-ce que tu me dis?

— Monsieur Philippe, en sortant du théâtre, vous m'avez dit qu'il fallait trouver cet homme.

— Oui...

— Je vous ai écouté, je me suis mis à courir aussitôt du côté où la voiture était partie. Oh! j'avais le petit coupé dans l'œil, je l'ai rejoint sur le boulevard, je l'ai suivi, il a passé l'eau et m'a ramené du côté du Corps législatif et est entré dans un hôtel de la rue de Bourgogne.

— Très bien! Il reste rue de Bourgogne?

— Oui. monsieur.

— Que vais-je faire pour rencontrer cet homme? s'exclama tout haut Philippe.

— Voilà ce que j'avais intention de faire, monsieur. Dès demain j'irai à l'hôtel, je tâcherai de m'informer de ses habitudes, où il va, et je vous le dirai.

— C'est cela!

— Demain matin, à votre réveil, soyez tranquille, j'aurai des nouvelles.

Philippe se fit déshabiller et congédia son fidèle serviteur. Certainement qu'il chercha le sommeil; il était tard, il était fatigué; il n'avait qu'à moitié menti en disant qu'il était malade. Sa tête était lourde, la fièvre le faisait frissonner, il ne pouvait dormir; il avait comme une hallucination; il voyait cette femme adorable, cet ange de bonté, ce modèle de vertu, sa mère, dans son hôtel même, dans sa chambre, aux prises avec ce misérable, avec ce bâtard; cet homme essayant de l'outrager de ses caresses, de ses baisers, la sainte femme se défendant et le bandit, ne pouvant rien obtenir d'elle, la frappant de son stylet! Et la justice n'avait pas puni cet homme! Et des protecteurs inconnus l'avaient arraché au châtiment! Depuis vingt-cinq ans, ce crime était impuni, ce crime duquel, peut-être, son père était mort; car le colonel d'Hervey n'avait été envoyé en Afrique qu'à la suite de cette affaire et dans la prévision d'un scandaleux procès.

Mais il était là, lui! L'heure de la justice sonnerait. Il serait le châtiment, ou, s'il devait succomber, il laisserait derrière lui, pour le venger, le chien fidèle, le serviteur ou plutôt l'ami humble que son père lui avait légué, le hussard Vernet.

CHAPITRE X

LE COMTE DE SANCY.

Le comte de Sancy était rentré chez lui, très agité. Son valet de chambre l'observait avec inquiétude. Il devait se passer quelque chose de nouveau, et, Louis, le vieux serviteur, n'osait interroger. Antony était un taciturne. De l'aventure terrible de laquelle nous l'avons vu si miraculeusement sortir indemne, il lui était resté une tristesse profonde. S'il n'avait été conseillé, soutenu par son ami le docteur Delaunay, il aurait demandé au suicide la fin de cette vie cruelle, qui ne lui inspirait que dégoût.

Il n'avait consenti à vivre que sur la révélation qui lui avait été faite par le docteur que sa maîtresse était enceinte de ses œuvres, et qu'obligée d'accoucher secrètement et d'abandonner son enfant, elle le chargeait de s'en occuper et de l'élever. Alors, il avait senti sourdre en lui un sentiment qu'il ignorait... Abandonné par sa maîtresse dont la conduite toute personnelle l'avait navré, il pourrait au moins vivre par cette affection inespérée, l'amour d'un enfant.

Antony, fou d'amour, n'ayant qu'une pensée : la femme qu'il aimait, sacrifiant pour la sauver tout ce qu'il avait, la vie et l'honneur, consentant pour elle à se faire condamner comme assassin, à passer pour nn misérable que le crime n'arrête pas pour assouvir ses brutales passions — consentant à toutes les hontes, et acceptant le châtiment, Antony s'était trouvé découragé, humilié, lorsqu'il avait appris que celle qui avait voulu qu'il la tuât, s'acharnait tant à la vie qu'elle consentait à vivre, près de son époux, aimée, respectée et honorée, quand lui serait mis au ban de la société. Il haïssait les hommes, de ce jour il avait méprisé les femmes. Le monde lui faisait horreur ; cette maxime de : chacun pour soi — devise de tous, le dégoûtait de l'humanité. Abreuvé de dégoût, il n'avait consenti à vivre qu'en caressant l'espoir qu'il aurait bientôt à diriger une jeune âme, qu'il façonnerait à sa guise, avec la haine de ce qui est mal, non pas au nom du code, mais mal parce que la conscience le réprouve. Le bien n'a pas de loi, il n'a que le cœur pour guide. Hélas ! il n'a souvent pour récompense que l'ingratitude. Ce fils de ses amours criminelles, né de ce qu'il avait de plus pur, c'est-à-dire de l'affection de son cœur, de ses relations avec celle qu'il aimait assez pour lui sacrifier tout — le sang de son sang, il voulait en faire un homme ; c'est dans cette éducation qu'il trouverait la consolation de l'ingratitude de la femme.

Il n'aurait jamais cru Adèle capable de toutes ces bassesses, de ces sacrifices à une société qui n'avait pour elle que du mépris, à une famille qui n'a-

vait pour elle que de l'indifférence. Pour le monde... le monde ! elle consentait à sacrifier l'amant qu'elle aimait pour vivre avec le mari, ce grotesque dédaigneux tant occupé de sa carrière, et oubliant le ménage, Elle préférait à la vie libre, à la vie d'aisance que réclamait sa carnation superbe et son sang jeune, la vie terne à laquelle le mariage indissoluble et le crime légal de la société moderne l'avaient condamnée.

Elle vivrait sans une tache de près ou de loin au colonel d'Hervey : elle était mariée. Le criminel condamné au bagne a l'espoir de la la liberté, il peut, par une conduite exemplaire, obtenir sa grâce. Le marié ou la mariée est condamné pour la vie, sans espoir de délivrance que la mort... ou le crime ! Et Adèle était condamnée.

Elle avait comploté avec Antony de se sauver, d'aller vivre à l'étranger ; cela était possible ; elle était enceinte et cela devait l'encourager à cette revendication de liberté. Il avait droit d'espérer qu'elle le ferait. Non ! non ! criminelle elle cacherait sa faute ; femme coupable elle resterait avec celui qu'elle avait trompé, il lui suffisait d'avoir la considération des étrangers. Elle était sauvée et l'amant sacrifié. Cela était honteux, mais cela était.

Et le cœur d'Antony, débordant d'amour, s'emplit de mépris.

Mais le docteur Delaunay était toujours là consolant et défendant la malheureuse femme. Elle n'était pas coupable d'ingratitude ; elle avait eu peur ; il fallait lui pardonner pour l'enfant à naître. Quand Antony s'était trouvé à Nice, qu'il avait appris qu'Adèle n'était qu'à quelques lieues de lui, ses sentiments s'étaient modifiés. Sans scandale, il avait été rendu à la liberté. L'idée de la créature qui lui devrait la vie le remplissait de joie — l'espoir de revenir à elle lui rendait le courage et il rêvait parfois que la naissance de cet enfant serait peut-être une raison pour renouer les relations rompues, et reprendre le plan formé quelques mois avant : Adèle étant dégagée de toute influence, et Antony se trouvant près d'elle et parlant an nom de l'enfant... Disons plus, pour la sauver il n'avait pas reculé devant un crime ; pour la posséder, il ne reculait pas devant la force... Il savait qu'il était aimé, et qu'il avait des droits. Il était le père de l'enfant...

Il cachait ses idées à son ami le docteur, craignant de trouver en lui un adversaire ; il attendait impatiemment l'heure de la délivrance d'Adèle, et alors la nuit il viendrait, bravant tout, s'imposer dans la maison, puis il enlèverait la mère et les enfants, comme il avait enlevé Adèle la nuit inoubliable où il l'avait rejointe à Ittenheim.

Ce plan avait été houleversé par l'arrivée du vieux Séjournet, qui l'avait mené au lit de mort du vieux duc de Gesvres.

Quand il avait été libre il avait appris, la naissance de l'enfant et la mort du général — et avait eu un grand mouvement de joie. Adèle était libre, lui il avait un nom et il était riche, il allait épouser Adèle, il adopterait les enfants... Il se mit en route pour retrouver la baronne, il ne put la joindre, — il écrivit, et une lettre qu'il reçut en réponse, écrite par une main étrangère, lui disait

qu'il devait renoncer à l'espoir qu'il nourrissait, — la baronne d'Hervey ne se remarierait jamais. Il se dit qu'il suffirait de voir la jeune femme pour changer cette inconcevable résolution, il lui jetterait à la face ses promesses, ses serments réalisables à cette heure. Il vint à Paris et ne put savoir où était partie la baronne avec ses enfants. Sa résidence était tenue secrète.

C'est alors qu'il retrouva le docteur, qui se disposait à faire une excursion scientifique en Asie. Olivier Delaunay, lorsqu'il lui raconta ce qui lui arrivait, lui dit aussitôt que la même pensée lui était venue à la nouvelle de la mort du général d'Hervey. Il en avait parlé à la jeune femme, mais celle-ci, comme effrayée de ce qu'il disait, l'avait conjuré de n'en jamais dire un mot, surtout à Antony, qu'elle s'etait juré de ne jamais revoir... Il avait insisté, et elle lui avait répondu d'un ton singulier :

— Oh! jamais! jamais! c'est impossible, ce serait notre perte à tous... Jamais! jamais!

Ne comprenant rien, il avait demandé des explications, elle s'était fâchée, puis avait pleuré et enfin, le lendemain, Adèle, sa sœur et les deux enfants étaient partis, sans que même à l'hôtel on sût vers quels lieux. Alors Antony s'était emporté, les sentiments haineux qui s'étaient effacés avaient reparu, plus cruels qu'avant; il ne prononçait plus le nom d'Adèle sans le faire suivre d'une injure, et ne pouvait s'expliquer son refus de l'agréer il en cherchait la raison dans les idées les plus odieuses.

Antony, de triste, était devenu lugubre, mordant, cruel dans ses appréciations, dans ses jugements, prenant en haine la société au milieu de laquelle il devait vivre. C'est alors que le docteur lui proposa de l'accompagner en Orient, ce qu'il accepta.

Nous savons le reste; Au retour de ce long voyage, les deux jeunes gens, habitués à un monde nouveau, se fixèrent en Syrie, y épousèrent les deux sœurs. Victimes de leur dévouement en voulant protéger des malheureux qu'on poursuivait, quelques années avant les événements qui motivèrent l'intervention française, il ne resta de la grande famille qu'Antony et la fille de son beau-frère, le docteur Delaunay, la belle Rachel.

Le comte de Sancy était revenu à Paris, fatigué, désillusionné, ayant tout à fait oublié les événements à la suite desquels il s'était expatrié. Le souvenir d'Adèle ne restait que comme une page déchirée du livre de sa vie. Il n'avait jamais eu de nouvelles d'elle. Le docteur, dans un but qu'on comprendra facilement, lui avait dit que l'enfant n'avait pas vécu. Il ne pensait donc plus à cet amour vieux de vingt-cinq ans; il croyait que la belle baronne qui, lors de son veuvage, l'avait si sévèrement repoussé, s'était mariée depuis et devait être une bonne dame, toute confite en dévotion.

Antony avait peu vécu, sa nature bizarre lui avait donné dans sa vie un amour unique, romanesque et malheureux — Adèle. — Il s'était marié en Syrie par raison, pour pouvoir se fixer dans une famille. Dégoûté de tout,

Une jeune fille rencontre un beau garçon. (Page 263,)

sans désirs, il espérait trouver dans le mariage le bonheur, le calme et le repos. Il avait trouvé le deuil.

C'est alors que, de retour à Paris, il avait cru satisfaire sa nature en cherchant dans les amours faciles une joie qu'il ignorait; il avait cru à l'esprit, à l'originalité des femmes galantes dont le tout Paris s'occupait. Il fréquentait les coulisses. De chaque relation nouvelle il revenait plus déçu, plus navré; sa délicatesse farouche se heurtait à ce cynisme, à cet esprit grossier, à ces impudences. Il ne pouvait vivre seul, et il était condamné à cette société.

Il adorait sa nièce Rachel, il l'aimait comme sa fille; mais c'était pour un homme seul, plutôt un embarras qu'un plaisir. Il désirait au plus tôt la marier. Alors peut-être, il reprendrait ses voyages. Cet homme s'ennuyait partout et de tout; il avait manqué sa vie. Cette vie monotone avait été tout à coup bouleversée. Le soir où, à la fête du ministère des affaires étrangères, il avait vu Adèle — Adèle toujours veuve et toujours belle, au bras de son fils... à elle et à lui... tout son être avait été remué; depuis ce soir, sa pensée était sans cesse occupée d'eux.

La nuit, en sortant du bal, rentrant chez lui, il avait vainement cherché le sommeil. Il se demandait si le jeune homme n'avait pas remarqué qu'il lui ressemblait, il se souvenait de ce regard persistant fixé sur lui. Est-ce que véritablement la voix du sang existait? Toujours leurs yeux s'étaient rencontrés. Quel beau garçon que ce fils, quel air noble, quelle hardiesse dans la tenue, quel air de bravoure dans le regard! Il était fier de lui; pourquoi n'avait-il pas son affection!... Et elle? Il l'aurait reconnue entre mille, il était impossible de lui donner son âge, c'était une véritable beauté, et ce n'était pas l'amour ancien qui le rendait partial; car, tout autour d'elle, chacun s'écartait avec admiration. En la voyant, il avait ressenti la même impression qu'autrefois à son seul regard. Son amour s'était rallumé, il avait oublié tout le passé, les lâchetés, l'abandon, l'ingratitude, l'oubli, il n'avait pensé qu'à celle qui se jetait dans ses bras en lui disant :

— Je t'aime et je ferai ce que tu voudras.

Il n'avait pensé qu'à celle qui, après qu'il l'avait frappée de son stylet, lui tendait encore ses lèvres en lui disant :

— Je t'aime!

Cette nuit avait totalement changé sa vie. Toute la nuit il avait pensé à eux; au jour, n'ayant pu trouver le sommeil, il s'était levé, s'était fait seller un cheval, et était parti au Bois. Il avait besoin d'air, il souffrait; il fallait à ses souvenirs et à ses pensées un plus vaste horizon, il chevauchait dans le bois de Boulogne, heureux de mouiller son front brûlant aux branches humides de rosée; avec cette fraîcheur qui caressait son cerveau, des idées plus douces, des rêves plus gais entouraient l'avenir.

Qu'allait-il faire? D'abord, c'était une vie nouvelle, il allait rompre ces relations mondaines dans lesquelles il cherchait un charme qu'il ne trouvait pas... Est-ce qu'il n'était pas fou, à son âge, d'aller chercher l'amour chez ses courtisanes? Il bâillait chaque soir dans cette société galante. S'il voulait essayer de renouer la chaîne du passé, il fallait au plus vite effacer le présent. S'il pouvait marier sa nièce! Il serait plus libre, c'est vrai, mais il resterait seul; seul, à son âge, cela était effrayant.

Ah! le rêve qu'il faisait! Il pouvait n'être plus seul, Adèle était veuve, toujours veuve..., toujours belle... et elle était devenue pâle, lorsqu'elle l'avait vu, elle avait voulu échapper à son regard, puis elle s'était évanouie.

Il ne lui était donc pas indifférent, puisque sa seule vue avait amené cette

émotion. Emotion que Philippe avait partagée, au reste, car, tout fiévreux, il avait couru dans tous les salons, cherchant sa mère et l'ayant retrouvée au bras de Mme de Sirvan, il l'avait, malgré sa résistance, obligée à partir aussitôt.

Il faisait galoper son cheval, comme si l'agitation qu'il avait ressentie le reprenait à la seule pensée de sa rencontre. Après une longue promenade, il revenait par les Champs-Elysées, se demandant s'il n'irait pas, le matin même, voir Martingale, avec laquelle il voulait souper.

Il allait tourner la rue Byron, il arrêta son cheval, il venait de voir entrer Philippe dans le petit hôtel; il l'avait parfaitement reconnu et il exclama :

— Ah! cela est singulier...

Comme le petit hôtel était occupé par plusieurs locataires, il aurait pu avoir des doutes, mais il vit presque aussitôt la fenêtre s'ouvrir et Mme Lise, tout à fait en négligé, pousser un battant de la persienne du boudoir.

Il rit et dit :

— Lui, c'est de son âge, au moins. Cela me raffermit dans ma résolution. Je ne puis décemment avoir la même maîtresse, cela me donne un prétexte pour rompre.

Et c'est gaiement qu'il entra à l'hôtel de la rue de Bourgogne.

Il pensait :

— Je vais écrire à Martingale ce matin... il faut rompre avec cette vie, qui me fatigue sans me donner les joies que j'y cherche. . Ce matin Alice et dans deux ou trois jours Nelly. J'en veux finir au plus tôt, je ne sais ce qui se passera maintenant, et je serais désespéré si, renseignée sur moi, elle apprenait ces liaisons absurdes.

Cela bien arrêté, le comte écrivit à Mlle Martingale, et chargea son domestique de porter la lettre. Il était plus calme, il avait fait des rêves d'avenir qui le rendaient souriant; mais il était las et il se coucha pour continuer ses songes, ses rêves ou plutôt ses désirs.

Nous avons vu comment Mlle Martingale avait reçu son congé, nous savons ce qui s'était passé deux jours après à la sortie du théâtre. Le comte était furieux. Était-ce un tour que lui jouait Mlle Nelly? Non, puisque nous savons ce qu'il avait décidé à l'égard de la jeune ballerine; mais parce que là il était pris en flagrant délit, parce que, s'il avait été reconnu par le jeune homme, il se sentait ridicule.

Et puis, il se demandait par quel étrange hasard, après avoir vu Philippe la veille au matin, se rendant chez une de ses maîtresses, il le retrouvait avec Mlle Nelly. Naturellement il se demandait si c'était là un jeu du hasard ou si ce n'était pas un plan arrêté. Mais cette dernière hypothèse était si peu probable! Est-ce que ce jeune homme le connaissait? Il l'avait vu une seule fois, et pour quel motif jouerait-il ce jeu?... Non, il y avait là le hasard, un hasard bien irritant, Antony voulait se persuader que le jeune homme ne l'avait pas remarqué; s'il avait eu cette assurance, il aurait été calme. C'en était fini de

Mlle Nelly comme de l'autre. Le comte de Sancy, depuis le jour où il avait vu le fils d'Adèle, n'avait qu'une pensée : se rapprocher de lui. Cela faisait partie de tout un plan, auquel il avait rêvé en revenant de se promener au Bois le matin de la nuit où il l'avait vu pour la première fois. Ce plan, c'était le passé se rattachant au présent, c'était l'oubli de la longue séparation, pour vivre en époux amoureux, et en pére affectueux. Il avait rêvé, presque vu cela dans les buées de l'aube; et sous la fraîcheur des rosées du matin, qui donnait le calme à son cerveau, il avait vu cet avenir possible et facile à atteindre.

A son réveil, il avait chargé Louis, son fidèle serviteur, de s'informer des maisons que fréquentaient ordinairement la baronne et son fils, il voulait s'y faire inviter. Ainsi, ils se trouveraient ensemble, ils se lieraient d'abord, il voulait s'en faire un ami, et c'est avec lui qu'il voulait se retrouver près d'Adèle. Le mobile de tout cela, c'était l'amour — Antony aimait encore Adèle — c'était le bonheur d''avoir à aimer, à chérir son fils. C'était donc un bon sentiment qui le guidait; à cause de cela — c'est la loi douloureuse de la vie — il était peu probable qu'il pût réussir. La chance appartient plus aux adroits qu'aux bons.

Le matin où nous le retrouvons chez lui, au lendemain de l'escapade de Mlle Nelly, le comte de Sancy venait de se lever, Louis venait de tirer les tentures des fenêtres, et le jour illuminait la chambre somptueuse d'un homme de goût. Une chambre Louis XIII avec son grand lit à colonnes sculptées, la haute cheminée de marbre jauni, les vieilles tapisseries de Beauvais, le plafond à solives, les fenêtres à vitrail... Dans sa grande robe de velours, Antony était superbe. Pendant que Louis l'aidait dans sa toilette, le comte lui demandait :

— As-tu du nouveau?

— Oui, monsieur le comte, j'ai appris que Mme la baronne d'Hervey n'allait guère dans le monde, une ou deux fois l'an au plus; le jeune baron, Philippe d'Hervey, s'y rend plus souvent, mais il fréquente un monde peu sévère...

— Je savais tout cela; tu n'as pas d'endroit précis? Qu'importe le monde où il va?...

— Mme la baronne va chez une amie à elle, une veuve, qui écrit dans les revues, et qui doit se remarier bientôt avec un diplomate. — A cette occasion, assurément, Mme la baronne et son fils assisteront à la soirée...

— Prochainement?

— Très prochainement, mais j'ignore encore la date.

— Quel est le nom de cette veuve?

— Une veuve d'une quarantaine d'années, fort belle encore, dit-on, fréquentant le monde, allant aux courses, aux premières, une dame du monde tapageur.

— Je te demande le nom.

— Je le cherche, monsieur le comte, je ne m'en souviens pas, je l'ai sur

mon carnet, Mme la vicomtesse... la vicomtesse de... ah ! Mme la vicomtesse de Lancy...

— Mme de Lancy !

— Oui, monsieur le comte.

— Ah ! mais cela est parfait.

— Monsieur le comte la connaît...

— Oui, j'irai et je...

Il s'arrêta aussitôt : il pensa qu'il n'était pas prudent d'aller chez l'intime amie d'Adèle qui ne manquerait pas de la prévenir aussitôt, et son plan serait déjoué ; si Adèle savait devoir, elle ou son fils, se trouver avec lui, et surtout dans cette maison pleine pour tous les deux des plus tristes souvenirs, elle refuserait d'y venir et défendrait à Philippe de s'y rendre.

— Non, je risquerais de tout compromettre ; il faut que j'agisse prudemment, pensa-t-il ; elle est prévenue contre moi, il faut, pour la convaincre, que je me trouve avec lui ou elle, sans que cela paraisse prémédité.

Il demanda à Louis :

— C'est tout ce que tu as trouvé ?

— Monsieur le comte, c'est la seule maison que fréquente Mme la baronne d'Hervey. Mais, M. le baron son fils moins sévère sur ses relations mondaines, va fréquemment dans une maison de la Chaussée-d'Antin où l'on reçoit toutes les semaines...

— Moins sévère ? Pourquoi dis-tu cela ?

— Oh ! rien de mal, monsieur le comte. Oh ! ce sont de respectables personnes, j'entends dire que c'est bourgeois, tandis que chez Mme de Lancy, les invitations lors de ses réceptions sont très recherchées...

— Et cette dame de la Chaussée-d'Antin ?

— Une veuve aussi, monsieur le comte, qu'on invite presque partout, mais aux invitations de laquelle on va moins, peut-être parce qu'elle les prodigue.

— Peste ! tu es renseigné comme un petit journal.

— Monsieur le comte me l'avait bien recommandé.

— Et cette veuve, c'est ?

— C'est Mme la vicomtesse de Sirvan.

— Mme de Sirvan. Mais je la connais également, elle m'assomme chaque semaine de ses invitations. Et tu es certain que Philippe d'Hervey y va souvent ?

— On me l'a assuré...

— Bien. Hâte-toi de m'habiller.

Pendant que Louis coiffait son maître, Antony pensait :

— Je vais aller porter ma carte chez la vicomtesse de Lancy ; assurément, je recevrai une nouvelle invitation et j'irai ; nous verrons si je la rencontrerai là. Si je ne l'y vois pas, j'irai rendre une visite à cette chère vicomtesse. Autrefois amie intime d'Adèle, elles se confiaient chagrins et joies... Si cette amitié

a toujours duré, Adèle a dû la voir, lui raconter notre rencontre au bal du ministère ; et ma visite ne la surprendra qu'à demi. En causant avec elle adroitement, je puis connaître les véritables sentiments d'Adèle, et, sur ce qu'elle me dira, diriger ma conduite ; peut-être sera-ce plus facile que je ne le pense ? Je le saurai bientôt.

Lorsqu'il fut habillé, le coupé était attelé. Il se fit conduire rue de la Chaussée-d'Antin, et déposa sa carte chez la vicomtesse de Sirvan. Il avait quelques courses à faire, il déjeunait en ville. Il ne rentra à l'hôtel que vers trois heures. Le valet de pied lui remit une lettre qu'il lut aussitôt.

C'était une invitation pour lui et sa nièce à la soirée de la vicomtesse de Sirvan.

Il en fut satisfait, et il se décida à s'y rendre. Enfin, il se trouverait avec Philippe, car l'idée de se lier avec lui, de revoir Adèle, ne le quittait plus, il était temps d'en finir avec la vie qu'il menait, en se mariant avec celle qu'il avait aimée, il rachetait le passé et il retrouvait ce qu'il avait perdu presque en la connaissant, une famille. Mais il lui semblait que ce n'était là que le retour à une chose déjà faite ; lorsqu'il avait connu Adèle, elle était libre et par cela entièrement à lui. Il lui paraissait tout naturel de la retrouver aujourd'hui.

Sans savoir pourquoi, cependant, la maison de la vicomtesse de Sirvan ne lui inspirait qu'une confiance limitée. Il demanda qui avait apporté la lettre, et Louis, ayant été s'informer, répondit :

— Mme de Sirvan est venue en voiture, son valet de pied a mis la lettre chez la concierge, et a demandé qu'on fît passer la carte de sa maîtresse à Mlle Rachel... Mademoiselle a fait introduire aussitôt la vicomtesse de Sirvan, qui est restée quelques minutes avec elle...

— Bon, fit le comte, assez surpris de la visite, elle aura été près de l'enfant pour l'engager à m'accompagner ; mais j'irai seul. Qu'a-t-elle été raconter à Rachel ;

Le comte se dirigea vers les appartements de la jeune fille, il rencontra la mulâtresse, la femme de son valet de chambre, qui lui dit que la jeune fille avait pleuré.

— Et pourquoi cela ? fit-il ; à la suite de son entretien avec la vicomtesse ?

— Monsieur le comte, je ne crois pas. Tout à l'heure, en traversant le petit salon, j'ai vu mademoiselle, si profondément plongée dans ses pensées, qu'elle ne m'a pas entendu entrer ni sortir... Je l'ai regardée en dessous, elle tenait un livre à la main qu'elle ne lisait pas, et elle pleurait.

Antony se hâta d'entrer dans le salon. La jeune fille était à moitié étendue sur le canapé et dormait, un livre ouvert à la main. Le comte s'avança sur la pointe des pieds ; il contempla quelques minutes sa fille adoptive. La belle Rachel dormait en souriant, mais ses joues étaient mouillées. Le rêve chassait la réalité.

Elle était adorable à voir, la belle Rachel, dans son costume d'intérieur,

un costume oriental bizarre, qui lui allait à ravir et faisait plus valoir son étrange beauté.

Et le cadre allait bien à la jeune Asiatique. Le petit salon, absolument copié sur une pièce du pays, était meublé de bibelots rapportés par le comte de Sancy ; les étoffes les plus belles tapissaient les murs. Ce petit réduit était un coin d'Asie — et cela se noyait dans une demi-teinte pleine de poésie. Le soleil ne pouvait entrer ; ses rayons et sa chaleur s'abattaient sur les nattes qui servaient de stores.

Antony contemplait la jeune fille. Pauvre belle, elle avait tout perdu bien jeune ; elle n'avait ni père ni mère, et toute sa famille, c'était lui, lui qui en cherchait une autre.

— Pauvre enfant ! elle a bien souffert déjà. A quoi bon la tourmenter. Mais pourquoi ces larmes ?

Il s'avança près d'elle et, avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller l'enfant, il lui prit doucement le livre.

C'était un livre de demoiselles, des contes de jeunes filles.

On voyait encore la trace humide de ses larmes sur le chapitre qu'elle avait lu. Antony ne l'éveilla pas, et voulant savoir ce qui avait pu mouiller les beaux yeux de l'enfant, il lut : *Conseils à une mariée.* Le titre le fit sourire ; des idées de mariage germaient dans ce jeune cerveau. — Il lut, et à mesure qu'il lisait, son émotion redoublait :

« Parce que les arbres s'habillent à neuf, parce que les graines enterrées crèvent leurs écorces pour montrer leur nez vert, parce que ce petit tout nu de printemps fait toc-toc sur toutes les poitrines ; la jeunessse envahit les mairies.

» Le carême n'y fit rien.

» Les écharpes municipales sont en haillons, le code est plus déchiré, que les contrats qu'il aide à faire.

» Mairies, adjoints, sous-adjoints, ne mangent plus, ne dorment plus... C'est une épidémie.

» Tout le monde se marie.

» Se marier, c'est si simple.

» Sur sa route, une jeune fille rencontre un beau garçon. Les yeux se parlent, les mains se touchent, les parents sourient...

» Et allez donc, monsieur le notaire, et allez donc, monsieur le maire, et allez donc, monsieur le curé !

» La chose est faite, on s'aime, on s'aimera et pour la vie.

» C'est juré.

» Mademoiselle, vous qui, les yeux à demi baissés, laissez glisser dans vos blonds cheveux quelques fleurs d'oranger, vous que la sainte mousseline enveloppe, et dont un voile virginal dissimule la timide rougeur, vous que l'écharpe municipale attend ,. qui tout à l'heure allez dire le mot terrible et charmant.

» — Oui.

» — Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous réciter un conte ?

» Je commence :

» Ils s'étaient connus tout jeunes, *Elle et Lui*.

» D'abord, ennemis et méchants comme le sont l'un pour l'autre les enfants qui s'aiment.

» Ensuite, timides et froids, parce qu'ils sentaient en eux un sentiment qu'ils voulaient se cacher.

» Enfin, dix-huit et vingt ans, le printemps des arbres, de l'ombre, de solitude... les mains se prennent, les regards se croisent, et, conduits par les grands parents, *Elle* et *Lui* sortent de chez M. le maire pour aller chez M. le curé. Comme ils s'adoraient ! Ils voulaient se faire un nid digne d'eux.

» Une belle chambre, bleue comme leur avenir, avec un grand lit capitonné, enveloppé de rideaux discrets.

» *Lui*, il avait dit :

» — Nous quitterons la chambre, mais les meubles jamais.

» *Elle* avait ajouté :

» Ils nous ont vus nous unir. Ils nous verront mourir.

» — Ensemble, n'est-ce pas ?

» Oh, oui... et les lèvres se l'étaient juré.

» Le lit capitonné était neuf, et comme le bois jouait, il avait grincé.

» Trois mois l'amour chanta dans l'alcôve sacrée, puis la maladie vint à son tour.

» C'est *Lui* qu'elle prit et qu'elle cloua sur le lit capitonné.

» Trois mois *Elle* resta, nuit et jour, veillant, se multipliant, défendant son époux aimé contre la mort.

» Mais comme la mort est aveugle, elle ne vit ni son teint livide, ni ses yeux mouillés.

« Elle ne vit ni le passé ni l'avenir.

« La mort voulait quelqu'un, elle *le* prit.

« Affolée, perdue, ne pensant pas à l'*avenir*, *Elle* ne voulait plus quitter la chambre où *il* avait rendu le dernier soupir.

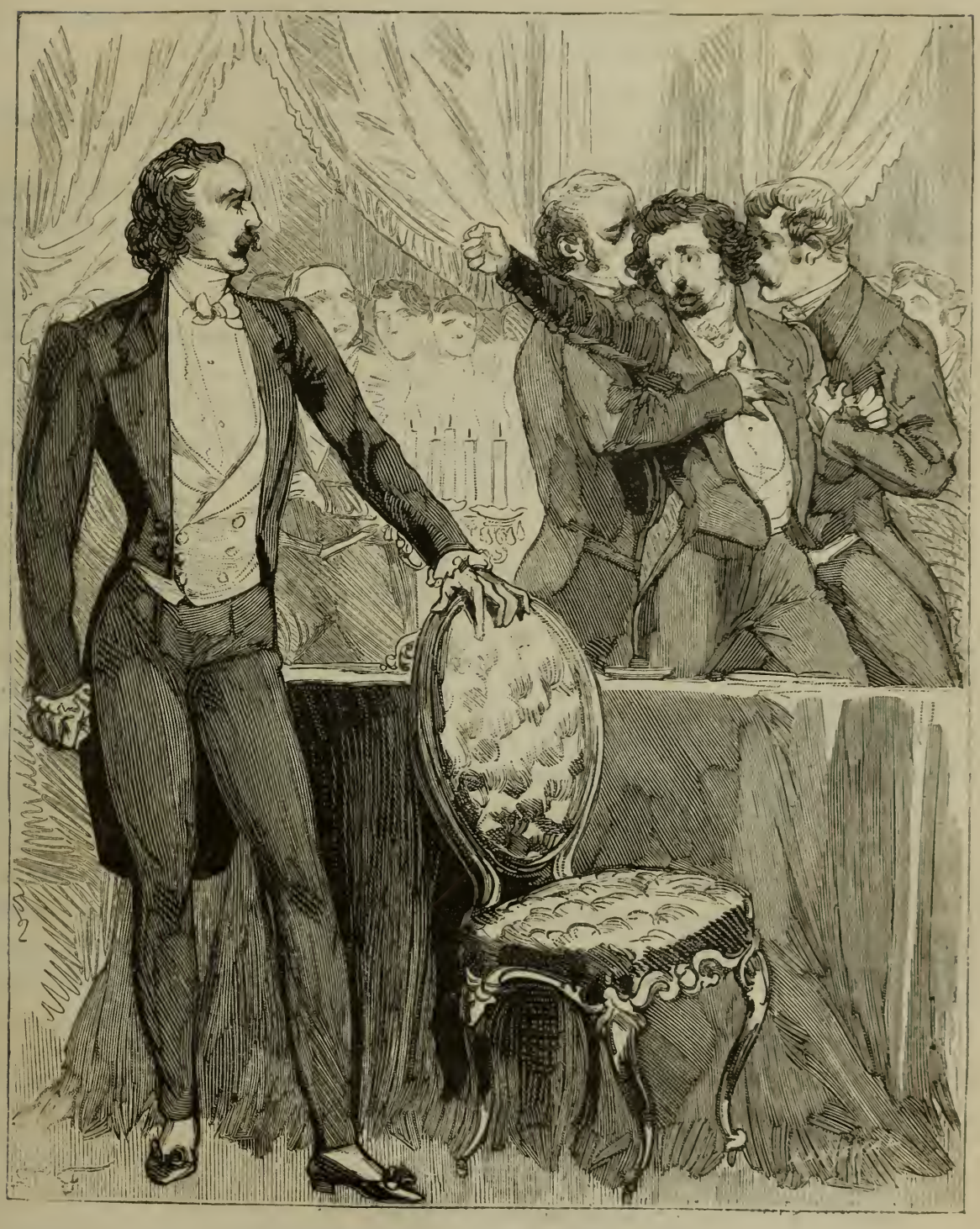
« Elle se plaisait, dans son lit où son corps s'était refroidi, à rêver de celui que la mort lui avait volé.

« Pendant quelques semaines son souvenir fidèle revint chaque jour dans l'alcôve.

« Pendant quelques mois, il y revint quelquefois.

« Puis, un jour comme les rideaux étaient tristes — le bleu se fane vite... on ne se figure pas comme le bleu se fane vite. *Elle* fit recouvrir le lit.

« Il fallait *la* distraire du souvenir qu'elle n'avait plus. La famille s'arrangea de façon à *la* faire valser avec un jeune homme fort bien et ayant une très bonne position...



— Je vous tuerai, monsieur. (Page 272.)

« Elle trouva le jeune homme très gentil.

« Mais elle rit beaucoup de sa famille qui voulait la remarier, ce qui était complètement ridicule, n'est-ce pas ? Elle avait trop aimé son cher ami. Et...

« Quatorze mois après que *Lui* était mort, au bras du jeune homme qui était dans une très bonne position, *Elle* revint devant la même écharpe.

« Oui !

« C'était vraiment un homme très comme il faut qu'elle avait épousé... et

elle était heureuse... mais heureuse... lorsqu'une nuit, s'éveillant en sursaut pour échapper au cauchemar, elle crut que le lit gémissait.

« Elle alluma vite sa bougie.

« *Elle* eut un frisson... et se pencha pour éveiller son mari... Mais elle se recula épouvantée... les yeux hagards...

« L'homme qui était auprès d'elle. c'était *Lui... Lui*, le premier... celui auquel elle avait dit :

« Il nous a vus nous unir... il nous verra mourir.

« *Elle* voulut crier, la voix se mourut dans sa gorge.

« Il lui sembla que la bougie s'éteignait, que les rideaux de l'alcôve prenaient une forme humaine, que le lit, devenu cercueil, se serrait sur elle.

« Elle fit un effort surhumain et, bondissant de son lit, elle cria...

« Son mari se leva inquiet, il lui demanda la cause de ses cris.

— Il est là, répondit-elle en lui montrant le lit.

« — Là ? qui ?

« — *Lui* ! *Lui.*

« Le mari croyant à un cauchemar et voulant le faire cesser lui dit :

« - Où est-il ?

« Sur son indication, il alla se mettre à la place de la vision... puis, souriant, il revint vers elle :

Mais *Elle...* reculant haletante, les yeux presque sortis de l'orbite, la bouche convulsive et les bras fiévreux et suppliants, elle râla :

« — Pardon ! pardon !

« Quand son mari fut près de l'atteindre, elle bondit et tomba sur le lit...

« Le pauvre homme épouvanté cria au secours. On vint, il était trop tard.

« Vous savez, mesdemoiselles, vous qui, les yeux baissés, laissez glisser dans vos blonds cheveux quelques fleurs d'oranger, vous dont un voile virginal dissimule la timide rougeur... ceci n'est point un conte, c'est une histoire. Je l'écris ce soir, il est huit heures et je viens de *la* conduire au cimetière... »

Antony n'avait pas éprouvé la même émotion que sa fille, il replaça le livre sur un meuble et, tout songeur, il murmura :

— Je voudrais qu'Adèle lut ces pages...

L'enfant s'éveillait, elle exclama, joyeusement :

— Ah ! c'est toi, Antony. Tu viens finir mon rêve, tu viens me dire que tu m'emmènes à la fête...

— Quelle fête, mignonne? fit-il en lui souriant.

— Oh ! ne fais pas le discret. Mme de Sirvan m'a dit que tu av is promis de te rendre à son invitation...

— Voyez-vous ça !... c'est une menteuse.

La jeune fille resta tout interdite et répéta machinalement :

— Une menteuse !

— Je n'ai rien promis à Mme de Sirvan, ma belle mignonne, je ne l'ai pas

vue, et ce n'est pas ce jour que je choisirais pour te mener chez elle : A un bal prochain nous irons, mais avant je veux voir le monde qu'elle reçoit.

— Que c'est méchant, cela!... Je lui ai promis que j'irais, que tu faisais tout ce que je voulais.

— Rachel, fit gaiement Antony en lui prenant les deux mains et fixant ses grands yeux sur elle.

— Non, tu ne peux savoir mentir. Ce n'est pas toi qui as demandé, ce n'est pas toi qui as promis d'aller à cette soirée. C'est Mme de Sirvan qui t'a fait promettre que tu me déciderais à venir.

— Eh bien ! c'est vrai, mon oncle !... Tu parles sérieusement, je réponds sérieusement.

— Que t'a-t-elle dit pour te décider ?...

— Beaucoup de choses qui sont vraies; d'abord, qu'à mon âge je ne devais pas rester éternellement cloîtrée ici... c'est vrai ça...

— Je vous demande un peu en quoi cela peut regarder la vicomtesse.

— C'est dans mon intérêt qu'elle parlait...

— Voyez-vous cela !...

— Oh ! tu as beau rire, elle a raison. Elle m'a dit qu'à mon âge, je devrais plus souvent aller dans le monde, que je devrais t'obliger à m'y mener, que là je trouverais... du plaisir enfin...

— Dis tout... je t'écoute, fit le comte en riant.

Mlle Rachel ne soutint pas le regard gai d'Antony, elle rougit et baissa la tête.

— Tu ne veux pas achever... eh bien! la vicomtesse a ajouté : Vous devriez obliger M. le comte à vous produire dans le monde. Vous ne pouvez rester éternellement cloîtrée....

— C'est ce que je t'ai dit, fit Rachel avec embarras.

Et Antony continua :

— Il faut que vous pensiez à vous marier... Elle a dit cela, n'est-ce pas?

Rachel tourna la tête et ne répondit pas.

— Ce n'est pas en restant toujours chez vous, en ne voyant que des voyageurs que vous trouverez un mari... Il faut venir me voir. J'ai dans mes amis de charmants garçons, très bien, ayant beau nom, grande fortune... J'ai...

Mlle Rachel paraissait très ennuyée de ce que lui disait le comte d'un ton plaisant, et elle l'interrompit en répondant franchement :

— Eh bien ! oui — elle m'a dit tout cela, et toi-même me disais l'autre fois qu'il fallait penser au mariage... Elle me paraissait venir affirmer ce que tu m'avais dit.

— Tu as cru cela, ma chère Rachel.

— Certainement... et lorsque tu dis que tu veux connaître le monde qu'elle reçoit, elle m'a cité les plus grands noms...

— Et quels sont les beaux seigneurs qui seront à cette soirée ?

— Oh ! je n'ai pas retenu les noms, fit la jeune fille rougissant.

Antony demanda aussitôt :

— Elle t'a cité les Malepreux, les Villedoré, de Gillac, de Cernay.

— J'ai entendu ces noms...

— Les d'Hervey... aussi...

— Je crois que oui... et Mlle Rachel tournait la tête.

— Je connais à peu près tous ces messieurs...

— Ah !...

— Et, mademoiselle, vous seriez bien heureuse, si je vous menais à cette soirée ?...

— Oh ! oui, mon petit oncle, fit-elle, redevenant souriante et le prenant dans ses bras...

— Car vous n'avez qu'un désir, rencontrer un jeune homme charmant, vous en faire aimer et l'épouser, afin d'abandonner le vieil Antony...

T'abandonner, toi... Oh ! je veux un mari qui ait... pour toi, une affection égale à mon amour...

— Ma chère Rachel, c'est Mme de Sirvan, et c'est toi qui avez raison. — Je serais un barbare en te refusant ce que tu me demandes... Nous irons à cette soirée... fais venir ta couturière.

— Mon oncle, je l'attends...

— Comment, tu l'attends...

— Mais oui, quand Mme de Sirvan est sortie d'ici, je l'ai envoyé demander.

— Bien, tu savais que je t'emmènerais... Mais si j'avais refusé.

— Je sais que tu es bon, je sais que tu m'aimes. Je sais que tu ne me refuses rien... Merci, Antony.

Et Mlle Rachel sauta au cou de son oncle et lui appliqua sur les joues deux gros baisers.

CHAPITRE XI

UNE SOIRÉE CHEZ Mme DE SIRVAN

Nous savons que Mme la vicomtesse de Sirvan était une marieuse — elle voulait le bonheur de la jeunesse, elle ne pensait guère à elle, la chère dame. Jeune encore, assez belle, elle avait été très malheureuse en ménage probablement et s'était empressée de quitter le domicile conjugal. Les femmes sont faibles, et ont besoin d'être guidées ; aussi la belle vicomtesse n'était-elle pas partie seule, elle avait accepté pour partir le bras d'un ami de son mari, et

pour se mettre à l'abri, la demeure du même. — A qui elle jugeait digne de ses confidences, elle disait que son mari s'était conduit avec elle comme un misérable et l'avait abandonnée sans ressources pour vivre. — Ce n'est pas le mari, c'est l'amant qui l'avait abandonnée — elle disait abandonnée, parce que cela lui semblait plus euphonique que chassée, qui était le mot juste.

Mais les femmes sans ressources, de l'intelligence de la vicomtesse de Sirvan, se retrouvent très vite en très belle situation : c'est ce qui était arrivé. Mme de Sirvan n'ayant pas à se louer de son mariage, se vengeait en mariant les autres. Nous savons qu'elle était d'une nature très désintéressée, Me Leclaqué, son ancien notaire, l'affirmait.

C'est ce dernier qui répondait à ceux qui lui demandaient des renseignements sur la belle vicomtesse, qu'elle était veuve du vicomte de Sirvan, un brave officier mort en Afrique ; il ajoutait que la vicomtesse était très riche, et dans le monde on appelait la vicomtesse la belle veuve. — Ce qui était vrai, c'est que, jeune encore, elle avait très souvent, en cherchant à marier les autres, trouvé à se marier elle-même. Elle avait refusé les plus beaux partis.

La vicomtesse, en sortant de chez le comte de Sancy, bien certaine que Mlle Rachel entraînerait son oncle à la soirée, n'avait pas manqué d'aller chez la baronne d'Hervey. Celle-ci était absente. Alors, avec une légèreté qu'une veuve seule pouvait se permettre, elle avait demandé à voir M. Philippe. Celui-ci était également absent. Elle avait tiré un feuillet de son carnet et avait écrit dessus :

« Ne manquez pas jeudi soir. Le comte de Sancy viendra. Amitiés. »

La vicomtesse était convaincue qu'à la suite de l'entretien qu'elle avait eu avec la mère de Philippe, celle-ci avait aussitôt parlé à son fils de la jeune Rachel et du comte de Sancy, son oncle: Mme d'Hervey, depuis la soirée du ministère des affaires étrangères, avait gardé la chambre, toujours indisposée, ou plutôt très préoccupée, ne voyant son fils que quelques minutes, très désireuse de ne pas avoir sujet de causer longtemps avec lui. Elle voulait que les incidents de cette soirée fussent tout à fait oubliés, car elle était aussi embarrassée par la discrétion du jeune homme qu'elle l'aurait été par ses questions.

C'est qu'Adèle se souvenait parfaitement qu'en voyant son fils regarder d'un œil provocant Antony, elle avait voulu l'entraîner. Philippe l'avait questionnée et, emportée par ses craintes, elle avait répondu légèrement :

— Philippe, je t'en prie, ne parle jamais à cet homme, ou une phrase à peu près semblable. Or, quelques minutes après, elle s'était évanouie. Son fils, elle le savait bien, avait deviné que la cause de cet évanouissement, c'était cette rencontre. Cependant, il s'était trouvé depuis, tous les jours, quelques moments avec sa mère, et pas une seule fois il ne lui avait rappelé cette phrase... Aussi redoutait-elle la moindre question.

Le jour où Mme de Sirvan vint pour voir la baronne, Adèle, triste, ennuyée de sa contrainte, avait besoin de se confier à une amie, et elle était allée rendre une visite à sa vieille amie la vicomtesse de Lancy. A celle-là, elle voulait tout dire.

C'est à ces circonstances que Mme de Sirvan dut d'être obligée d'écrire à Philippe, c'est à cause de cela qu'il advint que Mme d'Hervey n'apprit pas que le comte de Sancy, l'oncle de la belle Rachel, de celle qu'aimait Philippe, était l'homme qu'elle avait rencontré au ministère : Antony, enfin.

Mais, continuons. L'on juge facilement de l'étonnement de Philippe, lorsque, rentrant chez lui, il trouva les quelques mots que lui avait laissés la vicomtesse. Que voulait dire cela? Pas une minute il ne pensa qu'un lien quelconque rattachait la belle jeune fille dont il était amoureux à l'homme qu'il avait juré de tuer. Mme la vicomtesse de Sirvan avait-elle appris, sans en savoir le motif, que le jeune baron d'Hervey cherchait à se trouver avec le comte de Sancy, et croyant lui être agréable, s'empressait-elle de le prévenir? C'était la seule raison qu'il trouvât. Eh, mon Dieu! il était homme du monde, il trouverait bien un moyen d'avoir avec le comte une affaire sans faire scandale, il suffirait d'un mot pour cela... et puis, au fond, il était décidé à tout. Il arriverait ce qui devait arriver. Si cela faisait scandale, il avait pour se justifier près de la vicomtesse les quelques mots qu'elle lui avait écrits. C'était elle qui l'obligeait à venir et qui lui signalait la présence du comte.

Vernet revenait de ses recherches tout penaud : il n'avait rien appris de nouveau, il ne savait pas où l'on pourrait rencontrer le comte de Sancy. Il fut un peu étonné de voir le peu d'attention que lui portait son maître, qui, tranquillement, avait retiré sa redingote, son gilet, retroussait ses manches, et lui dit tout à coup :

— Va chercher les masques et les fleurets; vite, vite, nous allons travailler...

— Comment, comme ça!... Vous avez du nouveau.

— Allons, dépêche-toi...

— Tiens, tiens, fit Vernet gaiement, ça va bien... Et il grimpa vivement pour chercher les plastrons et les masques, en se disant : Il va me larder ce gamin! C'est qu'il est solide maintenant sous les armes — il va se refaire la main et, tant pis pour l'autre, il peut faire préparer la charpie.

Le jeudi suivant, c'est-à-dire trois jours après les scènes que nous venons de raconter, à huit heures, lorsque la belle veuve, la vicomtesse de Sirvan entrait dans son cabinet de toilette pour s'habiller, les tapissiers donnaient les derniers coups de marteau, et les domestiques époussetaient les fleurs de serre et les fleurs artificielles qui décoraient les angles des salons. Les invitations portaient neuf heures, à dix heures les salons étaient envahis, il y avait petit concert d'amateurs et bal. — Dans le concert, les jeunes filles à marier faisaient valoir leurs défauts sur le piano, et dans le bal leurs vices dans les

valses. Le concert fini, ce fut une indéfinissable cohue de toilettes tapageuses et d'habits noirs.

La vicomtesse faisait les honneurs de son salon avec une grâce et une amabilité parfaites, présentant tout le monde avec une familiarité toute maternelle. Le concert avait été peu écouté, un grand murmure emplissait le salon, les dames se plaignaient, ayant hâte de voir le bal commencer. Il était près de minuit lorsque les quadrilles se formèrent.

Partie des hommes, abandonnant le grand salon, allèrent se placer autour des tables de jeu, disposées dans un petit fumoir.

Antony, souriant, était du nombre.

Il avait pris place à une table et jouait. Il était là depuis une grande demi-heure lorsqu'il vit au-dessus de son partenaire le visage de Philippe d'Hervey. Il lui sembla d'abord qu'il se trouvait devant un miroir qui le rajeunissait; il tressaillit et sourit en levant les yeux sur ce jeune homme Il remarqua avec surprise que Philippe répondait par un regard dédaigneux et un sourire de mépris. Antony fronça le sourcil et baissa la tête. Que signifiait cet air provocant. Gêné, il aurait voulu quitter la table; il ne le pouvait.

Le partenaire du comte de Sancy se leva, offrant sa place au jeune homme qui semblait s'être placé là, attendant que la partie fût terminée pour jouer à son tour.

Lorsqu'on lui offrit la place, Philippe dit à haute voix.

— Je vous remercie bien. Je ne joue pas avec ce... monsieur.

Et, grossièrement, il désignait le comte.

Celui-ci se dressa aussitôt comme mû par un ressort, la face pâle, l'éclair dans le regard.

— C'est de moi que vous parlez, monsieur?

— Oui, monsieur...

— Je vous somme, monsieur, de vous expliquer immédiatement...

Antony faisait des efforts inouïs, visibles au tremblement qui l'agitait, et c'est avec peine qu'il ajouta, cherchant une conciliation qu'il n'espérait plus :

— Vous vous méprenez assurément; vous ne me connaissez pas...

— Monsieur, je vous connais... on vous nomme ici le comte de Sancy.

— On me nomme par mon nom.

Comme tout le monde entourait la table, comme de tous les côtés du salon on accourait, Antony, les poings crispés :

— C'est une querelle que vous cherchez. Vous connaissez mon nom, et, par respect pour vous et pour...

— Oh! monsieur, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous... Vous ne savez pas qui je suis; il suffira de vous dire mon nom pour vous faire comprendre que vous devez vous taire quand je parle...

Philippe n'avait que sa jeunesse pour excuser son inqualifiable sottise; il

vit autour de lui le mauvais effet produit par sa ridicule agression, mais il continua :

— Je suis le fils du général d'Hervey. Comprenez-vous, monsieur ?

Philippe, fier, arrogant, attendait l'effet de ce qu'il venait de dire. Les invités, vivement intrigués, se pressaient autour d'eux...

Le comte de Sancy était parvenu à se dominer. Pendant quelques secondes il avait appuyé les mains sur son cœur, comme s'il voulait contenir les paroles prêtes à sortir de ses lèvres; c'est d'un ton solennel qu'il répondit ;

— Je comprends, monsieur, que vous me cherchiez querelle, je pense que le motif qui vous dirige doit rester entre vous et moi. Ce n'est pas le lieu, je pense, de parler... à moins que vous n'en jugiez autrement et qu'il vous plaise de dire la cause de votre étrange provocation...

Philippe devint tout rouge, il comprit; il ne pouvait continuer qu'en mêlant le nom de sa mère à la querelle, en faisant revivre une histoire, oubliée ou inconnue de la plupart... Il dit avec embarras :

— Avant d'en arriver à cette extrémité, je vous ai cherché, sans pouvoir vous rencontrer...

— Il vous suffisait de me chercher chez moi.

— Je le ferai, monsieur.

Antony, nerveux, avait tiré sa carte de sa poche, et l'avait jetée sur la table.

Les gens s'empressaient autour d'eux. Des amis s'interposaient. A des questions un des joueurs avait répondu à mi-voix :

— C'est une affaire de femme.

Et Antony, exaspéré, avait eu un méchant rire; alors Philippe avait voulu s'élancer sur lui, on l'avait retenu, et, cruellement, le comte de Sancy avait répliqué :

— Je ne devine guère que cela en cette affaire...

— Vous êtes un misérable ! criait Philippe.

Antony se retourna frémissant et répondit :

— Un mot de plus et je crie son nom.

Philippe, toujours contenu par les gens qui l'entouraient, montra le poing au comte de Sancy, criant :

— Je vous tuerai, monsieur.

Antony haussait les épaules en s'éloignant. C'était un brouhaha autour de la table dans le petit salon, Mme de Sirvan, qu'on venait de prévenir, accourut :

— Ah ! mon Dieu, monsieur le comte, que se passe-t-il ?

— Excusez-moi, madame, pour la première fois que j'ai l'honneur de venir chez vous, d'avoir été la cause de ce scandale inexplicable.

— C'est donc vrai, cette querelle ? — Mlle Rachel à qui on vient d'en parler vous appelle...

— Je vais près d'elle, excusez-moi, madame... nous devons nous retirer...

Le fils reprenait la cause, il venait demander réparation de l'outrage subi par sa mère sans défense. (Page 278.)

— Je suis au désespoir, monsieur le comte, de ce qui vient d'arriver, croyez bien que j'ignorais...

— Mais, ma chère vicomtesse, c'est moi qui suis désolé d'être un trouble-fête...

La vicomtesse voyait le jeune baron d'Hervey qui cherchait à écarter ceux qui le retenaient pour revenir vers Antony. Elle se dirigea rapidement vers lui et lui dit d'un ton assez sec :

— Monsieur le baron, je vous en prie; je suis désolée que vous agissiez ainsi. Je croyais être assez considérée par vous pour que vous ne vous livriez pas à un pareil scandale chez moi...

Philippe se remit et balbutia :

— J'ai eu tort, je le reconnais, madame, et je vous prie de m'excuser; depuis longtemps, je cherchais le comte sans pouvoir le rencontrer..., je n'ai pu maîtriser ma colère en le voyant, j'en suis désespéré... Je vous reverrai demain, madame... et je me retire, ne voulant pas troubler votre fête...

La vicomtesse cherchait où était le comte; si le jeune homme se retirait, elle voulait retenir Antony et sa nièce.

Antony était rentré dans le salon où l'on dansait; la scène y était ignorée, à part le petit groupe de dames qui entourait Mme de Sirvan et dans lequel se trouvait Mlle Rachel. Antony était venu rassurer sa nièce, lui disant qu'on s'était mépris : il n'y avait eu qu'une légère discussion, et tout le monde l'ayant cru, on était rassuré.

Puis le comte avait été se placer à l'extrémité du salon; accoudé sur la cheminée, il avait vu passer Philippe accompagné de deux de ses amis, il avait feint de ne le pas voir. Celui-ci, au contraire, en passant à quelques pas de lui, l'avait regardé des pieds à la tête, dédaigneux et provocant; il était frémissant de colère, et Antony avait pu entendre son ami de Croissy lui dire :

— Je t'en supplie, Philippe, conduis-toi en homme du monde, ne continue pas cela... calme-toi.

— Vous ne comprenez pas l'infamie de cet homme...

— Mais veux-tu te taire et venir?

Et ils l'entraînaient, mais pas assez vite pour que le jeune homme ne pût encore se retourner et dire à haute voix...

— Ce bâtard de Gesvres, je le tuerai comme un chien.

Antony avait grincé des dents en disant :

— Bâtard..., il ne l'est même pas, lui !

La vicomtesse de Sirvan revenait vers lui, l'assurant de ses regrets qu'une scène semblable se fût passée, elle croyait ce jeune homme bien élevé, elle était très liée avec la mère.

A ces mots Antony eut un singulier sourire, et il lui dit :

— Eh bien ! ma chère vicomtesse, faites-moi donc la grâce de lui raconter ce qui vient de se passer.

— Mais vous l'excusez, n'est-ce pas ?... c'est presque un enfant... et...

— Oui... oui...

— J'irai lui raconter cela demain, dit la vicomtesse rassurée.

Quelques minutes après, Antony se retirait emmenant Mlle Rachel.

La jeune fille était nerveuse ; le comte, assis auprès d'elle dans la voiture, attribuait son état à l'inquiétude qu'elle avait éprouvée en apprenant que son oncle avait eu une querelle; il n'osait l'interroger, redoutant d'être embarrassé

pour répondre à ses questions, car il était bien décidé à ne rien dire de ce qui s'était passé; il était résolu à placer comme première condition à imposer aux témoins qu'on ne manquerait pas de lui envoyer, la discrétion la plus absolue.

Cependant, il essaya par quelques mots de rassurer la jeune fille, traitant de discussion légère, survenue sur un coup de carte, ce qu'on avait qualifié de querelle. Il vit aussitôt qu'il se trompait; Mlle Rachel ignorait absolument ce qui s'était passé; elle avait cru ce qu'on lui avait dit, et elle n'avait aucune inquiétude : un coup contesté avait amené des explications qui avaient terminé le différend.

Antony fut très heureux de cette constatation; sa nièce ne savait rien et ne saurait rien : il veillerait à ce que personne ne vînt près d'elle pendant les quelques jours que cette désagréable affaire resterait en suspens. Chez lui cela était la chose la plus facile du monde, et allant au-devant des soupçons qui pourraient naître ou des indiscrétions, il affecta d'être le plus gai du monde et de s'être très diverti.

— Mais, ma chère belle, c'est pour toi que je suis allé à ce bal, j'en reviens fort satisfait pour ma part; je m'y suis très diverti — et toi, tu sembles toute triste.

— Mon oncle, tu te trompes, je me suis bien amusée... Peut-être y avait-il beaucoup de monde; cette cohue, cette chaleur m'ont un peu indisposée, c'est le seul motif de mon abattement.

— Tu as la migraine.

— Oui, c'est cela, fit vivement la jeune fille... c'est cela... Oh ! une migraine atroce.

— Que ne l'as-tu dit plus tôt, nous serions partis depuis longtemps, et tu te reposerais. Oh ! je sais ce que ce mal est douloureux, ce qu'il est pénible de rester ayant mal à la tête dans un lieu bruyant... C'est pour cela, ma pauvre belle, que tu n'as pas dansé — car, je l'ai remarqué, tu n'as pas dansé.

— J'ai valsé, mon oncle, la première valse avec M. d'Hervey.

Antony tressaillit en disant :

— Avec Philippe d'Hervey... je ne t'ai pas vue... tu connais ce jeune homme.

— J'ai dansé plusieurs fois avec lui déjà...

— Où donc cela ?...

— Chez Misrah-Bey, chez le comte Santa-Fera... et au ministère des affaires étrangères...

— Ah !... je ne t'avais pas vue danser...

Et Antony s'efforçait de dissimuler l'émotion qu'il ressentait. Rachel avait valsé avec Philippe ? était-ce après sa querelle ? et celui-ci avait-il parlé de leur querelle, était-ce par discrétion que Rachel paraissait ignorer ce qui venait de se passer? Il se remit vite, pensant qu'il était impossible que sa nièce

ait pu parler au baron après la querelle, puisqu'il était parti presque aussitôt. Il dit légèrement :

— Je ne croyais pas que tu avais dansé, c'est pendant que je jouais?

— Oui, presque en arrivant...

Ce détail, prouvant à Antony que Philippe ignorait que la jeune fille fût sa nièce, l'affermit dans son idée de bien lui cacher la désagréable affaire. Dans l'état d'exaspération où était le jeune homme et avec son caractère emporté, le peu de réserve qu'il avait en affaire délicate, il serait capable, connaissant la parenté de Rachel et du comte, de reporter sa colère sur la jeune fille. Antony se blottit dans le coin du coupé, réfléchissant à ce qui venait de se passer et en envisageant les suites.

Si le comte de Sancy avait pu lire dans le cœur ardent, mais chaste, de la jeune fille il aurait compris tout de suite la cause de son malaise. Mlle Rachel était humiliée, elle n'était venue au bal que dans l'espoir de se trouver souvent avec Philippe. En entrant dans le salon elle était au bras de Mme de Sirvan ; son oncle venait de la quitter lorsque le jeune homme était venu l'inviter pour une valse déjà commencée: elle avait accepté ; le jeune baron, lui disant que la valse avait été trop courte, l'avait galamment priée de l'inscrire sur un petit carnet pour les deux valses. Mlle Rachel n'aimait que valser — et en minaudant avait accepté l'engagement.

On avait dansé, puis polké. Aux premiers accords de la valse, elle avait du regard cherché son cavalier, et ne l'avait pas vu venir. On était venu vingt fois l'inviter; elle avait refusé, disant qu'elle avait promis. Et le jeune baron n'avait pas paru. Elle était femme, et se promettait bien, lorsque le jeune homme paraîtrait, de lui reprocher son oubli. C'est alors qu'on était venu parler de discussion dans la salle de jeu entre le baron d'Hervey et un inconnu ; elle avait excusé le jeune homme : c'était à cause de cela qu'il n'était pas venu ; il allait paraître, et, tout honteux, s'excuser; elle l'attendait et composait ses mines, ses phrases ; il ne pouvait tarder, car on venait de dire que la discussion était sans importance. Philippe ne paraissait pas... Elle avait attendu, Philippe n'avait pas paru, et, très profondément blessée, refusant à tout le monde, elle avait été heureuse lorsque son oncle était venu la chercher pour partir; elle ne savait ce qu'elle aurait dit si Philippe s'était presenté, après lui avoir fait l'affront de l'inviter et de ne pas paraître.

C'est là qu'était la cause de la mauvaise humeur de la jeune fille, et cela n'était pas possible à raconter au comte de Sancy; elle n'avait d'autre explication à donner qu'une migraine. Cela lui permettait de se taire. Elle était bien en colère, la belle enfant ; elle était bien humiliée, elle parlait de se venger, et au fond de tout cela elle souffrait cruellement. Elle avait envie de pleurer et elle avait hâte d'être seule dans sa chambre pour laisser ses larmes couler.

N'était-ce pas affreux aussi ? Ce jeune homme, qui disait l'aimer, qui le premier lui avait glissé ce mot brûlant dans les boucles de ses cheveux en les tourbillons d'une valse. Ce mot l'avait brûlée ; seule, elle répétait, elle disait :

Il m'aime, il m'aime... Cet amour était pur et chaste, elle ne rougissait pas de se l'avouer, car la vicomtesse, sa confidente, y mêlait le mot de mariage.

Tout cela n'était que projet, elle avait deviné que Philippe ne cherchait qu'une occasion de se déclarer; et la démarche de la vicomtesse, qui avait tant insisté pour décider son oncle à venir à ce bal, sa visite particulière à elle, la singulière façon dont elle lui avait dit :

— Surtout, ma chère enfant, ne manquez pas. Il faut absolument que vous décidiez monsieur le comte.

Elle lui avait dit encore :

— Je compte sur vous... vous serez la reine du bal. Vous êtes si belle, si charmante. La baronne d'Hervey me parlait de vous encore hier, elle vous trouve adorable.

– La baronne d'Hervey? avait répété Rachel en rougissant.

— Mais oui, la baronne, la mère de M. Philippe d'Hervey... écoutez, je vais vous faire une confidence. Mme d'Hervey ne va guère dans le monde maintenant; c'est son fils qui a exigé qu'elle vînt au bal du ministère. J'avais dit la veille que vous deviez venir à ce bal, et c'est le jeune baron qui voulait que sa mère vous vît... Depuis ce jour, elle est ravie, elle parle sans cesse de vous.

Rachel n'avait rien trouvé à dire, elle avait souri plus fort; mais, aussitôt, elle avait pensé que puisque son oncle, qui ne voulait jamais la mener en soirée, consentait si facilement à se rendre à celle-là, c'est que la vicomtesse s'était entendue avec lui, c'est que la vicomtesse s'était également entendue avec Mme d'Hervey; enfin, c'est que ce jour-là M. Philippe lui parlerait de graves choses... et elle avait soigné sa toilette, il fallait voir ça !

Comme le cœur lui battait en se rendant à ce bal ! A peine entrée, Mme de Sirvan avait dit au comte :

Monsieur le comte, confiez-la-moi...

Et celui-ci avait aussitôt cédé; ça devait être convenu; elle n'avait pas fait le tour du salon, que Philippe, l'œil brillant, l'air animé comme elle ne l'avait jamais vu, paraissait et l'invitait. — Ça, c'était visible, c'était entendu. — Elle n'en doutait pas... Il valsait, et elle sentait qu'il tremblait... Puis il l'invitait pour toutes les valses... Elle vivait son rêve... Et puis il disparaissait tout à coup. Oh ! cela était affreux !

Elle avait quitté le bal, résolue à ne plus penser à un homme aussi grossier; elle s'était dit qu'au fond elle ne pensait pas plus à lui qu'à un autre. Si elle s'était occupée du baron d'Hervey, c'est parce que Mme de Sirvan lui avait souvent parlé de lui, elle n'aurait pas de peine à remplacer dans ses pensées un monsieur qui se conduisait aussi singulièrement. — Elle s'était dit tout cela; mais si la pauvre enfant avait pu juger l'état de son cœur, elle aurait constaté que toutes ses résolutions n'étaient que mensonges. Pour aimer en secret elle n'aimait pas moins et elle aimait. – La preuve, c'est qu'en arrivant chez elle — à cause de sa migraine elle avait hâtivement souhaité la bonne

nuit à son oncle, et rentrée dans sa chambre, elle avait pleuré toutes les larmes de son cœur.

Antony, seul chez lui, résumait froidement la situation : il n'y avait pas de doute, le jeune baron d'Hervey avait appris la terrible aventure qui remontait à vingt-cinq ans. On lui avait raconté la légende qui avait couru le monde à cette époque. Un homme avait voulu posséder sa mère; femme honnête, épouse respectée, cet homme, ne pouvant la violenter, ne pouvant satisfaire sa bestiale passion, avait tenté de l'assassiner.

La justice ne l'avait pas frappé, et il était coupable de deux attentats. L'époux, appelé par son service hors de France, n'avait pu venger l'outrage. Il était mort. Le fils reprenait la cause. Homme, il venait demander réparation de l'outrage subi par sa mère sans défense. Que devait-il faire ? Dire la vérité, c'eût été une infamie, et cependant accepter un duel, c'était épouvantable : pouvait-il se battre avec son fils ?

Cependant, la chose ne pouvait en rester là, l'injure avait été publique, il fallait une réparation.

L'affection ou plutôt la sympathie qu'il avait ressentie la première fois qu'il avait vu Philippe était sensiblement atténuée par la façon grossière avec laquelle le jeune homme lui avait cherché querelle. Seul chez lui, à cette heure, il se demandait si la voix du sang parlerait en lui. La voix était muette. Il n'éprouvait qu'un sentiment : la haine; et si, ce qui était probable, le jeune homme lui envoyait des témoins, il était résolu à se battre. La sentimentalité n'existait pas, c'était le fils d'Adèle et non le sien, on est le fils de qui vous élève, vous dirige, de qui vous aime et vous oblige à l'aimer. Il se battrait. C'est sur cette idée qu'il s'endormit.

Philippe, en sortant de la soirée de Mme de Sirvan, était allé souper avec les deux amis qui l'accompagnaient, non pour faire un repas, mais pour pouvoir causer à l'aise, les restaurants de nuit étant seuls ouverts à cette heure. En montant l'escalier de Brébant, il aperçut le duc de Gesvres, celui qu'on appelait le Petit-Jeune; ils se saluèrent. Seul avec ses amis, il arrêta ce qu'il devait faire. De Croissy lui conseillait d'attendre les témoins du comte de Sancy.

— Le comte de Sancy ne m'enverra pas de témoins; depuis huit jours, il se sauve lorsqu'il me voit. Ceci vous donne l'explication de ma ridicule conduite de tout à l'heure.

— Pour te conseiller, il faut savoir les motifs qui t'ont...

— Mon cher de Croissy, laisse-moi dire un mot d'abord. La raison pour laquelle je veux me battre avec le comte de Sancy ne sera connue de personne. Nous nous haïssons mutuellement, je l'ai insulté, voilà tout ce que l'on doit savoir... Veux-tu, dans ces conditions, me servir de témoin ?

— Je ferai ce que tu voudras...

— Je désire prendre pour second témoin le duc de Gesvres.

— Tu aurais tort, tout le monde sait qu'ils ne peuvent se voir...

— Le monde m'importe peu, je ne me bats pas pour le monde, mais pour moi, le duc méprise le comte, c'est justement pour cela que je le choisis, je ne veux pas prendre pour témoins des amis de ce monsieur...

— Je te répète ce que je t'ai dit, je déplore ce qui arrive, mais je ferai ce que tu voudras, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait; je te donne tort, mais je ne comprendrais pas que tu fisses des excuses, or, je m'abandonne. Un véritable ami, en pareil cas, n'a qu'à agir, ce que je ferai. Tu veux le duel ?

— Oui... Oh ! je sais ce que tu vas me dire : C'est un extravagant qui va exagérer la réparation, qui ira plus loin que tu ne le voudrais... C'est justement la raison de mon choix. Toi, je te connais, tu seras calme, sévère ; lui, sera cruel, extravagant... Vous vous entendrez parfaitement. Il faut dans le choix des témoins, un batailleur, un raisonneur. C'est donc parfait, je compte sur toi pour prendre toutes les précautions, je compte sur lui pour faire de la rencontre un duel sérieux...

— Qu'entends-tu par sérieux ?...

— Très sincèrement, de Croissy, je veux me battre à mort, je veux que l'un de nous reste sur le terrain...

— Pour une querelle banale...

— Voyons, je t'ai dit, tout à l'heure, qu'il y avait dans cette affaire une chose grave... qui devait rester un mystère...

De Croissy réfléchit quelques minutes ; puis, gravement, il dit à son ami :

— Philippe, nous sommes de vieux amis, des amis de collège ; tu sais que je te suis tout dévoué ; tout à l'heure je te disais encore : je ferai ce que tu voudras, et cela parce qu'étant véritablement ton ami, je t'accompagnerai sur le terrain avec la volonté d'éviter une catastrophe, d'un côté comme de l'autre... Un duel à mort, pour une raison inconnue : j'ai le regret de te dire que je refuse.

Philippe le regarda quelques secondes, et, lui prenant les mains :

— Écoute ; je choisis le duc de Gesvres parce qu'il sait le motif qui me fait agir. Je n'ai pas de raison de te cacher à toi une histoire de famille, que tu as le devoir de garder secrète... Le duc est ici, nous l'avons vu tout à l'heure ; fais-le demander par le garçon, va lui raconter ce que je viens de décider ; demande-lui d'être mon second témoin ; répète-lui mes conditions, tu verras s'il m'approuve...

— Le duc, je le sais, acceptera avec le plus grand plaisir... et, s'il le pouvait, il s'arrangerait à vous faire tuer tous les deux..., et son approbation ne m'entraînera pas.

— Eh bien ! de Croissy, tu diras au duc de Gesvres de te raconter la cause de ce duel, et je m'en rapporte à ton honneur. Si tu juges que la chose exige la mort d'un de nous..., m'abandonneras-tu ?...

— Exige la mort d'un de vous...

— Oui... Enfin te ferais-tu tuer, ou tuerais-tu celui qui aurait outragé ta mère?

— Que me dis-tu là?...

— Et si tu venais me demander de te servir en semblable affaire, crois-tu que je te refuserais?...

De Croissy, étonné, regardait son ami, cherchant vainement à s'expliquer ce que voulait dire Philippe.

— Allons, Croissy, va trouver le duc, qu'il te raconte cette histoire; moi, je n'en aurais pas le courage... va, je t'attends...

De Croissy sortit du petit salon, appela le garçon et fit demander le duc de Gesvres, pendant que Philippe allait se placer à la fenêtre, où l'ami qui les accompagnait s'était discrètement accoudé pour les laisser causer à leur aise.

Quelques minutes après, de Croissy rentrait, il était très pâle.

— Eh bien! demanda vivement Philippe.

De Croissy lui serra la main et, la lui serrant affectueusement, il dit :

— Tu peux compter sur moi... c'est à mort que vous vous battrez et il faut que tu tues cet homme.

— Je savais bien que tu me comprendrais. — Et le duc?

— Il accepte, il voulait venir te voir tout de suite, mais je l'ai supplié de n'en rien faire; il est avec deux dames.

— Nous te verrons demain.

— Oui, et pour que rien ne puisse transpirer chez toi, nous devons aller chez lui à six heures.

— Parfait... eh bien! mes amis, ne parlons plus de ça et soupons.

Et il sonna le garçon.

CHAPITRE XII

DES HISTOIRES DE FEMMES

Après souper, de Croissy accompagna jusque chez lui son ami d'Hervey, ils arrêtèrent longuement ce qui devait être fait le lendemain matin. Philippe, plus calme, plus raisonnable, écoutait les conseils de son ami, et s'en rapportait entièrement à lui pour donner à l'affaire la marche qu'il convenait. Ils se serrèrent la main à la porte de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, et de Croissy, près de quitter son ami, lui dit :

— Contrairement à ce que tu penses, j'espère rencontrer un homme loyal

Le comte d'Eponnes, capitaine de vaisseau, et son ami le capitaine d'infanterie Casenac.

qui, dès les premiers mots, comprendra ce que je veux lui dire, qui se prêtera à ce que nous voulons...

— Je l'espère, mais j'en doute... je t'attends demain dans la matinée...

— En sortant de chez lui, je viendrai chez toi.

— C'est cela, nous irons déjeuner ensemble, je veux éviter de me trouver avec ma mère tant que ça ne sera pas fini.

— Tu as raison. — C'est l'affaire de deux jours.

— Tu vas chez lui avec M. de Gesvres?

— Non, j'ai la carte de de Gesvres, mais demain je ne fais qu'une démarche officieuse.

— Enfin, nous avons tout entendu. Je m'en rapporte à toi ; à demain.

Ils se quittèrent.

Le lendemain matin, Antony s'était levé de bonne heure. Sachant que la querelle de la veille aurait des suites graves, il mettait ordre à ses affaires. La nuit l'avait affermi dans l'idée d'accepter le combat. Il céderait sur tout, ne demandant qu'une chose, qu'on n'ébruitât pas l'affaire, que surtout on en cachât soigneusement la cause. Il était presque un père de famille, et cette histoire de jeunesse, dont il pouvait être fier, lui qui savait seul la vérité, étant très compromettante, comme elle l'était, ne devait pas être connue. C'était la réputation d'une femme compromise, tout un passé désagréable pour lui, infamant par la légende, remis au jour après vingt-cinq ans. Au reste, le fils devait plus que lui désirer que le nom de sa mère ne fût pas mêlé à cette affaire.

Vers dix heures, son valet de chambre vint lui apporter deux cartes. Il lut les noms. En voyant celui du duc de Gesvres, il eut un mouvement de colère et dit :

— Que veut-on?...

— C'est M. de Croissy qui désire parler à monsieur. Il a ajouté que monsieur le comte devait attendre ces messieurs.

Antony ne voulait pas recevoir chez lui le duc de Gesvres. Il dit aussitôt :

— Tu vas dire qu'effectivement je comptais sur leur visite ce matin. Je leur enverrai l'adresse de mes amis avant midi.

Louis, assez étonné, sortit pour revenir aussitôt.

— M. de Croissy insiste et prie monsieur de vouloir le recevoir.

— M. de Croissy, seul...

— Mais il est seul, monsieur...

— Ah ! très bien, fais-le entrer dans mon cabinet.

Antony respira bruyamment. Il se rendit au devant du jeune homme. Après s'être courtoisement salués, Antony, ayant offert un siège au jeune homme, lui dit :

— Monsieur, je vous écoute...

— Monsieur le comte, vous savez ce qui m'amène, vous m'avez fait dire que vous nous enverriez avant midi l'adresse de vos témoins. Tout pourrait se

borner là. Je serai le témoin de M le baron d'Hervey. Tantôt, à cette heure, je ne suis que son ami, et c'est à ce titre que j'ai insisté pour être reçu près de vous.

Antony écoutait, les sourcils froncés, se demandant où le jeune homme voulait en venir. Est-ce qu'il avait chargé son ami d'arranger l'affaire et venait-il proposer des excuses d'amis? Certes, il n'acceptait une affaire avec le fils d'Adèle qu'à contre-cœur... il aurait fait le possible pour l'éviter, mais il aurait été désespéré de trouver un lâche, là où il ne voulait voir qu'un exalté, mais un brave. Celui qu'il croyait être son sang, lâche! Oh! quel châtiment!

Il fut heureux et son visage se rasséréna dès les premières phrases. Il avait dit :

— Expliquez-vous, monsieur.

Et de Croissy répondit :

— Mon ami, en me choisissant pour témoin, m'a donné la raison de sa conduite d'hier, que vous seul pouviez comprendre; la cause de cette affaire est une triste histoire de famille... C'est cela, n'est-ce pas, monsieur? Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage.

Antony avait senti le rouge lui piquer la peau. Il répondit :

— Oui, monsieur.

— Je dois vous dire que M. le baron d'Hervey n'a appris cela qu'il y a dix jours. Son père, mort sans pouvoir vous rejoindre, avait laissé à son fils la mission qu'il vient remplir aujourd'hui.

— Ah! très bien... Voici qui déchire un voile. M. le général d'Hervey avait laissé à son fils — je puis parler franchement avec vous — le soin de venger l'outrage dont je m'étais rendu coupable vis-à-vis de sa mère.

— Oui! monsieur.

— Cela est fort simple. J'accepte la provocation de M. le baron d'Hervey, deux amis que je vous désignerai s'entendront avec vous. Je suis à sa disposition.

— Je savais, monsieur, que vous agiriez ainsi. Mais, je vous le répète, ce n'est pas le témoin de M. d'Hervey qui vous parle, c'est son ami, l'ami de sa famille.

— Je ne vous comprends pas.

— Monsieur, c'est une histoire vieille de vingt-cinq ans, qui, si elle est connue, va plonger dans la douleur toute une famille.

— C'est vrai. Mais j'accepte la provocation dans les conditions où elle s'est produite, une querelle de jeu.

— M. d'Hervey veut un duel sérieux...

— C'est ce que j'exige également, un duel mortel.

— Fort bien, monsieur. Or, le monde n'acceptera pas la discussion banale d'hier comme motif d'une pareille rencontre... M. d'Hervey a refusé de jouer avec vous sans me dire la raison...

— Et que vous voulez-vous faire, monsieur?

— Je viens vous demander, monsieur, si vous ne voudriez pas, par une comédie, donner un autre motif à l'affaire.

— Si ce que vous pensez faire ne peut nous rendre ridicules, si nous n'avons pas besoin de recourir à des grossièretés, à des voies de fait, j'y consens volontiers.

— J'étais convaincu en venant ici, monsieur, que je trouverais en vous un galant homme et n'aurais pas sans cela consenti à pareille chose.

— Que pourrions-nous faire? Conseillez-moi.

— Mlle Alice?

— Martingale... Oh! cela serait peu sérieux...

— Peu sérieux pour vous, mais pour Philippe, qui est jeune...

— On ne se bat pas pour Martingale.

— Cela dépend. Après la provocation de cette nuit, une nouvelle aventure survenant rendrait la querelle plus aiguë.

— Comment s'y prendre? Vous pouvez juger plus sainement que moi.

— Voici ce que je vous proposerais... Philippe y consent. Vous vous rendriez chez Martingale ce soir et dîneriez avec elle; Philippe se présenterait, insisterait pour être reçu, et vous le feriez mettre à la porte.

— Le rôle de M. Philippe est peu agréable.

— Il l'accepte... tout, plutôt que le nom de sa mère soit prononcé...

Antony réfléchit quelques instants: il trouvait la comédie qu'on lui proposait de jouer bien légère, mais il savait gré à Philippe du sentiment qui le dirigeait et qui lui faisait accepter un rôle où les rieurs ne seraient de son côté, que s'il châtiait, le lendemain, son rival. Puis Antony avait hâte d'en finir, il répondit:

— J'accepte, monsieur; ce soir, je dînerai chez Martingale.

Il fallait tout prévoir. Les gens qui avaient assisté la veille à la singulière provocation de Philippe devaient déjà s'y intéresser et se renseigner sur ce qui en était advenu. A ceux-là on répondrait que des amis communs étaient intervenus pour éviter que cette affaire eût des suites, et, tout naturellement, l'incident que l'on avait préparé pour le soir corsait l'affaire et rendait une rencontre inévitable; ainsi la journée perdue se trouvait justifiée.

De Croissy quitta le comte en lui disant qu'il ne le reverrait que le lendemain matin. Antony pria le jeune homme de venir seul, il lui dirait le lieu de rendez-vous fixé par ses témoins. Les deux hommes se serrèrent la main, et de Croissy partit.

Seul, Antony termina vivement les lettres qu'il était en train d'écrire lorsqu'on l'avait dérangé. Pour rassurer sa nièce, il lui fit dire qu'il déjeunerait avec elle à l'hôtel. Mais Mlle Rachel fit répondre qu'elle garderait le lit; sa migraine ne l'avait pas quittée. La vérité est que la pauvre petite avait passé une très mauvaise nuit, que depuis le matin elle pleurait, qu'à chaque minute elle espérait recevoir la visite de Mme de Sirvan, qui viendrait justifier l'inqua-

lifiable conduite de son protégé. Elle avait les yeux trop rouges, le cœur trop gros, pour se trouver avec son oncle, qui ne cesserait de lui parler du bal, et augmenterait ainsi ses douleurs.

Elle était étonnée, la pauvre belle, de ce qu'elle éprouvait; ce jeune homme, elle ne le connaissait pas, c'est à peine s'il lui avait parlé, et il lui semblait que s'il avait été là elle l'aurait accablé de reproches, elle croyait avoir des droits. Que voulait dire cela? Elle eût été bien en peine pour l'expliquer ou plutôt bien gênée; car, elle se l'avouait, elle aimait, et elle devait aimer bien profondément, pour souffrir autant de cet inexplicable abandon de la veille.

Elle se disait bien que cela était absurde, et qu'elle devait s'efforcer d'oublier, mais il lui était plus doux de pleurer et d'espérer.

Antony, assuré que sa nièce ne se doutait de rien, tranquillisé par l'obligation dans laquelle la mettait son indisposition de ne pas rendre de visite et par cela de ne pouvoir rien apprendre sur le scandale de la veille, se hâta de s'habiller pour aller déjeuner au cabaret.

Tout était décidé, il se battait le surlendemain; il avait devant lui un adversaire sérieux. Il n'y avait plus à chercher si cet homme était fils de son œuvre, Philippe ne connaissait qu'un père, le baron d'Hervey. Sa mère lui avait appris à mépriser celui qu'elle faisait passer pour un séducteur odieux; il n'était, pour ces gens qu'il avait aimés, qu'un objet de mépris. Rien ne l'arrêtait plus et il ne retrouverait devant lui que le fils, le représentant de son rival, le colonel d'Hervey. Eh, mon Dieu! peut-être c'était seulement Adèle qui dirigeait son fils; elle l'avait élevé en le préparant à un combat, elle était sûre de lui, et elle le chargeait de la débarrasser de celui dont elle avait honte depuis la naissance de son fils. Il se souvenait qu'elle l'avait fui quand elle était devenue veuve; c'est de ce jour que datait sa haine. Elle voulait qu'il ne vînt pas renverser la légende par la vérité. Elle avait fini par croire qu'elle n'était pas coupable, et elle poussait le cynisme de sa haine jusqu'à vouloir faire tuer le père par le fils. Et Antony sentait sa rage éteinte se rallumer, il allait se venger du dédain et de l'oubli, c'est lui qui tuerait l'héritier des d'Hervey.

Le soir, il voulait avoir le beau rôle dans la comédie que l'on jouerait, il voulait racheter sa réserve de la veille. Le jeune homme sortirait de chez la courtisane ridicule comme l'avait été celui dont il portait le nom, lorsqu'il avait accepté pour lui l'enfant adultérin. Ce qui augmentait sa haine contre ce jeune homme, c'était le choix qu'il avait fait du duc de Gesvres pour lui servir de témoin; l'intention était manifeste, puisque la dernière insolence qu'il avait bavée la veille, c'était : Bâtard du duc de Gesvres.

Et ces messieurs ne trouvaient pas cela suffisant pour nécessiter un duel mortel, ils voulaient une injure plus sérieuse ; ils l'auraient le soir, avec cette différence que c'est Philippe qui la subirait.

Antony chercha longuement pour trouver qui pourrait lui servir de témoins; il ne connaissait presque personne à Paris, il connaissait peu de gens

assez intimement pour le servir dans une affaire qui devait avoir une telle gravité.

Après de grands efforts de mémoire, il se souvint d'un capitaine de vaisseau avec lequel il avait longtemps voyagé. Choisissant des militaires, il n'avait plus à s'occuper d'intimité. Il se rendit aussitôt chez le comte d'Éponnes, capitaine de vaisseau en congé. En deux mots, il expliqua l'affaire. Le capitaine n'était pas un bavard, il lui tendit la main en disant :

— Vous pouvez compter sur moi...

— Il me faudrait un second et je ne connais personne à Paris.

— J'ai un ami.

— Il acceptera sur votre demande ?

— Oui.

— Mais il faudrait que je le lui demandasse moi-même.

— Je vous l'amènerai demain.

— Fort bien, demain matin, à dix heures chez moi.

— A dix heures.

— Et son nom ?

— Capitaine Casenac, un lignard...

— Très bien. Capitaine, déjeunez-vous avec moi ? Je vous parlerai de l'affaire d'une façon plus étendue.

— Oui...

— Très bien, ma voiture est en bas, nous allons partir. Avez-vous faim ?

— Oui !

Et le capitaine d'Eponnes répondait d'une voix formidable ses paroles partaient comme des coups de feu.

— Avez-vous un restaurant préféré...

— Non.

— Voulez-vous déjeuner chez Bignon ?

— Oui.

Ils partirent. Dix minutes après ils étaient à table, le capitaine avait ce qu'on nomme une belle fourchette ; si courtes que fussent ses phrases, il trouvait qu'elles prenaient trop de temps sans doute, car il ne parla plus du tout. Antony put lui raconter dans tous ses détails son affaire et lui recommander ce qu'il désirait. Ils se quittèrent, le capitaine pour aller prevenir son ami Cazenac ; Antony, pour se rendre à la salle d'armes. Depuis son retour à Paris, il n'avait pas touché un fleuret, il avait besoin de s'entraîner ce jour et le lendemain. Ce temps suffisait à lui remettre la main, car, nous l'avons dit, il était de première force.

A cinq heures, il se rendait au Bois. Croisant Martingale dans une victoria, il lui fit signe d'arrêter. Celle-ci obéit aussitôt. Quand il vint la saluer, elle lui dit :

— Vous vous souvenez donc toujours de moi ?

— Vous êtes ma seule pensée.

Martingale éclata de rire.

— Je vous l'assure, ma mie.

— Il était bien facile de me le prouver en venant...

— Je craignais d'être mal reçu.

— Ah ! voilà une mauvaise plaisanterie, mon cher comte. Vous savez bien le contraire.

— Eh bien ! voulez-vous me donner une place près de vous ?...

— Ici... dans la voiture, fit-elle étonnée.

— Mais oui, emmenez-moi avec vous... et gardez-moi.

— C'est sérieusement que vous me demandez cela, Antony?

— Très sérieusement.

— Mais montez, mon cher ami.

Il avait ouvert la portière et il monta dans la voiture où il fut presque enfoui sous le flot de soie et de dentelles de la belle courtisane.

— Où allons-nous? lui demanda Martingale.

— Mais je vous l'ai dit... Je dîne avec vous, chez vous...

— Ah ! voilà qui est gentil, fit-elle gaiement en lui prenant les mains ; et, s'adressant au cocher, elle dit :

— Justin, rentrez chez nous.

Martingale semblait très satisfaite de se promener au Bois avec le comte de Sancy. C'est que depuis dix jours le jeune Philippe avait raconté à tous ses amis qu'il lui avait suffi de paraître chez la belle courtisane, pour que le comte, qui passait pour son amant en titre, n'osât plus reparaître. — Martingale n'avait vu dans cette indiscrétion qu'une preuve de plus de la sottise et de la grossièreté de celui qu'elle avait véritablement aimé... pendant quelques jours. — Mais elle avait été blessée, on plaisantait, et elle était heureuse d'affirmer à tous que le jeune d'Hervey s'était flatté à tort.

Philippe n'était ni fat, ni grossier, il n'avait ébruité son aventure avec Martingale que dans l'espérance que son récit arriverait aux oreilles du comte, et il espérait par cela faire naître la querelle qu'il cherchait, Alice dans tout cela n'était qu'un instrument.

Mais Martingale ne savait rien de l'intention qu'avait le jeune baron d'Hervey, et dès qu'elle fut avec le comte, elle lui raconta le cancan du jour le plus gaiement du monde. Antony en fut d'abord blessé, mais il pensa aussitôt que le dépit de la belle courtisane pouvait aider à la scène qu'il cherchait, et le plus légèrement du monde il lui dit :

— S'il en est ainsi, ma chère Alice, je n'ai qu'un désir, c'est que ce jeune don Juan s'avise ce soir de venir renouveler sa tentative, et je vous montrerai, ma chère, en quelle affection je vous ai.

— Que feriez-vous?

— Je le ferais — si vous me le permettez — jeter à la porte comme un laquais.

— Si je le permettrais, mais je vous y aiderais.

Conduisit la jeune fille dans une petite plage de bains de mer. (Page 292.)

— Ce serait inutile, fit le comte en souriant.

— Mon cher Antony, je vous jure que je désire de tout mon cœur donner une leçon à ce petit fat... D'abord, vous savez qu'il ment... C'est un gamin que je reçois chez moi, mais qui n'a jamais été pour moi qu'un ami.

— Pourquoi riez-vous?

— Je ne ris pas.

— Vous paraissez douter de ce que je vous dis, je vous assure qu'il m'a fait

la cour, il voudrait... il fait même croire à tout le monde qu'il a été mon amant... c'est faux.

— Ne parlons pas de cela, fit Antony, gêné par l'accent sincère avec lequel la jeune femme mentait; si ce monsieur vous ennuie, je le châtierai.

A ce moment, Martingale jeta une exclamation suivie d'un grand éclat de rire. Antony, étonné, la regarde et rougit.

Martingale regardait Philippe d'Hervey qui passait en voiture accompagné de son ami de Croissy. Mais le regard, le rire étaient pleins d'insolence, et Antony lui dit aussitôt :

— Oh! ma chère enfant, je vous en supplie... taisez-vous...

— Vous reculez, déjà? fit-elle audacieusement.

Comme dans cette phrase Antony put juger la femme! Lui, Philippe peu importait, elle n'aimait ni l'un ni l'autre, mais le scandale que cet antagonisme pouvait amener, oh ! comme elle s'en réjouissait ! Les deux hommes se rencontreraient, risqueraient leur vie, mais cela était charmant, on parlerait d'elle ! Et tout cela était visible en elle, à ce point que, malgré les observations de celui qui l'accompagnait, elle se retourna pour voir si Philippe n'avait pas fait arrêter sa voiture et ne venait pas demander des explications.

Mais le petit phaéton du jeune homme était déjà loin ; il était perdu dans la foule des voitures qui encombraient les avenues à cette heure.

— Mon Dieu! ma chère Alice, que vous êtes inconséquente! pourquoi ce rire désobligeant?

— Ah ! je vous trouve bon, vous. Est-ce que ce petit monsieur s'est gêné avec moi? Et vous croyez que je vais me gêner pour lui?... Vous avez le caractère plus doux que je ne le croyais. Je vous dis que ce petit monsieur a voulu vous rendre ridicule, et vous trouvez encore des raisons pour le défendre!

— Vous vous méprenez. C'est vous, c'est moi que je défends ici.

— Oui, je sais bien, ce que vous nommez les convenances. — Mais comme on n'en a pas avec moi, je n'en ai pas pour les autres. Voyons, ne vous fâchez pas; vous étiez gai, souriant, je vous fais froncer le sourcil... Ne parlons plus de ça, nous arrivons chez nous, soyez gai.

Ce dernier conseil était le meilleur, et c'est celui que suivit le comte de Sancy. Ils rentrèrent au petit hôtel de la rue Lord Byron.

Le lendemain, un journal racontait :

« Hier, grand scandale chez une de nos élégantes, dans un petit hôtel du quartier des Champs-Élysées. Le jeune baron d'H... revenait du cercle, croyant trouver bon accueil et bon gîte, mais le comte de S... occupait la place, et par droit de conquête et par droit... d'ancienneté. Le jeune baron, troublant la fête, fut fort mal reçu par le comte et, dit-on, par la belle ; on échangea des injures, on alla même plus loin. Nous sommes tenus à la plus grande réserve, car les deux rivaux appartiennent au meilleur monde et

doivent se battre demain. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'aventure. »

La vicomtesse de Sirvan, en rendant visite à sa chère amie, la baronne d'Hervey, avait cru devoir lui montrer l'article du journal, et la vicomtesse avait été terrifiée en voyant la baronne d'Hervey jeter un cri et tomber raide sur le tapis.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

TU ES A MOI COMME L'HOMME EST AU MALHEUR

CHAPITRE PREMIER

AVANT LE COMBAT

Antony était très contrarié du bruit qui se faisait autour de lui, autour du double scandale au bal de la vicomtesse de Sirvan et du souper chez Martingale ; il avait été très désagréablement surpris par les racontars plus ou moins vrais des petits journaux ; il n'était pas sans inquiétude, car on lui avait dit que plusieurs fois la vicomtesse de Sirvan s'était présentée à son hôtel, demandant à voir Mlle Rachel : elle avait insisté. Heureusement, le comte de Sancy avait donné des ordres pour que personne ne pût arriver près de sa nièce. On avait répondu à la vicomtesse que la jeune fille, indisposée depuis quelques jours, ne pouvait recevoir. Devant cette insistance, une indiscrétion pouvait être commise, qui tourmenterait la jeune fille, dont l'état, depuis quelques jours, l'inquiétait vivement. Il résolut de l'envoyer, accompagnée par la mulâtresse et sa fille qui lui servaient ordinairement de dames de compagnie, dans une petite ville de bains de mer, promettant qu'il la rejoindrait quelques jours après.

Rachel accepta avec joie ; la pauvre enfant, désespérée, souffrant déjà du mal des jeunes filles, l'amour, avait besoin de se déplacer, de rêver seule, de tromper ce qu'elle appelait déjà ses illusions perdues. Rachel voulait cacher à tous le chagrin qui la minait. Antony partit un matin, conduisant la jeune fille dans une petite ville de Normandie, une plage familiale. L'ayant installée avec les dames qui l'accompagnaient,il revint à Paris le même soir, et, dégagé de toute inquiétude de ce côté, il ne s'occupa plus que de la rencontre qui devait avoir lieu.

L'affaire était grave, nous le savons, grave par l'importance qu'y attachaient les deux hommes, bien décidés l'un et l'autre à ce que la rencontre eût une issue mortelle. Contre leur volonté, le scandale était devenu public ; c'est que la scène du petit hôtel Byron avait dépassé le but qu'ils voulaient

atteindre. Lorsque Philippe s'était présenté chez Martingale, les portes lui avaient été ouvertes pour aider à la scène que l'on cherchait. Quand il parut devant la courtisane, en tête à-tête avec le comte, celle-ci le traita avec la dernière grossièreté. Se sentant soutenue, Martingale ne reculait devant rien, le comte dut se lever et obliger le jeune homme à sortir pour que l'altercation ne dégénérât pas en rixe. Cela avait été grotesque, ridicule ; les deux hommes en souffraient également, surtout Philippe qui accusait le comte d'avoir abusé du rôle qu'on l'avait prié de jouer. Tout le Paris mondain racontait la scène en l'exagérant ; il fallait, pour que cette scène grossière ne fût pas ridicule, que le duel dont elle était la cause fût sanglant. Les témoins du baron d'Hervey en se présentant le lendemain chez le comte de Sancy ne lui dissimulèrent pas qu'ils regrettaient la façon dont la comédie de la veille avait été jouée ; ils auraient voulu un désaveu d'Antony, ce que celui-ci ne crut pas devoir faire. Il les mit en relation avec les amis qu'il avait choisis : le capitaine comte d'Éponnes et le capitaine Cazenac. Antony ayant dit à ceux-ci qu'il voulait un duel sérieux, qu'il acceptait toutes les conditions, les deux militaires s'entendirent rapidement. Une première entrevue avait eu lieu entre les quatre témoins sans cependant que rien fût arrêté, MM. de Gesvres et de Croissy ayant demandé à consulter leurs clients avant de rien arrêter définitivement.

Pendant cette interminable journée, Antony mettait ordre à ses affaires. Louis, son vieux valet de chambre, qui, dès les premiers moments, avait tout deviné, lui demanda de vouloir bien l'entendre. Antony estimait son vieux serviteur, il le traitait affectueusement et lui dit :

— Que veux-tu, Louis ?

— Monsieur le comte, excusez-moi si je m'occupe de vos affaires. Vous savez que c'est l'affection et le respect que j'ai pour vous qui me dirigent.

— Oui, mon ami, qu'as-tu à me dire à ce propos ?

— J'ai appris le soir ce qui s'était passé chez Mme la vicomtesse de Sirvan, et depuis j'ai guetté dans la maison ; c'est pourquoi, abusant de l'ordre que vous aviez légèrement donné de ne laisser parvenir personne près de Mlle Rachel, j'ai, malgré les relations établies entre mademoiselle et Mme de Sirvan, toujours fait dire à Mme la vicomtesse que mademoiselle était malade.

— Et tu as fort bien fait.

— Mme de Sirvan a parfaitement deviné le motif qui nous faisait agir, mais elle ne s'est point lassée, depuis hier elle est revenue cinq fois. Une fois, elle a demandé à voir monsieur ; je lui ai répondu que monsieur le comte ne rentrerait pas de la journée. Là, je disais la vérité. Car c'est hier que monsieur le comte était allé conduire Mlle Rachel. Je n'ai pas cru devoir lui dire le motif de l'absence de monsieur le comte et j'ai continué à dire que mademoiselle était indisposée et ne pouvait recevoir personne. La vicomtesse a beaucoup insisté, me suppliant de lui dire à quelle heure elle pourrait trouver monsieur le comte, m'offrant même de l'argent, me disant qu'elle savait l'af-

fection que j'avais pour monsieur, que son insistance avait pour motif un intérêt des plus graves ; elle me dit beaucoup de choses encore. Je m'en tins à ce que je lui avais dit d'abord; elle me dit alors qu'elle viendrait ce matin.

— Tu as fort bien fait, tu feras ce matin ce que tu as fait hier, je ne veux voir absolument personne. Personne, tu entends, rien que MM. d'Éponnes et Cazenac. Tu m'as compris ?

Le vieux serviteur Louis hochait la tête en signe d'assentiment, mais restait embarrassé devant son maître.

— Qu'as-tu ? demanda Antony.

— Monsieur le comte, cette Mme de Sirvan est déjà venue ce matin, je lui ai dit que monsieur le comte était absent, elle a insisté. Elle m'a remis sa carte, me disant de vous la faire passer. J'ai dû affirmer de nouveau que monsieur le comte n'était pas là. Alors elle est repartie furieuse, elle vient de revenir, elle n'est pas seule.

— Ah ! elle est là.

— Oui, monsieur le comte, avec une dame qui a également insisté pour vous voir, qui m'a remis sa carte. J'ai dit que monsieur le comte était absent. Mme de Sirvan m'a dit qu'elle était certaine du contraire. Elle sait qu'hier monsieur le comte était en voyage, elle sait, je ne sais par qui, que monsieur le comte a été conduire sa nièce à la campagne, et elle affirme que monsieur le comte est revenu. La dame qui l'accompagne m'a remis alors une carte que j'ai prise en disant qu'effectivement monsieur le comte était revenu, mais sorti le matin. Je ne pouvais donc remettre la carte qu'à son retour, ces dames se sont assises et ont dit qu'elles attendraient monsieur. Elles sont dans le petit salon qui sépare l'appartement de monsieur de celui de mademoiselle, je ne sais ce que je dois faire.

Antony eut un mouvement d'impatience :

— As-tu pris la carte de cette dame ?

— Non, monsieur le comte, je l'ai laissée sur le guéridon, elles auraient pu croire que je les avais trompées, que je venais la porter à monsieur, mais je l'ai lue.

— Qui est-ce ?

— Mme la vicomtesse de Lancy.

— Que me dis-tu là ? exclama Antony. Mme de Lancy, non, non, c'est surtout celle-là que je ne veux pas recevoir. Et il marchait à grands pas dans son cabinet, vivement agité, parlant haut, ne s'occupant pas de Louis dans lequel il avait toute confiance, s'écriant :

— Mme de Lancy, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que ce monsieur a été tout raconter à sa maman ? On m'envoie des femmes, maintenant. Des témoins le matin, des femmes le soir. Oh ! mais tout cela est bien singulier ; ces gens-là vont prévenir la police. Je ne veux pas que ces dames restent ici.

Va dire la vérité ; que tu m'as remis leurs cartes et que je refuse absolument de les recevoir.

Comme Louis ne bougeait pas et semblait plus embarrassé encore :

— Eh bien ! que fais-tu là, tu hésites, veux-tu m'obliger à y aller grossièrement moi-même?

— Oh! non, monsieur, c'est que j'ai encore d'autres choses à raconter à monsieur le comte.

— Quoi! dit Antony en relevant la tête.

— Il m'a semblé, monsieur le comte, que j'avais déjà vu Mme de Lancy. En sortant du petit salon, je suis resté quelques minutes derrière la tapisserie, pour la voir encore sans qu'elle m'aperçût, cherchant à me rappeler où je l'avais vue.

— Tu l'as vue, il y a vingt-cinq ou vingt-six ans, en revenant de Strasbourg, c'est chez elle que tu vins m'annoncer le retour du colonel d'Hervey.

— Ah ! je me souviens, monsieur, oui, oh ! cette dame semblait bien vous aimer.

— Oui, c'était une bonne amie. Mais achève.

— Or, derrière les rideaux, j'entendis Mme de Sirvan dire : Chère amie, je crois que vous n'aurez pas plus de chance que moi, il ne vous recevra pas.

— Il y aurait une chose à faire alors. Si nous pouvons le voir, il faut envoyer immédiatement quelqu'un de sûr près de sa nièce, puisque nous savons où elle est. On lui dira ce qui se passe; elle reviendra aussitôt et, par elle, ils parviendront à éviter ce malheur.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, vous avez une excellente idée, n'insistons pas ici et occupons-nous d'envoyer quelqu'un là-bas.

Elle allait se lever, quand Mme de Lancy la retint en lui disant :

— Attendez, son valet de chambre doit l'avoir été prévenir, s'il est ici. S'il revient nous dire encore qu'il n'y est pas, nous agirons.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit Antony, ces femmes, avec cette rage de faire du bien, elles font du mal à tout le monde.

Il pressait sa tête dans ses mains, disant : Mais c'est odieux cela? Que faire ? Il réfléchit quelques instants, puis il dit à Louis :

— J'ai besoin de toi, tu ne peux me quitter, tu vas me chercher dans la maison quelqu'un de sûr, une femme, qui va partir immédiatement et qui portera une lettre à ta femme. Nous éviterons ainsi ce qu'elles pourraient faire. Il faut gagner du temps avant qu'elles n'agissent ; en tout cas, tu vas donc aller leur dire que, rentré, je suis en conférence avec mes amis, dans l'impossibilité de les recevoir maintenant et qu'elles veuillent bien prendre la peine de revenir à six heures. Je les recevrai.

Ainsi, je les tiens jusqu'au soir et les mets dans l'impossibilité de retrouver Rachel avant demain, et demain, je l'espère, tout sera fini.

— Bien, dit Louis qui sortit aussitôt.

Antony était très ennuyé de l'immixtion de la vicomtesse de Lancy dans

cette affaire ; il se refusait à croire ce qu'il avait pensé dans un mouvement de colère, que Philippe avait parlé de l'aventure chez lui : cela n'était pas probable et ne s'accordait guère avec le désir exprimé que le nom de sa mère ne fût pas prononcé. Ce n'était donc pas à lui qu'il fallait reprocher cette indiscrétion, mais bien plutôt à Mme de Sirvan, qui dans tout cela poursuivait un but qu'il ne s'expliquait pas.

Son insistance à le voir, lui ou sa fille, était inconcevable. Que venait faire cette femme en tout cela? Il la connaissait à peine. Leurs relations mondaines, à peine ébauchées, ne justifiaient pas sa conduite ; mais ce n'était pas l'heure de songer à cela.

Louis rentra. Ces dames étaient parties, annonçant qu'elles reviendraient entre cinq et six heures.

— Très bien ? fit Antony en se mettant à son bureau.

Pendant que j'écris la lettre que j'adresse à ta femme, tu vas aller immédiatement chercher la personne qui doit la porter.

— Si monsieur le comte veut bien s'en rapporter à moi, cela va être fait sans qu'il ait besoin de s'en occuper.

Antony glissa les quelques lignes sous enveloppe ; puis, les ayant remises à Louis, il dit :

— Fais vite le nécessaire, je vais déjeuner dehors et ne reviendrai que ce soir. Et il partit.

Antony ne se trompait pas, Mme de Sirvan avait tout fait, et son but était facile à concevoir. Une rencontre entre Antony et M. Philippe, à propos d'une querelle arrivée chez elle, nuisait à ses relations; puis, cela brisait le plan qu'elle avait conçu de marier Mlle Rachel au jeune baron d'Hervey.

Mme de Sirvan était sans scrupules et jugeait les autres comme elle. En se rendant chez la baronne d'Hervey elle pensait qu'en décidant celle-ci, pour empêcher l'affaire entre son fils et le comte, à aller chez ce dernier, de cette entrevue il pourrait résulter et un arrangement et la reprise du petit plan matrimonial qu'elle avait conçu. Disons bien vite qu'elle ne croyait pas un mot du récit des journaux. On voulait parler de la rencontre projetée et n'en sachant pas le motif, on avait inventé le scandale de la rue Lord-Byron.

Grands furent sa surprise et son effroi en voyant la baronne d'Hervey s'évanouir au premier mot ! La baronne ayant repris connaissance, c'est vainement qu'elle voulut lui raconter ce qui s'était passé chez elle. Adèle avait deviné que ce n'était qu'un prétexte, elle avait remarqué le changement survenu dans les allures de son fils Philippe depuis la soirée du ministère des affaires étrangères; elle ne doutait pas que son fils ne sût la vérité. C'était la menace posthume de son mari qui s'exécutait, l'enfant avait mission de venger son père.

Qu'allait-elle faire ? Pendant que la vicomtesse de Sirvan lui parlait, elle cherchait le moyen d'empêcher la rencontre; il le fallait à tout prix, dût-elle se sacrifier elle-même. Elle ne voulut rien dire du passé à l'indiscrète Mme de

Or, depuis quatre jours plus de la moitié de la journée se passait à ferrailler.
(Page 299.)

Sirvan et, cependant, comme dans les démarches à faire elle pouvait avoir besoin d'elle à cause de ses relations avec Antony, elle la pria de vouloir bien l'aider à éviter que la querelle eût des suites.

La vicomtesse lui conseillait nettement d'aller tout de suite trouver le comte de Sancy; elle frémit en l'entendant.

Se trouver en présence d'Antony, elle ne se sentait pas ce courage.

A son refus, Mme de Sirvan lui dit :

— Ma chère amie, alors, qu'allez-vous faire, comment pensez-vous éviter cette rencontre ? car il faut l'éviter à tout prix.

— J'y suis résolue comme vous, dit Adèle, qui réfléchit quelques minutes. Puis elle lui dit :

— Voulez-vous tout de suite me faire la grâce d'aller, en mon nom, chez M. le comte de Sancy ? vous lui direz que je le supplie de pardonner à mon fils. Je m'engage à faire écrire par Philippe une lettre qui désavouera et regrettera sa conduite.

— Oh ! mais fort bien, fit aussitôt Mme de Sirvan ; du moment que M. le baron écrira cette lettre, tout est fini, j'en suis certaine. Et, ma chère amie, je peux vous le dire maintenant, à la suite de cette inconcevable querelle, M. le comte de Sancy, lorsque je lui dis que vous seriez désespérée d'apprendre ce qui s'était passé, me dit :

— Madame, je vous prie de le raconter à sa mère.

— Ah ! fit Adèle en portant vivement la main à son cœur.

Puis, pour qu'on ne vît pas son émotion, elle reprit vivement :

— Ma chère amie, je vous en prie, allez bien vite chez M. de Sancy, répétez-lui ce que je viens de vous dire. Je vous attends.

— Je m'y rends immédiatement pour revenir aussitôt chez vous.

— Allez !

Elle la reconduisit jusqu'à la porte ; il était temps, la vicomtesse étant partie. Adèle, accablée, fondit en larmes, puis réagissant contre son émotion, elle essuya ses yeux et sonna sa femme de chambre. Adèle pensait qu'elle n'avait que deux amies qui savaient son passé. L'une, Clara, en ce moment éloignée de Paris, et qui ne pouvait lui servir. L'autre, la vicomtesse de Lancy, qui l'avait aidée de ses conseils le jour de la catastrophe.

C'est chez elle qu'elle voulait se rendre ; redoutant que la démarche de Mme de Sirvan fût sans succès, ne voulant pas en tenter une elle-même, elle allait demander à Mme de Lancy, l'ancienne amie d'Antony, de lui rendre ce service, convaincue qu'elle serait écoutée.

Son amie savait tout ; elle n'avait plus de pénibles aveux à faire : elle pourrait librement parler à Antony, lui faire comprendre qu'il était impossible qu'il se battît avec son fils.

Elle lui disait la vérité enfin, ce qui avait obligé la mère à son ingratitude, et il était impossible que l'homme qu'elle avait aimé ne consentît pas à lui faire le sacrifice de son amour-propre pour la vie de son enfant.

Quand sa femme de chambre rentra, elle lui dit :

— Donnez l'ordre d'atteler le petit coupé et venez vite m'habiller. La femme de chambre allait sortir ; elle la rappela pour lui demander :

— M. Philippe est-il chez lui ?

— Non, madame.

— Est-il sorti seul ou avec Vernet ?

— Monsieur est sorti seul. Depuis quelques jours on le voit à peine à

l'hôtel; mais Vernet ne peut sortir, nous ne savons ce qu'il a : il a un bandeau sur le visage et des douleurs aux jambes et aux bras.

— Bon, je lui parlerai en revenant. — Faites atteler et dépêchez-vous.

En disant que Vernet ne pouvait sortir de l'hôtel parce qu'il était indisposé, la femme de chambre était au-dessous de la vérité.

Le pauvre hussard ne tenait plus debout. Il n'osait plus se regarder dans une glace tant il était méconnaissable.

Nous avons dit que Vernet avait été le professeur d'armes de son jeune maître, Philippe d'Hervey.

Mais l'élève était devenu plus fort que son professeur; ce dont ce dernier, du reste, était très fier.

Vernet, qui savait que la rencontre entre Philippe et Antony devait être sérieuse, s'était mis à la disposition du jeune homme pour le remettre en main. Or, depuis quatre jours, plus de la moitié de la journée se passait à ferrailler. Vernet, qui voulait surtout donner confiance à son maître, se sacrifiait volontiers, ce qui, joint à la supériorité du jeune homme, avait contribué à mettre le brave hussard dans un piteux état.

Du ventre au col il était meurtri par les coups de bouton du fleuret, il en était gonflé. Changeant de linge après les assauts, quand il se regardait dans la glace, il se trouvait les premiers jours l'apparence d'une énorme volaille truffée. Puis, les coups noirs avaient pris des teintes vertes et violacées. En se regardant, il avait été épouvanté. Il s'était dit : Seigneur du bon Dieu, on dirait que je me gâte !

Mais cela n'était rien, ses vêtements cachaient tout cela. Ce qui était visible, c'était un coup paré prime trop mollement qui avait bossué le masque, frappé la joue et le nez et gonflé le visage, en lui donnant des teintes étranges. Le malheureux avait beau entourer sa figure de foulards, ce qu'on voyait était si singulier qu'on lui en éclatait de rire au nez. Mais le brave garçon ne regrettait rien; il pensait :

— Il m'en a assez donné pour savoir comment en donner un bon à l'autre.

Aussi était-il plein de confiance sur l'issue de la rencontre. Mais il désirait qu'elle eût lieu au plus tôt; car il avait hâte de cesser les leçons. C'est à cause de cela que Vernet ne quittait plus l'hôtel; mais comme les domestiques riaient, en le voyant, il ne quittait plus la chambre, disant qu'il était malade. Il avait aussi pour cela une autre raison. C'est que Philippe lui avait recommandé la plus parfaite discrétion, surtout vis-à-vis de sa mère.

Aussi ne redoutait-il rien tant que d'être appelé par Mme la baronne d'Hervey. Il aurait été gêné par ses questions et, comme il mentait très maladroitement, il n'aurait rien pu cacher. Il avait préparé sa réponse, si on le faisait demander. Son état, aurait-il dit, l'empêchait de quitter sa chambre.

De plus, on ne pouvait venir le trouver, à cause des remèdes qu'il prenait

et qui lui avaient été ordonnés par le médecin. Vernet, en somme, ne paraissait dans l'appartement que quand son jeune maître Philippe était là.

Aussi, quand un des domestiques frappa à sa porte, il répondit :

— Qui est là? On ne peut pas entrer, je suis au lit.

Le domestique dit à travers la porte :

— Vernet, c'est madame qui te demande ; prépare-toi à son retour, elle veut te parler.

— Je ne peux pas, fit-il, je suis couché!

— Lève-toi.

— Je ne peux me tenir debout.

— Il faut absolument que tu descendes, habille-toi.

— Mais je ne peux m'habiller, j'ai le corps à vif, je suis obligé de rester tout nu ; c'est pour cela que je m'enferme. Dis-le, parce que si on monte on sera forcé de me voir comme ça.

— Mais qu'est-ce que tu as?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que t'a dit le médecin?

— Il m'a dit qu'il me défendait de me lever, de m'habiller, de sortir, de recevoir, de parler.

— Mais qu'est-ce que ça? Il a dû te le dire?

— Il a dit : C'est très grave.

— Ça a un nom?

— Oui.

— Lequel?

— Je ne peux pas le dire, les médecins ça a pour les malades un tas de noms baroques qu'on ne comprend pas.

— Qu'est-ce qu'il t'ordonne?

— De tout, un tas de choses mauvaises à boire et qui m'empêchent de recevoir personne.

— Mais que faut-il dire à madame?

— Il faut lui dire que ça va très mal et que lorsque j'irai mieux, je descendrai.

— Bien.

En entendant le domestique s'éloigner, il avait dit :

— Enfin, il me laisse tranquille... ah! non, que je ne descends pas! Pour être questionné et ne savoir que dire! Pour sûr que ce n'est pas moi qui vais aller raconter cette affaire-là. La pauvre femme n'en dormirait plus. Ça en serait du joli! Elle se figurerait que M. Philippe est déjà mort. Et moi de ce côté-là je suis tranquille. S'il lui en colle seulement la moitié de ce qu'il m'a donné, le bel Antony ne brillera pas.

Content de lui, Vernet avait bourré sa pipe et la fumait avec délice ; lorsqu'il entendit la porte de l'appartement de dessous s'ouvrir et se fermer. Il courut aussitôt, car Vernet n'était pas couché, mais tranquillement assis

sur son fauteuil, à la porte du petit escalier de service qui communiquait aux appartements de son maître.

Reconnaissant le pas de Philippe, il descendit aussitôt. Quand il parut, le jeune homme lui dit gaiement, d'une gaieté un peu affectée, il est vrai :

— Eh bien ! mon vieux Vernet, tout est arrangé.

— Arrangé, fit l'ancien hussard étourdi.

— Oui ; c'est pour demain matin à sept heures. Nous nous battons à mort. Si une blessure forçait d'interrompre le combat, une nouvelle rencontre aurait lieu après la guérison !

Vernet eut comme un frisson.

— Ah ! c'est ce que vous appelez arrangé.

— Arrangé ainsi que je le désire, oui ! Ah ! mon pauvre vieil ami, je t'ai mis dans un si piteux état que tu ne pourras nous accompagner ; mais, ne crains rien, ton élève te fera honneur.

— Comment, monsieur, vous pensez que je resterai là !... C'est bien assez que je ne puisse être un de vos témoins. Non, vous ne me refuserez pas d'y aller. Bon sang de bon Dieu ! mais vous m'auriez donné aussi bien autant de coups d'épée que de fleurets, je me traînerais plutôt ou je me ferais porter près de vous. Non, non, je veux être là, et s'il vous touche, ah ! bon Dieu ! je ne le manque pas, moi.

— Que dis-tu, malheureux, tu es fou ?

— Comment vous, alors, vous croyez que je vous laisserais abîmer de sang-froid et que je ne dirais rien.

Philippe haussa les épaules en riant :

— Mon pauvre ami, tu n'entends rien à tout cela. Et lui frappant amicalement sur l'épaule, ce qui fit faire une épouvantable grimace au hussard, il ajouta :

— Vois-tu si, comme je l'espère, je tue ce monsieur...

— Très bien, comme ça, ça va.

— Vois-tu le lendemain, qu'un vieil ami comme toi vienne me trouver, m'obligeant à me battre avec lui.

— Non, à celui-là, vous dites :

— J'en ai tué un, ça fait le compte.

— Ça ne serait pas juste.

— Eh bien ! mon pauvre ami, c'est cependant ce que tu voudrais faire, ton affection t'égare, il faut ne compter que sur moi. Et crois-le, mon vieux Vernet, quand je dis, moi : c'est assez. Oui, oui, je le sens... je le tuerai.

— Vernet était un peu embarrassé. Il reprit cependant :

— Raison de plus alors, vous ne pouvez refuser de m'emmener. Je sais n'être pas présentable ainsi. Mais n'ayez pas peur, je serai beau. Du reste je serai loin de vous. Ça n'a rien d'extraordinaire. Vous emmenez votre ordonnance, c'est tout naturel, cela.

— C'est bien, console-toi, tu viendras ; mais ma mère ne s'est pas occupée de moi ?

— Non, si... enfin, c'est pas sans peine, elle aurait voulu s'en occuper, balbutia Vernet, vous m'aviez dit si elle me demandait de lui répondre ça et ça ; mais je crains toujours qu'on ne voie que je ne dis pas la vérité. Alors, je l'ai évitée.

— Ah çà ! que me chantes-tu là, que s'est-il passé ?

— Elle m'a envoyé demander, elle voulait me parler et alors... alors je n'y suis pas allé.

— Comment cela ? Tu n'as pas obéi à ma mère ?

— J'ai fait dire que j'étais malade.

— Ah ! ah ! très bien, dit Philippe en riant, tu as mieux fait. Ainsi, il n'y avait pas d'indiscrétion possible.

Une voiture sortait de la cour de l'hôtel.

— Qui sort donc maintenant ? demanda Philippe.

Vernet alla regarder à la fenêtre et dit :

— C'est Madame.

En effet, c'était Mme d'Hervey qui se rendait chez la vicomtesse de Lancy.

L'amie de la baronne demeurait, on s'en souvient, dans la partie du faubourg Saint-Honoré qui commençait autrefois le faubourg du Roule.

Adèle se fit annoncer chez son amie, qui la reçut aussitôt. En voyant son visage bouleversé, la vicomtesse lui dit :

— Oh ! mon Dieu ! ma chère Adèle, je devine, on vous a appris ce qui se passe.

— Vous le savez déjà, Marie, c'est à vous, ma vraie amie, que je viens aussitôt vous demander d'empêcher cette affaire, qui serait un crime.

— Je suis d'abord, je vous le déclare, tout à votre disposition. — Je me disposais, lorsque l'on m'a raconté cela tout à l'heure, à me rendre chez vous. La chose n'a pas eu une grande importance par elle-même, m'a-t-on dit, et peut-être tout s'arrangera-t-il.

— Que me dites-vous là ? Mais vous ne savez donc rien ? fit Adèle d'un air égaré.

— Je sais tout, fit en souriant Mme de Lancy.

— Assurément, l'on vous a exagéré les faits, Adèle, asseyez-vous et écoutez-moi, je vais vous raconter la vérité.

La baronne obéit comme machinalement, regardant son amie, semblant ne pas comprendre ce qu'elle lui disait.

— Voici ce qui est arrivé, commença la vicomtesse de Lancy. Votre fils, notre cher Philippe, est depuis quelque temps amoureux fou d'une belle étrangère que nous avons rencontrée plusieurs fois au bois, mais fou à ce point (il n'a peut-être pas osé vous le dire, mais il songe à se marier), — qu'il est devenu extrêmement jaloux d'un homme qu'il voyait quelquefois avec elle, qui

lui paraissait trop jeune pour être son père et qui du reste ne portait pas son nom. Tout cela est peut-être mystérieux, et vous savez que tous les jeunes gens aiment le mystère. Bref, Mme de Sirvan donnait, il y a quelques jours, une soirée à laquelle assistait votre fils, qui y était venu pour rencontrer son adorée.

Je dois vous dire encore que c'est cette marieuse de vicomtesse de Sirvan qui poussait Philippe dans ces idées de mariage, et qui même ne s'en serait pas tenue là et en aurait parlé également à la jeune fille. A cette soirée, Philippe valsa avec la belle Rachel. La valse finie, il reconduisit la jeune fille près de Mme de Sirvan et la vit quelques minutes après causant avec le comte de Sancy.

Vous jugez de sa fureur.

Rencontrant quelques minutes après le comte à une table de jeu, il lui cherche une querelle ridicule que, paraît-il, le comte a le bon sens de ne pas prendre au sérieux. Mais notre jeune chevalier s'était emballé. N'ayant pas réussi le soir dans la querelle qu'il cherchait, il va le lendemain et le surlendemain poursuivre le comte jusque chez sa maîtresse, une certaine Martingale dont vous avez entendu parler parfois, — à propos de Philippe même, ajouta-t-elle en riant. De là nouvelle affaire, scandale, envoi de témoins, et l'on doit se battre en duel, peu sérieux assurément, car le comte est un homme raisonnable qui voudra ne donner satisfaction qu'à notre Philippe. Peut-être vaudra-t-il mieux les laisser faire. Philippe assurément un duel cela le pose... comme il le fait remarquer. Mais si vous le voulez, chère amie, et c'est ce que je voulais aller vous dire, il suffit d'un mot pour que Philippe se jette dans les bras du comte.

— Que voulez-vous dire ? fit Adèle en pâlissant, un mot ?...

— Mais oui ; il suffit que vous disiez à notre Philippe :

« Mon cher enfant, l'homme avec lequel tu veux te battre est l'oncle de celle que tu voudrais épouser, de la belle Rachel, et son assiduité auprès d'elle, qui te choque, est une raison de plus pour te le faire estimer. »

Comme Adèle regardait son amie d'un air singulier, paraissant étourdie de ce qu'elle entendait, la vicomtesse reprit :

— Vous voyez, ma chère amie, que vous avez tort de vous tourmenter, que cela finira le plus simplement du monde.

— Ah ! ma pauvre Marie ! fit alors Adèle, prenant affectueusement les mains de son amie et fondant en larmes, vous ne savez rien, rien, rien. Mon fils peut être tué.

— Voulez-vous ne pas pleurer ? Je vous assure que je sais la vérité, et je la tiens d'amis particuliers de Philippe et des ses témoins.

— Vous ne savez rien. La vérité, je vais vous la dire d'un mot ; vous qui savez tout, vous allez le comprendre. Le comte de Sancy, adversaire de Philippe, c'est Antony.

— Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là ?

— C'est Antony, revenu en France, ayant repris son nom après la mort de sa mère, la comtesse de Sancy. Antony s'est marié, il est veuf, il était parti en Asie, vous vous en souvenez, accompagnant un de vos bons amis, vous vous en souvenez.

— Oui, Olivier.

— Ils ont épousé les deux sœurs. Olivier est mort.

— Ah! mon Dieu! quelle histoire me dites-vous là ?

Adèle continua d'une voix rapide pour arriver vite au point important de ce qu'elle voulait dire.

— Il y a quatre ou cinq ans, lors des derniers événements de Syrie, ce malheureux Olivier, sa femme, la sœur de sa femme furent massacrés, Antony restait seul avec la fille d'Olivier, Rachel de Launay.

— Ah! c'est vrai, je n'avais pas remarqué le nom. De Launay, ce pauvre Olivier !

— Philippe ignore absolument que le comte de Sancy est seulement parent de la jeune fille. Depuis le bal du ministère où, au bras de mon fils, je me suis évanouie en apercevant Antony, Philippe a eu des soupçons : vous vous souvenez que le général d'Hervey, avant de mourir, apprenant mes relations avec Antony et ma situation, avait adressé à son notaire une lettre qui devait être remise à son fils lorsqu'il aurait vingt-cinq ans. Je sais que Philippe a reçu cette lettre. Tout ce que j'avais fait après la mort du général d'Hervey pour éviter de rencontrer Antony a été inutile. Depuis vingt-cinq ans, Antony reparaît, et c'est mon fils que le colonel a choisi pour le venger. Oui, ma pauvre Marie, Philippe se bat pour venger l'honneur du nom qu'il porte. Philippe va se battre avec son père.

Et la malheureuse fondait en larmes. Vainement elle voulait contenir ses sanglots. Emue et bouleversée, la vicomtesse de Lancy cherchait vainement à la consoler: enfin elle lui dit :

— Vous avez raison, ce duel est impossible. Il n'aura pas lieu, je vous le garantis. Je vais aller trouver Antony.

— Oh! Marie, fit la baronne en se jetant dans ses bras et en l'embrassant, c'est ce que je venais vous demander. — Oh! n'est-ce pas, vous lui direz que c'est impossible... Un père ne peut tuer son enfant. Dites-lui pourquoi je ne l'ai pas revu, dites-lui que je lui demande grâce à genoux pour tout ce qu'il a souffert pour moi...

— Ne pleurez pas, Adèle, rassurez-vous, je vous le répète encore, ce duel n'aura pas lieu. Essuyez vos yeux, qu'on ne voie point que vous avez pleuré. Je vais sonner pour me faire habiller et me rendre chez le comte de suite.

Adèle, obéissante, se tut, essuya vivement ses yeux, puis dit :

— Mme de Sirvan n'a pu réussir à le voir ; mais elle le connaît. Si vous vouliez passer la prendre chez elle, elle vous accompagnerait chez lui.

— Et croyez-vous qu'Antony ne tressaillira pas? (Page 312.)

— Oui, très bien, c'est ce que je vais faire. Mais où vous trouverai-je? chez vous?

— Oh! non, je crains de me trouver en face de Philippe. C'est affreux, ne plus oser parler ni regarder son fils, oh! mon Dieu!

— Adèle, mon amie, du courage; vous allez rester ici, vous dînerez avec moi ce soir, vous m'attendrez et tout à l'heure je vais vous apporter une réponse satisfaisante.

— Que Dieu vous entende et vous conduise !

— Chut! voici Justine.

Quelques minutes après, la vicomtesse partait dans le petit coupé de Mme d'Hervey, allait prendre Mme de Sirvan et se rendait avec elle chez le comte de Sancy.

Nous avons vu la réception qui leur avait été faite. Moins d'une heure après, Mme de Sancy en informait son amie.

La vicomtesse lui racontait qu'il leur avait été impossible de voir Antony; mais enfin, sur la présentation de sa carte, après avoir fait dire qu'il n'était pas là, il s'était décidé à fixer un rendez-vous pour le soir. Alors, elle était partie avec Mme de Sirvan ; elle avait été reconduire cette dame chez elle, et Mme de Sirvan lui avait dit qu'elle ne pourrait revenir l'accompagner le soir, chez le comte de Sancy. Des lettres qu'elle avait trouvées à son retour l'obligeaient à rester chez elle. Mme de Lancy terminait en disant :

— Ma chère amie, quand j'ai cru voir qu'Antony refusait absolument de nous recevoir, que nous n'obtiendrions rien, nous avions pensé à employer Mlle Rachel, sa nièce. J'aurais été la trouver, j'aurais été lui raconter ce qui se passait, et l'enfant aurait obtenu ce que nous voulons.

— Et pourquoi n'avez-vous pas fait cela ?

— Eh! ma chère Marie, c'est ce qu'il y aurait de mieux à faire encore maintenant.

— C'est impossible.

— Et pourquoi ?

— Ne voulant pas que sa nièce eût connaissance de cette désagréable affaire, Antony l'a prudemment envoyée à la campagne, dans les environs de Dieppe. Ce matin il eût été facile de la faire revenir avant demain matin, car nous savons où elle est. Maintenant il est trop tard. Or, voici ce que j'ai pensé. Je crains qu'Antony ne vous ait fait dire qu'il serait chez lui ce soir que pour se débarrasser de nous. Ce soir, il fera ce qu'il a déjà fait avec nous, il ne nous recevra pas ; car, je vous l'ai dit, Mme de Sirvan ne peut m'accompagner.

Il faut prendre les grands moyens, et il n'y a pas à hésiter. S'il ne me reçoit pas, moi, il y a une personne qu'il recevra, c'est vous. Il faudra m'accompagner.

— Jamais, jamais.

— Et cela avait été dit d'un ton tel que Mme de Lancy la regarda désespérée.

Voyons, ma chère amie, je suis incapable de vous donner un mauvais conseil, il faut m'écouter; si pénible que soit cette démarche, il faut la faire.

— Non, c'est impossible, je ne pourrais me retrouver en sa présence. Je ne saurais lui parler. Si vous m'aviez vue à la soirée du ministère des affaires étrangères, vous comprendriez ce que je vous dis. A sa vue, je me suis toute

troublée, je ne puis exprimer ce que je ressens, ce que je souffre pour parler justement, je serais incapable de dire un mot ; si je me défaillais devant lui, je n'aurais que des larmes.

— Et, ma chère Adèle, cela suffirait. Vous voyant pleurer, il comprendrait. Il sait, lui.

— Mais c'est justement parce qu'il sait, qu'il veut se battre avec cet enfant, et que connaissant le mystère de sa naissance, il sera impitoyable. C'est de moi qu'il veut se venger sur Philippe.

— Vous êtes coupable, et vous allez lui demander grâce, c'est peut-être la seule chose qu'il demande, vous voir à ses genoux, lui demandant pardon du passé.

— Non, non, c'est impossible! fit Adèle en fondant en larmes.

— Mais alors, ma chère amie, que voulez-vous faire? Je vous assure que je crois ma visite tout à fait inefficace; je ne doute pas qu'il refuse de me recevoir. Il n'y a qu'une personne devant laquelle les portes s'ouvriront, c'est vous.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! gémit Adèle.

Il y eut un silence de quelques instants pendant lequel Mme de Lancy observait son amie, espérant toujours. Envisageant froidement la situation, elle se déciderait à ce qu'elle croyait l'unique moyen d'empêcher ce duel.

Adèle pleurait, se désolait, mais ne se décidait pas.

Mme de Lancy reprit :

— Ma chère amie, il faut prendre une décision, je ne veux pas vous désespérer, je vous dis ce que je crois être la vérité, je ferai ce que vous voudrez, je retournerai chez Antony, il ne me recevra pas, s'il me reçoit, je juge que je ne pourrai pas réussir ; au contraire, plus libre avec moi pour se justifier, il nous accusera et accusera Philippe, refusant toute concession.

— Mais de quoi voulez-vous qu'il m'accuse? De quoi peut-il accuser Philippe? Est-ce que je suis coupable, moi? N'ai-je pas été victime en tout ceci? Il m'accusera de l'avoir abandonné lorsque j'étais veuve, de l'avoir oublié, d'avoir dérobé l'enfant que j'avais promis de lui confier; mais, est-ce ma faute, cela? Le général a reconnu son fils contre ma volonté, et je perdais l'avenir de mon enfant si j'avais consenti à revoir Antony lorsque j'étais libre; puisque le général avait mis cette condition à son silence, à son pardon *in extremis*, que je ne reverrais jamais Antony, que je ne me remarierais jamais. Si je manquais à cette volonté, la vérité serait connue de tous (les ordres avaient été donnés pour cela) et ce scandale me perdait en perdant l'avenir de mon enfant.

— Antony ne sait rien de tout cela, et c'est justement ce qu'il faut que vous lui disiez vous-même.

— Non, non, c'est impossible!

— Mais, malheureuse! vous voulez donc que ce duel ait lieu?

— Oh! non.

— Ne préférez-vous pas vous sacrifier, plutôt que de sacrifier votre enfant?

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que me dites-vous là? exclama Adèle, dont les sanglots redoublèrent.

— Mon amie, il ne faut pas pleurer; il faut agir. Ne perdons pas un temps précieux. Il faut vous décider pour ce soir.

Il y eut encore un silence, au bout duquel la baronne d'Hervey reprit :

— Vous me parliez tout à l'heure de cette jeune personne, Mlle Rachel de Launay. Si Mme de Sirvan ne m'a pas menti, elle aime Philippe.

— C'est vrai, je le sais, les enfants s'aiment.

— Il faut à tout prix qu'on voyage cette nuit, qu'on aille chercher cette jeune fille. Au besoin j'irai, je parlerai à cette enfant, moi. Oh! elle m'écoutera, je la ramènerai et vous la conduirez chez son oncle, elle lui dira qu'elle aime Philippe, qu'il ne peut pas se battre avec celui qu'elle a choisi pour son fiancé.

— Il ne faut point faire de rêve, dit tristement Mme de Lancy, il faut rester dans la réalité. Ce que vous dites est impossible, il est trop tard.

— Mais non, cette enfant peut être ici demain.

— Il est trop tard, ma chère Adèle. Il le faut, je vais vous dire toute la vérité.

Comme Mme de Lancy avait dit ces derniers mots d'un ton solennel, Adèle, essuyant vivement ses yeux, la regarda et d'une voix anxieuse :

— Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il encore?

— En revenant de chez le comte de Lancy, je vous ai dit que j'avais reconduit Mme de Sirvan. On l'attendait chez elle... des personnes de ses amis, qui nous ont donné des nouvelles de ce duel; elles sont graves.

— Parlez, parlez vite, fit Adèle tremblante.

— Un duel a été décidé, il a lieu demain matin à la première heure, dans des conditions terribles.

Elle s'interrompit pour dire à son amie presque défaillante :

— Allons, du courage, du courage... Écoutez-moi...

— J'en aurai, achevez.

— Ils doivent se battre à mort. Au cas où le duel devrait cesser à cause d'une blessure grave, après la guérison du blessé, il recommencerait de nouveau jusqu'à ce qu'il y ait mort d'homme.

— Oh! mon Dieu, gémit la baronne livide.

— Il faut bien que vous sachiez tout, je vous en prie, du courage. Il faut donc que ce duel n'ait pas lieu! Il le faut absolument. Pour l'empêcher, c'est ce soir qu'il faut agir, je vous l'ai dit, la rencontre a lieu demain matin. Où? On l'ignore. Si c'était loin de Paris, il devrait partir dans la soirée. Il ne faut donc pas compter sur Mlle Rachel. C'est ce soir qu'il faut que vous voyiez Antony. Comprenez-vous maintenant?

— Oui, fit Adèle. Comprimant ses sanglots; s'efforçant de réagir contre son émotion, se redressant, elle dit :

— Il le faut, j'irai, il fera de moi ce qu'il voudra, il me tuera, mais il ne se battra pas. Marie, vous m'accompagnerez.

— Oh! oui, ma pauvre Adèle.

Mme de Lancy la pressa dans ses bras et l'embrassa en pleurant.

CHAPITRE II

LE CALVAIRE D'UNE FEMME

Sa résolution prise, la baronne d'Hervey attendait impatiemment l'heure à laquelle elle devait, accompagnée par Mme de Lancy, se rendre chez Antony. Elle avait hâte d'en finir et cependant elle redoutait cet entretien. Elle était fiévreuse, agitée, elle racontait à Marie ce qu'elle dirait au comte de Sancy, moins pour chercher ce qu'elle devrait dire que pour tromper sa peur et son impatience, cherchant à s'affermir dans sa résolution. Mme de Lancy devinait ce qui se passait en elle; aussi, pour l'encourager, l'entretenait-elle dans cet état, approuvant ce qu'elle disait, lui donnant confiance.

La pauvre femme s'étourdissait de ses paroles, ne voulant pas douter de leur effet. Comme le désespéré décidé à mourir, qui ferme les yeux pour aller au-devant du danger, elle imposait silence à sa raison et n'écoutait que son désir.

La demi-journée lui parut infinie. A l'heure du dîner, elle se mit à table, mais ne put manger; elle avait l'estomac fermé par la fièvre, et lorsque la vicomtesse de Lancy lui dit :

— C'est l'heure; le coupé est attelé, nous allons partir!

Elle se leva et dit d'une voix sèche :

— Je suis prête!

Mme de Lancy, tout en ressentant la vive émotion de son amie, était plus maîtresse d'elle-même. Elle jugeait mieux la situation, et, avant de partir, voulant éviter une nouvelle déception, elle régla ce qu'elle devait faire.

— Ma chère Adèle, il faut penser à tout et ne pas risquer de perdre le dernier espoir que nous avons. Vous savez tout, c'est demain qu'ils doivent se battre, si la rencontre a lieu à l'étranger ou dans un endroit éloigné de Paris, ils partiront ce soir. Il faut donc absolument que nous voyions Antony tout à

l'heure, il ne faut pas risquer de nous heurter comme ce matin à des ordres donnés. Antony, en apprenant que je suis allée chez lui, peut penser qu'après m'avoir envoyée, vous vous déciderez à venir vous-même. Il a pu donner l'ordre de ne pas vous recevoir. C'est contre cela qu'il faut nous préparer. Son valet de chambre est celui que vous lui avez connu.

— C'est Louis.

— Oui, il ne faut pas qu'il puisse vous reconnaître.

— Oh! je suis bien changée, bien vieillie.

— Non pas, vous n'êtes assurément pas la même qu'à cette époque, mais les années ont passé sur vous sans trop vous vieillir. Croyez-moi, ce n'est pas l'heure des compliments, je dis la vérité. Louis peut vous reconnaître, c'est ce qu'il ne faut pas. Si Antony consent à me recevoir, c'est vous qui entrerez; s'il refuse, nous enfreindrons ses ordres et forcerons sa porte. Si vous étiez reconnue, peut-être cela serait-il plus difficile.

— Je suis prête à tout, à braver sa colère, ses injures, à souffrir un scandale ; mais accompagnez-moi, et jusque devant lui ne me quittez pas : aidée, j'aurai du courage.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, je vous connais et je suis sûre de vous.

— Que voulez-vous dire, Marie? Je ferai ce que vous commanderez.

La vicomtesse paraissait un peu embarrassée ; enfin ayant amené la baronne sur une causeuse, elle s'assit près d'elle, et, lui tendant les mains, elle lui dit affectueusement :

— Adèle, je vous disais que vous êtes peu changée. Faites comme si vous deviez aller à une fête; si vous voulez être coquette, vous pouvez vous rajeunir de dix ans, paraître presque ce que vous étiez lorsque vous avez connu Antony.

— Mais que pensez-vous donc ? fit Adèle toute rougissante.

— Je pense qu'il faut que, vous revoyant, Antony éprouve une émotion telle qu'il ne puisse vous résister; il faut que ce passé qu'il paye aujourd'hui, ce passé qui l'a rendu si heureux, pour le faire tant souffrir après, reparaisse devant lui.

— Ma chère Marie, je n'ose vous comprendre.

— Il faut me comprendre et m'obéir. — Vous allez passer dans mon cabinet de toilette, vous allez vous habiller plus coquettement — il faut dire le mot — vous allez vous maquiller, ajouta-t-elle, essayant de rire. Nous serons seules, vous n'avez rien à craindre de la médisance, c'est pour l'éviter que je vous dis de procéder à votre toilette ici, au lieu de retourner chez vous.

Adèle regardait son amie avec étonnement, ne sachant que penser de ce qu'elle lui disait. La pauvre femme n'était plus coquette et ne comptait guère sur sa beauté. La vicomtesse insista en disant :

— Adèle, croyez-moi, faites ce que je vous dis, il faut se hâter.

— Il me semble que cela est bien inutile...

— Faites ce que je vous demande en grâce... Prête, habillée, vous vous enveloppez le visage d'un voile épais. Louis ne vous reconnaîtra pas, vous passerez pour Mme de Sirvan... et, une fois chez Antony, il faudra bien qu'il vous reçoive.

— Ma chère amie, je ne veux rien vous refuser, je ferai tout ce que vous voudrez, mais je ne peux vous dire combien cette comédie me répugne, combien je souffre à me préparer.

— Où voyez-vous une comédie? Vous allez franchement, sincèrement, le rappeler à la raison, lui dire que ce qu'il veut faire est impossible et, pour cela, vous essayez de frapper son imagination avant de vous adresser à son cœur. Croyez-vous, Adèle, que je vous proposerais un moyen indigne de vous? Non! Allez-vous chercher à faire revivre en lui l'amour éteint? Non! C'est celle qu'il vit pour la première fois mourante qu'il doit revoir aujourd'hui. Je voudrais que vous fussiez vêtue ainsi que vous l'étiez lorsque, il y a vingt-cinq ans, vous sortiez de cette même demeure pour vous rendre chez vous. C'est ce passé qui se dresserait devant lui auquel il ne pourrait résister; ce n'est plus l'amante qu'il reverrait, c'est la femme qu'il avait perdue, c'est la mère de son enfant. Croyez-moi, allez, n'ayez pas de scrupules pour une heure de coquetterie si utile. Venez avec moi!

— Allons, je ferai ce que vous voudrez.

Adèle se laissa conduire.

Mme de Lancy la mena dans son cabinet de toilette; elle avait tout fermé afin de ne pas être dérangée par les servantes. C'est elle qui chercha une robe dans la nuance que lui rappelaient ses souvenirs. Adèle et son amie étaient à peu près de même taille. En quelques minutes elle fut habillée, aidée par Mme de Lancy qui lui servait de femme de chambre.

Alors, elle s'assit devant la glace.

La vicomtesse vit bien qu'elle était incapable de *faire* son visage.

— Allons, fit-elle en souriant, ne bougez plus; c'est moi qui vais vous rajeunir.

Mme de Lancy était experte en cet art, un petit secret qu'elle gardait probablement pour elle. Péché-mignon, au reste, d'une jolie femme passant du vilain côté de la quarantaine.

Sous ses doigts les cils et les sourcils de son amie devinrent plus soyeux, le teint plus frais, le regard parut plus brillant, les lèvres plus rouges.

Adèle ne bougeait pas; son visage restait immobile, semblable à ces mortes que l'on maquille, que l'on farde avant de les mettre au tombeau.

Quand Mme de Lancy eut terminé, secouant ses doigts maculés de rouge et de blanc, frottant ses mains l'une contre l'autre, elle se recula pour voir son œuvre au point; et, souriante, contente d'elle, elle dit :

— Maintenant, ma chère belle, venez, donnez-moi la main.

Elle prit la main d'Adèle obéissante, et la mena devant la grande glace, qui la refléta entièrement.

— Eh bien! reconnaissez-vous maintenant la jeune et belle, l'adorable baronne d'Hervey, et croyez-vous qu'Antony ne tressaillera pas en vous voyant venir lui reprocher le crime qu'il projette?

— Vous êtes bonne, merci, ma chère Marie, partons.

— Prenez ce châle de dentelles; je vous demande un instant pour mettre mon chapeau.

Quelques minutes après, les deux femmes étaient dans le coupé et se faisaient conduire chez le comte de Sancy.

Antony attendait ses témoins. Contrairement à ce qui avait été dit à la vicomtesse de Lancy, les conditions de la rencontre n'étaient pas absolument réglées.

Les témoins du comte de Lancy n'acceptaient pas qu'une nouvelle rencontre eût lieu lorsqu'un des adversaires blessé serait guéri.

Ils demandaient qu'on acceptât que le duel cesserait lorsqu'un des combattants serait assez grièvement blessé, et l'honneur serait satisfait.

Ou on ne se battrait pas à l'épée mais au pistolet, dans des conditions sérieuses. C'est à ce propos que les témoins avaient une dernière entrevue avec MM. de Croissy et de Gesvres. Il était plus que probable que la rencontre ne pourrait pas avoir lieu le lendemain matin, l'affaire se terminerait au plus tôt dans la soirée ou le lendemain.

Obligé de rester chez lui pour attendre ses amis, Antony n'avait pas oublié le rendez-vous pris par Mme de Lancy. Il avait pu refuser de recevoir Mme de Sirvan qu'il connaissait peu, mais il ne pouvait agir ainsi avec son ancienne amie, Marie de Lancy.

Qu'allait-il faire? Il n'y avait qu'un moyen, qui lui avait répugné en toute circonstance, mais qu'il n'hésitait pas à employer avec la vicomtesse. Il mentirait, il lui dirait que l'affaire était exagérée par tout le monde; qu'elle était en voie d'arrangement; qu'en somme il espérait qu'elle n'aurait pas lieu; il promettrait même qu'il serait très conciliant.

Évidemment Mme de Lancy croirait en ce qu'il dirait, car déjà, dans le monde, on devait savoir que le duel n'aurait pas lieu le lendemain. La cause, les témoins s'étaient engagés à n'en rien dire. C'est sur cette hypothèse qu'il établirait ses mensonges. Aussi, quand Louis vint prendre ses ordres, il lui rappela la visite attendue en disant :

— Monsieur, quand ces dames vont venir, Mme Lancy et Mme de Sirvan, que devrai-je leur dire?

— Tu les recevras; si cela était possible, j'aimerais mieux en recevoir une seule, Mme de Lancy. N'importe! tu me préviendras, j'irai les trouver au salon.

— Relevez-vous, madame, relevez-vous, je vous prie. (Page 315.)

Et, en disant cela, il pensait qu'il valait mieux les voir ensemble : Mme de Lancy serait ainsi plus gênée, ne pouvant invoquer le passé ni faire allusion à la vérité.

Le vieux domestique, fort étonné, sortit. Le pauvre Louis était bien triste, il avait peur pour son maître ; il était bien heureux de l'intervention de ces femmes. S'il l'avait osé, si Mme de Lancy était venue seule le matin, au risque d'être grondée, il l'aurait priée d'amener la baronne d'Hervey. Quand son maître lui lit qu'il recevrait Mme de Lancy, il eut une lueur d'espoir.

Louis était le confident de son maître, il avait connu ses relations avec la baronne d'Hervey (on s'en souvient), mais il n'en avait jamais connu les suites. Philippe d'Hervey n'était pour le vieux serviteur que l'adversaire de son maître.

Il se promettait le soir, si la visite de Mme de Lancy n'avait pas les résultats désirés, de lui donner le conseil devant lequel il avait reculé le matin.

Quand les deux dames se présentèrent, il les dirigea vers le salon peu éclairé, bien convaincu que Mme de Lancy était accompagnée de Mme de Sirvan.

Adèle était enveloppée dans un grand châle de dentelles qui lui cachait le visage. Arrivée dans le salon, pendant que Louis allait prévenir son maître, Marie voyant Adèle trembler, lui prit la main et lui dit :

— Courage, courage ! je le verrai d'abord, il faudra bien qu'il vous reçoive.

Louis reparut, disant :

— M. le comte prie ces dames d'attendre, il vient.

Il se retira.

— Il vaut mieux que vous soyez seule avec lui, dit la vicomtesse.

— Oh ! ne m'abandonnez pas, supplia Adèle.

— Vous ne pourriez parler librement devant moi. Du courage, je vous laisse.

Et elle se retira vivement par la porte par laquelle le domestique était sorti.

On entendait marcher. Adèle leva les yeux au ciel, semblant demander à Dieu la force et l'énergie qui lui faisaient défaut. Elle murmurait :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi du courage.

Antony entra, il s'avança vers Adèle, un peu surpris de la voir seule, mais plus libre pour lui parler familièrement.

Il dit :

— Excusez-moi, ma chère Marie, de ne point vous avoir reçue ce matin, il y a si longtemps que je ne vous ai vue que vous ne pouvez douter du désir que j'ai de vous voir, et je suis bien heureux que vous ayez consenti à vous déranger de nouveau. Dites-moi ce qui me vaut l'honneur et le plaisir de votre visite ?

Comme la personne à laquelle il s'adressait ne répondait pas, le comte, la regardant, remarqua qu'elle tremblait.

— Ah ! mon Dieu ! mais qu'avez-vous donc, Marie ?

— Ce n'est point Marie, Antony, c'est moi, la baronne d'Hervey, arrachant le châle qui la couvrait et le jetant loin d'elle, se montrant resplendissante, plus belle de son émotion et de sa peur.

— Adèle ! exclama Antony !

En entendant la voix de celui qu'elle avait aimé, en entendant prononcer son nom, la baronne, presque défaillante, tomba à genoux, et, les mains jointes, elle supplia :

— Oui, c'est moi, c'est moi qui viens vous demander grâce pour Philippe, pour notre enfant; grâce ! Antony, grâce !

Le comte de Sancy, stupéfait, restait comme atterré. C'est en vain qu'il aurait voulu cacher son émotion, il ne trouvait pas un mot à dire. Il avait été surpris; il ne savait que répondre.

Il se recula d'abord ; puis, se dominant, il dit d'une voix tremblante :

— Relevez-vous, madame, relevez-vous, je vous prie.

Adèle cachait sa tête dans ses mains et pleurait.

Il y eut un silence d'une longue minute pendant laquelle Antony redevint maître de lui-même.

Alors, calme et froid, il s'avança vers Adèle, lui prit la main, l'obligeant à se relever, et lui disant :

— Madame, je vous en prie, relevez-vous, veuillez vous asseoir, je ne vous comprends pas, nous nous expliquerons en quelques mots. Vous me parlez de votre enfant, madame ? Je n'ai pas de grâce à faire ; provoqué par lui pour des raisons que j'ignore, j'ai dû accepter le combat auquel il m'obligeait, je ne puis rien pour l'éviter et je vous avoue franchement que je ne m'explique en rien votre démarche. Je ne l'ai pas provoqué, j'ai été insulté par lui, je n'ai pas demandé réparation de l'injure ; c'est lui au contraire qui m'a envoyé des témoins pour me demander réparation des injures qu'il m'avait adressées. Je vais où il veut me conduire. Il veut se battre, je me battrai. En raison d'un passé dont je regrette d'être obligé de parler, je suis forcé de me mettre à sa discrétion. Je le fais. Il est impossible d'agir autrement. Que voulez-vous que je fasse, madame ?

Adèle s'était assise tremblante ; elle regardait le comte de Sancy, paraissant tout étourdie de ce qu'elle venait d'entendre. Elle était bouleversée par son attitude ; préparée pour une scène violente dans laquelle Antony lui reproche rait amèrement le passé et son ingratitude et son oubli dédaigneux, elle était écrasée par son calme.

Elle ne savait que dire, et comme il lui redemanda de nouveau :

— Vous êtes juge, madame, de la conduite que je dois tenir, dites, que dois-je faire ?

— Vous ne devez pas vous battre avec Philippe.

— Et, quelle raison trouvez-vous pour cela, madame ? Insulté, provoqué par un homme, je me mets à sa disposition. Je ne puis faire autrement. Que venez-vous me demander ? De le ménager ? A quel titre ? Est-ce que je le connais, moi, cet homme ? Pour vous, parce qu'il est votre enfant ? Est-ce qu'on va me ménager, moi ? Coupable par votre volonté, pris, enfermé, prêt à être jugé, condamné, vous êtes-vous intéressée à moi ? J'allais être traité comme un assassin. Avez-vous demandé grâce, vous ? Je m'étais sacrifié pour

vous, vous ai-je jamais retrouvée depuis? Vous m'avez oublié. Libre et heureuse, vous n'avez plus pensé à celui qui n'avait été malheureux que pour vous et par vous. Vous ne m'avez aimé que comme on aime le fruit défendu. Lorsque vous étiez libre, veuve, lorsque vous pouviez légitimer cet amour fait de sacrifices, vous avez tout oublié pour chercher sans doute des amours nouvelles.

— Oh! ne dites pas cela.

— La vérité est cruelle à entendre. Je n'ai pas de ménagements à avoir, vous n'en avez pas eu pour moi.

— Vous m'accusez à tort, je me justifierai quand vous le voudrez, mais d'abord renoncez à ce duel.

— Jamais! jamais! j'ai trop souffert, l'heure de me venger est venue, je n'ai pas de grâce à faire, puisque vous n'avez pas eu de pitié.

— Antony, vous m'accusez; j'ai indignement agi avec vous; pour me sauver vous n'hésitiez pas à vous sacrifier. Antony, sur mon enfant, je vous le jure, je voulais tout quitter pour vous rejoindre. Si je n'avais été surveillée, guettée, dirigée, je quittais tout, emmenant ma fille et je me sauvais avec vous, mais alors j'étais blessée, affaiblie, on m'a emmenée à Strasbourg. De ce jour je n'étais plus maîtresse de moi..... Plus tard, mais alors j'ai été surprise, on est venu prendre mon enfant au nom de mon mari. Après, si je me suis cachée, si je refusais de vous revoir lorsque, veuve, j'étais libre, c'est que M. d'Hervey avait ordonné, si je vous revoyais jamais, de me prendre mon enfant... Il l'ordonnait, vous dis-je, dans une lettre qui devait être portée à un de ses proches parents, lequel devait, pour l'honneur du nom, faire un procès dans lequel on raconterait notre liaison..... C'était la honte, le déshonneur pour moi. Seule, je vous le jure, je l'aurais fait. Vous m'aimiez...., je vous aimais. Mais ce que je ne voulais pas, c'était que la honte de la mère fût le châtiment de l'enfant. Je ne voulais pas perdre l'avenir de mes enfants, et je me sacrifiais pour l'honneur de celui que vous voulez tuer.

— Il y a longtemps que cette confession eût dû m'être faite, je n'y crois plus. Tout est fini entre nous, madame, c'est vous qui l'avez voulu. Votre fils est un étranger pour moi. Dieu décidera entre nous deux. Vous ne savez pas, vous, ce que j'ai souffert de votre oubli méprisant. Est-ce que, mère, vous ne deviez pas veiller, pour éviter ce qui arrive aujourdhui, à ce que votre fils eût pour moi quelque considération? Mais non, je suis passé gênant et méprisé quand mon nom a été prononcé chez vous : c'était celui d'un cynique, d'un misérable, qui n'avait pas reculé devant un crime pour satisfaire la passion que vous lui aviez inspirée. Vous étiez la respectable victime et moi le misérable assassin. Allons! madame, laissez-nous nous battre : il faut bien que je justifie les accusations que vous avez laissé porter contre moi.

Adèle suppliante s'écria :

— Antony... insultez-moi, injuriez-moi, méprisez-moi...; mais ne touchez pas à notre enfant...

Si vous me refusez, oh! je vous le jure, je vous suivrai jusque sur le terrain du combat, je me jetterai entre les épées et je crierai la vérité, ou vous tuerez la mère et l'enfant... le vôtre!

Ce cri de mère était déchirant. Antony en fut ému. Adèle le vit et elle reprit :

— Antony, quoi que vous pensiez, sachez-le, l'amour d'autrefois est toujours resté dans mon cœur; étouffé, mais non éteint.

Antony dit vivement :

— Oh! ne mentez pas, Adèle, ne mentez pas.

— Je ne mens pas.

Il la regarda quelques secondes, puis, prenant sa tête dans ses mains, il exclama :

— Oh! je voudrais vous croire!

— Écoutez-moi, fit Adèle.

Elle allait encore tomber à ses genoux. Il la releva, la fit asseoir, s'assit devant elle, et dit :

— Parlez, dites-moi toute la vérité.

La baronne d'Hervey lui raconta alors tout ce qui s'était passé, tout ce que nous savons, sous quelle crainte perpétuelle elle avait vécu, avec quel soin elle avait toujours évité la rencontre qui lui avait été fatale.

A ce moment, on frappa à la porte.

Antony, d'une voix douce, pria la baronne d'essuyer ses yeux.

Adèle lui dit :

— Vous allez me quitter, répondez-moi, Antony. Antony... dis-moi que tu ne tueras pas notre enfant.

Le comte de Sancy la prit dans ses bras, l'embrassa au front et lui dit :

— Adieu, va, je vais essayer d'éviter cette affaire.

— Oh! fit-elle, tu cherches à me tromper.

— Écoute bien, je te jure qu'il n'arrivera rien à Philippe. Adieu.

Avant qu'elle pût le remercier, peut-être pour échapper à l'émotion dont il n'était plus le maître, il s'arracha des bras de Mme d'Hervey et alla ouvrir.

C'était Louis qui venait lui dire que ses témoins l'attendaient.

Alors, très cérémonieusement, il salua la baronne d'Hervey en lui disant :

— Au revoir, madame; vous pouvez compter sur ma parole.

— A demain! fit à mi-voix Adèle.

— Oui, répondit-il en lui pressant la main, à demain!

Et fiévreux, agité, il rentra dans son cabinet, pendant que Louis reconduisait Mme d'Hervey et Mme de Lancy.

Le vieux domestique eut un geste d'étonnement en entendant la baronne répondre à une question de la vicomtesse :

— Il m'a juré que Philippe n'avait rien à craindre.

Louis, quoiqu'il l'eût désiré, n'osait espérer que la baronne d'Hervey ait réussi, dans l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son maître, à empêcher le

duel qu'elle redoutait. Seule, avec Mme de Sancy dans le petit coupé, Adèle, encore toute tremblante d'émotion mais visiblement rassurée, raconta, dans tous ses détails, l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Antony. Quand elle eut fini, la vicomtesse ne paraissant pas partager sa quiétude, elle lui demanda ce qu'elle pensait. Et la vicomtesse lui répondit aussitôt :

— Ma chère Adèle, je ne partage pas votre confiance, ce n'est pas ainsi que cette scène devait finir. Je crois qu'Antony, pour échapper à vos supplications, vous a trompée. Il n'a pas l'intention d'arrêter l'affaire, et pendant que nous repartons, je sais qu'il reçoit ses témoins, peut-être se dispose-t-il à partir pour la rencontre de demain matin.

— Non, c'est impossible, il ne m'a pas trompée; je connais Antony, il ne sait pas mentir. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire en prétendant que cet entretien ne pouvait se terminer ainsi.

— Je veux dire, ma chère amie, que si Antony avait en lui le sentiment qui vous dirigeait, il aurait partagé votre émotion. Après vos explications, bien convaincu que, lors de votre veuvage, il vous avait été défendu, il vous était impossible de le revoir, de renouer les relations brisées par une catastrophe, il aurait dû vous pardonner, vous tendre les bras et vous dire:

« Allons embrasser notre enfant. »

Non, au contraire, pendant que vous parliez, assurément il ne pensait qu'à hâter la rencontre.

Vivement troublée, Adèle regardait son amie et lui demandait :

— Qui vous fait penser cela ?

— Je vous le répète, si l'intention du comte de Sancy était de ne pas se battre, d'arranger l'affaire, vous ne partiriez pas ainsi de chez lui. Tout cela est froid, banal, ce n'est pas ainsi qu'une aussi grave affaire peut se terminer. Vous seule pouviez être l'intermédiaire entre Philippe et lui.

— Vous vous trompez, Marie; il a évité avec soin de voir dans mon enfant une autre personne que le fils du général d'Hervey. C'est à cause de l'avenir de mon fils que tout cela arrive, et il a évité toutes choses pouvant le compromettre. Si vous voyez l'impression que j'ai ressentie en le quittant, c'est que je puis avoir foi en ses paroles. Philippe n'a rien à craindre; c'est un serment qu'il m'a fait.

— Il a juré ? demanda Marie.

— Oui, il a juré que je n'avais rien à craindre pour mon fils. Et je vous assure qu'à cette heure je suis absolument tranquille sur ce point. Je crois ce qu'il m'a dit, il m'a parlé avec un accent qui ne peut tromper.

La vicomtesse de Lancy pensa quelque minutes. Elle cherchait quel était le moyen qu'emploierait Antony pour tenir la promesse qu'il avait faite. Comment refuserait-il de se battre au point où en était l'affaire?

Pour qui connaissait la nature du comte de Sancy, un arrangement dans ces conditions était bien improbable, car la vicomtesse jugeait qu'Antony ne

pouvait renoncer à l'affaire qu'en renouant l'amitié brisée avec la baronne d'Hervey, qu'en redevenant l'ami intime de la famille.

Les deux hommes, dans l'état des choses, ne pouvaient éviter d'aller sur le terrain qu'en devenant d'intimes amis, afin qu'on ne pût suspecter le courage ni de l'un ni de l'autre.

Cela n'était pas, puisque le comte de Sancy avait à peine parlé de Philippe, et paraissait avoir eu hâte de se débarrasser de la mère.

Pour s'éclairer sur ces derniers points, Mme de Lancy lui demanda quelle était l'attitude d'Antony en lui promettant que la vie de son fils serait sauvée.

Adèle lui raconta fidèlement la scène, ajoutant :

— Je lui avais tout dit, tout avoué, il reconnaissait que c'était la fatalité qui m'avait constamment tenue loin de lui, il croyait bien que ma pensée l'avait toujours suivi.

Il pleurait, il était ému, il me pressait affectueusement la main, il détournait son regard du mien pour cacher l'émotion qu'il éprouvait.

Il ne savait que faire, il n'osait me refuser, mais il comprenait déjà qu'il n'avait pas le droit de tuer Philippe. Je l'assurais que s'il sauvait mon enfant j'étais prête à tous les sacrifices.

Alors il me regarda longuement, puis il dit :

— La fatalité veut que nous soyons sans cesse séparés. Il parut avoir arrêté un plan dans son cerveau, et de cet air sombre, fatal, que vous lui connaissez, qui me le rappela ainsi qu'il était autrefois, il me dit :

— Ne pleurez plus, Adèle, je vous jure que vous n'avez rien à craindre pour votre enfant, et je lui dis : Merci, et j'embrassai ses mains, je lui dis au revoir. Il paraissait avoir hâte de finir cette scène, il me dit : Adieu, adieu !

— Il ne vous a pas dit qu'il vous reverrait dans quelques jours, cette affaire étant terminée.

— Non, rien.

— Ah ! c'est singulier ! dit Mme de Lancy d'un ton qui fit relever la tête à Adèle pour lui demander :

— Que trouvez-vous de singulier à cela ? Oh ! Marie, je vous en prie, que pensez-vous ? dites-le-moi.

— Je crains qu'Antony ne vous ait dit la vérité.

— Que voulez-vous dire ? Antony m'a assuré que ce duel n'aurait pas lieu.

— Il ne vous a pas dit cela, dit vivement Mme de Lancy, ils se battront...

— Mais non !

— Ils se battront, vous dis-je ; mais Philippe n'a rien à craindre. Antony, désespéré, se sacrifie ; il se fera tuer.

— Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là ?

— Je vous dis ce qui doit être.

La baronne d'Hervey prenait sa tête dans ses mains ; se souvenant de l'attitude d'Antony devant elle, elle s'écriait :

— Mais oui, mais oui, je comprends maintenant ! Quand il détournait la tête, quand il me disait : Je jure que votre enfant n'a rien à craindre ! oui, il était résolu à aller sur le terrain mais à ne pas se défendre...

Quand je lui disais au revoir, par deux fois il m'a dit : Adieu ! adieu ! Oh ! exclama-t-elle, je ne veux pas perdre mon enfant, mais je ne veux pas que mon fils tue son père.

Elle fondit en larmes.

Mme de Lancy lui dit aussitôt :

— Ce que vous venez de dire, ma chère Adèle, est la vérité. Il ne faut pas pleurer ; il faut agir, il n'y a pas de mesure à garder ; la vérité seule peut les sauver tous les deux.

— Mais que faire ?

— Il faut d'abord nous assurer de ce qui va se passer, rentrons chez vous et interrogeons Vernet auquel son maître aura défendu de parler, mais que nous obligerons bien à nous répondre.

La baronne d'Hervey était épouvantée de ce que lui avait dit son amie ; elle était forcée de reconnaître la justesse de son raisonnement.

Depuis qu'elle s'était retrouvée en présence d'Antony, depuis qu'il lui avait parlé, qu'il lui avait affectueusement pressé les mains, qu'elle avait senti sa lèvre sur son front, elle n'était plus la même. Elle voulait sauver son fils, mais elle ne voulait pas que le père fût sacrifié. Autour d'elle tout le monde avait souffert, par elle et pour elle. Seule, après la faute, de toutes les accusations elle était sortie indemne ; la calomnie qui l'avait poursuivie n'avait servi qu'à faire ressortir plus vivement son honnêteté.

Ses quelques mois d'amour, de bonheur, de passion farouche, Antony les avait payés de toute sa vie.

Le général d'Hervey en était mort, car elle savait que son mari s'était fait tuer.

Aujourd'hui c'était son fils qui pour son passé allait risquer sa vie.

Il était temps qu'elle payât sa faute ; c'était à son tour de se sacrifier pour racheter le mal qui avait été fait ; surtout pour éviter celui qui allait se faire encore.

Que ferait-elle ? Elle l'ignorait... Mais elle était décidée à tout !

Quand le petit coupé entra dans l'hôtel, lorsque les deux femmes en descendirent, Adèle fit aussitôt appeler Vernet. Celui-ci refusant de paraître, prétextant toujours de son indisposition, la baronne se rendit dans les appartements de son fils.

C'est Mme de Lancy qui insista, disant qu'il le fallait à tout prix. Mais comme il disait ne pas pouvoir marcher, elle donna ordre de le prendre et de le conduire au salon.

Quelques minutes après l'ancien hussard parut, bien préparé à jouer son

rôle, bien costumé, bien grimé surtout : il avait la tête enveloppée de linges et boîtait en marchant. Pour avancer au milieu du salon, il était presque porté par le valet de pied et le cocher. En le voyant en si piteux état, la baronne le fit asseoir et lui dit aussitôt :

— Mon pauvre garçon, si j'ai exigé qu'on vous amenât malgré le douloureux état dans lequel vous êtes, c'est que j'ai une grave chose à vous demander, c'est qu'il y va de la vie de votre maître, de mon fils pour lequel, je le sais, vous avez une grande affection.

— Je suis aux ordres de madame, balbutia Vernet.

Sur un signe de la baronne les deux serviteurs qui avaient accompagné Vernet s'éloignèrent.

La baronne dit aussitôt :

— Vernet, je sais que M. Philippe vous a recommandé vis-à-vis de moi la plus grande discrétion.

Depuis quatre jours, je le devine, vous n'évitez ma présence qu'à cause de cela. Plusieurs fois je vous ai fait demander sans que vous veniez.

— Madame la baronne, gémit Vernet, je ne... peux.

— Ne vous justifiez pas, vous aviez raison en obéissant à votre maître. Si, aujourd'hui, je réclame de vous de mentir à la promesse que vous lui avez faite, c'est qu'il y va de sa vie ; plus ! de notre honneur !...

Vernet comprit la chose à sa façon et, plein de feu, oubliant son rôle, il se redressa et dit :

— Oh ! madame la baronne, ne craignez rien : c'est mon élève, son honneur, il saura le défendre, et c'est cette canaille, ce gredin d'Antony qui payera ses crimes passés. Il va le châtier...

— Taisez-vous, malheureux, fit la baronne, taisez-vous. Parlez plus respectueusement du comte de Sancy.

A ces mots, Vernet, tout bouleversé, retomba sur sa chaise, croyant qu'il allait véritablement être malade. Il n'en pouvait croire ses oreilles. C'était la baronne d'Hervey qui réclamait qu'on respectât Antony, le comte de Sancy, qui, n'ayant pu réussir à la violer, avait tenté de l'assassiner !

Son étonnement fut plus grand encore en entendant la baronne d'Hervey continuer :

— Vernet, c'est au nom de votre chef, au nom du général d'Hervey, c'est en mon nom que je vous commande de me dire ce qui se passe. Je sais que vous êtes la cause de ce qui arrive aujourd'hui ; c'est vous qui avez fait remettre à Philippe une lettre que j'avais recommandé qu'on ne lui remît jamais. C'est vous, vieux serviteur de la famille, qui y avez apporté le trouble, peut-être la mort.

Vernet était épouvanté, il regardait sa maîtresse avec des yeux hagards ; dans la naïveté de son cœur il croyait à tout ce qu'il entendait et il se croyait véritablement coupable. C'est vrai, c'était lui qui, plus soucieux de l'honneur

de la famille elle-même, avait amené par son zèle exagéré la terrible affaire.

A ce moment seulement, il envisageait la mort possible de son jeune maître. C'est lui qui en serait la cause. A cette pensée son sang le brûla, il se redressa nerveusement, porta la main à sa tête comme pour s'arracher les cheveux, faisant tomber et la mentonnière et le bandeau qui lui couvraient le visage, et montrant dans son accès de douleur la plus épouvantable grimace.

Il avait des larmes aux yeux en répondant :

— J'obéissais à mon général, madame la baronne, et c'est vrai que c'est affreux, pardonnez-moi, commandez-moi, j'obéirai. Oui, c'est vous qui êtes ma maîtresse. Que faut-il faire?

— Dites-moi la vérité.

Alors, Vernet, tout à coup transformé, après avoir voulu que son jeune maître se battît avec Antony, ne pensait plus qu'à empêcher le combat.

Il raconta à la baronne d'Hervey tous les préparatifs du duel, lui apprit ce que nous savons, que le soir même une nouvelle entrevue des témoins devait avoir lieu, dans laquelle on devait décider si au lieu d'une rencontre à l'épée, on ne se battrait pas au pistolet.

Et Vernet gémissait en disant qu'à cette arme, il ne pouvait pas répondre de la vie de son maître. C'était ça qu'il fallait éviter. A l'épée l'élève de Vernet ne courait aucun danger.

Pendant que le brave serviteur se désolait, la vicomtesse de Lancy disait à son amie :

— Comprenez-vous, maintenant, ce qui se passera, Adèle? Ils se battront au pistolet et à courte distance. Vernet vient de vous le dire; Antony ne tirera pas et se laissera tuer par Philippe. Voilà pourquoi il vous a dit adieu.

— Non, non, cela est impossible, exclama Adèle, ne pensant plus à Vernet.

— Où allons-nous?

— Nous retournons chez le comte de Sancy.

Vernet regardait les deux femmes bouleversées, tout surpris de ce qu'il venait d'entendre.

Quoi! les deux femmes s'entendaient avec celui qui devait se battre avec Philippe! Elles l'avaient vu et elles y retournaient. Il n'osait parler, mais il était atterré. Mme de Lancy suivait son amie qui l'entraînait, ne cherchant pas à la faire revenir de son projet, comprenant bien que c'était le soir même qu'il fallait agir.

Puisque l'entrevue des témoins avait lieu le soir, c'est que l'on était décidé à se battre le lendemain. C'était donc immédiatement qu'il fallait entraver l'affaire.

Adèle ne doutait plus. Quand le petit coupé dans lequel elles venaient de monter se dirigea de nouveau vers l'hôtel du comte de Sancy, la baronne d'Hervey dit à son amie :

— Vous aviez raison, le malheureux se sacrifiait encore. Oh! je m'explique

maintenant son allure, l'accent de sa voix lorsqu'il m'a dit adieu. Il pensait : Son fils n'a rien à craindre; c'est moi qui succomberai.

La baronne d'Hervey était dans un état indescriptible. Ce n'était plus la logique et le bon sens qui la dirigeaient; elle n'obéissait qu'à sa volonté d'empêcher par tous les moyens la rencontre qui devait avoir lieu. Elle pensait fort justement que ce n'était plus un combat mais un suicide d'une part, un assassinat inconscient de l'autre.

La vicomtesse de Lancy, tout en partageant son émotion, essayait de la calmer; mais Adèle répondait toujours :

— J'ai peur! Dieu veuille que nous arrivions avant qu'ils soient partis!

Lorsque la baronne d'Hervey sortait de chez le comte de Sancy, nous avons dit que celui-ci recevait ses témoins.

Le capitaine de Casenac avait proposé que le duel eût lieu au pistolet; à cet effet, il s'était rendu chez le comte de Sancy pour prendre ses dernières instructions, et comme on voulait terminer les arrangements le soir pour que la rencontre eût lieu le matin à la première heure, le capitaine avait donné rendez-vous aux témoins du baron d'Hervey chez Antony.

Dans cette dernière entrevue les conditions seraient arrêtées et le rendez-vous pris pour le lendemain.

Le capitaine Casenac n'était pas bavard, on l'a vu. Il exposa en quelques mots à Antony les raisons pour lesquelles le pistolet serait préférable à l'épée. A l'épée, avait-il dit, étant tous les deux de première force, après un long combat, vous risquez de vous blesser gravement peut-être, mais non mortellement. Une nouvelle rencontre serait nécessaire qui pourrait amener le même résultat. C'est le contraire au pistolet : étant tous deux bons tireurs, infailliblement l'un de vous restera sur le terrain. Cela était dit de la façon la plus calme du monde.

Antony l'écouta froidement. On n'aurait pas dit qu'il s'agissait de lui. Il répondit :

— Mon cher capitaine, je suis absolument de votre avis. Une rencontre au pistolet est préférable. Ces messieurs vont venir tout à l'heure, je me retirerai, vous les recevrez dans mon bureau. Vous dresserez le procès-verbal de votre entrevue. Il faut absolument que nous en ayons fini demain avant dix heures. On se battra où ils voudront. Si la rencontre devait avoir lieu à l'étranger, il faut que nous partions ce soir, ces messieurs doivent être prêts. Sans cela, demain matin, rendez-vous à la première heure.

— Ce point est entendu, n'est-ce pas, messieurs?

— Parfaitement, répondit le capitaine.

— Voici les conditions que j'exige. Naturellement, on échangera autant de balles qu'il sera nécessaire, jusqu'à ce que l'un de nous soit à terre.

— Oui.

— A quinze pas...

— Oui.

— Tir à volonté...

— Oui.

— Chacun des adversaires pourra faire cinq pas...

Si calme que fût le capitaine, il eut un mouvement en arrière et exclama :

— Est-ce que vous êtes fou! Il reste cinq pas; mais c'est à bout portant!

— C'est bien cela.

— Mais c'est impossible.

— Je le veux.

Le capitaine regarda fixement Antony, puis échangea un regard avec son second et, résigné, il dit :

— Soit! Mais je ne sais ce que vont dire nos adversaires, quand nous allons leur faire part de ces conditions.

— S'ils ont véritablement le désir d'une rencontre mortelle, ils ne peuvent refuser.

— Je ne sais. J'avoue pour moi... je n'ose refuser... mais la chose me paraît épouvantable.

— Allons donc! capitaine, vous-même avez compris qu'une rencontre à l'épée menaçait de n'être pas sérieuse.

— C'est vrai, mais de là au tir à cinq pas, à volonté, tonnerre de Dieu! ça change.

— C'est ma volonté absolue.

— Cela vous regarde. Pour nous, comme à l'heure où vous me l'avez demandé, nous marcherons.

— Merci, fit Antony, en lui prenant la main.

— Nous ferons notre possible pour que la rencontre ait lieu autour de Paris.

— Comme il vous plaira.

A ce moment Louis frappa à la porte du cabinet, son maître alla lui ouvrir. Le vieux serviteur dit :

— Ce sont ces messieurs qui demandent la capitaine Casenac.

— Attends, tu les feras entrer tout à l'heure. Et s'adressant au capitaine :

— Les voici, je vous laisse, je rentre dans ma chambre où je vais terminer de mettre ordre à mes affaires. Car, je vous le répète : je compte que nous partirons ce soir ou demain matin.

— Soyez tranquille.

Antony étant rentré dans sa chambre, Louis introduisit dans le cabinet M. de Croissy et le duc de Gesvres.

Ces messieurs venaient déclarer que leur client, Philippe d'Hervey, acceptait la rencontre au pistolet, et qu'ils venaient en régler les conditions. Au premier mot que dit le capitaine Casenac d'une rencontre à quinze pas, avec faculté aux deux adversaires de marcher cinq pas et de tirer à volonté, de Croissy sursaûta et, blême d'épouvante, exclama :

— Mais c'est de la folie, ce serait un assassinat!

Le duc de Gesvres, au contraire, se frottant les mains, approuvait de la tête en disant :

— C'est fort bien ; ils veulent une rencontre sérieuse, ils l'auront ainsi.

De Croissy, se remettant, dit alors :

— Messieurs, je vous déclare d'abord que, pour ma part, je refuserais absolument de servir de témoin dans un pareil duel. Mais je ne suis pas seul, M. le duc de Gesvres approuvant, je ne peux aller contre lui. Ces conditions sont telles que je crois nécessaire d'en référer à notre client. S'il les accepte, je me retirerai, et par cela, forcément, la rencontre devra être remise à demain. Je vous demande donc, messieurs, de vouloir bien clore là notre entretien, afin de nous permettre de voir ce soir même M. d'Hervey. Nous nous retrouverons demain, à dix heures, au rendez-vous que vous fixerez, car nous n'étions venus ici que croyant n'avoir que quelques mots à échanger pour l'heure de la rencontre. Dans ces conditions nouvelles, tout est remis.

— Vous refusez? demanda le capitaine Casenac.

— Non pas, fit aussitôt le Petit-Jeune.

— Non, messieurs, reprit de Croissy, nous vous demandons le temps de consulter M. d'Hervey, car, je vous le répète, personnellement, je ne l'accompagnerais pas dans une semblable affaire. Nous pourrions, si vous le voulez, nous entendre en fixant la rencontre à quinze pas, le tir au commandement.

— Oh ! non, non, fit vivement le capitaine Casenac, ces conditions sont absolues, M. le comte de Sancy ne se battra pas si l'on ne veut pas les accepter.

— Très bien, messieurs, vous maintenez que M. le comte de Sancy ne se battrait pas si ses conditions n'étaient pas acceptées ?

— Oui, monsieur.

De Croissy causa à voix basse avec le Petit-Jeune. C'est ce dernier qui reprit :

— Messieurs, nous croyons nécessaire, pour dégager notre client de ce qu'il peut advenir, de dresser procès-verbal de ce que vous venez de nous déclarer. Y consentez-vous?

— Parfaitement, messieurs.

— Veuillez le rédiger vous-même, dit le capitaine Casenac en offrant le siège placé devant le bureau du comte.

Le procès-verbal fut dressé à haute voix par de Croissy, les quatre témoins le signèrent, puis MM. de Croissy et de Gesvres se retirèrent.

Antony, prévenu du départ des témoins de son adversaire, vint demander au capitaine ce qui était arrêté.

Il ne cacha pas sa mauvaise humeur en apprenant le remise de l'affaire au lendemain.

Les témoins se retiraient lorsque Louis parut tout bouleversé.

Ayant reconduit ces messieurs, il demanda à son vieux domestique ce qu'il voulait.

— Oh! monsieur, fit Louis, c'est Mme d'Hervey, accompagnée de Mme de Lancy, qui revient; elle veut absolument vous parler, elle est dans un état indescriptible.

— Qu'advient-il encore ? fit Antony ennuyé. Ne pouvais-tu dire que j'étais absent ?

— Oh! monsieur, j'ai dit cela, mais elles n'ont pas voulu m'entendre. Mme la baronne d'Hervey a dit qu'elle voulait vous parler, qu'il le fallait absolument, qu'elle resterait ici jusqu'à ce qu'elle vous ait vu.

Louis mentait de moitié : il avait bien dit à la baronne qu'il croyait que le comte de Sancy ne voudrait recevoir personne ce soir-là, mais il lui avait promis qu'il allait faire tout son possible pour le décider à venir. Car le vieux serviteur tremblait sur l'issue de la rencontre, et il n'espérait qu'en Mme d'Hervey pour l'empêcher.

— Allons! j'y vais, fit le comte. Si quelqu'un se présentait à l'hôtel, n'importe qui, introduis-le aussitôt afin de me débarrasser de ces visites.

— Bien, monsieur.

Et le comte se dirigea vers le salon.

CHAPITRE III

QUE CELUI D'ENTRE VOUS QUI N'A PAS PÉCHÉ LUI JETTE LA PREMIÈRE PIERRE !

En sortant de l'hôtel de la rue de Bourgogne, MM. de Gesvres et de Croissy se rendirent au faubourg Saint-Honoré, à l'hôtel d'Hervey, où Philippe leur client les attendait.

Le jeune homme était de mauvaise humeur. Bien convaincu que l'affaire se réglerait le soir pour se terminer le lendemain matin et espérant (il le désirait) que la rencontre eût lieu à l'étranger, il faisait ses préparatifs pour le voyage. Il était de mauvaise humeur, disons-nous, parce qu'il n'avait pas trouvé, dans Vernet, le serviteur zélé qu'il rencontrait d'habitude. Celui-ci était toujours ou dans sa chambre ou dans une pièce voisine, et chaque fois que le jeune homme avait quelque chose à lui dire, il ne pouvait le trouver. Il lui semblait qu'il l'évitait.

Était-ce à cause de l'émotion qu'il éprouvait en sachant que le lendemain matin le baron qu'il connaissait depuis son enfance allait risquer sa vie ? Il le croyait, mais il trouvait le sentiment mal venu à cette heure.

Celui-ci ne s'était relevé qu'en voyant les agents s'éloigner en entraînant l'homme qui l'avait attaqué. (Page 326.)

Attendant d'un moment à l'autre ses témoins et peut-être obligé de partir aussitôt, Philippe pensa à sa mère. Tout en désirant lui cacher ce qui se passait, il ne voulait pas partir sans l'embrasser, car le sort des armes pouvait faire de ce baiser son dernier adieu. Tout en préparant ses affaires, sans en avoir conscience, il parlait tout haut; il disait :

— Pauvre femme ! Je lui laisserais de moi un trop pénible souvenir, il faut absolument que je la voie. Que diable ! j'aurai bien le courage de me faire une

physionomie gaie pendant quelques minutes. Je vais prévenir ma mère. Alors il appela Vernet; contrairement à ce qu'il voyait d'habitude, l'ancien hussard, au lieu de s'empresser d'accourir à son ordre, ne répondit pas. Philippe crut même qu'il s'éloignait.

Il ouvrit la porte, et ne le voyant pas, croyant qu'il s'était trompé, pensant que Vernet était remonté dans sa chambre, il appela le valet de pied qui fermait l'antichambre, et il lui demanda :

— Savez-vous si Mme la baronne d'Hervey est encore chez elle ; si elle est couchée ?

— Monsieur le baron, madame est sortie tout à l'heure.

— Comment ! madame est sortie à cette heure-ci ?

— Oui, monsieur le baron. Madame était rentrée pour parler à monsieur le baron, monsieur n'était pas ici, il n'y avait que Vernet.

Je crois qu'elle l'avait chargé d'une commission pour monsieur le baron.

— Que me dites-vous là ? Ma mère a vu Vernet, et il ne m'a pas dit ça ; il m'a dit au contraire qu'il ne pouvait pas se bouger.

— C'est vrai, monsieur le baron, et sur l'ordre de madame, nous avons dû, Justin et moi, l'aller chercher dans sa chambre et l'aider à descendre.

— Qu'est-ce que vous me dites là ? Comment ! il a joué cette comédie, et il ne m'a rien dit ? Allez me chercher Vernet, vivement, dans sa chambre.

— Je vais dire à Justin de m'accompagner, et nous le porterons.

— C'est inutile, montez seul, dites-lui que je lui ordonne de venir immédiatement, ou je vais le chercher moi-même.

— Oh ! mais, monsieur, fit le valet de pied, je vous assure qu'il est très malade, nous l'avons porté, il ne tient plus de...

— Allez ! vous dis-je, et hâtez-vous.

Et, furieux, Philippe marchait à grands pas dans la chambre.

Quelques minutes après, Vernet descendait, précédant le valet de pied, étourdi du changement qui s'était si subitement opéré dans son état.

L'ancien hussard était blême. En toute autre occasion Philippe n'aurait pas manqué d'éclater de rire en le voyant, tant son visage était transformé et par le coup de fleuret qui l'avait gonflé et tuméfié, et par son ahurissement craintif. Vernet tremblait de tous ses membres.

Après avoir parlé à la mère, c'est-à-dire après avoir manqué à la parole qu'il avait donnée à Philippe, il allait être obligé de répondre au fils, après la parole qu'il avait donnée à la baronne d'Hervey. Dès qu'il parut, Philippe s'écria :

— Eh ! que signifie cette comédie, monsieur Vernet ? Vous me mentez, vous me trompez, vous avez vu ma mère, vous ne m'avez rien dit. Elle vous a parlé, vous ne le me dites pas. Ah çà ! maintenant, toi aussi tu me trahis ?

— Oh ! non, non, monsieur, exclama Vernet, ne dites pas ce mot-là, je ne

suis pas un traître. Je ne peux cependant pas désobéir à votre mère. Elle m'a commandé au nom du général, de votre père.

— Elle sait tout alors?

— Oui, monsieur Philippe, tout, tout. Ah! c'est affreux à voir, l'état dans lequel elle est. Mais ce n'est pas moi qui lui ai tout dit, je vous le jure.

— Quel est le misérable qui a été trouver cette pauvre femme? Que t'a-t-elle dit? Que veut-elle?

— Elle veut à tout prix vous empêcher de vous battre.

Philippe haussa les épaules en disant :

— Cela est impossible. Elle n'est pas là; elle est partie?

— Oui, monsieur, fit Vernet, baissant la tête, redoutant un nouvelle demande, tremblant d'être obligé de dire où était allée la baronne.

En ce moment, on frappait à la porte, Vernet s'empressa d'aller ouvrir; c'était le valet de pied qui venait annoncer que MM. de Croissy et de Gesvres demandaient à parler au baron d'Hervey. Il les avait fait entrer dans le fumoir du baron.

Aussitôt, Philippe dit :

— C'est bien, dites à ces messieurs que j'y vais immédiatement.

Puis, s'adressant à Vernet :

— Toi, tu vas rester ici; il faut que je te parle. Je suis étourdi de ton hypocrisie; je ne te croyais pas capable de me tromper.

— Oh! monsieur Philippe, protesta l'ancien hussard, ne me dites pas ça! Je vais vous dire tout, tout!

— Attends-moi, dit Philippe; nous causerons tout à l'heure

Le jeune homme alla rejoindre ses témoins.

Quand de Croissy lui montra le procès-verbal et lui dit les graves conditions que l'on exigeait, Philippe se raidit, une large pâleur couvrit son visage; mais ce fut un nuage presque imperceptible qui passa sur son front. Il se dompta tout aussitôt, et répondit froidement :

— C'est bien, j'accepte. Terminez ce soir et finissons-en demain.

— A la bonne heure! fit le duc de Gesvres, je savais bien que vous accepteriez et que nous pourrions régler l'affaire.

— Pardon, fit aussitôt de Croissy, mon cher Philippe, je suis trop ton ami pour aller plus loin. D'une part, je désapprouve un duel dans ces conditions: puis j'avoue franchement que je ne me crois pas le courage d'y assister. Il est encore temps aujourd'hui, ce soir, de trouver un ami qui me remplacera et qui terminera l'affaire.

Philippe regarda son ami avec surprise, puis d'une voie émue il lui dit :

— Si tu m'abandonnes, de Croissy, de ma vie je ne te pardonnerai. C'est parce que j'avais besoin d'un véritable ami que je me suis adressé à toi, c'est parce que j'étais certain que lorsque je te révélerais les motifs de ma querelle, tu serais prêt à tout, que je t'ai confié le soin de cette affaire... Me refuser

maintenant, c'est me blesser... reculer parce que les conditions sont sérieuses serait une lâcheté, dont tu ne veux pas me rendre coupable...

De Croissy baissait la tête, il était très embarrassé pour répondre, et lorsque Philippe insistant lui dit :

— De Croissy, réponds-moi... Veux-tu nous fâcher?

— Non, j'irai jusqu'au bout... Mais de quel éternel remords je serais poursuivi, s'il arrivait un malheur.

— Eh! sapristi, monsieur de Croissy, fit le Petit-Jeune, vous n'êtes pas dans votre rôle... J'accompagne notre ami sur le terrain avec la conviction qu'il y couchera son adversaire.

De Croissy sembla se secouer pour se débarrasser des idées noires qui le tourmentaient et s'écria :

— Vous avez raison... Tu le veux..., soit!

— Merci, fit Philippe, lui pressant les mains.

Le Petit-Jeune, après avoir regardé l'heure à sa montre, dit :

— Il est bien tard pour en finir ce soir. — Nous sommes obligés de remettre l'affaire à demain, maintenant.

— Cela me contrarie, mais puisque vous ne pouvez l'éviter, faites donc que cela se termine dans la matinée.

— Arrêtons définitivement tout ce soir, reprit de Croissy. Puisque tu acceptes, nous ne te reverrons que pour nous rendre sur le terrain. A la première heure, demain, nous terminerons avec les témoins. Trouve-toi, à onze heures, chez Brébant; l'affaire ne pouvant avoir lieu que dans l'après-midi, nous déjeunerons.

— C'est entendu, à onze heures, chez Brébant.

— Mais fixons bien tout, dit le Petit-Jeune. On se battra ainsi que l'exigent ces messieurs.

- Oui, oui, j'accepte.

— Naturellement dans les environs de Paris?

— Oh! oui, en partant demain cela remettrait la rencontre à après-demain et je ne vous cache pas que je suis las, je ne vis plus, je ne dors plus, dans l'état d'énervement dans lequel je suis...

— Encore un peu de patience.

— Nous nous procurerons des armes neuves demain matin.

— En sortant d'ici, dit le Petit-Jeune, je passe au cercle, où je trouverai le docteur et je lui donnerai rendez-vous, il déjeunera avec nous.

— C'est cela...

— Au revoir, couche-toi, repose-toi bien pour être dispos...

— Soyez tranquille, je serai calme et froid.

Ils se serrèrent la main. Philippe reconduisit ses témoins pour venir retrouver Vernet qui, tout tremblant, l'attendait dans le salon.

— Maintenant, à nous deux. Malgré ma défense, tu as tout dit à ma mère.

— Non! monsieur Philippe, je vous jure que je n'ai rien dit. D'abord,

Mme la baronne savait tout. Elle m'a questionné sur la rencontre. Je lui ai dit la vérité, que je ne savais rien... puis qu'on devait se battre, mais que rien n'était encore arrêté.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Oh! je ne sais pas... Mme la baronne m'a dit que c'est moi qui étais la cause de tout cela...

Il parut hésiter, puis, comme s'il prenait un parti :

— Je veux tout vous dire... moi, si j'ai aidé à ça, la vérité, c'est que mon général me l'avait ordonné, votre adversaire était un ennemi, et quand j'ai prononcé son nom...

— Le nom de qui?

— De cet Antony... j'ai dit : M. Philippe tuera ce misérable, ce gredin d'Antony... Ah! alors j'ai été bouleversé... Mme la baronne m'a commandé de parler plus respectueusement de ce misérable.

— Que me dis-tu là? fit Philippe.

— La vérité, monsieur; mais ce n'est pas tout, j'ai entendu que Mme la baronne disait qu'elle revenait de chez M. le comte de Sancy.

— Ma mère a été chez le comte de Sancy! exclama le jeune homme, qui devint pâle...

— Oui, monsieur Philippe...

— Qu'a-t-elle été faire?

— Je ne sais pas, mais je me doute qu'elle veut empêcher ce duel.

— Oh! mais cela est atroce... ma mère chez ce misérable ! Quel accueil lui a-t-on fait?... l'a-t-il reçue?...

— Je ne sais, mais elle est partie d'ici ne vous trouvant pas, pour retourner chez le comte

— En ce moment, ma mère est chez lui...

— Oui, monsieur, j'ai entendu, après l'avoir dit ici, qu'elle donnait l'adresse au cocher.

— Oui, mais, c'est épouvantable... Mais je deviens un lâche, pour lequel une femme va demander grâce... Mais je deviens ridicule. Oh ! mon Dieu !

Et le jeune homme, bouleversé, fou de rage et de colère, marchait dans le salon, arrachant ses cheveux...

— J'étais là, arrêtant les conditions du combat, pendant qu'elle allait supplier qu'on m'épargnât... Et tu ne me disais rien, brute, tu me laissais déshonorer.

— Monsieur Philippe, mais ce n'est pas moi qui...

— Tais-toi, viens, viens avec moi. Oh ! il faudra bien qu'il se batte ; il faut que je voie du sang... Et devant ma mère, je le souffletterai, le misérable...

— Voulez-vous des armes? demanda Vernet, se disposant à suivre son maître.

— Non, non. Il dirait que je veux l'assassiner. Viens, Vernet.

— Et Philippe se précipita hors de l'hôtel, suivi par son fidèle hussard.

Dans la rue, il héla une voiture et monta dedans. Vernet grimpa près du cocher et donna l'adresse du comte.

La distance est courte du faubourg Saint-Honoré à la rue de Bourgogne, la voiture ne mit que quelques minutes à la franchir. Lorsqu'elle s'arrêta devant l'hôtel du comte de Sancy, Vernet sauta du siège, se précipitant pour ouvrir la portière à son maître. Mais celui-ci, que la fièvre brûlait, celui-ci qui se tordait d'impatience depuis le départ, avait déjà mis pied à terre. Il entra dans l'hôtel en disant à l'ancien hussard :

— Attends-moi ici, et ne bouge pas.

En le voyant dans la cour de l'hôtel, cherchant le côté par lequel il devait se diriger, le portier vint à lui et lui demanda :

— Que voulez-vous, monsieur ?

— Je veux parler immédiatement au comte de Sancy.

Le portier allait l'éconduire; il disait déjà qu'à cette heure, le comte ne pouvait recevoir, lorsqu'un valet de pied vint aussitôt dire que le comte avait donné l'ordre d'introduire immédiatement ceux qui se présenteraient.

— Alors, allez, monsieur, dit le portier, indiquant le valet de pied, qui s'inclinait, se disposant à conduire le jeune baron.

Quand le valet et le visiteur disparurent sous le vestibule, le concierge, maugréant, vint se placer sur l'angle de la porte, comme pour respirer l'air du soir. Il remarqua les deux voitures attendant à la porte. Sur l'une d'elles, était appuyé Vernet, furieux, grognant, tirant ses moustaches comme s'il voulait mieux fermer sa bouche pour empêcher les jurons et les sacrements d'en sortir, roulant des yeux terribles en regardant le portier, qu'il considérait comme un ennemi.

Ah ! l'ancien hussard avait de la peine à contenir sa rage. Il aurait voulu satisfaire sa colère sur quelque pékin. Si le portier avait seulement osé lever les yeux sur lui, il n'aurait pas hésité à lui sauter à la gorge.

Il crispait ses mains, grinçait des dents, regardant toujours autour de lui sans trouver personne ; la rue était déserte à cette heure.

Tout à coup, un homme se glissa le long du mur; il était négligemment vêtu, tout en ayant un chapeau haut de ferme, une longue redingote boutonnée jusqu'au col. Il portait sous son bras une serviette d'avocat. S'arrêtant devant le concierge de l'hôtel, il le salua obséquieusement et lui demanda si l'on pouvait voir Baptiste.

Le concierge répondit qu'il ne savait pas si M. Baptiste était là ; qu'en tout cas ce n'était pas l'heure de rendre visite aux gens de la maison.

Vernet, en voyant l'homme, l'avait regardé des souliers au chapeau, grognant : « Qu'est-ce que c'est encore que ce particulier-là ? Que vient-il faire ici ? » Il avait un peu penché la tête pour écouter ce qu'il demandait ; il avait entendu le concierge l'éconduire, puis l'individu reprendre alors :

— Excusez-moi, monsieur. Puisque je ne peux voir M. Baptiste, je

peux alors demander à vous-même le renseignement que je venais réclamer de lui.

— Quel renseignement? dit le portier d'un air hautain.

— On parle beaucoup d'un duel entre M. le comte de Sancy et M. le baron d'Hervey. Connaissant par ses bontés M. le comte de Sancy, ayant pour lui une reconnaissante affection, je voulais savoir quand ce duel avait lieu. Depuis que j'ai connaissance de cette rencontre, je vis dans la plus grande inquiétude. Ah ! monsieur, si le malheur voulait qu'un homme aussi bon, aussi généreux, tombât victime d'un écervelé...

L'individu finit sa phrase par un cri que répéta le concierge. C'est que Vernet qui écoutait le dialogue, disait en fermant ses poings : « De quoi vient se mêler ce particulier-là ; qu'est-ce que ça lui fait qu'on se batte ? Son bon... son généreux..., ça me fait l'effet d'un mouchard ! De quoi ! Qu'est-ce qu'il dit ?... M. Philippe, un écervelé ! Attends, mouchard. »

L'ancien hussard s'était précipité sur lui et lui avait asséné un coup de poing entre les deux épaules, ce qui avait achevé la phrase ; d'un autre coup, il avait envoyé rouler le portier dans la cour de l'hôtel. Il y avait longtemps qu'il avait envie de passer sa rage, le brave Vernet, et il s'était tant retenu, il voulait se rattraper. Aussi se précipita-t-il sur les deux malheureux qu'il avait jetés sur le pavé, et tapant à tour de bras, et sur l'un et sur l'autre, il s'écriait pour s'exciter :

— Ah ! gredins ! ah ! sales pékins ! vous dites du mal de mon maître ! ah ! l'on dit que je suis la cause de ce qui arrive, ah ! je vais vous faire payer ça. Et il tapait, il tapait à s'en fouler le poignet, n'écoutant ni les cris désespérés du malheureux concierge qui appelait sa femme à son secours en gémissant :

— A l'assassin ! Zénobie, à moi...

Ni les protestations du malheureux qui criait :

— Laissez-moi ! je suis maître Leclaqué, ancien notaire, c'est Mme de Sirvan qui m'envoie, vous me payerez cher ce que vous me faites.

Mais rien n'arrêtait l'ancien hussard, il frappait toujours et les deux cochers qui se trouvaient à la porte durent sauter de leur siège pour se précipiter sur Vernet et l'arracher de dessus le malheureux qu'il frappait.

Me Leclaqué, une fois debout, ramassait les papiers qui s'étaient échappés de sa serviette, relissait son chapeau du revers de sa manche, en disant :

— Misérable ! je saurai qui vous êtes, vous payerez cher ce monstrueux attentat !

Le concierge, une fois debout, s'était mis précipitamment à courir du côté du Palais-Bourbon.

Me Leclaqué se glissait le long du mur pour fuir, effrayé de voir l'ancien hussard se débattre entre les bras des cochers, écumant de rage et lui criant :

— Tu veux savoir ce que je suis ? C'est à Vernet, brigadier au 3e hussards, que tu as eu affaire. Tu te sauves, lâche ! mais viens donc !

Leclaqué se sauvait, quand le hussard, se débarrassant de ceux qui le tenaient, se mit à sa poursuite.

Me Leclaqué, en voyant le hussard se précipiter de nouveau vers lui, se sauvait plein d'épouvante. Les injures et les menaces, les défis que jetait Vernet, stimulaient encore plus l'ancien notaire. Qu'avait-il fait à cet homme, qui assurément en voulait à sa vie? Cet inconnu augmentait son effroi.

Il courait, il courait, haletant; mais, moins leste que l'ancien hussard, il perdait du terrain, la force allait lui manquer, et déjà il sentait presque derrière lui le souffle de son bourreau.

Il se heurta tout à coup à un groupe d'hommes qui venait devant lui, et au même moment il sentit la lourde main de celui qui le poursuivait s'abattre sur lui, il s'écroula presque sur le choc, le malheureux se croyait perdu... il était sauvé.

Il s'était jeté dans un groupe d'agents que venait de requérir le concierge de l'hôtel du comte de Sancy.

Le portier, désignant Vernet aux agents, leur dit :

— Arrêtez-le ! c'est lui ! le voilà ! l'assassin !

Les agents voulurent s'emparer de l'ancien hussard. C'était tenter une rude besogne, car celui-ci, aveuglé par la rage et la colère, ne voyant et ne discernant plus, se débattait en invectivant et en frappant ceux qui voulaient l'appréhender. Il ne fallut pas moins de cinq hommes, non pour conduire, mais pour traîner le malheureux Vernet au poste du Palais-Bourbon, et dans quel état, mon Dieu ! Déchiré, abîmé, contusionné, Vernet ne sentait rien. Son corps était habitué aux coups, depuis les leçons qu'il avait données à son jeune maître.

Quand, épuisé, ne pouvant plus se tenir, il se laissa tomber dans le poste, sa veste et sa chemise déchirées, laissant voir son torse, les agents ne furent pas peu étonnés de lui voir le corps tout tigré. Ses chairs avaient un peu l'aspect de l'estomac d'une dinde truffée. Aussi les agents s'éloignèrent-ils vivement après l'avoir traîné dans le violon, s'essuyant les mains en disant :

— En voilà un qui a une vilaine maladie, ça lui fera du bien d'aller au Dépôt. Là, on le guérira.

Le concierge de l'hôtel faisait sa déposition au brigadier du poste, accusant Vernet seulement de guet-apens, introduction la nuit dans une maison habitée, de tentative d'assassinat, cela dans un but qu'il ignorait, mais qui assurément devait avoir le vol pour mobile.

Dans la bagarre on avait laissé étendu dans le ruisseau Me Leclaqué. Celui-ci ne s'était relevé qu'en voyant s'éloigner les agents qui entraînaient l'homme qui l'avait attaqué.

Ah ! le pauvre malheureux était lugubre à voir. C'est avec peine qu'il se

— Demain, vous me tuerez, vous! (Page 342)

releva, qu'il s'assit sur le bord du trottoir, s'essuyant avec son mouchoir, essayant de remettre ses vêtements en ordre.

Le chapeau qu'il lissait avec tant de soin ressemblait à un soufflet d'accordéon lorsqu'il le remit sur sa tête. Il rangea avec soin ses papiers dans sa serviette et se redressa péniblement; c'est à peine s'il pouvait se traîner sur ses jambes. Ah! il ne pensait pas à se plaindre, le malheureux Leclaqué! Il n'avait aucun désir de se retrouver en présence de celui qui l'avait si vigoureusement traité.

Me Leclaqué n'avait pas reconnu l'homme qui l'avait frappé, et cependant l'attaque dont il avait été victime ne l'étonnait que médiocrement. On eût dit que ce n'était pas la première fois que semblable chose lui arrivait.

Peut-être Me Leclaqué avait il dans sa vie fait des misères à de pauvres gens ne pouvant lui répondre, mais qui se vengeaient ainsi lorsqu'ils le rencontraient. C'est ce qu'il paraissait croire en disant d'un air résigné :

— Voilà ce que ça coûte d'avoir été huissier!

Le malheureux renonçait même à l'espoir de faire punir ceux qui le traitaient ainsi. C'est que Me Leclaqué n'aimait pas à se trouver en face de la justice, même comme plaignant. Il évitait avec soin tout ce qui pouvait le faire aller dans un bureau de police.

Le malheureux, en marchant, gémissait, se tâtant, se frictionnant et disant :

— Et il faut aller ce soir Chaussée-d'Antin, c'est épouvantable! Demain, j'en suis convaincu, je ne pourrai remuer ni bras ni jambes. Ah! le coquin! quel peut être celui-là? Un individu que j'aurai fait vendre et qui me suivait, car il me guettait, le misérable!

En arrivant au quai, il héla une voiture et se fit conduire rue de la Chaussée-d'Antin.

Quand il parut devant la vicomtesse de Sirvan, elle exclama :

— Ah! mon Dieu! Leclaqué, dans quel état êtes-vous, d'où sortez-vous, que vous est-il arrivé?

— C'est pour le service de Mme la vicomtesse que j'ai failli me faire assassiner.

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous là, par qui?

— J'arrivais à l'hôtel du comte de Sancy prendre le renseignement dont madame m'avait chargé, afin de savoir si définitivement ce duel avait lieu demain matin. Au premier mot, un homme que je ne connais pas s'est rué sur moi, il m'a roué de coups, je me suis sauvé, il m'a poursuivi, m'a rejoint et m'a mis dans cet état.

— Devant l'hôtel du comte de Sancy, dites-vous; et quel est le misérable?...

— Oh! ne cherchez pas, madame, je vais me hâter de vous dire ce que je sais et rentrer chez moi me soigner, car je crains bien demain de ne pouvoir quitter le lit.

— Ah! mon pauvre Leclaqué, vous allez vous reposer un peu, vous remettre, on va vous soigner ici.

— Non, madame, je vous remercie, ne vous inquiétez pas, je suis un peu habitué à cela. Je dois vous dire ce que je sais, madame. Le duel n'a pas lieu demain matin, ils se battent au pistolet. Lorsque j'ai été si violemment attaqué, je voulais prier le concierge de me faire savoir demain, ainsi que vous me l'aviez recommandé, où le duel aurait lieu, afin que, si cela eût été nécessaire, vous puissiez vous y rendre, et vous ne le savez pas, je venais prier

madame d'envoyer demain un autre que moi, je ne me sentirai plus le courage de retourner dans cette maison, je ne puis...

— Oh! cela est impossible, il faut coûte que coûte que vous vous occupiez de cela, vous coucherez ici, on vous soignera, demain vous serez en état, vous vous ferez accompagner, s'il le faut. Demain matin, la personne que vous savez revient avec Rachel, il faut donc absolument que nous sachions l'endroit où a lieu la rencontre; j'ignore l'heure de son arrivée. Peut-être n'aurons-nous que juste le temps d'arriver sur le terrain pour empêcher un malheur. Vous prendrez du monde ici, s'il le faut. Au jour vous les posterez près de l'hôtel du comte de Sancy, il faut que je sois renseignée.

— Madame, je le sens bien aujourd'hui, je serai incapable d'agir demain.

— Il le faut, vous dis-je; mais, Leclaqué, vous savez bien l'importance de cette affaire. Tout dépend de ce qui se passera demain. Si la rencontre est évitée ainsi, vous comprenez bien que cela ne peut se terminer que par le mariage que nous voulons. Allons, Leclaqué, du courage. Après cette affaire, vous aurez de quoi vous reposer.

— J'obéirai à madame, fit Me Leclaqué avec résignation.

— A la bonne heure! Vous allez vous reposer ici, on va vous soigner et avec du repos cela ira mieux; croyez-moi.

Me Leclaqué hochait la tête d'un air de doute; mais, se domptant, les affaires reprirent le dessus et il dit :

— Madame la vicomtesse est-elle bien sûre que la personne qu'elle a envoyée ramènera Mlle Rachel?

— J'en suis assurée. Maintenant, on doit être près de la jeune fille, s'ils ne sont déjà en route, et ils doivent arriver demain matin à Paris par l'un des premiers trains.

— On aura été bien vite.

— Il le fallait. Vous comprenez qu'en voyant les hésitations de Mme de Lancy, qui hésitait à faire venir la mère, j'ai dû agir, prévoyant ce qui arrive, c'est-à-dire que la rencontre aurait lieu demain. Le comte, en refusant de nous recevoir le matin, continuait un système qu'il avait commencé avec moi; sa promesse de nous recevoir ce soir ne servait qu'à gagner du temps, et ainsi nous perdions toutes chances d'entraver cette affaire. En quittant Mme de Lancy, j'ai fait partir ma femme de chambre, qui est fort adroite, vous la connaissez, avec une lettre rappelant immédiatement Mlle Rachel près de son oncle dont la vie est en danger. Pour éviter tout soupçon, je lui disais de ramener avec elle les personnes qui l'accompagnent. Demain matin, Mlle Rachel sera ici. Il faut que nous sachions où la mener.

Sur l'ordre de la vicomtesse, Me Leclaqué fut conduit dans une chambre. On s'empressa autour de lui. Lotionné, frictionné, couvert de compresses, on le coucha. L'ancien huissier s'endormit comme un juste, sans colère, acceptant la correction qu'il avait reçue par un inconnu sans l'accuser. Dans l'exercice de son ministère, il avait fait tant de malheureux qu'il ne pouvait se plaindre

du mal qu'on lui avait fait. Il était fortement convaincu que celui qui l'avait frappé était une ancienne victime qu'il avait assaillie à coups de papier timbré. Il se consolait en disant que c'était une dette de moins.

Mme de Sirvan avait recommandé qu'on l'éveillât au jour. Elle avait dit en outre que deux de ses domestiques accompagneraient Me Leclaqué, se mettraient à sa disposition, obéiraient à ce qu'il commanderait. La vicomtesse, on l'a vu, n'avait pas perdu une minute. Elle avait deviné les hésitations de Mme d'Hervey, elle ignorait le passé et jugeait qu'elle ne pouvait compter que sur elle. Aussi, rentrée chez elle, elle avait envoyé sa femme de chambre avec mission de ramener Mlle de Sancy.

Son plan était des plus simples. Elle savait que Philippe aimait Rachel, elle était assurée que Rachel avait remarqué le jeune homme : c'était de cet amour qu'elle voulait se servir pour empêcher le duel. Ni le comte, ni Philippe, ne pouvaient repousser la jeune fille, tous deux étaient obligés de l'écouter, et la situation naîtrait de la rencontre.

En permettant à Rachel de retourner, dès son arrivée à Paris, chez son oncle; en lui laissant le soin de décider le comte de Sancy à renoncer au duel, elle risquait de ne pas réussir.

Le comte, seul avec elle, reprenait son autorité et repoussait la jeune fille, refusant d'écouter ses prières; ou il l'éloignait de nouveau en l'assurant que l'affaire était arrangée.

Dans les deux cas, tout était compromis, surtout ce qui dirigeait les agissements de la vicomtesse, c'est-à-dire le mariage de la jeune fille avec Philippe.

Il ne fallait pas que l'affaire s'arrangeât entre les témoins; alors le duel n'avait pas lieu, mais les adversaires restaient séparés.

Elle voulait brutaliser la situation, obliger les deux hommes à se tendre la main en tenant celle de la jeune fille.

C'était le lendemain matin que Rachel devait venir. Elle voulait l'aller chercher à la gare, lui raconter à sa façon ce qui se passait, l'effrayer et la troubler assez pour être entièrement maîtresse d'elle, afin de la diriger à sa guise.

C'est après avoir bien arrêté son plan dans tous ses détails, que Mme de Sirvan rentra dans sa chambre.

Nous avons laissé le comte de Sancy au moment où, quittant ses témoins, il se dirigeait vers le salon dans lequel l'attendait la baronne d'Hervey. Antony était ennuyé de cette nouvelle visite. Il avait assuré à Adèle que son fils n'avait rien à redouter, que voulait-elle donc?

Résolu à se rendre sur le terrain pour s'y faire tuer, il aurait désiré n'être plus tourmenté, occuper la nuit qui lui restait à mettre ordre à ses affaires et assurer la situation de sa nièce.

C'est le front soucieux, l'air ennuyé, qu'il parut dans le salon.

Aussitôt, Adèle se précipita vers lui. Il la regarda quelques secondes,

étonné du changement qui s'était opéré en elle. Ce n'était plus la femme qu'il venait de quitter, toute tremblante d'émotion après la promesse qu'il lui avait faite. C'était une femme ardente, le regard flamboyant, rajeunie par la fièvre qui colorait son visage. Elle lui fit l'effet d'une apparition. Il la revoyait dans son costume de soirée, décolletée, telle qu'il l'avait quittée il y avait vingt-cinq ans, lorsqu'elle se jetait dans ses bras en lui disant :

— Je t'aime! tue-moi!...

Elle s'était élancée vers lui, lui pressait les mains, elle lui parlait avec la même chaleur qu'autrefois. C'était Adèle, sa maîtresse, qu'il retrouvait devant lui. Elle disait :

— J'ai tout compris, et je reviens te dire que je ne veux pas de ton sacrifice. Je veux que tu vives, entends-tu, je ne veux pas que tu te fasses tuer par ton enfant. Je dirai la vérité à tous, je n'ai plus rien à cacher aujourd'hui, c'est à mon tour de racheter le mal que j'ai fait. Non, tu ne te battras pas, tu ne te feras pas tuer par ton enfant. Après tout, je suis libre maintenant, je suis veuve ; mon fils est un homme. Il ne peut souffrir de ce qu'on dira de sa mère, et je dirai à tous que tu étais mon amant. Libre aujourd'hui, je viens te dire qu'il faut que tu m'obéisses, car l'amour que j'avais pour toi ne s'est jamais éteint. Je l'ai caché, étouffé, pour élever mon fils. Je t'aime toujours, Antony! Je ne veux pas que tu meures, entends-tu? Je viens te répéter ce que je te disais autrefois : Ta vie est à moi comme l'homme est au malheur. Fais ce que tu voudras, mais il faut que ce duel n'ait pas lieu, il le faut ou sinon c'est moi qui dirai à Philippe :

— Épargne cet homme, c'est ton père.

Antony était tout bouleversé devant ce flot de paroles incohérentes, il restait sans pouvoir répondre, balbutiant :

— Tais-toi, Adèle, ce que tu demandes est impossible.

Alors Adèle passa ses bras autour de son cou et lui dit :

— Antony, Antony, je sais qu'on viendra te chercher ce soir, je sais que vous allez vous battre demain. Je veux que tu viennes avec moi, que tu restes avec moi, je ne te quitterai pas! Tu ne peux repousser celle que tu as perdue.

En la tenant dans ses bras, en sentant glisser sur son visage son haleine brûlante, en rencontrant ses regards, en la voyant belle comme autrefois, en sentant sous ses mains tressaillir sa chair; ébloui par ses épaules superbes, il se rajeunissait, il revoyait celle qu'il avait aimée, plus belle qu'autrefois. Son sang le brûlait. Il avait peine à contenir son désir de prendre la jeune femme entre ses bras, appuyer ses lèvres pour lui dire :

— Je t'aime toujours.

Il fit un suprême effort et essaya de la repousser.

— Grâce ! criait Adèle, grâce ! pitié, au moins pitié!

A ce moment la porte du salon s'enfonça, Philippe parut, blême de colère. Voyant sa mère presque dans les bras du comte, le suppliant; en entendant

crier pitié, grâce, un épouvantable juron sortit de ses lèvres, et il s'élança en s'écriant :

— Misérable! n'outragez pas la mère pour lui vendre la vie de son fils!

— Sa main levée allait s'abattre sur le visage du comte de Sancy, mais celui-ci avait vu le mouvement; rapide, il lui saisit le poignet et, d'un mouvement violent, il rejeta le jeune homme jusqu'au milieu du salon.

Alors, fou de colère, aveuglé par l'outrage qui l'avait menacé, il s'écria :

— Oh! c'en est trop, je vous tuerai demain.

La baronne d'Hervey, épouvantée, regardait et son fils et Antony. A ce dernier mot, elle jeta un cri, et allait tomber sur le tapis, lorsque Philippe, s'élançant, la reçut dans ses bras.

Mme de Lancy et Louis s'étaient précipités dans le salon et essayaient de calmer le comte. Philippe portant sa mère dans ses bras la traînait hors du salon.

Prêt à franchir la porte, il jeta un regard de défi et de mépris au comte de Sancy, en lui disant :

— Demain vous me tuerez, vous! Vous croyez qu'il est aussi facile de tuer un homme dans un combat que d'assassiner une femme, nous verrons cela.

— Misérable! fit le comte.

Philippe emporta sa mère jusqu'à la voiture. Il chercha Vernet auquel il aurait voulu la confier pour la ramener à l'hôtel, et remonter braver le comte, Vernet étant introuvable il dut accompagner sa mère jusqu'à l'hôtel.

Mme de Lancy, effrayée par l'épouvantable scène à laquelle elle venait d'assister, essayait de calmer le comte, d'atténuer l'inqualifiable agression de Philippe. Mais Antony qui s'était calmé aussitôt lui dit :

— Tout cela devait finir ainsi un jour ou l'autre. C'est la faute ancienne que nous payons aujourd'hui. C'est le châtiment que la justice a refusé à la société, et qui nous vient par le destin. Cette femme coupable souffrira par la mort de son fils, et moi je me ferai justice moi-même.

— Antony, vous ne tuerez pas votre enfant.

— Je le tuerai, vous dis-je. Je me tuerai ensuite. Il faut ce sang pour laver l'honneur de cette maison.

— Oh! mais c'est épouvantable! exclama la vicomtesse de Lancy en pleurant et en tombant presque défaillante sur un fauteuil.

Sur un signe fait à Louis par Antony, on s'empressa autour d'elle et ayant donné l'ordre à son vieux serviteur de ne plus le déranger il rentra dans ses appartements.

CHAPITRE IV

LE PASSÉ

Philippe était monté dans la voiture avec sa mère. Il l'avait assise près de lui et la tenait dans ses bras. La baronne d'Hervey était évanouie ; par moments ses membres s'agitaient dans des spasmes nerveux, ses lèvres remuaient, elle parlait. Philippe écoutait et ne pouvait rien entendre. Il était plus ennuyé qu'effrayé de l'état de sa mère, dont la nature nerveuse était souvent sujette à ces syncopes. Après une émotion violente, il lui fallait quelques heures de repos pour reprendre connaissance.

— Que s'était-il passé ? se demandait Philippe.

Il regardait sa mère et ne pouvait s'expliquer son costume de soirée. Pourquoi avait-elle revêtu ce costume ?

Ce ne pouvait être pour se rendre chez le comte de Sancy.

Était-elle en soirée et avait-elle appris par les invités avec lesquels elle se trouvait, et la querelle et le duel qui devait avoir lieu le lendemain ? Si cela était, sa mère avait dû comprendre aussitôt le motif qui l'avait dirigé ; alors elle était revenue à l'hôtel, elle avait interrogé Vernet et avait tout appris.

Mais où diable était passé Vernet ? Qu'était devenu cet imbécile ? se demandait encore Philippe. Les démarches que la baronne d'Hervey avait faites avaient exaspéré le jeune homme, mais il se l'expliquait facilement. Avant tout, elle était mère, sachant que son fils devait se battre avec le comte de Sancy, qui à tort ou à raison passait pour être très adroit dans l'art de l'escrime, elle n'avait vu que le danger que courait son enfant, et, avant tout, elle s'était résignée, pour empêcher ce duel, à se rendre chez l'homme qui l'avait outragée, croyant que cet homme, en raison du passé, ne pouvait se refuser à ce qu'elle venait demander.

C'est pour cela qu'il l'avait vue suppliante et demandant grâce. Heureusement il était arrivé à temps pour empêcher cette démarche d'avoir un résultat qui l'aurait rendu ridicule.

Lui qui connaissait la grandeur d'âme de sa mère, lui qui savait quelle noble et digne femme elle était, il souffrait à l'idée de l'humiliation qu'elle s'était infligée à cause de lui.

Quand il arriva à l'hôtel, il fit entrer la voiture jusque dans la cour, devant le péristyle. Le vieil hôtel était sombre, tout dormait.

Au valet de pied qui vint pour l'éclairer, il ordonna de se retirer, ne voulant pas qu'on vît sa mère défaillante. Il prit alors la baronne dans ses

bras et l'assit dans un fauteuil qui se trouvait dans un petit cabinet qui précédait sa chambre.

Alors, il sonna la femme de chambre. Celle-ci vint aussitôt.

Effrayée en voyant sa maîtresse inanimée, elle s'écria :

— Oh ! mon Dieu, qu'est-il arrivé à madame la baronne ?...

Philippe l'interrompit vivement.

— Ce n'est rien, Lise, nous étions ensemble en soirée, la chaleur a suffoqué Mme la baronne. Je me suis empressée de la reconduire ; en montant l'escalier, elle s'est évanouie. Ce n'est rien, vous savez que ma mère est sujette à ces indispositions. Occupez-vous d'elle vivement.

La femme de chambre s'avançait pour dégrafer sa maîtresse dont Philippe soutenait la tête en lui faisant respirer des sels.

En voyant Lise regarder la baronne avec surprise, il s'écria :

— Eh bien ! voyons, vous n'avez pas entendu ?

— Mais dans quel costume revient madame ?

— Eh bien, n'est-ce pas vous qui l'avez habillée ?

— Mais, monsieur, madame en partant était en costume de ville, je ne connais pas cette toilette.

Philippe fronça le sourcil, mais il lui déplaisait d'interroger la femme de chambre au sujet de sa mère, il se contint, se réservant de s'expliquer plus tard ce qu'il venait d'entendre.

— Que vous importe, Lise ! Hâtez-vous donc, dégrafez ma mère, je ferai prendre de ses nouvelles tout à l'heure.

Et pour laisser la femme de chambre libre de déshabiller la baronne, il se retira, murmurant :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Ma mère ne s'est pas habillée ici dans ce costume de soirée pour se rendre chez le comte ? Voilà qui est étrange. Oh ! je saurai demain ce que cela veut dire. Il faut que dès ce soir j'informe le comte de Croissy de ce qui s'est passé ce soir chez le comte de Sancy.

Je vais me rendre chez lui ; s'il n'y est pas, j'irai à son cercle. Il n'y a pas à reculer, il faut que cela finisse et que la rencontre ait lieu demain matin.

Il remonta dans la voiture qui l'avait amené et se fit conduire chez son ami.

Dans le petit salon qui précédait la chambre de la baronne d'Hervey, Mlle Lise était agenouillée devant sa maîtresse. Ne pouvant la dégrafer, elle coupait le corsage, se disant toujours :

— Voilà qui est bien singulier ! Madame qui a une garde-robe en ville ; ce n'est pas un vêtement neuf ; on voit bien qu'il a déjà été porté. Mais quelle drôle de chose, elle avait l'air toute troublée, en partant, et elle allait se faire coiffer, se faire habiller, pour aller en soirée, à un bal peut-être ! Ces gens-là, on ne sait jamais ce qu'ils pensent, fiez-vous donc à leur air candide. Je ne me serais jamais doutée que madame avait un appartement en ville. Mais je comprends ça, on peut avoir l'air d'une vertu ici, pour aller s'amuser au

— Chut! pas de bruit, on entendrait. Je vais t'en conter une bonne. (Page 347.)

dehors. Non, je n'aurais jamais cru ça de madame. Mais Dieu me pardonne, elle est maquillée.

La femme de chambre reprit :

— Ça, c'est trop fort. Ça a un fils de vingt-cinq ans, et ça veut en paraître vingt, c'est révoltant. Mais, regardez-moi comme elle se serre dans sa robe, c'est ça qui la suffoque, qui la fait étouffer.

Et Mlle Lise coupait la ceinture, dénouait les cordons du jupon. La gorge

de la baronne se soulevait. Elle respirait plus facilement. La femme de chambre le remarqua et dit en se levant :

— Ah! voilà qu'elle revient, où a-t-elle mis la potion qu'on lui ordonne toujours? Ah! dans sa chambre, peut-être.

Elle courut dans la chambre de la baronne.

Adèle ouvrait les yeux, regardant autour d'elle sans se rendre compte de l'endroit où elle était, puis, tout à coup, la pensée d'Antony lui revint. Elle se retrouvait dans le costume où elle était allée chez Antony. Elle se trouvait sur le même fauteuil, dégrafée, où il lui avait dit :

— A ton dernier soupir, tu ne haïras pas ton assassin?

— Je te bénirai, mais hâte-toi.

— Ne crains rien, la mort sera ici avant lui; mais songes-y, la mort.

Il lui semblait qu'elle entendait secouer la porte comme lorsqu'elle avait répondu :

— Je la demande, je la veux, je l'implore. Je viens la chercher.

Antony l'avait embrassée et en disant :

— Eh bien! meurs.

Toute cette scène repassait devant ses yeux. Son impression était telle qu'elle porta la main à son sein sur la cicatrice de la blessure, en jetant un cri.

La femme de chambre rentra, effrayée, s'écriant :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'avez-vous, madame?

Elle se remit aussitôt et dit :

— Rien, rien. — Puis regardant autour d'elle :

— Mais comment suis-je ici?

En proie à la plus vive émotion, elle prit son front dans ses mains, cherchant à remettre un peu d'ordre dans ses idées troublées. Sa femme de chambre, inquiète, s'empressait autour d'elle. Elle regardait sa toilette sans s'expliquer la raison pour laquelle elle s'était ainsi vêtue. Elle tressaillit..... Adèle se souvenait.

Elle eut un frisson à la pensée de la scène atroce à laquelle elle venait d'assister.

Lise lui dit :

— Madame attrape froid, elle devrait rentrer dans sa chambre et se mettre au lit.

— Oui, vous avez raison, Lise, j'ai froid, fit-elle en frissonnant encore.

Elle avait hâte d'être seule dans sa chambre, elle était gênée par la présence de sa femme de chambre, qui, à mesure qu'elle la déshabillait, regardait la robe avec surprise, puis les fleurs qu'elle lui retirait de sa coiffure.

Lise n'osait interroger, mais elle avait de la peine à se contenir. Ce qui l'ennuyait surtout, était que la femme de chambre remarqua le soin qu'elle avait pris de rajeunir son visage. Pour éviter d'être indiscrètement interrogée, elle dit :

— Hâtez-vous, Lise, je suis brisée; si je tarde à me mettre au lit, je sens que je vais de nouveau défaillir.

Mlle Lise remit au lendemain la satisfaction de la curiosité qui la dévorait, elle aida sa maîtresse encore faible à se rendre dans sa chambre; elle la coucha. Le lit fait, la petite lampe baissée, après avoir demandé à sa maîtresse si elle n'avait plus besoin de ses services, elle se retira. La femme de chambre pensait :

— Il y a là-dessous une affaire d'amour. A cet âge-là! Après tout, elle est jolie, et comme elle était arrangée, elle ne paraissait pas plus de vingt-cinq ans. Ces femmes-là, comme ça sait monter le coup aux hommes! Assurément, elle était allée à un rendez-vous dans une soirée, et le monsieur lui aura fait de la peine, alors elle aura eu ses vapeurs; et le grand dadais de fils qui était là et qui n'y voit rien, a reconduit maman.

Et satisfaite de sa généreuse pensée sur sa maîtresse, Mlle Lise, après avoir tout mis en ordre, alla défaire le lit dans sa chambre, puis, sans bruit, elle monta aux étages supérieurs. Elle pensait :

— Quand on voit ces gens-là de près, ça vous les fait mépriser... C'est que tout le monde la croit sage comme une sainte. Ça fait pitié.

Elle était arrivée devant une petite porte, l'ouvrit sans bruit et elle entra en disant :

— C'est moi, Justin...

Le cocher, agréablement surpris de ce réveil, sauta du lit pour venir embrasser Mlle Lise.

— Chut! pas de bruit, on entendrait. Je vais t'en conter une bonne.

Et Mlle Lise se hâta de se déshabiller en racontant à mi-voix à Justin ce qu'elle avait remarqué dans la conduite de sa maîtresse; elle amplifia un peu sur les détails ; elle se mettait au lit en terminant, et M. Justin concluait en disant :

— Toutes ces femmes-là, c'est vicieux comme le péché.

— Ça dégoûte, n'est-ce pas? disait Mlle Lise.

La baronne d'Hervey, seule dans sa chambre, s'était assise sur son lit et pleurait. Qu'allait-elle faire? Après la scène qui venait de se passer chez le comte de Sancy, il ne fallait plus espérer un arrangement, et cependant elle ne pouvait laisser ce crime s'accomplir. Mais que faire?... Où était Philippe?

Elle pensa un moment à sonner la femme de chambre pour l'envoyer réveiller son fils, mais c'était donner l'éveil aux gens de l'hôtel sur ce qui se passait.

La baronne d'Hervey avait des amis influents au ministère de l'intérieur. En avisant la police, on pouvait au moins retarder la rencontre. Un retard, c'était peut-être le temps d'éviter une catastrophe. C'est par cela qu'elle se décida à commencer. Elle se leva, revêtit sa robe de chambre, et écrivit au ministre. Au matin, on porterait la lettre.

C'est Philippe qui l'avait ramenée, il devait être chez lui. Elle allait le

réveiller, lui parler, et avoir une explication avec lui : elle ne pouvait plus reculer devant le sacrifice. C'est la vérité qui obligerait son fils à renoncer au duel. Cela était épouvantable, mais elle devait s'y résigner.

Toute tremblante, évitant de faire du bruit, d'éveiller personne dans l'hôtel, elle sortit de son appartement par la porte qui servait autrefois aux communications avec l'appartement de son mari, lequel était occupé par son fils. Dans sa robe de chambre sombre, son flambeau à la main, elle était tragique, superbe encore des restes de sa coiffure de soirée, elle avait une étrange physionomie en traversant les couloirs obscurs dans le silence profond de la nuit.

Elle pensait qu'à cette heure son fils, préoccupé de ce qui devait se passer le lendemain, était encore debout. Elle le chercha dans le salon, dans le bureau ; ne trouvant personne, elle s'avança vers sa chambre et écouta à la porte. Même silence de plomb. Philippe était brave, et, la veille du combat, il reposait, insoucieux du danger, il reposait. Elle frappa à la porte de la chambre, puis frappa plus fort. On ne répondait pas. Elle ouvrit alors ; s'éclairant de son flambeau, elle courut jusqu'au lit. Le lit n'était pas défait.

Son fils absent à cette heure, un doute affreux traversa son esprit. Elle voulut l'éclaircir et se dirigea par le petit escalier de service vers la chambre de Vernet. La chambre du vieux serviteur était ouverte, vide, en désordre, des masques et des épées mouchetées étaient à terre.

Elle descendit dans la chambre, appelant, criant. Personne ne venait, elle criait qu'on attelât immédiatement, pour aller où ? Elle ne savait ; au ministère, à la préfecture de police, aux Tuileries même. Il fallait qu'on empêchât le combat, car elle n'en pouvait plus douter, son fils était parti pour se rencontrer avec le comte de Sancy.

A ses cris on s'éveillait dans l'hôtel, on entendait les portes s'ouvrir, elle se laissa tomber sur un siège, et pressant son front dans ses mains, elle imagina ce qui s'était passé. Ignorant les usages du duel, elle pensait que son fils ne l'avait rencontrée chez le comte de Sancy que parce qu'il se rendait au-devant de son adversaire et venait le chercher pour se battre, lui et ses témoins.

A cette heure, ils étaient en route ; on avait profité de son évanouissement chez le comte pour la ramener chez elle, et les hommes étaient partis. Au jour, ils se rencontreraient, le père se battrait avec son fils, cela était épouvantable !

Mais qu'était donc devenue son amie Marie de Lancy, qui l'accompagnait ? Pourquoi l'avait-elle abandonnée, pourquoi avait-elle laissé faire ? Ne pouvant lutter, elle se tordait de douleur et gémissait. Lorsque les domestiques entrèrent dans le salon, ils la crurent folle.

De tous les gens de l'hôtel, seuls Mlle Lise et Justin n'étaient pas présents. On s'empressa autour de la baronne. Elle questionnait tout le monde et fut rassurée en apprenant que Philippe avait dit au concierge que le lendemain

matin, de très bonne heure, il devait être debout, afin de recevoir sans bruit MM. de Croissy et de Gesvres. Le concierge devait aller éveiller M. Philippe à leur arrivée. Ainsi Philippe n'était pas parti, elle le reverrait, elle pourrait encore faire une dernière tentative. Elle congédia tous ses gens, en expliquant son inquiétude à l'égard de son fils, qu'elle n'avait pas revu le soir. Tous les domestiques s'éloignaient, lorsque Mlle Lise parut. Elle dit qu'elle dormait profondément; lorsqu'elle avait entendu du bruit dans l'hôtel elle s'était habillée hâtivement. Elle priait sa maîtresse de l'excuser de ne pas avoir répondu plus vite à son appel ; elle avait été dans son appartement, n'avait trouvé personne et venait seulement d'apprendre qu'elle était chez son fils.

La baronne venait d'entrer dans son appartement, lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre. Adèle croyant que c'était son fils qui rentrait recommanda à ses serviteurs de ne rien dire de ce qui s'était passé. Les domestiques regagnèrent tous leur chambre, et, suivie de sa femme de chambre, elle se hâta de se rendre à son appartement, ne voulant pas que son fils la trouvât chez lui.

Elle était à peine dans sa chambre, lorsque le concierge vint lui dire que la personne qui avait sonné était Mme de Lancy, qui voulait la voir et qui avait dit qu'on l'éveillât, si elle était endormie.

Adèle donna l'ordre d'introduire immédiatement son amie. En la voyant, elle lut immédiatement sur son visage que la vicomtesse avait de graves choses à lui dire. Elle congédia sa femme de chambre, lui ordonnant d'attendre quelques minutes dans le petit salon qui attenait à son cabinet de toilette, afin de reconduire Mme de Lancy lorsqu'elle se retirerait.

Seule avec son amie, elle se retira dans sa chambre et, s'étant enfermée, elle lui demanda :

— Eh bien ! Marie, qu'y a-t-il ?

La vicomtesse lui raconta ce qui s'était passé, lorsque son fils l'avait prise dans ses bras pour la ramener chez elle.

Elle lui dit qu'il n'y avait plus rien à espérer d'Antony.

Il s'était enfermé chez lui et avait refusé de la recevoir.

Il avait déclaré que le combat aurait lieu le lendemain, mais un combat épouvantable.

Il était décidé à tuer son adversaire et résolu à se frapper ensuite. En l'écoutant, Adèle tremblait de tous ses membres. Elle regardait son amie d'un air égaré.

Celle-ci disait :

— Il faut à tout prix empêcher ce duel. — Et elle balbutiait :

— Oui, oui, il le faut ! Mais comment ?

Alors la baronne raconta qu'elle avait écrit une longue lettre au ministre. Maintenant qu'elle savait que le duel ne devait avoir lieu que le lendemain matin, on pouvait, si cette lettre était remise la nuit, mettre des gens à la porte de l'hôtel du comte de Sancy et, de l'hôtel, les gens suivraient

les deux adversaires jusque sur le terrain, et là ils empêcheraient la rencontre.

A cette heure, la chose était difficile, mais Mme de Lancy s'offrit cependant à l'exécuter.

Elle connaissait assez le préfet de police pour ne pas craindre de lui faire parvenir la lettre au milieu de la nuit. Elle s'en chargeait, et Adèle fut rassurée ainsi sur ce qui avait été convenu pour le matin. Les agents empêchant le combat, elle avait ainsi le temps d'agir auprès de son fils. Son amie l'interrogea sur ce qu'elle devait faire. Elle refusa de le lui dire. Résignée à tout, elle était convaincue qu'elle obligerait son fils à renoncer à la rencontre. Il était urgent que la vicomtesse se rendît chez le préfet de police, qu'elle avait encore des chances de trouver debout. La vicomtesse se leva, se disposant à partir ; c'était la veillée des armes, elle ne se coucherait pas et se tenait à la disposition de son amie. Adèle lui dit qu'elle attendrait le retour de son fils. La vicomtesse de Lancy s'engagea à voir le préfet de police, et à obtenir de lui ce que la baronne demandait. Les deux femmes s'embrassèrent, et Marie dit à Adèle :

— Du courage ! C'est Philippe qu'il faut décider, il ne faut plus espérer rien d'Antony ; du courage !

Restée seule, la baronne d'Hervey se demanda ce qu'elle allait faire, ou plutôt ce qu'elle dirait à son fils. La vérité ? Non ! cela était impossible. Elle ne pouvait dire à ce jeune homme que le nom qu'il portait légalement n'était pas le sien ; qu'il n'était pas le fils de celui pour lequel il voulait sacrifier sa vie. En lui disant la vérité, elle pouvait empêcher le duel ; mais quelle situation faisait-elle à son fils ? Que devenait-il dans le monde où il vivait ? Est-ce que l'enfant pourrait supporter le poids de la faute de sa mère et, après l'avoir arraché à une mort relativement honorable, ne l'obligeait-elle pas, par le ridicule dont elle allait le couvrir, à un suicide honteux ? Et puis, aurait-elle le courage de dire à son fils :

— J'ai trompé celui dont tu portes le nom, tu n'es pas le fils de mon mari, tu es le fils de mon amant ; je ne veux pas que tu te battes avec ton père.

Non, non, cela était impossible. C'est elle seule qui devait se sacrifier, et non son fils qu'elle perdait ainsi.

Elle voulait laisser à son enfant un nom sans tache.

Il n'était pas coupable de la faute de sa naissance, il ne devait pas en subir le châtiment.

Son fils l'adorait, elle le savait. En se tuant à ses pieds, s'il refusait de renoncer à ce duel, forcément elle l'empêchait. Le scandale de sa mort empêcherait forcément la rencontre d'avoir lieu. Elle éviterait ainsi le combat entre le père et le fils, et elle garderait l'honneur du nom. Avec elle, elle emportait dans la tombe le secret de la naissance de son fils. Sa conduite, en agissant ainsi, n'était-elle pas toute naturelle ? Qui pourrait la condamner ? La mission des mères n'est-elle pas, même au prix de leur existence, de

sauver leur enfant? A ce but, ne doivent-elles pas sacrifier et leur fierté et leur vie ? Si elle ne voulait pas s'abaisser à l'aveu de sa faute, c'est parce que l'honneur qu'elle sacrifiait n'était pas le sien, et qu'elle n'obtenait la vie de son enfant qu'en le déshonorant.

Elle se redressa, et forte, de ce qu'elle venait d'arrêter dans son cerveau, elle attendit son enfant. Quand il rentrerait elle se rendrait près de lui, elle le supplierait de renoncer à ce duel. Si son fils refusait, elle se placerait devant lui et elle se tuerait à ses pieds.

Adèle alla ouvrir un petit meuble qui se trouvait à la tête de son lit. Dans un tiroir secret, elle prit un stylet sur le pommeau duquel était gravée cette devise :

— Adesso e sempre.

C'était l'arme avec laquelle, il y avait vingt-cinq ans, Antony l'avait frappée, arme qu'elle avait précieusement conservée, dont la lame encore rouillée par son sang était cachée dans une lettre ; lettre que le général, baron d'Hervey, lui avait adressée à Cannes, dans laquelle il lui disait qu'il connaissait la faute, que pour l'honneur de son nom il la tiendrait cachée, qu'il reconnaîtrait l'enfant, mais qu'il ordonnait à la mère de ne jamais revoir Antony. Elle laissa là lettre et ne prit que l'arme, qu'elle cacha dans son corsage.

Puis, sombre et résolue, elle alla s'appuyer le long de la fenêtre, le coude sur l'espagnolette, le front sur la vitre, elle guettait le retour de son fils.

Il était deux heures du matin lorsque la petite entrée de la porte cochère s'ouvrit. A la lueur de la lanterne placée près de la loge du concierge, elle reconnut son fils. Il rentrait sans bruit. Elle était prête au sacrifice. Elle se redressa et se dirigea vers les appartements du baron d'Hervey.

Philippe rentrait accablé ; il s'était jeté sur le canapé du salon, et, la tête dans ses mains, il pensait à la rencontre qui devait avoir lieu le matin. Il quittait ses témoins ; tout était entendu : avant midi, l'affaire serait terminée.

Était-ce l'influence de la nuit, la gravité de la dernière scène qui avait eu lieu entre lui et le comte, ou les nouvelles conditions du combat ? Philippe n'avait pas peur, mais il envisageait la mort possible, même probable ; il se disait :

— Je serai tué, mais ma mère sera vengée.

Pauvre femme ! quelle épouvantable vie je vais lui faire ! J'ai été humilié en la voyant ainsi implorer mon adversaire ; mais, puis-je la condamner ? N'est-ce pas tout naturel l'intervention d'une mère en pareil cas ?

Est-ce qu'elle comprend les questions d'honneur, elle ? Elle ne pense qu'à sauver la vie qui lui est chère, celle de son enfant... Je voudrais la revoir encore, l'embrasser ; mais c'est une scène cruelle que je redoute. Il serait indigne que j'allasse sur le terrain risquer ma vie sans lui avoir dit adieu. Écrire, pour quoi lui dire ? A quoi bon ? Elle sait tout. Si j'étais sûr qu'elle dormît à cette heure, je me rendrais près d'elle sans bruit, j'irais l'embrasser.

Il se secoua comme pour réagir contre la sentimentalité qui l'envahissait, pour imposer silence à son cœur :

— Il faut agir en homme, dit-il.

Il prêta tout à coup l'oreille, il lui sembla qu'il entendait marcher dans le couloir. On tournait le bouton de la porte du salon. Il crut que c'était Vernet qui venait prendre ses ordres et s'excuser de sa disparition, il tourna la tête, et tressaillit en apercevant sa mère dans l'encadrement de la porte.

CHAPITRE V

LA VEILLÉE DES ARMES

En abandonnant sa mère aux soins de sa femme de chambre, Philippe s'était fait conduire chez son ami de Croissy. Celui-ci n'était pas rentré ; mais il apprit par son domestique qu'il avait dîné à son cercle avec le duc de Gesvres. Il était probable qu'il y passerait la soirée.

Le jeune homme se fit conduire au cercle. De Croissy y était retourné après son entrevue avec lui ; c'est le duc de Gesvres qui l'avait entraîné afin de rencontrer le docteur, qu'ils devaient emmener avec eux le lendemain. Philippe emmena de Croissy et le duc de Gesvres dans un coin du salon. Il leur raconta, en quelques mots, ce qui venait de se passer à l'hôtel du comte de Sancy. Il les supplia, s'il en était temps encore, de se rendre chez les témoins du comte, pour fixer la rencontre au lendemain matin. Il s'attendait à rencontrer des objections de la part de Croissy ; mais, au contraire, celui-ci l'approuva. Du moment que la mère de Philippe commençait à agir, on avait tout à redouter.

Il fallait en finir au plus tôt. De Gesvres avait prié les témoins du comte de Sancy de leur fixer un lieu de rencontre au cas où, le soir même, ils auraient besoin de les voir. Le capitaine Cazenac avait répondu que jusqu'à minuit et demi lui et son partenaire se trouveraient au café du Helder. On regarda l'heure. Il était un peu plus de minuit. En se hâtant, on pouvait encore les trouver, le cercle étant voisin du café.

De Gesvres demanda à Philippe de lui donner ses dernières instructions. Le jeune homme dit qu'il acceptait tout ; il ne demandait qu'une chose : que la rencontre eût lieu le matin, à la première heure.

— Mais, objecta de Croissy, tu n'auras pas le temps de te reposer.

— Je ne pourrai dormir. Je ne me reposerai que quand tout sera fini. Le jour vient tôt, on pourrait partir de Paris à quatre heures du matin, si ces messieurs y consentent.

Et se trouva bientôt nez à nez avec la soubrette. (Page 355.)

De Croissy allait encore protester quand de Gesvres dit :

— Allons, allons, faisons ce qu'il veut, il faut en finir ; si nous ne nous pressons pas, Mme d'Hervey, conseillée par des amis, pourrait adresser une plainte au préfet de police. Nous deviendrions ridicules.

— Allons ! fit de Croissy en se levant nous revenons dans quelques minutes, si c'est possible, ce sera.

Ils partirent.

De Croissy se résignait. A la fin il se lassait de ces allées et venues, de ces démarches constantes, mieux valait brusquer l'affaire. Puisqu'il acceptait d'être témoin contre son gré, il avait hâte d'avoir fini.

Philippe alla se placer devant une table de jeu, il joua, gagnant tout ce qu'il voulait

Au bout d'une demi-heure, de Croissy revint seul. L'affaire était entendue. Le capitaine Cazenac s'était chargé de faire prévenir immédiatement Antony; et le duc de Gesvres avait déposé de Croissy à la porte pour aller réveiller son armurier, afin d'avoir des armes neuves. Il devait venir reprendre de Croissy au cercle. On devait se trouver le lendemain entre cinq et six heures à Saint-Germain, et la rencontre aurait lieu dans le bois.

Philippe parla de souper en attendant l'heure du départ. De Croissy refusa, il dit qu'il exigeait que Philippe rentrât chez lui immédiatement ; ils iraient avec de Gesvres le chercher vers quatre heures. Il avait besoin de se vêtir autrement. Il lui recommanda de mettre des vêtements noirs, boutonnés jusqu'au col. Enfin, tout fut entendu. Quand de Gesvres revint, il lui serra la main, se disposant à sortir. Le Petit-Jeune dit :

— J'ai renvoyé mon coupé en recommandant qu'on revienne ici dans deux heures avec le landau, et tout ce qui sera nécessaire. J'ai fait mettre de bons chevaux. Allez vous reposer et attendez-moi.

Ils se serrèrent la main. Philippe sortit, bien disposé à ne pas se reposer, voulant lutter contre l'état de fièvre qui le brûlait depuis sa visite chez le comte de Sancy. Il rentra chez lui, à pied, suivant lentement les boulevards, réfléchissant à ce qu'il avait encore à faire pendant le temps qui lui restait. Peut-être passait-il sa dernière nuit; à cette heure, le duel qu'il avait exigé lui semblait absurde.

Pourquoi avait-il fait un point d'honneur de cette affaire morte, oubliée, presque méconnue de tous ?

S'il allait mourir! Antony ne serait pas puni, sa vengeance était niaise ; au contraire, il laissait sa mère en butte à tous les souvenirs du passé. N'aurait-il pas mieux fait de ne jamais parler à cet homme, de ne jamais s'occuper de lui ? La vie qu'il risquait de quitter était si belle ; l'avenir s'annonçait si riant. Singulière anomalie, toute cette grosse et triste affaire était venue suspendre un rêve si heureux. Cette adorable enfant, qu'il n'avait vue que pour l'aimer, revenait à sa pensée. Il la voyait, belle et souriante, au bal de Mme de Sirvan, plus affable avec lui, ayant su qu'il était question de les marier ensemble.

C'est pour quitter ce rêve charmant, prêt à devenir une réalité, qu'il avait été provoquer le comte de Sancy.

Quelle était belle, Rachel; comme il sentait son cœur plein d'amour pour elle! Est ce que cet avenir était venu? Est-ce qu'à ses vœux de bonheur ce serait la mort qui répondrait?

Il chassa ces pensées, disant :

— Eh! mon Dieu, la justice est avec moi.

Je tuerai cet homme; et pour oublier cette triste aventure, je ne penserai qu'à elle.

Il arrivait près de l'hôtel d'Hervey, il s'arrêta.

Il ne voulait pas encore rentrer chez lui. Il craignait que sa mère ne l'attendît, et à tout prix il voulait éviter une entrevue avec elle. Il avait besoin de toute son énergie; que pouvait-il répondre aux larmes de sa mère?

Il voulait réagir contre la tristesse que la nuit jetait dans son âme. Il eut une idée folle. Il pensa à se rendre chez Martingale, pour y passer les dernières heures de cette veillée d'armes.

Il se disait que la belle courtisane, en apprenant le lendemain la mort de l'un des deux adversaires, pourrait être toujours poursuivie par le remords d'avoir été la cause du duel. N'était-il pas humain de la rassurer? C'était peut-être aussi le moyen de passer plus gaiement les heures qui lui restaient.

Il s'achemina vers la demeure de Martingale. Assurément, il ne pouvait, ce soir-là, rencontrer le comte chez elle.

Quand il arriva rue lord Byron, il vit à travers les feuillets des persiennes filtrer les lumières de la chambre à coucher; Martingale ne dormait pas. Il frappa, entra et se trouva bientôt nez à nez avec la soubrette que nous avons déjà vue.

En le voyant, celle-ci eut un geste de surprise; elle exclama :

— Vous!

— Oui, fit-il, en lui glissant quelques louis dans la main; il faut que tu décides Martingale à me recevoir.

— Mais, c'est impossible.

— Pourquoi? Elle m'en veut toujours autant que ça? Je viens lui demander pardon.

— Oh! ce n'est pas cela. Elle serait enchantée de vous voir, au contraire.

— Eh bien! elle est là, j'ai vu de la lumière dans sa chambre.

— Oui, mais elle n'est pas seule.

— Comment! le comte est ici, demanda vivement Antony.

— Le comte? Oh! non pas lui, monsieur Philippe, je dirai à madame que vous êtes venu, elle sera bien contente, revenez demain.

— Déjà, dit Philippe en riant; tu lui diras que je l'embrasse. Au revoir.

Il partit. Il n'y avait pas à hésiter. Il ne pouvait rester ainsi dans la rue, il se décida à rentrer chez lui. Il regarda l'heure à sa montre, il lui restait le temps de se préparer.

Ne voulant éveiller personne, il ouvrit lui-même la porte, et évitant d'être entendu par le concierge, auquel il avait donné des ordres, avant son départ, il se dirigea vers son appartement.

Philippe y rentrait las, fatigué. Il avait regardé le ciel, cherchant à voir l'annonce de l'aube; mais une grande heure au moins le séparait du moment où ses témoins viendraient le chercher. Pour éviter qu'on fît du bruit, lorsque

ces messieurs se présenteraient, il laissa les portes seulement fermées au pêne.

Dans le salon, il ne s'étonna pas de voir de la lumière. Vernet était rentré sans doute, et, pour éviter de subir les reproches de son maître, il avait allumé les candélabres, et s'était hâté de monter dans sa chambre. Philippe s'était jeté sur un canapé. La tête dans ses mains, il pensait aux événements qui allaient suivre. Il était résolu.

Cependant, cette veillée d'armes lui semblait pénible. Il en cherchait la cause dans l'énervement de la scène qui s'était passée chez le comte, et dont le souvenir l'obsédait. Il était encore sous le coup de l'humiliation qu'il avait ressentie, en voyant sa mère aux genoux du misérable qui l'avait jadis outragée. La victime suppliant le coupable. Il attribuait son impression à cette interminable nuit, aux difficultés qu'il avait rencontrées pour arriver à son but. Ce n'était rien de tout cela, il n'avait pas peur, mais il avait conscience du danger qu'il allait courir, et pour se rendre au combat, le calme lui manquait. Il ne faisait point son devoir, il en était gêné.

Il redoutait une entrevue avec sa mère et, cependant, il la désirait. il sentait qu'il ne pouvait ainsi aller risquer sa vie sans aller dire adieu à celle pour laquelle il était tout au monde, à celle qui n'avait vécu que pour lui, à celle qui n'avait pas craint d'aller s'abaisser devant son adversaire, espérant, au prix de cette humiliation, protéger sa vie. Il souffrait, il était oppressé, parce qu'il voulait embrasser sa mère avant de se rendre au lieu du combat; il avait comme un pressentiment que dans ce baiser tenait sa vie. S'il partait sans la revoir, on le ramènerait mort à l'hôtel d'Hervey, et de quel oubli, de quelle ingratitude la malheureuse femme l'accuserait-elle! Quelle épouvantable vie il allait lui faire, en lui laissant ce remords, que son fils s'était fait tuer pour elle! Elle croirait qu'il ne lui avait pas pardonné d'avoir été chez son adversaire, et puis n'était-il pas plus raisonnable d'obéir à son cœur.

La baronne d'Hervey savait tout, l'affaire et ses causes; l'explication serait courte en réveillant en elle le souvenir de son mari, mort sans avoir pu venger l'outrage qu'on lui avait fait. Son mari, soldat, allait au combat sans que son épouse, jeune et mère, songeât à l'empêcher de faire son devoir. Ce qu'elle jugeait que devait faire le père, pouvait-elle forcer l'enfant à ne le pas faire?

Non, fils de soldat, il devait être fils de son père. Pour la question d'honneur, il ne faut pas reculer devant aucun sacrifice. Eh mon Dieu! quoi que dit sa mère, il aurait bien le courage, si elle lui donnait un conseil indigne de lui — conseil de mère — pour ne pas l'écouter; et puis il pouvait lui mentir encore, lui faire croire que l'affaire allait s'arranger, justement à cause de la visite qu'elle avait rendue au comte de Sancy. Il l'embrasserait : dans ce baiser, en lui disant au revoir, il lui donnerait le suprême adieu, et c'est plus calme qu'il se rendrait sur le terrain.

Au fond, il aurait voulu qu'elle dormît, il l'aurait embrassée sans bruit. Sur sa table, il laisserait sa carte sur laquelle il écrirait:

— Tu dormais, je t'ai embrassée, bien doucement pour ne pas t'éveiller. Je vais me battre plein de confiance, car c'est pour châtier le misérable qui t'a insultée. C'est pour obéir à la volonté de mon père. Ton souvenir et ton amour me protègent. Ne crains rien, je t'embrasse de tout mon cœur et de toute mon âme, ma mère chérie. Au revoir?

Il concluait ses pensées en disant :

— Je me rendrais près d'elle sans bruit, j'irais l'embrasser.

Il se secouait pour réagir contre la sentimentalité qui l'envahissait. Il hésitait encore pour se rendre près d'elle, lorsqu'il entendit marcher dans la pièce qui précédait le salon.

Nous avons dit qu'il avait cru d'abord que c'était Vernet qui, levé de bon matin à cause de l'affaire, venait prendre ses ordres, lorsque tout à coup la porte s'était ouverte, et il avait vu sa mère sur le seuil.

Il s'était levé aussitôt, tout tremblant, en voyant l'étrange physionomie de la malheureuse femme, dont les yeux étaient hagards, la coiffure échevelée et dont les lèvres étaient rouges, le front blanc, les joues roses, les sourcils et les cils bien noirs : c'était le maquillage enfin qui, comme un masque, cachait son désespoir. La physionomie était étrange, et fit une vive impression sur le jeune homme qui s'écria :

— Mère, c'est toi, à cette heure, oh! mon Dieu! qu'as-tu, que veux-tu?

Alors Adèle se précipita sur son enfant, le prit dans ses bras, et d'une voix qui alla troubler le jeune homme jusqu'au fond de son âme, elle dit :

— J'ai, que je vais mourir si tu ne veux pas m'entendre. Je veux que tu m'écoutes, que tu ne te battes pas avec le comte de Sancy.

— Mère, ne me demande pas cela, c'est impossible; c'est à l'ombre de mon père mort que j'obéis ; c'est pour notre honneur que je me bats.

— Tu ne te battras pas.

— Mais, ma mère, il est trop tard maintenant pour que je puisse reculer. Je suis le fils d'un soldat, et vous ne voudriez pas que je passasse pour un lâche.

— Je ne veux pas que tu te battes, répétait la mère, d'une voix déchirante, pendue au col de son enfant.

— Il m'a insulté, il a achevé sur le fils ce qu'il avait commencé sur la mère et sur le père.

— Je ne veux pas que tu te battes.

— C'est impossible, mère, embrasse-moi. Ton baiser me protégera, embrasse-moi et retire-toi.

Tout à l'heure on va venir, il ne faut pas qu'on puisse croire que ma mère a pardonné au misérable, contre lequel je vais me battre, l'outrage qu'elle a subi. Retire toi, ma mère chérie. Tu ne veux pas que ton enfant soit ridicule, qu'on rie de lui.

— Je veux que tu ne risques pas ta vie. Je me moque de leur rire, je me moque du ridicule. J'ai assez souffert pour tout braver. Tu es à moi, tu es

mon fils, je t'ai élevé pour moi, je suis resté veuve pour ne penser qu'à mon enfant ; tu n'as pas le droit de disposer de ta vie, tu n'as pas le droit de venger une injure que tu ignores, qui me regarde, moi, et que j'ai pardonnée

— Mon père n'a pas pardonné, lui.

— Et que nous importe ton père ? exclama Adèle. Tu ne sais rien de tout cela. On t'a menti, on t'a trompé. On a faussement accusé le comte de Sancy.

— Que me dis-tu là, mère? dit le jeune homme en fronçant les sourcils, blessé de ce qu'on parlât si légèrement de son père.

— Mais, malheureux, fit la baronne d'Hervey en fondant en larmes, mais tu ne comprends donc pas que je ne peux rien dire, que je ne veux rien dire ?

Oh! mon enfant, mon Philippe, crois-moi.

— Non, ma mère. Femme, vous vous révoltez contre un combat, vous ne voulez pas de sang pour venger l'honneur, vous êtes prête à tous les pardons ; mais, homme, c'est l'honneur qui me commande, et si je t'écoutais, je serais lâche. Allons, mère, relève-toi.

— Non, fit Adèle.

On entendit la porte de la rue s'ouvrir, puis des pas dans la cour. Philippe tressaillit, prit sa mère dans ses bras, et voulut l'entraîner en lui disant :

— Retire-toi, mère, retire-toi, ne crains rien. Dieu veille sur moi. On vient me chercher, il ne faut pas qu'on te voie ici.

En entendant les derniers mots, la baronne d'Hervey eut un geste désespéré, et tombant aux genoux de son fils, ne pouvant contenir ses sanglots, elle gémit :

— Oh ! je t'en supplie, mon enfant. aie pitié de ta mère, écoute-moi.

— Non, non, c'est impossible.

Il voulait se reculer pour s'éloigner, afin d'aller au devant de ses témoins.

Se traînant sur ses genoux, elle suppliait en criant :

— Pitié ! mon enfant, pour ta mère, je ne veux pas que tu te battes avec lui.

— Ne crains rien, il ne me fait pas peur, fit Philippe, se méprenant sur le sens du mot.

Adèle supplia encore, en se cramponnant à ses genoux.

— Je ne veux pas que vous vous battiez, je ne veux pas que tu le tues, je ne veux pas qu'il te tue.

Sa mère était folle de douleur ; le malheureux garçon avait les larmes aux yeux, il sentait l'émotion qui l'attendrissait, il fit un dernier effort, et la repoussa doucement.

Il courait vers la porte, Adèle vit le mouvement, elle se redressa vivement, s'élança, et, se plaçant devant lui, elle lui dit :

— Tu ne veux pas écouter mes prières. Alors je te défends de te battre avec lui.

— Laisse-moi, mère, laisse-moi !

Il essaya de la repousser. Alors, tirant le stylet qu'elle avait tenu caché, elle lui dit :

— Philippe, si tu sors d'ici, je me tue, entends-tu bien ? je me tue, et tous les deux, toi et lui, vous aurez à vous reprocher ma mort.

Philippe fut effrayé ; il était blessé de ce *lui* qui revenait sans cesse, à chaque phrase, lorsqu'elle parlait du comte de Sancy. Il voulut désarmer sa mère.

— Finissons-en, mère tu n'a plus ton bon sens, donne-moi cette arme.

Il lui tenait le bras, mais elle se dégagea de l'étreinte, elle vit les témoins, qui venaient d'assister à la dernière partie de la scène, ils n'osaient entrer et faisaient signe à Philippe de s'échapper.

Alors elle s'écria :

— Puisqu'il faut ma vie pour empêcher que tous les deux vous commettiez ce crime, que la volonté de Dieu soit faite.

Et elle se frappa de son arme.

Philippe jeta un cri, et avec les témoins, il se précipita près de sa mère qui tomba dans ses bras.

Philippe regardait sa mère, se refusant à croire à ce qui venait de se passer. En la voyant inanimée, il porta vivement la main à son cœur, sa main s'emplit de sang ; ne sentant plus de battements, il eut peur, il cria :

— Mère, mère réponds-moi.

Puis il eut un cri déchirant :

— Elle est morte, mon dieu !...

De Croissy et de Gesvres prirent la baronne dans leurs bras. Philippe, fou de douleur, gémissait. Au bruit, les gens de l'hôtel s'étaient éveillés et accouraient...

Pendant que le malheureux jeune homme s'était affaissé sur un siège et sanglotait en disant :

— Ma mère ! ma mère ! c'est moi qui suis cause de sa mort ! Oh ! mon dieu ! mon dieu !

On transporta la baronne dans sa chambre. De Croissy disait au duc de Gesvres qu'il ne pouvait abandonner son ami dans cet état. Il le priait de se rendre au rendez-vous, il préviendrait ces messieurs de ce qui venait d'arriver, il s'entendrait avec eux pour que l'affaire fut reculée de quelques jours.

Le vieux duc de Gesvres était fort mécontent, mais cependant il se rendit aux conseils de Croissy.

Il partit.

De Croissy, resté seul avec Philippe, n'essaya pas de le consoler. Il savait

bien qu'il est des douleurs qu'on n'atténue pas, que les larmes seules rendent moins aiguës.

La douleur du jeune homme était de celles-là : elle était trop légitime pour qu'il ne la respectât pas. Il laissa Philippe gémir et pleurer et se retira sans bruit.

Il alla questionner les gens de l'hôtel groupés devant la porte des appartements de la baronne ; il apprit que celle-ci respirait encore. Le valet de pied était allé chercher le médecin, et la femme de chambre et une autre servante de la baronne étaient près d'elle.

Mme d'Hervey n'avait pas repris connaissance, mais son pouls battait encore.

De Croissy retourna aussitôt auprès de son ami. Il lui dit de reprendre courage, de ne point pleurer.

Celui-ci y répondit d'une voix déchirante :

— Mais ma mère est morte ! Ma mère s'est tuée pour moi !

— Ne désespère pas, fit vivement de Croissy ; monte vite chez elle : elle n'est que blessée. On est allé chercher un médecin.

A ces mots, le jeune homme se redressa vivement :

— Tu ne me mens pas? Est-ce vrai? Oh! mon Dieu? mon Dieu! ne me donnez pas cette douleur !

Et il se précipita vers les appartements de la baronne.

En le voyant, les personnes qui attendaient à la porte de la chambre s'écartaient vivement. Il entra, s'avança près du lit où on avait étendu la malheureuse femme. Il s'agenouilla, lui prit la main, sanglotant.

— Ma mère, ma mère, réponds-moi, je t'obéirai.

En posant ses lèvres sur le poignet, il sentit que le pouls battait.

Il se releva alors, prit sa mère dans ses bras, lui appuya la tête sur sa poitrine, la couvrant de baisers, disant :

— Tu vivras, ma mère, tu vivras! Je ne veux pas que tu meures !

Et il lui sembla que les lèvres se remuaient pour lui répondre, que l'œil s'entr'ouvrait pour le regarder. Il eut un cri de joie, en disant :

— Oh! mère chérie. pardon, je t'obéirai.

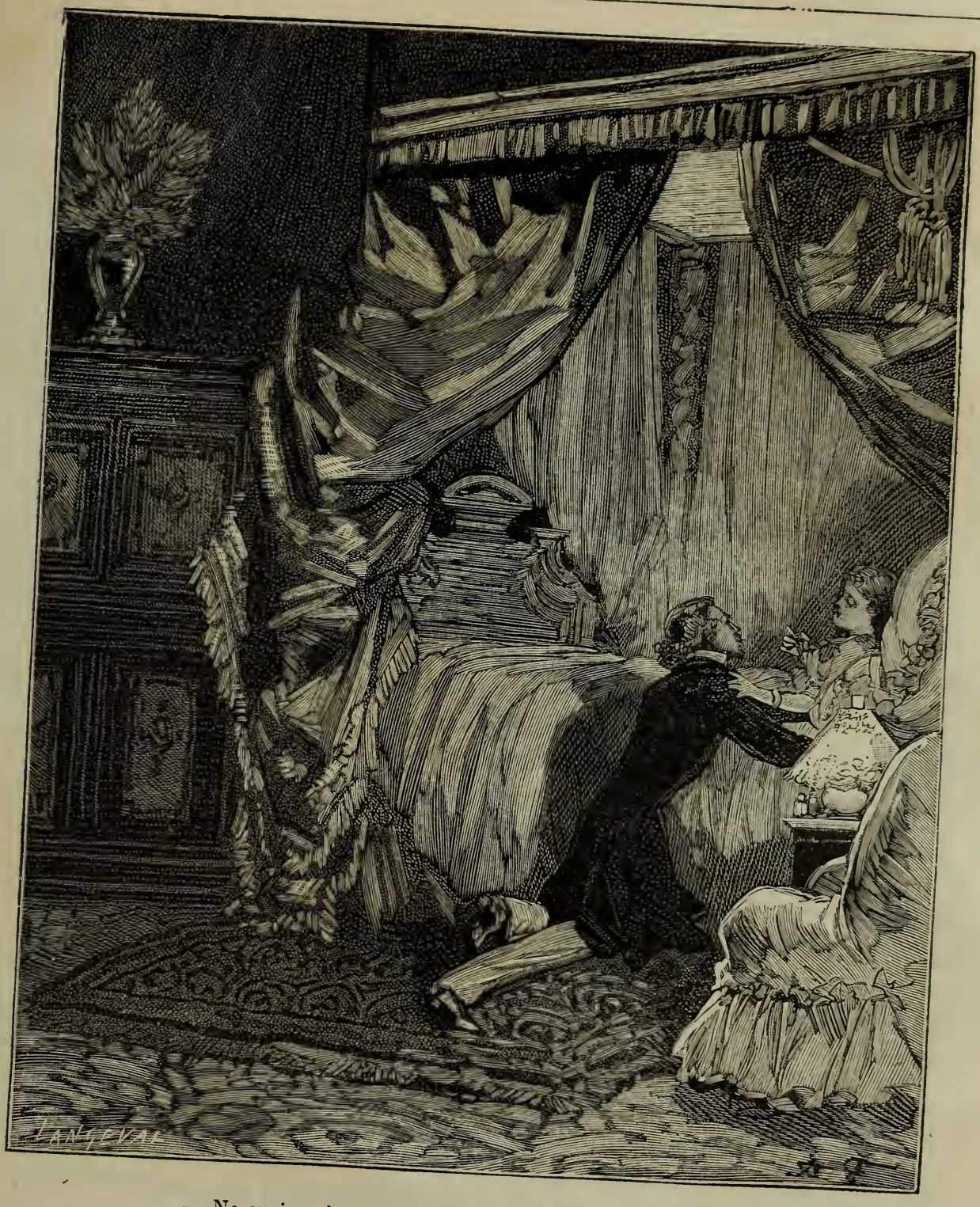
Le docteur arrivait. On se tut aussitôt. Il se pencha sur la blessée. Philippe se recula pendant que la femme de chambre dégrafait la robe et coupait la chemise, découvrant la gorge admirable de la baronne.

La plaie était un peu au-dessus du sein, se dirigeant vers le bras; elle saignait abondamment. Pendant que le médecin la regardait attentivement, pressant les chairs, Philippe l'observait.

Il lut sur le visage du docteur que la blessure n'était point mortelle.

Le docteur s'occupa d'abord de rapidement panser la blessée, sans se préoccuper de son état de syncope.

— Quand il eut fini, il dit en se tournant vers Philippe qui le regardait haletant :



— Ne crains rien, mère; je reste près de toi. (Page 362.)

— La blessure est grave, mais j'ai bon espoir.

— Oh! merci, monsieur, dit Philippe, sauvez-la. Je vous en prie.

La baronne reprenait peu à peu connaissance. Pendant que la femme de chambre s'empressait autour d'elle, le docteur dit à Philippe :

— Monsieur, il me faut de quoi écrire, pour que vous puissiez envoyer chercher chez le pharmacien une potion qu'il me faut immédiatement.

— Tenez, monsieur, dit Philippe en lui désignant un petit meuble placé à la tête du lit de sa mère, qu'elle avait laissé ouvert en prenant le stylet.

Philippe, en préparant l'encre et le papier, vit sur une tablette une lettre sur laquelle il reconnut la grosse écriture du baron d'Hervey, de son père.

Assez étonné, il la prit aussitôt et laissa la place au docteur qui se mit à écrire son ordonnance.

Philippe glissa la lettre dans la poche de son gilet et retourna près de sa mère, qui, peu à peu, reprenait connaissance.

On avait envoyé faire exécuter l'ordonnance du docteur. Ayant suivi ses prescriptions, la blessée, revenue à elle, mais tout à fait affaiblie par le sang qu'elle avait perdu, ne pouvant parler, avait remué les lèvres en tournant son regard vers Philippe. Elle semblait heureuse de le voir près d'elle. Le jeune homme comprit ce qu'elle demandait; prenant sa main, il se pencha sur elle et lui dit :

— Ne crains rien, mère; je reste près de toi.

Le regard anxieux qui demandait plus, il le comprit et il dit :

— Je te jure, ma mère chérie, que je ne te quitterai pas, je reste à ton chevet, je renonce momentanément à ce duel. Quand tu seras rétablie, quand tu seras debout, tu me guideras, j'écouterai tes conseils, je te jure, je t'obéirai. Repose-toi donc, sois calme; je te répète, je te jure, ma mère, que je ne te quitterai pas.

Adèle sourit à son fils pour le remercier, elle lui tendit les lèvres, il se pencha sur elle et l'embrassa.

On fit prendre la potion à la blessée. Elle s'endormit.

Quand elle reposa, on éloigna tout le monde. Il fallait à la malade quelques heures de repos absolu. Philippe seul resta près de sa mère.

Le médecin qu'il reconduisit jusqu'à la porte répondit à ses questions inquiètes, qu'il reviendrait le soir, et qu'alors seulement, il dirait la gravité de la blessure; jusqu'alors il ne la jugeait pas mortelle, il lui paraissait que le fer, entré au-dessus du sein, avait glissé sur une côte, il ne croyait pas qu'aucun organe essentiel fût atteint; mais il ne pourrait être affirmatif qu'à sa seconde visite.

Jusque-là, il fallait à la malade un silence absolu, l'empêcher de parler, lui épargner toute émotion.

Le docteur l'interrogeant, Philippe dut raconter ce qui s'était passé.

Le docteur insista de nouveau, disant qu'il fallait donner des ordres à tous ceux qui l'approcheraient, pour qu'ils lui déclarassent, si elle les interrogeait, que l'affaire était arrangée, que le duel n'aurait pas lieu; la catastrophe survenue avait décidé les témoins à s'interposer entre les adversaires. Philippe, naturellement, s'engageait à aider par ses déclarations à ce mensonge. Ayant reconduit le docteur, il appela la femme de chambre, la seule qui pouvait s'approcher de sa mère et lui fit sa leçon. Puis, il rentra dans la chambre ; sa mère dormait.

CHAPITRE VI

AVE MATER

Philippe, après s'être assuré que sa mère était calme, se dirigea vers la fenêtre qui ouvrait sur les jardins. Il songeait à ce qu'il allait advenir des suites de cet incident. Qu'allait penser le comte de Sancy de la baronne d'Hervey, qui préférait se tuer plutôt que de laisser aller son fils sur le terrain.

Si la situation n'avait menacé d'être tragique, elle eût été ridicule. A cette heure, il eût voulu pouvoir causer avec de Croissy, s'entendre avec lui, savoir ce que l'on devait faire ; mais de Croissy était parti sans qu'on s'aperçût de son départ.

Peut-être était-il chez lui, et comme les appartements de la baronne correspondaient avec ceux de son fils, Philippe se dirigea vers le salon, et, ne voyant personne, il appela un domestique. On lui dit que M. de Croissy était parti depuis longtemps, disant que, si Philippe s'informait de lui, on lui répondit qu'il reviendrait dans la soirée. M. le baron n'avait pas besoin de penser à ses affaires, on s'en occupait. Il songea alors à Vernet. On lui répondit que l'ancien hussard, parti la veille avec lui, n'était pas rentré à l'hôtel.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensa Philippe.

Il remonta près de sa mère. On avait fait recommander au concierge de refuser toute visite, en disant qu'un accident était arrivé le matin à Mme la baronne, qui l'obligeait à garder la chambre, son fils était près d'elle et ne pouvait recevoir personne. La porte etait absolument défendue.

Philippe, revenant chez sa mère, se trouvait dans la pièce précédant la chambre à coucher.

Ayant entendu sonner à la porte de l'hôtel, et se souvenant de l'ordre donné au concierge, il voulut voir quels étaient les visiteurs qui se présentaient, espérant peut-être voir rentrer Vernet ou venir de Croissy.

Il alla à la fenêtre qui donnait sur la cour et souleva doucement le rideau. Sa stupéfaction fut grande ; il eut d'abord un mouvement d'impatience, puis un cri de surprise. Il venait de voir la vicomtesse de Sirvan, c'est ce qui l'impatientait. Mais ce qui le surprit, ce qui le bouleversa, c'est qu'il vit entrer avec elle une jeune fille qu'il reconnut, Rachel ! Rachel, amenée jusque chez lui par la vicomtesse. Mais cette femme devenait folle ! Cette rage de le servir l'aveuglait. Il devina ce qu'elle voulait faire. Évidemment elle amenait Rachel pour que la jeune fille se joignit à sa mère pour empêcher le duel. Cela devenait le comble du ridicule, et il sentit le rouge lui monter au visage. Il se hâta de fermer la fenêtre et rentra dans la chambre.

La baronne d'Hervey reposait doucement ; il se pencha sur elle et fut tout à coup tranquillisé sur son état.

Fiévreux, agité, il avait de la peine à modérer son impatience. Il aurait voulu savoir ce qui se passait au dehors, ce qu'avaient fait ses témoins. Il espérait que la vicomtesse de Sirvan se retirerait avec Rachel et attendrait ; il ne pensait qu'elle pût aller chez le comte de Sancy, car Philippe ignorait absolument que la jeune fille était la nièce du comte. Il ne connaissait Rachel que sous le nom de Mlle de Launay.

Plusieurs fois, il avait vu le comte, M. de Sancy près d'elle ; il en avait éprouvé une haine jalouse. Il était singulier déjà que la vicomtesse de Sirvan osât amener Mlle de Launay chez sa mère, car, au fond, c'est à peine s'il avait vu la jeune fille. Des projets avaient été formés, il est vrai, mais il n'y avait eu aucune entrevue sérieuse. Du moins, il l'ignorait.

Mais il supposait qu'à cette heure, il n'y avait pas d'autre raison à la démarche de la vicomtesse, accompagnée de la jeune fille.

Il resta longtemps accoudé à la fenêtre qui donnait sur le jardin, il pensa au bouleversement amené dans sa vie par sa querelle avec le comte.

Si le comte de Sancy ne s'était pas trouvé devant lui, à la soirée du ministère des affaires étrangères, ce jour-là il présentait Rachel à sa mère. A cette heure, au lieu de veiller à la malheureuse femme blessée, il serait avec elle, occupé des préparatifs des fiançailles.

Il se demanda si cette indiscrète et bavarde Mme de Sirvan n'avait pas raconté l'affaire à la jeune fille à cette pensée, il était irrité. Il se trouvait niais, ridicule. Car, cela était probable, quelle autre raison avait la jeune fille pour consentir à venir chez sa mère, seule avec Mme de Sirvan ? Il se secoua pour se débarrasser de cette préoccupation. Il allait marcher tout fiévreux dans la chambre, mais un mouvement de sa mère l'arrêta. Sans bruit, il vint se replacer devant la fenêtre, et s'y assit. Il fallait occuper son temps.

Machinalement il mit la main dans sa poche, et y trouva la lettre qu'il avait ramassée sur le petit meuble, en préparant au docteur ce qu'il fallait pour écrire l'ordonnance. Il regarda le papier jauni, et, remarquant la date, il dit :

— Tiens, cette lettre est écrite quelques jours avant la mort de mon pauvre père... C'est à ma mère qu'il écrivait.

C'est avec une certaine émotion qu'il la déplia. Au premier mot, il eût un tressaillement ; Il continua, et à mesure qu'il lisait, sa main tremblait et son visage devenait livide.

Puis la lettre lui glissa des mains, et il s'affaissa dans le fauteuil, portant la main à son front, craignant que son cerveau n'éclatât, ses yeux se fermèrent et un moment, il crut qu'il allait mourir.

Il réagit cependant, et les deux coudes sur les bras du fauteuil, le corps penché, il resta longtemps le regard fixe ; parfois ses dents grinçaient, ses

mains se crispaient, la sueur perlait sur son front, puis tout à coup ses yeux s'emplirent de larmes, et sanglotant, il gémit :

Oh ! mon dieu, mon dieu, c'est épouvantable.

Philippe venait d'apprendre la vérité, il venait de s'expliquer la phrase étrange de sa mère en se frappant :

— Pour éviter ce crime, je sacrifierais plutôt ma vie.

La lettre, nos lecteurs l'ont deviné, était celle que le général d'Hervey avait adressée à sa femme, en lui annonçant que, pour l'honneur de son nom, il cacherait la faute et reconnaîtrait l'enfant.

La lettre était longue et claire ; elle reprochait à la femme la faute commise ; elle établissait l'impossibilité de la paternité du général, qui depuis plus d'un an n'avait vu sa femme lorsque l'enfant allait naître ; elle racontait dans tous ses détails le voyage de Strasbourg, le retour du mari, surprenant sa femme avec son amant, la comédie du crime ; ce n'était pas Antony, c'était la femme qui s'était frappée. Pour sauver l'honneur de sa maîtresse, Antony avait consenti à passer pour un criminel, mais la baronne l'avait protégé contre la justice et l'avait sauvé.

Antony était le père de son enfant ; de celui qu'il condamnait à s'appeler le baron d'Hervey, de celui qu'il réclamait pour le faire élever dans la haine d'Antony, son père ; de celui auquel il donnait la mission, l'ordre plus tard de le venger en tuant son père.

C'etait épouvantable enfin, et le jeune homme comprenait à cette heure les angoisses de sa mère, ses terreurs lorsqu'elle l'avait vu prêt à aller se battre avec Antony... son père.

Qu'allait-il faire ? Philippe n'avait jamais connu celui dont il portait le nom ; il n'avait pas été élevé par lui. Il n'avait jamais eu d'affection pour un père, il n'avait eu que de la vénération pour sa mémoire. Au monde un seul être s'était dévoué pour lui, c'était sa mère. Sa mère, qui, malgré sa faute, n'avait eu qu'un seul souci, l'honneur de son fils. Proclamer la vérité, c'était un scandale impossible. Allait-il reprocher à sa mère sa faute ? Ç'eût été odieux ; et cependant il sentait que la vie n'etait plus possible si sa mère était obligée de lui faire l'aveu de son indignité.

Pleurant, il restait la tête dans ses mains, cherchant un dénouement qui ne blesserait pas sa mère, qui lui permettrait de garder éternellement le secret qu'elle avait caché jusqu'alors. Il avait l'âme trop haute pour acepter qu'une mère pût rougir devant son fils. Pour le monde, il était et resterait le baron d'Hervey ; la légende pour laquelle il se battait devait toujours rester. Il fallait que le monde crût toujours que c'était parce que sa mère auait résisté aux violences d'un homme, que cet homme avait tenté de l'assassiner. Il fallait que ce secret ne fût jamais dévoilé ; qu'il restât enfoui dans la conscience de ceux qui le connaissaient.

Quand Philippe releva la tête et essuya ses yeux, il était résolu.

Il ramassa la lettre, et sans bruit se dirigea vers la cheminée et la brûla ;

puis se dirigeant vers le lit, il s'agenouilla, prit doucement une des mains de la blessée, y posa ses lèvres et dit :

— Ma mère, je vous salue et je vous bénis.

Au toucher des lèvres, Adèle s'éveilla. Reconnaissant son fils, inquiète, elle dit aussitôt :

— Philippe tu ne me quitteras pas.

— Mère, dit Philippe, mes témoins sont en ce moment chez M. le comte de Sancy, ils lui portent mes excuses.

— Oh ! mon Philippe, fit Adèle en l'attirant vers elle.

En l'embrassant, elle sentit que ses joues étaient mouillées.

— Tu as pleuré ? fit-elle.

— Oui, de te voir souffrir, mais c'est fini, maintenant, quand tu seras debout, nous irons ensemble chez le comte de Sancy, et c'est toi qui m'excuseras pour lui.

Philippe, calme, lui sourit. Elle fut rassurée.

La malheureuse femme, à laquelle son fils n'avait répondu qu'en voyant sa mine inquiète, avait eu un moment de terreur.

Le changement qui s'était produit si rapidement dans les intentions de Philippe avait-il pour cause la révélation du passé? Est-ce que, blessée, dans un moment de délire, elle avait avoué sa faute? Est-ce que son fils savait que son père était son adversaire? Elle s'était rassurée en voyant le soupire calme du jeune homme, en l'entendant dire qu'à la suite de l'émotion qu'il avait éprouvée en voyant sa mère se frapper, dans une crise de larmes, il avait cherché la cause de la douleur qui avait pu porter sa mère à cette extrémité.

La fièvre et la colère qui l'animaient depuis quelques jours était tombée, il avait pu juger plus froidement ses actes. Il avait, sans raison, insulté, provoqué son homme, qui s'était conduit, vis-à-vis de lui, en parfait gentilhomme. Calme, écoutant sa raison, il était prêt à le reconnaître et à s'en excuser. La baronne d'Hervey crut à cette histoire. On croit facilement ce qu'on désire. Elle respira plus librement, convaincue que son enfant ne savait rien et assurée que Philippe tendrait la main au comte de Sancy.

Le soir, lorsque le médecin revint, après avoir observé sa malade, examiné la blessure, il dit gaiement :

— Il n'y a aucun danger, je ne crois même pas nécessaire de vous ordonner le repos ; ce n'est qu'une piqûre légère, il est vrai que, quelques millimètres plus bas elle était mortelle ; reposez-vous donc, madame, demain vous vous lèverez sans y penser.

Philippe embrassa sa mère, qui lui dit encore :

— Tu ne m'as pas menti, n'est-ce pas, tu as bien renoncé à ce duel?

— La preuve, ma chère mère, puisque le docteur dit que demain tu ne te ressentiras plus de ta blessure ; dès le matin, je t'emmène et nous irons déjeuner ensemble.

Adèle, souriante, embrassa son fils et, plus calme, elle s'endormit.

Alors, Philippe dit à la femme de chambre de la veiller, se rendit chez lui et s'habilla hâtivement. Il allait sortir, lorsqu'il vit entrer Vernet, tout piteux.

Ne pensant plus à l'équipée de l'ancien hussard, tout entier à ce qui l'occupait, il lui dit seulement :

Vernet, viens avec moi.

— Vernet était effrayé ; il trouvait la voix de son maître bien dure ; il n'était pas grondé et il n'en avait que plus de crainte. Assurément, il y avait dans tout cela quelque chose de menaçant.

Il trembla, lorsque, près de sortir, son maître lui dit encore :

— C'est toi qui es la cause de tout cela ; si tu te contentais de te mêler de tes affaires, rien de cette désagréable histoire ne serait arrivé ; c'est la juste récompense des bontés que j'ai pour toi. C'est une leçon, du reste.

Vernet baissa la tête et ne répliqua pas. Il était bien évident pour l'ancien hussard que son maître lui reprochait son équipée de la veille. Vernet ne pouvait pas penser à la démarche qu'il avait faite chez le notaire ; pour lui, cela était vieux. De plus, il était convaincu que son maître partageait la haine qu'il avait pour Antony. Ces reproches ne pouvaient donc porter que sur la façon dont il avait traité la veille et l'inconnu et le concierge de l'hôtel ; mais il avait payé déjà cela bien largement, puisqu'il avait passé la nuit et une partie de la journée au poste, puisqu'on lui avait déchiré tous ses vêtements. Il n'avait eu que le temps, en arrivant à l'hôtel, de monter dans sa chambre pour se vêtir plus convenablement.

En lui parlant aussi sévèrement, que pensait donc son maître ; quelle punition lui réservait-il ?

Vernet était convaincu que les gens de police s'étaient présentés à l'hôtel et avaient dit pis que pendre sur son compte. A cette heure, il reconnaissait le mériter ; il se souvenait de la façon dont il avait traité les agents qui l'avaient arrêté. On n'était venu à bout de lui que par la force, et en estimant qu'il n'avait rendu que ce qu'il avait reçu, ce qui était bien au-dessous de la vérité, en en jugeant par ce qu'il avait subi, les agents devaient être dans un vilain état.

On avait probablement dit tout ça à son jeune maître ; et celui-ci ne lui disait rien ; mais assurément il l'emmenait avec lui pour le mener devant le commissaire qui allait lui parler de la belle façon. C'est, tout honteux et très inquiet, qu'il suivait son maître

En le voyant, après avoir descendu le faubourg Saint-Honoré traverser la place de la Concorde, dans la direction de la rue de Bourgogne, ses appréhensions redoublèrent. On le menait à l'hôtel de Sancy ; qu'avait-il fait ; le concierge avait-il été mortellement atteint ? Et à mesure qu'on avançait, la sueur ruisselait sur les joues de l'ancien hussard.

En arrivant près de l'hôtel, un homme placé dans l'encoignure d'une

porte, et que Vernet reconnut aussitôt, se sauva en criant à quelques personnes :

— Sauvez-vous, sauvez-vous, c'est le fou d'hier.

C'était Me Leclaqué, qui, épouvanté, fuyait en entraînant les hommes avec lesquels, depuis le matin, il observait les gens qui sortaient de l'hôtel de Sancy.

C'est à peine si Philippe soucieux remarqua l'incident. Vernet se glissait le long du mur; il crut défaillir en voyant le baron entrer dans l'hôtel, en lui disant :

— Viens, tu m'attendras en bas.

Philippe traversait la grande cour, lorsque le concierge apercevant Vernet, jeta des cris épouvantables.

— Fermez les portes, fermez les portes, c'est le fou!

Philippe, étourdi, regardait autour de lui, regardait le concierge, ne s'expliquant pas la raison de cet effroi.

Vernet piteux, la tête basse, le dos courbé, n'osait faire un pas.

Le concierge courait dans la cour, appelant les domestiques, fermant les portes. Philippe entrait sous le péristyle; il disait son nom au valet de pied, lorsque la porte s'ouvrit, et le comte de Sancy parut.

Étonné et inquiet, en apercevant le jeune homme, il dit vivement :

— Que voulez-vous, monsieur?

— Quelques minutes d'entretien, si vous voulez me les accorder.

— Entrez, monsieur.

Il traversa la pièce qui précédait le salon, il ouvrit la porte et pria le jeune homme d'entrer.

Au moment où Philippe franchit le seuil, on entendit un petit cri de surprise.

Philippe eut un mouvement; c'était Rachel, qui, entendant crier dans l'hôtel, accourait près de son oncle.

Le comte entra vivement et voulut éloigner sa nièce.

Philippe restait sur le seuil de la porte, tout décontenancé, le rouge au front. Ce qu'il avait prévu était arrivé. Jusque chez le comte de Sancy, Mme de Sirvan avait amené celle qu'elle lui avait fiancée.

Il fut plus surpris et plus embarrassé encore en voyant le comte parler familièrement et paternellement à la jeune fille. Rachel était donc une parente du comte? Il n'en put douter, en l'entendant dire :

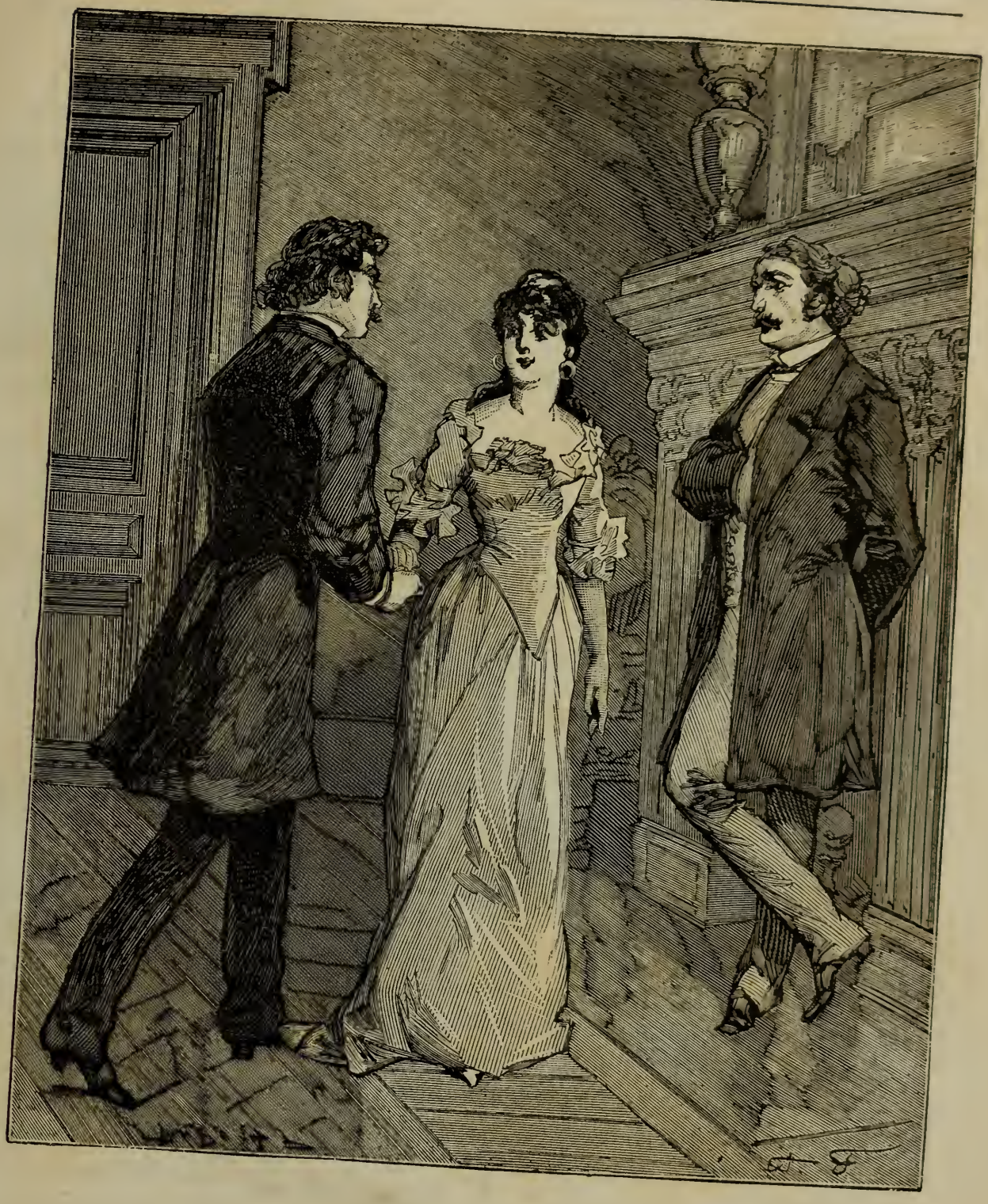
— Je t'en supplie, mon enfant, laisse nous, tout à l'heure, je t'appellerai.

Rachel dirigea ses grands yeux pleins de larmes sur le jeune homme, elle eut un regard suppliant en faisant la révérence pour se retirer.

Philippe était désorienté ; il ne savait quelle contenance tenir.

Quand le comte revint, après avoir reconduit la jeune fille jusqu'à la porte, il se tourna vers lui en lui disant :

— Monsieur, veuillez prendre un siège, je vous écoute.



— Oh ! mademoiselle, suppliait Philippe. (Page 370.)

Philippe fit un effort, se dompta, il passa la main sur son front, comme pour chasser le nuage qui obscurcissait ses pensées, comme pour enlever le poids qui écrasait son cerveau ; puis, fixant ses grands yeux sur le comte, la voix tremblante d'émotion, il lui dit :

— Monsieur le comte de Sancy, c'est debout que je dois, que je veux vous parler. Je viens vous prier de m'excuser et de me pardonner.

— Oh ! monsieur, fit le comte de Sancy, tout tremblant, bouleversé par le

regard et par l'accent du jeune homme, c'est votre mère qui vous oblige à cette démarche et je...

— Non, monsieur, non, c'est à mon cœur que j'obéis.

— Que me dites-vous là? fit le comte fixant son regard sur Philippe, cherchant à lire sur son visage l'étendue de la phrase qu'il venait de prononcer

Il vit le jeune homme pâlir, il vit ses yeux se mouiller, deux larmes couler sur ses joues; les lèvres du jeune homme tremblaient lorsqu'il balbutia :

— Ne m'en demandez pas plus, monsieur, je sais, je sais.

Antony lui prit vivement la main. Philippe tomba à genoux et dit.

— Pardon.

— Relevez-vous, relevez-vous, fit vivement Antony, redoutant qu'on n'entrât et qu'on ne vit le jeune homme à genoux devant lui.

On frappait à la porte.

— Relevez-vous vite, reprit encore Antony, c'est Rachel, c'est ma nièce. Qu'on ne nous voie pas ainsi.

— Votre nièce! exclama Philippe, se relevant.

Il y eut un silence, pendant lequel les deux hommes se serraient affectueusement la main.

Philippe souriait, Antony cherchait à contenir ses larmes. Cette scène n'avait duré que quelques minutes, les deux hommes n'avaient échangé que quelques mots; cependant ils s'étaient compris tous deux.

La porte s'ouvrait, et Rachel inquiète entrait, le visage bouleversé, elle s'élançait vers son oncle, et vite, sans lui permettre de l'arrêter, elle dit :

— Mon oncle, cela n'est pas vrai, cela est impossible, vous ne vous battez pas? Je ne le veux pas.

— Mais, fit aussitôt le comte, tenant toujours la main de Philippe, quelle histoire viens-tu nous raconter-là? Nous battre! à quel propos, mon Dieu? Est-ce pour la demande que l'on vient me faire? Tu refuses donc?

Rachel, toute décontenancée, fixait ses grands yeux clairs sur les deux hommes, n'osant croire à ce qu'on lui disait. Antony sourit au jeune homme et, s'adressant à sa nièce, il dit :

— M. le baron d'Hervey vient pour me demander la main de Mlle Rachel de Launay, ma nièce; je disais à M. le baron d'Hervey que ma nièce était habituée à m'imposer toutes ses volontés, que je ne pouvais répondre pour elle. Tu es entrée à ce moment, et, ma chère enfant, je te laisse ce soin.

Pendant que Mlle Rachel, toute rougissante, ne savait quelle contenance tenir, Philippe pressait chaleureusement la main d'Antony, et lui disait :

— Oh! merci, monsieur le comte, monsieur..... mon père...

— Chut! fit Antony.

Et s'adressant vivement à Rachel, il dit :

— Tu vois, il paraît presque sûr de ta réponse, puisqu'il me donne déjà le nom par lequel tu m'appelles ordinairement.

— Oh! mademoiselle, suppliait Philippe.

— Monsieur le baron, balbutia Rachel, j'obéirai à mon oncle.

— Voilà qui est entendu. Alors, mon cher baron, embrassez votre fiancée.

Le soir même, Mlle Rachel, accompagnée par son oncle, se montrait dans une loge à l'Opéra. Souvent, elle se penchait pour parler au baron d'Hervey, assis derrière eux. Les habitués les regardaient curieusement, se racontant qu'à la suite d'une explication, les deux hommes s'étaient réconciliés et que cette amitié avait été renouée par le mariage projeté de Rachel de Launay et du baron d'Hervey.

Le lendemain, la baronne d'Hervey, faible et pâle, était étendue sur une chaise longue dans son salon, lorsque le comte de Sancy se présenta chez elle. Philippe et Mlle Rachel assistaient à l'entrevue. Ils ne purent échanger que quelques paroles.

Adèle lui avait dit tout bas lorsqu'il s'était incliné pour lui baiser la main :

— Pardon!

Et Antony avait longtemps gardé la main sur ses lèvres.

DÉNOUEMENT

Depuis six mois déjà le baron Philippe d'Hervey avait épousé Rachel de Launay, lorsqu'ils partirent tout à coup de Paris. On racontait que ce départ était motivé par le mariage de la veuve du général d'Hervey, qui épousait le comte de Sancy; la cérémonie avait lieu dans le château du Loiret qui appartenait à la baronne. C'était là que le comte devait fixer sa résidence, les jeunes époux devant occuper l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Au-dessus de la porte du château, la comtesse avait fait graver : *Adesso e sempre.*

Ce fut, pour quelques jours, un motif à propos et à bavardages, puis tout s'oublia.

Un seul homme restait sans s'expliquer le changement arrivé dans la famille qu'il avait servie. C'était Vernet qui, lorsqu'on lui demandait la raison du mariage survenu si inopinément après l'affaire du duel, racontait l'histoire à sa manière. C'était lui qui, par une lettre de son général, avait été cause de tout cela. La lettre obligeait le fils à faire marier sa mère avec l'homme qui avait voulu l'assassiner ou il devait tuer cet homme-là.

Le baron d'Hervey, son maître, respectueux des dernières volontés de son père, avait forcé Antony, les armes à la main, à épouser la baronne d'Hervey. Comme son maître était un bon enfant, il avait consenti à épouser une petite parente de sa famille.

Le jour où le mariage s'était décidé, un homme s'était présenté à l'hôtel, venant de la part de Mme de Sirvan; c'est Vernet qui l'avait reçu. Le malheu-

reux, qui n'était autre que Me Leclaqué, en apercevant le hussard, s'était sauvé sans rien demander. Ce fut la cause de la brouille de Mme de Sirvan avec la baronne, qu'elle qualifia d'ingrate.

Dans le monde, on cite souvent avec étonnement l'amitié qui unit le beau-père et le gendre, en rappelant que cette amitié a eu pour origine un duel à mort.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES SUITES D'UNE FAUTE

Prologue.

I. — Elle me résistait, je l'ai assassinée 3
II. — Ce qui se passait dans l'hôtel d'Hervey 15
III. — Où ce qui est vrai devient invraisemblable 35
IV. — Des étonnements du colonel d'Hervey 48
V. — Des inquiétudes du colonel d'Hervey 63
VI. — Ce qui changea tout à fait les idées d'Antony 77
VII. — La vengeance d'une femme 94
VIII. — Adesso e sempre 107

DEUXIÈME PARTIE

LE FILS ET LE PÈRE

I. — Bonnes œuvres d'une dame de bien 117
II. — Comme on fait du mal au nom du bien 128
III. — En avant ! 139
IV. — Les tourments d'une mère 144
V. — La fin d'un mystère 156
VI. — La prise de Blidah 164

TROISIÈME PARTIE

LE BATARD DU DUC DE GESVRES

. — Vingt-cinq ans après 167
II. — Où nous retrouvons notre héros 182
III. — Des tourments et des inquiétudes de Vernet 191
IV. — Le Petit-Jeune 199
V. — La manie de Mme de Sirvan 209
VI. — Des étranges amours de Phi-Phi 217
VII. — La lettre du général d'Hervey 224
VIII. — L'ordre posthume 231
IX. — Les recherches de Philippe 244
X. — Le comte de Sancy 254
XI. — Une soirée chez Mme de Sirvan 268
XII. — Des histoires de femmes 280

QUATRIÈME PARTIE

TU ES A MOI COMME L'HOMME EST AU MALHEUR

I. — Avant le combat 292
II. — Le calvaire d'une femme 309
III. — Que celui d'entre vous qui n'a pas péché lui jette la première pierre 328
IV. — Le passé 343
V. — La veillée des armes 352
VI. — Ave mater 363
Dénouement 371

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie D. Bardin, à Saint-Germain